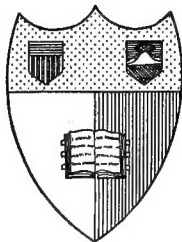


OG
806
R39
1910



Cornell University Library
Ithaca, New York

FROM

T. F. Crane

the date shows when this volume was taken.

To renew this book copy the call No. and give to
the librarian.

HOME USE RULES

All books subject to recall

All borrowers must register in the library to borrow books for home use.

All books must be returned at end of college year for inspection and repairs.

Limited books must be returned within the four week limit and not renewed.

Students must return all books before leaving town. Officers should arrange for the return of books wanted during their absence from town.

Volumes of periodicals and of pamphlets are held in the library as much as possible. For special purposes they are given out for a limited time.

Borrowers should not use their library privileges for the benefit of other persons.

Books of special value and gift books, when the giver wishes it, are not allowed to circulate.

Readers are asked to report all cases of books marked or mutilated.

Do not deface books by marks and writing.

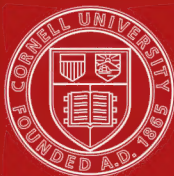
Cornell University Library
DG 806.R39 1910

Dans la lumiere de Rome:



3 1924 028 326 290

olin



Cornell University Library

The original of this book is in
the Cornell University Library.

There are no known copyright restrictions in
the United States on the use of the text.

~~3776~~
~~A 34~~
EDMOND RENARD

DANS LA

LUMIÈRE DE ROME

Pèlerinages et Flâneries

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Cinq exemplaires numérotés sur papier vélin d'Arches.

DANS LA
LUMIÈRE DE ROME

Copyright by Perrin and Co, 1910.

EDMOND RENARD

DANS LA

LUMIÈRE DE ROME

PÈLERINAGE ET FLÂNERIES

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1910

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

~~3976~~

~~A34~~

A 526355

pms

A MA MÈRE

Puis à vous à qui j'ai parlé avec amour de Rome,

Je dédie ces pages.

Je vous les offre comme je ferais d'un odorant bouquet de cyclames cueillis à quelque Villa Borghèse. Je souhaite qu'elles répandent devant vous un peu de la joie et de la lumière dont — autant que les embaumantes petites fleurs roses — elles ont été nourries.

E. R.

DANS

LA LUMIÈRE DE ROME

PÈLERINAGES ET FLÂNERIES

I

VERS RÔME!...

Décembre.

La pauvre Lorraine s'enfonçait dans des grisailles ténébreuses et glacées avec des nuages tristement sombres qui traînaient au-dessus des toits, cachaient le ciel.

Et voici qu'un matin, c'est une tourmente affreuse de neige : elle vous bat le visage, s'attache aux cils et met sur les yeux qui picotent un voile ; elle se colle sur la peau froide des joues et chatouille en cherchant à fondre. A terre, elle s'amoncele et cache le sol : le pied en la tassant, la fait crier : on ne peut tenir debout ; dans les tourbillons blancs on ne voit plus.

Oh ! l'hiver que je déteste ; la neige que je hais !

Un fiacre chaud me traîne de-ci, de-là. Je pars demain ; ce sont les derniers au-revoir. Assoupi par les vapeurs tièdes qui montent de la bouillotte, j'entrevois là-bas dans la lumière et la chaleur Rome. Je l'ai visitée déjà ; mais à peu près comme on visite

une chose en rêvant. Et maintenant ma pensée se perd dans l'espérance des mille joies qui m'y attendent.

Je ne puis m'imaginer Rome que comme une fête sans couchant pour le cœur et l'esprit ; comme une allégresse perpétuelle pour toute l'âme. Le ciel n'y est-il pas bleu tel qu'une fleur d'hortensia ? La lumière n'y est-elle pas merveilleusement éblouissante ? Pourquoi l'un de ses poètes la chantait-il la plus belle des choses ? Oh ! ce ne devait pas être seulement pour ses palais et ses temples de marbre. Le marbre dans le jour gris n'a pas d'éclat et ne paraît que funèbre. A Rome, il y a certainement une luxuriance de soleil : et déjà je m'en sens ivre. Et puis voici que dans mon esprit un chœur de ruines danse...

Il y a des gens qui vont à Rome sans y rien voir ; mais ils vous en parlent avec faconde. Pour eux, tout Rome a été dans le Baedeker ; et il y demeure : leur amour, leur admiration de cette ville est celle de leur guide.

D'autres y voyagent par snobisme, par mode, et parce qu'il sied dans une conversation de pouvoir parler, dire un mot du palais Farnèse, de la Borghèse, du pape et du roi d'Italie. Est-ce assez ridicule ?

Ceux qui s'y rendent en pèlerins se pâment d'aise, s'extasient de confiance devant tout ; et plus même en face des laideurs du Gesù ou de Saint André della Valle qu'en présence des fresques de Raphaël ou de l'Angelico da Fiesole.

Est-ce comme cela que je vais à Rome ? Dans l'immense désir qui m'y pousse, quelle est la part de chacune de ces manières. Je le voudrais savoir. Il y a de tout dans mon impression qui, en somme, est

indéfinissable : il y a l'attrait de l'inconnu vanté ; il y a le chant savoureux des poètes ; il y a le rêve d'un Claude Gelée, son ciel idéalement bleu penché sur des ruines évocatrices de tant de choses, sur des murailles brunes à créneaux. Mais — je me le dis par instants — n'y a-t-il pas là une illusion qui me réserve de dures décevances, une hallucination dont je ne suis ni maître ni conscient ? Trouverai-je dans ce lointain mieux que je n'ai ici, mieux que je n'ai en certains coins de France ? Oh ! j'en ai dans les yeux des choses vues chez nous ! Quoi donc les surpassera ?... Des plaines plus soignées et plus belles que des bosquets, des bois hauts où les arbres font des voûtes, des automnes où les cigales crissent encore de joie, des antiques châteaux qui s'écroulent, d'autres châteaux toujours debout, habités, asiles d'art, où l'on se rend par des chemins pleins d'ombre, d'intimité et de cantiques d'oiseaux, des églises vieilles débordantes de prières accumulées et parfumées d'encens, éclairées de verrières précieuses, de longues files d'arbres étendus en rideaux le long des cours d'eau verts de leurs reflets ; j'ai tout cela ici. Or là-bas, dans cet inconnu qu'aurai-je ? Est-ce vrai ce que disent tant de poèmes ? Ou bien est-ce d'avoir aimé au golfe de Sorrente, aux abords du Colisée, que des hommes en ont chanté si joliment ?

Mais mon doute ne tient pas, surtout en cette journée dénudée et froide d'hiver.

Elles ont leur charme que rien ne remplace les choses antiques de là-bas. Et l'attraction qu'elles font sur moi remonte loin : en traduisant mes versions d'écolier, j'eusse voulu contempler les fouilles mystérieuses dans la terre d'autrefois, les poteries exhumées, les inscriptions pénibles à lire. Mettre le pied sur une dalle foulée par un César me paraissait une

joie profonde et durable ; et trois colonnes debout dans une solitude me semblaient devoir être un décor idéal pour vivre.

Et puis cette ville étonnante, elle est la seule à être pétrie du sang prodigué des martyrs et à les enfermer, eux, leurs corps sacrés, en son sein. Car si le sang filtré dans le sol a séché, les corps du moins demeurent là. Contempler devant soi un squelette nu, ou couvert encore d'une peau parcheminée, avec la bouche qui bâille et les yeux qui sont vides, et se dire avec certitude que l'âme qui vivifia ces débris, les sanctifia, les malmena, et un jour les abandonna sans regret, est outre-tombe à jouir d'une indéfectible béatitude : voilà certes qui ne me laisse pas indifférent. Il n'y a plus de saints sur la terre ; or il est rudement bon de venir calmer sa nostalgie de sainteté en se collant le front au marbre froid des sépulcres de saints morts. Quelle émotion de s'en aller près de ces dépouilles desséchées, méditer, chercher les choses de Dieu et apprendre à en avoir le goût, ce qui nous est si difficile à nous tous appesantis par notre gaine charnelle. Et de plus quelles heureuses connaissances à faire, et relations à établir pour le jour où la vie célée en ses ossements éclatera avec la splendeur d'une lumière de soleil...

Dans l'air paisible des campagnes, un son grave de cloche passe et se répercute très fort et très loin ; des voix de moissonneurs courbés sur la fauchée traversent la plaine, le murmure du vent dans la nuit sombre s'entend de partout et même des chambres les mieux closes. Une parole vient de Rome, qui a la pareille portée et une égale puissance. Celui qui préside à nos prières ; celui qui est penché sur les épis mûrs et met aux mains de tant d'autres la faucille ; celui qui mugit comme les pires tempêtes

ou caresse comme une brise : c'est sa parole à lui. Le Pape ! vieillard doux en qui s'incarne une immense espérance, la plus grande et la plus vraie, celle des chrétiens ; homme béni dont le visage reste éclairé quand tous les autres par le monde se sont assombris, dont le pouvoir est fait de désastres, impossible sans eux et supérieur à tous ; personnage, en une certaine manière que je ne saurais dire, mystérieux, qui vit autant de passé et d'avenir que de présent. Il n'y a que les sectaires grossiers qui n'aient pas en eux la passion de le voir, et le culte de s'agenouiller devant lui. Il gémit de toutes les douleurs ; il souffre de toutes les oppressions ; il demeure par force solitaire et ne peut pas même s'en aller cueillir une fleur où il veut. Oh ! la précieuse, la rare, la bénie minute que celle où je ferai les trois génuflexions qui me devront conduire jusqu'à sa main pour que je la baise, sur l'anneau riche de son pontificat.

Près de lui, j'aurai le contact permanent de la vie intime de l'Eglise. Il y a plus à Rome qu'une administration banale : avec cela, il y a le remous incessant d'une activité sérieuse. Il y a le flux des idées qui arrive là-bas, charriant toutes sortes de choses bizarres ; un mouvement comme celui de l'eau qui dépose du limon où le fleuve passe, et fait un delta où il finit. Le delta s'assainit, devient fécond : dessus, bientôt, on se décide à construire. Ce n'est pas déjà que ce soit de Rome que se fasse le départ des idées mais toutes infailliblement y aboutissent ; on les trie alors et on les estampille pour la circulation. Partout on rencontre des penseurs de l'Eglise ; là-bas, on sait ce que l'Eglise pense...

Et ma voiture roule toujours, son bruit s'assourdit sur la neige. Le talon me gèle ; la semelle de ma chaussure s'échauffe sur la bouillotte qui suinte...

Je continue à réfléchir, je comprends mieux mon impression, et j'en éprouve une vague satisfaction. Je m'en sens aussi l'âme quiète et comme plus amoureusement attachée à cette idée : je pars demain.

Une torpeur quasi hypnagogique : et je sens soudain monter de moi et se dégager du vague la vraie cause complexe et profonde de ma hantise de Rome. C'est l'hypnose de la grandeur, celle de la beauté, celle des tendresses, celle des sourires. Car il est dans la nature humaine que tout cela vous attire et fasse naître et grandir avec une force de sève au printemps, l'amour. Or, Rome, je la vois de toujours souveraine, grandiose d'éternelle beauté, et si pleine de sourires !... O le mirage ! J'ai vécu dès très jeune avec ses triomphes et ses gloires. Comme je croisais en âge, elle me révéla sournoisement tant de charmes nouveaux, surprenants, troublants, qui communiquent l'ivresse. Elle me parla de l'arome capiteux des vins de ses coteaux et des vieux Falerne exquis qu'elle célébrait dans les réserves de ses caves. Elle me conta avec magie des soirs superbes si baignés d'or, et ses hivers rians comme des printemps d'ailleurs. Puis elle me confia ses origines mystérieuses, divines. Et combien de fois je me suis laissé griser par toutes ces choses, car j'étais enfant. Et maintenant j'ai malgré tout conservé pour elle l'attrait irrésistible. Elle a fait que je la veuille, l'admirable Reine du Monde. Oh ! que je la veux encore !

Et pourtant que d'illusions tombées peu à peu. Je sais à présent qu'elle n'est pas de sang ni divin, ni royal. Mais je lui pardonne sa feinte ; et moi comme elle, à certaines heures j'y retourne et m'y complais.

Il y a tant de joie à voir au fond des horizons dans le chant bleu et argent de la mer, venir ce dévôt d'Enée ! Il fuit sa ville, Troie devenue inhospitalière

et qui agonise dans des horreurs de sang et de flammes déployées. Et le voilà qui vogue le fils de Vénus jusqu'aux plaines étendues du Latium. Et j'entends le bruit des batailles, cette fanfare au son de laquelle Rome a été éduquée. Et j'entrevois sur des monts si jolis et si doux pour y vivre que les dieux ne dédaignent pas d'y mettre le pied, eux qui ont le choix des empyrées, une première cité qui surgit.

Enfin c'est elle-même, Rome, qui naît dans la plate vallée du fleuve fertile. Et des immolations d'hommes cimentent ses jeunes murailles, déjà orgueilleuses. Il y aurait de cela deux millénaires et plus de six fois cent ans. Elle est née du sang d'une vestale fille de roi et d'un dieu, de celui qui préside aux combats, aux carnages, aux guerres, aux conquêtes.

Je sais bien que tout cela est un chaos de légendes. Je sais qu'elle est tout vulgairement issue de la plèbe grossière et sans culture; ni lignées ancestrales, ni histoire, ni richesse autre que des troupeaux de bêtes; qu'elle a fait ses premiers pas sous la hutte étroite et basse de primitifs qui voguaient par la campagne verte, poussant devant eux les vaches dont ils buvaient le lait ou le mangeaient en fromages avec des châtaignes.

Seulement, il est bien vrai aussi que vite et superbe, en un rien de temps, elle devint souveraine et puissante, pour avoir épousé, quand d'autres ne font que s'essayer à vivre, des héros vainqueurs.

Dès cette heure, elle n'eut pas sa pareille dans le monde : car bientôt l'univers fut à elle. Son manteau rutilant d'or traînait des montagnes où le soleil se lève, les matins, des montagnes à cimes blanches, au grand océan jaune où il se noie, le soir; et la mer bleue qui scintille de stries argentées éclatait comme

un ruisseau d'azur sur cette pourpre teinte avec du sang d'hommes et sans trêve refaite éblouissante par les oblations sacrées, les massacres guerriers, les meurtres. Sous ses plis, les peuples étaient ployés, muets et immobiles : quatre siècles, ma Lorraine béa dans l'étouffante ombre de cette domination où l'on se tarait ; mais on y renâclait des parfums d'âpre volupté ; la chair était flattée, la vie était facile, alors l'âme, mécoutée, se taisait.

Son nom qu'elle avait pris au Tibre sale, elle l'entendait partout sonner et claquer, la paysanne descendue avec les pasteurs des monts d'Albe. Et sur ces rives boueuses où elle s'était nourrie, longtemps médiocre, elle dressait sa tête bouffie d'orgueil et sa couronne aux sept fleurons où brillaient les cabochons de marbre de ses palais et de ses temples.

Sa gloire inespérée fut sa ruine.

Elle crevait de vanité : et pourtant elle ne pouvait davantage se hausser ni s'accroître : elle avait tout. Alors elle vit trouble, sentit la passion qui lui montait au cœur. Les pires excès, elle se les crut permis ; et sans vergogne se prostitua, se rua dans les hontes, s'enfonça dans la fange. Elle se commit avec des aventuriers, avec des soldats. Elle n'eut plus d'époux, et sur le trône prit avec elle des gens sans nom, sans passé, sans mérite, sans honneur. Elle se souilla avec des rois ses esclaves. Ce n'était plus de la mollesse et du bien-être ; mais en plein, la débauche furieuse. Sa bouche s'emplissait de blasphèmes ; son cœur n'avait plus de croyances ni d'idéal, ni d'espérance. Un homme que Dieu éclairait de sublimes lumières la vit « enivrant les habitants de la terre du vin de son impudicité : elle était vêtue de pourpre et d'écarlate, richement parée d'ors, de pierres précieuses et de perles : une coupe dans sa

main était remplie d'abominations ». Près d'elle ne furent plus approuvés que ceux-là qui l'applaudissaient, et la suivaient dans ses ribotes et ses orgies.

C'est à ce moment qu'elle égorge les saints et qu'elle boit le sang des martyrs de Jésus.

Or elle se condamnait elle-même à mourir. Son corps ne tarda pas à n'être plus qu'une pourriture. Dans la boue où il gisait, son splendide manteau se putréfia et se rompit en morceaux que les peuples couchés dessous secouèrent et lui ravirent. Sans voir et sans comprendre, elle pâissait, devenait atrocement blême, et continuait encore sa vie misérable : lorsqu'on crut qu'elle allait mourir...

Mais ce fut une merveille. Le sang des saints que jusqu'à l'ivresse elle avait bu, en elle germa une survie. A mesure que la « grande prostituée » s'éteignait dans ses bavements repoussants, elle réparaisait, la même Rome, reine encore, à nouveau jeune et forte, vaillante, belle, dominatrice du monde, puis comme jamais elle ne fut, pure.

Un jour, elle se trouva vraie la parole écrite par celui qui, de loin, dans l'espace et le temps, l'avait vue souillée des pires infamies : « Elle est tombée ! Elle est tombée ! Babylone la grande ! Malheur ! Malheur ! Elle a été réduite en désert, et sa fumée monte aux siècles des siècles ».

C'était comme un masque défait ; car Rome vivait, pleine de gloire ! Un sang neuf courait ses veines et lui baignait le cœur. Elle se refit, après s'être perdue dans la concupiscence, par l'Amour. Autrefois, elle avait un nom qu'elle cachait par pudeur : seules les lèvres de ses prêtres qui étaient ses complices devaient le prononcer ; tout autre qui le murmurait ne pouvait que mourir. C'est qu'alors il n'était qu'une honte, bien que servant de préfigure... Il fut son

triomphe dès qu'elle se fût choisi son époux nouveau, celui et le seul qu'elle dût connaître à jamais. Elle l'aima follement ; et comme ce qu'elle faisait et ce qu'elle donnait ne pouvait être que grand et magnifique, en se donnant, elle se donnait éperduement. Oui ! elle se livra à lui : ce qui était plus même que se donner. Elle troqua sa dignité mondiale et terrestre pour une autre immortelle, mais qui était de l'au-delà.

Et depuis ce temps la voilà qui gémit d'amour. Elle crie vers les peuples ; et, comme une femme en gésine, sans cesse hurle et appelle l'absent : « Venez, Seigneur Jésus ! » Puis dans l'attente de sa désirée apparition, elle lui multiplie sans lassitude et sans repos, ses enfants.

Et lui, le divin aimé, la voulant de plus en plus à lui, retire peu à peu les derniers restes de lien qu'elle pourrait avoir avec ce monde. Longtemps il lui demeura une ombre de pouvoir humain, débris de sa splendeur guerrière de jadis : il lui fut ravi. Ses bijoux désormais, enchâssés dans des marbres précieux, sont les reliques de ses martyrs : elle s'en pare, s'en ceint, s'en couronne. Les bijoux d'autrefois, elle les avait tenus scellés dans les plis noirs de sa terre, par mépris d'eux et par honte d'elle-même ; mais maintenant, pour sa gloire, on l'aide à s'en orner. C'est ainsi que lentement elle monte dans une assomption mystérieuse, appuyée sur le bras de l'invisible époux toujours présent, elle va du désert qu'elle habite vers les régions incomparables, vers les zones idéales, vers les étendues sans limite et sans fin, sans nuit et sans froid, sans ouragan et sans sécheresse, vers ce pays où nous aussi nous allons tous, où il a son royaume...

« Alleluia ! Notre Dieu a jugé la grande prostituée

qui corrompait la terre. Le sang de ses serviteurs répandu par ses mains, Alleluia ! Il l'a vengé ! Alleluia... »

Et voilà bien, oui ! ce qui m'attire : c'est cette ville qui depuis trois mille ans règne, et qui est éternelle. Je vais vers elle parce que je l'aime.

... Le soir : vent furieux et verglas, si l'on veut tenir debout et avancer, il faut marcher sur le sol labouré par le fer des chevaux, derrière les voitures.

Mais le jeudi pour partir, pour dire adieu à la Lorraine, aux êtres, aux choses que je serai longtemps sans revoir, il fait un pâle soleil, un soleil maladif qui se traîne languissant et piteux sur les campagnes vêtues de blanc.

Où la neige se fait plus épaisse et plus blanche, c'est la Suisse. Les trains que je croise venant de l'intérieur ne sont qu'un charroi d'immenses glaciers enchaînés les uns aux autres, et dans la nuit bientôt paraissent des choses fantastiques.

Vendredi matin. — Mon Dieu ! que de neige ! O la féerie ! Et quelle préparation pour l'entrée en scène de l'Italie chaude et encore verte, puis de Rome qui ruisselle de feuillage, comme en un printemps, avec ses palmes et ses chênes.

Il n'y a plus que du blanc et du bleu. Les montagnes se sculptent puissantes sous la neige qui s'agrippe à leurs flancs en profondes couches, et leur donne des apparences superbes de marbre de Carrare. Les larges veinures sombres des rochers aux coupures nettes, aux parois abruptes tranchent en tous sens ; et les arbres eux aussi sont chargés de cette même universelle neige ; les ramures qui écrasent soulignent d'un trait noir les bras blancs abaissés vers

la terre; et ils étalent sur les pentes avec un luxe inouï d'immenses cercles de moire immobile et fixe. D'un ciel d'aigue-marine descend un intense soleil : les cristaux des paillettes qu'il touche scintillent. On dirait partout d'un incommensurable semis de diamants.

L'âme vague, je regarde l'incroyable tempête des monts, silencieuse et pétrifiée là. Depuis presque une éternité, ils ont figé dans l'air à des mille mètres de haut la houle formidable de leurs cîmes. Leur flot muet se dresse et ne boule plus.

Et tout est uniformément, indéfiniment blanc : les vallons qui dans les sommets se creusent où les troupeaux pâturent en été; les pointes qui saillaient et dont j'ai vu en d'autres heures les rocailles grises à nu.

... Mais à la fin je suis fatigué de cette neige qui éclaire trop.

L'inquiétude me prend de ne trouver là-bas que des déceptions et des désenchantements. Rome me va-t-elle livrer la joie que j'attends, le mysticisme dont je rêve, la grande lumière pour l'esprit et le cœur?... Est-ce que ce détour que j'impose à ma vie, et cette station laborieuse me seront bons, salutaires?... Dieu seul le peut savoir!... Mon Dieu!...

... Quelle étreinte !

Chute du jour triste dans les brouillards de Milan...

Lever de soleil éclatant sur la pleine mouvante d'une Méditerranée boueuse.

Et maintenant c'est Rome : les ruines, la verdure, les églises...

Rome ! On tourne autour de la ville qui derrière son Janicule joue à cache-cache. La basilique de

Saint-Paul toute jaune, dans la grande plaine morne, à droite, pirouette furieusement, comme sur l'eau qui fuit par un trou, au fond d'un bassin, un bouchon de liège.

Un vacarme de ferraille me casse les oreilles qui sont déjà pleines de bourdonnements et qui de temps à autre me feraient prendre les roulements du train pour des bruits de cantique qu'on braille : c'est un pont de fer sur le Tibre que nous traversons.

Et la voilà la vieille ville en maisons jaunes ou rougeâtres, avec ses coupoles et ses calottes. D'ici je ne vois pas Saint-Pierre, mais la synagogue et son couvercle de fer battu posé sur ses pierres de taille neuves.

Mes tristesses d'hier se sont évanouies sous le lumineux ciel ; mais je me sens indifférent et stupide. Je ne trouve pas en moi l'enthousiasme frénétique des pèlerins antiques quand ils débouchaient au faite des collines séculaires : ils saluaient, ils acclamaient avec des hymnes ; et leur âme était pleine de frémissements. Aussi bien notre arrivée moderne est prosaïque comparée à la leur ; et la solitude d'une longue nuit dans un compartiment aux coussins râpés et fanés, au plancher maculé de crachats de toutes dates, et où il pue, n'a rien qui porte au petit frisson des émotions vives.

La ville ainsi qu'une boudeuse qui cache obstinément sa tête dans son épaule, après avoir ri seulement un peu, disparaît par derrière l'Aventin...

Une voie élargie, un hall ténébreux, des cris, des appels : je suis sur le quai au milieu d'une nuée de « facchini » qui s'abattent sur moi comme des mouches et se disputent ma confiance et mes bagages. Et je déambule parmi les charrettes qu'on me pousse dans les jambes, évitant la bousculade des gens pres-

sés, à peu près pareil à un homme ivre, abasourdi, perdu. Je ne sais pourquoi, j'aurais tout de même aimé davantage de recueillement et presque un peu de mystère, pour ramasser mon âme aux premiers pas hasardés sur ce sol qui est une châtse, dans cette Rome où côte à côte se déploient des spectacles de mort et des triomphes de vie.

O toi, Rome ! Rome, l'heureuse, la féconde, la fertile, la fortunée ! Rome, salubre aux autres, qui reconfortes, qui ré pares et qui soutiens, toujours favorable et propice — c'est la liturgie en la fête de l'Apôtre qui te dit ces choses ! — O toi, Rome, vas-tu me passer la joie qui vibre dans ton ciel, et l'amour, celui qui anima tant de cœurs enfouis dans ton sol et dont tu as la garde, la lumière qui te remplit et te glorifie, dans laquelle tu exultes et tu es si belle, celle qui est comme ton sourire, un sourire qu'aucun être au monde ne peut imiter, le sourire qui est à toi, par lequel tu as ravi tant d'âmes qui au moins voyaient cela dans ta beauté ? Dis, vas-tu, veux-tu me donner une part à tout cela ? O toi, ma ville convoitée, mon Urbs, ma vraie cité, prends-moi dans ton éternité, ô ma suprême amie !

Dieu ! être sur cette terre éternelle ! Accroître sa pauvre vie par le passé en s'en nourrissant ; l'étendre par un avenir auquel on se fie, qui repose sur d'indéfectibles promesses : quelle éblouissante perspective !

C'est ce que je vais faire ici.

II

ROME VUE DU PINCIO

Voici vraiment la première fois que j'ai la sensation d'être loin de la Lorraine qui, à cette heure, grelotte sous le froid — en cette soirée joyeuse de soleil, et chaude ; sous ces arbres verts ; au milieu de cette foule en toilettes claires.

Je m'en suis venu au Pincio parce qu'on y voit Rome. J'y suis venu pour chercher un peu de poésie, de rêve ; et malgré les voitures qui tournent en rond avec une monotonie désespérante un moment de solitude et de calme.

C'est plein de recueillement que j'ai fait l'ascension de l'antique colline éternellement verdoyante. J'ai pris par l'escalier dont le bas se parfume dans les fleurs, fleurs en paquet, mais fleurs fraîches, odorantes, aux couleurs idéales. Cet escalier monumental se termine à la Trinité-des-Monts ; et elle — cette église — est debout à leur sommet comme un autel de vieux bois doré. J'ai lu que toujours il y avait eu à cet endroit un escalier pareil ; jadis, c'était pour monter aux somptueuses villas, aux villas où il y avait des statues rares, des bruissements gais de fontaines ; villas ceintes de portiques où le riche propriétaire pouvait même les jours de pluie jouir de son domaine.

A présent c'est promenade publique : il n'y a plus

de statues précieuses, mais des bustes quelconques sculptés dans du marbre et qui, plantés le long des allées, ont mission de rappeler ou de faire connaître à ceux qui passent les physionomies illustres de l'Italie. Des fontaines, on en trouve encore : une très belle vasque où s'érigent des feuilles drues et grasses d'arums. Il n'y a plus de portiques.

Ce soir, musique de la Garde municipale. On dit qu'elle rivalise de talent avec la Garde Républicaine de Paris. On joue *Carmen*. J'écoute : oui, c'est excellent. Et surtout c'est délicieux d'entendre cela ici.

Trois palmiers arrondissent leurs semblants de dômes qui reposent sur des troncs bruns, sculptés par les souches vieilles des palmes coupées aux derniers automnes, et tapissés de fibrilles qui font croire à de la toile usée. Ils devancent toute la masse de verdure, esquissant comme des portes ogivales pour livrer accès aux bosquets. Une grande terrasse les précède d'où l'on domine la ville, l'horizon, Saint-Pierre.

Par delà les temps innombrables, le splendide soleil se levait pour illuminer en ce lieu un désert de saules : nulle vie humaine n'y palpitait. Mais plus anciennement encore — si loin que personne n'en saurait dire l'âge — c'était partout la mer, l'immensité vierge des flots écumants, le silence profond et sauvage, la solitude.

Un jour, des convulsions terribles du sol marin firent au-dessus de l'eau surgir des terres neuves, des marais qui fumaient avec des exhalaisons putrides dans la lumière brûlante des midis que personne ne comptait. Sept collines furent formées de ces vomissements volcaniques. Désormais une barre fermait la plaine, c'était la longue croupe du Jani-

cule, le mont couvert de sable jaune. Et partout la vase fiévreuse découvrit de la terre : une germination de plantes et de fleurs y commença ardente. Le Cœlius devint noir de chênes touffus ; plus au delà, l'Aventin se pavoisa de lauriers et sema ses pentes de myrte. Sur l'Esquilin, ce fut un panache de hêtres. Le Viminal, le Palatin, eux, se tapissèrent de gazons, de pâturages hospitaliers, de hautes herbes. Le Capitole comme s'il avait déjà connu le sens de ses destinées futures, demeura seul aride et nu, étalant sa roche abrupte et inféconde aux flamboiements du soleil.

D'ici, du Pincio où je suis, au Janicule, là-bas en face de moi, c'était le Tibre, le Rumon, le fleuve fertile, celui qui porte la vie. Au lieu du feuillage qui frissonne à mes pieds, sous la terrasse, c'était le clapotis éternel de l'eau et la fuite affolée des vagues fauves. Aujourd'hui le fleuve, tant il est profond dans ses quais entre les maisons trop élevées, on ne le soupçonne même plus.

C'est bien distant de nous l'époque où ces terres fertiles poussaient vers le ciel des arbres géants aux ramures serrées, des arbrisseaux pleins de fleurs, des prés aux graminées exubérantes, et dissipant au début des hivers leurs semences sans qu'on les ait touchées ni froissées. Il y a des millénaires — on ne sait pas combien — pourtant que l'homme est venu, ici comme partout, l'a coupée, cette glèbe, l'a fendue, l'a ouverte en tous sens pour planter dans ses sillons ses demeures à lui, ses huttes, ses chaumières, et toujours en avançant ses maisons, ses palais. Tout cela a mis sur ce sol que je domine des siècles à se succéder, à s'épaissir : et maintenant, quel hérissément bizarre de toits, de terrasses, de dômes. Et cachés çà et là dans cette ville qui n'a pas

d'âge et n'en aura jamais, qui est un ossuaire d'hommes et un cimetière de choses, il y a des débris de toutes les générations évanouies, de tant de degrés de civilisations en allées et finies, des débris invisibles. On en exhume à chaque coup de pioche que l'on donne ; et sous ceux-là en creusant profond, on en trouverait d'autres : il y en a de couchés, il y en a qui sont debout dans leur tombe, tous flétris, fanés par l'ensevelissement prolongé. Ils se superposent, ces vestiges secrets, celés dans leurs gisements obscurs, ils s'impliquent, se forment entre eux et à eux-mêmes des caveaux où leurs maîtres également ont dormi et sommeillent encore.

O le plaisir — même sans en rien voir — le plaisir d'évoquer tout cela, de le faire surgir de son inconnu muet et de m'en servir pour faire revivre en mon esprit l'immense passé de ce petit coin de monde. Pendant que j'y réfléchis, tandis que j'y rêve, les cuivres moelleux de la musique poursuivent derrière moi leur sérénade.

Et je voudrais avant le reste discerner ce Palatin où Rome commença d'être. Je cherche sa cime sacrée qui portait l'autel du monde, cette cime à présent meublée de ruines et hérissée de cyprès endeuillés ; mais on ne la voit pas. Il faut seulement la deviner au delà du campanile du Capitole, le campanile jaune qui s'appuie sur les Albains bleus. Autrefois, c'était lui le tout, le centre ; son sein, son pli frais abritait la vie et la cité : les cabanes des bergers qui sur ses pentes jouaient du chalumeau et chantaient comme encore maintenant ceux de la campagne dans la grande paix des soirs.

Ils venaient d'Albe les joyeux pasteurs, de la ville suspendue aux flancs roux des montagnes, au lointain de l'horizon mauve. Ils l'avaient délaissée parce que

son sol rendait parfois des grondements terrifiants. Ils étaient descendus avec leurs bêtes jusqu'au Rumon, le grand fleuve qui leur fit un obstacle. On prête à l'un d'eux un nom plein d'analogies avec celui du torrent boueux, Romulus. On dit dans la légende que c'est lui qui fit de la minuscule bourgade du Rumon, la nouvelle Rome. Il est bien possible, en effet, que parmi ce petit peuple, il y ait eu un aventurier de génie et d'audace. C'est lui qui aura décidé tous les autres à se fixer au sommet du mont, parce qu'il leur fournissait au-dessus des marais un plateau salubre. Il leur aura par la suite donné des lois, une discipline. Il aura le premier préparé les nomades exilés d'Albe, les campagnards aux traits doux et fins, aux yeux de rêve, pleins de bleu, à devenir les maîtres du monde.

Et à cause de celui-là, quel qu'il soit et quel qu'ait pu être son nom, on perpétue cet hommage bizarre d'un aigle et de trois louves en cage, sur le haut du Capitole. Car si l'on en croit la légende, ça rappelle sa naissance et ça remémore sa fortune. Les vieux Romains, eux, avaient sur le Forum, présidant à leur vie sociale, une louve de bronze, et l'aigle sur les enseignes militaires pour conduire leurs armées au triomphe.

Le soleil, pendant que je songeais à ces choses, s'est enfui, laissant une splendeur fastueuse sur le chemin qu'il a parcouru, une irradiation immense de lumière calme.

Et telle est brusquement en ce soir l'emprise de Rome sur moi, la possession de mon âme par elle, l'enveloppement des souvenirs, des ruines, de la verdure, des vapeurs bleues, de la paix où elle me plonge. Avant hier, c'était encore le cauchemar de l'inconnu. Maintenant, c'est la béate joie d'être là. Je

n'ai plus la mélancolie de me sentir loin, la tentation de rentrer vers les Vosges noires et les plaines brunes de chez nous. Je n'ai plus l'instinctive, l'irraisonnée crainte de manquer une attente longue et pleine. Non ! je suis bien où je rêvais d'être, à portée de voir ce que je contemplais en mon âme depuis si longtemps. Et encore, dans cette heure écoulée sur la terrasse du Pincio, je n'ai point tout embrassé. Mais la nuit n'est pas tombée, et avant qu'elle ait enveloppé la ville, il me reste de saluer le passage des apôtres et des saints : c'est au loin de moi dans la beauté vespérale la coupole de Saint-Pierre. Il me reste d'entendre, à présent que la musique s'est tue, les cris et les plaintes, les hymnes et les prières des martyrs, le cantique de Rome devenue chrétienne : ce sont en cette minute les cloches à tant d'églises qui le récitent. Or, ceci aussi est le passé ; et qui m'est bien plus proche que l'autre.

*
* *

Je viens de voir le ciel qui était atrocement vilain sur le couchant. Je me suis penché à l'angle du jardin vers la Borghèse, au-dessus de cette roche qu'on n'a jamais voulu fortifier parce que saint Pierre lui-même avait assumé la garde de ce flanc de la colline : il y avait des broussailles et comme de la brume dans les fonds. Je croyais plonger sur un abîme. Une morne platitude régnait sur tout.

J'arrive sur la place d'Espagne. Le soleil a dû là-bas surgir de son voile épais de nuages sombres, parce que l'air est traversé de bandes vertes et bleues et soutachées de rose. Le croissant de la lune paraît d'aigue-marine. Au haut de son escalier mo-

numental, la Trinité-des-Monts flambe, enserrant dans ses deux tours le jet de l'obélisque.

Je traverse la barre de fleurs splendides : roses jaunes et rouges, œillets, gros calices blancs laiteux d'arums. Dire que ces jolies choses serviront peut-être à trahir des âmes, à faire sombrer des cœurs.

*
* *

A la Borghèse, il y avait des hommes acharnés sur un arbre mort et abattu : ils le sciaient en tous les points et, de la blessure, filait à terre de la poussière qui était comme un ruisselet de sang, puis l'amas de cette sciure rouille faisait sur le sol une flaque. Trois feuilles vertes à un petit brancheron étaient les dernières paroles et le suprême soupir du malheureux. Les autres alentour regardaient ce spectacle avec langueur à travers leurs ramilles sans feuilles, et je les entendis frémir et se plaindre : je pense que c'est un peu de vent qui passait dans les branches au sommet. Comme l'hiver est triste partout et ramène partout les mêmes choses... !

Je suis le chariot qui emmène ce corps dépecé dans son cimetière auprès d'autres déjà alignés et enlaidis. Je laisse alors le convoi funèbre et je m'en vais au Pincio par le promontoire artificiel et neuf de terres amoncelées qui relie les deux parcs. Et sur mon chemin, des jardiniers apprêtent de jeunes arbres avec un soin exquis pour le prochain printemps. Devant moi, la chevelure éternelle des pins et des rouvres baigne dans la lumière d'or.

De l'or, de l'or dissout, il y en a sur toute la verdure. C'est le soleil qui l'épand. Les chênes, les pins, les palmiers se mettent à fondre leurs couleurs trop fortes. La ville sous eux, sous moi, s'étend comme

un champ gris perle. Une grandiose fête se prépare, on le sent. Une fête qui ne s'occupe pas de ceux qui pleurent, de ceux qui souffrent : elle est pour tous. Une fête comme celle que nous faisons pour le départ de ceux que nous aimons, où il y a des sourires et des larmes étrangement mêlés ; une de ces fêtes qu'on redoute parce que si pour d'autres elle sera un commencement de joie, pour nous, nous savons trop qu'elle sera suivie de nuit et de solitude pesante et noire, de solitude endeuillée. Une fête pourtant parce qu'il nous faut bien prodiguer de l'amour, de la reconnaissance et de l'honneur à celui qui s'en va. A cette heure, c'est l'en-allée du soleil, de celui dont Rome vit et se pare.

Tout est prêt. Alors aveuglant les yeux, il se baisse, il descend vers ce qui peut-être sera sa tombe, car sait-on jamais si le lendemain il reparaitra : toute séparation est une image de mort. Il s'enfonce lentement, grandiosement, superbe comme un géant, un héros, un Titan qui, sa tâche terminée, se coucherait glorieux et triomphant dans son sépulcre. Encore un peu d'incandescence : il affleure un suprême moment de son bord supérieur la lèvre de la colline : c'est son dernier sourire, c'est son dernier baiser. Après, dans le grand silence de toutes choses attériorées, c'est fini, il a disparu. Il irradie depuis l'invisible, cet invisible qui l'a pris et maintenant jouit de lui loin de nous et sans nous, de la lumière ; il l'irradie au-dessus du mont, à sa place de tout à l'heure laissée vide ; et cette lumière décèle du feu intense et nous image encore son ardeur et sa beauté. On dirait de l'haleine d'un foyer gigantesque qui traverserait les étendues immenses ?

Pourtant les verdurees se sont faites ternes et mortes ainsi que des visages qui veulent pleurer ; la

l'unité s'est éteinte comme une torchère sur laquelle n souffle après le départ des hôtes.

La ligne du Janicule s'est chargée de rouge de vraise, avec on ne sait à quelle hauteur une bordure verte ; le zénith est bleu profond. Pourquoi garde-t-il ainsi son calme ? Est-ce que de ses espaces incommensurables, il le verrait toujours, celui que nos pauvres yeux ont perdu ! Quelques instants, et des tons orangés viennent se jeter dans le rouge et le transforment. Puis à droite et à gauche, la coloration se transforme aussi : elle s'étend démesurément avec la teneur d'une tache d'huile sur du papier.

Mais non ! l'imagination la plus folle n'aurait jamais rêvé pareille chose : voici maintenant que toute la croupe allongée du mont s'appuie sur une draperie rouge de saturne et ocre mêlés, brodée aux bords de vieilles teintes de rouille. Et sur tout cela un éclairage étrange et des contours sculptés en noir avec une netteté crue : le clocher de Saint-Pierre in-Montorio, le fronton de la fontaine Pauline et les arbres, leurs ramilles nues pareilles à des grilles de fer forgé dans ce brasier d'enfer. Puis, par extraordinaire, cette apothéose est fixe et semble ne devoir ni bouger ni disparaître. L'œil s'en sature, s'en éblouit au point que se portant ensuite sur le levant l croirait que c'est déjà là-bas la nuit profonde. Peu après, la lune haute brille claire et précise et fait mieux sentir le froid glacé qui tombe.

Huit heures. Hors du Pincio que l'on ferme à *Ave Maria*. Tout a disparu. Plus rien que dans le ciel la lune blanche, les étoiles, petites, silencieuses et trop lointaines. A l'horizon si beau du soir, une vague ligne grise ouatée de nuit bleue. Quelle décalence : il n'y a que si peu de temps, le soleil glorifiait splendidement ce qui se dresse maintenant dans

l'obscurité pâteuse. Rome palpitante sous moi, avec ses magnificences d'autrefois oubliées et dédaignées m'atteste qu'il en est ainsi de tout. Ce qui fulgure un moment dans nos pauvres vies d'affection ou de bonheur avec une lumière vive et pleine d'aveuglantes surprises s'en va l'instant d'après dans la nuit et le froid où l'on frissonne. Un seul amour de tous ceux qui veulent chanter en nos cœurs demeure toujours égal et bienfaisant, sans le triste déclin des couchants, celui de Dieu !

*
* *

Je suis encore revenu la voir bien des fois la ville dans la ceinture de velours bleu des collines qui la cernent, dans sa si jolie et si rare toilette. Il m'est arrivé de rester de longs moments appuyé au balcon de pierre au-dessus du foisonnement des arbres. Et j'ai eu souvent l'illusion que ce n'était plus l'hiver quand tant d'or perlait, filtrait dans les palmes vertes, les fusains, les lauriers et les chênes, et que sur des pelouses jeunes, il finissait en coulées roses, rose orangé qui faisait croire à un semis de fleurs de grenadier. C'était toujours aux heures où les cloches sonnent dans les campaniles, où du froid et de la tristesse descendent, parce que le soleil part, se retire dans un baiser à celle qu'il aime, Rome.

Le soleil, j'ai suivi sa marche sur la colline. Il va lentement, très lentement de gauche à droite, de Garibaldi qu'il ne touche pas vers le mont Mario. Il s'est glissé derrière Saint-Pierre afin d'illuminer grandiosement la coupole qui se met alors à irradier du feu éclatant. A présent il l'a dépassée de beaucoup : l'hiver est loin ; la végétation se réveille et des senteurs traînent dans l'air qui grisent un peu. Il

est fait plus que rarement froid, et si peu, c'est lorsqu'une poussée de tramontane vient des montagnes qui gardent un petit toit de neige. Nous approchons de mai.

Le vert brillant des palmiers paraît maintenant noir et celui des tout frais gazons qui est si délicat et si tendre : les bambous eux-mêmes semblent trop foncés. Quant aux chênes-verts, c'est une toison funèbre, un vêtement de deuil qu'ils ont. Je ne me promène jamais dans la grande allée où courent les chariots, les enfants attelés d'ânes; ni dans celle des maronniers où pendant plus d'une heure des séminaristes sont et viennent à dire leur office, où l'on entend argonner toutes les langues et même le latin : ceux qui n'ont pas d'autre moyen de se comprendre — et cela est fréquent dans le déballage de prêtres de tous pays qu'il y a ici — le parlent. Je me tiens la plupart du temps dans les petits sentiers à l'anglaise dont les courbes ramènent aimablement sans qu'on ait à y penser au même endroit d'où on repart toujours; c'est sous les plus grands arbres, presque une retraite au milieu de la foule. Un cytise monte dans une pelouse et secoue joyeusement ses grappes jaunes; autour de son corps s'enlace un serpent inoffensif de verdure où éclatent des boules jaunes d'or. Des arbrisseaux formant buisson avec la petite fulguration rouge de jolies fleurs. Un colosse dénudé escaladé par une glycine qui de bas en haut le décore de ses longues violettes, les plus lourdes se dandinent comme des encensoirs. Des yuccas dressent comme un plantin prodigieux et tortu, les tiges du dernier été dépouillées des clochettes blanches. Massifs de rosiers : les feuilles sont largement poussées, les branches souples retombent en pluie verte. Un agave sur le bord du chemin glisse une sève nouvelle dans

ses terribles lames éraillées de pointes, car leur vert, leur gris-vert est jeune davantage. Dans la vasque ronde où quatre jets d'eau font des anses d'argent au plateau de pierre où la fille du Pharaon éternellement à genoux cueille Moïse dans sa corbeille, sept ou huit calices crème, énormes, gras d'arums se plantent au bout des tiges vertes qu'on a envie de trouver trop frêles pour les porter.

Et de tout cela il vient des parfums rares, des senteurs fines qui surprennent, entourent, font chanter l'âme et divaguer l'esprit. On peut à peine s'empêcher de saisir en soi un frémissement : comme si c'était aussi un réveil du sang et un renouveau de vie au cœur. Oui ! tout sort de l'enveloppante nuit de l'hiver, de sa paralysie glacée, de sa léthargie froide. C'est l'instant où dans mes forêts lointaines, là-bas sous les hautes charmilles, sous les chênes et les hêtres encore sans pousses vertes, les petites feuilles ciselées soulèvent le manteau mordoré que l'automne avait mis et le parsèment d'étoiles blanches, les étoiles des anémones qui exultent dans les premières étreintes des premiers soleils. O les gentilles fleurettes, comme je les aime et quels souvenirs elles me rappellent, et que j'aurais de joie en ce moment de me pencher et d'en emporter pour moi : mais elles ne durent pas, et dans les vases s'étiolent et deviennent rouges ! Et dans les bois non plus elles ne résistent pas : elles ne sont que les prémices de la vie, l'essai de sa force et l'esquisse, la promesse de sa prochaine beauté, de sa splendeur de bientôt... Si je regardais bien, sûrement que je verrais dans le retrait d'un parterre quelque ébauche d'idylle.

La journée vient d'être chaude et le soir s'annonce beau. Le concert des cloches va commencer sans plus tarder, car le soleil se courbe déjà fort vers l'horizon ; il

lte dans les arbres une illumination extraordinaire de surpre liquide tenant de l'or dissout qui se dépose sur les troncs noueux ou sur les frondaisons pour les champir magnifiquement. Du devant de tout j'ai a panorama à la Claude Gelée. Un premier plan arbres aux ramures noires, au feuillage vert tendre; cela rend les fonds encore plus lointains, les fonds définissables, les fonds qu'on ne peut dire, où il y du bleu, où on a conscience que le bleu domine, aprègne l'ensemble, mais où aussi on sent autre rose de si atténué, de si éthéré que l'on ne trouve is de mot pour en traduire l'impression; et c'est ut simplement l'intense diffusion de la lumière, de lumière tellement aveuglante que sous elle, en hors d'elle, les choses sont obscures : la pente du ont très verte n'a pas de nuance.

A gauche du mont Mario, entre une maison anche carrée surmontée d'un petit dôme et le pin rasol qui ouvre la longue série des cyprès dres- nt très droit leur fuseau noir à l'extrémité des roses, cette muraille du monde qui ferme tout, au là de laquelle c'est pour nous qui sommes ici le ystère, elle fait une courbe légère. C'est là que le leil glisse. C'est là qu'est l'embrasement. Le ciel t couvert d'une nappe sanglante où comme des erons d'anciennes trirèmes quelques nuages allon- is et pointus pénètrent. Et cela resplendit avec une gueur presque inaccoutumée. Lentement le globe escend se faisant davantage énorme; il descend et en va dans cet inconnu profond où tous les soirs il ombre. Après qu'il a disparu, il reste dans l'immén- té des zébrures d'acier, des taillades lumineuses, candescentes, des déchirures sinistres dans de la urde grisaille qui s'écrase sur la colline; des déchir- res comme si le soleil avait dû traverser cette

couche ouateuse pour s'en aller. Et au-dessus de la grandiose tombe, il flotte des vapeurs rouges qui se répandent très loin et montent à des hauteurs vertigineuses.

Un des premiers jours de mai — année 1527 — dans ce même cadre de féerie le pape terrifié aperçut une armée qui surgissait à la ligne des sommets : c'était l'armée des Impériaux commandée par le duc de Bourbon qui dressait sa funeste menace sur Rome. Ils dévalèrent dans cette lumière d'apothéose jusqu'en cette vallée d'Enfer qui borde le Vatican. Le lendemain au matin, attaque de la ville ; le Bourbon meurt d'une balle dans le ventre sans avoir pu franchir les portes. L'assaut fut dur, le carnage ensuite épouvantable. Les degrés de Saint-Pierre, les flancs du Janicule, le Transtévère, les vignes de Saint-Onuphre étaient des lieux d'horrible tuerie où les Pontificaux tombaient sans pitié sous la hallebarde des vainqueurs.

Je ne sais pourquoi ce souvenir me revient ce soir pendant que je demeure les yeux fixés sur l'étrange chaos des couleurs éclatantes : les teintes varient, se dégradent, s'entremêlent, passent à l'orangé. Et l'horizon tourmenté par de petits à-coups s'éteint : il garde cependant encore longtemps sa teinte de pourpre au-dessus du gouffre où le monstre éclatant s'est abîmé.

Et la ville s'enfonce dans l'indécis plus épais.

*
* *

31 mai.

Toujours inabordable depuis un mois la terrasse ; encombrée de pièces de bois que l'on dresse pour le

feu d'artifice de la fête du Statuto. Trente mille francs de pétarade, de fumée pour la foule stupide qui va s'installer à applaudir sur les loggias des toits, devenues pour une heure des loges de spectacles. Le lendemain elle ira dans les rues avec un drapeau rouge, exhibera soixante enfants de grévistes venus de je ne sais où parce qu'ils meurent de faim, et elle réclamera qu'on les nourrisse. C'est bien toujours pareil : du pain, des jeux !...

Les glycines sont défléuries ; mais tout est envahi par les roses. Le soleil déverse une pluie d'or sur la forte verdure. Au coin d'une pelouse le même cèdre magnifique tout criblé de ses petites boules à piquants. Il continue sa prière. Il lève vers le ciel ses bras souples et gracieux que jamais plus il n'abaisse. Il la continue quand le midi brûle et dans le frais des nuits.

L'obélisque aussi fait une prière, une prière écrite incompréhensible depuis des milliers d'ans mais que Dieu lit encore ! Une prière qui fut l'épanchement mystique de tout un peuple. Peut-être que les âmes quand les ombres sont tombées et que le jardin est devenu désert reviennent rôder près de la lame rose et redisent à la divinité leur hymne sacré.

III

ROME DANS LES FÊTES DE NOËL

De la pluie fine et pénétrante attriste cette veillée de fête. C'est vers trois heures que les nuages gris se sont mis à couler. Elle tombe la pluie afin de vérifier ce que dit aujourd'hui la liturgie : « Le Sauveur du monde descendra dans le sein de la Vierge ainsi que la pluie sur le gazon tendre ». Des musiques militaires parcourent la ville : elles sonnent dans leurs cuivres heureux la joie de l'humanité rachetée. Aux églises, des cloches éperdues de bonheur annoncent la nuit qui vient et ce qui la doit remplir et demain, car c'est la Noël. Et tout l'air humide chante leur cantique.

Les gens s'abordent avec des souhaits : pour les vieilles traditions populaires c'est maintenant qu'on échange les vœux. On se félicite et l'on s'offre des fleurs. N'est-ce pas une naissance qu'on attend en l'heure hiératique de cette nuit ? Et les étals des marchands regorgent de poissons qu'on va manger tout à l'heure, car on fait ce soir le repas le plus copieux de l'année, un souper maigre où l'on consomme toutes sortes de poissons : c'est le « cenone ».

Puis à minuit comme chez nous il y aura partout des messes, dans des griseries mystiques et suaves de musique et d'encens. Il faudra des billets pour y entrer car c'est l'instant où les tavernes se vident et

où les hommes et les filles avinés s'en vont par les rues.

J'arrive de Sainte-Marie-Majeure : c'étaient les premières vêpres. Presque personne dans la grande basilique ; mais des femmes et des séminaristes qui priaient. Un jour paisible et sans éclat glissait des fenêtres sur la mosaïque absidale. Et sous ses très vieux ors patinés se déroulaient les chants liturgiques, les mêmes que depuis toujours, ceux que tant d'hommes ont entendu avant moi, des siècles avant moi et qu'un nombre incalculable d'autres écouteront après moi, après que mes oreilles se seront ouvertes à des mélopées nouvelles.

*
* *

Voici le matin. Et le bourdon de Saint-Pierre l'emplit d'appels graves qui tourbillonnent dans le bleu de la nuit pas encore levée. Je monte un petit « vicolo » ; les pavés sont légèrement mouillés de la pluie d'hier. Derrière moi, à distance, un gamin entonne une chanson sur un ton langoureux et triste. Et cela seul trouble le silence. Dit-il pourtant de la joie ou de la douleur ? Il s'éloigne et je ne le saurai pas ; mais sa voix jeune et plaintive se prolonge doucement dans le sommeil de la ville, et berce peut-être, en passant sous des chambres où l'on dort, les derniers rêves.

Un brave homme qui me souhaite la fête me dit qu'ici ce n'est pas comme en France : on ne prend point sa réjouissance un jour quelconque, mais en cet unique matin où le Seigneur nous est descendu et nous y a invités. Et d'un doigt dressé, il me montre le ciel, tandis que sa trogne bonace s'épanouit. Oh ! comme il a raison ce plébéen !

Enfin du soleil, du soleil blafard, emplit le ciel où se traînent des éparpillements de nuages blancs. Et par les églises, les prêtres poursuivent leurs messes, car aujourd'hui ces heureux sacerdotes, ils font cette chose extraordinaire de consacrer trois fois pour communier ensuite trois fois. A peine ont-ils quitté l'autel et clos la série émouvante des oraisons qu'ils l'entreprennent avec une ardeur nouvelle... Alors on les voit passer une heure et demie debout dans les ornements blancs brodés d'or à se signer, à lever les bras pour les sublimes et embaumantes prières du sacrifice.

Dans les vieux temps, le pape allait célébrer la messe de l'aurore à Sainte-Anastasie, dans un petit recoin, derrière le Palatin, face au marché aux poissons. Cette sainte devait sans doute cet honneur à cela que son nom même signifie « lever », et qu'il image cet incomparable lever de lumière qu'est pour la terre l'autre naissance du Christ, sa résurrection. Mais ce qui lui valut un privilège lui procure à présent des ennuis; et des savants veulent mettre en doute son existence, prétendant que ce mot qui la désigne lu en ce jour dans les calendriers n'a jamais signifié autre chose que l'apparition du Fils de Dieu parmi nous : c'est une confusion, une transposition de récits qui en a fait un vrai personnage. Comme des opérations analogues ont eu lieu pour d'autres saints, car à une certaine époque pour abréger les hagiographies ou pour corser les données trop peu fournies sur telle vie, sur tel martyre, on y faisait entrer sans scrupule des détails empruntés à l'histoire d'un héros de même nom de l'épopée chrétienne, cette hypothèse n'est peut-être pas vaine.

Or je ne sais pourquoi, cette église, perchée en haut d'une place carrée qui est déclive, avec son

costume de briques rouges traversées de raies blanchâtres, avec sa façade large et courte, flanquée de deux campaniles disgracieux, a un air étrange de pauvreté et de misère, de froid aussi. Au dedans toute blanche et nue, elle est déserte et silencieuse. Elle plante son abside au levant pour rappeler l'éternelle anastase du Christ qui se dresse à notre levant. Sous l'autel est couchée une statue de marbre : une femme qui se tord dans une affreuse crise de nerfs, la tête convulsivement rejetée en arrière, la main droite tendue rigide, les doigts écartés et roides, la gauche se labourant la poitrine. Mon Dieu ! serait-ce donc la Sainte qu'un ganache aurait pensé représenter là?... Devant un petit espace clos de grilles : des lampes bavant l'huile dans leurs rainures de verre ; des fleurs en papier empilées pour faire des pyramides, et d'autres suspendues à la balustrade en guirlandes, mais atroces, ces fleurs, de couleurs criardes et puis vieilles, défraîchies, écrasées, informes, sales : pouah ! Il me semble que cet intérieur vide, glacé d'air cru, attend encore maintenant l'antique cortège qui jadis venait l'emplir de cardinaux, de prélats, pour cette messe solennelle du pape. Tous les autels sont allumés, les armoires aux reliques ouvertes et illuminées. Mais personne ne vient ; et l'attente continue, cette attente des mères en deuil qui, par les jours qui suivent la mort d'un fils, ne cessent point de penser qu'il va paraître, et qui dans les souvenirs pleins d'ombres sinistres persistent à le caresser, à l'aduler, à lui parler ainsi qu'autrefois.

Je m'éloigne par le grand cirque et le Coelius qui est désert et comme triste ; nul bruit, nulle vie. Un campanile brun tout estropié, aveugle de plusieurs de ses baies qu'on a bouchées monte dans le ciel

sans rien dire. Au-dessus de la pente du chemin, des arcs de pierre hâlée de soleil et d'âge se rejoignent comme des mains pour la prière. Et je trouve que la route ne s'égaye pas le long de l'aqueduc de Claude, démantelé, encastré là dans des maisons modernes.

Enfin me voici au grand quadrilatère de Sainte-Marie-Majeure : je l'aborde cette fois par une autre face. Le portique aux portes ferrillées s'encombre déjà de foule : encore des toilettes claires par ce beau temps, et par cette fête, des visages heureux et des bouches souriantes.

J'arrive à me loger dans un recul exquis, dans la chapelle du Saint-Sacrement, tout près de ce tabernacle énorme finement fait de cuivres travaillés et exhaussé sur des épaules d'anges trop maniérés. Le custode flairant sans doute une bonne aubaine me conduit à une banquette tapissée de vert et qui est, pour les offices, à l'usage des chanoines : je puis m'asseoir. Les chants de la maîtrise s'atténuent pour venir jusqu'à moi, et ce n'est que mieux. Et les murs qui m'enferment s'élèvent dans de la pure lumière blanche ; mais quels murs bariolés ! Des marbres de toutes sortes de couleurs, des sculptures prodiguées, accumulées même dans un excès de richesse ; des cariatides pour porter des corniches et des entablements. On déplore dans cette luxueuse ornementation l'absence trop sentie d'une idée, d'une idée autre que celle de créer un entassement somptueux. On regrette une inspiration religieuse et j'estime qu'on souffre de son manque : on en ressent une vague gêne inconsciente, et un défaut de cet élan pieux, de cet entraînement à la ferveur que communiquent tant d'églises de chez nous. Et si c'est dans l'architecture et l'art de la construction

l'équivalent de la musique religieuse opposée au plain-chant, ça n'a pas comme celle-là, l'avantage d'élever l'âme tout en remuant les sens. Mais alors j'en suis à me demander si réellement dans un tel décor, il n'y aurait pas une erreur à donner du plain-chant, s'il ne serait pas déplacé et peut-être incompréhensible, étant comme un anachronisme, faisant comme une dissonance avec ces parures sensuelles. En tout cas il enlèverait encore de la vie, de la signification à ces murailles qui ne sauraient prendre un peu de souffle, un peu d'âme et de piété que dans l'emportement du chant en musique, car avec lui au moins elles parviennent à vibrer et à parler : l'un et l'autre sont à l'unisson. Et pourtant comment retarder la restauration du plain-chant ou comment lui interdire l'accès des églises-mères, lui qui est la seule vraie voix religieuse ?

Voici soudainement le *Gloria* qui éclate, hymnique et triomphal. Oh ! qu'il me donne raison ! Oui ces fugues, ces rentrées, ces pauses, ces points d'orgue, ces phrases échevelées, mais humaines — en un sens trop humaines — c'est ce qui anime ces marbres et leur donne de la chaleur, de la respiration. L'enchevêtrement compliqué des notes dénoue celui de cette architecture. Seulement cette maîtrise est dépourvue de voix d'enfants ; elle abonde en sopranes artificiels. Dans un silence de tous un de ces eunuques met à déployer magnifiquement le *Miserere nobis*, et il le dramatise à merveille. On perçoit l'ardeur de la créature qui supplie, et l'on dirait d'une femme apeurée, angoissée par quelque terreur profonde qui userait toute la puissance de sa voix, de son âme, toutes les mystérieuses ruses de son cœur, à implorer, à conjurer, à pleurer pour un pardon. Elle se traîne à genoux ; elle tend les mains ;

elle soulève un visage arrosé de larmes ; elle défaille à supplier avec tant de véhémence. Et les sons affaiblis tout d'un coup expirent et meurent dans la gorge serrée, dans la poitrine d'où ils ne peuvent plus se libérer ; mais on y surprend encore l'appel déchirant, l'invocation suprême qui sera entendue assez pour être exaucée : *Miserere nobis*. Le silence règne. Est-elle donc morte, la pauvre créature après une agonie d'expiation, morte aux pieds de son Maître qui ne veut rien savoir, qui l'a condamnée sans merci, qui l'a envoyée aux éternelles souffrances aussitôt éteint son dernier rôle ? Ah ! s'il durait ce silence affreux, plein d'anxiétés, je le croirais ; et comme c'est mon sort, mon propre sort qui s'est joué en cette minute, il ne me resterait plus que le désespoir : je n'aurais plus à rêver que la nuit, la nuit sans lune et sans clartés. Mais non ! Une parole, une vision de salut a traversé l'espace. Qu'est-ce qu'on a vu sinon l'enfant dans sa crèche et son geste de grâce, de pardon sans retour, et d'extrême amour ? Alors un flot de vie remonte dans le corps épuisé. Et le brouhaha des voix est une fulguration de joie, de l'universelle joie. Puis, un peu après il n'y a plus rien ; tout finit.

Le *Credo* ramène un nouvel essor de cette musique. Il passe avec un mélange d'exubérance et d'extrême mélancolie. Par instants, c'est tapage ; par d'autres, c'est bouillonnement intense de vigueur. Il y a une chute très triste des voix sur ces mots : *Sepultus est*, qui contrastent singulièrement avec la solennité qui se consomme ; on s'attarde à les répéter comme si l'on se trouvait en présence d'une amère déception, dans une évidence qui fait mal et à laquelle on ne veut pas se rendre ; on éprouve un affaissement des âmes. Et je pense à cette conversation qu'eurent sur

le chemin d'Emmaüs, deux disciples avec le Seigneur qu'ils ne reconnaissaient point. Alors j'ai cette impression langoureuse de voir des feuilles jaunies tomber d'arbres que l'automne dépouille, de voir des fleurs se faner, se disperser par pétales, des fleurs qui ne reparaitront plus avant une année... Heureusement encore une fois tout se ressaisit à l'annonce vigoureuse et triomphale de la Résurrection. Et comme si elles avaient une semblable émotion, les flammes jaunes qui brillent aux cornes d'abondance tenues par par les anges de bronze, les quatre anges porteurs du tabernacle, tremblent, frissonnent, puis s'en reviennent à l'immobilité dans laquelle elles se consomment, poursuivant leur douce et facile veillée. C'est bien dans de ces reprises de joie que les marbres qui montent aux murs, se chauffant de teintes différentes, se creusant et se maniérant en des sculptures compliquées, s'avivent et exultent.

Je suis ici vraiment bien, à l'abri du bourdonnement de la foule maintenant épaisse dans la spacieuse nef de l'église. Je ne vois pas son étalage de toilettes, je n'entends pas ses causeries, et les effluves sacrées coulent paisiblement jusqu'en ma chapelle pour y caresser le tabernacle : elles m'arrivent discrètement voilées, ce qui les rend plus prenantes, et expirent tranquillement sur les belles parois blanches qui, depuis si longtemps déjà, les reçoivent, se nourrissent d'elles. Oh ! tout ce qui a fini de prières dans les pores de ces marbres, de cantiques, de plaintes et de soupirs ! C'est ce que je pensais hier au soir en regardant les petites pierrettes d'or de la mosaïque dans l'abside : ce n'est plus du ciment qui les tient assemblées, depuis tant de siècles, il s'est desséché, et les pauvres parcelles d'or seraient tombées éparpillées sur le sol si elles n'avaient eu que

lui pour les joindre; ce qui les serre encore les unes contre les autres étroitement, avec une force qui défie peut-être des cataclysmes, c'est l'immense ouate de prières et d'hymnes pieuses qui s'est logée peu à peu, chaque jour, depuis un nombre effrayant d'années, entre elles, dans leurs minuscules interstices invisibles. Et ce sont les haleines qui portaient ces vociférations de la joie, ces gémissements douloureux, ces confidences de l'amour qui ont patiné, noirci, atténué ces vieux champs d'or, et les ont fait admirables comme ils sont. Oui, cela est pour moi bien certain.

....Un chant joyeux se met à sourdre de là-bas, comme un rire. Puis il monte, s'amplifie, plane et retombe dans une jolie cascade de voix : des chuchotements, des fredonnements d'âme heureuse. Il s'élève soudain sur une merveilleuse partie de sopranes : il passe ainsi qu'un violent coulis de vent, de vent qui s'engouffre dans une forêt et vibre dans les branches comme dans les cordes d'un instrument. C'est un hululement qui ne serait pas lugubre, mais intensément joyeux. On dirait qu'il s'apaise, et aussitôt il reprend. Un souffle dans les ramures de saule sur le bord d'un torrent. Un ouragan apportant de très loin des chants ailés, des cantiques pris à une église dont les portes étaient ouvertes, des modulations arrachées dans la plaine à des lèvres de bergers célébrant un extraordinaire bonheur. O les voix claires sonnant comme des cristaux ! Et dans un silence absolu de l'orgue, cela s'isole dans l'air recueilli, semblablement à des vols d'oiseaux blancs sur un ciel gai. Je me souviens des tyroliennes que des paysans suisses exécutent les jours qui furent heureux quand la nuit est abaissée sur les pelouses et sur le lac; combien de fois, d'un balcon de bois

dans la solitude embaumée, je les ai entendus, leurs yodellements, s'enrouler entre eux dans des chœurs comme des bras qui s'entrelacent ! Ils étaient magnifiques, leurs chants de pastours, dans la grande nuit sereine ! Ils étaient pareils à une prière exhalée d'âmes établies dans la paix de Dieu, et pourtant ils ne disaient que des choses d'amour humain. Et ceux-ci leur ressemblent à exprimer des joies et de l'amour divins. N'est-ce pas parce qu'il est très vrai qu'il nous est permis de chérir Dieu avec de l'amour tel que nos esprits le conçoivent et tel que nos cœurs le suscitent ; nous pouvons aimer Dieu comme nous nous sentons portés à aimer les créatures, avec la même tendresse et les mêmes exquises délicatesses. Les dernières notes s'éteignent dans un suprême élancement. Et la louange grave de la préface leur succède. Puis c'est la suite des autres chants liturgiques.

Et quand la messe s'achève, midi est sonné. Au dehors, l'illumination du soleil est splendide et inattendue. Mais à l'intérieur de la basilique, à peine si l'on s'en douterait, à cause de la profusion des lustres allumés ; seulement, d'une fenêtre, un épais rayon se précipite dans la nef et fait sur le pavé une grosse tache jaune.

*
* *

Les centaines de lampes électriques brûlent de nouveau ; elles descendent en lustres à pendeloques de verre qui miroitent et font des multitudes de reflets changeants, le long de l'entablement lourd posé sur les massives colonnes. D'autres sont par faisceaux de trois devant les cadres sur le mur, au-dessus de la frise bleue et or qui ceint toute cette nef,

vieux cadres de très vieilles mosaïques que l'on dit être du iv^e siècle. Malheureusement, cet éclairage porte à faux et jette un mauvais jour sur les précieux chefs-d'œuvre; on voit seulement reluire, comme des feux encore, les coins d'or qui sont les ciels, les pans des robes bleues et toutes les petites merveilles qui, paraît-il, sont là-haut, oubliées sur cette muraille. Les jours ordinaires, à cause de l'obscurité, l'œil n'y atteint pas, et voilà que ce soir la mauvaise lumière déroute.

Entre deux rives humaines, un cortège avec du blanc, du violet, de l'or, du rouge : il s'en va lentement vers le fond, se loger dans l'abside. Le cardinal Vanutelli domine, car il a la stature élevée; il profile par-dessus les têtes son visage grave et composé; un évêque le précède, en chape et en mitre, pour officier, je le reconnais : c'est Mgr Virili, employé aux Rites, pourvoyeur, par conséquent, de saints. Quand le froissement soyeux de la « cappa » rouge se fût éteint au trône là-bas, des piaulements commencèrent, puis des clameurs enflées encore de trombes de vent lancées par l'orgue bruyant. Je ne reconnais plus la maîtrise de ce matin; on croirait que c'est d'autres qui chantent. Plus d'âme, plus d'appel pieux, plus rien décidément que du bruit. C'est une déception.

Alors il me faut chercher un autre soutien pour prier : celui-là ne peut plus me servir.

Dans le vaisseau de l'abside, au milieu d'étoiles d'or piquées dans un ciel bleu foncé, fulgurant comme dans une vision : le Christ et la Vierge. Ils sont assis sur d'amples et moelleux coussins d'Orient; leurs pieds posent sur des tabourets bleus gemmés d'or. Grave, nimbé de la croix, le font encadré d'une chevelure abondante, sa barbe en pointe lui descen-

dant sur le cou, que laisse amplement dégagé le magnifique, le rare, le précieux vêtement, Jésus coiffe sa mère d'une couronne de très vieil or : il le fait majestueusement, avec lenteur, pour être bien vu de tous. Marie a la tête inclinée, sa bouche est finement close, ses yeux sont franchement ouverts et grands, ils regardent droit devant eux et semblent plonger au loin, bien plus loin que nous, loin dans l'espace, ou loin dans le temps, ou loin dans nos âmes : mais comme le bégueulisme contemporain des ordinaires dévotes le renierait ce regard qui ose s'afficher et cette prunelle qui ose se montrer dans le beau blanc des yeux ! Par étonnement ou par prière, elle tient levées ses deux mains : l'une s'appuie sur son sein et l'autre semble esquisser une protestation. Ai-je bien compris ? Et serait-ce une dernière confession d'humilité que tenterait en ce moment de définitif triomphe cette étonnante créature qu'on voudrait toujours dire plus qu'humaine ?

Ils sont drapés, les deux sublimes personnages, dans des robes splendides d'étoffes lourdes dont les teintes sont aujourd'hui inconnues, ayant de ces chatoiements indéfinissables qu'on trouve au fond du ciel, à l'heure des couchants. On les dirait faites de tissus d'or mat et patiné, où les ombres sont des bleus exquis, des bleus de lapis délicieux et surprenants. Elles sont serties de gemmes à leur bordure, de gemmes dans des broderies ; elles ont des plis superbes qui trahissent leur poids, le poids de leurs fils d'or.

Des vols d'anges aux ailes irisées, roses et bleues, les entourent, se pressent à leurs pieds, les adulent et les prient, tandis qu'un défilé de saints, à droite et à gauche, s'étant arrêté dans je ne sais quelle marche, les montre ou les acclame. A chaque extré-

mité de cette scène paradisiaque, un arbre très vert déroule sur un tronc puissant d'immenses volutes gracieuses, ses rameaux, peuplés d'oiseaux. Un paon déploie sa queue soutachée d'émeraudes. Un phénix rouge est aussi juché sur un détour de cet arbre grandiose. Un aigle bat des ailes et ouvre des yeux fixes.

Voilà où je m'essore pendant que l'atroce musique fait rage dans le foyer de feu de l'abside. Dans le fond du sombre ciel, c'est un calme absolu malgré le bruit assourdissant d'en dessous, et de la pénombre pieuse malgré l'aveuglante lumière blanche. Les deux souverains impassibles, le Christ et la Vierge, sur leur trône qui plane, auquel nul escalier ne donne accès, reçoivent les prières des âmes éprises et recueillies en dépit du vacarme des chants grossiers, des rumeurs de la foule envahissante, et ils agréent aussi l'hommage qu'est pour eux la venue ici de tout ce peuple.

Ce que les gens attendent, ce qu'ils guettent avec une curiosité profane, c'est la procession qui, tout à l'heure, dans un instant, à l'issue des vêpres, va faire dans l'église son ruban bigarré, et qui sera la descente de la relique à présent exposée sur l'autel et son passage auprès de chacun. Elle est là dans les gerbes de lumière des lampes et des cierges sous l'énorme baldaquin qui est comme sa tente, son abri. Urne d'argent et de cristal : sur le couvercle, un tout petit enfant nu, d'argent encore, qui paraît faire une singulière culbute, les bras levés. L'excès de l'éclairage empêche de bien voir au dedans des parois de verre les choses extrêmement précieuses qui y sont depuis des siècles enfermées, ces débris de la crèche dans laquelle l'Enfant divin passa sa première nuit parmi nous. Pourtant, à force de faire attention

et de m'appliquer, je parviens à distinguer plusieurs barres noires suspendues les unes au dessus des autres, laissant entre elles des intervalles de lumière. J'en ai vu que cela faisait sourire, mais je pense qu'ils ont tort. La tradition est ancienne sans toutefois atteindre à aussi loin qu'on pourrait le souhaiter. Mais on a observé qu'en assemblant ces pièces de bois d'une certaine manière, on arrivait à figurer au moins un de ces chevalets qui, dans les pays d'Orient, supportent les berceaux d'enfants, ou même, ce qui est plus important, quelque chose de très semblable aux représentations de la crèche sculptée sur les plus anciens sarcophages chrétiens.

La foule s'est épaissie : quatre à cinq mille personnes pour vénérer ces morceaux vermoulus de planches; et tant de feu pour les glorifier; et un cardinal bientôt à les suivre dévotement dans leur triomphale promenade. Par groupes, on cause et on déambule dans les espaces libres des nefs latérales; toutes les bases de piliers et de colonnes servent de sièges, et pareillement les degrés des autels qu'on peut aborder. C'est si long, cet office des vêpres avec cette musique!

J'ai encore le temps d'examiner dans l'abside et sous la grande composition de l'apothéose mariale, un autre tableau exquis. La Vierge est étendue morte sur sa couche de douce agonie, et par derrière ce corps allongé et inerte, le Christ est debout, tenant dans ses bras un poupon qui me paraît le cajoler. Je connais cette scène et son sens naïf et délicieux dans ces antiques mosaïques. Le bébé c'est l'âme de la Sainte Vierge, son âme qui vient de s'envoler et que le Seigneur, aux seuils éternels, accueille et reçoit. Des anges soutenus sur des ailes où couve, incandescent, du feu, regardent cela très curieux, très

ébahis. Que les âmes qui ont rêvé de si naïves choses devaient être simples et candides ! Ce n'était pas pauvreté d'imagination ni misère de l'art, c'était impuissance de rendre assez bien la tendresse de ce Fils pour cette Mère et la singulière joie que dût être pour ces deux cœurs de se rencontrer dans les éternelles béatitudes. Peut-être est-ce aussi, imagée, cette parole du Christ : « Il n'y aura pour entrer dans mon royaume que ceux qui ressembleront aux petits enfants ».

Les vêpres ont enfin trouvé leur achèvement. Et maintenant autre supplice : les chanoines, dans un meuglement vague, psalmodient Complies. Mais la procession s'organise. Une petite troupe d'hommes, membres de confrérie, se disposent sur deux lignes : ils ouvriront la marche. Ils sont affublés d'une longue blouse blanche compliquée d'une espèce de camail blanc aussi et bordé d'un ruban rouge : sur la poitrine, une plaque de carton donne leur identité, ce qu'ils sont, de quelle société ils font partie. Pendant qu'ils discutent entre eux sur leurs places respectives, un gamin fait irruption parmi eux : petit « campagne » charmant, gracieux, cheveux noirs ébouriffés très joliment, regard profond, limpide, un peu inquiet ; son paletot de velours brun, sa culotte de velours bleu sont tout fanés et ce qu'on voit de sa chemise n'est pas très blanc. Il s'effarouche des costumes bizarres auxquels le voilà mêlé : son visage trahit vraiment de l'effroi. Il me rappelle le délicieux profil d'un ange de Filippino Lippi qui, à moitié caché dans le manteau de la Vierge, lève des yeux naïfs et simples on ne sait où et tient aussi dressé son nez mignon au bout arrondi, que souligne une fine bouche aux lèvres desserrées. Mais il est sauvage le petit, on le bouscule et trouvant soudain une issue

dans les parois humaines qui l'enferment, il se sauve et disparaît : je ne le reverrai jamais plus... En tête du cortège est venu se poster un grand crucifix que convre, en baldaquin, une large bande d'étoffe damassée qui retombe lourde de chaque côté, très bas : le Christ de cette croix est bien vilain sous sa peinture criarde et son vernis luisant ; la figure renversée en avant avec exagération ; les reins ceints d'une écharpe de soie bleue frangée d'or.

Un mouvement commence à s'esquisser, et la double file des hommes en chemises blanches descend, s'écoule ; par derrière, il y a les chanoines, presque tous vieux, enfouis sous leur hermine ou leur « petit gris ». Ils portent chacun une flamberge où quatre mèches à la fois dévorent la cire : ils l'inclinent piteusement et font sur le pavé une aspersion de cire fondue. Après eux, les évêques. Et après, hissée sur huit épaules, abritée d'un dais immense, blanc, brodé d'or, un peu en loques, la châsse de cristal lamée d'argent avec sa rare relique de morceaux de vieux bois. Le cardinal, engoncé dans une chape riche rehaussée à l'agraffe de trois œufs de perles, arrive le dernier, grave toujours, solennel avec une nuance d'affectation, mais gracieux. Et le convoi se fait difficilement une trouée au milieu de la foule compacte qui se tasse pour voir. Les chantres ont repris leurs beuglements, le nez sur des feuilles de musique, et ils sont en train de saccager les litanies de la Sainte Vierge.

La marche est lente, extrêmement lente. Le fleuve a peine à se créer son lit, et sur lui les berges veulent se refermer précipitamment. Je regarde les fronts qui s'inclinent au défilé du coffret et qui se signent, conscients que c'est une bénédiction qui opère son passage, et ils se relèvent vite pour apercevoir encore

par les glaces les bois noircis de vieillesse. Sur nous, le long plafond ciselé et doré est tout reluisant des lumières. Il se fait des haltes. Puis on se remet à avancer d'un peu. Enfin, le grave cortège ayant quitté la spacieuse nef qu'il a parcourue presque entière, s'engouffre avec ses dignitaires et son trésor dans une chapelle close de voiles rouges et de grilles.

Je pense à la consolation, à la paix, à la joie qui a dû se glisser sans qu'on la voie dans bien des cœurs... Car il y a des humbles dans cette fourmière humaine, qui sont venus pour quêter cela ; ils sont montés à cette église sachant ce qu'on devait y faire ; ennuyés de la vie, ayant besoin de résignation et ne sachant où la prendre, ils l'ont demandée à ces choses-là qui tout à l'heure étaient somptueusement portées devant eux et qu'ils ont effleurées d'un regard suppliant, d'un vrai regard d'appel, comme on ferait avec quelqu'un qui vous verrait et dont on attendrait pitié. La seule image confuse de ces débris de bois a pu leur être un bien, pauvres âmes à qui la vie n'a rien donné que de la souffrance, dont le cœur ne sait où se prendre, et qui se crispent en des rages affreuses si elles ne se repaissent d'espérance.

... L'église est vide ; elle, si pleine et grouillante il n'y a qu'un instant, reprend son immensité de désert ; et si lumineuse, rentre par saccades dans la nuit, à mesure que s'éteignent les groupes des lampes.

Je suis un des derniers dans ses ténèbres ; un des derniers sur la place où il fait noir, où l'obélisque surgit sombre, m'évoquant l'idée de sa terre lointaine où l'on m'a dit que dans les nuits il couvait toujours de la lumière.

*
* *

Voici la saison ouverte où, dans les églises de chez

nous, il y a ces bibelots curieux des crèches, avec leurs exquises miniatures de vie dans des diminutifs de paysages. Je me souviens que quand j'étais enfant, j'allais tout ravi regarder les bonnes sœurs arranger le toit de chaume sur les petites murailles de branchages; et dans les sapins qu'elles plantaient alentour, elles accrochaient des mèches de ouate blanche pour simuler la neige, inséparable de Noël en nos pays.

Ici ces choses ont moins de fraîcheur et de grâce ; c'est plus populaire, plus grossier : c'est dans ce goût italien décidément en esthétique dépravé et déchu. Le bas-fond de ce goût on le touche à Saint-André della Valle, cette église du corso Victor Emmanuel que je ne puis m'empêcher d'appeler une sanie de l'art religieux : production des plus sensuelles de la pire Renaissance, habitée de statues qui cambriolent avec une désinvolture indécente, espèces de néréides sortant du bain, décor magnifique pour un théâtre que je comprends de moins en moins dans une église. Et cette voûte peinte à fresque qui copie le plafond de la Sixtine mais où le dessin manque un peu trop et où les couleurs sont pitoyables !

Aujourd'hui on se croirait tout d'abord entré dans un de ces théâtres populaires où les petites gens s'amuse à bon marché et rient de grands coups pour des choses pas drôles. Au bout de la nef demi obscure à cause du ciel couvert et des rideaux tendus sur les fenêtres, une vaste scène assez élevée et puissamment illuminée où des personnages en grandeur naturelle vont se mouvoir ; ils attendent, font une pause ; puis on est tout surpris de les voir figés dans leur attitude raide et gauche. De tout près ils ne trompent plus : c'est du bois et du plâtre, car ce n'est même pas une jolie cire, une imitation quel-

conque de musée Grévin. Ils sont trop luisants avec des colorations trop crues pour que la fiction puisse tenir. D'ailleurs leurs poses n'ont rien de la vie : on voudrait reconnaître en eux des mannequins de magasins de confection.

Au fond, dans le centre de tout, la Vierge est assise plus rigide et plus convenue que dans les dernières des mosaïques byzantines ; sa robe est rouge, rouge sang de bœuf, et un grand voile blanc doublé de bleu azur lui couvre le front et retombe jusqu'à terre ; dans ce contraste irritant de teintes, son visage est blafard. Elle tient sur ses genoux son « petit Jésus » gros et potelé, habillé on ne sait comment d'une sorte de boudier blanc, et qui gesticule, sans qu'elle bouge ou s'attendrisse ou se penche vers lui.

Certainement elle ne voit rien, n'entend rien : elle est beaucoup trop statue. Debout auprès d'elle, un homme en longue blouse vieux violet, surchargée d'un ample drap jaune qui semble jouer un vague rôle de manteau, s'appuie sur un bâton qui fleurit par un prodige bizarre à son sommet une énorme fleur de lis. Certainement c'est saint Joseph.

Il n'y a point de bergers dans le tableau, car nous sommes dans l'église de l'aristocratie romaine. Mais voici les Mages. Le premier à genoux, vieillard chauve à barbe blanche, affublé d'une chape pourpre et d'un camail d'hermine, présente un coffret. L'autre attend derrière dans sa chape bleue chamarrée d'ors en fleurs. Le troisième est à gauche : il vient de régions différentes : c'est un affreux nègre relevant en bourrelet ses lèvres sanglantes sur son visage passé au cirage. Pourtant il est allé chez le même tailleur que les deux précédents, car il a lui aussi une chape et de semblable coupe, partie pourpre,

partie bleue, faite avec des chutes des autres étoffes : son camail est rouge. Ces personnages costumés en singuliers chanoines d'un chapitre ignoré sont accostés d'un page qui soulève les traînes des très amples chapes : leur plastique est plus piètre encore que celle de leurs maîtres. On sent la statue bon marché.

Le décor de cette pauvre scène est en toile grossièrement peinte, simulant toutes sortes de choses, des rochers, des charpentes de bois, des verdure et même un lointain sablonneux avec un palmier. Le devant, les montants, le frontispice sont vert épinard, je distingue des arbres aux feuillages empâtés, plaqués tout entiers sur un seul plan, sans relief, sans perspective. En guise de rampe, il y a une vraie grille de cierges.

Cette exhibition surmonte l'autel et il faut que les prêtres quicélèbrent aient dans leurs yeux cette vision de cauchemar. Mon Dieu, peut-on déparer ainsi votre Maison et insulter avec tant d'effronterie à la souveraine beauté que Vous êtes ! Je sais bien que la mystique nous apprend que la beauté matérielle des images dont on orne les églises ne doit pas captiver notre attention et que leur valeur artistique ne tient qu'un second rang dans leur raison d'être, je comprends aussi qu'une recherche trop curieuse de celle-ci irait plus à la jouissance sensuelle qu'à la dévotion intérieure et spirituelle. Mais pourtant — ô mon Seigneur — je ne puis m'empêcher de penser qu'en dépravant le goût on déflore un peu la piété, car c'est Vous le chef de toute beauté ; il n'y en a point de la beauté qui ne Vous reproduise et ne soit comme votre langage et votre vraie image. Et, voyons, ce qui s'écarte d'elle ne s'éloigne-t-il pas aussi de Vous-même ? Pour moi j'ai toujours été

insensible en mon âme aux grossières peintures qu'on nous prodigue de la Sainte Madone ; au contraire les exquis portraits qu'un Angelico a laissés d'El font subitement prier tout mon esprit et tout mon cœur.

Il est l'heure d'un sermon. On braille un *Ves Creator*. La foule s'est massée alentour de l'estrade où vient de monter le prédicateur, un évêque. C'est ici, la chaire ne sert guère. On installe une large plate-forme drapée de rouge où le prêcheur peut se promener, dramatiser son action. Il a un prie-dieu chargé de coussins pour se jeter à genoux, un fauteuil où il s'asseyait de temps à autre, une table couverte d'une nappe blanche bordée de dentelle sur laquelle il lui est loisible de frapper du poing pour traduire la véhémence de sa conviction. Il y a ainsi mille ruses pour suppléer à l'éloquence. A l'angle, un grand crucifix est planté. Le parleur de ce soir fait au moins la main sur le ventre trois révérences avant de commencer son discours, puis une prière puis il se mouche.

Je ne l'ai pas écouté car il me fallait partir, et aussi j'étais vraiment gêné par ce trou lumineux au fond de l'église sombre où les princes de bois étendaient leur arrivée si disgracieuse, où trônait morte cette atroce contrefaçon de la divine créature qu'est Marie à qui l'on ne peut jamais trop prêter de la candeur de Vierge et de l'amour, de la tendresse de mère, et qu'on n'avait pas craint d'imaginer là rigide, dure et sans âme.

Dimanche matin.

J'ai vu mieux tout à l'heure.

J'étais allé excursionner dans cette ancienne chaie

treuse logée par un pape dans les Thermes de Dioclétien et que le gouvernement italien a confisquée pour y installer un musée. Du fouillis de constructions à l'aspect délabré par lequel on y entre, des murs montaient se terminer droit dans l'air lumineux et plein de soleil ce matin. Et sous cette débauche de jour, se dégageant peu à peu du flou et de l'indécis de teintes lavées par des siècles de pluies, j'ai aperçu à la porte deux moines immenses vêtus de bure blanche, le front au ciel, les yeux trouant l'infini, s'essorer dans une contemplation qui n'a pas de cesse, le corps éthéré et soulevé de terre.

Ils sont à présent les seuls reclus de ce couvent, solitaires, muets, loin de tout, même de ceux qui passent; mais ils finiront bien eux aussi par s'en aller quand trop d'averses auront davantage lavé ce mur qui est leur retraite. Alors il n'y aura plus d'autre souvenance de ce qui fut un moment ce lieu que l'éternelle physionomie cartusienne du cloître intérieur, le grand cloître carré, badigeonné en jaune, qui aligne ses colonnes, ses arcs autour d'un jardin vert où de l'eau bruit, où des ifs jettent leur note triste : l'un d'eux déformé et à moitié vermoulu s'incline et pleure au-dessus du bassin d'eau.

Des fenêtres du haut j'ai pu me reposer à regarder un autre cloître mieux enfermé, plus petit, plus rustique. Il est envahi par de l'herbe abondante et qui croît souverainement, libre et maîtresse des choses. Des roses éclatent claires ici et là, en bas ou au sommet de chapiteaux de gros piliers. Et cette toilette des rosiers est si jolie en cette saison ! Il y a aussi un merveilleux semis d'or, car c'est un verger d'orangers et ils sont chargés de fruits. Au milieu de cette oasis deux colonnes supportent un fronton de puits ébréché auquel pend une poulie inu-

tile et rouillée ; la margelle ronde est ceinte d'une vigoureuse couronne de lierre.

Quand redescendu, je repassais avec un ami plus fait que moi encore pour flairer le charme monacal qui demeure malgré l'étal des viandes pétrifiées, par le grand cloître, le premier, celui tout festonné de pierre, le soleil avait doublé sur un côté les colonnes. Or je sais que c'est un charme pour les moines quand c'est la lune qui fait cela, qui double ainsi les arceaux gracieux et les fûts minces, de défiler en pleine nuit sous le préau ciselé par la lumière cendrée silencieux, encapuchonnés, sans plus de bruit que des esprits, pour se rendre à l'office nocturne. Et je songeais. Quelle impression profonde une jouissance de cette sorte causait à leur âme isolée ! Une impression esthétique à laquelle ne fera jamais atteindre le peuple des statues enfermées dans cet ascétère : l'impression sans doute du poème qu'est la vie quand elle est en son lieu et rattachée à Celui qui doit être son centre.

C'est en sortant de là que je suis entré à Saint Marie-des-Anges, église qu'on a logée dans ce qu'il avait de mieux conservé des anciens thermes. J'y retrouve tout de suite un de ces moines dont j'évoquais à l'instant le souvenir. C'est dans une niche un grand saint Bruno de Houdon. Face blême, front dénudé, bouche close de quelqu'un qui sourit en son âme à une vision secrète, joues creusées, pommettes saillantes. Les yeux enfoncés dans le crâne sont fermés pour faciliter la contemplation qui a saisi tout l'ascète. Les mains sortent des amples manches et se croisent sur la poitrine, sur le cœur qui défaille dans l'ardeur de l'amour. Cet homme paraît plongé dans une telle paix, un tel calme, une telle tranquillité qu'il ne semble pas qu'aucune béatitude en puis

faire davantage. Il vit sous son masque de mort ; il flambe sous son aspect de tombe, il parle éloquemment sous son masque de silence, il voit en dépit de ses paupières tombées ; et dans ses bras en berceau il embrasse un être invisible. On oublierait presque à le regarder qu'il n'est qu'un marbre froid.

Et je le revois dans la chapelle à côté. Au fond, sur l'autel une toile noire qu'éclaire son froc blanc. Ici les bras sont tendus : c'est l'attente de Celui qu'il étreint là tout près. Son visage assombri exprime de la douleur et de la souffrance : comme nous autres il a pâti, il a pleuré : ses yeux le disent. Mais soudain à l'examiner fixement je vois la figure qui change d'aspect et prend l'ineffable expression de paix, de sérénité, de bonheur surhumain que je n'ai jamais aperçu que dans les traits de personnes qui venaient de communier.

Alors à deux pas de là j'ai rencontré la plus jolie des crèches de Rome. Elle ne se montre pas de loin et rien ne la fait deviner. Au transept de droite un pilier à moitié démoli laisse dans le mur un trou énorme et, par devant, des gens qui prient et des gosses qui regardent avidement. Il n'y a que cela pour attirer l'attention. Dans cette ouverture béante et noire se cache une étable rustique à fortes charpentes, avec son aire semée de paille, et puis de vraies senteurs de ferme. Dans le fond une porte vitrée laisse apparaître dans de la lumière bleue un jardin planté d'orangers. Et tout cela s'enfonce en un relief exquis qui fait croire à des distances ; puis pour terminer, des échappées dans la nuit bleue sur une ville lointaine et des chemins qui fuient, taillés au flanc des collines. Sur la droite une autre porte qui s'ouvre sur un désert : et dans la pareille nuit bleue des palmiers immobiles sur les étendues

mornes. Dans un coin de cette pauvre grange, le « petit Jésus » de plâtre, aux yeux trop vifs, aux bras trop rigidelement tendus, est couché dans un lit de paille. Au-dessus de son front de petites taches rouges en lignes régulières et parallèles se meuvent de haut en bas avec un tremblement continu : rayonnement, gloire qui descend du ciel sur le front de l'Enfant. Debout ou à genoux autour de lui des personnages vêtus à l'orientale ; et par devant le cortège des bergers s'avance... Ce serait bien, cet ensemble, si dans les sommets un affreux ange de carton ne se mettait à dérouler la banderole classique portant publication des paroles de glorification et de paix dites au berceau de Bethléem.

Mais je préfère encore cette naïve représentation de la même chose que j'ai vue l'autre jour au musée de M^{sr} de Waal chez les Teutoniques. Une face de sarcophage dont la pierre est sculptée d'une jolie scène de Nativité. Le nouveau-né est posé sur sa crèche traditionnelle et pour l'adorer et baiser ses petits pieds s'en viennent gravement le bœuf et l'âne, selon la promesse d'un prophète : « le bœuf et l'âne reconnaîtront leur maître. »

Et pourtant comme ces gens prient dévotement ! Je n'ai pas moi sans doute l'âme assez sainte ni assez simple ma foi ; mais eux, ceux-là !... Ce qu'ils se disent, je puis le pressentir, c'est qu'il n'est pas descendu pour ne point remonter, c'est qu'au contraire maintenant Il est retourné en ce lieu d'où Il était venu et que, non pas inactif, non pas oublieux Il nous y prépare une demeure. Et puis sûrement aussi ils pensent à tout ce qu'il y a d'amour figuré là, de l'amour plus que n'en produiront jamais tous les cœurs humains même ligués ensemble à aimer, de l'amour qui nous dépasse en intensité, en ten-

dresse et en force de toute son extraordinaire immensité d'infini... Ah ! que nous soit pardonnée la grâce mièvre avec laquelle en voulant le rendre nous le défigurons peut-être son grand geste de Dieu !

Et dans le renforcement pâle d'un bleu de nuit, je laisse à ceux qui demeurent à prier, à ceux qui viendront après moi, ce soir, demain, d'autres jours et d'autres années — car combien de temps durera sans changer ce tableau dans sa bizarre niche ! — cette empreinte, cette exquise, ce rêve d'une minute de l'histoire du monde d'où est sorti pour lui le bonheur avec la vie.



Mais à l'Ara Coeli, le lieu pourtant le plus couru pendant ces fêtes, on retrouve à nouveau le goût italien, l'horrible goût dégénéré.

Le ciel est tristement ouaté de gris. La façade de l'église surgit morte, éteinte, lugubre, au sommet du grand escalier. Je ne sais quel tapis bigarré aux teintes de surprise recouvre les cent et quelques degrés de marbre blanc. Je vois en approchant, ce sont des étalages de bibelots et d'images pieuses : il y a des confiseries bon marché et des gâteaux à mauvaise allure ; et les enfants achètent des trompettes pour se réjouir et faire du bruit. Les paliers, les marches en sont pleins de ces plantureuses exhibitions populaires autour desquelles couvent des yeux d'envie et d'extraordinaires convoitises d'êtres déshérités et besogneux.

La porte verte au milieu du mur plat de brique est ouverte et fait un trou sombre encadré d'une frise de marbre où voltigent des têtes d'anges. Au dedans assez peu de monde. A gauche, de la lumière :

c'est la crèche, une étable profonde. J'aurais voulu voir quelque chose d'original et sortant de l'immense banalité dans ce tableau d'ici, vieux et immuable depuis plusieurs siècles ; mais je retrouve la même platitude d'imagination et les mêmes statues grossières formant les pareils groupes. Elles sont de grandeur naturelle et affublées d'oripeaux bruns et jaunes avec des figures bouffies et reluisantes de vernis frais, comme les poupées de petits bazars. Saint Joseph piteux et grotesque, ridicule, avec un visage bestial et une tenue gauche, maladroite. Marie, une femme quelconque, sans grâce et sans beauté. Décidément quel art malhabile et malpropre ! Ce qui devrait être rendu avec une délicatesse si tenue et si frêle, avec tant de fraîcheur et de doux respect, l'est avec une rudesse campagnarde et une vulgarité que rien ne relève. Expression nulle des visages ; aillance crue des teintes dans les étoffes des vêtements. Que l'amour humain fait mieux pour s'exprimer et se traduire ! Au-dessus de ces personnages figurants, en manière de plafond il y a tout un vol enchevêtré d'anges sur carton peint. On dirait d'un cornet pointu : ils en tapissent la face intérieure et au bout, à la pointe, Dieu le Père dans un nuage.

Seulement le centre de toute cette mise en scène est vraiment cette fois un petit être bien extraordinaire : il n'est pas couché mais à demi dressé sur des langes très blancs et bordés de fines dentelles : c'est le « Bambino », une célébrité de Rome que les foules visitent, que l'on vénère à l'égal de la plus précieuse relique. Il n'est pas comme ses semblables des autres églises une statuette de plâtre que l'on sort d'un fond d'armoire pour cette exposition de huit jours : il est de bois sculpté, et ce bois est de l'olivier, l'arbre de la paix et de la douceur, et cet olivier est du

jardin de Gethsémani; et le culte qu'on lui décerne est perpétuel. Il est aux yeux de tous une puissance protectrice et une sauvegarde : ce n'est pas un simple hasard qui l'a fait habiter le lieu même de l'antique citadelle de Rome; mais peut-être bien une disposition de la Providence. Il fait des miracles, il guérit des malades et sauve des âmes.

Dans le paysage de cartons découpés et peints, il trône pour recevoir les hommages qui lui viennent, emmaillotté comme un nouveau-né, mais dans une cotte scintillante et bizarrement emmêlée de bijoux, de croix, de médailles, de décorations, accrochés, cousus, serrés pour former une gaine de métal précieux. De là émerge une figure ronde comme une pomme, rougeaude avec par places sa peinture écaillée et salie : deux yeux noirs naïfs essaient de donner de la vie à ce visage. Sur les cheveux noirs sculptés eux aussi dans le bois et peints s'enfonce une couronne de pierreries. Et il reluit sous l'éclat jaune des lampes électriques.

Mais ce qu'il y a de plus touchant ce sont les offrandes qui occupent les entours de la crèche aux jolis linges brodés : des alignées de fromages, des paniers d'oranges et des corbeilles d'œufs, pleines. O la piété jeune et exquise que cela révèle ! Et cette délicieuse foi tendre qu'on ne connaît plus chez nous !...

Cependant peu à peu des gens sont arrivés et nous sommes bien une quarantaine quand les enfants commencent leurs déclamations. Vieille coutume que ces « sermons » et sans doute autant que l'âme du peuple, dégénérée. Une petite estrade de bois drapée de rouge fané est adossée à un pilier face à la caverne lumineuse où il est, le Bambino, avec son piètre entourage. Garçons, filles, et celles-ci sont les

plus nombreuses et les plus effrontées, s'en viennent à tour de rôle débiter quelque monologue avec beaucoup de gestes, des génuflexions, des baisers, des saluts, des sourires aux mignonnes lèvres enfantines. Il y en a qui se mettent à deux et disent des dialogues compliqués et préparés avec un soin très savant. Trois ou quatre à la fois : ce sont de vraies petites, toutes petites dramatisations où la déclamation n'est pas ce qu'il y a de moins bien. En bas, la mère s'éjouit du succès de sa primogéniture : si la mémoire manque, elle souffle le passage oublié ; si d'un bout à l'autre rien ne pêche, on la voit s'en aller, fière et heureuse de ce minuscule triomphe. Pauvres femmes aux têtes coiffées d'un foulard bariolé de fleurs bleues et rouges sur fond jaune, dont toute la beauté est dans la vie et la joie des yeux ! Mais tous les gosses qui pullulent alentour de la chaire sont méchamment au guet de la moindre bévue pour en rire. O les cruels ! Et celui qu'ils moquent se déconcerte encore plus. O pauvres femmes que j'ai de peine à votre humiliation !... Et c'est ainsi pendant deux heures : personne ne pense plus au Bambino, car tout le monde lui tourne le dos pour regarder les orateurs ; et l'on a l'impression d'une fête, d'une réjouissance populaire réservée aux enfants, dont ils sont les rois et aussi les maîtres.

La gentille merveille continue à briller de tout l'éclat des choses précieuses qui la couvrent derrière les corbeilles de fruits et les claies chargées de fromages. A la fin du jour on rabattra sur elle des volets de bois blanc pour sa nuit et sa sauvegarde. Puis demain sa chambre de carton s'ouvrira encore pour de nouvelles offrandes et de nouveaux baisers d'enfants.

6 janvier.

Depuis hier les rues sont pleines des appels des befanes, longues trompettes en forme de cornets qui rendent un meuglement sourd. Dans la nuit, très tard, je les entendais sonner, et dès le grand matin elles ont repris leur singulier concert. Encore une vieille fête du peuple qui s'en va, celle-là ! Autrefois on avait licence de pousser la plainte assourdissante de la bэфane dans les oreilles des passants, et pour y échapper il n'y avait qu'à fuir, car nulle police ne pouvait intervenir. A présent, ce n'est plus ainsi ; personne ne sonne plus de la bэфane que les gamins rouleurs des rues, ou les enfants pour s'amuser de bruit, comme ils feraient avec n'importe quelle autre trompette. Mon ami Luigi C... déplore cette ruine des anciennes joies qui étaient partie intégrante des mœurs et dont l'effacement, me dit-il, dénote que celles-ci aussi se transforment. Et il m'ajoute que ce n'est pas en bien. C'en est fini de nos jours de l'antique austérité et sévérité de la vie des Romains. Dans le passé, la famille était un abri, une retraite mieux close qu'un cloître et la vertu y était facile, enseignée et pratiquée par tous, mais voilà dix ans qu'il n'en va plus de même et il n'est point malaisé de s'en rendre compte... Et mon ami n'est pas un de ces vieux qui passent leurs dernières années de vie à pleurnicher sur des choses finies : c'est un jeune, un amant de l'avenir qui croit aux innovations, surtout aux innovations sociales, et s'en fait l'apôtre ; il est une âme ardente et passionnée qui chérit l'Italie à peu près autant que Rome. Seulement il pense que la chasteté est plus grand facteur de progrès que

les troublantes émotions de la chair sans cesse besogneuse d'ivresses trompeuses et décevantes.

Le peu qui demeure de la fête se concentre sur le place Navone, son centre et son foyer. La grande place, voilà déjà bien un mois qu'elle s'encombre de baraques. On y a d'abord vendu les bimbeloteries de la Noël : statuettes de plâtre, crèches en écorce d'arbres rugueuse. Et les petits y accouraient béer de plaisir. Maintenant c'est de la marchandise ordinaire qu'on y débite, de celle qui a cours toute l'année, sauf pourtant la spécialité de la bэфane. Et il n'en manque pas : chaque boutique en a de suspendues très en montre. On vend d'ailleurs de tout : de la bonneterie et des jouets, des confiseries, des articles de ménage ; puis il y a les tirs et les diseurs de bonne aventure, et les petits ballons qu'on tient avec un fil. Tout l'attirail de nos foires ; mais quelle pauvre foire ! On n'a donc prévu que la venue de miséreux : étalages sales et tenanciers faubouriens, fanfreluches de la pire pacotille, et en longeant le réchaud des confiseries, on flaire d'atroces relents de mauvaises essences et de sucre mal raffiné.

Je me promène dans tout cela un peu écœuré et fatigué du beuglement qui ne finit pas des trompettes. Toh ! Toh ! Tototoh !... Elles éclatent soudainement près de vous à l'imprévu, vous faisant tressauter et elles poursuivent par les rassemblements leur promenade joyeuse. Car vraiment toute cette foule est joyeuse ; elle l'est intensément, cela se lit sur les visages et dans les yeux, et encore cela se trahit au rire qui vient facile, et qui y dure, sur les lèvres. Je ne me demande pas d'où elle sourd cette joie, car je la sens qui me gagne moi-même malgré tout le repoussant des choses d'alentour. C'est la joie de la chaleur et du soleil en cette journée d'hiver qui res-

semble à du printemps. L'âme s'allège dans une mesure extraordinaire lorsqu'il y a tant de lumière, que le ciel est si bleu, et que l'air se fait si doux à respirer... Et j'allais pour la dixième fois arriver devant la vasque ronde qui termine la longue éclipse de la place, forme étrange et souvenir de l'ancien cirque qu'il y avait ici. Et je me mis à rire aussi comme les autres, de ce rire aisé qui sort de l'intime et qui est, je crois, inséparable de cette joie du ciel, de la lumière et de l'air. N'est-ce pas bêtise de rire pour soi seul ? mais je vois à deux pas les tritons de la fontaine qui sortent à demi de l'eau leur corps moitié homme et moitié poisson, et leurs joues toutes gonflées, les voilà qui soufflent dans deux trompettes de marbre. Je ne me trompe pas, elles ont le modèle de celles qu'embouchent les gamins là dans la foule... Et je trouve singulièrement amusante cette fantaisie des dieux aquatiques de jouer de la bédane !

...Sur les escaliers de l'Ara Coeli, même marqueterie de gens et de choses que les jours précédents. Seulement, comme c'est mieux quand le soleil est par là-dessus, et quelle erreur que Rome sans lui !

Dans l'église, foule épaisse, bruyante, agitée et elle est encore rieuse. Le Bambino à sa même place dans la chambre lumineuse. Et sur l'estrade, des gamines polissonnes qui font les déclamations, les « sermons » que les gens écoutent avec envie de s'amuser. Personne ne prête attention aux vêpres splendidement chantées en faux-bourdon par les moines, à part quelques pieuses femmes et des prêtres réfugiés près de l'autel, à distance du tumulte et de la rumeur. Mais on étouffe dans cette réplétion de fidèles et de curieux dont la plupart pivotent sur

eurs talons, sans savoir quoi faire, en attendant l'heure de la procession. Et c'est pareil à présent au dehors, autant de monde sur la montée des escaliers. D'ici, je plonge sur toute la camelote à deux sous étalée par terre ; et je vois les gamins ou des vieilles ratatinées, accroupies à côté, qui braillent pour attirer, et les familles qui arrivent avec les gosses qu'on charrie à travers tous les dédales de ce marché. O cette multitude accourue ! Tous ceux-là qui sont patiemment debout, simplement parce que l'adorable poupée va surgir de sa grotte de cartons peints et passer triomphalement sur ce perron, et bénir — comme ils disent — la Ville et le monde. On l'attend dans l'église où la rumeur augmente. On l'attend sur le parvis devant la rigide façade de brique que le soleil chauffe et anime. On l'attend le nez en l'air sur les escaliers et sur la place d'en bas, la petite place toute noire et immobile.

Et c'est long.

Enfin, voici le crucigère qui sort par la porte de gauche, avec deux céroféraires qui l'accostent : ils sont trois moines bruns en surplis blancs. Derrière, passent des confrères en blanc et bleu, figurants inséparables de toute procession. Puis suivent des Tertiaires de saint François d'Assise, enveloppés dans leur bure grise, gris terne de cendre, serrée d'une corde blanche. Après eux, des files de religieux, comme les premiers, en brun : têtes rasées, faces émaciées ou bouffies, joues pâles ou rouge éclatant, ces deux effets de l'éternel jeune sur l'organisme romain. Dans leurs yeux fatigués il coule, ou il vibre par instants, ou il demeure une flamme étrange qu'on ne voit pas aux prunelles des autres hommes, le ceux qui ne vivent pas dans les cloîtres, un embrasement qui vient droit de l'âme. Et tous l'ont cette

ueur d'une lumière inconnue, à moins que la fièvre ne tue et rende mornes ces pauvres regards... Et alors on se plaît à deviner sous les étoffes grossières et épaisses, des cilices qui écorchent et étrillent ; et sur ces épaules, sur ces reins les déchirures, les bleus, les forages, les raies de sang tracés par les disciplines. Ce n'est pas souvent qu'on peut voir ainsi se produire tout un couvent ; ce n'est pas souvent que la clôture s'ouvre ainsi pour laisser aller entre deux rives denses de curieux et de mondains le flot de ses détenus, de ses pénitents, de ses souffrants et de ses saints.

Deux bannières, l'une en satin blanc broché d'argent, l'autre blanche et bleue, dominant le courant ; et d'en bas on les tient pour les fanions annonçant l'approche de la très sainte effigie. On chante une hymne délicieuse qui m'est nouvelle, propre sans doute aux Franciscains, spéciale à cette fête. Un remous. Un murmure de voix qui court comme un ruisseau. Par-dessus les chapeaux des femmes, les plumets panachés et les triangles noirs de tricorne des grenadiers, car la police, par prudence, entoure la précieuse statue. Alors c'est lui le divin Bambino : un prêtre le porte dans ses bras, élevé devant lui, pour que sans peine tous les yeux rencontrent les siens. Je vois de tout près la petite figure rondelette émergeant de l'accoutrement bizarre des bijoux et des choses pieuses accrochées au maillot de soie en ex-voto. Les deux prunelles sont fixes et étonnées. Et les regards de la foule s'attachent à lui par curiosité ; mais aussi par appel pieux, intime, qui est une prière du cœur.

Il est passé et les gens se rejoignent derrière lui, et l'on entend des conversations qui reprennent. Mais une rumeur de protestation monte. Il vient de

rentrer dans l'église et il n'a pas béni. C'est qu'on l'a mal aperçu, car si, il a béni : de là, de l'angle gauche du grand perron ! Je me suis courbé sous le signe de croix immense que le célébrant lui a fait décrire.

Beaucoup croient que c'est fini et sur les escaliers il y a des taches blanches : quelques groupes qui sont partis, déçus. Le soleil est descendu derrière un nuage gris qui exhausse le Janicule, et il le borde d'or vif. Et au bout d'un moment, à la même porte que tout à l'heure, le même remous, puis le semblable défilé avec les fanions blancs et bleus. Des hommes se découvrent : c'est le Bambino qui revient au dehors, sur le seuil. Encore d'autres chapeaux qui se lèvent. Je mesure ainsi les pas que fait le prêtre porteur du fardeau pieux. Il va lentement. Le voici au milieu et au-dessus des têtes rien ne paraît. Doit-il donc rentrer et se clore dans son reliquaire pour une année entière sans bénir d'une façon plus visible son peuple impatient de lui... ?

Mais un cri de joie et de surprise, quelque chose comme une acclamation contenue... Et par-dessus la masse humaine courbée priante, sur le fond antique et bizarre du mur de brique qui, sous un suprême envoi de lumière, flamboie encore, il a surgi, il s'est dressé le poupon blanc et or. On s'écroule à genoux. Dans le grand, l'imposant silence, au haut de l'illustre colline, la forme enfantine dessine une croix très grande, très large et disparaît. Le Bambino a donné sa bénédiction mondiale.

Et déjà l'église l'a repris. Et je l'oublie un moment le petit Dieu de bois pour contempler cette immensité d'âmes qui vient de se tenir plus d'une heure en attente de cette demi-minute. Voilà bien cette foule qui Le suivait là-bas, Lui, ce Jésus, dans les champs

euris et sous la joie du ciel, en la Palestine heureuse. Il y a eu des soirs semblables à celui-ci où, ravissant un mont, Il s'y arrêta tourné vers elle pour la bénir ; car son cœur soulevé d'émotion, en ne pouvant indubitablement, s'éprenait de sa beauté et de sa sainteté. Ainsi, ce jour, invisible, a-t-il fait. Ce morceau de bois emmaillotté de bijoux était-il autre chose que la marque, le signe de son inébranlable présence auprès de nous qui L'appelons et Le cherchons ? Cela est nécessaire afin que notre pensée se fixe à Lui et que notre cœur songe à s'assouvir de Lui. Mais par de là, Il était bénissant, consolant, pendant avec une effusion qui, pour Lui, ne peut être que divine, ses joies, ses grâces. Et l'allègement est entré dans les âmes, et de la lumière est tombée aussi en elles pour les rendre heureuses, comme vient en nos yeux la splendeur du soleil... Et ce qu'Il a dit à chacun, Celui qu'image le petit visage au coloris terne et trop vieux, à la chevelure griseuse trop crépue, le petit être aux bras enfouis sous le fourreau de soie et de chaînettes d'or, aux yeux morts où rien ne scintille, aux traits abîmés et qui n'ont rien d'émouvants, ce qu'Il a dit, je l'ignore ! Ce que je sais seulement c'est que, ainsi qu'autrefois, Il a parlé à ceux qui ont voulu l'entendre... Maintenant Il est dans l'église remonté vers l'autel, pour une troisième bénédiction, mais moins vue, moins connue et moins reçue.

Et quand tout s'est terminé, au milieu de la grande populace remuante qui ne les écoute plus, les enfants, sur leur pauvre estrade, glapissent encore les monologues et, plus effrontément, grisés par le bruit, la poussière, les chants, ils font toujours des genuflexions et continuent d'envoyer des baisers. Mais, pour qui ? Car dans la chapelle lumineuse les

anges peints sur carton poursuivent leur vol figé et immobile, mais le bercelet de langes brodés est vide. Leurs gestes, leurs mots et leurs baisers s'en vont à rien. Et cette action routinière m'a causé de la tristesse et je repensais à la bénédiction de tout à l'heure. Telle est notre accoutumance des choses divines que ce n'est plus que peu pour nous d'être bénis. En les temps du Christ, les foules se ruaient sous la main levée qui les absolvait ou tout au moins leur prêtait une vie plus large, plus forte, plus abondante et plus voisine de Dieu. Tandis que la foule d'aujourd'hui ne s'en est-elle pas allée en partie comme après un spectacle ? J'ai vu des faces à main qui se mettaient aux yeux pour mieux apercevoir l'acteur principal, le personnage curieux dont on parle, qui a sa renommée.

Décidément bien finie la caresse de Dieu, comme finie aussi la caresse du beau ciel. Il ne reste plus qu'aux cœurs l'immense paix de la foi et de l'amour... J'ai descendu les escaliers. Je suis à la grille d'en bas. Je l'ai dépassée. Et je me retourne pour voir l'exode de la multitude. C'est un remuement étrange, un grouillement indescriptible, une mosaïque en marche. Les exclamations des trompettes scandent sa rumeur sourde.

Et ce fut la même chose longtemps.

Puis cela s'apaise, s'atténue et peu à peu finit. Il n'y a plus que des isolés, des attardés, trois ou quatre groupes allant lentement en causant. Enfin la nuit prend place sur les longs degrés blancs qui étaient seuls à avoir conservé de la lumière, la nuit pâle de lune. Et elle va les saupoudrer de petits cristaux en étoiles de la gelée.



Lui, le Bambino, il a réintégré sa petite cage de verre au fond d'une chapelle retirée. Un vieux moine brun tout usé, tout boiteux, m'y conduit. Il fait sombre. On ne distingue pas bien. Des cierges s'allument sur l'autel et éclairent deux grands volets d'armoire par derrière eux. Et les volets, voilà qu'ils s'ouvrent : ils rentrent dans le mur et dans le placard rouge, parmi beaucoup de fleurs en étoffe et des cœurs de métal brillant pendus en *ex-voto*, le reliquaire de cristal paraît, puis s'avance, vient vers moi, ne s'arrête qu'au bord de la table de l'autel, mû lui aussi par un treuil invisible.

Je le vois donc de tout près sous sa cuirasse d'orfèvrerie et de bijoux : ses petits yeux ternes, son drôle de petit sourire dans un visage trop barbouillé de métis. J'aperçois, posée à ses pieds, contre la glace du coffret, la correspondance qui lui est venue depuis je ne sais quand. Des lettres qui arrivent de loin, de Bavière, de Danemark, avec de gentilles adresses tracées par des mains enfantines : « Au très saint Bambino, au monastère de l'Ara-Coeli, à Rome », où plus simplement : « Au Bambino Jésus, à Rome ». Et ça lui est venu. Il est si populaire et si connu. Il est quelqu'un, qui ne sort qu'en voiture à deux chevaux ; car il sort : il va faire du bien à ceux qui ne peuvent plus se mouvoir pour aller le trouver, il visite les malades. Est-ce qu'il n'est pas l'infinie miséricorde inclinée sur nos misères ?

Le religieux franciscain s'est agenouillé et marmotte, saccage des prières. Puis il frotte des images contre les parois de verre et me les donne.

Je repense à une autre statuette de l'Enfant Jésus,

reille à celle-ci dans une même boîte vitrée, avec un semblable maillot qui commence à se couvrir de verrures d'or ou de doublé, ou de titre fixe, mais ça ne fait rien quand ça vient des pauvres. Seulement Bambino là est plus joli, il est en cire : ses joues sont toutes roses et sa mignonne bouche a un très doux sourire. Il fait des miracles et attire déjà des foules, lui ou la femme qui le garde. Il habite en effet au fond reculé d'un couvent de nonnes cloîtrées, dans la chambre qui est sa chapelle, où il trône sur un autel, mais qui est aussi le lieu d'agonie d'une religieuse qu'on appelle dans le pays jusque très loin « la Sainte ». L'évêque lui-même en des termes désolés la nomme ainsi. Voici quarante-sept ans que dans la reclusion de cette cellule, elle se pourrit un à peu avant le tombeau. Le mal qui la détruit s'end sourdement ses ravages sans parvenir à la faire mourir ; mais pour quelques mois qu'on l'avait soignée attentivement, quand on reprit les traitements, on lui trouva des plaies énormes où les vers, de gros asticots grouillaient à plaisir. Elle n'avait pas une plainte. Et maintenant encore c'est cette faiblesse qui lui est étrangère de gémir sur elle, sur ses souffrances qui sont effroyables, sur les plus durs étés de sa vie qu'elle a passés comme la voilà, au présent qu'elle en compte soixante-treize d'écoulés. Sa seule position suffirait à un perpétuel supplice. On la croirait couchée dans un lit. Elle ne l'est pas : c'est une feinte. Elle est étendue obliquement sur des coussins, retenue par deux crampons qui la prennent aux aisselles et l'empêchent de se dresser en avant. Sa tête est immobilisée et depuis un demi-siècle l'horizon de son regard n'a pas varié : c'est l'angle du mur là à sa droite. Un bandeau lui couvre le front et des cordelettes le fixent au mur. Si

on l'ôtait ce bandeau, si on les coupait ces cordelettes, la tête partirait, toute l'ossature de la colonne vertébrale dans la région du cou étant rongée et en miettes, ce serait la mort. Avec cela la pauvre femme a le bras gauche paralysé et pendant quarante mois elle fut aveugle, puis un matin elle recouvrit la vue par miracle.

Tant de misères ne la troublent pas et son abandon à la volonté crucifiante de Dieu n'a pas eu à en subir la moindre défaillance. Comme j'allais entrer dans cette chambre où des pèlerins viennent en nombre j'appréhendais cette odeur des malades depuis trop longtemps alités. Ma première surprise fut de ne rien sentir que des parfums de fleurs qui montaient du jardin par la croisée entr'ouverte. Ma seconde surprise fut alors de voir le regard de cette éternelle moribonde, de cette vieille travaillée par d'interminables mois de souffrance. O ce regard je l'ai là qui vit au fond de moi. C'est le regard d'une jeune fille de vingt ans que voilerait seulement une légère tristesse, une tristesse passagère : c'est au fond la même joie, le même sourire pour ceux à qui il va, la même paix confiante en la vie, la même bonté qui s'attendrit sur vos propres peines avec cet oubli de soi facile quand on n'a pas encore souffert. Et cette limpidité indéfinie, cette douce flamme, cette caresse, cette sérénité qui compte sur des lendemains interminables de bonheur et de vie heureuse, c'est singulièrement étrange dans cette figure ridée, atrophiée par la maladie, et pâlie, pâlie à être comme de l'ivoire nouveau.

Et ce regard qui n'a pas vu le ciel bleu ni les teintes de l'air au dehors depuis que dure l'interne dans cette cellule qui sera celle de la mort se promène calme et paisible sur le pauvre champ si

restreint qui lui est accordé. Il se repose dans l'angle noir de cette pièce, va au Bambino qui est sur la limite des aperçus concédés, glisse sur les images pieuses d'un pan de muraille et finit à vous qui êtes assis près de ce lit. Seulement jusqu'où il plonge dans les spectacles qui nous sont interdits à nous qui nous grisons du bleu immense du ciel où palpitent les étoiles, voilà ce qu'elle ne dit point, voilà son secret et sans doute ce qui la fait vivre et ce qui le tient immuablement jeune ce regard de la Sainte. Rien que sur les joues fraîches de son Bambino elle découvre des merveilles. Elle le voit sourire : elle le voit s'attrister et pleurer ; elle lit dans ses traits ce que Dieu dont il est l'effigie pense de l'inconnu qui entre... Et soudain au milieu de notre conversation elle s'interrompt trois fois pour me dire en me le montrant de sa seule main valide : « Vedi ! Vedi ! ô come é carino ! O voyez donc comme il est gracieux ! » Et j'avoue qu'elle était intensément jolie la petite statue de cire, plus jolie vraiment que je ne l'avais remarqué à mon entrée. Elle m'a parlé de la France qu'elle me paraît beaucoup admirer, la pauvre vieille, et qu'elle plaint amèrement pour les errements d'aujourd'hui. Et ce qu'elle m'en a dit sont de singulières illusions, à moins que ce ne soient des coups d'œil sur l'avenir, des échappées sur les desseins de Dieu et ses miséricordes...

J'ai essayé de la complimenter à mots couverts sur son endurance au mal. J'ai cru qu'elle était devenue sourde. J'ai répété ma phrase. Ce fut le même silence, silence naturel, pas contrefait, celui de quelqu'un qui n'entend point. Je lui ai demandé quelques lignes de sa main, car elle écrit cette infirme, elle a une volumineuse correspondance et elle envoie au loin, bien loin, des mots comme ins-

pirés et divins qui doivent consoler des peines et alléger des souffrances qui ne sont rien auprès des siennes. Elle a refusé d'accéder à mon désir parce que c'était faire trop d'attention à sa personne. et qu'elle n'est rien qu'une misérable moniale à deux doigts de la fin. Ce n'est pas pour elle qu'il vient du monde en cette cellule, c'est pour le Bambino; ce n'est pas elle qui opère le bien qui se fait, c'est le Bambino. « Ah ! ce qu'il entre ici, me disait-elle, de cœurs affligés — vengono tanti tribolati ! Mais Lui les console tous ». Et elle me raconta très simplement des conversions étonnantes. Elle ne m'a donné que sa signature au dos d'une image de son Enfant Jésus ; mais depuis elle m'a adressé des lettres admirables que je conserve ainsi que des reliques, et dont les événements qui suivirent m'expliquèrent certains termes.

J'ai assisté à son repas. Le matin quelques cuillérées de café noir, et à midi un peu de bouillon qu'une voisine apporte avec un biscuit et un jaune d'œuf. Cela pas plus que les visites qui abondent à certains jours et qu'elle reçoit avec son interchangeable gaieté ne saurait la distraire de l'occupation extérieure de sa vie, de son incompréhensible vie et qui est de garder son Bambino et de le prier, lui le Christ dont il nous dit si naïvement l'enfance, pour le monde qui l'oublie.

Celui d'ici, le sacro-saint Bambino de cette arrière-chapelle n'a pas comme cet autre, comme celui de Maria-Benedetta, le privilège d'une veille perpétuelle. Seulement il y a des petits cœurs d'enfants venus à lui dans ces lettres si exquisement louangeuses et qui lui sont tout de même un continuel hommage d'amour. Et quand celles-ci seront trop anciennes et s'en iront au feu, d'autres seront arri-

vées des semblables pays ou de plus distants encore pour dire de pareilles gentilles choses d'amour au Sauveur du monde. Rien qu'à cause de cela, pour que le Bambino ait dans sa cage de cristal des voix douces qui le caressent et lui parlent je donnerai le conseil à de petits amis que j'ai et que je chéris tant, dès que leur petite main potelée pourra tenir tant bien que mal une plume et esquisser un peu autre chose que des bâtons, d'écrire au Très Saint Bambino, à Rome.

Elle a reculé, tirée par l'invisible treuil, la boîte de verre. La voici de nouveau à sa place entre deux grossières statues qui font mine de l'adorer, dans l'obscur armoire qui se referme, dans la chapelle où les cierges s'éteignent en fumant.

Comme il est sombre dans l'église ! Dans l'encoignure la disgracieuse statue de marbre d'Innocent X aux joues pendantes ferait presque peur. Un tombeau monumental s'allonge dans l'ombre, et au-dessus il y a des ors qui miroitent et éclairent cette mosaïque et sa Madone. On n'entend que le pas d'un moine qui va d'une chapelle à l'autre remettre de l'huile dans les lampes et le bruit des grilles qu'il ouvre et qui frissonnent. La veilleuse qu'il porte devant lui illumine son visage de reflets mouvants. Ça et là d'autres moines à genoux ou assis sont enfouis dans l'oraison. Et l'on trébuche, on titube sur le pavé tout sculpté, tout creusé de gisants, de corps de marbres étendus comme des morts sur un champ de bataille, il y en a en effet qui sont armés en guerre, et leur épée, ils la serrent dans leur pauvre main froide. On va prendre peur à marcher sur ce sol si étrange. Puis au plafond, dans un reste de lumière, des ors zigzaguent, comme si c'était des vols d'oiseaux inconnus, d'oiseaux de proie planant sur ces

cadavres. Un vieux franciscain descend la nef : il traîne lourdement sa sandale sur ces poitrines de pierre où j'entrevois des mains croisées dans un geste immobile de prière ou de paix éternelle, et il fait résonner dans le vaste silence le vide des tombeaux. Tant de tombeaux avec tant de cadavres enfermés sous tant de gens qui passent, n'y pensent pas et usent le couvercle du caveau !

Dehors, tout le jour n'est pas achevé. Le soleil même est encore là. Il est au loin. Il s'élargit en touchant l'horizon et change de couleur. Comme la tranche de certains livres de prières quand on les ouvre, son or devient rouge, rouge tel que la pourpre. Et l'intense buée d'or vif qui entourait tout, s'étalait royalement sur tout, débordait des coupoles et dévalait ruisselante sur leurs flancs arrondis, s'atténue et se perd tandis que vers l'est des nuages blancs allongés comme les fuseaux d'une quenouille et qui étaient roses deviennent violets.

Sur ce seuil de la nuit les cloches se mettent à tinter une à une par toute la ville pour l'*Ave*. Leurs notes d'abord espacées et isolées, se rejoignent, se pressent, se poursuivent comme les vagues d'un flot qui grossit ; et leur harmonie monte vers l'infini profond où elle s'éteint, s'évanouit en un souffle amoureux de dévotion à la pure Vierge et au Très Saint Enfant Jésus.

IV

LE CAMP DES GOTHES. — PRISE DE ROME PAR LES BARBARES

Où je veux aller par ce lumineux et doux après-midi d'hiver, c'est visiter une relique, une précieuse relique de guerre, d'événements très vieux. Où je la trouverai, je ne le sais pas bien ; aucun guide ne l'indique ni n'en parle. Seulement c'est quelque part dans la campagne, parmi tant d'arches d'aqueducs qui hérissent la prairie ; car c'est cela : une arche d'aqueduc, — dans la solitude un petit pan de ruines, peut-être enveloppé dans une gaine, un étui de verdure de lierre.

Pourvu cependant que je n'erre pas en vain, que je ne me trompe pas, que je n'adresse pas ma dévotion à une chose qui ne serait pas cela ; c'est si vague l'indication que j'ai : « *un croisement de deux aqueducs* ». Ce qui m'attire là, c'est un souvenir : le souvenir d'un passage, d'une présence, d'un événement qui fut un drame de l'histoire, qui signale la fin d'une puissance et révèle le début d'une autre. Ce qui se prépare, c'est la conjonction définitive de cette petite nation romaine qui croit posséder le monde et le gouverner, avec les races du Nord, les races barbares, les races incultes qui viennent du froid et des fleuves à grandes eaux. Elles descendent, elles arrivent avec la marche lente mais qui

ne s'arrête point des glaciers, et les pierres que je rêve de voir, c'est sa moraine frontale, la fin de son lit ; le débouché de son chemin, son apparition dans la plaine, aux murs de Rome, sous ses portes invincibles.

Nous sommes en l'année 537 : l'armée des Goths conduite par Vitigès, roi germanique, est là, campée dans la plaine et menaçante et cernant de toutes parts la ville. C'est la terreur répandue partout : ceux qui habitaient les gracieuses villas semées parmi les herbages de cette campagne où les fleurs à l'automne embaument si bien, les ont désertées pour se mettre à l'abri de bons remparts si sûrs et si forts que jamais aucun ennemi ne les prendra sans trahison ; et déjà à cette heure les tristes maisons vides sont pillées, saccagées, détruites. Seuls les morts, tant de morts qui jouissent eux aussi des immensités parfumées, n'ont pu fuir : ils sont demeurés dans leurs petits palais de stucs peints ; et l'ennemi en a forcé les portes ; et les trésors en sont pillés sans merci, les pauvres corps profanés, troublés dans leur sommeil et jetés à la voirie, dispersés on ne sait où. Et les sépultures des martyrs elles aussi ont été violées par les barbares pourtant chrétiens, mais qu'égarait l'appât de bibelots précieux.

Les routes sont devenues alors si peu sûres et les cimetières si peu praticables, même les plus proches qu'on n'ose plus sortir des portes. Finie la vieille coutume qui procédait d'une extraordinaire répugnance ou d'un rare souci de paix et de calme pour la mort : on enterre désormais dans l'enceinte de la cité ; la loi des Douze Tables est abrogée.

Cependant les fontaines ne donnent plus qu'un mince filet et les thermes, les splendides bains sont à sec, leurs piscines ne se remplissent plus et leurs

marbres jaunissent. Les immenses aqueducs qui depuis des siècles roulaient des torrents d'eau qu'ils prenaient aux montagnes éloignées pour la vie et le luxe de Rome, les sauvages ennemis les ont coupés, et ils déversent à gros bouillons leur eau à même le sol : elle s'étale en longs marécages, puis coule en rivières vers l'Anio et vers le Tibre. Les moulins ne tournent plus et la farine manque : on tente de les alimenter par le fleuve et on les transporte sur ses rives ; mais il charrie des troncs d'arbres entiers qui défoncent les barrages et fracassent les palettes des roues.

Je sais bien que maintenant ils sont partis les Barbares, que les marais stagnants créés par eux dans la vaste plaine avaient sous le soleil ardent engendré la fièvre et que c'est elle qui les tua, décima la puissante armée et la contraignit de se retirer, réduite à rien. Mais je voudrais retrouver dans l'inconnu de la prairie le souvenir de leur présence et faire devant mes yeux, dans son décor, surgir le drame qu'elle fut. Je voudrais sous l'herbe reconstituer les traces des pas de ces ancêtres de ma race, car moi aussi, je suis de là-bas, de chez eux. Ce qui les a conduits vers Rome, c'est la même chose qui m'y a amené ; ils ont senti cet étrange attrait de sa beauté capteuse, ils ont été grisés de son sourire qui fascine et jette dans les yeux des effets de mirage. Ils sont venus, voilà quinze siècles, m'ouvrant le chemin. Je veux aller à ce qui fut pour beaucoup d'eux un lit de mort ; ceux-là, ils ont quelque part là leur tombe qu'on ne sait pas. Si je croyais pouvoir, comme cela arriva il y a des années à des gens qui labouraient, découvrir de leurs restes dans des linceuls, regarder leurs visages et voir si les orbites de leurs yeux sont

dans la mort tournées vers la patrie lointaine ou vers cette Rome le terme de leurs ardentes convoitises et dont ils ne passèrent point le seuil sacré !

La relique que je cherche est le signal de leur camp ; elle se dresse ainsi qu'un monument funèbre sur les sépultures ignorées ; mais elle ne me dira rien de plus que cette indication vague : qu'ils sont là, à dormir dans le silence de la glèbe sombre ; et sur eux qui ne connaissaient que les durs hivers du Nord passent à jamais les chauds étés jetant toutes les petites fleurs aux arômes exquis sur le grand drap vert de leur bière : c'est pour consoler leur abandon. Et quelquefois, quand le vent porte, le son des cloches des églises s'en vient finir comme une prière sur la tombe oubliée. Oui, voilà tout ce qu'elle pourra me dire la Vigie de ce cimetière.

Assez loin des vieux remparts de brique effritée, sur la route qui court vers les Albains, s'embouche entre deux chambranles de pierre comme si c'était une propriété privée, la Voie Latine. Elle traverse une plantation de choux. Au vrai elle arrive des murs elle aussi, de la porte bouchée et couronnée de lierre dans les murs ; seulement elle se perd dans les prés, et sans quelques ruines médiocres qui hérissent le sol, des débris de tombeaux, on ne saurait plus son ancien passage, Ici au milieu du parterre de légumes, cette masse informe et brune qui se dresse piteusement, assemblant pêle-mêle un amalgame de ciment et de briques, c'est encore un reste de tombeau. Par derrière, une maisonnette lui est adossée, et à son flanc s'agrippe une seconde mesure qui s'étaye sur deux pans de la ruine. La hutte est grande ouverte : des lits sales et sens dessus dessous, des images pieuses : de la misère puante. L'étrange retraite choisie par ces pauvres : des sépulcres de

riches ! Et voilà la mort qui, remplacée par de la vie, prend sa revanche en étiolant la figure des gosses. En face il y a un frêne qui coule vers le sol ses branchures vertes pour rappeler que l'on a pleuré dans ce clos. Des senteurs âpres de céleri me montent au nez.

D'autres montants de pierre de l'autre côté d'une voie ferrée : l'un d'eux tout emmitoufflé de lierre, d'entre les feuilles glissent des grappilles noires de fruits. Des pins au delà, des pins nains et très verts. Puis sur un tapis de pâquerettes à hautes tiges et à petites corolles blanches un peu rosées : un second tombeau. Une ruine évidemment ainsi que le précédent : un monceau carré de briques assez régulier, mais qui ne signifie rien, sinon, à cause de son ancienne destination, de l'infinie tristesse. Lui, on ne l'a pas utilisé : il demeure inutile et froidement stérile. Plus loin, une modeste maison de briques rouges avec des traces de restaurations : encore un tombeau.

Et dans le fond de tout ce qu'on voit, là-bas sous le ciel tourmenté et brouillé de nuages qui se lèvent de l'inconnu, les créneaux du monument de Métella se dessinent, puis tous les arbres qui bordent la Voie Appienne. Et la campagne est mélancolique avec sa seule tache de verdure qui est, à droite, très distante, le bosquet de la nymphe Égérie où je me sens grande envie d'aller bientôt. Dans mon avenue qui se poursuit déserte, on cesse maintenant de marcher vulgairement sur de la terre : de vieilles dalles disjointes et toujours grises viennent se ranger sous nos pas, et les voilà qui résonnent n'ayant pas peur de réveiller les morts qui habitent dans la solitude ce chemin abandonné. D'ailleurs ça ne dure que peu de temps, le pavage ne se continue point et le bruit que

l'on fait en marchant redevient mat et sourd, ainsi qu'il convient dans une nécropole, et si antique.

A gauche, au ras du sol, dans les herbes qui sèchent et jaunissent d'anémie, se creuse une vaste chambre jadis voûtée et où les ronces s'emmêlent à foison. Après, un jet de pierre qui sourd inopinément de terre marque la place d'une nouvelle sépulture. Elles se touchaient les tombes sur cette route plus que les frondaisons vertes sur nos chemins de France. Car en voici encore une autre. Une maison, celle-ci, entourée d'un enivrant parfum de thym, et son unique salle ouverte vers nous est béante. Par devant, un double escalier descend à quelque chose de plus profond. Il y a un gardien et des portes qui se ferment : c'est un grand caveau tout décoré de stucs d'un travail magnifique. Des arabesques souples et longues se déroulent à la voûte et aux parois, encadrant des faunes, des tritons, des chimères, des centaures et, dans le fond au-dessus du sarcophage éventré et des ossements épars, la danse, le vol, l'embrassement voluptueux des trois Grâces dont les vêtements — car elles en ont, peut-être par respect à la mort — se déploient en plis légers et voltigent derrière elles. Il fait assez sombre dans cet appartement sépulcral et cela vaut mieux : on voit moins que les parois blanches sont grisaillées par le temps et l'inévitable humidité des longs enfermements dans l'oubli. Mais le charme quand deux Anglaises sont parties de s'asseoir un instant sur le rebord de pierre à côté des débris humains et de regarder bien à l'aise ces profils d'êtres et de fleurs imaginaires qui semblent fuir, se mouvoir, voltiger, tant l'art y est habile ! Il y a des détails si fins et comme seulement esquissés, et l'on veut se dire qu'ils vont la minute d'après se dérober et s'effacer ; puis ils demeurent et

continuent pareils et aussi jolis. C'est un sourire à la mort tout cela. C'était pour la rendre imperceptible à ceux qui, vivants, entraient dans ce caveau de prince. Franchement c'est à regret que je m'arrache à ces merveilleuses petites choses et que je les laisse quasi éternelles et impondérables à l'ombre qui les ressaisit derrière la porte qui se ferme : il est vrai que le soleil les tuerait ces minuscules créatures, et de toutes manières elles ont été faites pour la nuit.

Un ambulacre fait le tour de la riche villa mortuaire avec un pavé de belle mosaïque ; sous un vieux toit de zinc quelques restes de peinture prouvent que les logis supérieurs n'étaient pas moins bien soignés et parés. La propriété s'ouvrait à même la voie : un pan de mur est debout encore.

En face c'est à peu près pareille splendeur. Tout d'abord on entre sous un hangar. Dans un pavé blanchâtre évoluent des poissons hideux, puis il y a des morceaux de corniches comme remisés sur lesquels on a posé deux crânes. Mais un escalier s'engouffre dans le noir de la crypte funéraire. Les urnes sont closes et pleines de leurs cendres, alignées ainsi que des boccas chez un pharmacien. Cependant les Goths ont pénétré dans ce souterrain car un sarcophage a un trou énorme : on l'a démoli — c'est visible — à coups de massues pour lui dérober ses trésors, bijoux et pierres précieuses enfouis avec le mort... On descend plus profond. Dans un recul plus intime, les maîtres s'étaient choisi le lieu de leur ensevelissement ; et c'est cette salle qui est surtout décorée. Au milieu, s'étale un monstrueux tombeau de granit dans lequel par une brisure on peut voir deux corps couchés, ou plutôt deux longues taches jaunâtres étendues avec une vague forme de corps, plus de chairs et à peine des ossements, de la poussière

consistante ayant à peu près un centimètre d'épaisseur. Pourtant dans chacune de ces cases un affreux crâne, noirci, grimaçant dans son atroce et incomparable laideur. Ici aussi l'ornementation de la voûte est en stucs blancs. Malheureusement des bougies qu'on a approchées trop ont enfumé et jeté une rude estompe là où il ne devait point y en avoir. Avec cela l'obscurité de l'enfermement sous la terre : on distingue mal les sujets. C'est tout un poème qui y vit : des scènes prises à l'Olympe et des épisodes de la guerre de Troie. Et dans cet asile, ce repaire de mort, entre les cadres héroïques, des paysages se profilent pour faire croire à la vie ou y faire rêver.

Et au delà de ces antres à peine sinistres malgré leur décor funèbre, par derrière un soulèvement tout vert de terrain, après qu'enfin ils sont peut-être finis les tombeaux, je débouche dans un bosquet de pins idéalement jeunes et frais et verts où il sent extrêmement bon : les senteurs bien connues qui montent de la résine odorante !... Un grand enclos de hauts murs qui semble ne recéler rien que de la solitude et encore du silence. Est-ce un autre cimetière ce quadrilatère ?... Et de la porte grillée qui s'ouvre sur l'une des faces, j'aperçois des choses couchées qu'on prendrait certes bien pour des monuments comme ceux de nos cimetières. Mais non, ce serait trop moderne en ce lieu. Des colonnes brisées, quelques-unes entièrement en ligne et dans le bout une esquisse d'abside, des traces de murs rasés : une église. Et pourtant une nécropole tout de même, car voici des sarcophages, très beaux, en marbre. Oui, mais tout cela est chrétien. Une vierge pieuse et fortunée, quand au v^e siècle on découvrit à Jérusalem le corps de saint Etienne, en obtint une relique et pour la recevoir et l'honorer édifia ici

cette basilique. Et des fidèles, des dévots du martyr sans doute ou des parents, des amis de cette Démétride cherchèrent leur éternel repos auprès de la précieuse confession et dans le recueillement des sépultures païennes. Je suis dans le trou de cette confession aujourd'hui vide comme les cercueils de pierre qui se blottirent alentour, et que peut-être les Barbares du Nord dévastèrent trop tôt après qu'ils s'étaient réfugiés dans cette retraite de paix souveraine, oui, de paix souveraine encore maintenant.

Nous allions sortir quand le gardien me fait signe d'attendre. Il s'en va dans un coin et me rapporte avec un soin très affecté un fragment de sculpture : une jolie tête portant une corbeille de fruits que soutient un bras nu d'un beau modelé. Il veut me la faire emporter. Il me le hasarde timidement ; mais comme j'aime mieux en ces sortes de choses prendre moi-même que me constituer recéleur, je feins de ne pas comprendre et de croire que je dois simplement admirer. D'autres probablement demain ou après la prendront et l'homme retrouvera de nouvelles gracieuses figurines et de nouveaux visages qui sourient aux inconnus.

Je suis à trois milles de Rome dont je n'aperçois plus guère, très loin, que la coupole vaticane. La Voie Latine finit. Les siècles de délaissement où on l'a laissée ont permis aux herbes folles, aux charrues de labour, à tant de causes, d'effacer son tracé,..... A moins que ce ne soit elle ce sentier dans des champs, dans un parc pour bestiaux clos de barrières. Une ferme où l'on se remue beaucoup : je traverse ses engrangements bien remplis où il traîne des odeurs de paille moisie. Des cultures d'artichauts. Je me rapproche de l'aqueduc claudien dont les débris che-

vauchent par saccades dans la plaine. Par les fenêtres très grandes de ses arches enveloppées de rideaux de verdure abondante, du lierre à profusion, la vue plonge dans un au-delà de ciel gris.

Bientôt je l'ai rejoint le canal aérien, coupé, morcelé, ouvrant dans le vide des bouches noires, lamentables qui voudraient crier et dont les lèvres sont toutes barbues de brindilles et d'arbustes parasites de la pierre. Mon petit sentier, ce ruban de glèbe poissante d'humidité qui me conduit par les prés et les plantations de la ferme, va droit sur lui : c'est visible.

Et le point où il le croise ne ressemble pas au reste de l'immense ligne qui jadis menait des fleuves cachés, des montagnes à Rome. C'est plus sauvage et presque plus solitaire, plus grandioisement isolé, malgré la minuscule avenue qui y aboutit. Et quand je suis auprès je croirais voir une lutte acharnée des pierres, un pugilat éternisé sur cette pelouse : prise de corps de deux êtres énormes, courbés dans l'effort prodigieux pour le triomphe, se serrant dans une étreinte puissante qui, on en a l'impression, ne finira plus, ne doit plus finir ; on ne sait quelle mort les a surpris dans cette attitude et les y a immobilisés et figés pour des siècles. Et leur énergie unie a résisté aux dévastations du temps et aux déprédations des hommes. On les a respectés ces deux athlètes.

Et sur leur dos voûté ils portent une trop haute tour qui les écrase et les empêche de se relever : tour carrée que depuis loin j'aperçois : tour vide au dedans et percée de meurtrières auxquelles personne ne peut plus mettre son regard. C'est le moyen âge qui la construisit sans doute là un jour de guerre féodale. Dans sa chambre demi clarteuse un arbre maigre essaie de pousser.

Cependant ces deux arcs qui s'enjambent, n'est-ce pas ce que je cherche, le croisement d'aqueducs qui limitait le camp des Barbares ? Cet aqueduc qui s'en va trapu et grisâtre et qui à cinquante mètres d'ici fait un coude, prend un chemin nouveau qui lui fera rencontrer à quelque distance un autre aqueduc, il n'y a pas à en douter, c'est une muraille de la forteresse improvisée par les assiégeants. Ils gîtaient là dans ce vaste champ étendu devant moi, les sept mille Goths conduits par Vitigès pour le premier siège de Rome. Les tentes s'abritaient derrière les aqueducs dans le grand losange que leur double rencontre avait jeté dans la plaine à cet endroit : et les arches bouchées de matelas épais de terre les cernaient d'une enceinte imprenable.

Derrière l'embrasement séculaire des deux chemineaux de la prairie, un ruisseau très boueux coule avec fracas, et le talus qui le borde est empanaché de bambous et de roseaux plus qu'à moitié jaunis. A part cela c'est un silence profond, silence de plaine en hiver, silence de lieux abandonnés ou encore d'ancien cimetière. C'est dans son recueillement que la terre couve ses morts, les morts que je viens visiter, tous ceux que la fièvre a tués en montant des marais croupissant devant la chaîne rompue des aqueducs.

Les nuages ont gagné dans le ciel : il est gris et pesant. Au loin on entrevoit des sommets d'édifices et debout en tête d'eux tous, le Latran. C'est lui, cet antique Latran, qui vit le premier les Barbares faire irruption dans la ville livrée par la trahison. Il y avait deux cents ans que Vitigès avait été vaincu et conduit à Byzance pour orner un triomphe. Le chef gothique était alors Totila : il entra par la Porte Asinaire qui cache maintenant sa honte sous un glacis

de terre et des chênes verts, il passa la nuit sur la place, là où tout à l'heure je voyais des soldats italiens faire l'exercice. Puis au matin, au petit jour, il descendit en magnifique cortège guerrier vers la basilique du Vatican. Il y pria dévotement. Après quoi en dépit des supplications du pape, avec une placidité de sauvage, il livra la ville au pillage. Il ordonna pourtant que le sang coulât peu : c'était pour se donner ensuite l'extraordinaire jouissance d'une humiliation suprême infligée à l'ancienne dominatrice des mondes. Elle dut de par son ordre se transformer en désert et la foule de ses vaincus s'engouffrer dans l'exil... Ils n'en revinrent que bien tard après et ne prirent jamais de revanche.

... J'ai le cœur gêné et serré. La ruine que j'avais me cause une impression d'étrange malaise. Un immense deuil plane dans l'air. Du vent qui se lève par à-coups gémit, pousse une faible, mais si douloureuse plainte, dans les roseaux et les bambous, au bord du ruisseau qui mugit sourdement. O les soupirs de ceux qui expirèrent dans les affres de la fièvre ! Figures hâves, corps exsangues, joues amincies par la souffrance, vêtements en lambeaux. Je les vois qui grelottent avec un rictus à la bouche qui est comme le travail commencé de la mort sur eux. De leur poitrine il sort des hurlements de fauves. La framée retentit lugubre sur le bouclier sonore. O les râles exténués des mourants dans ce lointain exil ! Où sont-ils ceux qu'on aime ?... Où sont-elles les femmes et les enfants qu'on a laissés sur les chemins ?... Et je les regarde tomber ainsi que des mouches, se tordre dans leurs déjections et l'ordure des bêtes. Appels sinistres, dernières divagations de ceux que vient de saisir l'impitoyable malaria. Et l'eau ne cesse pas de passer dans le chenal profond qui court depuis

lès monts et elle se déverse en torrent dans le marais déjà trop grand, afin d'y engendrer une nouvelle vigueur de mort. Les vapeurs lourdes s'élèvent vers le ciel bas, libérant leurs générations innombrables de moustiques : et les voilà qui s'abattent sans pitié sur les malheureux couchés à terre pour leur inoculer avant le dernier hoquet une nouvelle dose de venin, une recrudescence de douleur, de folie, et pour qu'ils expirent dans un plus grand désespoir de la patrie absente.

Dans les tentes s'entasse le riche butin cueilli au pillage de catacombes violées, de tombeaux tout proches d'eux éventrés et saccagés. Ils sont là les bracelets d'or et les colliers rares, les vases précieux et les aiguières de jaspe. Ceux qui survivent emporteront double portion dans leur retraite... Et tandis que les villas incendiées achèvent un peu partout de s'écrouler, l'horrible plaine redevient vide, silencieuse : vaste, trop vaste tombe.

... Sous l'embrasement des deux aqueducs, un réduit obscur et profond où il pleut de l'eau qui fuit en gouttes pressées du conduit marcier : elle ruisselle abondante, faisant briller une barre de marbre rose veiné de blanc. A côté, seule et triste, semant par morceaux au cours des années ce qui lui reste de briques, une arche de l'aqueduc de Claude se lève à demi, comme un blessé pour voir. Moi le pèlerin venu aussi du Nord ainsi que ceux-là, dans cette Rome qu'ils ont, il y a si longtemps, préparée pour que j'y descende des régions de là-bas je me tiens debout à regarder ce qui fut presque une ville, où des cœurs jeunes s'éteignirent à la vie, ce champ pointillé des ruines d'un aqueduc qu'enveloppe une housse destructrice de lierre, et qu'un autre sillonne encore continuant de prendre aux montagnes l'eau

fraîche et de la rouler par les interminables prés vers Rome pour en faire vivre et pour que les fontaines chantent.

Ici, grondement du ruisseau jaunâtre, crépitement du lierre suspendu aux murailles mortes, sifflement des bambous sous le vent, pizzicato éternel des gouttes d'eau dans la grotte sous les pierres enlacées. Voilà l'incessante chanson qui endort les souvenirs. Je vais laisser tout cela et peut-être n'y reparaitrai-je jamais plus ; mais je saurai que les morts de chez nous ont une plainte qui les berce et que des fleurettes dans le gazon vert germent du fumier de leur corps.

... Sur la Voie Appienne un grand trou de feu se fait dans le feutre gris de l'horizon. On dirait d'une immense illumination de Bengale. Et sur cela qui resplendit, le tombeau des Métella comme un écran se sculpte farouche, en bastion de forteresse ; et tout voisin un arbre s'échevèle comme un panache de casque monstre. Quand je traverse à nouveau la plantation d'artichauts de la ferme, je revois les dos voûtés des ouvriers courbés sur la terre : quelques-uns chantent, lorsque ceux-là auront la gorge fatiguée d'autres reprendront : elle dure tout le jour, la mélopée.

La ligne des aqueducs qui s'est écartée de moi m'attire dans sa fuite parallèle à mon chemin et je veux la rejoindre. Les prairies dont l'herbe est devenue rabougrie et sèche sont parsemées de pourpiers, ces humbles amants de la lumière. Mais le sol est tout rongé par un chancre bizarre et à chaque instant il faut faire attention pour ne pas mettre le pied dans le vide : on roulerait au fond de fosses noires qui se taillent à pic dans la terre. Toute cette cam-

pagne romaine est creusée en dessous de sillons étranges : ce sont des galeries immenses où je suis déjà entré ; mais il faut une lumière car on s'y perdrait, tant c'est grand et compliqué. Galeries d'arénaïres, elles serpentent très loin, insoupçonnées sans ces écroulements des plafonds. Pour la plupart elles sont des choses abandonnées : on a extrait toute la pouzzolane qu'on pouvait et maintenant ce sont des cryptes silencieuses où l'on heurte des cadavres, des squelettes d'animaux morts. On ferait plusieurs kilomètres dans la nuit souterraine à suivre tous les détours de ces invraisemblables nefs.

Au-dessus, des troupeaux paissent placides et quand on approche ils sont dociles à s'écarter sur les talus : vaches brunes à courtes cornes, veaux bruns à trop longs poils. Ils ne meuglent pas et me regardent doucement m'éloigner. Sur un revers de monticule des moutons sont aussi à paître la pauvre maigre nourriture d'herbe ratatinée. Et, toujours de ces trous dans le sol effondré et dans leur fond il continue à pousser la même pauvre végétation qu'en haut : dans les murailles de terre rouge de ces puits on aperçoit les entrées ténébreuses des incommensurables galeries.

Et je vais au hasard, sans un sentier, vers la muraille grise, formidable qu'on croirait devoir ceindre une antique cité de guerre, car ici aux aqueducs les arches sont bouchées, et encore il leur retombe de longues chevelures de lierre ; puis derrière cette première enceinte, une seconde : celle de l'autre aqueduc, de celui qui court plein d'eau vers la ville. Sous une arche de ce dernier plus puissante, plus large, mieux étayée la route s'enfile. Il y passe des paysans, des voitures à trois mules conduites au carillon de leurs clochettes, des groupes d'ouvriers

en blouses jaunes avec des visages d'êtres blasés où on ne voit plus affleurer l'âme. Et sur tous ceux qui vont et viennent, du sommet de cette singulière porte, des gouttes d'eau échappées du flot qui se presse dans le couloir de pierre tombent en petite pluie, traçant des lignes de rouille sur la table de marbre de l'inscription pontificale.

D'autres arches ainsi que des baies de fenêtres s'ouvrent sur la campagne que barrent au loin les monts. Sur ceux de la Sabine le soleil couche en ce moment un revêtement magnifique de bronze et d'or qui se modèle aux formes âpres, fouillées laborieusement, aux angles imprévus, aux bosses. Les Albains de velours bleu en s'inclinant avec une grâce presque féminine les rejoignent paisiblement comme en une caresse. Sur leurs flancs assombris — car il est tard — Frascati étale son damier blanc de maisons et de villas. Tout reflète la grandiose lumière du soleil qui s'est enfin dégagé de son épaisse gaine de nuages. Il va jeter sur Rome et sur ce coin de monde d'où je reviens une magnificence d'apothéose, et, peut-être, dans une féerie me continuer le terrible drame que la plaine, morne tout à l'heure, me semblait toujours recéler...

Ma route est désormais enfermée entre des murs de jardins et le cheminement des aqueducs. Le plus vieux, le plus abîmé, celui de Claude est trop haut et masque la vue, avec ses arches fermées de maçonnerie. Mais quand parfois l'une ou l'autre s'entr'ouvre, c'est pour révéler une teinte jaune sinistre qui, je ne sais comment fait pressentir quelque part un cataclysme. Sur ces teintes qui sont comme des réverbérations d'incendies, des nuages s'étirent, sombres, mais colorés ainsi que des charbons dans un brasier. Puis le mur gris se redresse pour voiler

l'horreur de ce spectacle et l'émotion survenue s'apaise dans le grand calme et le profond silence des choses... Soudain, à une enjambée plus audacieuse de l'aqueduc se fait une formidable explosion de lumière. C'est Rome qui finit ! Un immense incendie que rien ne pourra arrêter dévore la voie Appienne, jetant éperdument dans l'air qui s'embrase de plus belle des lueurs rouges cruelles. Il gagne les murs, les murs de basane, il envahit la ville qui pourtant s'étend encore paisible dans du gris ; mais c'est peut-être les tourbillons de fumée qui la cernent et y préparent l'universelle mort. Tout au fond, loin, loin, la coupole se détache épargnée. Les moindres nuages ont pris feu. Et au-dessus de ce foyer une barre d'or s'allonge en pleine fusion.

Et dans ce vaste champ de désastre indescriptible, pas un point qui ne soit effroyable. Le ciel est devenu une monstrueuse pierre de sardonx. Et tandis que l'œuvre infernale se poursuit sans répit, me voilà de nouveau emmuré dans mon allée de silence et de nuit. Mais le ciel, sur la crête de l'aqueduc, laisse pressentir ce qui se fait au delà... Quelle vision ! Retraite des Barbares ; mais flamboiement de Rome... !

A la Porte Majeure rien ne paraît, et le tombeau du boulanger Euryacès s'enfonce toujours pareil, orgueilleux et grotesque, dans son excavation. Cependant les reflets de l'incendie gagnent plus avant le ciel. Et quand j'arrive au square Victor-Emmanuel, où des enfants sous des palmiers verdoyants jouent, insoucians du rêve qui m'obsède, il reparaît le foyer sinistre, au centre même de la ville... Les frontons des églises comme des spectres dressés et carbonisés surgissent noirs dans la fournaise incandescente.

... Seulement, à mesure que j'avance, cela recule, s'en va, s'en va ; et puis, peu à peu l'embrasement

diminue de vigueur. Brusquement les lueurs rouges se muent en vermillon. Enfin le tout pâlit, se grisaille, et sur ma tête les nuages réapparaissent lourds et assombris par l'approche de la nuit qui vient rapide. Une musique de bersagliers défile avec une marche endiablée.

Et la prédiction de saint Benoît me remonte à l'esprit : « Ce n'est pas par des peuples étrangers que Rome sera détruite. Elle s'effondrera sur elle-même, battue par les tempêtes, dans des tremblements de terre, sous des éclairs et des tourbillons de feu... » Et l'immense incendie de ce soir qui était celui du soleil se couchant s'est éteint ainsi que les autres, ceux d'autrefois dans lesquels Rome réellement brûla. Embrasement éphémère. La Ville, l'éternelle Ville demeure.

V

SAINT-PIERRE DU VATICAN

Au débouché d'une des nombreuses petites rues noires qui se terminent sur le quai du fleuve, dans le ciel nuageux où par instants il y a comme un effort de soleil pâle et triste, l'immense coupole surgit prodigieuse, saisissante, s'arrondissant en gris bleu sur le fond cotonneux, blanc sale.

On approche peu à peu par le Vieux Borgo. Alors comme quelque chose qu'on rengainerait, elle s'enfonce lentement par derrière la façade. Et celle-ci en revanche grandit, s'immensifie, elle aussi, géante. Puis tout d'un coup, on l'aperçoit entière, portant sur son épaule droite le Vatican, et allongeant pesamment avec symétrie, comme pour vous prendre, deux grands bras de pierre, des bras semblables à ceux d'airain qu'agiterait un dieu Moloch pour élever jusqu'à lui afin de les immoler dans le feu de ses entrailles, les victimes.

Devant moi, la place Saint-Pierre, grise, bruisante de l'eau de deux fontaines qui jaillissent en écumant. Un pavé de tout petits dallages. Une nudité froide : pas trace de végétation, sinon de la mousse alentour des jets d'eau. Au centre, un obélisque de granit : tige rose, maigre qui fleurit une croix de bronze obscur.

... Trente ans s'étaient écoulés depuis que le Christ au loin avait été cloué, écartelé, sur son gibet d'infamant supplice. Ici une autre victime expirait sur une arène de cirque.

C'était une propitiation offerte aux dieux de l'empire, et un essai de satisfaction donné au peuple pour calmer sa fureur. Les jours étaient sinistres. Un incendie terrible avait soudainement éclaté un matin sans que nul apparemment en sût la cause. Il était parti du pied du Palatin, à cette extrémité du grand cirque qui avoisine le Cœlius; puis avec une rapidité vertigineuse, il s'était propagé et avait envahi les deux tiers de la ville. L'épouvantement était indescriptible : les flammes dévorèrent pendant neuf jours et, depuis l'invasion des Gaulois, on n'avait point vu semblable calamité.

Au plus fort du ravage, les rues embrasées étaient sillonnées de bandes lugubres qui comme d'autorité paralysaient les secours. La foule conçut des soupçons et on accusa l'empereur d'avoir allumé cet immense brûlot. Lui, pour se décharger, mit les chrétiens en cause.

Ce fut le signal de la persécution.

Elle sévit avec une extrême fureur; comme un cyclone impétueux, elle saccagea la communauté des fidèles. On trouva des raffinements de tortures tout nouveaux. Dans les jardins impériaux on organisa des réjouissances de nuit et des illuminations grandioses. C'étaient les disciples du Christ qui, enduits de poix et liés à des poteaux dans les allées ombrueuses, flambaient sur les innommables orgies de la plèbe ivre. C'étaient eux que l'on jetait aux bêtes pour repaître cette ivresse toujours avide des spectacles blêmes de la mort et du sang répandu. C'étaient les vierges que l'on traînait dans les ricane-

ments affreux de la haine satanique à ces fêtes d'ignoble et repoussante luxure.

J'entends, mon Dieu ! les cris de douleur des martyrs et leurs râles mêlés aux grésillements de la résine incandescente, aux hurlements des bêtes excitées, aux vociférations des brutes humaines n'en pouvant plus de chair, de passion, de vin. Je sens l'arome écœurant des entrailles humaines traînées palpitantes sur les parterres de sable fin, et celle du sang qui stagne en flaques fumantes, et celle des chairs grillées, et celle des honteuses ripailles, et celle des roses parsemées sur toute cette horreur. O l'épouvantement ! O que je voudrais fuir de ce lieu ! O ce vacarme ! O ces faces hideuses ! O les tendres appels et les prières des femmes qui expirent ! O les chants des héros de la mort qui s'éteignent dans les hoquets de l'atroce agonie ! O les pleurs des enfants devenus orphelins ! Et tout cela qui monte vers le ciel : la fumée noire des singuliers bûchers, et les odeurs, et les voix ! Et le pardon plus grand que la faute ! Et l'amour plus puissant que la haine ! O le tourbillon qui s'en va vers vous, mon Dieu !

Il s'est dissipé.

Et au lieu de cette stupéfiante vision, la paix de cette grande place silencieuse, le bruissement des fontaines blanches. Ces allées de colonnes de pierre, enserrant l'espace vide de leur berceau, de leur charmille, de leur bosquet sombre. Une église prodigieuse et l'enlevée grise de son dôme.

Pourtant je ne me suis pas trompé. Ils étaient ici, les jardins de Néron qui virent ces jeux et ces fêtes : ici, à l'endroit même de cette place. Et l'église couvre le cirque qui fut une scène pour les égorgements et le festin des bêtes. Comme pour une expiation rigoureuse, elle reproduit ses exactes dimensions :

son abside correspond à la partie plate de l'arène, celle d'où partaient les chars et les chevaux pour la course; et son portique coupe le bout de la piste, la tête ronde où les joueurs tournaient. L'épine, — le mur qui allongeait son promontoir sur cette piste pour la séparer en deux, — passait où sont maintenant les sacristies, et quand on chemine sous les dos voûtés qui portent leurs couloirs, on aperçoit une petite pierre carrée dans le pavement; elle marque l'endroit où, dans le milieu de l'épine, l'obélisque qui l'ornait piquait sa pointe : celui-là qui se dresse tout rose et tout triomphal au centre de la place, comme une monstrance, tenant exposés en cette nouvelle arène, la croix du Christ et les reliques de l'Apôtre.

L'Apôtre, c'est dans ces mêmes débauches impériales, dans ces orgies par lesquelles le tyran voulait détourner les yeux de la foule loin des ruines fumantes de Rome, c'est dans cet holocauste inouï de l'an 64 qu'il fut immolé. Il mourut au cours des lugubres exécutions, dans le cirque même, crucifié, les bras étendus comme son Maître, mais la tête en bas, parce que le disciple est moins que le maître. Il fut enseveli à proximité, dans le cimetière d'une famille chrétienne, au bord de la Via Cornelia qui, longeant les murs du cirque et les croupes du Mont Vatican, fuyait par la plaine vers le nord. Ceux qui scellèrent son cadavre dans sa tombe posaient la première pierre de la grandiose basilique. Cette gigantesque église est en effet son sépulcre, toute faite pour lui et pour lui seul : et cette place est l'avenue mondiale qui y mène.

Cependant l'aspect des choses ne fut pas toujours tel que le voilà. C'est seulement après des siècles que

la basilique s'est retirée grandiose et royale sur ce lieu élevée de tant de degrés blancs où elle trône, couronnée de sa coupole bleue. Et encore elle a mis presque deux cents ans à accomplir cette régression : on eut pu croire qu'il lui en coûtait de s'ériger ainsi en souveraine ! Auparavant elle venait plus gracieuse et moins intimidante vers ceux qui lui arrivaient ; elle s'avancait à leur rencontre jusqu'à cette place de l'obélisque et pour accueillir elle ne faisait pas comme aujourd'hui un geste solennel ; elle prenait doucement dans l'étreinte fraîche d'une cour d'atrium. Et c'est dans l'enfermement de ce parvis que montait la façade aux reflets d'or de l'église, et que s'ouvraient les cinq portes dont une était lamée d'argent.

L'herbe verdit sous les fontaines et un peu de vent du soir m'asperge le visage de pluie extrêmement fine, de la poussière d'eau. Quelques visiteurs sortent de la Basilique et derrière eux on ferme les portes, les grilles formidables de fer, car voici l'heure où les cloches vont sonner la fin du jour. Dans la nuit tombante, je me suis serré près de l'obélisque. Il se dresse majestueux et grave, farouche même. Il est la seule survivance des orgies effroyables où les chrétiens périrent : son granit rose a reflété les lueurs des torches fantastiques qui empestaient l'air en faisant des martyrs. Rêve-t-il à ces choses ou aux paysages depuis longtemps enfuis de son désert natal ? Ou bien ne pense-t-il à rien d'autre qu'à porter la charge de bronze dont on l'a surmonté : un reliquaire de la vraie croix ? Il a été dédié à Auguste, puis à Tibère ; à présent il signale au monde la victoire du Christ et s'il garde gravé le mot : *Cæsar*, c'est un trophée.



Aujourd'hui, du soleil, du grand soleil. Dans mes pèlerinages précédents, Saint-Pierre ne m'a pas encore donné autant de joie que je m'en sens maintenant. Et même sa façade, sa lourde façade grise, ajourée de disgracieuses fenêtres, très haut, et au-dessus, de lucarnes de greniers, ses vieilles grilles vertes dont le vernis s'écaille me plaisent et me rient. Ce n'est pas un mirage causé par la lumière trop vive et trop splendide, car à cette heure de l'après-midi le soleil ne l'éclaire plus. Mais quand j'approche, les colossales colonnes me portent avec elles et m'enlèvent. Je me sens élevé, si élevé!... Pourquoi? Est-ce que de la simple pierre polie et sculptée peut tant que cela? Non sans doute; mais la patine que les foules en marche, les foules pègrines ont laissée sur ces marbres demeure et les fait autres; et il y couve quelque chose de secret; et il en sort des effluves, je pense, des effluves humaines, profondément mystérieuses. Ce sont elles qui me gagnent, qui me pénètrent et m'enveloppent. Je les embrasserais presque, ces pierres!...

J'ai traversé toute la place rapidement sans la trouver, comme d'habitude, trop longue. Je n'ai pas aperçu à droite et à gauche des escaliers blancs, les deux masses, comme deux môles, de loin informes, se préciser, se creuser, se couvrir de barbe et de cheveux, se vêtir d'une toge, prendre en main des clés, un glaive et figurer solennellement les deux gardiens du monde, les deux saints extraordinaires, Pierre et Paul. J'ai à peine vu la coulée de grès rouge qui raie les marches de cet escalier par le milieu, étrangement pareille à du sang figé, épais,

en croûte, et qui serait resté là depuis des temps. Car là, au lieu de ces dalles, il s'est livré un terrible combat, une lutte acharnée. Une singulière puissance, un dieu venu d'Orient à la suite des armées victorieuses avait installé ici un de ses repaires, jetant l'insolent défi à la divinité chrétienne. Sous le portique où maintenant se promènent paisibles les gardiens empêchant les appareils photographiques d'entrer, se creusait sournoisement la fausse obscure où les adeptes de Mithra descendaient se courber dans le bain sacré, fumant et puant du sang d'un taureau égorgé. Plus de deux cents ans après la mort de l'Apôtre, le dieu boucher gîtait encore aux pieds de la basilique constantinienne.

Et me voici devant les très vieilles portes de bronze vert où des rinceaux de feuillages montent et descendent pour encadrer le Christ, la Vierge, les Apôtres et au-dessous d'eux la scène de leur mort. Sur des colonnes, je remarque, écrits à la pointe du couteau, des noms, des dates. Il y a deux siècles que certains y sont gravés, et en passant ma main sur ces lettres légèrement creusées, je touche un passé. C'est l'œuvre d'un pèlerin : j'épèle ce nom et je le dis, qui peut-être n'est plus prononcé par personne nulle part. Et je rêve. Ce porche rempli d'ombre me paraît s'agrandir et s'étendre éperdument : des peuples entiers y tiennent à l'aise ; il est un lit de fleuve où coule depuis des siècles un torrent humain. Qui sait?... Celui qui a écrit son nom là, cet autre qui l'a figé dans la pierre ailleurs étaient-ils comme moi ce jour grisés de joie, remplis de paix...

La lourde portière de cuir que j'ai péniblement soulevée, nul mendiant ne se trouvant là pour m'y aider, est retombée sur moi. Je suis dans cette église, la plus immense du monde.

La première chose qui me frappe est un défi d'orgueil. Elle fait comparaître devant elle d'autres très grandes églises du monde entier, leur oblige à confesser leurs moindres dimensions et à avouer leur infériorité en sa présence. Dix noms de sanctuaires sont inscrits sur le pavé de marbre rose avec le chiffre de leurs longueurs, et elle les dépasse tous. Et puis cette enlevée prodigieuse des voûtes n'est-elle pas le geste d'une tête altière qui se redresse dédaigneuse et superbe et toisant tout avec orgueil. Il faudrait pouvoir pénétrer dans Saint-Pierre sans en avoir vu au préalable de gravure. Il faudrait pouvoir y entrer les yeux fermés et ne les ouvrir à la surprise de l'édifice que de la dalle ronde de porphyre sur laquelle, dit Baedeker, on sacrait dans les vieux temps les empereurs. Alors d'un seul coup on embrasserait ces voûtes arquées si haut, ces profondeurs lointaines où les gens qui s'y meuvent sont tout petits, puis la déroute de tout à l'envolée de la coupole.

Les guides — quand on en a — vous avertissent consciencieusement de ceci : que l'harmonie des proportions enlève le sentiment d'effroi qui ne manquerait pas de vous saisir si l'on pouvait se rendre de suite compte des détails.¹ Je crois que c'est vrai et j'ai ressenti de la stupeur quand on m'a par exemple affirmé que le baldaquin de la confession avait la même hauteur que le palais Farnèse : certes il n'y paraît guère. Le grandiose partiel s'éteint dans la formidable masse de l'ensemble.

¹ Mes impressions sur Saint-Pierre sont d'il y a six ans, quand j'y vins pour la première fois. Je n'avais rien lu qui pût diriger mon jugement. Et depuis j'ai retrouvé dans divers écrivains des sentiments analogues à ceux que j'ai moi-même éprouvés. J'ai conclu de là à la plus grande justesse des miens.

Trois piliers seulement de chaque côté de la nef soutiennent de puissantes architraves sur lesquelles repose l'énorme voûte en berceau, découpée, creusée de profonds caissons blanc et or.

Au bout de cela quatre autres piliers qui ont ensemble deux cents mètres de tour, qui sont évidés pour des escaliers et des chambres, des chapelles à reliques, écrasent sous le poids de la colossale coupole lumineuse qui monte, monte, s'arrondit, s'enfle puis s'étrécit et se coiffe d'une lanterne claire où plane, souverain, le Dieu créateur.

Sous elle, c'est le fameux baldaquin. Quatre colonnes en torsades, tout de bronze, fleuries d'enroulées de fleurs d'or et de pampres de vignes d'or haussent à trente mètres du sol un plafond de bronze aussi bordé de draperies de bronze rechampi d'ors et sur lequel s'est fixé l'immobile vol d'une colombe qui irradie de l'or. Par-dessus, des anges portent tiare et clés et ont des airs de jouer avec; d'autres suspendent des guirlandes toujours de bronze. Tout cela couvre l'autel où le pape seul peut dire la messe et le tombeau sacré où le premier des papes a sa sépulture, je ne sais où dans le profond du sol : un sarcophage qu'on ne touche pas, qu'on ne voit pas même, enseveli sous tant de monceaux de marbre et de bronze. Par devant cet édifice, se creuse une cave aux murailles faites de marbres plus rares et plus précieux; et à la balustrade qui en haut la cerne sont accrochées des lampes grosses comme des bras d'athlètes et qui au milieu des fleurs, des roses de leur cuivre travaillé, brûlent une petite flamme paisible : elle sort d'une boîte où les soirs on remet de l'huile, et ne s'éteint jamais, si ce n'est quand l'Eglise prend le deuil du vendredi saint.

Par delà il y a d'autres piliers et d'autres travées

de voûtes en dos immenses, des semblables voûtes aux compartiments d'or et de neige. Mais dans cette partie finale de la basilique, l'architrave est d'or, une bande déroulée d'or où sont inscrites des lettres bleues qui font mémoire des paroles du Christ institutrices de la papauté.

Et à la naissance de ces voûtes tout le long, portant sur des mutules travaillées et sculptées, la pareille corniche énorme où peut-être plusieurs hommes pourraient aller et se mouvoir de front.

Dans la montée des piliers tapissés de marbres de diverses couleurs, des médaillons enlevés par des anges joufflus avec des portraits ou la colombe des Pamphily, parce qu'Innocent X qui fit toute la décoration de l'église était de cette famille. Puis, donnant sur la nef centrale l'évidement d'une niche où loge une statue de saint. Aux piliers de la coupole les niches sont des portails, et les statues des colosses. Elles sont peut-être le chef-d'œuvre, le triomphe du Bernin dans son genre tourmenté et si étrange que nous ne pouvons plus comprendre, si jamais il a été compris ! On prendrait saint André pour un bouffon de foire et Véronique pour une danseuse d'opéra comique.

Au faite des arcs qui passent d'un pilier à l'autre, des femmes étendues ou demi assises symbolisent quelque chose. Les statues des piliers de la coupole sont du grotesque : ici c'est du malsain. Seulement, hélas ! nous sommes en pleine Renaissance : et c'est une des déceptions que procure Saint-Pierre. Une autre c'est que les pilastres qui partent des soubassements de marbre et se terminent aux marbres épanouis en acanthe des chapiteaux on les croit dans l'ensemble de marbre aussi ; ils ne sont que de la pierre vulgaire habillée de stuc.

De la confession, de ce tombeau qui est la raison de tout le reste, il y a deux transepts qui filent à droite et à gauche sous ces voûtes d'or. Des voûtes d'or encore pour couvrir les nefs latérales plus petites et plus basses, mais qui feraient pourtant des nefs magnifiques à des cathédrales. Les colonnes moins hautes que les pilastres de la grande allée, de la grande voie du milieu ont tout de même des dimensions invraisemblables. Et c'est là la procession solennelle des sépulcres qui sont d'étonnants monuments, des papes.

Et partout des marbres qui reluisent.

Tout dans le fond, quatre géants noirs appuient sur un doigt une chaise de bronze qui renferme les débris du siège de l'Apôtre. Par-dessus ce groupe fantastique s'arrondit un vitrail jaune avec une colombe peinte.

En un clin d'œil on a aperçu cela, cette profusion de pierre et de marbre sculptés, ces ors, ce décor incroyable de cérémonies qui doivent être prodigieusement grandioses; mais on n'a rien vu encore et le regard cherche. Cependant ce qu'on éprouve n'est pas une sensation d'inquiétude, c'est plutôt un envahissement de l'âme par le calme. On ne se heurte à rien de pénible et de difficile, à rien qui écrase. Entre les colonnes élancées et finissant dans l'obscur des voûtes comme des mains qui se joignent l'âme a de la gêne et souffre d'oppression : il lui faut soupirer. La pierre rugueuse et nue, assombrie par les fumées des cierges et des encens a quelque chose qui commande du silence; et par le fait de l'architecture il y a comme disséminées partout des caisses de résonance, les moindres sons prennent de l'ampleur, se grossissant de bruits ou de voix inconnues et insoupçonnées. Ici, on demeure en possession de

soi-même et plein d'aise, les pas, les paroles n'appellent rien, n'éveillent aucun écho. Il me paraît que c'est le temple de l'Église triomphante se reposant dans la paix, dans l'indicible paix d'un monde qui n'est déjà plus le nôtre.

Et le jour qui inonde la nef contribue pour beaucoup à créer ce sentiment. Tout est intensément baigné de lumière, de lumière splendide, blanche, douce sans être indécise ni flottante comme à Florence sous le dôme trop haut, ou comme à Saint-Marc de Venise sous les ciels de bleus et d'ors si vieux. Cette lumière est pleine : pas de demi-clartés ; elle pénètre soigneusement dans les moindres replis de ce qui est taillé et sculpté, ne laissant rien d'obscur. Il semble que chaque chose resplendisse comme exhalant de soi-même un peu de la lumière. Dans nos églises gothiques il y a à certaines heures et quand le soleil les baigne en certaines de leurs parties un vrai manque de cette riche et luxueuse lumière et comme une aspiration vers elle. Tout se dresse, tout se tend pour la demander, l'implorer, et dans cet élan c'est aussi l'âme qui se soulève et qui presque de force prie. Et puis quand l'illumination doit traverser d'antiques verrières elle se transforme et c'est en fusées bleu sombre ou rouge amaranthe ou vert émeraude ou jaune d'ambre qu'elle descend dans l'espace et arrive aux pavés. Et cela ajoute à la magnificence, mais atténue d'autant l'éclat de la lumière et, je ne saurais dire comment, complète le besoin de recueillement. Ici tout resplendit : Saint-Pierre n'est pas une prière, mais une hymne plutôt, un chant de louange et de gloire : nullement un cri de supplication.

Et debout sans bouger, je contemple cet immense et prodigieux sourire de l'art donné à la foi. Les

visages, les poses ne trahissent aucune angoisse. Un vent de tempête semble avoir fixé les voûtes à leur hauteur; il paraît avoir passé sur tout le peuple des statues pour leur donner une impulsion qu'elles ont suivie. Et tout s'est trouvé à ce moment-là figé : on est dans un monde de géants. Mille bouches clament l'Alleluia éternel. Et les piliers monstres ont tellement d'assurance qu'on dirait bien que c'est à jamais qu'ils portent à leur sommet les retombées d'acanthés. Et soudainement on se prend à pardonner l'inspiration renaissance de l'église et on se sent presque sur le point de concevoir que nulle autre architecture ne pouvait aussi heureusement convenir.

Quand on approche de la coupole, on croirait que l'homme a tenté d'enfermer le ciel dans cet édifice. C'est surtout par ce gouffre qu'arrive la profusion de lumière qui se répand partout. Elle se déverse à flots dans la confession dont elle nimbe le bronze noir. On n'a plus envie de penser que c'est là un tombeau. Les quatre-vingts lampes qui le bordent ont l'immuable calme de tout le reste. Leurs flammes jaunes ressemblent sur les roses de cuivre à des perles. Le pape agenouillé dans la courbe du grand escalier double qui descend vers la porte ajourée prie dans l'éternelle immobilité de son marbre. Et les fidèles écroulés autour de la barrière, en haut, comme il en donne l'exemple, précipitent dans la cuve de la confession leurs oraisons qui s'entassent, montent et emplissent le grand dôme rose et bleu. Et il en vient tant gémir et pleurer là ! Ce que j'en ai vu ! Toute cette grandeur autour du culte de cet homme n'est pas de trop, mon Dieu !...

Il ne se doutait guère de ce qui l'attendait en cette Rome, le pauvre rustre de Galilée qui suivait le Christ avec des rêves de gloire terrestre et de puis-

sance parmi ses semblables. Quel cortège et quelle couronne ! Dans sa tombe lui seul sait tous les princes, les rois, les saints, les martyrs qui ont voulu l'environner et y sont venus et y reposent encore. Et hors de la terre qui le garde les trophées de lumière, de marbres, de pierre précieuse, par-dessus tout cette fantastique tiare qui surgit, emportant la croix dominatrice sur le ciel éclatant. Quelle splendeur elle a les matins lorsque le soleil commence à venir des Albains et la frappe droit. Mais le soir elle paraît plus haute encore alors qu'elle se dresse sombre et noire, protestant contre la nuit qui vient dans le firmament d'or.

Elle n'est pas faite pour les ténèbres cette église, puisqu'elle est une exultation de joie, une clameur de triomphe. L'ombre jamais ne devrait ramper sous ces voûtes qui pétillent, dont chaque caisson qui la creuse est un écho ménagé pour la répercussion incessante de l'Alleluia qui vibre ici sans fin... Et cependant les piliers ont beau hausser infiniment au-dessus de tout les hérauts de cette allégresse comme pour leur faire dominer l'univers, l'obscurité à chaque déclin de jour pénètre et jette impitoyablement sur tout son voile de mort...

La voici qui s'annonce. La lumière s'accuse plus dure. Elle ne s'épand plus majestueuse et paisible ; mais des rayons de soleil entrent droits, incisifs et ne touchent plus le sol.

Le temple alors se défigure, ainsi qu'un corps que la mort déjà glace aux membres.

Et puis mon âme a fini par se disperser. Ma joie est en allée. Cette foule qui vient et va sans recueillement, troupeau stupide de visiteurs, m'a troublé. Je me demande un moment si je suis dans une église ou dans la salle des pas perdus d'une gare. Et

je sors maintenant triste et décontenancé. Les colonnes du portique sont grises, et tristes aussi.

Le soleil remonte le long de l'obélisque dont le rose fond à mesure. Quand il est arrivé à la pointe, à la croix de bronze, elle demeure encore un peu de temps éclairée, elle, puis s'éteint. Tout s'embrume. Il n'y a plus que les montagnes à garder de la belle lumière : on aperçoit leurs cimes par la coupure des Borghi, et elles sont toutes violettes.

Les portes sont fermées, et par-dessus les panneaux verts où dans la rigidité du bronze les deux Apôtres, éternelles vigies, montent leur inlassable garde, les grilles énormes des premières entrées sont rabattues.

Je rencontre sur la place cinq ou six marins en costume sévère de gros bleu. Ils n'ont que quelques heures à passer dans la ville et s'en retourneront avant minuit à La Spezia. Leurs camarades se sont précipités dans les osteries ou plaisantent sur les trottoirs. Eux, les voilà qui viennent pour prier, et là basilique s'est close. Je vois de la tristesse sur leurs braves visages de soldats, vibrants de jeunesse et rissolés au soleil. Le cœur me pousse à leur dire que ce n'est pas l'immense amour qui leur est fermé, mais seulement son asile et sa retraite. Est-ce que le Seigneur ne les bénit pas en dépit des ferrures et des pierres et des bronzes épais... ?

Je les laisse déconcertés devant la basilique qui va ne pas s'ouvrir pour eux.

*
* *

... Sept heures du matin. Je suis obsédé malgré moi par la vague tristesse qui l'autre jour m'a saisi à la fuite précipitée de la lumière et dans la rumeur

sourde que faisaient les touristes en se promenant ici et en causant. Et je crains encore de retrouver la multitude ambulante et son murmure confus et dissipant... Mais non ! c'est la solitude profonde, la solitude absolue, celle des plus vieilles cathédrales au moment où tous les saints de pierre s'éveillent dans les premiers rayons du soleil et se remettent à leur éternelle et dévote oraison.

L'impression religieuse est alors intense. C'est tout à fait l'instant où il faut que Saint-Pierre soit vu pour être pleinement goûté. L'immensité silencieuse étreint doucement l'âme et la porte en haut.

Les marbres resplendissent dans la fraîche et virgine lumière, celle qui n'a encore abrité aucune faute, aucun crime, mais qui a fait lever dans les buissons et les arbres sur son grand chemin les oiseaux, celle qui a caressé les prairies, donné un frisson aux lierres épais qui tapissent les longs aqueducs, et averti tranquillement par un sourire les fleurs délicates qu'il était temps de s'ouvrir à la joie... Ils resplendissent en elle les marbres. Pourtant la torpeur mystérieuse des nuits règne encore et persiste dans l'incommensurable enceinte. On n'entend que la clochette qui, brève et saccadée, annonce de la porte des sacristies les messes qui commencent. Les prêtres en chasuble blanche traversent en tous sens : ils passent près de moi. Leur pas résonne sur les dalles de marbre rose un peu ternes, la lumière ne les atteignant que par diffusion. Ce bruit lui-même se fait plus faible, beaucoup plus faible. Et le voilà fini. Et des clochettes d'enfants de chœur tintent. Et puis plus rien...

La confession est déserte. Les lampes brûlent leur perle jaune dans un grand vide.

On célèbre la messe à l'autel de sainte Pétronille :

chapelle perdue dans un fond à droite et que la piété de Léon XIII a dédiée à la France : par son ordre une petite flamme dorée dans une suspension d'argent y poursuit au cours des jours et des nuits sa lente prière. Et le sacriste qui les soirs y remet un peu d'huile ne se doute pas de la chose sublime à laquelle il coopère. La mosaïque du tableau est une des meilleures de la basilique : c'est la copie d'une toile du Guerchin que j'ai vue au musée du Capitole. La sainte est exhumée de sa tombe et son cadavre décoloré est montré à son fiancé. Les grands cheveux dénoués viendraient presque traîner sur l'autel où le prêtre se courbe en cette minute pour consacrer, comme si le sang de la jeune martyre voulait encore une fois se mêler pour le salut du monde à celui du Christ, au sang du Christ répandu là à présent. Soudain une horrible main s'abaisse, une main repoussante, grosse, courte et calleuse. Pourvu qu'elle n'aille pas atteindre jusqu'au calice, et grossièrement sacrilège le renverser... Mais non ! Elle reste immobile dans le cadre sur la pierre, suspendue au-dessus du front de la douce vierge victime couchée sur le sol... Oh ! que voilà des temps que ce geste dure, peint sur ce mur ! mais bien longtemps aussi qu'il se réalise dans le monde. C'est celui de toutes les persécutions. Et l'église triomphale et joyeuse qui monte et couvre de son dôme ses richesses et ses reliques indique comment immanquablement il se termine...

Et je m'abîme là à songer à notre pays lointain où sans cesse une main pesante s'abat sur les saints de Dieu, étouffe dans l'âme des enfants et des vierges les espérances qui charment la vie et éclairent l'avenir, si souvent sombre et muet, même quand on est jeune, d'autant plus sombre qu'on n'a point de passé

qui chante en soi. Et je pense que l'Eglise ne doit point avoir de triomphe universel, qu'ici-bas elle est militante et ne doit qu'achever la douloureuse et humiliante Passion de son Seigneur et Maître. Son œuvre, et son seul triomphe, est de peupler le ciel les infinis divins d'élus. Elle accomplit une assomption lente mais infaillible et de jour en jour plus glorieuse, qui ne peut avoir son terme sur notre pauvre terre...

Il a achevé sa messe le prêtre. Un autre lui succède. Ce sont deux Français : sans doute qu'ils sacrifient là pour la patrie.

... Mais déjà on n'est plus si bien dans l'immensité de l'église qui n'est plus si vide. Le bruit morne comme un vol d'insectes du chuchotement des centaines de visiteurs qui ont envahi les chapelles et les nefs, importune. Oh ! comme ce serait l'instant de descendre dans les cryptes que je connais seulement un peu, de s'y cacher dans l'ombre et la paix pour mieux penser à l'Amour. Et l'amour ne chante pas dans nos âmes quand on n'est pas seul, le vôtre, mon Dieu, celui que nous avons pour vous autant que celui que les créatures échangent, car il n'y a pas deux amours, deux manières d'aimer : seul l'objet qu'on aime diversifie l'amour et le fait une sainteté ou un crime. Oh ! qu'il faut être seul pour éprouver en soi les sublimes émotions et les enthousiames, et les fusions des cœurs opérées par lui !

Mais pour descendre il faut des pièces, des papiers signés, estampillés et délivrés au Vatican... Alors je vais demeurer là à regarder la porte et à envier les quelques rares qui s'y engouffreront... Non cependant. Il y a encore des « combinazioni » en Italie. Et le voilà qui se laisse gagner par ma diplomatie le

gardien de ces lieux sacrés, le San-Pietrino au col cramoisi, au col de vieux velours cramoisi... Qu'on ne crie pas au scandale ! il n'y a pas eu corruption : je n'ai rien promis, pas même d'être reconnaissant, parole qui par ici a son sens précis sur lequel nulle méprise n'est possible. J'ai tout simplement parlé et indiqué telle combinaison — je ne sais vraiment plus laquelle — qui pourrait me permettre d'entrer sans autorisation signée et contresignée au fond des précieux souterrains...

Le meilleur maintenant est d'y être. J'y suis, mais dans le noir. J'entrevois vaguement sur ma gauche une lueur jaune qui me signale de la lumière à une certaine distance. Et la pauvre lueur elle me vient charitablement en se heurtant à des personnages de marbre qui sont en ronde-bosse le long des murs, et ils me l'arrêtent ; ils me la déchirent en lambeaux. Enfin j'avance tout de même sous ces rangées blanchissantes d'hommes en marbre. A mesure que je vais, l'étroit boyau devant moi se fait plus clair. Puis c'est tout à coup la lumière. En face d'un massif sarcophage qu'on dirait d'ivoire ancien et tout sculpté et tout fouillé, c'est la chambre où je souhaitais de venir, la chambre sépulcrale sur le caveau de saint Pierre. Elle est illuminée de lampes électriques qui brûlent mortes et stériles sous le plafond écrasant.

Me voilà donc terré là avec l'Apôtre et tous ceux qui ont choisi ce coin de terre pour y sommeiller dans la suprême attente : ils ont fait ce choix à cause de lui, et pour lui être comme un cortège ou comme une cour. Un cortège ! Une cour ! ce pauvre qui n'a rien demandé de ces choses !... Deux cierges de chaque côté d'une mosaïque rutilent sur le petit autel surélevé de quelques marches. Ils s'apprêtent à luire sur le sacrifice qui va s'offrir, à faire scintiller

ainsi que de l'ambre le sang qui va ruisseler dans la coupe jaune à quelques mètres par-dessus la pierre scellée d'une croix d'or où le premier pape repose dans son linceul de sang.

Dans une des chapelles du transept en miniature qui forme avec la minuscule et unique nef une autre croix sur la tombe, un prêtre endosse les vêtements liturgiques. Il paraît ému à la perspective de célébrer dans cette cave. Noyé dans le flot rouge de la chasuble, il s'achemine, les yeux fixés aux marbres du pavé. Et le murmure des prières reprend encore et chante dans mes oreilles. C'est comme un clapotis de source. D'ailleurs toutes les supplications, les lectures, les louanges, jusqu'à l'élévation ne sont qu'un lent forage. A ce moment sorties de l'invisible avec le sang divin et véhiculées par lui, les grâces se mettent à sourdre puis à jaillir. Elles deviennent un flot impétueux quand le prêtre annonce que son action procure à la divinité les solennels hommages auxquels elle a droit. Puis à la communion elle envahit les âmes, débouchant en elles avec violence, bouillonnant contre leurs parois, les emplissant à déborder, les lestant pour la vie chrétienne...

Tout à l'heure en traversant la basilique, j'ai aperçu devant la chapelle de la Pieta un paquet noirâtre à terre : je le prenais pour un ballot de hardes : c'était en effet cela, seulement les hardes habillaient un homme. Il était le front collé au sol et tout ployé et tout recroquevillé dans son adoration, ce dévot. Son âme en se roulant sur elle-même pour rencontrer dans le plus intime Dieu, l'hôte constant de nous-même, avait entraîné le corps. Et il était muet autant qu'un mort, immobile comme un extatique... Je me sens comme la tentation de faire ainsi que lui : je rendrais plus parfaite l'adhérence de moi avec ce

pavement qui est une pierre tombale, un couvercle de coffret, de reliquaire, une pierre mondiale sur laquelle se sont jouées depuis des siècles, comme jadis sur les dalles blanches du Forum, les destinées de l'univers. Lieu saint enfoui ici pour qu'il soit moins foulé par tous ces profanes qui font là-haut au-dessus leurs plates ballades de touristes, le Baedeker en main tout comme dans les Alpes, ou sur les lacs, ou dans les rues mortes, éternellement mortes de Pompéi. Ils ne voient pas, ils ne sentent pas, — puisque le guide à couverture de toile rouge ne leur en dit rien — que dans cette tombe autour de laquelle ils tournent bêtement ce n'est pas de la mort qu'il y a, mais je ne sais quelle réserve de vie, une vie dont le monde vit depuis deux mille ans, une vie qu'il vient encore puiser là, vie de foi et vie d'amour...

La voûte basse et bleue pose sur vous lourde et emprisonnante. Elle est décorée de stucs dorés, mais ternes et sales où se retracent des épisodes de la vie de saint Pierre et sa mort. Dans cela il y a des grilles rondes et ajourées qui laissent arriver de l'air de l'église, de l'air et des bruits, et des sons de voix lorsque des gens passent juste au-dessus.

Hantise, obsession de la présence de ce cadavre glorieux célé dans son trou profond sous toutes sortes de détritibus, des détritibus qu'on a précipitamment jetés là un jour que les Barbares se faisaient ouvrir les portes de la ville et qu'on craignait une violation du cercueil. Je m'en suis approché aussi par l'autre face, par celle qui regarde la basilique et qui a sur elle sa porte ouvragée de bronze. On ne voit plus la dalle, la longue dalle qui ferme le caveau, qui a des ouvertures pour autrefois descendre jusqu'au sarcophage les objets qu'on voulait lui faire toucher, et aussi pour suspendre chaque année à la fête un

encensoir parfumant qu'on ne retirait refroidi et éteint qu'à la même fête de l'été suivant. Cela est caché sous des plaques de bronze. Seulement au fond de cette niche il y a un très ancien Christ en mosaïque et qui bénit, un Christ évidemment dans un ciel d'or, un Christ au visage sévère et grave et qui bénit à la mode de Byzance...

Au bout de la chambre bleue, sombre et silencieuse, trois nefs s'allongent en lesquelles on marche sur le pavé de l'église d'autrefois. La voûte est basse et pose sur d'énormes piliers. Il y fait plus obscur que dans la chapelle parce que les lampes électriques y sont davantage espacées. C'est une manière de musée tout rempli de souvenirs et de choses d'art. Seulement en longeant la paroi de gauche, dans la pénombre plus épaisse encore, il y a toute une suite de choses en pierres, alignées, une collection qui n'appartient plus à l'esthétique, un défilé magnifique de tombes de papes. Ils sont tapis, les illustres défunts, dans cette retraite inviolée où ne descend pas qui veut. Et sur les couvercles les gisants sont étendus, muets et endormis, figures creusées et ridées, sorties pour un petit moment de leur nuit coutumière, mais qui vont y rentrer. Sur eux la lumière du jour ne tombe jamais plus : ni les clartés de la lune, ni les poussées du vent et sa chanson lugubre n'arrivent jusque-là. Ils ont bien le profond et sublime recueillement de la mort. Et les noms passent sous mes yeux, gravés sur le devant du cercueil de marbre : le nom tout seul avec les deux P qui indiquent la dignité finie du défunt. Et je les aime mieux ces sépulcres cachés dans cet enfoncement, au fond de cette cave, que les prétentieux monuments d'en haut. Ceux-ci, en effet, sont un

geste d'orgueil et de faste. Et je me dis d'ailleurs qu'en dressant comme on l'a fait au Latran Léon XIII sur l'urne de marbre vert où son corps n'a pu être encore transporté, on se méprenait étrangement sur le goût personnel du grand pape, car lui quand il conçut l'idée d'édifier un tombeau à Innocent III, ne pensa qu'à un simple sarcophage avec l'effigie du cadavre reposant dessus comme sur un lit d'éternel sommeil... Et puis ces trois avenues, leur silence et leurs demi-ténèbres ont quelque chose de bien plus religieux et de plus imposant que les nefs de l'église supérieure qui n'est point destinée à la mort et où à cette heure il y a un grouillement de foule dont la rumeur continue de nous arriver par les trous grillés percés dans la voûte. Ça a réellement un aspect de caveau, de ces caveaux de jadis qui ne sont plus possibles maintenant avec la législation ridicule, grotesque, peureuse sur les cimetières, caveaux où les nobles allaient contempler sur les pierres assombries par les siècles, les traits de leurs aïeux, et prenaient à les voir une leçon de loyauté nouvelle, un regain de bravoure pour les causes à défendre et un sentiment plus vif de l'honneur. Oh ! comme c'est heureux que des portes ferment cela et que toutes les Anglaises aux cheveux jaunes ne puissent profaner le repos d'antiques personnages de pierre !

Dans le bout de l'allée du milieu, dans la même et universelle pénombre de ce souterrain, dans un ciel de marbre patiné comme un rare ivoire, un Christ aimable et doux sort du tombeau. Il tend une main comme pour inviter déjà à se lever ceux qui sont alignés dans cette crypte et qui attendent son avènement. Ce geste demeure toujours : c'est une pose séculaire ; mais il est un gage d'espérance et il com-

mente la parole què je lis sur une inscription presque voisine : « La mort, c'est la voie de la vie. » Oui donc ! ils sont en marche vers la vie tous ceux qui s'agitent dans ce monde. Puis il vient un moment après la suprême fatigue où du repos, une trêve est accordée ; alors on se couche pour dormir, on se couche dans une tombe ; seulement on demeure sur le chemin, et on est juste à son entrée dans les champs, les campagnes éternelles et infinies. Le réveil, c'est l'arrivée solennelle, la prise de possession définitive de cette vie vers laquelle on s'est porté durant des années, — le réveil, c'est la lumière et la joie à jamais.

Oh ! qu'ils doivent être malheureux ceux en qui s'est éteinte cette espérance, la voix de la promesse que nous fait ce marbre, ceux dont toute l'âme pousse un immense et douloureux cri vers autre chose qu'elle-même, que ce qu'elle a, que cette vie, et qui, dès qu'elle perçoit la réponse qui sourd des au-delà de l'amour, se persuade à elle-même que c'est une erreur, une illusion, une pauvre hallucination ! C'est comme cela : quand on attend une trop grande joie et qu'elle se promet aussi vaste qu'on la désire et encore davantage, on n'ose pas y croire et s'y fier.

Mais tout ainsi que ce Christ se dresse hors de son sépulcre, cette prodigieuse église se hausse sur un tombeau pour être sur le monde une parole de pierre, une parole immuable de foi, d'espérance et d'amour. Cela nous stupéfie ce temple pour un homme. Et cependant qu'est-ce que c'est ? Il est réservé pour tout être qui croit, qui espère et qui aime des merveilles bien autrement étonnantes et splendides. D'autres religions, celles de l'Inde, celles de la Chine, du Japon ont aussi élevé des temples et de plus

magnifiques que celui-ci pour des hommes. Seulement ces hommes-là elles les divinisaient, elles décrétaient que leurs âmes étaient Dieu... La religion de Jésus laisse saint Pierre ce qu'il fut, un homme comme les autres, faible, souffrant, pleurant ainsi que le dernier d'entre nous. Cette église est simplement son apothéose d'homme et d'apôtre, symbole de celle qui lui est donnée dans les plaines éternelles, celle qui nous attend tous dans la seule mesure de notre foi, de notre espérance et de notre amour...

Et quand je repars dans ce haut éclatant de lumière, les anges joufflus s'éjouissent délicieusement à la coupole dans un ciel bleu de roi. Il y a des scintillements d'or partout sous les plafonds : il en court comme des phosphorescences sur le bronze noir qui se tord et monte pour tenir sur l'autel le baldaquin. Et toujours la ceinture de tout petits boutons de rose en ambre autour du parvis précieux qui se déploie par devant les portes ajourées du caveau, au même niveau que les cryptes d'où je viens. Une gerbe de fleurs fait là sur le pavé une fusée de blanc, de rouge, entremêlée de teintes indéfinissables, pétales d'orchidées ayant des reflets de ciel.

*
* *

J'ai suivi la marche de la lumière dans Saint-Pierre. Elle est admirable. Elle est triomphale.

Les portes, les fenêtres de façade tournées vers l'orient font entrer les premières lueurs qui descendent des Albains. Puis le tout premier rayon de soleil qui éclate sur Rome au matin d'un jour nouveau prend la même voie et traversant d'un bond l'église entière vient de suite éclairer l'abside, les sommets

du chœur d'anges qui entoure le vitrail de la colombe. C'est encore un vol d'oiseau, il ne touche pas terre. Il passe sous les voûtes, éclaboussant les reliefs d'or et de lait des caissons. Il fait trembler là-haut les invisibles poussières qui flottent sans cesse dans l'air et véhiculent les fumées et les parfums des encens. C'est l'heure douce, l'heure paisible à laquelle je venais l'autre jour et qui trouve encore le sanctuaire à son appartenace de piété, toutes choses divinement pénétrées de l'ambiance mystique des messes.

Un peu après, c'est à flots abondants qu'entre la lumière. Alors lentement elle descend du berceau des voûtes, glissant silencieusement le long des murs, y faisant des dessins mouvants comme de l'eau, des dessins nuancés et fleuris. Elle commence à fouiller patiemment les moindres détails des choses, creusant davantage les rainures du marbre, les plis des bronzes. Elle passe, dirait-on, une minutieuse inspection de tout : elle découvre les éraflures et les égratignures; le fané et le sale de certains marbres ne lui échappent pas et si vous venez auprès, elle vous le montre complaisamment. Elle n'a pas honte d'ailleurs : elle sait bien que les plus belles œuvres de l'homme ne sont qu'un moment fraîches et neuves; ce n'est pas comme les draperies vertes, les tapis dorés des champs qu'elle visite aussi, cela ne vieillit jamais ça se transforme durant six à huit mois de l'année pour modifier le décor et ensuite les feuilles tombent et les moissons sont coupées, ça ne peut pas porter jamais une empreinte de vétusté parce que c'est le travail de Dieu...

Il est remarquable comme elle est ici chez elle, la lumière. Dès qu'elle a touché le pavé, elle entreprend sa marche solennelle et majestueuse dans l'église dont elle cherche à regagner le bas. Elle étend

comme une grande dame sa traîne sur les deux marches de porphyre par lesquelles elle quitte définitivement l'abside, et vers midi elle arrive à la confession. A ce moment le soleil tombe par les fenêtres multipliées de la coupole. Elle demeure là un long instant. C'est l'heure en effet où l'église se vide. Les Anglaises sont retournées vers les hôtels pour le repas et les gens du peuple sont partis aussi pour des préoccupations analogues. C'est peut-être la seule minute de la journée où les riches et les pauvres s'emploient à la même besogne ! Pendant ce temps, c'est elle la joyeuse lumière qui veille auprès de la tombe glorieuse. Elle y prie en longues prosternations, en caresses, en adulations qui sont, il le faut croire, de sublimes manières d'implorer, puisque lorsque nous voulons accroître notre puissance d'intercession près de Dieu nous accumulons à son honneur la lumière. Elle est réelle cette vertu de la flamme, de la simple lueur jaune d'une bougie et d'un cierge d'un sou : c'est l'universalité du genre humain qui la proclame en l'utilisant partout pour s'appuyer et s'assurer l'exaucement auprès de la divinité. Mais alors elle doit être prodigieuse la force d'oraison de cette intense lumière des midis sous ce ciel ardent et dans cette église qui la réverbère, la répercute sur des marbres polis, sur des blancs laiteux et sur des ors riches et luisants comme s'ils étaient eux-mêmes en ignition. O l'incroyable prière qui se fait donc ici quand tout le monde est sorti et que les gardiens sommeillent sur les bases des piliers ou sur la marchette des prie-Dieu ! Il a traversé des immensités le soleil, il a couru peut-être sur des arbres odorants ou sur des prés ou des jardins en fleurs, or tout cela entre dans sa joie et la compose sans que nous nous en doutions. Il est plein du chant

des oiseaux, des cantiques variés à l'infini qu'il a recueillis sur sa route ce matin et que sa lumière chante après, car la joie ça n'oublie rien de ce qui est parfum et chants... O la douce et l'ineffable prière qui vient du ciel, des régions très pures, où jamais le péché ne se commet et ne se perpète, qui se précipite des solitudes éloignées et éclate ici en une hymne pieuse de louange et de triomphe ! Divine prière que n'ont pas nos vieilles et aimées cathédrales qui, elles, décomposent la lumière sur leurs incomparables vitraux et ainsi la rendent trop humaine, lui enlèvent de sa spontanéité et de sa grâce virginale pour l'habiller et la charger de bijoux et de rubis et d'émeraudes avec lesquels elle se traîne sur les pavés, mais plus pâle, plus lourde, plus alanguie. Elle prie pourtant aussi leur lumière, de ces églises. Oh oui, elle prie, mais cette prière est davantage nous, elle est donc moins enthousiaste, moins jubilante, moins ardente... Je n'ose dire moins forte, car ce qu'elle n'emporte pas par son ardeur et sa magnificence aveuglante, enjôleuse, comme celle-ci, elle l'a peut-être par la pitié mystérieuse et l'émotion troublante qu'inspire sa beauté grave et sévère. O la lumière dans Saint-Pierre, la lumière qui ne fait pas de sieste, qui ne prend pas de repos, qui prie à ce tombeau l'Apôtre, et dans les déserts, dans les immensités où l'homme ne saurait habiter, où il n'est pas encore venu, qui prie Dieu !

Et les gens reviennent. Elle se retire. Elle poursuit sa marche sur les grandes dalles de marbre, dalles roses et blanches. C'est toujours de la coupole qu'arrive le soleil : il tourne tout autour d'elle. Mais vraiment comme elle est bien chez elle cette princesse. Elle s'avance sans cortège, sans escorte,

sans suivante, souveraine et gracieuse ; et ceux qui passent l'admirent. On se retourne pour la voir, car j'en ai de plus en plus l'impression, c'est elle la magnificence de Saint-Pierre. Cette église, les jours, où elle n'y descend point, ne se ressemble plus, et alors je lui trouve une tristesse de maison vide, de maison où la mort a passé, créant une absence que rien ne remplace et qui met le sombre de la mort à la place de l'exubérance de la joie et de la vie. Il serait désastreux qu'on s'avisât de pénétrer pour une première fois dans la basilique par un ciel gris : ce serait une déception et une souffrance pénible à cause de ce que, dans l'intime de soi, on attendait.

... Il se fait à présent plus tard. Et il me semble quelle veut augmenter son prestige et sa majesté, la royale lumière, car la voilà qui à présent déroule derrière elle une traîne immense et splendide, une traîne blanche qui scintille et dont la trame ne peut être que d'or pour avoir des reflets pareils. Et elle va toujours dans ce costume de ravissement, toujours glissant comme une fée sur les pavés roses, souriant à tout qui lui rend d'une manière exquise ce sourire charmeur... Puis soudain elle quitte le sol, elle ne le frôle même plus. Elle s'élève portée par des mains invisibles. Elle monte avec la pareille gravité, la pareille lenteur. C'est que son palais n'est pas sur la terre, où elle dort : les nuits de ce monde ne sont pas assez pures pour elle... Elle monte, ô si haut déjà, elle monte vers les berceaux d'or. Elle y plane encore une minute. Puis d'un vol subit elle est reportée dans la coupole d'où elle envoie un dernier salut, une suprême prière au grand mort pour lequel chaque matin elle descend dans ce temple et y reste et y fait sa procession au long du jour. Et enfin.

dans un éclair rose et or elle s'est repliée sur elle-même, elle a pris son essor. Elle est partie, la déesse, la reine, la vierge, l'orante, elle est partie nous laissant nous et les choses dans la cruelle tristesse de son en-allée. Elle s'est envolée nous laissant à la nuit. Et la voici, celle-ci, d'abord livide et terne, puis noire et repoussante, sinistre et impitoyable, la voici qui sans pudeur envahit la demeure que la chaste lumière vient d'abandonner. Elle s'y jette en ennemie, en rivale, presque haineuse pour y consommer son œuvre hideuse. Oui, elle va dépouiller ce sanctuaire de toutes ces richesses et de ces splendeurs. Déjà tous les ors, qu'en a-t-elle fait ? On ne les voit plus. Elle va ainsi tout dérober et tout salir de ses ignobles ténèbres...

Oh ! il ne faut pas que l'on assiste à cette œuvre impie devant laquelle nous sommes obligés d'avouer notre impuissance et notre faiblesse. Nous devons laisser faire. Au moins qu'on chasse toute cette foule pour qu'elle n'aperçoive pas la profanation qui se commence et qui va dans un rien de temps se consommer...

Et les gardiens se mettent à la tâche. De tous côtés leurs voix m'arrivent qui glapissent : « Andiamo !... Si chiude !... » C'est la sortie qui s'annonce. Il faut partir. On va fermer. Les San-Pietrini apparaissent en une ligne un peu rompue : ils rabattent les gens vers les portes. Dans la chapelle du « Santissimo » les lampes viennent d'être descendues des suspensions d'argent ; elles sont sept. On les aligne sur le prie-Dieu : elles prennent la place des fidèles pour la prière. Elles seront l'adoration nocturne silencieuse, chaude et dévote. Le sommeil ne les prendra pas : elles sont là pour jusqu'au matin. Les autres veillent auprès du tombeau. La nuit au moins res-

pectera cela. Elle ne sera point sacrilège au point de souffler sur ces grains d'or, derniers vestiges, après son pillage, des splendeurs de l'église.

Mais je les vois très bien, même de loin, elles tremblent, les petites flammes en oraison, elles tremblent devant la complice sournoise des débauches et des crimes.

VI

ROME SOUS LA LUNE

Immense tristesse ! Je viens de voir encore un jour finir. Depuis ma fenêtre où j'étais aveuglé de sa lumière, j'ai regardé le soleil s'en aller, descendre, atterrir à des points inconnus, ignorés de mon âme. Et mon œil se fixe sur ces deux pins, là-haut sur le Janicule, derrière lesquels il a glissé pour partir, les déchiquetant en noir sur sa masse rouge. Maintenant le ciel d'une teinte demeurée indécise sur le faite même de la colline se colore déjà plus au-dessus de vert et de jaune.

Une cloche se met à tinter au campanile d'une église voisine : elle est solitaire encore ; elle est grêle et froide. Ce matin dans la beauté de la lumière montante, à l'heure où la joie de vivre règne, où dans les poitrines les hosties consommées achèvent de se dissoudre, le bourdon de Saint-Pierre faisait passer sur la ville sa belle et émotionnante voix, à présent il n'a rien à dire. Je trouve si pénible ce soir l'exode du soleil. D'ailleurs de la brume commence à s'étendre là-bas, et brouille les couleurs : tout tourne au cuivre, au cuivre sale. C'est une grande écharpe de brume qui semble vouloir tout ceindre, tout serrer, tout enclore. Pourtant elle n'est pas au zénith : et là au moins du rose, du doux et tendre rose se hausse et plane comme l'adieu de la vie. Il

en vient pareillement aux suprêmes minutes sur le visage des mourants.

J'observe que la lanterne de Saint-Pierre et sa croix elles aussi échappent à cette décevante brume et plongent dans un peu de jaune très lumineux. Aucun autre dôme ne jouit de la même faveur ; et Garibaldi se dresse dans le rouge dense de son horizon.

Des cloches un peu partout sonnent, rapides. Et le silence reprend ensuite sous le ciel qui ne tardera plus à s'éteindre. Il est pavoisé maintenant de violet et d'ocre. Et l'obscurité gagne autour de moi : elle couvre déjà sur mon mur le monde étalé de mes souvenirs devant qui je rêve aux moments de loisir, quand c'est l'heure de la sieste méridienne. La brume s'est épaissie : elle est couleur de brique, et sur sa barre rigide pose tout un champ aux lueurs sinistres : on dirait des reflets d'un foyer d'incendie.

Encore une cloche. Une autre très frêle ou très lointaine. Le violet s'assombrit : l'espace demeure lumineux ; mais en une zone qui se rétrécit étrangement. Dehors il fait froid. Une bande bleue en haut, une bande orangée, une bande vermillon aigu, puis le violet.

Quelques minutes, et c'est la nuit. Des étoiles stil-
lent aux plaines infinies. Malgré la brume qui un instant me fit désespérer de mon ciel, cette finition de la lumière a sa grandeur ; elle a même quelque chose de farouche, de sauvage. Mais que c'est triste, mon Dieu, que c'est triste... ! Pourquoi ? Je ne sais. Au fond c'est que toute image de la mort est pénible, alanguissante ; et la moindre chose qui s'achève rappelle tant d'autres choses passées, vécues qui furent douces et suaves et qui en allées ne reviendront plus : cela est un peu la lugubre mort.

A présent la lune s'est levée, limpide, éclatante,

haute : elle gicle sur tout. Et c'est alors une autre sorte de splendeur. On ne la comprend point toujours ; on ne la saisit pas partout ; mais ce soir... !

Et les souvenirs qu'elle fait monter et affleurer en mon être !... La même lune avec les mêmes effluves calmes et vivants d'argent illuminant d'autres scènes, d'autres sanctuaires. O la lune, j'en jouis à la hauteur où je suis : je vois toutes les coupoles qu'elle fait sortir de la nuit et qu'elle enveloppe de magnificence blanche. O sa tendresse de mère de caresser sans les troubler ceux qui veulent dormir et de sourire avec amour à ceux qui veulent veiller, à ceux qui veulent rêver.

Je me retrouve en cette fin de jour de septembre quand m'apparut la plus bizarre des villes de France, tapie dans un antre fauve de pierres antiques et roides. Elle s'était mise déjà à l'ombre de la nuit, à l'ombre fraîche qui cherchait à cette heure-là à descendre ; et sur l'horizon qui la contemplait il y avait du rose ineffablement beau épandu comme une joie d'au-delà. Au zénith, du bleu fin, du bleu suave, du bleu de précieuse turquoise était jeté ainsi qu'une caresse tendre. Tout dans cette magnifique immensité était profond et religieux. Un grand nuage plein de rose, de jaune d'ambre, de violet évêque traînait comme un fuseau de fileuse qu'on aurait abandonné. Et un clocher, un beffroi, piquait dans l'air calme, pareil à une monstrance juchée sur un autel grandiose et prodigieux. Je voyais Rocamadour pour la première fois et cette cité qui n'est plus d'aujourd'hui, cette ville de vieux temps disparus fit emprise sur mon âme : elle me parut quelque chose de divin, de saint, de riche, et je pensais qu'en un tel reliquaire il devait se céler une Vierge bien douce et bienfaisante. Et de la fraîcheur tombait. Et le dédale de

rues étroites où des fenêtres de plusieurs siècles, des fenêtres ajourées, trilobées, mystiques regardaient discrètement, le dédale inconnu et étrange m'enserra, me ravissant aux regards curieux de paysans qui passaient ou stationnaient en groupes, endimanchés. Et après — ô après ! — le soir est venu, le plein soir : la nuit froide avec des étoiles qui vibraient dans les infinis comme des cordes de harpes qu'un doigt de jeune fille a frôlées. Et le sanctuaire petit et noir et chaud et parlant au cœur était là-haut au bout d'interminables escaliers, dans un enfermement compliqué et splendide de murs à créneaux, de cours auxquelles de longues voûtes conduisent. Ce fut une joie profonde de prier dans cette demi-caverne ; contre la muraille qui est le roc même de la montagne, des cierges brûlaient, et les cuivres de l'autel au fond reluisaient, riches.

Et après encore, après les chants de la foule, après les prières, ce n'était pas la nuit ; mais la lune, la lune levée à l'appel des cantiques et qui dans le silence illuminait. — O Marie qu'on image en les saintes Lettres par la lune, était-ce Vous venue ? — et dans ce jour nouveau et apaisant les roches semblaient plus formidables, plus hautes, plus surplombantes. Quand on s'arrêtait de marcher dans le petit sentier qui les longeait en chemin de ronde, il fallait une seconde pour que le bruit des pas et celui d'un caillou déplacé de son alvéole séculaire s'éteignissent ; alors c'était un calme indicible qui n'effrayait pas mais qui exaltait l'âme. Si le froid n'avait pas été piquant on aurait voulu demeurer là à contempler la nuit, à s'emplir de ce silence si bon et si religieux. Et derrière moi des figuiers dressaient en taches sombres le renflement de leurs ramures chargées de feuilles épaisses.

Je me rappelle que je me suis mis sur une table d'auberge à noter mon émotion et qu'au lieu de partir le lendemain à midi j'ai voulu rester une journée de plus afin de revoir en un deuxième soir cette magnificence de la lune sur les roches très hautes et sur les églises à créneaux qui disposent leurs entrées comme des forteresses féodales.

C'est loin maintenant cela. Mais cette nuit la lune est toute pareille; pourtant elle seule, car, au lieu du calme souverain, des rumeurs de grande ville m'arrivent; les lueurs rougeâtres des lampes électriques montent des rues et veulent lutter avec la belle lumière feutrée d'argent. Et puis c'est Rome que je regarde sous la lune...

Ah! que je voudrais voir un rayon de lune dans Saint-Pierre! Que je voudrais voir cette caresse blanche sur les bustes du Pincio et ses pelouses vertes: comme j'aurais voulu voir à Florence et à Pise les marbres et les campaniles sous la lune, San-Miniato sous la lune, les collines ondulées sous la lune! Mais ce soir je regarde Rome sous cette illumination souhaitée ailleurs. Et tout comme sous ton grand et radieux soleil, ô toi, Rome, mon idole, je t'aime ainsi: sous cette parure pâle je t'aime encore. Quel charme et quelle douceur d'être seul comme ça avec mon amie, ma souveraine; car ne suis-je pas seul ici à cette heure avec elle? Ma tristesse de ce soir semble s'en être allée sous la pression des souvenirs et l'attraction de sa beauté. Et je pense en cette solitude à la puissance d'amour qu'elle détient en elle, elle qui s'est fait adorer, chérir, aduler de tant de cœurs depuis tant de siècles!...

La lune n'a bougé que d'un peu dans l'immense ciel bleu laiteux. Sa lumière tombe toujours égale, placide, enveloppante, froide, stérile. Elle n'arrive

point à m'éclairer au lointain la grande coupole vaticane. A celle-là il faut le soleil... Il va revenir dans plusieurs heures et ce sera un nouveau jour...

Il est tard; et il n'y a plus que la plainte affolée et éperdue des chats dans la nuit : l'étrange plainte où l'on croirait surprendre des larmoiements d'enfants et des râles de mourants.

VII

UNE TRILOGIE CHRÉTIENNE. — LES DEUX SAINTE AGNÈS. SAINTE ÉMÉRENTIENNE.

Les vêpres viennent de s'achever dans l'église pleine de lumière et d'ors qui scintillent de la Voie Nomentane. Au dehors le splendide soleil sur le groupe brun des édifices sème de l'or aussi à profusion et en poudroie toute chose. Le petit chemin que jadis fréquentaient les pèlerins s'enfuit silencieux dans la campagne. A sa gauche le campanile étayé de vigoureux contreforts monte allègre vers le ciel avec en haut la croix rustique de fer et dans sa pierre basanée les ronds et les multiples dessins de faïence bleue ou verte. A la droite du sentier un pin hisse sur son tronc rugueux et roux sa pelotte d'aiguilles vert noir, triomphalement belle en ce plein hiver.

Quelques minutes seulement et tout cela est dans l'ombre et dans le morne délaissement du soir, dans l'humiliation et l'oubli de la nuit qui tombe : toute la magnificence s'est retirée au loin sur la ville, sur le rideau d'arbres vert sombre qui la cache et la voile.

Puis la profonde nuit elle-même est venue. Tout à l'heure dans un dernier enlacement du jour les montagnes au bout de tout étaient mauves avec la neige rose les coiffant. Maintenant on n'aperçoit plus

rien d'elles. Et les étoiles dans les voûtes infinies se sont allumées et elles descendent tranquillement leur trame d'or jusqu'à moi. O ce chemin par où il vient je ne sais quoi de là-bas, de leur ciel, de leur monde, quelque chose qui fait si bien qu'on ne se sent plus pareil. J'en ai donné des rendez-vous dans ces champs d'infini à ceux que j'aime quand je les quitte ! Moi je suis fidèle à gravir la route en fils d'or, et à attendre au croisement, dans l'étoile qui pétille, où toutes les routes semblables qui s'élèvent de la terre se rencontrent en finissant.

C'est le même ciel et la même nuit qu'il y a des siècles, quand les parents d'Agnès habitaient peut-être là, leur petit bien où ils vivaient cachés et oubliés. Car en ces époques de trouble la sécurité était plus grande hors des murs, la police moins tracassière et la délation avait moins de menaces. Ils cachaient la jeune vierge avec un soin jaloux : malgré ses douze ans sa gouvernante ne la quittait pas. Et sur la retraite fermée les étoiles aux lointains bleus se levaient et vibraient comme à présent.

On peut compter presque dix-sept siècles de cela.

Et le lendemain matin quand la splendeur pure du jour qui naît au sommet des Albains a remplacé le velours obscur de la nuit, c'est encore tout pareil qu'il y a tant de siècles.

Agnès, nom qui veut dire « chaste » et « chaste pour Dieu », la jeune fille s'éveille à cette lumière et à cette joie qui commencent. Mais un son de trompette traversant le silence est venu de la ville : il dit une exécution prochaine de chrétiens. Et la vierge trompant sa garde s'échappe sur la voie dont le ruban gris chemine vers Rome. La campagne immense et belle chante, et cette cantilène de la vie au milieu

de l'hiver entre dans son âme : elle y rayonne des reflets. Les amandiers sont en fleurs. Dans la lumière pleine la campagne vide est jaunissante. La Sabine est casquée de neige et drapée de gris en son manteau à tant de plis. Le bonheur déborde : il vient des pins parasols, de leur panache vert et baignant dans le jour : il monte des prés étendus comme des tapis pour une fête ; il éclate dans l'air de rien, de tout, de la moindre fleur perdue dans l'herbe rousse. Au début, après l'aurore, la lumière était encore faible et un peu mourante, de cuivre rose, comme, en des pays que je connais à la saison où les raisins sont mûrs, et où l'on cueille les pommes, les feuilles de la vigne-vierge. Mais à cette heure elle exulte.

La voie est déserte : la caserne du camp prétorien sur la gauche à distance se tient silencieuse comme une chose abandonnée ou qui sommeille. La ville est enveloppée dans la gaine brune de ses murs.

Et la vierge va frémissante d'amour. Elle ne sait rien des déceptions et des outrages de la vie, de ses langueurs et de ses abattements, des tristesses qu'elle amène et dont elle charge les fronts et les yeux même lorsqu'ils sont jeunes. Elle n'espère rien parce qu'elle attend tout. Elle tressaille aux appels de ce qui est grand et doux. Mais un surtout a fait se dresser son âme.

Les fiancés d'alors avaient douze ans : l'éducation ni la formation n'étaient les nôtres. Elle aussi est fiancée : elle a trouvé et entendu, celle-là, celui qu'elle doit chérir. Cependant nulle main d'homme n'a caressé ses cheveux, et nulle bouche étrangère n'a frôlé son visage.

O Bien-Aimé qui vous penchez sur tant de cœurs de jeunes filles pour les demander et les prendre dans un attrait divin, c'est Vous qu'elle a choisi. Et jolie

dans l'éclosion superbe de sa jeunesse elle court en ce moment vers Vous. Sa poitrine aspire avec ardeur l'air frais que le souffle de la nuit en tombant des monts gelés a refait nouveau et fécond. Et il avive le songe profond et mystérieux qui l'emmène loin de ceux qui l'adulent. Comment dois-je me la représenter ? Est-ce telle qu'un peintre moderne l'a rêvée parmi les lis et portant dans le berceau de ses bras l'agneau blanc ? Un ovale exquis, de longs cheveux dénoués ; des grands yeux pleins de charme tendus très loin vers une vision qui est Vous ; une bouche faite pour sourire et qui parle et qui chante même quand les lèvres sont closes. Mais non, elle était semblable aux enfants que je rencontre au Pincio accrochant leur petit bras à celui de leur mère heureuse, avec des cheveux noirs et des yeux qui luisent, ses joues ont la couleur de la chair des pommes lentement mûries au soleil, et sa bouche est comme un fil de pourpre, son cou est de l'ivoire tout pur, tout rare.

Et ses beaux yeux sont fixés sur la ville qui devant elle grandit, grandit l'appelant aussi de sa rumeur de vie, de vie qui n'est pas pure, qui n'est pas divine, mais ardente et passionnée, la vie d'en-bas.

Ce qu'elle perçoit, elle, c'est l'hymne du sang des martyrs : il est monté jusqu'à elle, il l'a enveloppée, imprégnée et transformée. Elle ne sait pas si le monde est un abîme de souffrances et de deuils : elle éprouve seulement que le sacrifice d'une vierge est utile et salutaire parce qu'il prouve l'amour. O mourir pour Lui montrer qu'on L'aime !... Et cela le savait-elle aussi que c'était de la réparation pour des crimes et des fautes ?

Et elle va pour mourir.

Tout alentour d'elle éclate la lumière et la joie de

la vie. Et cette griserie même de la vie sans qu'elle s'en doute la pousse à la mort. Mais c'est Dieu qui lui souffle cela pour accroître son courage et empêcher ses forces de défaillir...

Pourquoi penser à la mort, ô jeune fille, quand tout rit à la vie et la célèbre. A d'autres cette hantise, cette hâte, cette fièvre de l'en-allée, à ceux qui sont blasés, qui n'attendent plus rien d'eux-mêmes, ni du monde, à ceux qui ne saisissent plus rien dans la lumière du jour et dans la joie du ciel, à ceux qui boivent des hontes et que rongent des inquiétudes sinistres, à ceux qui sont trompés et déçus. Mais à vous ce n'est point l'heure. Vous êtes enviée, caressée, admirée : que faites-vous ? Allez ! Parez vos cheveux. Ouvrez vos yeux pour que leur flamme donne sa splendeur. Soyez heureuse. La vertu n'a pas peur de la grâce et de la beauté : elle les achève et les orne et, après, les offre à Dieu comme son œuvre. Pourquoi la nuit, le tombeau sombre et froid ?

Il y en a tant qui vont songer à vous et crier vers vous ! ceux que vous avez fuis, délaissés... Et leur tendresse ne sait où vous reprendre, où vous chercher. Ils vous appellent. Ils vous attendent, croyant toujours que vous allez paraître, surgir d'un buisson, d'une touffe de fleurs d'hiver, de mimosas d'or ou sous les amandiers qui éclatent leurs boutons. Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? Ils vous guettent. Ils ne savent plus, ne comprennent plus. Et la nourrice en pleurs ne sait que dire de vous. Et leurs plaintes s'égarent à ne point vous entendre y répondre. Et leur amour grandit à craindre affreusement pour vous. Et quand le soleil sera au midi, et que vous ne serez pas là..... !

Mais sa réponse est en un mot : elle aime. Quelle

preuve plus grande de l'amour que de livrer sa vie, celle qu'on a et qu'on possède, et toute celle même qui se promet et qui s'annonce ?

... Et sur la place du Forum de Nerva, dans l'enceinte du portique magnifique où s'enclôt le temple de Minerve un brouhaha de foule où sonnent des chaînes, et des cris et des plaintes. Elle dans tout cela elle va le visage riant : c'est une épousée qui s'avance. Il n'y a pas plus de bonheur en des soirs de fiançailles ou de noces qu'en ce moment pour elle. Le juge est à son tribunal, sur l'estrade qu'entourent les effigies impériales. Elle est là à présent devant lui, professant ce qu'elle est et réclamant ce qu'elle veut. Et sa beauté étonne et son courage fait frissonner. Les jeunes gens éperdus s'approchent pour la solliciter et celui qui doit la condamner lui-même la presse.

Son cœur qui ne sait pas, qui n'a pas encore entendu près de lui ce murmure, cette chanson qui trouble de l'amour avoué va-t-il chanceler et défaillir ? Il y en a tant de pauvres filles bien pures qui sont blessées et vaincues par ces seuls mots qui donnent de l'ivresse. Et la voilà qui parle : « Oh ! vous pensez me plaire. Arrière ! ne sentez-vous pas que vous injuriez Celui qui est mon fiancé : nul autre que Lui ne m'aura, car Il est le premier qui ait touché mon cœur et qui m'ait choisie. Allons, bourreau, dépêche-toi. Il faut que ce corps périsse qui ne peut être aimé par des regards auxquels je me refuse. »

Le juge frissonne ; les bourreaux tremblent. Mais le délit est public. Il est temps de sévir. Elle va périr égorgée.

O le Bien-Aimé, apprêtez-vous et approchez. Elle vient celle qui est à vous et que nul autre ne possé-

dera. Elle vous donne sa vie qui éclôt, ainsi qu'une gerbe de fleurs. Venez la prendre pour l'introduire chez vous enfin.

Voici l'heure chaude du jour ; les ombres se rétrécissent sur les pavés devant le temple. Agnès a découvert son cou d'ivoire. L'exécuteur l'a saisie par ses longs cheveux dénoués la vierge qui se fait donner sa dernière parure pour aller vers l'époux auquel dans la lumière qui fulgure elle sourit. Il plonge son glaive dans la gorge tendue. Et la jeune fille de douze ans s'affaisse sur le sol illuminé. Les suprêmes forces, encore un éclair de vie, et elle relève ses vêtements qu'on lui avait ouverts et répand sa chevelure noire sur ses épaules, et s'endort....

Elle est tombée l'aimée et l'aimante du Christ. Ses yeux ont perdu leur splendeur et la vision vers laquelle ils se tendaient s'est éteinte en eux. On ne regarde plus le chemin à parcourir lorsqu'on est arrivé. Ses joues roses sont pâles, son cœur silencieux et son âme envolée. Où ? Loin ? Oh ! non. Peut-être, invisible, est-elle là pour sourire à ceux qui viennent de l'unir à Celui qu'elle aime et les inviter après elle.

.
La campagne est demeurée comme le matin pleine de lumière et de joie. Le midi est passé et la tombe est close aux sillons de la terre. Dans les pins des oiseaux chantent à cause d'un peu de chaleur venue.

Le soir sur tout s'étendit comme hier, avec les mêmes étoiles aux mêmes places coulant de l'infini jusqu'au sol, la pareille rivière d'or.

... Le tombeau s'est agrandi. Le caveau est devenu immense. J'ai souhaité maintes fois m'avoisiner bien près du cercueil d'argent où elle sommeille.

J'ai erré dans la catacombe qui environne la basilique de son réseau de couloirs nocturnes : c'était pour trouver la galerie précieuse, celle qui longe le sépulcre et où l'on tenait comme une grâce d'être enseveli. Maintenant j'y suis. Le plafond de ce boyau est divisé en travées par des poutres en fer enserrant de la maçonnerie : c'est, au-dessus, le pavé de l'abside. Les murs sont des tombes fermées : devant, encore à leur place, les petites lampes de terre cuite avec leur bec noirci par la mèche qui jadis y brûla de longues heures, caressant d'une lueur pâle et mourante la plaque de brique ou de marbre qui claustrait le défunt à jamais. O les privilégiés d'avoir obtenu de séjourner auprès de la douce jeune fille ! Des émanations de sa chair allaient jusqu'à eux. Quand celle-ci lentement se dissolvait dans le sarcophage de pierre, la leur moins pure peut-être se perdait dans le sol sous l'humidité qui fait pourrir. C'était comme une offrande, une manière d'hommager la Sainte vénérée.

Longtemps ils restèrent seul à seul avec elle. On ne le savait plus. Mais au moins depuis qu'on a découvert leur pieuse retraite, on n'a pas violé le secret, le mystère, l'intime de leur tombeau. La lampe dans son étui de ciment pourrait encore recevoir de l'huile et briller encore et prier ; plus n'est besoin sans doute : Agnès si voisine a reçu leurs âmes dans le ciel de son époux. Le vase des parfums est brisé, ses parois colorées et fleuries de tant de nuances ont sous la bougie des reflets précieux. Des noms : personne ne les lit plus depuis que ceux qui aimaient ces morts sont morts eux aussi. Et voilà des siècles de tout cela.

Dans le cercueil dont maintenant je me sais proche qu'y a-t-il, que demeure-t-il du petit corps qui s'y

coucha la gorge trouée, sanguinolente, les yeux clos à tant de choses qu'ils étaient heureux de n'avoir jamais vues ? Il y a seulement quelques années lorsqu'on ouvrit le coffret qui gardait le cadavre on ne trouva déjà plus que des débris d'ossements, de la poussière et de la chair agglutinée de matière visqueuse, cet extraordinaire produit que souvent dans ces sépultures des catacombes la putréfaction des corps distilla elle-même pour s'empêcher et s'arrêter — comme honteuse et contrite de son œuvre abominable. Mais quand on veut enlever cette chose épaisse, la chair en moins d'une heure noircit et achève rapidement sa pourriture. Les dernières reliques d'Agnès touchées par les mains trop chaudes de ceux qui les palpèrent alors ne sont-elles pas parties en une fine poussière, en un rien ?

Et pourtant... un jour, — ô ce jour ! — il surgira triomphant le pauvre corps et bousculera l'autel de marbre et la riche statue d'onyx taillé et de bronze doré : il fera reluire de sa propre splendeur les vieux ors de l'abside qui en jubileront, de cette joie des choses qui nous est encore incompréhensible... Quel étonnant spectacle sera en ce jour toute Rome, la ville et les champs inféconds de la campagne rousse ! Dans l'apothéose des horizons embrasés comme jamais ils n'auront été aux plus magiques soirs, les milliers de Saints se dresseront serrés, pressés en couronne autour du front ridé des vieux murs bruns. Et ils monteront vers le ciel en longues théories blanches telles que n'en vit point en ses rêves puissants Le Dante. Oh ! L'assomption magnifique !

Aujourd'hui le caveau est en fête. Et tout à l'heure on va bénir deux agneaux blancs.

Dans la nuit tombée alors que les façades et les

coupoles s'étaient éteintes sous le feutre bleu ardoise du ciel, je suis allé dire une prière au Forum de Nerva. A quelques mètres d'écart d'une rue étroite très animée, où passent des tramways, des chariots, des voitures, deux belles colonnes cannelées toutes noircies par le temps et les promiscuités sortent du sol, d'entre les pavés. Derrière elles, la draperie gris terne d'un mur en gros blocs de travertin. Et dans l'enfoncement ménagé entre leur montée, comme dans une niche, sur l'entablement, un bas-relief représentant Minerve casquée. Un bec de gaz par devant éclaire cela de lumière jaune qui atteint à peine à l'image de la déesse et laisse dans les ténèbres le reste de la frise. Deux fenêtres carrées et pas grandes trouent ce mur de fond qui est façade de maison : l'une d'elles, toute maillée de barreaux énormes, a aussi de la lumière qui passe, lampe de pauvre qui, depuis longtemps, s'allume là et tremble sur la solennelle ruine. Elle est tapie sournoise dans ce mélange d'éclairage jaune et d'ombre. Le temple qu'elle entourait gît inconnu de la foule sous les bâtisses d'en face auxquelles je m'adosse ; ses matériaux ont servi à orner Sainte-Marie-Majeure et la fontaine Pauline au Janicule. Plus rien ne pense à Agnès et ne parle d'elle, de son arrivée stupéfiante sur cette place ce matin, de sa beauté, de sa jeunesse sacrifiées dans un flot de sang. Les pierres rugueuses et grises, les personnages de là-haut et Minerve droite dans son cadre sont silencieux. Un omnibus passe et fait sonner durement les dalles de ses roues pesantes. Des hommes, des femmes du peuple, des ouvrières vont et viennent et doivent me trouver stupide à me voir là debout à ce coin de rue regardant cette vieille chose que de la nuit enveloppe presque entière.

S'ils ne savent ce que je pense et s'ils se le demandent, je le leur dis ; mais ils ne me liront point : je contemple Minerve dans les plis noirs et poussiéreux de son manteau de pierre, la pâle déesse qu'on voudrait à cette heure prendre pour un fantôme abandonnée et mise au pilori pour les crimes qu'elle abrita ; et je pense à la fiancée de douze ans qui, depuis des siècles, jouit dans les bras et sur le cœur de son époux de son éternel mariage.

Et loin, bien plus loin que d'habitude parce que de la brume épaissit l'air, peut-être dans l'impénétrable cité où elle demeure, quelques étoiles se sont mises à percer, ténues comme la flamme de falots vus à trop grande distance.



Place Navone. — Église dont la façade met en morceaux le satin rose du ciel, en des fins de jour, à cause de deux hauts campaniles qui la flanquent. Au dedans elle est petite et ronde. C'est fête aussi en l'honneur d'Agnès. Agnès, la même ? — Mais non une autre. On s'obstine à les confondre parce qu'au cours des temps leurs histoires se sont mêlées. Celle-ci est morte plus de trente ans avant la jeune patriennienne, sa véritable fête est au mois de juillet¹. Elle fut ensevelie dans un cimetière de la Voie Salaria. Et leur martyre ne se ressemble guère.

Pourquoi dans leur lente venue vers nous des êtres étrangers l'un à l'autre se sont-ils ainsi prêté de leur beauté, comme si celle qui leur est propre ne leur suffisait point ? Des grains de pollen envolés dans le vent transforment dans le repos des saisons mortes

¹ Tel n'est pas l'avis de P. Allard.

la couleur de fleurs. Est-ce le hasard qui fait de ces réunions ? Est-ce l'amour qui souffre de voir éparpillés sur plusieurs les charmes qu'on voudrait à une seule ? Est-ce le besoin de plus de merveilleux ? Et les deux Saintes doivent sourire dans leur éternité heureuse de notre naïveté. Et elles doivent se regarder avec des yeux charmants pour se rendre mutuellement dans les louanges qui montent des églises et des cœurs la part qui leur revient à chacune. Et je les vois se pencher du sein de leur éblouissant bonheur, et dans un immense geste qui n'est vraiment qu'un, nous envelopper et nous bénir, l'enfant qui n'avait que douze ans et la jeune fille qui rayonnait de ses vingt années jeunes.

Elle avait à peu près cet âge-là : vingt ans, l'instant où l'on a déjà pu verser des larmes qui font mal, pour soi ou pour les autres, car on a déjà vu, en passant, des misères, des souffrances et des hontes dans les yeux trop tôt éteints ou dans les haillons. Elle ressemblait à beaucoup de jeunes filles de nos jours que la légèreté n'absorbe pas ou n'a pas prises du tout, de celles qui sentent leur cœur mais qui le gardent ou en dépensent quelque chose comme une aumône : elles sont jolies, gaies, elles savent que les amitiés s'éteignent comme les cierges après les offices du soir dans la nuit des églises, et qu'une seule est fidèle : elles l'ont choisie et préférée et à cause d'elle s'approchent des humbles, des méprisés, des pauvres et leur parlent de Dieu pour les instruire ou pour les fortifier, elles les consolent parfois simplement en prononçant le nom du Christ, leur ami, de la voix douce et caressante de celles qui aiment. Et elles attendent que Lui les attire davantage ou les guide sans leur quitter la main ailleurs. Mais, ô la joie de se pencher dans une cour d'hôpital à l'oreille

d'une jeune fille malade à qui jamais la vie n'a donné un sourire et qui, lasse, souhaite de mourir, et de la laisser espérante et joyeuse par ce qu'on lui a dit!...

Agnès était à Dieu, vierge consacrée ; et elle enseignait la doctrine chrétienne aux femmes qui voulaient le baptême. Elle les poussait à adorer le même maître qu'elle aussi adorait et aimait. Ce fut la cause de son arrestation. Or il y avait dans les édits impériaux une peine prévue pour les femmes accusées de prosélytisme : c'était la servitude infâme. La jeune fille n'y échappa pas. Le préfet qui la juge ordonne qu'elle soit dévêtue, on ne lui laisse qu'une légère robe de dessous, et l'entrepreneur des filles publiques requis l'emmène en ce costume à son bouge. Les mauvais lieux se logeaient sous les portiques des cirques, sous les grands escaliers et dans les galeries qui couraient sous les gradins inférieurs. Celui-ci était au cirque de Domitien.

Et quand plus droite qu'une statue elle fut au fond de l'autre des prostituées et des impures, de celles que la vie a trompées et la chair perdues, tous ceux qui l'avaient suivie furent frappés de stupeur et se retirèrent. Il la gardait Celui qu'elle avait prêché et pour qui elle souffrait. Tous tremblaient devant une jeune fille et n'osaient prendre ce qu'ils venaient chercher. Un seul tenta de s'approcher d'elle et dans son geste fut arrêté par la mort qui le foudroya aux pieds de la condamnée. On avertit le préfet qui fit à nouveau venir Agnès à son tribunal. Il l'accusa d'avoir tué le jeune homme. Elle nia et dit : « J'ai vu un adolescent qui entraît avec moi dans le repaire de la débauche. Il était vêtu de blanc. Il se tenait à mes côtés. C'est lui qui a réfréné l'ardeur de ceux qui venaient vers moi. Et quand le plus impudent, le plus audacieux

s'avança avant qu'il m'ait touché, avant qu'il ait dit une parole il était ce cadavre que voici... Celui qui a fait cela, c'est mon Dieu et son ange envoyé près de moi. »

Le juge veut expérimenter la puissance du Dieu d'Agnès et réclame que le mort prenne vie. Agnès prie et le cadavre se lève. Mais les impies hurlent que c'est magie et demandent le supplice. On dresse un bûcher. La vierge se signe et joyeuse monte dans les flammes pour y mourir.

Quand les flammes eurent enveloppé son corps et que la fumée fut devenue assez épaisse pour l'asphyxier, son âme à elle aussi s'en alla pour la fête qui ne finit plus.

... J'ai suivi un moment les rives du Tibre tandis que le soleil descendait et fuyait. Et je monte à présent les degrés de l'église, sur la grande place de l'ancien cirque. Du buis répandu et qu'on écrase sent fort. Il y a foule pour les vêpres. Il y a foule aussi dans le souterrain. Dans l'escalier étroit deux courants se croisent, et à mesure qu'on s'enfonce on n'entend plus les chants d'en haut.

Une première salle avec un énorme pilier au milieu pour soutenir le plafond : tout de suite à gauche, un renfoncement avec un autel et en retable un bas-relief de marbre figurant Agnès dépouillée de ses vêtements entre deux soldats romains. Sur les parois de côté, des peintures : Sainte Cécile, et en face, la Sainte Vierge tenant l'Enfant. Elles sont bien dans le goût du ^{xiii}^e siècle, sauf le visage de la Vierge qui, effilé et mièvre, dénote plutôt un art récent. C'est là qu'on commence à prier avec une impression profonde. C'est le moment de lire les vers dédiés à la jeune fille par Prudence, qui vint ici, pèlerin, un

peu plus de cent ans après l'événement. Et tandis que la foule passe en causant, un peu à l'écart j'en fais ma prière. A me recueillir ainsi il me semblerait qu'il n'y a plus tant d'années entre cette minute et l'heure du drame, et je croirais toucher les choses lointaines et insaisissables autrement que par le rêve et par le culte.

Le Christ il était invisible alors. Maintenant il est là au fond de cette salle qu'illuminent des lampes fumeuses : il est sur la muraille en bleu sombre. Vêtu de robe rouge et de manteau bleu, il bénit à la manière grecque de la main étendue sauf deux doigts qui, rejoints et croisés, forment la croix ; il regarde de ses yeux blancs fixes, écarquillés, et sa tête à longs cheveux est enchâssée dans la croix d'un nimbe. On le dirait du ^{vi}^e ou du ^{vii}^e siècle : je ne sais pas son âge véritable, seulement le pli moins sévère de la bouche, la barbe peu fournie au menton, sembleraient démentir cette époque.

Et c'est là peut-être qu'elle fut amenée l'admirable vierge. Ce lieu n'était pas comme à présent tout plein de prières et la première qui s'y murmura fut sans doute la sienne : les nôtres viennent à la suite. Deux beaux anges se pressent aux côtés du Christ, le Divin et l'Aimé que des femmes ont chéri comme jamais nulle autre n'a fait pour des époux humains. Et Dieu sait pourtant ce que la terre recèle d'affections prodigieuses éperdues et sublimes d'impatiences ou d'attentes ! Mais les beaux anges ils étaient peut-être déjà ici même, invisibles quand Agnès outragée conjurait l'époux de la sauver !

... Alors elle, le voyait l'au-delà, cet au-delà profond et plein d'amour, l'au-delà pour tant de nous si épaissi de brume parce que la foi n'est plus vive, ni vigoureuse, ni excitante et qu'on ne risque plus beau-

coup sur ce qu'elle nous promet. Elle n'était pas du tout à la peine qui la frappait. Elle ne voyait pas les lourdes masses de ces piliers qui l'enfermaient sauvagement, et non plus elle ne voyait pas les voûtes abaissées qui voulaient surnoisement et cruellement l'écraser dans l'ignominie et leurs dessins, leurs volutes en relief de stuc qui d'ordinaire paraient la licence et la débauche et qui se riaient d'elle. Elle tendait ses bras vers l'Autre qui s'en venait. Elle n'avait point couru après l'heure de l'union et ne l'avait point de force devancée; mais maintenant qu'elle sonnait, elle souriait à sa musique et s'enivrait de plus ardente et de plus douce espérance. Et son âme, dans le recul ténébreux de ce bouge abject, baignait au sein de la lumière et de la joie, déjà de cette lumière et de cette joie qui n'ont point de nuits ni de lendemains...

Elle n'était pas à l'horreur qui l'accablait, mais à Dieu qui l'appelait et l'attirait de l'invisible et de l'infini.

O Saintes ! O pures ! O vierges ! Vous fûtes ainsi combien à vous animer dans la vision des cieux de pourpre et des cieux d'or, des cieux éblouissants, celui que plus tard, repensant comme vous, un saint et un artiste rêva. Vos esprits jeunes et vos imaginations chastes avaient des envolées plus naïves et plus tendres que ne sont les nôtres, et dans l'invité qu'elles vous adressaient, les clartés éternelles vous apparaissaient avec la chaleur des midis et la beauté des aurores. Ah ! ce que nous faisons peu pour Dieu auprès de vous ! pour Dieu et son Christ, pour la vie qu'il nous prête d'abord et qu'il nous promet par la suite indéfectible, sans couchant comme la sienne, car elle est la sienne même. Non ! nous ne les avons

plus les entrevues indescriptibles où des anges montent, descendent, vont en cercle avec des tambourins et des cithares. Hélas ! non, nous ne les avons plus !... Mais alors nous n'avons pas davantage l'ardeur à souffrir, à mater la chair et à résister aux pesées qu'elle fait sur notre âme.

O cette cave aux murailles sombres avec du bleu qui fut une officine de luxure et de débauche et qui vous vit, Agnès, debout, inviolée, triomphante parce que — vous l'avez dit — le Christ n'abandonne pas ceux qui se fient à Lui. A cette heure-là vous ne pouviez plus rien : vous étiez livrée, et il fallait pâtir la suprême honte, le dernier avilissement et malgré vous l'ignoble fête des sens. Alors c'est Lui qui a fait tout et qui vous a sauvée. A tous ceux qui L'aiment Il demeure présent et à l'instant qu'il convient, Il se révèle.

Par une petite porte, au fond et à droite, on entre dans une autre salle basse et carrée. Il y fait une chaleur étouffante. A la muraille, debout dans la tenue des « orante » Agnès semble triompher au milieu des flammes. Près d'elle le palmier et les lis croissent. Puis à la voûte bleue se déroulent des théories de vieillards dont les barbes blanches tombent rigides et les mains portent des cithares, ou lèvent des coupes d'or.

Une troisième salle où la voûte est plus basse. Sur un autel un petit buste de la jeune martyre : la chevelure déroulée couvre les épaules, les mains croisées cachent la poitrine. Il s'enfouit dans une couronne de porcelaine sous le feu tremblant de quelques bougies.

Revenu devant le grand Christ assis sur son cousin qu'il écrase, les pieds posés sur son tabouret

carré, je m'incline sous le geste de la bénédiction. Et il me semble que l'appel de la Vierge traîne encore sous la rumeur de la foule qui descend et qui monte : « O Christ ! attire à Toi les âmes qui n'aspirent qu'à Te rejoindre. » Il y en a tant dans l'incommensurable lupanar de ce monde exposées et tentées. Il y a tant qui vont succomber à des maléfices dont le charme trouble. Des jeunes filles, il y en a qui ne savent où se prendre pour se garder. Il y en a qui souffrent sous l'apparence de joies humaines. Il y en a qui se relèvent les nuits pour prier plus à l'aise et qui se flagellent parce qu'elles savent que ces heures de silence sont aussi pour plusieurs des heures de péché et de crime : elles réparent dans l'enfermement d'une chambre close.

O Christ ! attire à toi les cœurs qui n'aspirent qu'à te rejoindre.

En haut dans l'église qui paraît grise et qui est pleine de gens tassés, debout, ce sont les chants pâteux et les glapissements des eunuques.



Trois jours après je suis dans le profond d'une catacombe¹, sur cette même Voie Nomentane où sainte Agnès a son tombeau au centre du cimetière souterrain qu'on a creusé, éventré pour loger autour du sépulcre la basilique.

Une chambre longue aux parois lacérées de tombes et qui s'achève en abside, une petite abside blanchâtre rongée par le temps et les années d'enfouissement dans la nuit et l'humidité. On y voit encore des traces de stuc. Dessous, le trou de deux sépul-

¹ Le cimetière ostrien.

tures. Au plafond, une cheminée noire à l'embouchure énorme : c'est un lucernaire bouché à son sommet. A droite de la porte par où on entre, un arcosole à demi ouvert, à demi fermé d'une brique peinte ; un agneau et un lis. Par devant, attaché au mur, le débris d'une tablette de marbre qui bordait la tombe : c'étaient les lampes qui brûlaient là, qui consumaient pieusement leur huile pour une martyre. Puis venant à la même hauteur un fragment de colonne qui fut un autel. Il y a une illumination plus fournie qu'ailleurs dans ce cimetière. Ce n'est plus la planchette en triangle portant trois chandelles comme dans les couloirs, mais des gros cierges, mais des bougies sur une couronne de bois pendant à la voûte. Et la foule y passe et y fait station, et une procession y vient et s'y arrête, et on s'agenouille et on chante les litanies des saints et on récite de longues prières.

Pourtant ce sont des tombeaux vides. Oui, mais dans les catacombes il n'y a pas de tombe qui soit vraiment vide. Car la terre rouge, le tuf poreux a repris les chairs à mesure qu'elles se résorbaient sous les actions chimiques de la décomposition. Et ce sol qui ne produit rien, où plongent à peine des racines d'arbres ou de plantes a tout conservé du précieux dépôt : rien n'y manque. Et jusqu'au bout des temps ce linceul fauve gardera ce résidu des corps.

Et puis c'est le lieu d'un drame, le lieu du martyre d'une autre vierge qui à présent repose dans un même caveau avec Agnès, sainte Emérentienne... O la jolie histoire ! Emérentienne est sœur de lait d'Agnès, fille du peuple et pas encore baptisée. Elle arrive sur la tombe fraîchement fermée de la Voie Nomentane : elle vient pleurer celle qu'elle

aimait. Elle apporte la fleur de ses douze ans à l'autre qui a livré les siens au Christ. Elle y est surprise par des païens, des forcenés, des brutes qui l'assomment à coups de pierre. Elle meurt tout près de celle dont elle avait un peu du sang, s'étant nourrie du même lait.

Malheureusement — et je crois qu'il faut me rendre — on commence à dire que la réalité n'est pas cela. Elle est moins touchante, mais elle a quand même sa grandeur.

On était au 16 septembre, et dans cette salle où je suis maintenant, on célébrait l'anniversaire des deux saints qui étaient ensevelis dans l'abside. Emérentienne vierge et catéchumène était là parmi ceux qui priaient. Des païens soudainement se postèrent à l'orifice du lucernaire et firent tomber sur les chrétiens une pluie de moellons. La jeune fille fut atteinte et mourut écrasée, broyée, sur le sol qui me porte, sur cette aire brune et humide. Elle n'a pas eu, elle, à courir au-devant du martyre, ni à l'accepter lorsqu'on le lui offrait; il la vint prendre tellement à l'improviste que son sang répandu fut son baptême.

Des gens passent en causant bruyamment.

J'ai cheminé un peu par les allées sombres et étouffantes de la ville muette des morts, retrouvant mon ordinaire et étrange impression de grandiose et de néant qui se dégage de la profusion de ces tombes ouvertes où traînent en désordre des ossements. Je m'étais attardé dans une chapelle et je parlais avec un ami des peintures des murs et de celles de la petite voûte, des corbeilles de fruits et des oiseaux qui battent des ailes sous les pauvres lumières des bougies. Et près de moi j'ai entendu cet appel d'une voix féminine : « Suzanne, viens donc voir ! » et il fut

répété. Suzanne arrêtée à la porte eut un geste d'impatience et un plissement agacé des lèvres sous sa voilette au treillis fin et qui mettait de l'ombre sur son visage. Elle n'entra pas. Je crois n'avoir jamais si bien compris qu'à cette minute et à cet incident sans valeur l'immense indifférence de notre temps pour les reliques du passé, ou le snobisme qui fait qu'on s'y porte, et la bonne et ancienne religion tendre des mères qui aiment Dieu sincèrement parce que c'est Lui qui dans le flux mouvant de la vie leur a assuré leurs plus pures et douces joies.

... Le ciel a des bandes noires et des bandes vertes. Les monts de Sabine sont devenus bleus, d'un bleu uniforme et foncé. Ils paraissent avoir reculé, porté plus en arrière leur cercle, leur muraille enfermante. La plaine aussi s'est faite plus grande avec ses meules de foin renflées en huttes ou allongées, semblables à d'énormes silos, les unes intactes, les autres déjà tailladées et coupées à tranches droites comme des pains de beurre. Je suis loin du cimetière ostrien où des prières continuent dans le murmure distrayant des conversations. Me voici après avoir dépassé le misérable hameau où des pauvres habitent sous des huttes de chaume ou de roseaux, à l'extrémité d'un chemin encaissé : il n'y a plus devant moi que quelques mètres de route, un pan de pré un peu jaune, un rideau de pins parasols, et entre leurs colonnes et au-dessus de leurs touffes vertes la chaîne des montagnes qui montent vers le nord en s'abaissant. Silence absolu. Pas un bruit d'insecte, pas un chant de moineau, pas une plainte, pas un cri, ni même quelque chose de ces rumeurs incertaines qui décèlent de la vie. Dans l'herbe, de hauts brindillons secs qui frémissent quand le vent arrive. Du lierre qui se déco-

lore. Par moments, oui, le vent : il fait à mon oreille comme un grondement d'orage qui s'approche. C'est la fin des heures chaudes, car l'ombre s'étend déjà longue en avant de moi sous la tombée du soleil pâli. Quelques rares petites marguerites sont cachées dans des ronces.

Je suis plus loin encore. Le chemin monte puis redescend une colline qui esquisse un V renversé sur la plaine. A la pointe, une tour carrée en briques rêve ou veille dans cette effroyable solitude quel'hiver a mise ici. Sur sa façade deux petites fenêtres font penser à deux yeux ouverts, et des herbes poussent au front. Je regarde la fuite silencieuse et déserte de la route vers Mentana puis les monts devenus d'indigo et cette fois proches de moi. Au delà, sur le fond du ciel, des nuages simulent d'autres montagnes qui seraient roses, et pour y aller la trop vaste étendue des prairies a des barres violettes comme si c'étaient des champs de bruyères en fleurs, et des taches vert sombre qui rappellent les sillons de luzerne qu'on ne voit guère par ici. Et lorsque je me retourne, Rome est là. Pendant que je marchais tout à l'heure le cordon de pins c'est glissé derrière moi. Entre deux pommeaux verts le dôme fait dans l'air très immense son assumption bleue. Et tout à fait à l'opposé j'aperçois posé sur un socle invisible la couronne du Latran.

Je me retrouve au pont sur l'Anio, à cette sorte de forteresse crénelée qui enjambe la rivière. L'eau qui a des teintes cendrées de lune fait sous la poussée du vent les mêmes rides aux mêmes endroits : elle ne reflète pas d'images, elle a seulement des réverbérations singulières de lumière. Au vrai ce n'est ni une rivière, ni un ruisseau ; je ne sais comment chez nous ce serait nommé ; mais il n'y a rien de pareil.

C'est assez profond, on sauterait d'autre part à pieds joints d'un bord à l'autre. Puis ce n'est pas une belle allée, une avenue mouvante d'eau : c'est tortueux à l'excès et bizarre : les rives sont bossuées, compliquées, escarpées, déchirées à peu près comme un accroc dans une étoffe. Et pas un arbre sur les berges : la nudité et le désert.

Vigna Leopardi. — Les gens sortent de la catacombe qui va reprendre pour une année ses ténèbres et son recueillement couveur de morts. La petite porte de bois au flanc broussailleux d'un monticule dans le bout de ce jardin où il y a trop d'eucalyptus va se clore sur l'interminable escalier étroit qui ajuste ses marches dans la nuit.

Et j'entre à cette fin de journée à Sainte-Agnès. A cause de l'octave toute la parure de fête est restée : le chœur est tendu de brocart rouge avec des panonceaux de cardinaux brodés en or. Des guirlandes de fleurs en étoffe sur la balustrade et pour coiffer le baldaquin. Une dernière fusée de lumière touche encore l'arc triomphal et sa peinture, et dans l'apaisement des ors du soffite et des murs il n'y a que cela qui garde de l'éclat.

Elle dort l'enfant très pure dans ce caveau paisible dans les cercueils précieux, à cette place qui n'a jamais changé. Les parents n'avaient mis sur le trou de sa tombe que ces deux mots sur du marbre blanc : « Agnès la très sainte. » Nulle autre inscription dans aucun cimetière n'est pareille. Pourquoi l'a-t-on remisé dans un musée plutôt que de l'avoir laissé là ce cri éperdu et dévot de cœurs pieux et aimants : « Agnes sanctissima ! »...

Et quand la lumière a retiré sa dernière caresse à la fresque de là-haut, les souvenirs encore s'attardent dans mon âme devant cette tombe éternelle d'une fil-

lette de douze ans. Et je veux moi aussi penser que sa prière fut celle-ci — l'autre Agnès au fond du lupanar, et Emérentienne dans le suprême souffle qui s'enfuyait d'elle disaient déjà sans doute des choses toutes pareilles :

« Non ! je ne puis humilier mon premier Amant en en regardant un autre, ni le délaisser Lui avec qui j'ai un lien d'amour, Lui dont la noblesse est plus haute, la puissance plus grande, la beauté plus charmante, l'amour plus doux et toute grâce davantage exquise. Pour moi déjà elle est prête sa couche d'hyménée. Pour moi résonne son concert d'orgues aux voix mélodieuses. Pour moi des symphonies virginales. Sur ses lèvres j'ai sucé le lait et le miel. Oui j'ai senti l'étreinte de ses chastes embrasements. Son corps s'est uni à mon corps et son sang a embelli mes joues.

Sa mère est vierge et son père ne connaît pas d'épouse. Les anges sont ses serviteurs, le soleil et la lune les admirateurs de sa splendeur.

A son parfum les morts revivent et les malades qu'il touche reviennent à la santé. Il a des trésors qui ne s'épuisent jamais et des richesses qui ne diminuent point.

A Lui je garde mes promesses. A Lui je me livre sans réserve. L'aimer pour moi c'est être chaste. Le prendre en épousailles c'est être vierge.

Et les fils ne manqueront pas après de telles noces où l'on met au monde sans douleurs, où la fécondité croît chaque jour... »¹.

Et Agnès se tut, Agnès aux yeux éternellement jeunes, éternellement purs.

Elle a eu des fils et des filles : tous ceux qui

¹ Actes du martyre de sainte Agnès.

aiment Celui qu'elle aimait et croient les choses qu'elle croyait, tant, que son sang a éblouis et que son exemple a fait lever.

Dehors les revoilà les points de feu dans les abîmes !
Ce qu'elles doivent être longues les raies d'or ténues
qui sont pour nous une gerbe et qui finissent là-bas
en une pointe, les routes éclairées qui s'enfoncent
dans les infinis où vivent les étoiles.

Car une nuit de plus s'est déployée.

VIII

ENCORE UN COUCHER DE SOLEIL SUR LES AQUEDUCS

Par delà la lourde et encombrante Porte Majeure, il y a un faubourg très long, le plus sale de tous ceux d'ici, je crois, et le plus grouillant. Une plèbe idiote me regarde passer. Et moi je ne sais pas pourquoi j'y suis. C'est un temps triste aujourd'hui, et on voit mal clair dans les étroites rues de la ville ; j'avais besoin d'air, de lumière et de campagne. Et en marchant, je me dis, je me berce de cet espoir que, peut-être, je pourrai descendre dans le cimetière de Saint-Pierre et Saint-Marcellin qui gît quelque part à distance des murs, sur cette Voie Labicane.

On suit les aqueducs noirâtres et solitaires qui donnent à l'âme de l'ennui quand le soleil manque : puis par un caprice de la route on s'en éloigne soudain et on les laisse à droite poursuivre leur chevauchée de pierre.

Une averse subite me prend et je me réfugie dans la première auberge venue. Elle est vide, ni client, ni tenancier ; mais on y flaire des odeurs de vin aigri. C'est lundi, alors sans doute que ça émane des fonds de bouteilles bues hier et la nuit, et j'en aperçois qui s'empilent dans un coin. Aux murs il y a de grossières peintures illustrant cette salle infecte de cènes bachiques, pour inviter à boire. Mon Dieu ! la hideur de ces choses ! Je suis écœuré, et je me sauve

de cette taverne de beuveries populaires ; j'aime mieux m'en aller sous la pluie qui, heureusement, finit.

Comme avant, le chemin n'a rien de gai : il est enfermé de murs qui sont hauts ; et dans la maçonnerie de ces enclos de vignes et de jardins, je vois pêle-mêle avec des pierres vulgaires des débris d'inscriptions, des fragments de marbres sculptés. Il y a assurément là une mine, une fortune pour un archéologue ; mais quand viendra le temps de faire parler ces vieux témoins délabrés des antiques époques ? ils sont partout ensevelis nombreux dans le sol de cette cité.

La monotonie de cette route ne m'a point certes jusqu'ici procuré le secours que mon âme attendait, et son poids de marasme n'est pas levé. Je m'enfile sans enthousiasme par une grande porte peinturlurée d'ocre frais : au fronton je viens de lire une dédicace aux deux martyrs dont c'est sous le secret de cette terre la tombe. Au reste ils sont ici plus de cinquante victimes de la foi et de l'amour. Il y a une longue allée avec des bordures, des plates-bandes surmontées d'arbres qui les couvrent de demi-jour et de lumière verte. Et au bout se plante une grosse ruine circulaire en énormes morceaux épais de maçonnerie qui de très haut dominant et enferment une maison blanche collée à une chapelle close.

Mais voici qui était inévitable : il y a comme ailleurs monopole de la commission d'archéologie : je n'entrerais pas dans la catacombe. Pourtant j'en verrai l'accès ; j'en ai la promesse d'une petite femme très polie, peu italienne de manières et qui parle deux mots de français.

C'est dans la sacristie une solide porte barrée d'une poutrelle qu'assujettissent des cordelettes :

derrière, l'escalier s'engouffre dans le noir : au bas, un long couloir creusé de tombes dans ses parois de tuf, toutes ouvertes. Sépulture des saints d'autrefois : je ne me dis que cela ; c'est peu de choses, ces trous vides, et j'aime bien, je chéris même ce peu : il me semble que j'échappe pour autant à la veulerie moderne. Je sais que je suis ridicule à penser du mal de mon temps, il en vaut d'autres, il vaut mieux que d'autres ; mais tout de même rien n'autorise à prétendre contre moi qu'il égale les premiers âges catholiques, ceux où l'on s'aimait si paisiblement, malgré la terreur des persécutions, sans pédantisme et sans duperie, parce qu'on vivait avec le Christ, d'un esprit Le connaissant et d'un cœur qui Lui donnait la préférence. O ces âges où la mort était douce et où on lui riait, en lui tendant les bras comme à une amie, ce que l'on ne fait plus de nos jours si ce n'est à vingt ans, lorsque la chair n'a pas su prendre la domination en nous !

Tout de même je ne vais pas loin dans cette galerie : après deux cents pas je me heurte à la grille de fer du chancel. A ce terminus il y a deux chapelles : l'une vide encombrée de terre, l'autre disposée pour le culte ; on y célèbre rarement. Alors il me faut à présent remonter au jour gris du dehors. La ruine qui enclôt cette demeure et cette petite église blanches doit bien les garantir contre les bourrasques de l'hiver. C'est d'ailleurs préparé pour un repos calme, celui de la mort, dans cet écart de la ville et de la route : — on dit que c'était le mausolée de sainte Hélène.

Un peu plus avant sur la voie, enfin les murs, les auberges, les fermes ont cessé. Elles se sont retirées muettes en arrière de moi, et je suis resté seul. Toute la campagne se déploie comme une tapisserie : les

rairies plates où tant de choses paraissent déjà s'être endormies pour la nuit qui ne veut plus tarder à les ouvrir. Rien ne bouge, il semblerait que rien ne vit. Pourtant, au fond de tout, — ce soir on les dirait infiniment proches — les Albains ondulent sous leurs tapis très bleus de velours, ils font des plis, des bosses, puis jusqu'à la plaine aux teintes de vert et le rouille, ils se mettent à dévaler leurs pentes où les lignes reposent.

Sans qu'on l'ait pu prévoir, sans que rien l'ait annoncé, le couchant, la chute de cette journée lugubre et triste, se fait d'une splendeur rare. Sur l'horizon, entre la ville et les monts, tout est d'un vermillon incandescent avec des sillons, des fosses où la lumière s'attise, se donne plus de puissance et d'ardeur : on y voit flamber des tons magnifiques de cuivre. C'est à l'écroulement brusque d'une traînée de l'aqueduc de Claude que le ciel fulgure pareillement, comme si l'on eût abattu le vieux rideau de pierres vermoulues pour moi, pour que je puisse admirer. Car à droite et à gauche de cette trouée, les arches grises reprennent leur cheminement ; elles s'emportent sur l'immense diffusion rouge étincelante, elles s'ajourent afin de laisser couler un fleuve, un torrent de rose vif qui se précipite par leurs sombres écluses ; enfin les voilà tout au lointain, on ne saurait dire où, qui s'achèvent et se perdent sur un floconnement de nuages bleu et vert très lavé. Et quand on les regarde s'y terminer, c'est une idéale confusion de nuances, c'est paisible comme un souffle de vent qui meurt.

Au-dessus de Rome s'allongent des fuseaux violet lilacé ou lie de vin : ils s'étirent, striés d'ombre, mais immobiles : pas un coulis d'air pour les pousser, on croirait qu'ils n'iront jamais plus vers d'autres régions.

J'ai, proche de moi, un premier plan fantastique. Des tas de foin amassé s'arrondissent, soulèvent un dos énorme, sombres et noirs avec des rechamps d'or éteint. Tout d'abord, si voisin de cette route, on les voudrait prendre pour des tombeaux, de ceux-là qui s'en vont s'effritant au long des voies romaines ; mais alors ils sont trop : ce serait un cimetière.

A l'extrême fond, sur le profil de la Reine, de la Ville souveraine et maîtresse, une extraordinaire couronne déchiquète une rangée de fleurons qu'on numère aisément : je reconnais le frontispice du Latran dont les statues à cette distance se défigurent. Et moi qui sors de cette catacombe noire, je me dis que toute cette gloire prodiguée ce soir comme en tant d'autres, qui éclate par-dessus ce sol pétri d'ossements de saints, elle est faite par Vous — mon Dieu — pour les martyrs qui ont sommeillé longtemps après leur mort en ce champ d'à-côté et pour ceux qui, encore ensevelis dans l'inconnu de cette glèbe rouge et sans les honneurs de notre culte, y reposent et y attendent que soit sonnée l'Heure, car n'est-il pas écrit en un livre qui ne ment pas que les reliques de vos saints ne sauraient rester privées de toute gloire ? Alors quand les hommes dont les moyens sont toujours si bornés n'y peuvent rien, c'est Vous — ô l'incompréhensible Amour — qui les magnifiez.

Aussi je me demande si n'importe où qu'on soit dès là qu'on voit se déployer de ces splendeurs indicibles — oui, nulle plume ni nulle voix ne peut les dire — il ne faut pas penser et croire que Vous honorez en ce moment-là des saints. Car si peut-être on ne contemple point en d'autres lieux qu'ici des spectacles comme celui-ci, comme celui qui se poursuit devant moi ; il y en a cependant de grandioses et de

glorieux qui soudainement changent la face de la terre et font rêver aux apothéoses divines qui nous sont promises, aux entrées possibles de l'éternel ciel, de l'inconcevable béatitude.

O ce soir sur les bords de la Loire, puisque le souvenir m'en revient ; en ce début d'automne, la saison pourtant où tout ici-bas s'appauvrit — ah ! c'est aussi bien l'image de l'universel dépouillement qui accompagne les en-allées dans l'au-delà ! — pour qui l'avez-Vous préparé si magnifique ? Le saurai-je jamais ?... On sortait d'un chemin creux enfermé de taillis où il commençait à faire nuit et frais, et d'où par le treillis fin des verdures on apercevait de l'incandescence, un champ incroyable de rubis : ce fut une féerie que de découvrir cette jolie plaine. Elle n'était point comme celle-ci plate et unie, mais un peu moutonnée et détaillée par des avenues bordées d'arbres qui montaient allégrement dans le bain de lumière rare. Nous étions sur une hauteur où il serait doux de vivre, en un coin où ne vient point le froid, et qu'à cause de cela on nomme la Côte Chaude ; tout ce qui saillissait de l'océan vert émeraude, devant nous, s'essorait dans la suprême joie de cette fin de jour heureux. Et sur la nappe de feu, sur la bouche de fournaise de l'extrême ciel, les grands arbres tout à fait immenses de taille, s'élançaient, jouissant d'être, et traçant des arabesques noires, des formes sombres comme de démons ou d'anges, ou d'âmes sortant de la terre profonde pour aller vers d'invisibles et d'inconnues régions. On eût dit une de ces enluminures anciennes dont les moines paraient leurs antiphonaires. Seulement de la vapeur blanchâtre se dégageait lourde et massive des prés déserts, attendant plus de nuit encore pour se haus-

ser davantage et envelopper. Mais sur nous le ciel était tenacement lumineux dans du beau bleu ; et comme ici l'ardeur rouge au loin persistait longtemps et ne s'éteignait que par d'insensibles gradations.

Était-ce — mon Dieu — ce soir-là, votre magnificence, pour des saints morts et couchés dans les sillons, en terre de Touraine, ou pour des âmes qui depuis une récente poussée de votre amour se sentaient plus voisines de Vous, plus à même de Vous découvrir et adorer partout. Ce que je sais, c'est que l'une d'elles au moment même où Vous faisiez éclater le mieux votre puissance et votre force de beauté, celle-là que Vous avez épandue en la suave nature, Vous priait en disant : « Dieu ! que les œuvres de vos mains sont donc admirables ! Témoin, ce ciel qui n'est que votre ouvrage. »

Oui, somme toute, et j'en conviens, il Vous plaît également de resplendir sur les justes qui vivent et sur les martyrs oubliés en des tombes précieuses !

Pour le retour, — car la nuit décidément envahit — encore les hauts murs qui emprisonnent, les maisons, les fermes, l'auberge misérable avec ses tristes peintures qui célèbrent le vin. Les aqueducs se mettent à ramper proches de la voie. Les arches trouent la masse noire de la géante maçonnerie ; et c'est comme dans une pénombre de cathédrale, les fenêtres du côté de la dernière lumière, quand elles reçoivent par les verrières les dernières flambées du jour qui disparaît. Ma route est parallèle à la muraille obscure, alors les voilà qui dessinent une belle courbe romane. Mon chemin à présent fuit et fait avec la noire traînée silencieuse un angle ; alors, l'arceau du sommet des fenêtres se brise en ogive, et des vitraux gothiques apparaissent qui nous éclairent, découpant

l'obscurité qui nous gagne ; ils sont richement décorés des couleurs les plus chaudes. En bas, c'est du rouge de pivoine, puis du vermillon ; au-dessus, du rouge feu ; plus haut, du rouge orangé, du rose vif et enfin après, quelque chose d'infinitement dégradé qui s'éteint dans du bleu nuancé de vert très délicat, léger et vaporeux.

Peu à peu, encore tout cela s'apaise lentement comme une flamme qui meurt ; solennellement, avec de la grandeur et du mystère, et à mesure que l'ombre se fait plus dense, on se sent pénétré de divin, de piété ; cela force presque à éprouver la présence de Dieu. Une étoile s'allume et tremble dans la profondeur de la nef mondiale. C'est tout semblable au petit feu discret d'une lampe de sanctuaire qui se met à vibrer sur les murs, sur les autels, sous la voûte et qui rend tout immense, prodigieux, quand tout est devenu bien noir et impénétrable aux yeux.

IX

LE VATICAN ET LA CITÉ LÉONINE

Sur l'autre rive du Tibre qui n'eut longtemps que des terrains vagues, le Vatican. Autrefois, une colline verte bordant la Voie Aurelia et limitant les jardins d'Agrippine et de Néron. Aujourd'hui, une colline encore ; mais ébréchée pour laisser place à la Basilique ; une simple colline, mais portant un monde : jardins, palais, musées. Aujourd'hui, une puissance.

Voilà ce que l'on se dit par où qu'on y entre du moment qu'on en franchit une porte. Je regardais hier depuis le Pincio ce groupement d'édifices. Ils surgissaient serrés les uns contre les autres, dominés par la coupole qui plongeait dans un ciel maussade. C'était comme un îlot dans ce quartier neuf des Prati, et ça avait sa grandeur. C'était quelque chose de très vieux dans quelque chose de très moderne ; mais surtout c'était du majestueux saillissant de ce faubourg mesquin, de cet amas hideux de maisons trop bourgeoises ou trop plébéiennes. Pourtant, ça paraissait aussi être une vigie, une garde, une protection pour ce lot retiré de la ville. Et sans efforts d'imagination, j'y pouvais voir le symbole de ce qui est l'essence de la papauté et sa force : l'esprit conservateur et le zèle pour la défense des intérêts sociaux ; ces choses faisant intimement partie de la mission qu'elle a de conduire les hommes à l'éternité.

Ce matin je viens de faire vingt minutes d'anti-chambre pour attendre que me soit accordé un billet d'accès aux jardins. Une formalité bien inutile, car on me l'a donné sans savoir qui j'étais ; néanmoins le gendarme à la porte en exige la présentation.

Je ne suis pas seul : bien des Anglaises me suivent en casquette plate et en paletot sac. Je suis déçu. O le triste jardin ! je pensais à quelque chose de grand, de beau ; mais non, je n'ai qu'une impression d'abandon et de solitude dans du manque d'air. Un palmier maigre et efflanqué au milieu de plates-bandes à la française ; des orangers en pots ; des allées emmurées de haies trop hautes de buis ; des coins et des recoins sans but. Je n'ai vu de charmant et procurant vraiment une sensation de repos que le bois, un petit bois derrière les buis. Nous sommes en avril, les feuilles mortes tombées au dernier automne ont encore leur belle teinte mordorée : elles étaient constellées de mignonnes taches roses et qui sentaient exquisement bon, j'en ai ramassées à pleines mains : c'étaient des cyclames finement jolis à l'odeur grisante. Parmi les cyclames qui foisonnent et les feuilles sèches et les mousses, sous ces arbres, il y a des bancs de pierre, des sarcophages antiques, où l'on peut s'asseoir. J'ai songé tandis que j'errais là en faisant bruire les feuilles que le pape devait comme moi préférer ce bosquet au reste et sans doute y venait souvent se promener. Pourtant je ne l'ai pas comme Paul Bourget rencontré au détour d'un taillis de buis ou de laurier. Au delà du bois, j'ai aimé la surprise de la délicieuse fontaine en cascade et aux eaux étrangement vertes, malgré les rocailles fausses, mais auxquelles le temps, les mousses et l'eau ont donné comme de la réalité. Seulement le charme est rompu par la disgracieuse perspective de laides bâtisses.

Rien ne peut rendre l'intense tristesse qui m'a tenu malgré le soleil, malgré les cyclames odorant dans le bois et dans mes mains, quand je repris la route carrossable qui fait une ceinture à ce domaine. Route désolée et morne par les parterres sans fleurs : Léon XIII s'y donnait dans une berline aux glaces closes de rideaux, afin de ne rien voir, l'illusion d'immenses distances parcourues ; au galop des chevaux il tournait d'incalculables fois, revenant sans cesse au même point et ne s'en doutant pas : lui au fond de sa voiture assoupi et bercé par le roulement oubliait son enfermement, le poids des affaires, la monotonie de sa vie, et aussi, peut-être, son âge.

Cette partie haute des jardins est presque toute en vignes ; peu d'arbres, quelques buissons de laurier qui décidément abonde, et toujours pas de fleurs. Dans le milieu il y a une jetée de pierre, antique et basanée, qui aboutit d'une part, à un observatoire, et de l'autre, à une grotte de Lourdes. Cet édifice compliqué et bizarre a achevé ma gêne : la grotte assez bien imitée d'ailleurs est encadrée dans un frontispice rappelant celui de l'église du Rosaire et flanquée de deux escaliers monumentaux ; par eux on va à une plate-forme où se dresse une tour un peu lourde avec un clocher écrasé, c'est bien la Basilique au-dessus du Rosaire seulement en trompe-l'œil, car derrière il n'y a rien. Cette chose de chez nous, rencontrée si loin, m'a fait un instant ressouvenir de chants entendus, de processions surprenantes vues là-bas à Lourdes, et de soirs pleins de charme où l'on éprouve d'une étrange façon le voisinage de l'au-delà. J'ai retrouvé soudainement des impressions exquises de divinité et de surnaturel, toutes ressenties quelque jour en une indicible paix et une profonde joie dans un coin, sur un banc, sous un arbre de ce cher

Lourdes. Mais vite je suis retombé dans ma mélancolie d'aujourd'hui. Et je m'en suis allé après une prière, ayant laissé à la Vierge mes cyclames si jolis pour qu'ils l'odorent. Je suis venu par les murs très hauts qui sont les anciens remparts de la cité léonine et d'où l'on plonge sur la campagne nue, froide, austère jaunâtre, le seul aperçu que le pape puisse avoir des immenses environs de Rome : il est bien piteux et ajoute encore à la sombre solitude de ce domaine morne.

La pente du mont Vatican dévale sous mes pieds, plantée de vignes qui s'accrochent à des échelas. Sur le bord à quelques pas de moi, par-delà une plate-bande de gazons se campe un modeste chalet très rustique, de rondins de bois que le temps a noirci, pas d'étages et apparemment une seule pièce même en ce rez-de-chaussée. Un vieux qui semble veiller à la porte, mais qui en réalité a interrompu le balayage des allées à mon approche, m'appelle, me fait signe de venir par des gestes discrets. C'est un de ces vieux de par ici, gardiens tous de quelque chose et tous pareils : même complet gris, même casquette sauf le galon et l'écusson du maître, même moustache qui blanchit, même dos voûté, et tous boiteux, je crois bien encore de la même jambe. Celui-ci est certainement de bonne race, car il prend des airs mystérieux comme s'il me faisait une faveur qu'on n'accorde pas à d'autres, et le voilà cauteleux comme un valet qui redoute une colère.

« Signore, la chambre où Léon XIII venait travailler durant les chaleurs de l'été. Elle est telle qu'il l'a laissée...

— Magari ! »

Et curieux tout de même, je m'approche : je trouve une certaine joie à pénétrer, ne fût-ce que de ce peu,

dans l'intimité du grand pape, du penseur qui a manié tant d'idées éternelles et qui devait trouver un plaisir profond à cette partie de son devoir et de sa tâche. C'est une chambre hexagonale meublée d'une table au milieu et d'un ample fauteuil capitonné de blanc; un encrier, une plume demeurent là comme si vraiment le travail n'était qu'interrompu; l'écrivain va revenir achever la page commencée. Et un moment je crois entrevoir la pâle figure et le grand corps courbé du vieux pontife, ses joues maigres, son nez aquilin et ses yeux qui étaient, paraît-il, si remplis d'expression de vigueur et, malgré la mort menaçante, de vie intense. Plût à Dieu pour l'émotion que j'éprouve que le vieux qui m'a appelé à cette vitre close d'où je regarde ne m'ait pas trompé, et que cette chambre soit, comme il me le dit, ainsi fermée depuis que le mort qu'elle attend n'y a plus pénétré! Peut-être que de ses pensées y sont restées ou que de ses soupirs y sont figés aux cloisons, de ses soupirs de passionné, de grand aimant du monde! Très près de moi, la coupole gris de fer couvre en son ombre pleine de clarté les cercueils où il dort, où il a enfermé pour des siècles, jusqu'à ce que soit terminée l'universelle espérance, son esprit de génie et son cœur, où il a abaissé ses paupières sur ses yeux brillants.

Un petit vent frais s'est élevé. Je suis redescendu vers le bois où je retrouve le parfum des cyclames; je fais encore frémir les feuilles du dernier automne en y traînant paresseusement les pieds. Qui sait si le soir le pape ne passera pas lui-même dans les raies noires, dans les sillons que je laisse après moi.

Midi. C'est l'heure où les jardins ferment. Le coup de canon au Janicule. Les cloches sur la ville épellent l'*Angelus*. A la porte, je retrouve mes Anglaises en paletot sac et casquettes plates.

Comme le jardin, maintenant qu'il est vide, doit être encore plus silencieux : un silence d'église, ou de cimetière ! Et comme les cyclames dans la douce chaleur de leur nid de mousse et de feuilles où le soleil filtre à l'aise par les branches nues des arbres vont aiguïser leurs parfums d'encens rares, pour la venue du pape en cet après-midi, afin d'être le long de son chemin comme des cassolettes mises exprès par ceux qui l'aiment et le vénèrent ! Je m'en sens de la joie...

*
* *

Le grand palais carré qui se hausse derrière la colonnade pour voir la place par où lui viennent tant de foules me semble avoir quelque chose de mystérieux ou de sacré à cause du maître qui s'y est claustré. Cependant d'entrer par la fameuse Porte de Bronze qui se cèle à l'épaule d'un de ces prodigieux bras de pierre n'a rien qui procure l'émotion à laquelle on pourrait s'attendre ; on la passe tant de fois pour n'aller que dans les musées ou pour quémander dans des bureaux ennuyeux toutes sortes de permissions ! D'ailleurs le suisse de garde vous la laisse franchir sans vous demander aucun passeport.

Aujourd'hui, je viens d'arriver dans une vaste salle du second étage, et je dois pendant une bonne heure m'enfiler de salle en salle jusqu'à celle du fond la dernière, celle qui recèle l'hôte.

Donc une première salle : on me dépouille de tout l'inutile, chapeau, gants. Des valets de chambre habillés de rose, rose foncé, rose fraise écrasée, avec des culottes serrées au genou d'un beau nœud de satin, — tout leur costume d'ailleurs est de satin broché de fleurs et d'armoiries — se promènent avec des airs d'importance, des airs de grands seigneurs.

Une autre salle grise sous la lumière qui descend au dehors, avec des murs nus de stuc imitant des marbres de couleur. Un suisse est en faction près d'une porte étroite tendue de drap rouge, l'entrée d'un couloir secret pour aller chez le pape sans traverser tous les salons. C'est le dernier des suisses que je dois rencontrer, car les gendarmes et les suisses qui pullulent dans tout le reste des palais ne dépassent pas cette chambre. Désormais les services sont faits par ces valets en frac rose, puis par les camériers secrets de cape et d'épée, des nobles qui pour deux ou trois heures chaque jour endossent un uniforme et accrochent à leur côté une petite épée à poignée de nacre. Enfin tout au bout quand on approche davantage du Souverain Pontife, que le silence et l'isolement de tout commencent à se faire plus complets, ce sont des prêtres, jeunes monsignori, qui veillent sur la dernière et suprême porte, celle qui doit décidément donner accès dans ce cabinet de travail qui est aussi bibliothèque, où l'on est reçu.

Une troisième salle plus vaste et davantage lumineuse, tendue magnifiquement de soie moirée rouge vif. Des cheminées et des consoles avec des pendules, des statuettes, des objets d'art. Elle forme un coin et ses quatre fenêtres s'ajourent sur la ville et sur le mont Mario...

On tourne et c'est la salle des Arazzi. Des tapisseries des Gobelins sont pendues aux murailles : elles représentent des scènes de la vie du Christ. L'extraordinaire jour calme qui arrive atténué par les longs rideaux de satin blanc cachant les fenêtres éclaire doucement celle du fond. Un portique de palais où le Seigneur est debout. Son visage brille comme de la lumière : il bénit, enveloppé dans un manteau bleu. Sur de pitoyables grabats, des malheureux se

tordent exaspérés de douleur en levant vers lui des mains suppliantes qui sont osseuses et font des ombres tristes. On croirait entendre des sanglots. A ses pieds un homme presque nu, d'une maigreur atroce, guette sans doute pour ses membres décharnés le moment où l'on viendra le saisir afin de le porter au bain de Siloé : ses yeux ordinairement mi-clos sont démesurément ouverts pour voir le Prophète... Et parmi ces gens allongés qui ne rient jamais, dont l'âme est morne, malade aussi, il y a un misérable qui a déjà rejeté de dessus lui ses couvertures, encore cloué à terre par ses jambes paralysées et trop pesantes, il commence pourtant le geste de se lever... A-t-il pu l'achever et le finir ?

Il y a encore cinq autres salles que je traverserai tout à l'heure, une à une, à mesure que les audiences qui me précèdent se termineront. La toute première après celle-ci est la salle du trône, et la dernière, la salle du petit trône, assez banales d'ailleurs et servant peu à présent, seulement pour les réceptions de personnages politiques.

Dans cette marche lente vers un but encore éloigné j'ai tout le temps de rêver, et la matière ne manque pas. Ces palais du Vatican dans le soir qui s'avance. Leur recueillement et leur calme intense. Le pape tout près de moi et rien, à peine un peu d'apparat, combien insignifiant, pour déceler son voisinage. Des factionnaires là-bas aux entrées ; mais ici tout simplement ces valets en rose et les deux camériers qui se promènent en causant sans grande animation...

J'ai soulevé le rideau de satin blanc. Rome vue d'ici a quelque chose de féérique et un grandiose inaccoutumé. Le spectacle n'est plus celui qu'on découvre du Pincio, du Janicule ou du Capitole. Ce

que l'on aperçoit d'ordinaire de la circonférence n'est plus pareil lorsqu'on le regarde du centre. Et cependant ce sont les mêmes choses : la colline du Pincio qui fait un tréma noir d'où émerge la flambee jaune de la villa Médicis ; la rondeur du château Saint-Ange rose, portant à son sommet le terrible archange de bronze qui est noir autant qu'un démon ; au loin la tour carrée du Capitole, et un peu partout les campaniles qui vont dans un instant chanter leur « *Ave Maria* » et les coupoles de toutes les formes. Il manque le Latran : c'est le Quirinal qui tend son grand mur d'ocre et le cache, le Quirinal où flotte le drapeau italien ; et si ce n'était pas si distant, aux heures où souffle la brise, on pourrait prendre le claquement de l'étoffe pour du ricanement et de la moquerie. De la vaste place qui le devance ce palais étrange dont la porte est gardée par les deux Apôtres et par la Vierge, on a un des plus beaux coups d'œil qui se puissent souhaiter sur la coupole de Saint-Pierre : elle monte magnifiquement sur l'horizon dans la barre de feu du couchant, éternelle protestation contre l'inique agression d'il y a trente-huit ans et le roi ne peut sortir de chez lui sans la voir et lire dans les cieux où elle plonge son reproche qu'elle ne taira jamais, même après que tout le monde aura oublié les événements.

Elle, d'ici on ne peut l'apercevoir...

Sur les lointains se dresse la ceinture des montagnes : elle se dessine avec une netteté parfaite à cause de la pluie des jours précédents qui a lavé les immensités de l'air, la pluie lugubre qui nous a tenus lourdement dans tant de tristesse sous le manteau gris et endeuillé du ciel. Du Soracte aux Albains elle ne semble faire qu'un, la chaîne, et elle est bleu de Prusse avec des replis sans nombre en teinte

d'olive qui mûrit. Et plus loin encore par une subite échancrure, voilà des pics blancs de neige qui surgissent... C'est, alentour de Rome, comme les lèvres d'un cratère. Rome tranquille et insouciante repose sur le volcan, comme sur les monts, en face, les lacs d'Albano et de Nemi qui voilent de leurs eaux bleues et vertes la bouche qui lançait autrefois du feu. Et sur tout cela la lumière devient faible et mourante. Le soleil est certainement disparu depuis un moment déjà. Dans les salles il est très sombre, et, mon Dieu, on ne se croirait jamais dans une maison habitée. Et je penserais m'être trompé, être le jouet d'une illusion, si je ne savais... Oui le pas de ces deux ombres, les camériers, me le rappelle : le Pape est là, et tout à l'heure il va me recevoir. Par une fortune presque inattendue, je vais l'approcher dans l'intimité, comme tout le monde ne le peut faire... Oh ! je ne dirai pas tout ce que j'aurai ressenti en présence de cet homme extraordinaire, qui n'est plus absolument ce que sont les autres hommes, mais qui n'est pas au-dessus d'eux, à la manière des souverains, par quelque chose qui peut ressembler même sous l'affabilité à de la morgue, quelque chose qui est dans le sang et qui est aussi dans l'ambiance, dans la façon dont il faut se présenter, dans les termes que l'on doit employer. Ce qui sépare le pape du commun de l'humanité et des rois eux-mêmes c'est une dignité supérieure, inaccessible à l'homme, que nulle naissance ne saurait ni conférer, ni seulement annoncer, et qui en impose indépendamment du cadre dans lequel elle se produit et du cérémonial dont on l'a entourée et qui n'arrive jamais, à aucun moment, à lui correspondre exactement, qui est sans cesse au-dessous d'elle ou à côté, comme l'humain est en-dessous du divin, au contraire des protocoles

de cour qui s'adaptent, eux, merveilleusement à la puissance, à la majesté dont ils sont le décor, l'environnement nécessaire et tout à fait convenable, approprié. Je ne dirai pas mes impressions en entier parce que je sens très bien que je serais inférieur à mon émotion, inférieur à la réalité, et dans une note qui paraîtrait exagérée, outrée et qui pourtant serait mille fois trop faible, mille fois insuffisante. Or je puis parfaitement regretter de ne pas traduire adéquatement tout ce que j'éprouve en présence de la lumineuse splendeur de la Basilique vaticane, ou devant la sombre et farouche grandeur des vieux temples ruinés du Forum, ou dans la magnificence des soirs, ou dans la nuit morte et étouffante des catacombes, mais au fond cela importe peu ; tandis qu'accepter ici cette infériorité, ça me paraîtrait de l'irrespect...

Pie X, je l'ai déjà vu. La première fois c'était au début de son arrivée au pouvoir, dans une réception de pèlerins français. J'ai cru alors à une vision vieille de deux mille ans, et que c'était le Christ que j'apercevais venant vers la foule. Un couloir très sombre des musées, comme la nuit allait tomber. Cette forme blanche s'avançant avec une lenteur de rêve, accomplissant une besogne entre toutes ennuyeuse, — donner sa main à baiser à plusieurs centaines de personnes, — me parut grandiose et divine, certainement supra-humaine... Et il passa encore à mon gré beaucoup trop vite ; comme c'est toujours dans les visions et dans les rêves. Et il s'éloigna devant mes yeux tremblants d'étrange émotion et qui le suivaient ainsi que dans une hypnose irrésistible... Il disparut après avoir esquissé trois fois une révérence gracieuse dans laquelle sa tête et ses mains devenaient éloquents et soulignaient de la façon la plus exquise

ces mots dits en français, qui eussent laissé croire que le pape parlait notre langue sans accent : « Merci!... Oh! Merci!... » Et cette multitude impressionnée comme moi criait éperdument à cette minule que la vision s'éteignait : « Il élève les humbles. Il dépasse les orgueilleux... » Ce n'était pas choisi à dessein : c'était la suite du chant ; mais c'était vraiment superbe de coïncidence.

D'autres fois dans plus de calme et davantage de lumière j'ai pu baiser encore la main de Sa Sainteté, dans ces audiences de midi qui à peu près chaque jour se donnent dans les premiers des salons que je viens de parcourir, et dans la salle du Consistoire qui est voisine. Et mon sentiment de l'entrevue de jadis me revint et rien ne le démentit. C'était bien quelque chose de ce que l'on s'imagine du Christ d'après les Evangiles et d'après la tradition et l'art, qui revivait en cette physionomie paisible et souverainement bonne de Pie X.

Puis j'ai assisté à sa venue en sedia, quand il est porté au-dessus de la foule et coiffé de la tiare. Ces jours-là il y avait du très spécial et du très particulier dans ses traits. Je ne sais s'il est lourd ce haut bonnet rond surmonté d'une petite boule bleue et d'une croix et qui est comme un socle en drap d'argent où posent trois cercles d'or, des couronnes serties de pierres précieuses. Lui avait l'apparence d'être gêné et fatigué de l'avoir. Il arrivait au bout de la coulée rouge de ses cardinaux. Ça avait bien aussi des allures de chose qu'on n'entrevoit qu'en rêve ou dans les contes, ce cortège, cet homme surgissant brusquement dans l'embrasure lointaine de la porte, et immobile, et assis, et s'avancant comme s'il glissait sur un char invisible ! O quelle lenteur dans cette marche ! J'ai cru qu'il n'en finirait pas d'être

distant, petit, noyé dans le flou de l'immense et profonde salle mal éclairée. Et puis tout de même il est venu. De son trône ambulant il bénissait le long de son chemin d'un geste grave et pénétré, les doigts déployés en éventail. Il était enseveli dans une chape blanche qu'agrafait sur le devant une plaque d'or rehaussée de trois énormes boules en forme d'œufs et faites de perles. La tiare reluisait ainsi que de la neige sous la lumière allègre qui se précipitait des fenêtres, et elle envoyait de tous côtés les feux multicolores, les étincelles de ses rubis, des aigues-marines, des émeraudes, des topazes qui scintillaient comme des étoiles dans la triple couronne d'or. Le visage était triste et un pli sur le front semblait accuser une angoissante préoccupation ou de la souffrance; il paraissait accablé. Et pourtant cela ne se trahissait plus l'instant d'après dans sa belle voix musicale, forte et toujours prolongée en ses finales, lorsqu'elle chante, comme sur un point d'orgue... Et cette entrée s'était faite au milieu d'hymnes de triomphe, priant Dieu pour la paix et l'implorant pour la vie du Pontife.

En diverses circonstances il m'a plu davantage de demeurer dans les couloirs et de regarder seulement le magnifique défilé de la cour.

Je me souviens surtout d'une fois. C'était un matin de jeudi. Il bruinait. Dans un ciel de pénible grisaille la coupole arrondissait lourdement sa masse gigantesque. Les fontaines jaillissantes sur la place n'avaient point d'éclat, et des files interminables de voitures coulaient du Borgo Nuovo jusqu'au trou noir de la Porte de Bronze et s'en retournaient vides. La garde suisse était sous les armes en tenue de gala — panache blanc au casque — faisant la police de l'entrée tandis qu'au-dessus d'elle dans le couloir

sans brise tombaient immobiles les plis de la fine étamine de son drapeau aux bandes bleues, jaunes et rouges... Tout vraiment dans le palais avait des airs et un train de fête. Et ce n'étaient rien des suisses ondoyant la soyeuse crinière de leur casque, il y avait les gendarmes qui vous toisaient d'un regard magnifique, les gendarmes superbes : culotte de peau blanche et bottes montantes, sombre tunique à pans, et sur leurs jeunes visages, les faisant pâlir de sa luxuriance noire, le grand bonnet, le bonnet démesurément haut et à longs poils traversé de brandebourgs blancs qui coiffait jadis tant de grognards de la Vieille Garde.

En ce jour-là les gens avisés se campaient dans la « Salle Royale ». Deux vastes baies sous l'étroite voûte creuse, partagée en caissons aux profonds reliefs blanc et or, laissaient venir une lumière mate sur le pavé rose. Dans les antiques fresques des murs, j'avais la porte de la Chapelle Sixtine qui se découpait à ma droite, et sur la gauche, la fuite allongée de la « Salle Ducale », par où ils devaient arriver...

Il était bonne heure, et pourtant elles étaient déjà nombreuse les dames en mantille qui jacassaient à plaisir aux premiers rangs des parcs disposés sur la route que parcourra le défilé. Il y avait aussi des messieurs en habit et pas mal d'ecclésiastiques. Et pendant plus d'une heure tout cela allait continuer de se remplir... O la longue attente ! L'émotion de tout d'abord déclinait à cause de la fatigue d'être debout, et puis parce que ça ne résiste pas aux délais cette chose-là. Et peu à peu on devenait avide de voir, attentif au moindre détail, aux incidents les plus insignifiants des préparatifs du Consistoire qui allait se tenir dans la « Salle des Béatifications ». Dans cette geôle de roi toute une armée se trouvait

réunie, derniers restes d'une puissance brisée, armée d'un jour, cette Garde Palatine qui n'existe que les jours de fête et qui, à la fin de cette matinée, se dissipera après un air de musique, comme une fumée. Braves gens accourus de tous les points de la ville et qui ont encore des apparences de servir le pape et de lui être utile; ils s'alignaient, la carabine au pied, jugulaire au menton, mais qu'ils étaient peu militaires, et guère immobiles au garde-à-vous ! Et de temps à autre des commandements brefs saillaient de la rumeur sourde des conversations à mi-voix. C'était un évêque, un prélat, un ambassadeur qui allait passer. On avait un moment la toute petite fête de ce costume éclatant, de la soie violette, des tuniques de luxe, des chamarrages d'or accrus des décorations... Entre ces minutes de trêve à la monotonie de cette heure-là qui décidément était sans bout, il y avait un remous continuel d'uniformes, des allées et venues de patrouilles, des relèves de factionnaires. Ça suffisait encore à occuper de pauvres petites secondes trop vides. On s'intéressait à des niaiseries. Et je me rappelle encore la pitié dont je m'épris pour cette malheureuse dame éconduite, et qui errait en cheveux, son chapeau à la main, ayant négligé de se coiffer en mantille. Mon Dieu, pouvait-on être si ignorant des rigueurs protocolaires !...

Et soudain il y eut un commandement qui courut de bouche en bouche, d'un chef à l'autre, et dans la foule curieuse un ressaut d'attention et des efforts pour voir. Un bruit d'acier..., — sabre au clair ! Un cortège rouge avait paru ; les nouveaux cardinaux, ceux qui devaient recevoir le chapeau se rendaient à la Sixtine pour ne faire leur entrée dans le Consistoire qu'après tout le monde... Un chant joyeux, sautilant, alerte les salua ; mais il s'éteignit pour nous

sous la trop lourde portière pourpre retombée derrière eux.

On voyait bien que cette alerte avait plutôt produit une déception. C'était une autre qu'on guettait, et les regards fiévreux se reportaient vers le débouché des Loges, loin, au fond de cette « Salle Ducale ».

Enfin on les vit poindre les habits roses, vieux rose, des « Bussolanti », ces étranges valets qui ont un rôle un peu partout dans les réjouissances du palais vatican. Ils ouvraient la marche et avaient endossé pour la circonstance un ample manteau carminé. Ensuite avançait un piquet de Suisses, la hallebarde au poing, et leur vilain casque d'Allemands caché sous la chute chatoyante de leur plumet. Ils étaient suivis des camériers en costume Henri II, mantelet de velours noir, collerette blanche et la garde de l'épée ayant la forme d'une croix. Ils avaient déjà gagné le milieu de la salle dans leur cadence tout à fait languissante, comme d'un défilé mortuaire, que seulement sur le seuil arrivait le crucifix... C'était tout un groupe compact. Devant, un chapelain secret en rouge cru portait sur un socle une mitre de drap d'or. Aux côtés du crucigère se dandinaient, en longues robes noires à parements violets, les masquiers appuyant à l'épaule leur pesante masse d'argent. Ils étaient flanqués de deux Suisses dont les uniformes clairs tranchaient sur ces costumes sombres.

O le trop lent cortège!... C'était après cela les corps de dignitaires : toutes les dignités imaginables autour d'un pape y étaient représentées. Après, les cardinaux. Ils défilèrent deux à deux. Un porte-queue soutenait sur son bras l'immense flot de moire violette, la traîne du manteau. Et ce fut long encore ce passage. Ils allaient, mais si doucement. On avait le temps de chercher les figures connues, le visage

malin barré d'un fin sourire du cardinal Mathieu, le profil exquis du Secrétaire d'Etat, les traits austères de Rampolla. Et ils allaient toujours. Ils remplissaient toute la longueur de l'allée et ils commençaient, les premiers, à disparaître là-bas, au tournant...

Il était vraiment immense le prestige de cette incroyable procession en son allure d'éternité. Seulement il était triste lui, ce déploiement d'uniformes et de soies fait pour le soleil, les larges avenues, les places éclairées, et obligé de se confiner dans cet appartement gris... Mon Dieu encore une fois, que c'est lent ! Qu'ont-ils donc à se contenter de si petits, de si infiniment petits pas ?

Alors j'avais comme soudainement l'impression que c'étaient des maîtres du temps qui passaient. Parce qu'on est habitué à voir mettre tant de hâte et de précipitation partout, ce glissement imperceptible déroutait, et cette parade de soldats à des allures de bébé était, elle aussi, déconcertante. Des maîtres du temps !... Avais-je tort de penser cela ? La papauté n'est-elle pas maîtresse du temps qui fuit, elle qui demeure malgré lui et contre lui ; elle ne le redoute pas, elle qui n'est point menacée de la mort ni de la ruine ; elle le domine.

On eût pu se demander à quelle époque on en était de l'histoire. Ces gens en noir, ces têtes de femmes sans chapeau, cette extraordinaire absence de la mode, ça se refusait un peu à donner une date. Et cette salle où l'on était, il y avait plusieurs cent ans qu'elle existait pareille. Et ce défilé, voilà combien de siècles qu'il s'en fait d'analogues, pour les mêmes choses, avec les mêmes rites, dans les mêmes dorures, les mêmes violets et selon la même cadence, cette cadence désespérante qui allait tout de bon

amener le pape devant nous, à la fin. Oui, éternel sûrement, ce défilé conduisant toujours le semblable personnage blanc, dont la puissance n'a pas crû d'un pouce ni déchu d'une ligne depuis ces laps de temps. On se sentait dans l'immuable, et du coup, dans le divin. Il se dégageait de tout cela quelque chose de mystérieux... Et l'étonnant encore c'était le grand et profond silence, un silence de cérémonie religieuse.

Complètement terminée, la théorie des cardinaux. Et dans la haie des Gardes-Palatins qui présentent les armes, voici la tenue sévère des Gardes-Nobles. L'épée nue, ils précèdent et entourent le Pontife. Ah! c'est lui!.. Dans ce cadre militaire... le pape! Coiffé de la haute mitre précieuse, revêtu de la chape rouge très richement brodée d'or, — des orfrois magnifiques, — la chape lourde qui l'enveloppe et l'écrase, et que relèvent par derrière deux prélats, le pape, il vient la main demi levée, bénissante. Vieillard au visage calme et doux qui résiste aux puissances terrestres les plus soutenues de baïonnettes et de canons, et dont la parole a plus de poids et de force dans le monde qu'une épée victorieuse.

Et il passait tout couvert de ces ornements rouge sombre, comme si le sang des martyrs lui avait fait une cuirasse. Il passait empruntant cette effroyable allure excessivement alanguie qui n'est pas la sienne lorsqu'il est seul. Le pape, le persécuté, le méprisé, le honni de tout ce qu'il y a ici-bas d'orgueilleux, il passait sous mes yeux, simple et humble. Le pape pour qui était toute cette fantasia de soldats, d'uniformes d'or et les soies miroitantes, il n'avait rien d'altier ni de hautain. Un simple prêtre venant au bout d'une procession : les habits ne sont pas ceux de l'ordinaire, voilà tout : il y a eu erreur dans les sacristies...

Les regards s'attachent à lui avec frénésie. Les soldats sont roides à leur rang. Les officiers saluent et fléchissent le genou. La bénédiction continue de tomber silencieuse sur la foule recueillie.

Et il était passé beaucoup trop vite en sa démarche d'incroyable lenteur. Et c'était déjà fini. Et c'était hors de notre vue que désormais ils achevaient le défilé hiératique...

Dans l'allée, plus personne. Ce fut une détente parmi l'assistance. Des conversations se hasardaient, s'essayaient, coupant drôlement le silence d'église. Les pauvres troupiers d'un jour se secouaient fatigués de cette trop longue contrainte.

... Trois quarts d'heure, une heure, et les *Busso-lanti* firent à nouveau leur tache rose dans la salle. Et dans le même ordre, avec la pareille lenteur, la procession recommença, remettant la figure du pape devant moi, mais pour une aussi fugitive vision, une vision qui s'éteignit dans du violet, dans des uniformes et dans des robes d'évêques.

La dernière belle chose de cette fête fut dans les vestibules de marbre qui résonnaient du pas cadencé des Suisses, l'éloignement de ces costumes d'un autre âge et des panaches ondulants des casques sous la forêt des piques droit dressées... Et tout cela reconduisait dans le jour pâle de la place.

Il fait nuit. Les volets sont clos et le satin blanc retombe sur les fenêtres sans plus filtrer de clarté. On a allumé les lampes électriques.

Le moment de l'audience approche. Plusieurs cardinaux sont sortis ayant terminé la leur. J'avance de salon en salon. Je passe en celui qui fut la chambre de Léon XIII et où il mourut. Chambre étroite et longue en laquelle sur la tapisserie de brocart, je

voudrais apercevoir l'ombre du grand génie. Seulement tout a été changé depuis lui : ce qui est là maintenant est neuf, et au lieu de ce joli soffite à caissons, il n'y avait qu'une vulgaire toile peinte.

On a beau avoisiner davantage l'hôte de ce palais, rien ne l'indique. Pas le moindre surcroît de luxe dans le décor si sobre des appartements ; pas même cette parure exquise de plantes vertes et de fleurs. Des plantes, des fleurs, cela ferait croire que l'on entre chez un homme ordinaire, ayant au même degré que nous, cette faiblesse, cette sensualité de s'environner de choses qui sourient, qui flattent, qui caressent les yeux et embaument l'air. Les fleurs, il en jouit dans ses jardins, et quand on lui en envoie, il les fait déposer devant le Saint-Sacrement, à Saint-Pierre. Il est le premier des disciples, il veut être le premier des renoncés... Alors, rien ne doit trancher, détonner dans l'austérité et la gravité de l'ornementation qui le précède, à travers laquelle on va à lui.

... Une sonnerie électrique. C'est mon tour qui vient, car l'évêque avec lequel j'ai l'honneur d'être reçu est déjà entré depuis un moment. Je ne sais quelle solennité il revêt pour moi ce banal appel électrique et je me sens pris d'angoisse... De l'angoisse et de la solennité à propos d'une visite à Pie X, comme c'est mal dit!...

Au delà des fauteuils de soie verte semée de branches de muguet, il est là debout, au coin de son bureau, tout blanc.

Elle est très vaste, cette chambre où je viens de pénétrer, bibliothèque et cabinet de travail de Sa Sainteté. Beaucoup de fenêtres ayant comme celles des salons d'attente, des rideaux de satin blanc tombant tout droit sans être relevés, du baldaquin jusqu'au pavé. Devant chacune, un buste en marbre :

figures de papes disparus dans la tombe, ancêtres de ce souverain de la plus étrange des familles, de la plus singulière des dynasties. Des armoires couvrent les murs et les vitres sont doublées de rideaux vert pistache, — la teinte des fauteuils. Tout dans le fond, un grand Christ blanc étend ses bras d'ivoire. Au milieu du plafond descend un lustre de cristal, et dessous, s'allonge une table immense portant des livres, des objets dépareillés, des cadeaux de ces derniers jours sans doute : une miniature de la colonne de la place d'Espagne et une statuette de la Sainte Vierge.

Près de la porte, tout à fait à droite, quand on entre c'est le bureau, chargé de paperasses entassées. Un petit crucifix, une bougie pour chauffer la cire, une pendule réveille-matin et, à l'angle, un personnage de bronze, un curé de campagne, le curé d'Ars, les mains jointes, regardant de son immobile regard d'ascète, le pape qui l'a béatifié... Rien de somptueux dans cet ameublement, rien qui sente la fantaisie ou le caprice ou le goût moderne; mais une austérité monacale, une sévérité convenable au reste à celui à qui elle sert de cadre.

Il est sublime ce vieillard tout blanc dans sa soutane blanche, ses cheveux presque gris, coiffés de la calotte blanche. Je suis à ses pieds. J'ai fait les trois génuflexions d'usage à cette cour. J'ai baisé à ses doigts la large pierre verte cernée de diamants. Et il me fait asseoir dans un des fauteuils verts aux branches parsemées de muguet. Il est tout blanc avec une nuance légère paille que la lumière répand sur sa robe, le Saint-Père.

C'est un peu comme un rêve pour moi d'être ici, comme une chimère, une chose d'imagination, et les mots qui sont dits me tintent dans les oreilles : je les

écoute deux fois, pendant qu'on les prononce et, après, j'écoute au fond de moi leur écho, leur persistance douce et chantante, comme les airs de musique qui sonnent encore dans l'âme alors que les instruments se sont tus et que même sur les violons ou sur les harpes, les cordes ont cessé de vibrer et de trembler.

Et mes yeux sont figés sur ce visage d'homme très doux et très bon qui parle très simplement, sans affectation et sans recherche. Ce qu'il est extraordinairement mobile ce visage ! Il passe soudainement du sourire à une insondable tristesse, à une tristesse préparée par des souffrances longues, une habitude d'avoir souffert et pleuré. Et quand de la tristesse il monte à la joie, il demeure une ombre, un rien de mélancolie et de langueur, un pli aux lèvres qui trahit l'intime. Et puis aussi il a une gravité par lui-même, ce visage qui voisine la tristesse car il est travaillé par l'âge, il a quelques rides, pas nombreuses, pas disgracieuses, mais profondes, de ces rides qui ne s'en vont plus jamais.

Dans cette physionomie, les yeux sont une petite flamme, une paisible lumière tranquille. Une âme y affleure et s'y livre et on sent qu'elle ne pourrait pas ne pas s'y livrer ainsi. Et quelle âme !.. Malgré leur calme souverain, ou peut-être justement à cause de lui, ils sont, ces yeux, une des choses les plus impressionnantes que j'aie vues en ma vie, une chose dont on se souvient pour toujours. Nous ne sommes plus à Léon XIII dont toute la vie était les yeux. Non, ceux-ci n'ont pas une telle vibrance, seulement il y monte, et de si loin, d'un indéfini mystérieux, de ces étendues incommensurables, de ces immensités de l'être qui sont faites de peines et de douleurs, et aussi, surtout me semble-t-il chez un pape, de joies et d'immortelles espérances, il y monte une indéfi-

nissable splendeur qui saisit et fait du bien, il s'y étale un plein épanouissement de bonté qui attire et qui attache.

C'est que cet homme élevé contre son gré à la dignité qu'il occupe est un paysan du nord. Il n'a pas été élevé dans l'aisance et le luxe; il n'a pas fait sa carrière dans les nonciatures. Il fut pauvre jusqu'à en souffrir, il courait pieds nus à l'école et accrochait ses chaussures à son épaule pour les économiser... Il fit ses études par charité. Il vécut dans des milieux d'humbles et pour qui sans doute l'existence ménageait ses sourires. Aussi il en a vu de près des misères et des chagrins, de ces chagrins poignants qui minent et usent tant de gens du peuple et que ne soupçonnent pas ceux qui ne font que passer et ne s'arrêtent pas et ne partagent pas le sort avec eux! Puis il fut modeste curé avant de devenir évêque de Mantoue. Et c'est seulement tard qu'il s'en alla vers Venise, la ville du rêve, la ville silencieuse comme les chambres de malades où l'on marche sur la pointe du pied pour ne pas empêcher un pauvre petit sommeil... Eh bien! il a gardé un peu quelque chose de tout ce qu'il fut. Il sait glisser dans ses discours des phrases poétiques et chantantes qui subitement charment, ainsi que l'eau sombre à reflets violets qui dort au soleil de Venise. Il a ici dans l'intimité des mots exquis, des mots d'émotion simple, de ces émotions qui naissent d'infinis détails inaperçus des grands, d'ordinaire. O ce qu'il doit merveilleusement consoler les cœurs éprouvés qui s'ouvrent à lui!

Et voici tout d'un coup un silence qui se fait. Mais un silence profond et grave, vide des moindres bruits, un silence de solitude! Une impression me saisit, qu'il est bien réellement isolé ce Vatican

haussé sur le bras gauche de la basilique, et bien isolé dans ces vastes palais le pape qui n'en veut et n'en peut guère sortir. Les factionnaires qui sont à tant de portes empêchent donc même les bruits d'entrer ! Et tous les valets roses qui se promènent par là les repoussent donc comme des intrus et des profanes. Rien !.. Rien que par à-coups un tout imperceptible grincement de plume sur du papier. Car il écrit le Saint-Père. J'emporterai, outre le vivace souvenir de cette affabilité qu'on ne peut rendre, des lignes tracées de sa main, au bas desquelles il met son nom avec son paraphe qu'il trace sans fièvre, sans hâte, encore une fois comme un homme qui a le temps pour lui ; des lignes pieuses dans lesquelles il implore doucement Dieu.

Et je regarde son visage un instant absorbé par la toute minime préoccupation de penser quelque chose pour moi. Il a mis des lunettes, et derrière, ses paupières se sont ces quelques minutes abaissées sur ses yeux qui se fatiguent un peu davantage pour moi... Pauvre vie qui se consume tout entière pour les autres. Il est levé avant le jour, et il se couche fort longtemps après la fuite du soleil, au delà du mont Mario. Combien de loisirs a-t-il qu'il puisse s'accorder à lui-même ? Oh ! infiniment peu...

Et quand il sera épuisé, ruiné, à bout, il n'est pas à dire qu'il prendra du repos et demandera une trêve à ses soucis avant d'aller s'enfermer dans sa tombe de marbre. Si faiblement qu'il le pourra, il devra encore prévoir, juger, ordonner, approuver ou condamner, et déclarer au monde ce que Dieu veut de lui : jusqu'à la fin, jusque à ce que la mort le prenne là, n'importe où dans son palais-prison, n'importe comment, et le couche, et le bâillonne, et lui voile les yeux, et brise la force du bras toujours levé pour

bénir. Alors après cela, un autre reprendra la place : le même bureau, les mêmes fauteuils, et peut-être la même plume. Un autre qui sera comme lui vêtu de blanc avec une calotte blanche, et pour sortir dans les jardins aura sur ses épaules un manteau rouge. Rien ne sera changé que le visage et le nom, et encore dans celui-ci — qui sait ? — un simple chiffre. Pareille la doctrine. Pareils les principes. Semblables les lois. Egales les infortunes. L'idéal sera aussi le même, et l'existence n'aura pas la moindre nuance qui la distingue de celle qui se poursuit là devant moi et qui est commencée depuis tantôt cinq ans.

Est-ce un homme que je vois ? Est-ce Pie X ?.. Ou est-ce plus vraiment un pape, la papauté ?..

Et pourtant si, c'est bien un homme que j'ai sous mes yeux qui écrit, mais un homme exquis et un homme divin, qu'on ne peut oublier, qu'on ne peut ne pas aimer quand on l'a approché d'un rien seulement comme moi, un homme qui est un saint, un tout à fait saint sans hyperbole ni figure.

Il nous a bénis. Il est debout et nous partons. Nous partons sans cérémonial et sans salamalecs. Il nous enveloppe dans son extraordinairement bon regard et nous reconduit de cette manière jusqu'à la porte... Et je le garde dans mes yeux cet éclair blanc, cette fulguration atténuée par un reste de pénombre qui malgré la lumière demeure dans la pièce.

Il y a je ne sais quoi de morne et de pénible à achever et à clore des minutes tant attendues, tant guettées et si longtemps préparées par deux heures de rêve et de souvenirs dans les antichambres sévères. Il faut maintenant les retraverser ces salles aux meubles dorés, ces grandes salles vides qui poussent les uns au bout des autres leurs pavés luisant comme des glaces. On n'a plus envie de rien y

admirer, pas même les valets en rose qui tournoient et s'empressent poliment à l'italienne : tout cela n'a plus rien à me donner.

Pour un instant, dehors sur la place, il n'y a pas de tramway à carillonner et à étinceler au loin. Alors ce qui m'entoure me replace à nouveau dans un autrefois quelconque. Rien non plus ici n'est changé. Et sous les étoiles éternellement semblables, qui tremblent aujourd'hui comme il y a des milliers et des milliers d'ans, dans ces deux bras de pierre, près des fontaines dont l'eau arrive pour les alimenter par des canaux vieux de vingt siècles, devant cet obélisque taillé depuis des millénaires, encore une fois qui me soufflera à l'oreille le millésime de cette année où nous sommes, et s'il y a longtemps que la coupole s'en va hautaine dans la nuit?... O Rome, Rome éternelle!...

*
* *

Et le Vatican, désormais, pour moi, a plus de vie et plus d'âme. Je sais que derrière cette fenêtre du second étage, la cinquième, après l'accumulation des salons, je sais qu'il est là, le Saint-Père, dans cette bibliothèque où je suis moi-même retourné depuis, où j'ai eu un jour, un matin cette fois, l'étrange et sublime spectacle d'un très vieil évêque, plus vieux que le pape, à genoux aux pieds de l'homme blanc, non pour demander un pardon, non pour implorer une grâce, mais en marque de respect pour cette souveraine dignité. Et quand, sous la nuit tombée, je vois de la lumière, je me dis que, près de ce bureau où le curé d'Ars fait une veille silencieuse, il y en a d'autres admis et assis dans les mêmes fauteuils où fleurissent, dans la soie vert pistache, des branches

de muguet, que pour d'autres la fine poussière violet et or tombe encore sur du papier et y sèche la petite écriture extrêmement fine et régulière... Je me suis demandé à certaines heures, en parcourant les musées, si je n'allais pas le rencontrer, si des gendarmes n'allaient pas surgir et m'expulser parce qu'il devait passer, et lui arrivant avant que leur geste soit seulement fini. C'est ce qui advint récemment à deux de mes amis... Et moi, je n'y étais pas!

Les musées, c'est là que je m'enferme les jours de pluie. Car il n'est pas toujours ruisselant de bleu, le ciel de Rome : il y a de vilaines averses subites, et puis de la pluie, de la pluie, mon Dieu, qui semble ne vouloir plus cesser. Alors je me sauve dans ces singuliers vestibules, dans ces salles de marbre où l'on défile devant des personnages debout, immobiles dans des attitudes bizarres ou si gracieuses, gens en tous les costumes ou sans costumes, et aussi pensionnaires d'hôpital ou de clinique, car il y en a tant à qui il manque des bras, des jambes ou toute une partie du corps. Je m'en viens parmi ces paysages indéfinis où pas un nuage ne se glisse jamais, ces portiques, ces échappées de temples où des foules magnifiques et parées s'agitent, vivent, mais en sont toujours à la même minute de leur existence et au même fait de leur histoire dans leur action figée. D'ailleurs heureusement, car il est trop beau pour finir...! Ces chambres de Raphaël, ce poème peint, c'est comme les poèmes en vers ou aussi comme ceux en prose qu'on écrit maintenant, ça fait attendre et désirer une suite du drame : on pense ingénument et malgré soi qu'il y a encore après mieux que ce que l'on a et on voudrait l'achèvement de l'épopée ou de l'idylle. Petit cri très humain des enfants vers ce qui les met en joie : « Encore!... »

Donc je vais là quand au dehors il pleut, je vais chercher pour mon âme ce contact avec d'autres âmes, cette perception d'autres rêves que le sien, et me reposer à la musique exquise des couleurs et des formes.

J'en ai rapporté quelques souvenirs. Je les ai pris entre bien des merveilles que j'ai laissées pour choisir ceux-là. Parmi tant d'hommes graves et magnifiques, tant d'amazones aux airs épuisés, tant de déesses, de demi-déesses, et plutôt que les deux petites néréides courant à toute vitesse sur des chevaux de mer, au lieu de ceux ou de celles qui figurent dans des cortèges ou dans des danses sur d'interminables bas-reliefs, — interminables, et qu'on ne se lasse pas de regarder, — j'ai dessiné pour moi de petites choses...

Un *Apollon* de Praxitèle. Non, je ne la dirai pas la grâce infinie de ce corps de jeune homme doucement ployé à cause d'un peu de fatigue, à cause du bras qui s'appuie à un arbre, tendant en l'air une main si délicate, et ravissante, et employée à rien. Tout le poids porte sur une jambe et sur un pied, et on s'en aperçoit bien au raidissement du genou, au pli des hanches souples. Les cheveux sont noués d'un bandeau et le visage, dans leur nimbe, est celui d'une jeune fille, il en a tout le charme et toute la virginale candeur. Mais l'expression entière est ramassée dans la bouche. Elle est légèrement méprisante et dédaigneuse, cette bouche, pour qui donc ? seulement le rictus qui dit cela dénonce en même temps de la tristesse, de l'ennui, de la mélancolie, celle d'être seul, d'être trop seul. Il est trop seul, le dieu, et il en souffre. Pas un pli, pas une ombre dans cette prenante figure, si ce n'est cette bouche. Oh !

une langueur que rien ne saurait guérir!... Alors les yeux se mettent à fixer un lézard qui grimpe au tronc de l'arbre. Est-ce que de la gaiété va venir de là, de cet incident banal? On voit qu'elle est cherchée. Une trêve est demandée à des pensées trop pleines d'amertume. Eh oui! il me semble que le froissement des lèvres a moins de tristesse : elles vont sourire à la bête... J'avoue que je me suis déplacé et que la lumière n'est plus pareille sur l'idéal visage. Pourtant, c'est vrai comme il faut parfois peu de chose pour nous consoler et nous changer, et nous soulever l'âme. Mais jamais, je crois, dans la réalité de la vie, je n'ai rencontré sur une telle beauté et une telle jeunesse une tristesse comparable à celle qu'avait à l'instant ce jeune homme. Maintenant, il va sans doute jouer avec le lézard, tourner autour de l'arbre et bientôt rire, rire tout à fait, comme on rit quand on a son âge et qu'on est dieu...

Une jeune femme dort sur un sarcophage. — Elle vient de se coucher, et sous je ne sais quel charme, elle s'est assoupie et elle dort. Quel narcotique, quel chant, quelle musique a provoqué ce sommeil subit et inattendu? Seulement cette immobilité!... Seulement ce sourire éternel arrêté sur les lèvres!... Mais non! Rien ne trahit la pose d'une morte ou le drame d'une agonie. Et pourtant ces cheveux pendants, cette gorge inerte, cette poitrine qui paraît vraiment s'être abaissée après un suprême souffle et qui ne se relève plus!... Oh! ce doit être la mort. Une main tient un serpent et l'autre est là, inerte et sans vigueur. J'en ai vu comme celle-ci sur le lit de mourants. La pauvre tête, elle ne fait que cesser à la minute sa douce vie de tendresse charmante, car le bras est plié pour lui servir d'oreiller, et elle n'a pas eu le temps encore de s'affaïsser dessus. O ces yeux

clos, la ligne molle d'ombre qui les ferme!... Je me souviens qu'un jour j'ai eu envie de pleurer.. Et dessous, sous le cercueil lui-même, tant de musiciens qui font fête à son cadavre, la musique qu'elle a aimée et qu'elle n'entend plus... Car, je n'ai plus la moindre hésitation et la moindre espérance : c'est bien la mort. Vue de plus loin, depuis la cellule voisine de Laocoon, la physionomie est transformée. Une rigidité soudaine a envahi le visage. On a l'effroyable et net sentiment qu'il n'y aura plus de réveil à ce sommeil. La belle tête ne retombera point sur le bras : elle est pour toujours fixée là, dans cette pose qui alors semble plus émouvante et terrible. Il ne s'éteindra plus, ce sourire, le cruel sourire de ceux qui sont partis tandis que nous les aimions, qui fut leur dernier, et qu'ils avaient essayé pour nous. Ce sourire, désormais, il signifie non plus affection, non plus bonheur d'être près de ceux dont la seule vue est une réjouissance, mais paix souveraine, calme absolu. Tout de même, il semble dire : « O ma joie, ô ma beauté et ma jeunesse, ce n'est pas moi qui vous ai quittées; seulement, je ne vous regretterai pas, car je suis où il n'y a plus de souffrance et de langueur, et vous savez bien que malgré tout vous en êtes, vous, mêlées... »

Dans la galerie du Braccio Nuovo, où il y a tant de faces à rire et à grimacer, où il y a de très jolis visages de gamins étonnés des toutes premières stupeurs, celles que nous avons eues et dont nous gardons précis le souvenir, parmi tant de pierres tombales, de masques de femmes méchantes ou pernicieuses, je n'ai pris que trois croquis.

Le numéro 536. — Un adolescent, la tête inclinée et un peu approchée de l'épaule qui se hausse — oh ! une tête si fine, si délicate ! — reflète par tous ses

traits une tristesse profonde et intime. Elle contemple je ne sais quel rêve désolant. Peut-être un enfant qui vient de mourir à ses pieds : c'est si lugubre et si déchirant une mort de petit enfant!... Ou peut-être simplement de la pluie qui tombe embrumant l'horizon et le ciel. Ou peut-être des fleurs profanées. Ou peut-être encore l'avenir qui ne dit rien, qui ne répond point à tant de questions anxieuses et troublées que la jeunesse, subitement apeurée de lui et de son noir, lui pose...

Numéro 607. — Un enfant. Oh ! comment ! Lui aussi est triste. Mon Dieu ! toujours de la tristesse et de la souffrance et des âmes alanguies dans l'art ! Au vrai, c'est si bien toute vie. Ses cheveux gentiment noués font une boucle, non, un toupet délicieux sur le front. Je vois d'ici la main pieuse et dévote, la main de mère qui a fait ce petit chef-d'œuvre qui achève la grâce de ce minois : c'est que j'en connais un tout pareil, un pareil toupet et un pareil minois qui a aussi, d'ailleurs, ses toutes petites tristesses qui, pour lui, sont très grandes et qu'il peut porter à peine... La bouche est entr'ouverte avec un pli douloureux. N'est-ce pas toutefois trop de langueur pour des yeux si jeunes... ? Et pourquoi cette espèce de sourire, mais cette espèce de sourire si malheureux ? A-t-il fait pleurer sa mère, celle qui arrange avec un soin si parfait ses cheveux en toupet sur son front, ou seulement l'a-t-il vue pleurer... ? Ou sent-il déjà en lui que l'existence a des ennuis et des ombres... ? Du moins, l'artiste l'a senti pour lui. Et en définitive toute sa peine ne lui enlève pas sa grâce enfantine, sa grâce de bébé qu'on adule. La dernière fois que je le vis, comme je le quittais, cette tristesse s'envola soudain. Il eut un sourire gai. Je crus alors qu'il me disait : « Mais tu n'as donc pas compris. Je m'amu-

sais de toi... ! » C'est juste : les enfants n'ont pas de tristesse qui tienne à un regard d'amour. Et il a dû éprouver que je l'aimais, moi le passant entre mille, le passant planté là devant lui. Et c'était rudement vrai, je l'aimais à cause de sa beauté, et puis à cause de l'autre, de celui qui a le même toupet, tout à fait le même... Oh ! qu'il ne faut jamais quitter une statue sans l'avoir contemplée de toutes les manières possibles et sous tous les éclairages imaginables !

Puis, simplement, une grosse figure joufflue de bébé encore, de bébé qui dort.

Un matin, j'ai vu une de ces femmes de marbre se mouvoir. On la hissait d'un chariot sur son socle qu'elle avait momentanément quitté, — j'ignore pour quelle raison. Et c'était drôle de regarder ce beau bras blanc sortir de la draperie magnifique du vêtement et se tendre impérieusement, mais avec tant d'harmonie douce, se tendre au-dessus de ces vilains hommes sales en bourgerons bleus qui la manipulaient sans vergogne, la noble matronne ou la déesse, se tendre comme pour bénir, ou pour intimor l'ordre d'arrêter, de ne pas prolonger cette scène honteuse... non, ridicule ! Et le visage fier et divin avait de subites expressions d'autorité irrésistible, puis moins de dureté et des charmes imprévus selon qu'ils le mettaient dans la lumière ou dans l'ombre, de face ou de profil, ceux qui glissaient la statue.

N'est-ce pas vraiment quelque chose de bizarre et d'étrange qu'il y ait de la vie dans ces figures sans yeux. Les yeux pour l'ordinaire c'est le tout, l'abîme, le secret, le mystère de la pensée, de la joie et de la douleur. Et on a comme des tentations de regretter la prunelle, cette minuscule glace où le dehors et le dedans de nous se reflètent pour les autres, des tenta-

tions de déplorer cette conjonctive morne ! Pourtant non, car elle est grotesque cette grosse tête de Minerve avec de vrais regards, des regards de velours noir en incrustation, elle est grotesque à faire rire.

Et après cela rêver, oh ! rêver des heures durant, devant ces murs peints par le Sanzio, que ce fut bon ! Dans cette réjouissance ininterrompue de douce lumière sans nuit, sans une ombre, dans cette féerie de lumière édénique faite de teintes incroyablement atténuées, de roses tendres et délicats, de bleus, de verts, de mauves qu'on ne voit qu'en sommeil ou sur les cimes des montagnes où c'est déjà un peu la pureté d'au-delà qui règne, se venir mettre à la joie... ! Des manteaux et des robes qui flottent avec une plastique si admirable quand on court, ou dans le rien de vent qui passe. Des corps qui se cabrent avec une souplesse et une aisance inouïes. C'est tout ce qui reste en l'esprit de ces merveilles. Une sélection est à peine possible. Je conserve dans les yeux cette indicible fête de couleurs. Pourtant, surtout celle-là qu'on appelle *Le Parnasse*, fête plus incomparable qu'aucune soirée, qu'aucun garden-party et que n'importe quel gala de cour. Les voilà les robes et les manteaux si joliment déployés et les roses et les bleus et le blanc même — oui, une toilette blanche de jeune femme — plus gracieux et plus paradisiaques encore que dans *l'Incendie du Borgho* ? Et le ciel sur toute cette assemblée qu'une musique enivre de paix, et je pense aussi de rêve, comme toute musique, le ciel idéalement bleu coulant sa tranquille allégresse !

Eh ! mon Dieu, ce Vatican avec son Saint-Pierre, ses jardins pleins de cyclames dans les avrils, ses palais, ses musées, avec le pape qui le traverse, qui

y prie, c'est un monde, un vrai monde. Elle vit toujours la cité léonine, ébréchée, dans un reste, un pauvre reste de remparts.

Mais le Vatican, il ne finit pas à ce groupe, à cet îlot planté à l'ouest de Rome. C'est encore lui le mont Mario qui se dresse au delà. L'étrange pli profond qui sépare ces deux collines, le Val d'Enfer, ne s'est creusé que par main d'homme le long des temps : c'est une carrière où l'on prit tout le sable nécessaire à la fabrication des briques, et ce qui s'en allait peu à peu, en forant lentement le sol pour une vallée, montait au sein de la ville dans la trame des splendides monuments.

J'ai cru souvent que ce n'était qu'un affreux dos d'âne pelé, ce mont Mario. Et j'y ai trouvé des coins charmants, des chemins creux où le soleil, en hiver, déversait de l'or sur les troncs nus et terminés en moignons des arbres dans les haies, ou du velours sur les toges de lierre sombre qui les habillaient. Il y a des ravins où l'on se croit isolé du monde, où l'on est subitement dans l'ombre tandis que la hauteur que l'on quitte plonge ses pins noirs dans l'air intensément lumineux. Sur une jolie pente douce, toute jaune safran de vieille herbe brûlée, une plantation d'oliviers dévale, et les taches grises des petits arbres, leur semis régulier est si rare à Rome qu'il enchante, qu'il fait songer à la Toscane, ou à l'Ombrie. Il me rappelle le chemin qui grimpe vers Assise, le chemin rude où des gamins me tendaient, comme des messagers de bonheur et de paix, des branchettes qu'ils venaient d'arracher aux arbres et où des olives commençaient à grossir, ils couraient après moi et jetaient cela sur mes genoux avec un bon grand rire, joyeux de leur malice qui me forçait à prendre leur présent. Je les revois et je les voudrais

près de moi encore en cette pesante soirée d'été, je les voudrais éparpillés sur ce sentier encaissé dans l'ombre cmbellissante de toutes les haies verdies, mais trop chargées de poussière qui enlaidit tout. Il n'y a pas d'oiseau; l'heure est trop lourde. Eux seraient un chant sur mon chemin, avec leurs mines un peu friponnes mais pas mauvaises, oh! pas du tout, les enfants d'Assise, les petits pauvres de là-bas, qui sont moins quémandeurs et moins effrontés que ceux d'ici et qui me jetaient des rameaux d'olivier sur les genoux, en montant presque eux-mêmes dans la voiture qui m'emportait vers la ville, la si vieille ville juchée là-haut, ayant, pour qui arrive, quelque chose de sauvage dans son costume de vieilles pierres grises. Mais non, il n'y a personne, il n'y a qu'un cyprès qui, très mince, fuse très haut dans le ciel diaphane et s'effile comme une aiguille à sa pointe, près d'un antique mur de vigne qui s'effrite, qui, avant peu, aura entraîné dans sa ruine le fronton où est sculpté un homard dans la pierre...

Par mille échancrures, on découvre la coupole toute seule et qui paraît très proche. Elle indique la ville, celle que j'allais oublier pour désirer un moment Assise, le bourg mystique, — la ville d'ailleurs complètement cachée. Elle m'indique aussi tout son Vatican qu'elle couve, et — je ne sais vraiment pourquoi j'y pense ainsi à cet instant — la toute petite chapelle où deux flammes vacillent sur la nappe d'huile et jettent des lucurs fauves sur le merveilleux autel de cuivre doré et travaillé richement, la chapelle où le pape dit la messe le matin, où j'ai prié voisin de l'agenouilloyer et du fauteuil en soie rouge où il se met, lui, pour ses actions de grâces, le jour de son audience, lorsque j'attendais que ce fût mon tour de paraître dans le mystère de la

bibliothèque lointaine, devant l'homme vêtu de blanc, à la figure triste et douce... Elle semble toute changée, la coupole. D'abord, elle est si seule. Il n'y a plus dans son voisinage ce vilain clocher en fac-similé que j'étais pourtant habitué à voir sans cesse avec elle, et que même j'aimais. Oui, je l'aimais, parce qu'il me faisait plus rapproché de choses et d'êtres qui me sont chers, il me remettait dans le souvenir tant de paisibles minutes écoulées ; cette musique des heures tombant là-bas dans l'immense soir avec une gravité sereine et comme des chants d'antiennes, et si pleines, si pleines de la joie universelle qu'elles scandent ; puis aussi des attentes calmes et heureuses où il paraît un moment que rien ne manque, des attentes en des matins frais dans l'ombre parfumée par des arômes de verdure, de fleurs, mêlés d'âcre odeur de fumée de cierges, des attentes pieuses, emplies de prières, de la mienne, de ma prière à moi et de milliers d'autres prières... Elle est seule, la coupole, et en ce moment elle monte là, c'est pour moi seul. On dirait qu'on va la trouver devant soi au premier détour du chemin, coiffant quelque grandiose ermitage de montagne. Puis elle fuit, elle se dérobe et s'esquive et demeure toujours aussi distante. Elle n'est pas, ainsi que je l'ai vue en certains jours, terrible, menaçante, pareille à une apparition dantesque, et d'un violet sombre dans un ciel de cuivre. Elle est rose, bleue et or. Puis, à mesure que le soleil descend, elle revêt des teintes de framboise écrasée. Et c'est longtemps ainsi, qu'on ne sait qu'elle, qu'on n'aperçoit qu'elle, dans cette solitude.

Puis Rome réapparaît et me la prend, la détruit, la renverse, l'ensevelit, la cache : je ne sais. Seulement, je n'en découvre plus rien. Rome me l'a prise brusquement, Rome, ce faubourg, Rome nouvelle.

X

UN ORATORIO DE LORENZO PEROZI

Celui qui va nous livrer tout à l'heure sa dernière composition, c'est le maestro Lorenzo Perosi.

Ce grand artiste, ce dramaturge des émotions pieuses est un prêtre tout jeune, petit, noir, aux yeux ardents, aux cheveux frisés. Il vient de je ne sais où du nord de l'Italie ; mais ce doit être de Venise. Je comprendrais assez qu'il ait eu son enfance bercée par la plainte joyeuse de la vague sombre usant les marbres lumineux des palais, et qu'il ait entendu en des soirs indéfinis la chanson des gondoliers qui traîne si longtemps sur l'eau. Oui, les vibrations des vieux ors aux coupoles de Saint-Marc, ce sont elles qui ont dû initier son âme à la musique des couleurs. Ce qu'il en a une âme de poète ! Il fait pleines d'harmonies insoupçonnées, quand il le veut, les moindres choses et les mots. Seulement il s'épuise à son art. Et dans les épreuves qui lui viennent de la vie il trouve encore moyen d'affiner son génie. Je gage que l'œuvre qu'il nous donne maintenant renferme tout simplement les impressions personnelles d'un voyage qu'il fit à deux doigts de la mort. Pourtant à un de mes amis, musicien lui aussi, qui dernièrement lui demandait un souvenir d'une entrevue qu'ils venaient d'avoir, il n'écrivit qu'un mot sous

cinq notes sonnante la joie, au bas de son portrait : *Alleluia!*

Le drame, c'est le passage de l'âme de cette vie à l'éternité, en son titre latin : *Transitus animæ*. Les paroles sont celles qu'on murmure au chevet des agonisants, celles de l'Eglise et de la liturgie. La musique va les vivre et dans leur achèvement, lorsque ce sera l'heure, mourir, ainsi que le corps quand s'éloigne l'âme.

Dans le petit jardin près du couloir aérien qui court du Vatican au château Saint-Ange et finit avant d'avoir atteint son but, au grand soleil de décembre je lis cette simple préface du libretto : « Dans cette courte action musicale, le maître a voulu rendre l'intime et profonde poésie qui, à travers la douceur pure et la sérénité des prières chrétiennes, accompagne l'âme tout à fait proche du grand et suprême départ.

Il n'y a que deux personnages : l'âme du moribond et le chœur de ceux qui assistent à son trépas.

L'alternance des chants fait aller de l'un à l'autre des sentiments de piété, de réconfort et d'abandon au Seigneur que voile de temps en temps l'effroi de la mort.

A cause de cela le poème est dédié à la Douleur, à l'Amour, à l'Espérance. »

La salle est pleine de la rumeur des instruments qu'on accorde et qu'on essaie : cela vibre comme dans les grandes plaines aux soirs d'été l'immense murmure des insectes.

Il y a d'abord plusieurs symphonies.

La première est pour hymnifier Rome, la Ville éternelle. Elle s'ouvre par un souffle puissant, vigoureux, fort, qui se prolonge et finit en une chute brusque.

Puis l'aspiration reprend et devient un chant qui meurt soudain dans l'épanouissement et l'extase... Et je croirais assister au déclin majestueux du soleil quand il s'en va expirer derrière le Janicule. Cette explosion finie, l'enthousiasme recommence et l'on se dresse comme pour la cajoler vers la ville admirable qui gît sous la pluie d'or : puis il se refait du silence, de celui-là qui suit fatalement les étonnements trop brusques.

La respiration s'est un moment arrêtée : elle reprend ardente et devient un halètement vif et pressé... Le soleil lentement disparaît. Alors quand la splendeur féerique de la lumière monte dans l'incommensurable ciel la joie touche au délire. C'est maintenant, dans cet épanchement que rien ne contient plus, des violons, des contraltos, de toutes les basses tandis que la harpe vibre... O Roma !

Ce n'est qu'un cri. On entre aussitôt dans l'hypnose fiévreuse qui cesse soudain dans une plainte des hautbois qui se transforme elle-même en vibrations moelleuses, qui se hausse jusqu'à la vraie joie. C'est quand la nuit descend solennelle et grave et calme. Et cela se poursuit dans le rêve. Oh ! qu'on rêverait sans lassitude devant ce grandiose échange du jour et de la nuit sur ton front rose et vermeil, ô Roma !... Et encore un cri déchirant suivi d'un silence brusque !... Ah ! mon Dieu ! je vois. C'est Rome à la fin des choses, ruinée dans l'embrasement de feu qu'on lui a prédit. Elle s'est évanouie. Elle n'est plus. Elle est partie comme le soleil le soir, et tout devient affreusement sombre. Mais chut !... Je perçois le merveilleux soupir profond de ses martyrs et de ses saints dans la gloire de l'Époux.

Et tout se tait comme s'éteint sans bruit, très loin, très haut la dernière lueur verte dans les immensités.

L'autre symphonie en trois parties est dédiée à Venise.

Allegro. — Je vois la gondole sur la lagune noire, solitaire dans le calme du soir qui tombe ! Maintenant le nautonier est saisi par la poésie du ciel si vaste. Puis ce n'est plus que le bruit du flot qui racle la barque. Cependant l'homme reprend son chant mélancolique et grave dans le clapotis qui continue de l'eau. Quel appel d'âme, mon Dieu ! quelle souffrance d'idéal transperce soudain et fuse jusqu'aux infinis de l'espace insondable !... Par saccades, les violons découvrent une à une les étoiles qui s'allument.

Mais subitement comme tout est changé ! La vie naît au grand matin : la voilà féconde, désireuse de se donner pleine, riche, passionnée. Le brouhaha des instruments est magnifique. Elle bruit de toutes parts, la vie étonnante. Le soleil se dresse splendide, monte et rayonne.

Tout s'endort par à-coups dans la chaleur qui étreint, contre laquelle on lutte, mais qui en définitive clôt comme la nuit les paupières. C'est le midi qui passe...

Adagio. — Alors une grande voix seule, claire, nette surgit du silence et module une plainte douloureuse. Du fond d'un infini on lui répond par de l'amour et de la paix. Longtemps, au sein de cette paix communiquée, les hautbois et les clarinettes jouent et fredonnent. Puis un universel accord, une prodigieuse explosion : l'âme exulte.

Hélas ! quelle chute ! La revoici esseulée et pleurante, exhalant une plainte nouvelle que les violons caressent doucement ; lorsqu'un pizzicato lui soulève la poitrine en sanglots étouffés. Elle pleure à sec.

Enfin on la sent résignée à ne vivre ni dans la joie,

ni toute dans la peine, mais dans l'abandon amoureux du Seigneur. Et il semble que l'on perçoive dans la souveraine tranquillité de la musique un *oui!* un *fiat!* Et l'*adagio* se termine dans une pacification profonde.

Vivo. — Réveil puissant de la vie assoupie au midi de Venise : c'est un précipité joyeux et enlevé des trilles. Tous les instruments se mêlent et vibrent : ils chantent et gémissent dans une plénière harmonie. On sent une invite à la joie sans frein. Puis une retombée délicate et du demi-silence où sourdent des mélodies courtes, où grandit un cantique qui s'élève suave dans le calme profond. Tout de même, encore un soupir de souffrance que pousse l'âme : seulement il ne fait qu'affleurer et l'âme demeurée allègre sautillante, puis à longue haleine respire.

A présent dans une mélodie brillante, on se retrouve. La lagune est couverte de gondoles étincelantes dans le charme du soir qui revient. L'eau clapote. Le gondolier chante. La barque s'avance grave et lente sillant l'eau dans le bruit harmonieux des violons presque en sourdine. Voici la place Saint-Marc où les pigeons familiers roucoulent. Puis les cuivres éclatent comme les mosaïques d'or aux coupes de l'église ; leurs vieux tons d'ambre sont marqués par les violoncelles. Après, paraît le sourire des marbres du jubé... Mais le soleil baisse et la tristesse reprend l'âme.

Le soleil baisse. Dans un solo vibrant du piston, il jette ses suprêmes rayons durs et implacables. Alors la pauvre âme se lamente avec ampleur, et l'on dirait que toutes les âmes ensemble s'unissent pour pousser un grand appel. Il est inécouté. Lui triomphant, sans merci, rayonne, brûle, rouge, terrible, magnifique, dans toute sa puissance. En un

hululement de joie égarée, en une enlevée grandiose, prenante, accablant de stupeur, de tous les instruments, roi, souverain, préfigure de l'autre soleil, de celui qui illumine sur les âmes, il s'enfonce, s'éteint, sublime...

Et ce n'est pas encore le drame attendu et convoité, le poème de la douleur et de l'amour et de l'éternelle espérance. Non. Auparavant voici des voix qui sortent du gouffre où Le Dante est entré, une prière saillit du Purgatoire.

O Padre nostro..... !

Les âmes désolées se sont haussées jusque sur notre terre pour exhaler au Créateur leur chant : et l'invocation de « Père » monte dans une phrase immense et enveloppante, souple, douce et moelleuse. Et on s'attarde à le montrer incirconscriit dans son ciel trop étroit. Puis c'est une nouvelle fusée de louanges. Une vague s'avance en une ondulation majestueuse comme pour véhiculer toute la somme des actions de grâces de l'humanité comblée ; et au bout la divine sagesse s'évoque dans un rêve, dans une nuée, dans une vapeur subtile. Ensuite c'est une envolée prodigieuse, hardie, pressée pour le souhait de la venue du règne, avènement de paix pour nous autres, de paix universelle.

Hosanna !....

Le mot est murmuré, répété, encore répété sur un ton égal et mystérieux, secret ainsi que le ciel d'où il émane et où il va.

Alors c'est la supplique qui vient, à mon gré, trop molle et pas assez ardente, pas assez convaincue. Mais soudain un cri... C'est que l'on en est à dire combien le désert où nous vivons est d'une âpreté poignante. O ce cri ! de quelle réalité il est ! avec

quelle sincérité et quelle puissance il monte ! Il glace et terrifie. Il trahit une incommensurable souffrance, une solitude douloureuse trop perçue, trop sentie et endurée longue et sans consolation. Il est suivi d'un écroulement profond à la subite pensée que l'on pourrait y demeurer sans le soutien divin.

Les âmes après cela rappellent sans enthousiasme leurs peines : il s'agit d'obtenir un pardon, et on loue la bonté du Seigneur dans une harmonie où passe de la violence et de la douceur dans d'extraordinaires contrastes : c'est une caresse et c'est une lutte. Dans un silence imprévu des voix que leur audace vient d'effrayer la musique demeure et semble faire effort pour monter elle-même à la cime vertigineuse où l'âme s'était hissée... Un sifflement de serpent rappelle toute l'histoire du péché et sonne sinistre dans la flûte. Alors c'est un cri encore, cri suprême, humble et impétueux, hurlement fou et furieux, vent de tempête pour implorer la délivrance du Mauvais qui toujours menace. Et la vibration se fait immense et cingle les oreilles : elle étonne, elle bouleverse, elle rappelle les émeutes des foules... Mais après elle apaisée, tout aussi inattendue, une dernière clameur des voix : furie de confiance, de joie et d'abandon... *O Padre nostro... !*

O Padre nostro.... ! A plaisir en une supplication déchirante, amoureuse, adulante, le pareil nom est redit, et il s'éteint sur les lèvres qui se taisent : mais il a pénétré comme une lumière fulgurante jusqu'au tréfonds de l'âme.

Cependant tous les préliminaires sont épuisés. Il va s'élever l'hymne inchangeable des tristes au-revoir, le chant sacré autour de l'être qui doit mourir. Celui-là quel il est ? On ne sait ; mais on l'aime.

Le susurrement des instruments qu'on accorde reprend. Le maître droit à son pupitre frappe plusieurs coups de sa baguette : la salle se plonge dans le silence. Deux cents exécutants sont debout les uns sur l'estrade du fond pour chanter, les autres sont aux violons, violoncelles, harpes, basses, bassons, altos, saxophones, flûtes. Un frisson passe...

Miserere...! Ayez pitié de moi, Seigneur !

L'âme secouant sa torpeur, sort de sa léthargie trop longue et apercevant tout près d'elle le terme de sa vie, d'une voix glacée par l'angoisse, elle gémit comme en se tordant de terreur et d'effroi : *Miserere mei!* ... Elle appelle sur elle la miséricorde divine ; mais au moment de prononcer le mot de sa culpabilité et de convenir devant le juge qu'elle a péché, elle se tait. C'est un long soupir de la musique qui prépare le sanglot au milieu duquel dans le recueillement stupéfiant on entend la parole d'épouvante : *iniquitatem meam*,... ma pauvre iniquité !

Seulement ensuite la pécheresse se hausse et prononce dans une ampleur magnifique le « purifiez-moi ! » qui se fait envahissant comme une vague qui monte. Puis en nommant à Dieu sa sainteté et en même temps le grand témoignage d'amour à notre endroit qu'est la Révélation, d'abord enjôleuse, elle devient triomphale, sa voix.

Pourtant ceux qui environnent le moribond doivent lui faire savoir l'inéluctable réalité. Dans un lointain mystérieux retentit l'invite grave et se soutenant longtemps sur une seule note, l'invite à quitter ce monde : « Viens, âme chrétienne, viens, sors de ce monde !... » Et cela est dit au nom de Dieu tout-puissant ; au nom du Christ, mais alors c'est une exaltation délirante du chœur, on croirait qu'avec ce

not ce fut une joie de mourir ; — au nom de l'Esprit, et les sons s'enfoncent dans le profond d'une vision l'au-delà ; — au nom des Séraphins, c'est un embrasement de feu ; — au nom des Saints, cela sonne dans un subit apaisement fait de confiance.

« Entre aujourd'hui dans la paix de ta nouvelle demeure !... »

On raconte comment cet exode est pour aller dans l'habitation sainte de Sion. On crie cela sans se lasser comme si l'on se désespérait des regrets et des plaintes de celle qui part. Et parce que là-bas c'est un règne de paix le vent d'ouragan qui durant un instant faisait rage finit dans un faible souffle qui s'éteint sur les violons...

Ce n'est que de la résignation et non de la pacification plénière qui possède l'âme. La voilà qui retombe dans la vue de ses fautes, cette épouvante des dernières minutes que la vie nous accorde. Une fois de plus elle sent le besoin de les nommer pour en conjurer l'effacement : et de nouveau cela la révolte.

« Oh ! Aspergez-moi d'hyssope !... » Et la parole s'affaiblit et semble vouloir défaillir. Elle se soutient cependant dans un sentiment de confiance infiniment douloureuse ; et, en répétant son vœu d'aspersion, elle s'en va comme une flamme que déjà plus rien n'alimente...

Le chœur éploré pousse un appel pressé et dru qui se soulève comme une masse et retombe. Attend-il donc sitôt d'être exaucé ?

« Libérez votre serviteur ! Libérez-le, Seigneur ! »

On ne sait d'où, un *Amen* ! retentit comme un vent furieux, malgré lui laissant une accalmie. C'est toute la nature qui le calme, effrayée à la pensée d'une intervention possible de Dieu pour arrêter son

œuvre de ruine. A côté d'une tristesse noire on sent gronder des orages terribles.

« Libérez-le, Seigneur ! »...

Second appel pour la délivrance de l'âme : il est ardent, précipité, nerveux, entremêlé de cris poignants. Ah ! c'est qu'il est temps !... Un second *Amen* ! encore plus plein de grondements assourdis, ... la nature se soumettra !

Au troisième *Libera* ! un peu de joie, mais effrayante comme cette illumination jaune intense qui dans les soirs de chaleur forte précède dans le ciel l'éclatement du tonnerre, les torrents de grêle et le sinistre flamboiement des éclairs. Les voix s'enlèvent à des hauteurs incommensurables. L'*Amen* ! est aussi plus gai, moins effroyable.

La confiance est revenue : aussi d'autant plus lamentable et saisissant le cri qui part soudain en soulevant comme une trombe les poitrines oppressées. La peur des abîmes insondables a repris. On croit que tout est perdu, et certes on voit trop bien que la fin approche rapide... « Libérez-le ! Libérez-le ! Libérez-le ! » La supplication se répète soutenue, portée sur un ouragan. Un répit quand on en est à rappeler ce qui fut opéré pour David dans sa lutte avec le géant... Puis cette fois l'*Amen* est lointain, atténué : la nature enfin émue ne veut plus être si impitoyable et si cruelle, elle acquiesce. *Amen* !...

Alors l'âme ayant repris un peu de vie sanglote. La musique pousse avec elle un long gémissement. Ce qui les consterne à présent c'est la perspective du retrait de l'Esprit sans qui rien ne demeure possible. Elle s'apeure ainsi des choses les moins vraisemblables... Sur un ton grave elle redemande un peu de joie dans ce combat terrible et qui l'épuise ; mais la voix est caverneuse, et peu à peu privée de

souffle, elle rentre et s'éteint au creux de cette poitrine haletante. Mais une imploration éperdue déchire l'air. C'est la mort qui vient et qui terrorise et qui révolte. Oh ! le désespoir de quitter à jamais la vie !... Il transperce parmi ces angoisses et ces effrois du jugement. Pourtant l'élan retombe dans une demi-confiance encore.

Le chœur est tellement bouleversé par la progression du drame que sans avoir laissé s'établir le silence, il reprend et supplie : *Miserere !...* Il demande que les sanglots et les larmes de l'âme lui comptent. Encore : *Miserere !...* Il semble se fâcher, énervé par son ardeur à prier sans voir paraître l'exaucement de son oraison pénible. Encore : *Miserere !* Mais il adule et voile sa parole de pleurs. Ensuite c'est un bruit affreux de sanglots qui s'entrecoupent en secouant les poitrines brûlantes. Oui ! à tout prix, il faut fléchir la Miséricorde et emporter la grâce... Comme un grand calme se produit à la douce vue du Christ qui a souffert pour nous. Et à une reprise de ce verset on éprouve un réel apaisement : on entend résonner la respiration régulière des violoncelles. Les voix épuisées par l'effort qu'elles viennent de donner murmurent, plus affaiblies, un souhait, toujours le même : « Que le Christ te libère donc !... » C'est dit presque confusément. Le chœur regarde ce corps déjà à peu près cadavre et comme si un rêve succédait à la poignante vérité, en oublie, en néglige sa prière. Il se met à bercer l'âme du souvenir de cette mort du Christ ainsi qu'une mère ferait avec des récits caressants pour endormir son enfant.

Ce n'est qu'un moment court. Il s'est remis et se dresse en un nouvel appel de pitié : *Miserere !* Le pauvre agonisant est à bout... Et considérant que

désormais la vie est en lui achevée, qu'il est temps de se résigner à l'inévitable, dans une ampleur solennelle on fait s'ouvrir devant ses yeux que chaque seconde ternit davantage les immensités du Paradis où va s'inaugurer la suite de sa vie, où le guettent les saints.

Elle : « Au moins, Seigneur, au moins, épargnez-moi en ce jour l'éternelle mort !... » La voix entrecoupée prie encore. Mais le souffle lui manque. Elle saccade ses paroles que les violons qui sanglotent couvrent :

Li...be...ra... me... Do...mine !

C'est fini. L'effroi et l'émotion grandissent. Comme une feuille d'automne que la brise fouette, la malheureuse commence à trembler dans les derniers frissons. Elle dit sans cesser : « *Tremens... Tremens... factum sum... ego !* » Et voilà que la musique comme horriblement triomphale assourdit ce cri. Alors on assiste au duel de la vie et de la mort. La musique éclate, coupée par ces cris de l'âme qui saillissent ainsi que des jets de flamme. On l'entend proclamer que la mort s'est abattue sur elle avec toute son horreur. Et tout sombre dans un presque silence.

Enfin le chœur à bout d'espoir entreprend les supplications suprêmes. Et la mort accomplit ses lugubres progrès tandis que dans une aspiration puissante et souveraine tous les saints se mettent à prier à la fois.

Encore un soupir de l'âme : tout n'était pas fini.

Les invocations continuent voilées. Elles se taisent. Le moribond ouvre les yeux et se voyant si proche de paraître devant Dieu, ne pouvant plus rien pour lui-même, dans l'immense silence de caveau qui règne, gémit d'une voix qui vous écartèle l'âme : « *Orate... pro... me... !* » Puis le chœur ayant recom-

mencé sa litanie, la voilà qui crie cela au milieu de leurs supplications : « *O... ra... te... pro... me...!* » O cette voix déjà d'outre-tombe ! comme elle glace ! Le chœur s'excite, monte, s'enflamme, terrible à Dieu lui-même.

L'âme les yeux clos, la bouche froide dans l'épouvantable et silencieuse solitude de ce départ, se sentant un rien de force demeurée avant le définitif ravage, prie et adjure les saints d'intercéder : elle réclame de Dieu l'exonération de la mort éternelle.

Le chœur suffoqué n'en peut plus : affaissé, il ne se soulève plus qu'en implorations calmes.

Elle, décidément, est déjà comme entrée dans l'au-delà. Dans les hoquets de la musique elle se remet aux mains de Dieu. Seulement cette prière ne va-t-elle pas expirer sur ses lèvres, sa langue ne remue plus et ses dents ne se peuvent plus serrer. Oh ! si elle demeurerait inouïe au fond de son gosier... ! Alors pour qu'Il l'entende, elle clame son dernier cri, tout à fait le dernier. Résignée, calme, tandis que les restes de force avec des sons qui filent comme une brise de sa bouche inerte s'en vont sans merci, elle achève sa supplique.

C'est à peine si le chœur ose troubler le silence sacré que laisse derrière soi l'extinction éternelle de cette voix ; et il gémit sourdement, bas, en appelant Marie ; l'universelle accueillante aux seuils béatifiques. Et fatigué il s'attarde à cette ultime prière jusqu'à ce que, las, et aussi pour guetter le tout suprême souffle, il s'arrête.

... Alors on perçoit la faible respiration — une modulation descendante du saxophone — comme un son très lointain qui par degrés s'éteint. L'âme dépose doucement sa chaîne et s'éloigne dans l'expiration suave d'une note...

Et voilà le chœur qui la contemple libre et légère, emportée par les anges venus en foule, reçue par les martyrs au parvis de la sainte cité. Rentrant dans la paix du sein de Dieu elle disparaît dans un effacement extrêmement distant des voix. Mais au moment de redevenir entièrement invisible, dans un éclat immense, une explosion formidable des instruments et des chants, elle fulgure dans le grand ciel comme un éclair, un éclair splendide des plus beaux orages des soirs d'été.

Et c'est fini. Finie l'attente émouvante de cette seconde d'effroi, de cette note pleine de rêve qui devait être le *Transitus animæ*. Et finie la musique évocatrice d'infini. Alors il me semble que j'ai la nostalgie de la mort, de sa troublante ivresse. Mais non ! C'est la nostalgie de l'au-delà de l'amour vers lequel mon âme appelle sans arrêt. Et son cri je l'entends mieux maintenant : il se mêle à la persistance des sons, des accords, en mon âme qui frissonne d'eux et de lui.

XI

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

Une émule de sainte Lydwine de Schiedam et sa contemporaine. Elles naquirent l'une et l'autre à quatre années de distance, et furent toutes deux des victimes — comme aussi d'ailleurs dans le même cycle d'événements sainte Colette — des holocaustes pour l'Eglise.

Sainte Françoise connut encore mieux les raffinements de la douleur que la vierge de Hollande ; car elle fut épouse et mère, et de ce chef reçut des souffrances que l'autre ne soupçonna même pas. Ce fut avec une acuité inouïe qu'elle dut endurer les affres de la solitude pendant l'exil de son mari et dans les deuils de ses enfants. Au reste, dès le jeune âge, elle fut torturée de maladies étranges qui la mirent à la mort et dont un miracle seul put la sauver. Mais elle-même se chargea d'instruments de pénitence qui la suppliciaient : à seize ans, outre le cilice dont elle macérait sa chair, elle se ceignait de chaînes qui, hérissées de clous, la déchiraient ; et les riches vêtements qu'elle portait par obéissance, pesant sur les pointes acérées, les contraignaient de pénétrer plus avant dans le corps. Plusieurs fois le jour elle se fouettait sans merci. Enfin, elle se nourrissait piteusement d'herbes cuites à l'eau et jamais ne buvait de vin. Malgré ces rigueurs, elle s'imposait des travaux

pénibles et répugnants pour sauver des malades ou soulager des miséreux.

En sus de tout elle servit de jouet au diable ; les démons la frappaient jusqu'au sang, la roulaient dans les cendres, la soulevaient dans le vide ou bien la suspendaient au-dessus des flammes. L'Amour un jour mit le comble au chef-d'œuvre qu'il se préparait en cette femme en l'associant à la Passion du Christ : dès lors elle éprouva d'atroces épuisements ; ses membres se prenaient de douleurs subites ; du sang lui coulait de dessous les ongles ; soudainement elle se trouvait meurtrie comme si on l'avait rouée de coups ; elle sentait qu'on lui enfonçait des épines dans la tête. Puis son cœur même fut transpercé ; et d'une large blessure au côté ruisselait une abondante humeur pure et limpide.

Combien de fois l'innocente victime crut défaillir à l'horreur de ce martyre ! Son immolation consentie obtint à l'Eglise la fin du Grand Schisme.

La popularité de Françoise fut à Rome extraordinaire ; on courait après elle dans les rues pour lui demander des grâces ; on lui amenait les malades à guérir ; les mourants imploraient d'elle la vie ; sa parole était écoutée comme celle d'un oracle.

C'est elle qu'on fête aujourd'hui dans son église au Forum. Le prédicateur, dom Maréchaux, un moine olivétain, rappelle ces merveilles de la vie de la sainte. J'arrive comme il parle ; il est debout dans une petite chaire carrée, en habit blanc avec sur sa poitrine une croix d'argent qui brille, à cause des lumières, à chaque mouvement qu'il fait. Son éloquence est piètre ; mais il aime celle dont il s'exaspère à louer les vertus.

Les murs sont tendus de draperies rouges et de voiles tissés d'or : même les poutres mises au chœur

pour étançonner l'édifice sont enveloppées d'une chemise rouge. Des guirlandes de lustres dessinent les arcs avec les rubans de lumière de leurs bougies. Au fond de l'abside quelques paillettes d'or dans la mosaïque lancent aussi des feux comme des verrières le soir au couchant; mais les personnages qui surgissent dans ce champ précieux sont gauches et guindés : c'est évidemment une œuvre du ix^e siècle.

Quand le moine s'est tu et que la musique commence, je me précipite par le couloir sombre qui conduit à la confession, tout près de la sainte ensevelie. On passe d'abord devant le trou noir et maintenant vide où fut durant de longues années, en attendant la canonisation, le cercueil. A présent cette bière est érigée au-dessus d'un autel : c'est une châsse tapissée de damas rouge et close d'une vitre que cache ordinairement un couvercle de bois doré.

Ce soir on peut voir le squelette habillé de blanc vapoureux. Voilà cette femme qui était grande et belle, qui inspirait l'amour. Des années, dans la tombe, les chairs résistèrent à la corruption, le visage gardait de faibles couleurs, un dernier semblant de chaleur, si bien qu'il eût paru recéler encore de la vie. Pourtant la ruine est venue tout de même, lente et grandiose. Dans la fine mousseline repose le crâne décharné; les deux trous des orbites, l'os camus du nez, les dents jaunes alignées dans les mâchoires, ces dents qui jetaient un charme si intense sur le sourire de cette bouche disparue : tout cela est ce qui reste. Ce n'est pas terrifiant : tant il y a de gloire à être comme cette femme dans son sépulcre, entouré et adulé. Je regarde sortir des manches les mains qui répandirent les miracles à foison. Elles non plus ne sont que des os : cepen-

dant comme elles se joignent, on dirait qu'elles prient pour de nouvelles grâces.

Un jour ces misérables débris se dresseront là dans l'universel triomphe de la vie. Le rictus funèbre de cette face aura pris l'épanouissement de la béatitude. Tout ce corps à moitié détruit au lieu d'être éclairé de la lueur blafarde des bougies, rayonnera de la lumière éblouissante qui sera sa propre splendeur, lumière faite d'or et de sang. Car tout saint est un martyr. Le sang ne découla-t-il pas sur les épaules et les reins de cette veuve ; sur les chairs à présent en allées, fondues, le sang, en gouttes, puis en ruisselets ne fit-il pas inondation sous les pointes de fer du cilice et de la discipline. Un bouquet de fleurs parfume ce souterrain d'une odeur pénétrante et tenace comme celle du seringa. Les hurlements, les beuglements des chantres entrent par les soupiraux grillés qui s'ouvrent sur la confession de marbres rares.

Je sors. Il faut quitter l'église par des détours compliqués, dans des chemins boueux où l'on glisse sur les dalles grises mouillées d'une vieille voie romaine. Car nous sommes dans le Forum. L'église le regarde et s'adosse à l'une des absides du temple sacré de Vénus et de Rome. Les géantes colonnes de cipolin ou de granit qui en soutenaient les portiques pleins de magnificence, gisent à terre, lavées par les pluies de ces jours-ci et pareilles à des marbres neufs.

Ce grand cimetière du Forum est triste de ciel gris : dans les nuages toutefois il y a des trouées bleues. Les lauriers sombres se dressent partout en trophées poussant leurs boules blanches qui vont fleurir. Les ruines muettes me regardent passer, et les gardiens me font sortir car c'est l'heure de fer-

mer. Dans la basilique de César, les jeux sous des flaques d'eau. Immense et désolé le portique de Saturne, trop haut, attendant avec confiance, dirait-on, que revînt derrière lui la « cella » sacrée, sur ce monticule vert où jadis on enfermait le trésor de l'Etat et les enseignes des légions. Par devant lui, la cage de briques de l'escalier enveloppée d'une housse de lierre, comme les choses dont pour un temps on ne se sert pas. Ici et là, semées dans l'herbe, des taches blanches de giroflées, et très nombreuses entre les colonnes du milieu, de petites fleurs courtes, couleur d'oranges bien mûres : c'est un tapis à l'endroit où passait le prêtre.

Oh ! ce soir, du palais Caffarelli, contempler cette Rome évangélisée par sainte Françoise ! D'ici où je suis tout près de sa demeure...

Le ciel s'est par endroits déchiré, et sur l'horizon il vient de découvrir un gouffre immense et large où bout du feu d'or. Le long des grilles du jardin allemand les feuilles d'acanthé tombent étalées sur les petits rochers de la bordure, noires et brillantes d'humidité et de nuit déjà. Les eucalyptus qui pleurent leurs faucilles pantelantes sentent très fort, et les moineaux par tout le bosquet font rage comme si c'était la veille d'un jour de pluie ; cependant à l'instant, sur la pente du Palatin où la voix mystérieuse dénonça l'approche des Gaulois, des oiseaux gazouillaient et chantaient présageant du beau temps, eux.

O divine Françoise, n'as-tu pas connu des soirs en tout semblables à celui-ci ? Oui, et cela m'aide à m'unir à toi en cette fête où je voudrais te plaire. Tu les as vues ces coupoles bombées, ces coupoles grises et que la pluie vient de laver ; tu les as vues soulevant par les airs la pensée eucharistique qui les

emplit. Et pour celles qui ne surgissaient point encore de ce sol qui en fut fécond, tu les as aperçues en tes contemplations extatiques !

Au lointain, la plus énorme, la plus large, la plus haute, plus sombre aussi que toutes sur le fond d'or diffus, règne pacifiquement. Je la connais de mémoire, la grandiose vision qui saisit l'œil du sommet de cette vieille roche capitoline ; mais elle me paraît à chaque nouveau soir plus prenante et plus magnifique. Toute la ville couchée dans son éternel lit de vallons, accoudée à ses collines, bruisante, palpitante de vie mondiale avec un jour de plus à ses années, hérissée de ses campaniles où les cloches frémissent déjà pour tinter l'*Ave* dans un moment, saluée, caressée, glorifiée par une merveilleuse explosion de lumière.

Tout d'un coup le soleil est tombé de derrière le nuage qui le célaît, et le voilà dans le vide, intense, aveuglant : peu de temps, car l'abîme ignoré, l'abîme des mondes qui béent sans lui dans la nuit profonde, l'appelle, l'attire, irrésistible. Alors comme toujours il se morcelle dans les arbres, les pins du Janicule, puis s'en va. Mais aujourd'hui, son adieu est terrible : une lueur fulgurante se dresse soudain sur le lieu même où il vient de s'enfoncer. On s'attendrait presque à une de ces acclamations qui saluent les apothéoses ; mais non, rien, le silence universel : les moineaux se sont tus, la ville gémit à peine ; le silence profond. Seulement il y a aux si nombreuses églises le cantique des cloches. L'extraordinaire lueur dure, demeure immobile et fixe. Elle dégage des vapeurs enflammées qui s'étendent, baignent les nuages gris, les teintent de rouge épais, boueux, rouge tomate, et ceux qui sont plus loin, les colorent de rose. Dans la fournaise de feu, Garibaldi se raidit

comme un démon enchaîné ; dans le rouge diffus se cambre la maison des Ercole avec le pin solitaire qui se tient devant elle en vedette ; et cela s'encadre des branches de laurier du jardin teutonique. Par delà le mont Mario, du vague immense qui s'étale : on dirait d'un océan battant le mont. A gauche du dôme vatican, des chapeaux noirs de pins parasols planent sur une muraille d'onyx. A deux pas de moi la façade d'Ara Cœli reluit comme une terre cuite, et regarde avec moi là-bas le foyer qui pâlit, et dans le gris des nuées, dans les biseaux où n'atteint pas l'irradiation sérale, un petit point qui brille comme une pierre sertie.

Maintenant les cloches de Sainte-Marie-in-Campitelli sont seules à sonner dans leur chambranle de basane. Mais à l'instant elles se taisent. Tout commence alors à s'empâter dans des teintes mortes, et le velours bleu du Janicule est devenu un crêpe.

Et toi, Françoise, à qui le Seigneur se faisait entrevoir en d'éblouissantes lumières qu'ensuite tu chantaï avec une musique et des paroles inspirées, est-ce que tu m'autorises à saluer en ces splendeurs des soirs de notre Rome des manifestations de l'Amour infini ? O dis-moi que oui, car mon âme en a soif et se réjouit de le rencontrer là ; ô dis-moi que oui, ou bien vas-tu me répondre ce qu'un jour murmura la Vierge à ton cœur : « Tu Le cherches au dehors quand tu Le trouverais en toi-même. »

Au moins, à cette heure de ce jour que le ciel est de laque sombre, adorons-Le ensemble ; non pas en allé avec la beauté de la lumière, mais demeuré en cette autre beauté de la nuit venue, et sous les coupoles qui Le cachent, tabernacles dressés dans la ville, et, toi dans ton ciel, moi en mon âme !



J'ai eu cette nuit un rêve bizarre, un délicieux rêve plein de mystère après lequel ce m'était un déplaisir de me trouver éveillé. Là-bas, dans le secret de la crypte, je priais agenouillé devant la châsse de sainte Françoise : des lampes comme hier au soir l'illuminaient ; mais on avait défiguré sa relique en lui collant un visage de cire. J'en avais de l'ennui et je déplorais cette profanation, quand soudain, la morte tourna la tête à demi vers moi et levant sa main droite, elle me bénit de plusieurs signes de croix, en me murmurant : « Ta peine va être finie, mais non ta joie. »

Le souvenir de cette singulière audience m'a tenu jusqu'à maintenant ; et je me demandais s'il me viendrait par la sainte une jouissance pour mon âme ; allait-elle me conduire ainsi qu'elle le fût elle-même à « voir l'invisible et à comprendre l'incompréhensible » ? Allait-elle me guider dans des gouffres affreux où j'entendrais les cris lugubres des démons ? Est-ce que je contemplerai Satan sur la poutre enflammée qui lui sert de trône tandis que passerait le souffle d'orage qui est l'horrible défilé des damnés, conduits par leurs bourreaux qui les fustigent sans merci ; ces atroces spectacles devant lesquels Françoise se crut défaillir et mourir de terreur ?

En vérité ce dont elle me gratifia fut autre chose.

Une des plus précieuses merveilles de Rome est enfermée sous les verrous d'un couvent qui est le sien, et protégée par l'excommunication — plus ou moins certaine cependant — d'une clôture monacale. Et pour cela on ne la connaît pas. Elle m'en fit faire la découverte, comme je venais la prier dans son

monastère de la rue de la Tour-des-Miroirs, celui où elle vécut après son veuvage.

Cette maison compliquée dont les portes sont ouvertes un seul jour de l'année est la demeure des « Oblates ». La sainte est la fondatrice de ces nobles moniales, et elle-même porta leur costume qui lui fut d'ailleurs tracé par le ciel en les moindres détails : une robe noire d'étoffe grossière et un voile blanc les enveloppant de la tête aux pieds. Au reste tout le règlement de la nouvelle congrégation dont elle concevait le projet par conseil divin, elle le reçut en ses extases. C'est le refuge ici des désillusionnées de la vie, non point pourtant de celles qui après s'être saturées de jouissances en éprouvent du dégoût et des nausées et deviennent ardentes à les repousser ou à les fuir ; cet asile est plutôt le havre tranquille où s'en viennent les femmes qui dans une illumination de grâce se passionnent de solitude peuplée de Dieu et veulent se tenir à vivre loin du monde qui bruit et se pare. Et il paraît que là se cachent de grands noms, des vieux titres de noblesse romaine. Et il paraît aussi que dans ces murs qui ce soir mereçoivent, sans qu'interviennent ni une vraie clôture ni des vœux rigoureux, des saintes opèrent leur divine formation.

Je n'en rencontre point de ces pieuses recluses ; car elles s'esquivent à l'approche entendue ou soupçonnée du visiteur. C'est comme cela dans les moutiers de femmes. Un jour même — ailleurs qu'ici — avant qu'on m'ouvrît les portes que je forçais dévotement avec une lettre écrite de la propre main de l'évêque du lieu, j'entendis pendant cinq longues minutes sonner, tinter, gémir la cloche conventuelle : c'était l'ordre aux sœurs de s'enclorre dans leurs cellules. Et seulement quand ce fut fait, les deux bal-

tants hauts et solennels du séculaire portail s'écartèrent après le claquement sonore des verroux et s'élargirent sur l'austère vestibule pour me laisser passer. Mais deux nonnes et l'abbesse derrière, m'attendaient, me saluèrent fort courtoisement et me guidèrent dans la mystérieuse retraite de leurs âmes et de leurs cœurs.

En cette hôtellerie de veuves et de princesses, il n'y a pas de cérémonial du tout. Et je pénètre, un peu perdu, dans une chambre où l'on ne cause qu'à demi-voix. Par devant un triptyque dont le ciel d'or vif éclaire un Christ très noirci, érigé entre deux silhouettes de saints, une lampe brûle et, plus bas, il y a sur une table des fleurs qui parfument, des fleurs qui baignent dans une bassine où sainte Françoise préparait la nourriture des mendiants, des fleurs rouges, roses, blanches, pourpres, négligemment arrangées, mais si belles. Un homme, concierge ou valet, je ne sais, qui va m'emmener à travers le couvent, me fait signe et me dit de choisir et de prendre de celles qui me plairaient : une seule que je tire de la corbeille exhale des senteurs enivrantes.

Des vestibules longs, coupés d'escaliers qui montent, qui descendent et se coudent brusquement : on a l'impression qu'on parcourt un chemin considérable. Et c'est un silence universel, autant que si la demeure était vide. O la paix exquise et le calme souverain ! On se figure aisément que ces murs et tous les autres témoins des existences, des vies écoulées auprès d'eux n'ont jamais dû entendre que les cantilènes des hyménées mystiques célébrées dans ces chambres closes, mais que leur sont ignorés les soupirs trop humains, les plaintes des cœurs las. Un autre corridor plus droit et plus obscur où s'embouchent les entrées des cellules, et sur lesquelles, en

sus de la porte, un rideau est tiré. Le réfectoire : une grande salle profonde ceinte de boiserries brunes qui sont, en manière de stalles d'église, les sièges et au-dessus se poursuivent en lambris. C'est une surprise que d'y entrer et je voudrais m'y attarder, au lieu d'y faire ce fugitif passage. Les murs en haut des stalles sont des vues gracieuses sur une campagne idéale : cadres peints à fresques qui me rappellent tout de suite le Lorrain. C'est de la joie qui s'y épanche dans les perspectives fuyantes pleines de lumière, par les arbres légers et sur les ruines antiques ; de l'exubérance poétique traduite par un art facile et agréable. Ces nuances délicates, ces teintes lavées, ces roses éteints, ces jaunes d'or pâlis, tant de verts estompés, comme ceux des pins ou des chênes quand la nuit s'approche pour les couvrir, cette espèce de vague, de flou indéfinissable qui caresse l'œil sans le troubler, empêchent ces marines, ces scènes de pêche, ces échappées sur la campagne romaine, et les idylles qui s'ébauchent sournoisement sous des ombrages et près de fontaines, en des décors de villas, d'être déplacées dans le recul de ce couvent. Et je pense que les femmes qui viennent s'asseoir ici pour leurs repas, elles dont l'esprit s'édulcore aux contemplations d'éternité et dont les yeux se claquemurent sous les paupières à tant de spectacles de notre monde, peuvent, tout en mangeant, déguster les si jolies choses exquisées sur leurs murs. Pourtant, comme si l'on n'avait pas permission de voir, de s'arrêter aux mêmes beautés qu'elles voient, le guide me fait aller vite et me presse de continuer avec lui mon chemin. Au reste, ce n'est point pour cela que je suis venu.

Alors, après, on arrive par un détour encore d'escalier dans une vilaine pièce ténébreuse, vieille, irré-

gulière, blanchie à la chaux, mais toute grisailée de poussière, avec un air d'inhabité et de local à part. C'est l'ancien, le primitif monastère, les chambres où a vécu la sainte. La salle suivante, haute, vaste, carrée, n'a pas de plafond, et on aperçoit le toit, ses fermes, ses solives, ses tuiles ; mais une des parois est couverte de fresques en camaïeu un peu verdâtre. Le jour, pour les examiner, n'est pas très heureux, et le temps les ruine, les efface en partie comme s'il voulait cacher à nos goûts trop délicats et si fermés au surnaturel, les étranges horreurs qui sont dépeintes, énumérées sur ce stuc qui s'effrite et dans les régions sauvages, noircit. Sur un fond mort, des formes inquiétantes se profilent, des monstres surgissent jetant l'épouvante, des animaux prodigieux à plusieurs gueules vomissant des flammes, aux ailes armées de pointes acérées, se tordent, se dressent, vont bondir sur une femme qui, cependant, ne s'apeure point et qu'un enfant, debout sur un nuage, semble garder. Des hommes nus avec des ailes de chauves-souris, coiffés de cornes, se battant les flancs d'une queue, grinçant furieusement des dents, font des sarabandes infernales, poussent des hurlements sinistres, brandissent des verges et manipulent la pauvre femme dans leurs mains crochues, la bousculant, la précipitant sur des cadavres et des squelettes hideux. On se demanderait si c'est là un rêve de légende ou une épopée mystérieuse de fantastique personnage des anciennes théogonies. Or, si l'on s'en rapporte aux récits des chroniqueurs de Françoise, ce n'est que de la réalité traduite, c'est un détail de la physionomie de cette femme étonnante qui eut à supporter, — comme d'ailleurs d'autres saints, des hommes ordinairement —, de terribles batailles avec le Mauvais. Il se présenta à elle sous les aspects

les plus répugnants d'homme ou de bête ; elle le vit lion, serpent, agneau, pourceau, puis humble moine, frère mendiant, et la comblant de promesses alléchantes, ou la torturant de violences inouïes. Ses oraisons en étaient troublées et ses nuits ne lui donnaient plus de repos.

Et tout cela se tramait ici où je suis ; et ce sont ces lieux paisibles qui furent emplis des vacarmes immondes. Mais plus encore, la cellule voisine, qui était la retraite, la chambre de la sainte et surtout le repaire où elle célébrait ses pénitences, ses oraisons qui finissaient en extases. Dans cet asile solitaire, en lequel Dieu seul, hormis elle, pouvait entrer, le saltimbanque infernal se glissait et exécutait des jongleries pernicieuses. C'est un étroit réduit auquel on accède par six marches d'escalier : les murs sont tendus d'étoffes rouges, le plafond est porté sur des poutres mal équarries et noires d'âge, rongées de sillons blanchâtres de moisissure. On a prodigué sur un autel et sur des tables des reliquaires devant qui brûlent des bougies ; puis, parmi tout cela, il y a des fleurs, mimosas très légers et des roses ; elles parfument excellemment, faisant croire à des encens consumés en l'honneur des souvenirs de ce recoin, isolé maintenant au bout de cette maison. Alors je pense au vide que ce fut quand eut expiré celle qui l'habitait, un vide qui était l'éloignement définitif des diables et des anges qui semblent s'y être tenus en promiscuité permanente, et aussi du Christ, de la Vierge et des saints qui le visitaient avec une rare fréquence. Aujourd'hui, c'est le silence, celui de la mort, celui d'un caveau ou d'une demeure abandonnée ; tandis que jadis, même quand c'était le silence, quelles agitations il couvrait !

J'essaie de me recueillir dans cette officine de

sainteté où le Seigneur descendait « jouer et festoyer » avec sa servante ; dans cette casemate peu claire où elle apercevait, sans même regarder, les étendues bleues du ciel, découvrant subitement que cet azur est une illusion et que des espaces immenses séparent les étoiles. Et que son âme pénétra plus avant ! Elle entrevit les profondeurs éternelles, car ses ravissements la conduisaient jusqu'à leur seuil. Cette chambre ne connaîtra plus jamais, y entasserait-on le luminaire avec une profusion folle, les illuminations sublimes qui l'emplirent en ces temps. O la pénible décadence ; c'est comme un sanctuaire délaissé. Mais la voix de Françoise m'arrive qui murmure : « Mon cœur est rompu — oh ! c'est la fin d'une extase ! — mon cœur est rompu, voici que je vais quitter l'amour. Réjouissez-vous, anges et saints qui séjournez avec Lui... Moi, je ne puis plus chanter !... » Qu'elle est triste la fête de ces fleurs et des mimosas d'or auprès de celle d'où cette femme s'en revient, la fête pourtant des parfums et des couleurs qui me paraît si gaie !... Puis elle profère encore ces mots : « Je vois le ciel ouvert, l'ange debout qui m'appelle... » Et là-dessus, elle s'en va vers les réalités qu'elle a tant de fois soupçonnées ; elle est partie avec son ange, avec ses saints, avec la Vierge, avec le Christ, me condamnant à être seul en ce jour dans la cellule épouvantablement déserte. Et les tourbillons diaboliques des panneaux d'à-côté me repassent devant l'esprit, pareils à des images de vilain cauchemar ; et j'ai peur de percevoir le bruit qu'ils doivent faire, les vociférations de leurs effroyables bouches grimaçantes. Il me semble que je ressens cette terreur que provoquent les grandioses horreurs dressées ou creusées par la nature. J'éprouve cet indéfinissable saisissement qui vous prend quand on

marche dans une de ces nefs souterraines, sous les rochers amoncelés où l'on est oppressé par leur trop immense masse, cette solennelle impression d'au-delà voisin, attrayant et terrible, que j'avais en naviguant sur les eaux vertes, stupéfiantes de silence et d'immobilité, d'une rivière enclose dans l'une de ces fantastiques basiliques que Dieu s'est aménagées en certains lieux, au creux de la terre.

Et je demeurerais là encore si le gardien ne me tirait dehors. Mais je ne suis transporté ailleurs que pour un autre enchantement.

Où j'entre à présent, ce fut la chapelle de la sainte. Un jour, à l'heure vespérale, elle était restée ici seule, ses compagnes, une à une, s'étaient retirées. Soudain, la voilà transportée parmi la population resplendissante des archanges, et devant elle-même Dieu donnant congé à l'esprit qui, depuis des années, était sa vigie, commet à sa garde un nouvel ange. Elle ouvre les yeux dans l'oratoire où je suis ; elle voit un bel adolescent tout vêtu de lumière, et dans sa main droite il tenait trois palmes d'or, un fil d'or en sortait qu'il enroulait autour d'un fuseau. Et, par la suite, elle lui vit poursuivre ce travail mystérieux jusqu'à ce qu'un soir l'arrêtant, il lui fit comprendre qu'il figurait sa vie et que celle-ci en était à la fin de sa trame.

Dans le recul de cette chapelle où ne pénètre qu'un jour d'or comme celui qui devait éclairer les palmes de l'archange, se profile en un cadre sombre la Sainte Vierge, tout enveloppée de bleu et constellée d'or ; sur chaque épaule lui brille un soleil, et sa tête, son front sont enchâssés dans un nimbe et des rayons d'un très bel or mat. Par contraste, on l'a nantie depuis, — des mains ignorantes, — de bracelets, d'un collier, d'une couronne en cuivre doré qu'on

a fixés au mur par des pointes : c'est singulièrement mesquin une telle décoration, auprès du très vieil or dans lequel le beau visage prend vie, et qui semble presque émaner de lui. La douce Souveraine est accostée d'un moine en robe blanche et d'une femme qui est Françoise, en robe bleue et en manteau blanc ; elle caresse son enfant divin qui lui passe sur la joue une petite main potelée, tandis que la sienne s'en va par derrière la tête blondine comme pour ébouriffer par plaisir les courts cheveux bouclés. Et la belle, l'exquise image s'abrite sous un portique que soutiennent des pilastres fuyant plus au fond, on ne sait évidemment où, dans le mystère d'un clair-obscur, les pilastres bruns, gris brun comme un duvet d'alouette. Il faudrait bien plus d'une minute pour savourer à son aise cette mystique Madone et la prier confidemment. Mais le guide presse, et j'ai à peine le loisir d'examiner le reste des murs. Car tout leur pourtour est couvert de fresques qui sont savoureuses et merveilleusement fines, rêvées et composées par un Primitif dont on ignore le nom. Elles narrent l'histoire des visions et des miracles de la sainte et me paraissent un ravissant sourire sur l'au-delà. Je dois partir après un rapide tournoisement de gauche à droite dans ce rare musée. J'ai beau conjurer, supplier qu'on me laisse, que je ne sortirai pas de cette salle, que je ne toucherai à rien, mais qu'on m'accorde au moins dix minutes. Je n'obtiens pas de rester et je sors déconcerté sur les pas de l'inflexible custode de ces trésors, auxquels sans doute il ne comprend rien, en franc Italien d'aujourd'hui, et à cause de cela je crois que je lui pardonne. Seulement, comment maintenant m'intéresser à tout le reste qu'il va m'exhiber ?

Par de longs couloirs où je reconnais en partie

ceux par lesquels nous sommes venus, il m'emmène à la chapelle actuelle du couvent. Elle est d'ailleurs quelconque avec ses stalles collées aux murailles, ses tentures criardes rouge framboise, jetées de fleurs rouge plus pâle, plus voisin du rose. Il y a beaucoup de lustres et des paniers regorgeant de fleurs artificielles qui feraient moins mal dans une église de pauvre village que dans cette demeure des nobles Oblates. Au chœur, cependant, s'érige un autel monumental qui me paraît un riche et précieux travail : il est tout en cuivre doré ainsi que les lambris qui cernent cette abside, et ciselé à la main ; il éclaire d'ors vifs et d'ors mats ce fond de sanctuaire qui, sans cela, serait très obscur ; et il est le magnifique hommage au Seigneur d'une femme de grand nom, qui se séquestra dans cette maison. Malheureusement, pour déparer, sur la table de marbre qui borde et ferme l'enceinte, quatre énormes chandeliers hissent sur leurs chamarrages d'or grossier de volumineux cierges blancs : ce sont de vulgaires produits modernes qui font tache avec leurs figurines informes, leur jaune cru.

Ah ! J'aperçois dans le bas de l'église, à prier, deux nonnes à guimbe blanche sur robe noire. Et sans bruit, sans oser même regarder, je me retire pour ne pas troubler ces deux femmes qui arrivent au refuge de l'Eucharistie, peut-être par mission d'adorer, peut-être aussi par besoin d'âme. Si Dieu seul connaît les misères et les peines qui sont épanchées devant un tabernacle ; personne que Lui non plus ne sait toutes les choses douces, heureuses, délicieuses à être dites et à être entendues qui ont été murmurées spécialement dans ce clos divin où j'achève ma visite pieuse à sainte Françoise.

Et me revoilà à la porte. Je longe le cloître : il est

tout orné de guirlandes de buis tombant très bas et qui sont suspendues d'une colonne à l'autre ; puis il y a des citronniers extrêmement verts et des bambous grands, fournis, élancés, pour parer davantage. Est-ce que cela dit assez la permanente joie de celles qui vivent en cette si paisible réclusion, qui y méditent et y pratiquent sans faiblesse les graves paroles de saint Paul, le premier maître en ses visions de Françoise et de qui elle reçut mot à mot ses règlements : « Ce n'est de ma part ni un ordre, ni un coup de filet sur vous, mais un conseil : que celle qui est vierge le demeure, que celle qui est veuve reste comme elle est : elle est plus heureuse. »

*
 * *

Pourtant, je ne puis me décider à m'en aller. Au fond, pourquoi me refuserait-on de retourner une seconde fois d'ou je viens. Il n'est pas plus impossible pour moi de reprendre le mystérieux dédale des couloirs que d'y avoir voyagé tout à l'heure. Et, résolument, je me présente pour refaire le pèlerinage ; sans nulle explication on me rend un guide, un autre, sera-ce au moins une chance que ce ne soit plus le même ?

Celui-ci me fait voir des choses auxquelles le précédent ne m'avait point mené : des salles du rez-de-chaussée où l'on a remis des restes de l'antique église démolie de Sainte-Marie Libératrice, au Forum, et il y a des fragments de fresques intéressants.

Puis il me promène par les vestibules et les corridors déjà parcourus. Nous arrivons à la vieille chambre de la sainte. Enfin nous sommes dans la précieuse chapelle. Du temps qui s'est écoulé depuis que j'en suis sorti, le jour est devenu plus joli et plus

doux. Il entre par trois fenêtres voilées de stores jaunes ; ce qui fait un éclairage tout à fait d'or.

Je ne suis plus seul : tout un troupeau de femmes a suivi le gardien. Elles ne s'extasient point sur les figures pâles et fines qui font des éclaircies dans les peintures plus sombres. L'art qui se décèle sur ces panneaux les touche peu ; elles écoutent docilement la leçon que débite le guide et font effort pour se la redire fidèlement. Et plusieurs qui priaient s'interrompent pour venir près de l'autel examiner la splendide nappe de dentelle qui le couvre, elles la palpent et la soupèsent avec des airs entendus. Quant à relever quelque chose de la suavité des regards et des poses, sur la candeur des bouches closes, elles n'y songent pas. Et tandis que l'homme s'occupe d'elles, leur explique les détails qui les touchent et les emmène autre part sans plus penser à moi, je demeure enfin apparemment libre, dans cette geôle d'art.

La Vierge toujours trône au-dessus de l'autel, et préside paisiblement du fond de ses bleus et de ses ors à toutes les scènes gracieuses qui se déroulent alentour d'elle. Ils se ressemblent à peu près pour la disposition les cadres qui animent ces murs : rectangles ajustés les uns à la file des autres et soulignés d'une inscription en idiome du ^{xiv}^e siècle, de caractères gothiques, où l'artiste indique le sujet qu'il a voulu traiter. Toutefois deux compositions sont de dimensions plus vastes. L'une s'enfonce dans une sorte de niche qui fait penser à une ancienne entrée qu'on aurait murée. Elle est sombre et illuminée de lueurs sinistres. Elle est un drame épouvantable qui se joue ; et Françoise assistée de son ange y assiste d'un nuage où elle se tient debout, en haut, dans un coin de gauche... Elle vient d'y arriver ; c'est « la

cité des larmes » et sur le gouffre elle a lu ces mots : « Ici est l'enfer où il n'y a nul repos, nulle relâche, nulle espérance. » Du profond de l'horrible abîme monte en faisant onduler son échine une bête monstrueuse dont la gueule béante vomit des flammes rouges comme du sang vif et qui se précipitent avec une impétuosité de tempête : elles couvrent une partie de cette muraille, se développent, s'étendent, et on voudrait pouvoir entendre le halètement de prodigieuse forge de cette gorge embrasée. Dans cette tourmente de feu, dans cette fournaise qui tourbillonne, des corps nus sont projetés on ne sait d'où ; ils roulent, ils tombent, et s'engloutissent dans cet antre de volcan ; et en leur chute éperdue ils font encore des gestes de détresse comme s'ils n'étaient pas des morts. Les voilà donc les damnés en allés droit ainsi que des flèches dans ces entrailles brûlantes qui jamais plus ne les libéreront. Et la pauvre femme frémit d'épouvante. Mais dans la nuit qui l'environne, à l'éclairement sinistre du brasier infernal, elle distingue d'autres atrocités : des milliers de démons, de chiens furieux et menaçants, de serpents bavant le venin empoisonné, et parmi eux d'autres âmes qu'ils tourmentent sans répit. Et puis tout ce grouillement gémit, hurle, blasphème ; des pleurs déchirants le traversent, et des hululements lugubres, et des grincements effroyables. Enfin au centre de ce borborygme de feu, de cette fosse apeurante, je le vois le prince de cet empire, conduisant les supplices, répartissant ses victimes selon leurs fautes à expier : il envoie les avarés aux morsures des serpents, les vaniteux aux lazzis et aux fouets de ses suppôts, les impurs à l'éternelle consommation du feu. Il est là affreux, grimaçant, ricanant, assis pour sa torture aussi sans doute sur une poutre, sur un pieux qui

le fait surgir des fonds ténébreux en la pleine sara-bande repoussante de ses hôtes.

Et telle est la vivacité de cette scène, son animation, qu'au bout d'un instant on est surpris de regarder encore les deux monstres apocalyptiques dressés à la même place, et les grandes léchures de vermillon toujours couchées dans la pareille direction, et les victimes toujours s'écroulant dans la gueule crochue. On ne comprend pas comment le feu si ardent n'a pas déjà carbonisé le tout, comment l'épuisement n'a pas abattu les féroces conducteurs de cette saturnale. Et cela saisit davantage, cette constatation : cela fait que l'artiste a réussi à donner une sensation de cet impalpable, de cet insaisissable qu'est l'éternité.

L'autre grand tableau qui n'a rien de terrifiant comme celui-ci occupe la même paroi entre la porte et cette représentation du gouffre infernal. Il figure le transport du corps de Françoise à travers la ville, car elle vient de mourir loin de son cloître, chez elle, chez son fils. On la porte sur une civière, le visage découvert. Sur tout le parcours de ce cortège, les balcons et les toits en loggias sont garnis de gens qui saluent ce cadavre. Mais voici que le tumulte est si intense devant l'église où la dépouille va entrer qu'il faut l'entourer, la garder, la protéger ; car la foule veut en approcher à tout prix et lui tailler les ongles, les cheveux, des morceaux de chair, déchiqueter les habits pour se faire des reliques. Et alentour de la défunte se serrent des gentilshommes et ses « douces filles », les moniales de la Tour-des-Miroirs. Apparemment on ne la dirait point morte ; un moine blanc qui dépasse de la taille les autres personnages en signe de sa dignité, se tient debout à ses côtés, dans sa face d'ascète ses yeux sont fixes

comme s'il travaillait à extérioriser une pensée, il écarte les mains d'un geste oratoire : on pourrait croire qu'il parle à la mourante de l'heure suprême venue pour elle. Mais non, l'âme est partie vers Dieu et il est en prières auprès du corps qu'elle a délaissé. Des malades s'avancent, des pécheurs viennent se convertir : j'en vois un qui vomit de sa bouche grande ouverte des démons noirs ; d'autres attendent que leur béquille leur soit devenue inutile, car « tant furent nombreux les miracles opérés que si on voulait les narrer, on en remplirait un volume ». Plus loin, derrière ces gens en blouses roses finement serrées à la ceinture et coiffés d'une toque rose, dans le ciel sombre, des cimes de palmiers et de cyprès se balancent encadrant le fronton de l'église et surgissant du jardin des moines olivétains.

Cette grandiose scène est vivante et pleine de contrastes, beaucoup plus que la fresque du Pinturricchio, à l'Ara-Cœli, dépeignant la mort de saint Bernardin de Sienne ; elle a des visages variés et expressifs, bien de leur époque, tout semblables à ceux qui dorment au pavé des églises, sur les pierres sépulcrales. Et je trouve qu'ils valent ceux si exquis du Ghirlandajo dans la *Vocation des Apôtres* de la Chapelle Sixtine.

Le passage de son âme au sein de Dieu, la sainte l'avait elle-même contemplé dans une suave vision que l'artiste inconnu a joyeusement rendue : un tout petit cadre au delà de la porte. A le voir, l'esprit se remémore aussitôt les conceptions analogues de l'Angelico : c'est ce même ciel peuplé d'anges blonds et joufflus. Seulement lui les montre soufflant dans des trompettes d'or, longues et dressées, triomphales ; ou bien il les conduit en des rondes joyeuses sur des parterres tout de jeunes fleurs fraîches, et ils invitent les saints à cette débordante liesse, les saints qu'ils

font entrer au paradis. Ici ils sont groupés, serrés les uns contre les autres, habillés de robes roses souples et flottantes ; ils ont pour sonner leur mystique fanfare des musettes, des cithares, des cymbales, ce doit être un magnifique concert et de suaves accords, quelque chose comme un chant d'oiseau. Devant eux, gravement, se tiennent les apôtres au visage débonnaire avec des yeux très doux. Et tout en haut le Seigneur est assis, en robe bleue, avec un manteau bleu plein de semis d'un autre bleu. Il attend bienveillant et paisible, puis il se penche et reçoit amoureusement un garçonnet tout nu et d'une chair de lait, les reins couverts d'un voile encore plus blanc. Frêle et mignon, il a gravi une route de fleurs, de roses, bordée de vases d'où sort du feu comme si c'était des cassolettes de parfums ; sa petite tête est auréolée d'or, ses bras timides se tendent pour répondre à l'accueil divin. La sainte est au bas dans le coin, dressée sur son séant, exsangue, tandis qu'à la faveur de l'extase, son esprit l'a quittée et chemine vers l'empyrée tout rempli de senteurs et d'harmonies. Il annonce le prochain départ de Françoise en la demeure préparée par le Christ, selon sa promesse et selon nos espoirs.

Ailleurs, c'est elle-même qu'on voit entrer dans le ciel ; et ce ciel est une atmosphère bleue, très sombre ; elle y est reçue par le divin Seigneur de ce séjour, et Il lui donne la main pour l'aider au passage. Un ange, les bras croisés comme font les chastes en communiant ou en priant, tout enveloppé d'une belle dalmatique rose, vole de ses ailes déployées dans l'éternel éther.

Il y a encore bien d'autres aperçus du paradis sur ces murailles heureuses. Il y a celle-ci, à droite du grand tableau de la Vierge : et c'est pareillement la

glorieuse Marie qui en occupe le centre. Elle est en manteau bleu semé d'ors, malencontreusement fanés par le temps et la lumière; elle irradie également de l'or, et des anges lui font la cour. C'est la solennelle oblation de Françoise. D'un côté, agissant au nom de la divine Souveraine, saint Pierre reçoit sa consécration; sur l'autre point du cadre, il la communie dans le ciel même. L'apôtre est revêtu d'une chasuble rose traversée d'une longue bande d'or : il a déposé sur l'autel sa tiare, près du calice; et il semble qu'il ait célébré toute une messe, car les accessoires liturgiques sont là au complet. Cela baigne à cause du voisinage de la fenêtre dans des teintes d'ambre, éclairage édénique pour cette naïve scène.

Puis deux panneaux entiers figurent les miracles de l'extraordinaire femme. Elle multiplie une pauvre provision de pain. Elle fait subitement mûrir et en abondance des raisins sur des ceps arides. Elle guérit des malades. Elle révèle les secrets des cœurs. Voici qu'un prêtre va la communier, il lui tend au-dessus de la patène d'or pâle l'hostie blanche, et l'autel au fond s'abrite sous un baldaquin rouge à jolies colonnes et il porte un crucifix et un calice d'or. Or à l'instant un soleil se met à briller sur son front, un soleil d'or irradiant de l'or. Et il faut remarquer le visage de la pieuse nonne, épanoui d'amour et de confiance, et la vie qui sort des yeux sous les paupières levées, tandis que le reste des religieuses la contemplent et la guettent.

Mais le charme m'attire sans cesse aux exquis représentations de l'au-delà, vers les cadres agités de saints et d'anges, où se tendent des cieux obscurs mais bleus, où flottent des robes roses. Rien n'est frivole dans cette fécondité délicieuse, rien n'est dissonant. Tout prie avec calme et grâce. C'est débordant

de suavité, de délicatesse et de candeur. Comme art, nous sommes en dessous du moine de Fiesole : l'inspiration a ici moins d'envergure que chez lui, la ligne n'y est pas si parfaite. On se trouve plus voisin du Giotto, de ce qu'il conçut pour l'église du saint d'Assise ; et pourtant on est à un siècle de lui : on est à l'époque de Botticelli, le sensuel. En somme cette œuvre est une épave en son temps, où elle demeure isolée : ce qu'elle est encore maintenant, épave inconnue et délaissée. L'Angelico avait monté la peinture religieuse à son apogée ; où elle était parvenue, elle ne pouvait plus se développer dans le même sens ; elle devait se transformer en imagerie pieusarde, plate, précieuse et vide de sens, ou bien entrer dans les sensations charnelles. C'est cette voie qu'elle prend avec Botticelli, et déjà chez le moine Lippi. Raphaël dans un immense développement de l'art tient toujours un idéal religieux. Après lui, il n'y a plus que de l'art.

C'est à l'époque où l'on devait ici peindre ces murs que Savonarole exaltait l'esthétique des Primitifs, la beauté angélique des formes, comme s'il prétendait créer dans l'art un goût, un style, un genre ecclésiastique. Mais que de choses vraiment belles nous eussions pu avoir dans la ligne de Fra Angelico et de l'auteur de cette chambre, si la Renaissance n'était survenue, brouillant tout notre génie occidental, paralysant les meilleures initiatives et les prenant à son compte ! L'Eglise a fait une perte sensible par l'invasion de la sensualité esthétique. Quand on songe que l'Angelico n'osa jamais esquisser un portrait de femme d'après le modèle vivant, comment la chasteté de ses conceptions eût-elle pu se maintenir dans l'âme de ceux qui ne s'éprenaient plus que de femmes et ne tendaient qu'à peindre des nudités ; n'y a-t-il

pas que les cœurs purs qui voient Dieu ? Il n'est personne qui le sache contempler, Lui et son Christ, et la Vierge et les saints et le ciel après un péché de chair de la manière dont on l'eût fait dans l'innocence de l'imagination et la liberté du cœur. Celui qui a peint ici était un moine ou un saint, car il n'y avait que ces deux classes d'hommes capables de se soustraire au courant contemporain. J'avoue qu'il n'a pas dû connaître l'agitateur florentin et obéir à ses appels, car tout est trop calme dans ses figures ; or ceux qui se passionnaient avec le moine de Saint-Marc ne se portaient plus qu'à traduire des délires intérieurs où l'on caressait les évocations de vengeances terribles. Et je trouve qu'il aurait plutôt suscité les personnages d'un Michel-Ange.

Malheureusement, dans cette chapelle, les ors n'ont pas vécu ; ils sont atténués jusqu'à l'effacement ; ils sont noirs et ternes. Pourtant, les vases sacrés, les vêtements liturgiques, les auréoles et tout l'apparat divin devaient avoir le même luxe et la même finesse que Fra Angelico excelle à donner ; — mais comme au Vatican, dans l'oratoire de Nicolas V, ces détails sont mieux saufs, le temps n'y a mis qu'une patine merveilleuse ! Au reste il faut aussi convenir qu'ici la palette ne fut que médiocrement variée : toujours des bleus et des roses. Mais tout fanés qu'ils sont, ils gardent quelque chose de doux et de paisible. Et puis s'il y a des teintes gâtées, elles sont rachetées par la beauté des visages, ces ovales si purs et si nobles, ces yeux ronds et demi-clos qui bombent sous la paupière, ces prunelles noires si précises et si chastes, les bouches fines fermées de lèvres qui se serrent si joliment avec une grâce indicible. Je retiens surtout en m'en allant les cinq mystiques visions du séjour divin, de l'empyrée chrétien où

traînent des nuages roses, où s'échangent des bouquets de fleurs et où s'entendent des symphonies nouvelles, où l'on aborde Dieu en Lui tendant vraiment comme l'épouse à l'époux, pour qu'il la baise, la main, la délicate main blanche.

On a allumé les lampes électriques, et elles remplacent mal le jour orangé qui glissait des fenêtres. Je me joindrai au prochain convoi de visiteurs s'en repartant. J'ai du regret de quitter ces rêves où tant d'âmes pieuses priant en cette chapelle ont pris de l'aide pour faire vers l'infini leurs ascensions d'amour, ces rêves maintenant morts puisqu'ils ne sont plus qu'une curiosité de musée. Moi j'ai puisé en eux du calme et de la joie, j'ai vibré un moment dans leur chant, j'ai joui dans leur été de quatre siècles, j'ai oublié mille choses dans leur mystère. Je les laisse à présent pour d'autres, d'autres qui y trouveront de pareilles douceurs. Je les laisse dans la nuit qui va venir et sous le soffite, rare comme elles, comme elles bleu et or. Seulement je ne veux pas sortir, m'exiler pour longtemps, pour toujours peut-être de ce couvent, sans rentrer un peu dans le petit réduit rouge qui fut un tabernacle... Cinq moniales en robes noires et voiles blancs, aux traits affinés, des lointaines filles de celles qui font oraison sur les panneaux de la chapelle, achèvent vite une besogne qu'elles commençaient, puis s'esquivent. Or comme il est tard elles remplaçaient déjà les reliques dans des armoires, elles ont jeté sur l'autel un voile soyeux vert, et elles allaient souffler les cires. Ce sont tant de souvenirs que j'ai fait lever tout à l'heure, que les centaines de pèlerins de cette journée ont agités comme moi, qui vont reprendre leur somnolence ! La moisissure continuera au plafond, et sur les murs des salles voisines, l'effritement des peintures. Heureusement

que la survivance des saints par le monde est plus durable que tout le reste qu'ils ont laissé d'eux ; et qu'ils ne cessent point de protéger la trop vieille terre, même quand ce peu s'est tout à fait perdu.

XII

L'ALLELUIA PASCAL A ROME

Un grand soleil illumine l'azur balayé par les pluies des jours derniers. Il fait frais. Mais quel beau matin clair et net, quelle aube de joie pure et calme !

Les rues sont encore désertes, vides de tramways et de voitures ; des senteurs humides de nuit traînent et persistent de-ci de-là, dans le voisinage des jardins.

Je vais entre les maisons hautes vers Saint-Pierre qui jamais ne m'a attiré comme en cette aurore de la Résurrection. Et quand son dôme m'apparaît soudainement au détour brusque de la rue sur le Tibre, il est tout magnifiquement baigné dans la splendeur jeune et virginale de ce jour nouveau qui commence.

La grande paix de Rome ! Pas de bruit. Le fleuve coule silencieux, profond entre ses rives maçonnées, bousculant son eau sans éclat, ni reflet, où rien ne brille ni n'a de couleur. Le château Saint-Ange se dresse massif et débonnaire, dans sa perpétuelle faction, mais maintenant pour le compte d'un autre maître. Les anges de pierre tachés de longues bavures noires, le long du pont, n'ont pas cessé, malgré le temps liturgique, l'ostension douloureuse à laquelle personne ne fait attention, des instruments

de la cruelle Passion du Christ. Des cloches tintent.

Irai-je à l'autel de saint Léon IX pour prier : je l'ai cherché hier ce tombeau, car peut-on dire qu'il y ait encore un autel dédié à l'ancien évêque de Toul ? Profitant de je ne sais quelles circonstances, les gens de Limoges s'en sont venus, en quête d'un coin pour loger dans la basilique catholique leur saint à eux. Ils ont un beau matin opéré une substitution de tableaux : c'était un coup monté. Mais derrière l'antependium par une fenestrella grillée, on aperçoit un sarcophage en marbre blanc avec une inscription en lettres de cuivre doré : ce sont les ossements du saint pape Léon IX. Seulement les gardiens le savent à peine, et comment le deviner : la peinture de l'autel au retable représente saint Martial tenant entre ses mains sanglantes sa tête que le glaive ne fait que d'abattre. Les Lorrains se sont laissés frustrer. C'est aujourd'hui la fête. Vais-je m'y rendre pour quérir les suffrages du Saint Pontife, et entendre le prêtre murmurer là l'Alleluia pascal ?

Mon doux Jésus, elle ne tient pas mon hésitation ! Elle n'a point de fondement solide. C'est en cette aurore fraîche et claire, ici à Rome presque autant que dans ton Orient chaud, que Tu sors de la tombe nue de pierre froide. Puis-je ne pas m'en faire narrer le récit, l'épopée de cette exode triomphale par celui-là qui la vit, ton Apôtre : celui qui T'aimait plus que les autres ne T'aimaient, et dut à son excès d'amour son excès de puissance, de grandeur, de gloire aussi ?... Et j'arrive près de lui, près de son sépulcre éternel : car c'est bien Pierre qui était, dans ton collège choisi, le premier en amour : Tu le lui fis déclarer. Mais sa dépouille est ensevelie trop profond : c'est à sa chaire que j'irai, et là qu'il me dira comment à l'aube qui blanchissait au déclin de cette

heureuse nuit Tu commenças de Te choisir comme épouse Rome. Tu l'avais prédestinée, et au jour de ta naissance Tu l'avais ointe de l'huile grasse qui d'une source de naphte jaillit au Transtévère et coula en ruisseau. Mais à présent Tu lui délègues l'Apôtre pour qu'il lui porte à elle la reine perdue, l'adulée qui a forniqué, sa corbeille de noces jeunes et pures...

Elle s'en est souvenue de cette ambassade divine, la Ville, puisqu'elle a fait surgir un beau temple et maintenant cette grandiose église a ton légat, a ton Vicaire, ce prodigieux reliquaïre pour enfermer son corps.

Et aujourd'hui elle prépare une fête autour du simple siège où il s'assit et enseigna, comme si elle pensait que tout à l'heure il y viendra siéger, ainsi que dans le passé, pour retracer encore l'émotion de sa course au tombeau, de son amour déçu de n'avoir pas vu le maître... La moitié de l'abside est close : des bancs sont alignés ; les orgues drapées de tentures qui voilent la carcasse de bois blanc attendent de gronder la jubilation de la Pâques.

... D'ailleurs Léon IX sera célébré là aussi puisque l'autel — je l'ai vu raconté sur son marbre un jour qu'on l'avait déshabillé pour lui passer d'autres parures — est dédié à la divine Marie, à l'auguste Prince des Apôtres, puis à tous les Pontifes romains qui sont des élus et des saints.

C'est donc bien en ce lieu qu'il faut venir prier.

Je m'accoude à la balustrade de bois qui ferme l'enceinte. Un prêtre dit une messe. Il est timide, gauche, embarrassé : ses joues sont rouge incarnat de pivoine. Un autre en cotta blanche l'assiste et le guide selon qu'il faut se rendre ou à droite ou à gauche. Il dit pour la première fois la messe, celui-

là sûrement ! C'est une joie, je pense, d'avoir inauguré son sacerdoce à Rome, à cet autel où le Pape lui aussi de temps en temps offre le sacrifice, où il a consacré d'un coup quatorze évêques français, où les Bienheureux et les Saints ont la sublime étreinte de leur culte public.

Il est très élevé, l'autel, malheureusement écrasé par l'énorme masse surplombante du reste. Le tout est encadré par deux grands pilastres de marbre gris perle qui montent, drainés de sillons creux, soutenir la voûte en conque sur leurs feuilles d'acanthe ployées. Trois larges degrés conduisent à la plate-forme où se tient le célébrant : il s'y meut à l'aise ; elle est tellement vaste qu'il s'y promène ; du coin où l'on récite l'épître au centre devant le crucifix, il y a un trajet. Sur le retable est installée une lourde garniture de cuivre vieux très pesante, et, sur la croix trop haute, le Christ baisse doucement la tête pour regarder son prêtre qui, lui, se jette en arrière pour lever les yeux vers le Seigneur qui agonise, et le voir. Bien au-dessus, occupant le sommet de tout, il y a un vitrail jaune partagé en sections régulières par des baguettes de plomb qui relient les vitres : au milieu, dans la verrière principale, plongée dans un rayonnement glorieux — triomphant quand, le soir, le soleil y passe — une colombe s'éjouit, et, les ailes tendues, plane dans son ciel de faux or. Mais toute l'irradiation possible et tentée meurt sur la ceinture de ce grand ovale, car elle est faite de nuages en pierre dorée et peuplée d'anges tout d'or aussi. Ils exécutent un vol éperdu et fou même jusqu'au grotesque. Dans les grosses barres massives qui simulent en haut des fusées de feu venant toujours du foyer central intense de lumière où s'ébat la mystique colombe,

il y a d'autres anges joufflus et boursoufflés qui se cramponnent et jouent, nus. Puis encore d'autres qui se cachent le visage comme des gosses apeurés ; sur les nues épaisses, il y en a à califourchon ou assis placidement à regarder. Ceux du dessous, ceux qui peuplent la partie inférieure de cet empyrée, sont de véritables adolescents, plus pudibonds, car ils se drapent modestement dans des voiles tortillés. Et les uns fuient avec des gestes d'épouvante et d'effroi le jour du vitrail. D'autres, au contraire, tendent vers lui des bras avides. Celui qui, à gauche, là, cherche à rentrer dans le pli caverneux de la pierre, renverse sur un dos d'athlète une tête échevelée, et, comme il porte vers la diffusion jaune une large main dressée, on voit sous sa peau des muscles puissants qui saillaient. Toute cette étrange et fantastique mêlée de bras, de jambes, de torses pliés dans toutes les postures, ce tourbillon paradisiaque rentre dans le genre d'ornementation de cette église et procède de la même conception sensuelle. C'est le produit de la païenne Renaissance qui n'a rien compris au sentiment religieux. Et pourtant il y a ici cette singulière impression : on regrette dans l'église trop de femmes en costume léger, étendues, demi couchées, toujours dans des poses molles, et on n'arrive pas à s'imaginer la basilique autrement, on est subjugué toujours par sa lumière, par son éternelle fête et par son chant de pierre.

Mais ils étaient plus beaux et plus purs et plus chastes, les vrais anges qui vinrent cette nuit, vêtus de robes blanches, au tombeau du très doux Seigneur et l'éveillèrent de son sommeil de mort par le frôlement discret de leurs ailes entre elles et sur la pierre du sépulcre... Ils descendaient des régions céliaques où l'esprit domine et commande.

Toutefois cela n'est encore que le décor et le cadre. Entre l'autel d'en bas et la sarabande des anges, c'est la chaise qui est suspendue : géant monument de bronze, trop massif et trop lourd. Aux angles du siège, deux adolescents relèvent jusqu'à leur poitrine leur vêtement en draperie et s'appuient avec nonchalance sur leur coude. Ils sont gardiens du dépôt vénérable. Mais la chaise même de Pierre n'est qu'un fauteuil sculpté, incrusté d'ivoire et de morceaux de vieux bois qui sont tout ce qui reste de la vraie et primitive cathèdre de l'Apôtre. C'est pour elle, ce reliquaire monstre ; elle y est enfermée.

Quatre hommes noirs en dessous portent cette charge : des cyclopes, des titans ? On ne sait pas bien à les voir. Ils soutiennent ce poids formidable sur l'extrémité d'un seul doigt, ce qui est le comble de l'invraisemblance. Deux de ces colosses sont coiffés de mitre immense ; et tous quatre, ils sont en ornements liturgiques et ont, pour cette fonction, endossé le pluvial. Quels ornements ! Une tempête terrible doit souffler sur eux : elle creuse dans les étoffes de métal des plis profonds, anguleux, rigides ; elle fait voler les étoles brodées d'or. Ne va-t-elle pas même renverser les porteurs de ce faix prodigieux. Ils s'arc-boutent pour lui résister. Leurs faces dures et énergiques défient et provoquent. On ne soupçonnerait guère qu'il y a là le suave Augustin et le doux Ambroise !... La charge pénible et dangereuse de cette chaise les change bien !

.....
A l'autel, splendidement paré d'un pallium très riche à gros reliefs d'or fin, la messe est terminée ; mais, près de la barrière où je m'agrippe, un prêtre passe pour en commencer une autre. Ah ! je le connais, celui-là : il est de chez nous, de notre pays

ombreux où il y a tant de hêtres, de chênes et de sapins noirs. Il a été ordonné hier au Latran. C'est donc, lui aussi, son premier sacrifice qu'il va offrir. Et je me mets à le suivre pour entrer avec lui dans l'enceinte bien close et que gardent deux San Pietrini farouches. Je serai donc de la fête et j'aurai ma part dans la joie qui va éclore sous la grande lumière blanche de l'église...

Et le voilà debout, en haut des degrés qu'il vient de gravir dans le ravissement de son âme. Et, de plus en plus, la basilique s'emplit de splendeur matinale, de gloire et de grâces eucharistiques. Trop tôt, bien trop tôt à mon gré, elles finissent, les sublimes implorations liturgiques. Et les beaux ornements d'or ne brillent plus devant mes yeux.

... Une heure après, ce chœur s'emplit de violet et de surplis blancs. Le cardinal Rampolla vient, pieux, pour la messe solennelle, à ce même autel de la Chaire. Alors l'orgue puissant, triomphal, joyeux, gémit, gronde, fredonne, proclame en exultant l'*Alleluia*.

Maintenant donc qu'il a sonné dans cette église, dans cette ville, c'est bien Pâques qui, sur le monde, une fois de plus a lui !

Plus tard, le soir, je reviens à cette place en vue de cette chaire et de ses géants de bronze. Les portes d'en bas, les trois portes ont été grandes ouvertes pour que la foule vienne, entre, afflue sur les pavés immenses de marbre rose ; et les tombeaux des papes — les voit-elle seulement — lui font une haie magnifique qui la guide jusqu'en haut, jusqu'ici. Et elle est là, la foule, petite dans cette trop vaste enceinte, irrévérencieuse, profane et peut-être sans foi. Des chantres braillent les vêpres. J'attends la clameur de l'*Hæc dies* que j'espère belle, et je suis déçu par cette

musique sans expression qui défigure les sublimes paroles du texte liturgique que le plain-chant, au contraire, traduit si magnifiquement.

Mais il est bien plus tard encore. La nuit est sur tout tombée enveloppante, et les millions d'étoiles criblent de leurs points d'or tremblant les étendues bleues. Les églises fermées sont désertes : il n'y a plus que celles des moines où il demeure de la prière. C'est le silence. Un peu de froid passe. Ce que j'en ai déjà vu de ces fins de jours à Rome, sur cette terre chaude, pétrie de sang, cerclée de ruines enfouies... ! Aujourd'hui, là-haut ; on dirait des étoiles des cordes de harpes qui vibrent. On n'entend rien, et elles vibrent toujours toutes ensemble. C'est l'*Alleluia* que seulement on chante dans l'immensité des mondes. C'est l'*Hæc dies* joyeux qui roule de soleil en soleil. Il n'y a pas deux jours en un an, il n'y a pas deux soirs en une vie comme celui-ci, mon Dieu !... Et l'*Alleluia*, il tinte sur la ville en tant de cœurs joyeux et à mes oreilles, car le jeune prêtre est là qui me parle d'allégresse et d'amour. Il me conte des choses de son ordination d'hier : qu'il croyait défaillir en allant à l'autel se faire oindre les mains, et que les vieilles cloches dans les vieux campaniles du Latran sonnèrent, rompant le silence du deuil saint, quand le cardinal lui frottait les paumes de l'huile ; le parfum onctueux et âpre qui montait ensuite de ses mains jointes et serrées par un bandeau le remit, et il attendit dans de l'ineffable paix la communion à la première hostie consacrée par lui-même. Quand il l'eut, il s'y perdit et connut plus que jamais l'amour que Dieu a pour nous, et plus qu'auparavant encore, il s'y relia et rattacha par la foi.

Il me semble que la nuit nous écoute, la nuit

calme. Le bruit de la vie par les rues s'est éteint : on entend une fontaine qui pas loin de nous coule. Les dômes noirs se dressent ici et là, par-dessus les toits, pour voir et pour entendre aussi peut-être. Car chaque coupole couvre un ciboire, et de l'une à l'autre il se meut un rayonnement invisible qui met sur la ville un filet tissé fin d'amour.

« O prêtre, travaillez à la tâche qui se commence pour vous. Avancez le sillon ouvert et tracé, le sillon chaud dans la terre féconde. Ce que j'en vois d'êtres qui vous attendent, vous guettent et qui déjà vous aiment. Parmi eux il y en a qui entrent dans votre vie comme des frères ou comme des sœurs, ô vous qui n'en avez pas, — ou comme des fils et des filles. Alors, vous les chérirez d'une affection immense.

« Vous goûterez que c'est doux de faire du bien, de le croire, de le sentir, de le voir et de se l'entendre dire : d'apaiser un cœur tourmenté et torturé, d'illuminer une âme qui était dans la nuit, d'en soulever jusqu'au bien, jusqu'au devoir, jusqu'au Christ et par lui jusqu'à Dieu.

« O le frisson de joie, d'aise, l'étincelle d'ardeur qui montera en vous quand il vous sera confié que votre parole met du calme dans le trouble, de l'espérance dans la douleur et de l'amour dans l'abattement, quand vous apercevrez des énergies sourdre là où rien n'en décelait et leur feu contenu jaillir comme des gerbes !

« Ne vous accoutumez pas aux actes, aux gestes, aux vérités de la miséricorde, de la bonté, de la pitié, penchées sur la misère, la pauvreté et la boue qui sont de nous, jusqu'à vous en blaser. Je ne sais rien de plus triste et de plus décevant que d'être un jour blasé du grandiose et du sublime.

— Il n'y a qu'un jour que je suis prêtre, me dit-il,

et il me semble que j'éprouve déjà en moi des sentiments nouveaux. Que croyez-vous qu'il est, le cœur d'un prêtre? Moi, je lui sens la tendresse caressante et enveloppante d'une jeune fille, pour porter aux malheureux le rayon de lumière et le sourire de joie qui fécondent les vies qui s'éteignent. Je lui trouve la vaillance des pères qui luttent pour le pain, la patience, l'attention et le souci des mères qui souffrent pour mettre au monde...

— Et la passion du Christ à mettre partout de l'amour à la place de la haine !

— La fumée monte par larges bouffées grises des encensoirs, dans les saluts solennels. Elle enveloppe l'Eucharistie, et après s'en va se perdre dans les hauteurs où les cierges n'éclairent pas. Et son odeur balsamique, son arôme d'œillet vous revient quand vous n'y pensez plus et que vous ne voyez plus rien d'elle. Voilà ce que je voudrais que soit ma vie !

— Et les heures sombres, y avez-vous pensé? Les heures où c'est la nuit, et où la route se fait confuse. Et les coups que l'on reçoit, ceux qui viennent d'en bas ou d'à côté, et ceux qui viennent d'en haut et qui causent des blessures plus douloureuses? Et la moisson qui allait mûrir, et qui courbait déjà la vague jaunissante des épis, et que soudain la grêle hache? Les raisins sur les ceps : ils pendent lourds et sucrés, et le brouillard les pourrit...

— Oui, me semble-t-il, toute menace peut s'exécuter. Rien ne coûte à qui aime !

.
Dans le fond de velours du ciel, il me paraît soudain que je vois des formes blanches monter : comme des cortèges de prêtres saints qui sortiraient des cimetières oubliés, des caveaux des églises, des châsses des autels, des fosses excavées des catacom-

bes... Elles vont serrées, en longues robes flottantes... Ce sont de petits nuages qu'un vent qui se lève là-bas pousse. Et des cris surgissent de la rue : ce sont les cafés qui se vident et les autres bouges de la ville. Ah ! ce n'est pas l'âme de la nuit, cela ! L'âme de cette nuit, elle est dans les hauteurs qui module avec les vibrations des étoiles de vermeil l'*Alleluia* que Rome entonna ce matin et que tout l'univers doit entendre. *Alleluia !*

C'était à l'instant du couchant, dans un ciel bleu d'azur calme, hors du foyer de feu où le soleil s'éteint : la coupole allègre, hardie, se haussa, se tendit comme pour un baiser et souffla, maîtresse, à l'infinie des mondes, l'*Alleluia*.

Je l'ai vue.

Une barre lie de vin de nuages s'avança jusque tout près, finissant doucement avec un bourrelet écumeux sur la plage bleue, comme, sur le sable des rivages, la vague qui va pour mourir au terme de sa course, pressée et nerveuse. Ils s'approchèrent les nuages pour, en se retirant dans leur mouvement de reflux, porter au lointain des espaces obscurs l'*Alleluia*...

XIII

JOIES SANS NOM

C'est ce soir, par exemple, comme j'arrivais au débouché d'une petite rue sombre et fraîche. Elle aboutit sur cette place qui sert de parvis à l'église de la Trinité-des-Monts. O la magie, la splendeur du ciel ! O la surprise ! O l'inattendu, la féerie !

Je viens sans rien chercher, humant seulement de l'air ; et soudain le prodigieux champ de satin bleu, diaphane aux bords, se découvre devant moi, tout morcelé, découpé par mille choses. A droite, les deux tours de l'église flamboient, follement hautes, semble-t-il ; à leurs pieds, l'obélisque monte comme une fusée rose et fait dans l'air lumineux éclater la croix, sa croix de bronze. Les deux campaniles carrés de la villa Médicis émergent des bosquets ; ils sont couleur chair de saumon et, isolés sur ce coin d'horizon étroit et court, ils paraissent des loges pour ce spectacle grandiose et merveilleux. Tout en face de moi, la masse de velours presque noir, à reflets verts profonds, des pins du Pincio. Puis enfin, là-bas, — mais à peine si on voit, à peine si on peut regarder, dans le jour qui aveugle, — la géante, la colossale, la fantastique rondeur sombre de la coupole. Et plus au loin, quelques arbres dessinés sur du gris perle comme des notes de musique.

Enfin, au-dessus de tout cela, il y a la grande houle

des toits, des terrasses, des dômes qui chevauchent sur les églises. Le grand beffroi auquel on rattache faussement un souvenir néronien veille solitaire, dans la gauche de ce panorama étendu.

Le soleil peu à peu baisse et fait partout changer les tons. Il est derrière la calotte de la coupole vaticane. Il baisse encore légèrement, et voilà que trois fenêtres à la base du dôme s'embrasent et se mettent à briller comme des escarboucles. Toute cette masse rayonne en ce moment une puissante lumière d'or et de vermillon, pareille à un astre. Quelle apothéose ! Quelle gloire ! Quelle auréole à cette tiare de pierre, monstrueuse ! Je m'en sens l'âme soulevée et je m'attache à ce soleil caché qui fuit trop vite, qui laisse trop vite venir la nuit.

Des chants argentins de cloches s'épandent sur la ville, épelés d'abord et comme en s'essayant, puis après, pressés, joyeux, enthousiastes.

*
* *

Après cela, c'est ce matin.

O ! un incomparable matin ! Un grand ciel de turquoise fine, cerclé de rose et de violet, à l'orient d'or fauve.

Mais ce n'est venu que peu à peu.

Quand je suis monté sur ma terrasse, le zénith n'était plus noir, mais bleu, d'un bleu épais ; puis ce fut du beau rose franc, et enfin du jaune de chrome lumineux. Au lointain, la coupole de Saint-Pierre dans une bande grise était comme encore enveloppée de sommeil, et pourtant, dans sa solitude, elle se haussait pour regarder venir le jour. Vers le levant maintenant on voit se découper le sommet du campanile du Capitole, la calotte du Gesù, une lanterne

e dôme où des carreaux en vis-à-vis, laissant passer u jour, trouent la masse noire de l'ensemble, la tour e Néron, et un arbre très léger qui forme panache. On dirait un horizon du Pinturricchio. Mais le jaune 'étend et envahit, le jaune clair ; le rose, évanoui, 'est retiré aux régions que le soir illumine.

Dans son bain de jeune clarté, le dôme de Saint-Pierre paraît tout vert-de-gris, mais grand, mais majestueux à l'excès. Les teintes sur lui et partout 'accentuent, se précisent. Il n'y a plus bientôt un eul coin de ciel demeuré obscur. Le jour a fait la onquête de la magnifique Rome, elle est à lui ; et la uit enfin a disparu sans merci. Les cloches s'éveil-ent, plus allègres ; les croix s'emportent plus vive-ment dans l'air bleu. Les contours les plus éloignés e sont fixés ; et tout près, dans un fouillis de toits et e terrasses, j'aperçois comme le cadre en pierre de eux petites fenêtres en courbure romane : ce qui fut eut-être un abri pour deux cloches ; ces minuscules arcades, ces miniatures d'arches d'un pont invisible e dressent, grisâtres, avec orgueil, comme pour orter le ciel : tant est grande, à ce lever de soleil omptueux, l'universelle joie, que c'est du délire.

Une demi-heure après. — Tout décidément a pris ie : il n'y a pas sur les maisons, sur les coupoles, lans les flancs du Janicule, une seule des teintes, des uances aimées, qui n'ait opéré sa résurrection. Et à présent tout est rose, d'un rose paisible et tendre ; nais surtout le dôme. Des ombres coupent et tran-chent les clairs ; des vitres aux coupoles réverbèrent. Le soleil, caché derrière le Gesù, envoie partout dans ne irradiation puissante son exubérance.

Encore un peu plus tard. — Non ! je n'ai jamais u Saint-Pierre si haut, si beau : quelquefois une écharpe de brume l'estompe légèrement, mais ce

matin il est triomphant ; il exulte ; il monte dans l'incomparable magnificence virginale du jour et il s'en empare pour s'en orner : qu'il est sublime en ce matin rose ! Et le bourdon tinte les consommations eucharistiques.

Midi. — Plus rien qui ressemble à ce que je voyais il y a seulement trois heures. — Le dôme s'enlève, dur, solitaire, farouche, partagé de gris terne, de noir et de lumière trop forte. Il dore pourtant dans le vide sa boule de cuivre où se plante la croix.

*
* *

Me voici ailleurs — De nouveau c'est en un soir. De toute cette journée le ciel tendu d'un velum de ouate grise ne s'est pas éclairci un seul instant. On sentait le soleil loin, bien loin. Et à cette heure, il bruine : c'est de la langueur et de la tristesse qui tombent ; les murs s'assombrissent en devenant humides ; les pavés se mettent à briller ; et les cochers vous hèlent, plus maussades que jamais.

Je suis devant la Trinité-des-Monts.

Les coupoles sont ternes et lourdes. Dans l'obélisque, comme si l'eau les rendait davantage visibles, on n'aperçoit que les fissures noires de ses innombrables cassures ; et son aiguille qui se dresse au pied de la façade rougeaude de l'église ne ressemble qu'à un tronc d'arbre dépouillé, ébranché. A le bien regarder, je distingue tout de même comme par les beaux jours, à la base de ce granit, l'Egyptien agenouillé, les mains jointes vers le couchant. Mais l'horizon est horriblement fermé et pas un point nulle part ne décèle la présence ou le passage du soleil.

Je n'en suis qu'à moitié surpris. Hier j'avais tourné et erré autour du Forum de Trajan : il faisait froid,

et dans l'ombre les colonnes grises se dressaient, morcelées et pensives. Puis j'étais venu près de l'autre Forum, le grand ; lui aussi n'était déjà plus éclairé, mais désert et silencieux. Alors, je m'en étais allé sur le Capitole voir la lumière finir, depuis l'esplanade du palais allemand. Derrière la croupe du Janicule, pareille à une projection d'ombre chinoise, le soleil était descendu : il irradiait son or, sa pourpre étincelante en un foyer immense de vives lueurs, comme un nimbe. Une toute petite maison se découpait dans cette fournaise qui ressemblait à une fantasmagorie apocalyptique. Puis, en me déplaçant un peu, je me trouvais abrité d'un écran de feuillage : tout le champ d'or et de pourpre en était strié, découpé, fouillé, creusé ; et l'on eût dit d'une incomparable mosaïque dans le ciel.

Enfin, lentement, la lumière avait diminué et le jour avait fini ; on sentait approcher le moment de subir la nuit, la nuit si longue avant que réapparaisse cette bénie lumière qui transforme la ville. Les feuilles des acanthes larges et luisantes, qui garnissent le bord des massifs, s'étaient faites subitement sombres. Le soleil avait vraiment lui dans son exode de ce soir comme « le feu du fondeur ». Eh bien ! il s'en était parti dans le silence le plus complet ; les hirondelles ne sont point là encore, l'air ne vibrait pas de leurs cris : il était vide, libre et muet. Pas une cloche à tant de campaniles qui sonnât. C'était la première fois que je le voyais s'anéantir dans une telle indifférence. Seul, sans doute, ici, l'Egyptien, prosterné en son culte si vieux et éternel, l'adulait.

Aussi ce soir, jaloux de l'abandon d'hier, il ne donne même pas un vague et pâle rayon, pas un halo. N'est-ce pas comme Dieu, montré par le prophète, en allé de sa cité sacrée et la laissant dans les terreurs

sinistres des obscures ténèbres et sous les gelées desséchantes et initiatrices de ruines ?

Derrière moi, en face d'une porte de jardin où, au fronton, un petit marbre représente le Christ tenu suspendu en la croix par son Père, un escalier monte. En haut, par un judas, une nonne guette ceux qui sonnent. C'est le couvent des Dames du Sacré-Cœur.

Leur moutier recèle une peinture murale qui est visitée de tous les pèlerinages, devant qui les évêques disent des messes, que Pie IX priait avec ferveur. C'est une représentation de la Vierge qu'on a nommée, je ne sais pourquoi, la Mère Admirable ; mais les prêtres et les Italiens ne l'appellent que de son nom latin : *Mater Admirabilis*.

Ce n'est pas une madone ancienne : elle n'appartient pas aux Primitifs, bien qu'elle en ait un peu le caractère : j'ignore d'ailleurs son histoire, je crois seulement qu'elle a été exécutée par une religieuse ignorante de l'art auquel elle s'essayait, et qui trouva dans sa piété l'inspiration. D'ailleurs, elle s'était mise à l'exécution sans apprêts, travaillant simplement à orner un couloir du premier étage, au-dessus des cloîtres qui, en bas, ceignent la cour où verdissent des citronniers et des orangers en pots. Mais elle avait choisi, pour honorer mieux la divine Mère, un petit renforcement du mur, comme une niche au milieu du corridor.

Aujourd'hui, par devant on a mis un autel, et alentour un flot de satin rose.

La jeune Vierge, les yeux baissés, les lèvres doucement closes, les joues un peu colorées par l'aveu qu'elle vient de faire de sa parfaite virginité, les mains posées sur les genoux, les poignets se croisant, écoute pieusement la parole mystérieuse. Elle est assise. On la trouve si attentive qu'on est porté à

tendre avec elle l'oreille et à prévoir un son. A ses côtés, posés à terre, un fuseau et un lys. Je me demande si l'on filait comme ça à Nazareth, jadis ; mais les lys abondaient dans les champs où on les cueillait à foison, les lys blancs et les lys rouges ; on en parait les demeures qui s'emplissaient joyeusement de leurs fortes et excitantes odeurs.

Une lecture vient d'être interrompue : le livre est placé ouvert à proximité. Et voilà où se glisse une erreur de détail fréquente chez les Primitifs, et qui doit être facilement commune à ceux qui font de l'art avec une âme naïve, sans souci d'une technique qu'ils ne connaissent pas, et simplement sous une étrange poussée intérieure pour traduire un idéal qui obsède, qui étreint, qui gonfle et le cœur et l'esprit, et doit comme d'un besoin impérieux s'exprimer, s'épanouir au dehors. Oh ! alors, que cela devient peu de chose, l'oubli d'une circonstance, et même, oui ! la négligence du décor vrai, historique, national ; c'est une âme qui s'extériorise, qui s'essore à découvert, à notre vue ! Et comme aussi bien je pardonne aisément qu'on ait prêté à la Vierge pour sa lecture, au lieu d'un rouleau, un livre ; et encore, qu'on l'ait engainé dans une belle liseuse moderne de cuir repoussé.

Au fond de ce tableau, il y a un splendide coucher de soleil, de ceux sans doute que l'on contemple au pays du Christ, mais aussi de ceux qu'on voit du Pincio. Comme la sœur qui a peint cette muraille a dû en admirer de la terrasse de son couvent ! c'étaient de pareilles illuminations à celle qui est figée là : illumination grandiose du ciel allant du bleu de roi à la pourpre sanglante sur le bord des collines, de la pourpre qui décore certains soirs, à peu près à l'heure où dans les églises, à des fêtes de martyrs, on revêt le tabernacle du conopée rouge. O l'éternelle fête de

martyrs qu'il y a à Rome en tant de fins glorieuses de jours où l'immensité est parée de cette pourpre !

Le visage de la Vierge est plus calme que ce firmament en explosion : elle est belle plutôt comme l'aurore ; fraîchement rose comme les nuages très légers que le soleil encore invisible pour nous colore déjà, aux matins. C'est qu'elle, la sublime livrée, a prononcé à ce moment son « oui », son « *ecce... fiat* », qui fait plus que de créer un monde ; et une lumière que les humains n'ont point encore vue a commencé de l'éclairer ; un soleil caché la remplit de chaleur et la fait s'épanouir en sa beauté. Ses yeux baissés sont pour ne pas trahir sa joie aux autres, car les joies de l'âme ne se livrent pas sans être diminuées ; mais chez elle, oh ! voyez-la, elle transperce dans toute la physionomie qui rayonne un calme, une tranquillité propres aux jubilations de l'amour divin. Son regard ne songe même pas à chercher quelque chose : il se fixe dans le vide, sur le vague de la paupière close, car toute l'énergie du cœur et de l'esprit est à contempler Celui qui vient de venir. On dirait d'une jeune fille qui sort de communier ; encore, je me trompe : car nulle fille, même gracieuse et même très pure, n'aura jamais une telle expression de béatitude, de candeur, d'humilité, de renoncement, d'abandon et d'amour, comme celle qui fait vivre sur ce mur de couvent et sous ce rideau rose, cette Vierge de quinze ans.

Et devant, sur l'autel s'achève, se complète le sacrifice commencé en le geste sublime commémoré et glorifié là, le geste qui sauva le monde.

Pour voir le premier acte du drame divin, il faut aller à Florence, dans ce béni monastère profané de Saint-Marc. Dans le couloir du premier étage, combien de temps, assis sur un escabeau, n'ai-je pas

savouré cette fresque qui fait face à la porte où l'escalier vous amène : cette peinture aux teintes extraordinairement adoucies et molles où la Vierge, les mains croisées, le cou tendu vers le bel ange qui lui parle, écoute le message. O les anges aux ailes irisées de l'Angelico ! O ses Madones si délicates, si tendres, si frêles qu'elles sont à peine de la terre, si idéalement divines, si de l'au-delà ; ne les copiait-il pas sur celles de ses visions ! Elles sont moins composées, plus naïves que celle-ci. Et les Vierges de Filippo Lippi ! celle entourée d'anges de son tableau de Saint-Bernard ! Je serais des heures à la regarder avec son joli front bombé, son nez fin doucement relevé à la pointe, sa bouche sérieuse et bien close, sa paupière demi-baissée : je lis en elle une âme détachée de la terre, une âme pieuse. Comme c'est infiniment plus la Mère de Dieu que toutes les Madones de Raphaël !

Mais la nuit s'est faite dans le couloir. Les petites flammes de trois veilleuses sur l'autel éclairent timidement la fresque et lui envoient des lueurs tremblotantes sur le visage.

Je demeurerais cependant encore là bien longtemps, les yeux perdus sur le rose indécis de la robe aux plis chastes. Oh ! que j'y ai de joie !

Quand je suis dehors, la ville paraît encore plus enveloppée, plus impliquée dans son encotonnement de grisaille. Sensation d'hiver qui me porte à songer que là-bas, en Lorraine, on se chauffe au manteau de la cheminée, tandis que le froid gèle, que tout est blanc de neige et que le vent souffle en rafales.

*
* *

Cet après-midi, en sortant, je me suis arrêté devant

la fontaine de Trévi : la chanson des cascades m'attirait, beaucoup plus que le grand Neptune abrité sous son portique et qui reste immobile, dans un geste de cocher de cirque. La vie de l'eau me plaît, et ses reflets aussi sur les pierres grises et les mousses noires. Une grande façade rouge de maison sur la gauche renvoie la lumière du soleil d'une façon étrange qui mêle les tons : la surface du bassin, l'émail blanc des chutes en sont si joliment nuancés qu'on dirait de la nacre. J'aime le fort bruissement de ces eaux qui glissent, et je rêve aux mêmes rumeurs claires et gaies perçues sur le bord de torrents dans les Vosges.

Un gamin, le long de la margelle, plonge une hampe de bois armée à son extrémité d'une toute petite truelle : c'est comme un minuscule râteau dont les dents seraient remplacées par une palette ; d'autres gosses le regardent faire avec des yeux de convoitise. Et lui, retire son instrument et le secoue sur le pavé : il en tombe un sou. Il recommence sa pêche et ramène encore un sou. Et ainsi les quelques minutes que je suis là.

Ce sont des touristes, de bons Anglais, des miss au voile vert qui sont venus apporter leur obole à la divinité cachée, habitante invisible de ces roches en miniature, de ce paysage sculpté. Car un vieux proverbe conseille à ceux qui s'en vont, s'ils veulent un jour revenir, de boire à cette fontaine et d'y laisser une pièce de menue monnaie. Bien peu y croient, je pense, et beaucoup s'amuse de le faire : et le gamin y trouve son profit.

Ma promenade m'a conduit à passer au pied du Palatin : le soleil, fort abaissé derrière l'Aventin, allait se coucher ; les ruines, les vigies de briques, tant de choses à demi éboulées, mais encore très

hautes, tant de choses dépouillées et nues à cause des temps, étaient joliment carminées comme des lèvres de jeune fille.

A présent, — une heure écoulée, — je suis revenu vers la fontaine de Trévi. L'eau pousse toujours le même mugissement; mais le soleil s'est éteint dans le ciel et, sur la façade rouge qui est voisine et qui brûle, quand elle s'éclaire bien, des feux de bengale sur les cascades. Le bassin est devenu d'émeraude; toute la pierre des petits rochers, du portique solennel comme celui d'un temple, du Neptune et des tritons, est terne et morte, noyée de crépuscule. Le gamin aussi a fini sa récolte : il ne ratisse plus le fond de l'eau.

J'ai voulu terminer cette journée dans un sanctuaire de la Vierge : et me voici monté à la Trinité-des-Monts, dans la lumière expirante de ce soir. Nous sommes au 8 décembre et, quoique en semaine, c'est fête d'obligation et fête chômée : les Romains célèbrent toujours pieusement l'Immaculée Conception. Il y aura même, la nuit tombée, des maisons qui illumineront. En septembre, pour la Nativité, c'est tout pareil ; on élève alors par les quartiers de la ville des autels dans des branchages verts où des lampes sont allumées devant une image de la Madone. Je croise sur la place de l'obélisque toute la foule qui revient du Pincio, et que le froid qui descend chasse.

Par deux fenêtres dans l'escalier large du couvent, il entre du jaune d'ambre très apaisé et très mystérieux. Seulement, dans le couloir chapelle, il ferait noir sans les lustres électriques et les bougies prodiguées qu'une religieuse allume. Trois flammes sur l'autel tremblent en des veilleuses d'argent. Le satin rose autour de la niche peinte est remplacé par du riche satin blanc brodé. La Vierge paraît heureuse.

Je vois bien qu'une cérémonie se prépare et, comme il se peut que ma présence soit inopportune, j'avise la nonne très douce qui arrange les luminaires et je lui dis mon embarras.

On ne m'oblige pas à me retirer.

Au loin, le bourdon de Saint-Pierre se met à sonner et ses vibrations, pressées et lentes tout à la fois, me viennent pleines de souvenirs.

Oh ! des souvenirs de ce matin : et dans cette solitude lumineuse, bercé par cette voix grave, qui avant de m'arriver a traversé la ville entière, et par les sons vagues d'un orgue, je repense à cette messe à Saint-Pierre.

Je m'en étais allé avec le premier tramway afin de fêter la Vierge à l'autel de la Chaire : celui même où elle fut proclamée Immaculée ; celui où, en Pâques dernières, mon ami le jeune prêtre lorrain célébra sa première messe ; celui où tous les papes depuis plusieurs siècles ont dit, eux aussi, des messes. Il me semblait que m'agenouiller là, à pareil jour, était pour l'âme une source de joies vives, à son égard une bienfaisance. Et puis, c'est l'autel d'où l'on embrasse tout le fastueux décor de la basilique, d'où on en jouit ; et pour y conduire il y a cette incomparable allée historique des tombeaux de papes, l'avenue paradisiaque des saints dans les hautes niches.

Elle était, la grande église, comme toujours à cette heure-là, calme, recueillie et baignée de clarté pure. A l'instant que le prêtre prenait en mains le calice, le bourdon commençait de tinter avec cette même note sonore qu'il jette en ce moment dans la nuit venue ; mais il ne sonnait pas, il tintait à petits coups espacés.

Ce n'était qu'une coïncidence, pourtant je pensais

que la Sainte Vierge avait dû être contente qu'un prêtre ait songé à venir la louer à ce lieu de son triomphe, — car il fut, celui-là, le seul qui y parût, — et que c'était, en échange, une gâterie de sa part de faire annoncer si solennellement cette messe. Voilà pourquoi le bourdon tintait dans la fenêtre ouverte de la façade.

Au reste, n'était-ce pas aussi le temps où par le monde, en cette fête de la pureté, des jeunes filles s'en allaient aux pieds de leur adoré Maître pour traiter avec Lui de choses mystérieuses qu'on ne dit pas ensuite au dehors, des jeunes filles pures, mais voulant faire de leur pureté un holocauste. — O je vous vois et vous admire d'ici, de cette marche de marbre que la lumière de ce matin caresse et glorifie, où je prie à genoux : et je vous trouve belles de suivre Marie et d'offrir votre jeunesse avec simplicité, comme si c'était une chose ordinaire, alors que c'est si grand, croyant peut-être ne faire qu'un trop mince sacrifice, tandis qu'il est immense. — Et quand le prêtre était parvenu à ces mots : « Seigneur, que le sacrifice que nous faisons aujourd'hui vous plaise ! » il me semblait qu'il disait cela aussi de ce que toutes ces vierges accomplissaient. — Puis, lorsque l'hostie se dressait haut dans l'incommensurable église, je me rappelais la promesse du Christ : « Dès que j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » O n'est-ce pas qu'Il vous l'a fait sentir, à vous jeunes filles à qui va ma prière, cette douce attirance et sa divine étreinte !

Elle était parue pour vous, où que vous étiez et que je ne connais pas, la minute où au lointain de moi, à je ne sais quelles distances insoupçonnées, vous murmuriez en votre âme des paroles que personne n'a entendues et qui peut-être demeureront

ignorées toujours, sauf en cette douce matinée pleine d'exultation où, dans les chemins de l'au-delà éternel, à vous remarquer suivre de si près l'Agneau, on dira: « C'était donc le Christ, son Époux! » O jeunes filles que je vois et que j'admire d'ici!

Le prêtre avait déserté l'autel; le bourdon ne tinta plus, il sonna, comme maintenant. Et son indicible frémissement de bronze joyeux, c'était le vôtre, — ô âmes, où que vous soyez et que je ne connais pas, mais que je vois et que j'admire d'ici et à qui va ma prière, — alors que vous étiez toutes coulées en le très suave et très bon Seigneur Jésus; ô vierges!

Au dehors de l'église, le ciel était bleu, très bleu, bleu intense comme le manteau de la Vierge en des fresques de l'Angelico; le soleil luisait dans les jets d'eau de la place Saint-Pierre; ils en étaient si blancs qu'on eût dit un pan de la robe de l'Immaculée.

O oui, Vous en ce matin, Vous étiez près de nous, bien que dans l'invisible. Bénissez-nous et gardez-nous pour la vie — par grâce de votre Fils — ce qu'à cette heure-là nous avons dans l'amour résolu d'être. *Amen! Alleluia!*

Je revois et me redis ces choses, tandis que le bourdon épanche en sa grandiose voix son âme sur la ville.

Puis un cortège entre, d'enfants, ensuite de jeunes filles coiffées d'un long voile de mousseline blanche et portant à la main une fleur de lys, fabriquée en étoffe. Ce sont les élèves, toutes italiennes, du pensionnat dirigé par les sœurs; elles chantent en français des cantiques jolis: et cette mélodie claire et simple relève la grâce un peu mièvre de cette céré-

monie. Elles se mettent à genoux pour une prière que l'une d'elles récite, et dans les chants repris, elles s'en vont ailleurs. Assez longtemps après, je perçois encore comme venant d'un lointain indécis d'autres bruits de cantiques.

Ici les lustres, les bougies sont éteints : une pénombre douce a remplacé ; elle atténue les teintes de la fresque devant laquelle continue à brûler les trois flammes en des veilleuses d'argent. Je m'en repars. J'entrevois en passant un autre couloir qui fuit dans le secret du cloître : il est tout éclairé de guirlandes de verre où des bougies festoient. Et j'entends que les chants me venaient parlà, de je ne sais quel autre sanctuaire où la procession se continue.

Le jardin d'en bas est illuminé de lanternes vénitiennes multicolores. A la façade de l'église, sur l'attique, des brûlots fumeux sont alignés très proches. Ils se consomment fiévreusement en jetant contre la lame de l'obélisque qui les regarde un reflet fauve.

*
* *

En ce simple matin de février, il fait un joyeux soleil qui descend d'un ciel étonnamment bleu, — le bleu unique d'ici et qu'on ne peut rendre, — et le voilà déjà qui baigne tout de sa chaude et puissante lumière. Lundi et mardi, la tramontane soufflait avec violence : on grelottait tant était grand le froid. Aujourd'hui le vent est tombé et l'air est d'un calme superbe. Il y a un silence religieux qui recueille. Les corniches taillées à pans aigus, les cheminées, les toits en loggias se découpent avec une netteté incomparable sur cet immense bleu foncé qui calfeutre richement tous leurs interstices et dont les moindres choses émergeant dans l'air sont serties.

Et le contraste du bleu et du bistre aigu produit un effet de rêve. Tant de couleurs chantent l'hymne de cet éclatant matin.

*
* *

Et après, c'est le début de mai à Frascati, le pays du vin blanc très doux, du vin blanc exquis, du vin qui fait frissonner l'esprit.

Les vignes commencent à hasarder leurs feuilles et à germer des promesses. Elles découlent le long de la pente, chaque cep brun porté sur un faisceau de trois baguettes, des tiges de roseaux. Au lointain se dresse la muraille ardue des montagnes de Sabine; elles ont encore de la neige sur leurs cimes : et le soir, dans les couchants qu'elles regardent, leur feutre gris de fer s'empanache de rose délicat, là-haut; et le vent quand il a passé sur elles apporte encore du froid.

A ma droite, une magnifique avalanche d'oliviers; et par derrière eux, des pointes aiguës de cyprès alignés comme une haie. A mes pieds, d'autres cyprès, ceux-là veilleurs de morts, et j'aperçois entre leurs colonnades du blanc, des pierres de tombes. Tout dans le bout de la trop vaste plaine, une ample tache noire avec quelque chose de rond, de très élevé au-dessus du reste, qui en sort, on dirait assez bien d'une coupole : c'est Rome et c'est Saint-Pierre, un centre dans le monde. Puis dans un coin du fond, entre Rome et la chaîne de Sabine, mais plus distant que tout, la croupe déchiquetée du Soracte, un des hauts monts de la région, vu d'ici, le plus petit, tant il est loin.

Partout l'air libre, transparent, touffu de lumière; sauf un long paquet de brume jaunâtre et sale qui

traîne au-dessus de Rome. Partout une reposante paix faite d'une vie que l'on ne voit pas, mais que l'on sent et qu'on éprouve : la vie des oliviers éternellement verts de vert-gris et celle qui abonde en ce moment et gonfle dans les ceps innombrables de vigne.

A l'ombre d'un bouquet de noisetiers, auprès de giroflées qui embaument avec leurs senteurs d'encens d'Arabie, je tiens les yeux fixés sur le vide infini qui me sépare des horizons bleus de gaze fine : je rêve aux anciennes choses, aux vieilles époques.

Tivoli fait sous la lumière de mignonnes taches claires, comme des points. Un très petit nuage, venu on ne sait d'où et poussé par un imperceptible vent, glisse avec une lenteur extrême, flâneur, dans les espaces transparents et légers. Une indicible joie, sans cause, sans but, — de celles-là qu'on ne ressent qu'ici, — sourd dans l'âme, très à l'intime et l'épanouit, la répand dans la splendide nature.

Tout d'un coup, en une poussée tenue de brise, il me semble que je perçois des mélodies régulières et douces, pleines de voix d'enfants ; mais ça paraît être extrêmement loin. Alors, je ne pense plus à rien qu'à saisir dans le vent trop faible des bribes mystérieuses de chants inconnus ; je me demande où je devrais me mettre pour recevoir tout l'apport de la brise. Et c'est si beau que, sans raison, je me prends à craindre que ça ne se rapproche pas et ne se fasse pas plus sensible.

Encore un nouveau souffle qui traverse les arbres ; encore une nouvelle traînée jusqu'à moi de cette mélodie. Il me paraît pourtant que c'est plus voisin ; mais parfois le vent lui-même brouille tout, et je crois ne plus entendre qu'une seule note très haute, portée

sur un point d'orgue dans une gorge de soprane.

Or, brusquement, voilà que c'est tout près. Comme si une distance immense avait été subitement franchie, je m'attends presque à les voir surgir devant moi, les chanteurs. Et j'écoute un refrain scandé et mélodieux, clamé uniquement par des femmes et des enfants, et qui est caressant autant qu'un sourire ou un baiser. J'avais tort de penser que c'étaient des chants de jeunes noces ou de bandes d'amoureux égayés. Il n'a que deux mots, le refrain, deux mots qui se balancent sans fin sur tant de notes; que tant de notes se renvoient, épèlent, disjoignent, unissent en ces accords exquis, imprévus, que je soupçonne dans l'haleine du vent depuis des minutes, que je guette et que voici enfin; deux mots qui filent comme une fusée, bondissent comme une cascade, s'étalent et s'apaisent comme un vol d'alouettes qui, redescendues d'en haut, se posent; ils s'éparpillent aussi comme des pétales de fleurs dont la durée s'achève, ces deux mots : *Evviva Maria!*

Puis, sur la route blanche et sous le soleil ardent, un cortège de gens poudreux, harassés et sales d'un grand chemin parcouru : en tête, une croix de verdure et de fleurs et tous les enfants, ensuite, le groupe des hommes et des femmes. Derrière, ce sont les vieux : ils suivent sur des ânes; eux aussi ont fait à pied le dur trajet, il y a des années; et d'autres vieux avaient alors leur place d'aujourd'hui, comme ceux qui marchent devant, allègres et chantant, la prendront bientôt, quand leurs voix cassées ne pouvant plus proférer des cantiques, murmureront sourdement des prières, et que leurs jambes se seront usées aux labours de la vigne et des oliviers.

Tous ils viennent de la Madone du Divin Amour, à quarante kilomètres d'ici. Et ils s'en retournent

chez eux, à Rocca Priora, un autre nid de ces Albains.

O cet amour pour elle, la divine Vierge ! Et ce culte de s'en aller la prier là-bas. Une petite chapelle très pauvre sur un îlot de verdure, et qui groupe alentour d'elle quelques maisons de paysans. Pour y atteindre, une longue route par des prés semés de lins roses ; des buissons chargés de poussière ; des villas et des fermes avec de grandioses portiques par où l'on entre dans l'exploitation, et de beaux pins parasols qui surplombent les murs. Et quand on y est, de la piété et de la vénération pour la Madone qui se cèle en de vieilles teintes effacées de peinture et qu'entourent des amoncellements d'*ex-voto*. Un jour le cocher qui m'y conduisait, se tournant vers moi et me montrant du bout de son fouet le pèlerinage allant devant nous, me disait cette toute jolie phrase : « *Vanno per l'amor divino !* » Et je trouve, en voyant ceux-ci passer, qu'il avait bien raison : c'est l'amour de Dieu qui les pousse et c'est lui qu'ils chantent...

Quand ils sont disparus et qu'on n'entend même plus des lambeaux de leurs cantiques ; quand tout s'est fait à nouveau derrière eux silencieux et que les choses ont repris le seul éclat qu'elles avaient avant et qui pourtant m'enchantait, je trouve le soleil triste et les bleus de l'horizon ternes, et l'immensité trop vide. Il y a une grandeur, une force, une splendeur évanouies dans ce que je regarde, et qui me manquent. Il me semble qu'une extrême mélancolie est descendue : celle qui étreint ceux qui aiment et qui sont séparés et ne peuvent plus entendre parler l'un de l'autre. Et tandis qu'elle se met à prendre tout dans son universel enveloppement, un âne dans les vignes ou dans les olivettes commence de braire, et tant d'autres qui lui répondent.

C'est la nuit qui s'annonce, la nuit bien plus enveloppante encore et bien plus langoureuse. La nuit qui éteint tout et les voix dans la campagne et les couleurs sur les neiges des montagnes, dans le feuillage des oliviers, sur la plaine — la nuit va venir et me cacher Rome.

*
* *

Frascati encore. — Je m'en étais allé à l'ancienne Villa Borghèse, qui est une solitude délicieuse avec de la lumière et de l'ombre, des arbres presque comme une forêt; une paix embaumée de parfums qui viennent on ne sait d'où, mais certainement des prés verts et des herbes qui s'y cèlent, et des genêts qui se dorent aux bordures des chemins.

A un détour, dans une demi-nuit de haies de buis, de buissons hauts de laurier-tin, de chênes rouvres, on découvre un ciel éclatant et des oliviers gris de fer, épais, drus, légers, voluptueux : ils s'en vont en rangs pressés vers le bas, vers la plaine, joyeux de vivre malgré leurs troncs ratatinés, faisant comme un chant jeune du tremblement de leurs si petites feuilles. Une grosse boule de pierre s'arrondit, grisâtre : jadis des fleurs devaient l'adornier et tapisser ses flancs rugueux de retombées de couleurs fraîches. Sur un banc derrière, un vieux se laisse choir en geignant : il râle d'une bronchite affreuse, sa chemise ouverte met sa poitrine au vent qui, violent ce soir, doit la glacer. Caché par un tronc d'arbre, je l'ai vu venir s'appuyant sur un bâton ; mais quand il m'a aperçu, il prend un air encore plus malade. O cette misère humaine au milieu de tant de chênes vigoureux et près des oliviers centenaires !

Je vais devant moi : l'avenue en ce moment

s'éclaire. Les chênes ont pour un instant fini leur allée. D'un côté, c'est une terrasse très verte où des arbustes fleuris blanc font des touffes de neige. Et en face, sur la pente, toujours la descente féconde des oliviers. J'entends tout proche un bruit d'eau, une mélodie de cascade qui dit des choses incompréhensibles, mais qui doivent être si belles sous la futaie verte, sous la voûte d'argent des oliviers; et que c'est joli, cette voix claire, plus distincte à mesure que j'avance dans le silence. Est-ce un souffle d'air que je ne sens même pas et qui court? — Je vois à tous les petits arbres un frémissement d'aise et de bonheur! — Oh! serait-ce que le torrent viendrait de la cime pour faire la cour aux dames grises qui se promènent sur le pré si vert? Alors, c'est sa conversation caressante qui m'arrive.

Une autre voûte me reprend, plus sombre et plus mystérieuse. De droite et de gauche, deux rangées de colonnes hautes et très énormes à leur base; une allée médiane, vaste, spacieuse; des allées latérales étroites, mais par où entre toute la lumière : car il n'y a pas de mur à ce temple; le jour pénètre à flots entre les piliers noirs. Il règne pourtant tout le long de cette nef une quasi-obscurité d'église gothique; et aussi, pleines de charmes, les ramures qui s'entrecroisent, qui se pressent, qui se serrent au-dessus de ma tête sont si denses et de feuilles si sombres que rien ne peut les pénétrer. Par terre, dans les bas côtés de cette cathédrale, des tapis neufs sont tendus, roses, semés de fleurs blanches et de points violets : ce sont des cyclames à profusion, les cyclames sauvages, exquis et fins, à l'odeur forte et profonde; ils foisonnent alentour du pied des vieux chênes verts et ils sentent si bon quand on approche. Ça et là, piquées dans le rose tendre, de grosses fleurs basses

d'arums champêtres qui encadrent leur calice blanc laiteux de larges feuilles vertes très épanouies ; puis, encore quelques violettes égarées en cette saison. Dans l'ajouement des colonnes, dans ces grandioses fenêtres d'où se précipite toute la lumière, on a posé des lustres verts à même le sol, des torchères peu élevées qui sur leurs branches portent des flammes d'or : elles se consomment sans fumée et quand on les aborde, on trouve qu'elles odorent doucement. Si seulement il était permis d'en cueillir, de ces genêts splendides ; si seulement ce n'était pas déparer ce sanctuaire !

Au bout du chemin qui monte, et lorsque les arbres très vieux ont achevé leur nef, il y a, debout, une statue de la Vierge.

Mais il me plaît ce soir de ne pas demeurer là ; et je sors de l'enfermement crépusculaire et imprégné de rêve de cette avenue. Sur un très antique banc de pierre, dans un coin plus à l'écart, sous des chênes pareillement touffus, pareillement séculaires et aussi immenses, qui font ici comme une abside, je puis entrevoir du vide bleu, un pan de la Sabine grise du même gris que les frondaisons d'oliviers. Il y a, au pourtour de cette abside, un petit mur tout fourni de fougères extrêmement ténues et ciselées merveilleusement ; et sur le bord, là où commencent les terres en lesquelles les genêts plongent leurs puissantes racines, des cyclames encore, qui se penchent sans bruit au-dessus du lambris richement ouvragé des fougères.

Une voiture de paysans passe ; les deux hommes sont silencieux. Personne d'autre pendant longtemps. Des gamins viennent jouer et font crier des feuilles mortes à terre ; ils tournaillent devant moi, puis s'en repartent. Et après eux le même recueillement

reprend la nature, tandis que j'aperçois au loin sur la montagne que le jour baisse.

Il baisse ; et quand je remonte la grande nef sous les chênes, elle est moins obscure qu'il y a une heure. Le soleil que je ne vois pas, mais qui va bientôt se coucher sur l'horizon, y entre. Et sur le sol brun, sur les troncs rugueux, sur les fleurs et à la surface de la voûte, il secoue de l'or. Et en cette illumination, on saisit mieux la puissance de ces arbres et leur étonnante vie malgré tant de vieillesse.

Au sommet de tout, surgit le château : une demeure historique qui changea souvent de maître. C'est dans ses murs que Grégoire XIII signa la bulle par laquelle il donnait aux Lorrains la petite église Saint-Nicolas. Aujourd'hui les Jésuites sont les propriétaires ; et c'est devenu un collège de jeunes gens.

Par devant se déploie une terrasse carrée, bordée de balustres de pierre rongés de lichens. Aux angles, des colonnes montent sans but ; et l'on se demande ce qu'elles peuvent bien faire là ; des croix de fer les finissent, l'une d'elles s'incline et va tomber, misérable et vermoulue de rouille sans doute ; mais non, voilà un siècle qu'elle garde cette attitude et qu'elle menace et qu'elle ne tombe pas : le tonnerre l'a touchée en un soir d'orage, et l'a à demi descellée, elle attend qu'un autre coup de la foudre l'achève puisque nulle main pieuse ne songe à la redresser. J'apprends que ces colonnes bizarres qui doivent être lasses de ne rien porter sont les cheminées des anciennes cuisines de la seigneuriale demeure. Du pied de la terrasse fuit une allée droite qu'un pape commença dans le dessein de la conduire jusqu'à Rome ; mais elle s'arrête depuis toujours à la porte du parc. Un cortège magnifique et funèbre de cyprès y chemine ; ils sont en double file et deux à deux. Que je regrette

qu'ils ne sortent pas de ce jardin ! Et comme c'eût été grandiose leur descente et leur marche pensive et solennelle à travers la plaine jusqu'aux remparts de Rome.

Le soleil allait entrer dans une brume étendue sur les lointains, quand un concert d'oiseaux se mit à retentir partout. C'était un éclatement universel de joie et d'exubérance, on eût dit qu'ils étaient pris d'ivresse tous ces petits êtres aux si jolies voix. Une sonnerie triomphale de fanfare ; un allegro éblouissant ; un murmure comme ceux qui se susurrent à l'oreille ; un *vivo* éperdu ; des modulations si délicates qu'il faut presque se retenir de respirer pour les saisir ; voilà tout ce que j'entends en cette minute idéale où le soleil s'apprête à glorifier la terre avant de la jeter dans le froid et la nuit, où les choses exhalent en leur sublime beauté d'inouïs hymnes de tendresse et d'amour, où leurs oiseaux entonnent eux aussi dans les feuilles qui se dorent ou s'empourprent leurs cantiques que nous ne saurons jamais, l'instant où nous-mêmes trouvons qu'il fait si bon et si doux et si apaisant de prier, parce que ce doit être entre toutes l'heure de l'amour, l'heure où il ne se peut plus contenir et où il s'épanche à plaisir, comme le soleil sublime qui nous jette par-dessus les plus immenses espaces, à cette seconde, ce qu'il recèle d'or et de sang en gage de l'amour de l'inénarrable Bien-Aimé qui l'a fait et embrasé pour nous.

O tout cet or ! O tout ce sang ! Comme les voilà splendidement prodigués sur les choses ! Le sol, les pierres, les troncs d'arbres en dessous des ramures sont de brique, rechampis de jaune précieux, de jaune de blés bien murs, de jaune d'or. Et tout là-bas, la mer est verte comme une plaine où frémiraient les tiges pâles d'avoines naissantes.

Le paon juché près de moi sur le mur ajouré de balustres où je m'accoude acclame cela. Et sur l'immense musique cachée partout et qui sourd de tant de feuilles frémissant pieusement à l'haleine des oiseaux, il envoie son cri rauque, étranglé par la peur ou la joie, on ne sait ; la joie de tout ce dont son petit œil se repaît, la peur que cela même parte, s'en aille et finisse trop tôt et trop vite. Il pousse son cri très haut et d'autres lui répondent, ceux des paons qui se promènent gravement dans la religieuse nef des chênes verts.

La campagne est violette, d'un violet mélangé de mauve. Les monts s'endorment dans de la vapeur transparente en teinte de vert-de-gris. Le ciel est devenu rouge de sanguine, de ce rouge de l'intérieur des grenades quand on les coupe ; puis il passe soudain au rose, celui des cyclâmes qui calfeutrent le sol et les racines des arbres, dans l'avenue. Et enfin avant d'atteindre au zénith où il est très bleu, il se fait d'un étrange vert jaune. Mais par derrière moi il y a déjà un peu d'obscurité, et la vieille croix de fer chancelante paraît se détacher sur un fond de nuit.

Sur la mer, une traînée d'argent qui s'écaille au balancement des vagues ; et l'on dirait des facettes taillées pour rehausser l'éclat : c'est le reliquaire où le soleil va s'enfermer.

Sept heures. — Délire fou des oiseaux ; acclamations pressées des paons. Le soleil vient de s'ensevelir là-bas. Il me semble que s'opère un vide incommensurable, comme celui que l'on sent aux morts douloureuses, une vraie tristesse de deuil au milieu de laquelle pourtant continuent d'éclater l'universelle joie, l'universel amour.

Mais par degrés tout s'apaise : le flamboiement des couleurs et la musique de tant d'oiseaux. Les oliviers

dressent la girandole de leurs feuilles menues dans un brasier. Trois paons s'ébattent encore aux branches d'un chêne, seulement c'est leur gîte pour la nuit et ils jouent avant de se laisser aller à dormir. Quelques appels de merles. Dans la nef des chênes c'est tout à fait la nuit, et les flammes d'or des genêts sont éteintes sans que se soient allumées d'autres lampes : le culte est pour ce jour fini dans la cathédrale verte ; mais l'encens des cyclames qui s'est avivé subitement n'est pas tout évaporé, je le respire en descendant.

Dans le silence il n'y a plus que la chanson d'hyménée, l'épithalame du rossignol. Et c'est un charme nouveau que la paix de ce moment encore célébrée par cette voix de passionné. On sent malgré tout que la vie dure en tant de choses et qu'elle ne se recueille que pour être demain plus intense, plus vigoureuse et davantage féconde. Jamais je ne l'ai éprouvé comme ce soir : c'est une impression neuve dans mon âme. Et voilà que je trouve de la splendeur à ce crépuscule qu'un oiseau loue, dans lequel se noie le dernier rouge sanglant du ciel.

Une gamine monte le chemin : elle termine une journée de labeur ; je crois qu'elle ne regarde rien. Elle ne regrette pas le soleil, elle ; son retour sera le signe du travail lassant à reprendre ; elle bénit plutôt la nuit qui inaugure son repos, tout son bien-être. Elle a tourné le coin d'une allée. Est-ce que je me trompe ? Je crois percevoir la respiration heureuse des oiseaux endormis dans la suprême note de leur douce chanson, et celle des chênes, et celle des milliers d'oliviers.

Comme je traverse la rue où l'on sort du jardin, des enfants courent après moi et me demandent des fleurs, des cyclames roses que j'ai cueillis et que je

rapporte. Au reste pourquoi seraient-ils plus que moi insensibles au charme de cette jeune et virginale beauté à qui il ne manque que d'exprimer une âme, beauté de lèvres pures et de joues candides, et à l'ivresse de ce parfum !



Mais aujourd'hui dans un midi torride je viens de monter une route qui me conduit très haut dans la montagne, puis un infinissable escalier le long d'un bois où les arbres sont serrés, où le tapis ambré de feuilles mortes est épais sur le sol. Je me suis promené dans les cloîtres frais et dans les couloirs idéalement propres d'un couvent de capucins. Les portes noires, muettes et closes passaient devant moi sans rien livrer de leurs secrets. Je n'ai pu pénétrer que dans une cellule, celle d'un moine qui fut cardinal et mena une existence de saint. Elle ne doit différer nullement des autres, car elle est d'un pauvreté rare, d'un dénuement total, petite et sans la moindre parure, toute à son souvenir.

Et maintenant je suis dans le jardin. Je vais quitter déjà ce monastère où j'ai regret de ne pas accepter l'offre qu'on me fait de prendre mon repas avec les moines au réfectoire. La plaine indéfinie se déploie et les montagnes où toute neige est fondue, et Rome sur qui s'appesantit la coiffe de brume jaunâtre. Tout alentour de moi un dévalement illimité de verdure. Et plus immense que tout cela encore le ciel sans une ombre, sans un nuage, le ciel immobile et tranquille, aveuglant de lumière, le ciel versant la joie sans trêve, le ciel faisant fleurir partout sans que je les voie les fleurs à profusion, les roses, les genêts, les cyclames, le ciel de tant de bleus divers qui nous

envoie de ses profondeurs éclatantes la vie et qui la fait germer des obscurs abîmes de la terre... Ce qu'il y en a peut-être en cet instant de sourires qui éclosent sur des lèvres ou dans des yeux à cause de sa splendeur un peu nouvelle et jeune sur le seuil de cet été qui sera vite trop brûlant ! Je ne les aperçois pas, pas plus que tant de fleurs que je sais épanouies dans les jardins et les bois. Il me suffit de penser qu'ils existent, qu'ils charment, qu'ils font du bien, qu'ils reposent, qu'ils consolent, qu'ils louent Dieu, ceux des vierges dans les couvents ou par le monde, celui de ces religieux qui ne me connaissent pas, qui ne me reverront plus, et qu'ils me prodiguent.

XIV

CÉRÉMONIE DE BÉATIFICATION

Aujourd'hui je me lève avec la préoccupation que quelque chose de sublime doit se passer ; je vais vivre le matin et le soir à Saint-Pierre : on béatifie. Et je m'éprends tout entier de ce poème : c'est une hantise.

De la grande lumière de soleil gicle splendide sur la coupole bleue. La place est toute striée de voitures et de pèlerins qui vont vers l'église. Au balcon du milieu dans la massive façade pend un étendard de toile cirée ; un voile vert le couvre que le vent du matin fait frissonner et fuir par à-coups de droite à gauche : alors on voit sur ce tableau accroché aux balustres de pierre des personnages peints.

Le dedans de la Basilique est animé de monde partagé en parcs par des barrières de planches : et les pilastres de marbre sont tendus d'étoffes rouge sombre galonnées d'or qui vont du chapiteau à la base.

Il fait clair et joyeux à cause du jour gai qui entre, sauf dans l'abside où est demeurée un peu d'obscurité mystérieuse. Elle est toute défigurée d'ailleurs et semble un édifice à part.

Aux loggias des deux gros piliers qui la commencent, descendent des tapis brodés aux armes du Souverain Pontife. A l'arc de la voûte, des tentures

rouges, avec en dessous, imitant le même pli de draperie, des lustres de verre. A droite et à gauche, vont des tribunes de diverses hauteurs, meublées de chaises ou de bancs, garnies de rouge et d'or. Un immense tapis vert couvre le sol qu'on a fait par des exhaussements de menuiserie de même niveau partout, depuis la confession jusqu'à l'autel au fond.

De chaque côté de cette enceinte, les entre-piliers sont bouchés par des orgues et de très amples draps pourpre sur lesquels tombent deux étendards peints comme celui de la façade, mais dévoilés, eux. Ce sont les miracles de la sainte.

Sur l'un, à gauche, on a figuré la guérison d'une religieuse qui se met debout hors de son lit à la stupéfaction des autres sœurs qui la soignent et qui la tenaient pour perdue. Jeune encore, elle avait dû s'aliter dans l'infirmierie de son couvent, quittant les travaux de la porcherie où elle était occupée à des besognes basses et fatigantes. Elle toussait et crachait, et son corps se vidait affreusement, sa peau se collait à ses os ; elle faisait peur à voir et se mourait. Hâvre, décharnée, un matin qu'on était près d'elle pour recueillir son dernier souffle empoisonné de poitrinaire, elle veut se lever et s'en aller dans l'église recevoir comme les autres l'Eucharistie. Elle était guérie : une heure plus tard, personne ne se fût douté qu'elle eût jamais été malade. On peut bien dire que c'est une ressuscitée, celle-là !

L'autre toile qui est en face représente la guérison d'une gamine de six ans. Elle était débile et rachitique ; ses bras et ses jambes étaient noués comme les branches d'arbres que l'on a dans leur croissance plusieurs fois cassées : elle se traînait, pour marcher, à quatre pattes et les gens du pays disaient qu'elle

était grosse comme un hareng. On la porta au tombeau de la vieille sœur que déjà la rumeur béatifiait : elle se dressa sur ses membres tortus qui subitement devinrent droits et elle se mit à gambader toute seule.

La Mère Postel d'ailleurs ne s'en tint pas à ces deux coups d'éclat affichés ici ; elle les prodigua les miracles ; elle multipliait dans la huche le pain, dans les caves le cidre ; l'argent au fond des tiroirs se renouvelait tout seul à une prière. Il n'y aurait pas eu de place même en cette si vaste église pour mettre en des tableaux les grâces que la Providence se plaisait à infondre chez les dévots de cette femme qui fut de son vivant tant macérée. Elle ne changea point durant soixante-dix ans l'unique repas qu'elle prenait le jour et qui se composait de mauvaise soupe, de pain et d'eau ; pour la friandise quelquefois elle tolérait dans ce menu de miséreux des légumes. Jusqu'à sa dernière maladie où l'atroce souffrance la contraignit de s'en défaire elle portait un corset hérissé de presque deux mille pointes acérées qui lui entraient dans les chairs et les lacéraient, faisant sa peau rouge de sang.

Ses prédilections pour l'Eucharistie étaient extraordinaires : ce sacrement méprisé des gens vulgaires en piété, mais le foyer de vie, le lit nuptial, la gourmandise des saints. Et ce fut chez elle à ce point, chez cette pauvre nonne, qu'on l'appela la Vierge-Prêtre. Ah ! les grandes âmes qui sont de Dieu, on les reconnaît toutes à cela : anéantir le corps dans les austérités, les jeûnes, les cilices, les couches rugueuses et qui crucifient au lieu de reposer, exalter l'âme par l'Eucharistie.

Elle, la nouvelle sainte, dans tout cet apprêt qui lui est destiné, on ne l'aperçoit pas encore. Son

trône est là-haut, dans la niche ovale de pierre dorée, ceinte de nuages et d'anges qui carambolent : mais à présent la représentation de sa gloire que l'Église n'a point encore solennellement reconnue demeure voilée : une grande toile grise faite misérablement de pièces rapportées cache le fond où d'ordinaire plane dans le vitrail jaune la colombe. Sur l'autel, devant le grand Christ, entre trois bougies une place est réservée pour le reliquaïre.

Moi, je me retire dans le coin d'une tribune pour réfléchir à ce qui va se passer. Et quelle audace : proclamer à la face du monde qu'une femme, une créature jouit à cette heure de la vision béatifique ! Quelle chose curieuse ! L'âme a peine à la saisir ; aussi il fallait que je me ramasse sur moi-même comme on fait pour prendre un élan, et alors la détente me porte un peu dans la compréhension de cela. La fuite des êtres dans la mort nous déconcerte ; leur silence brusque à nos côtés nous glace ; nous ne savons que penser d'eux, après ; et voilà soudainement qu'un disparu émerge de la nuit : et sa forme se fait précise, et grandit au-dessus de nous ; et des foules se précipitent à ses pieds croyant à sa réalité, ce n'est pas un fantôme, ce n'est pas une ombre ! Le mur de ténèbres qui cache l'au-delà des tombeaux a une fissure par où de la lumière passe, et des parfums.

Subitement, pour me tirer de ma rêverie, l'abside d'un seul jet s'embrase : tout brûle : les centaines de lampes électriques brillent et dessinent sur les tentures rouges, sur les marbres gris, leurs guirlandes, leurs draperies, leurs retombées, leurs festons. Il n'y a plus que la grande couronne qui doit nimber la niche au-dessus de la Chaire qui demeure éteinte. Son sommet se décore d'un écusson qui irradie des branches de feu blanc. Pour elle, l'heure n'est pas venue.

Mais voilà tout ce qu'on peut pour rendre l'ineffable lumière dans laquelle est plongée maintenant cette âme. Ce sont les murs qui devraient briller, émettre du feu. Et puis au fond ce n'est rien de cela, il vaudrait mieux pouvoir se hausser à comprendre un peu la joie de la béatitude. Seulement la chair humaine est misérable et ne parvient que mal à méditer de sang-froid ces incommensurables : tirée avec une violence brutale vers les choses sensibles, elle se trouve prise de fatigue et de dégoût en face des chastes plaisirs que l'esprit propose à son activité et qu'il demeure seul à éprouver.

Et de loin, du bas de la basilique, ce grandiose embrasement paraît moins encore : les lampes électriques ne sont plus que des points blancs et l'on ne voit même pas comme quand on est au centre du foyer, les scintillements, les feux de mille nuances des pandeloques de verre des lustres : ils tournent et oscillent légèrement à un imperceptible souffle qui passe et toutes les facettes de leurs cristaux se décolorent et brillent soudainement, comme des pierres précieuses que l'on dirait alors gemmer les murs et les étoffes rouges tendues sur les marbres.

Les tribunes se remplissent ; quand on arrive dans l'enceinte, on exhibe un billet et selon sa couleur et le numéro qu'il porte, les camériers vous expédient ici ou là.

Les bancs à dossiers élevés et recouverts de tapis bariolés des dignitaires demeurent vides, rangés face à face, parallèlement sur toute la longueur de l'abside. Ils vont tous venir en cortège et maintenant se réunissent à la sacristie. Les cardinaux se groupent dans la petite salle carrée où sont les anges de Melozzo da Forti. Dans ce minuscule musée on a déjà apporté les offrandes destinées au pape. Elles

ne sont pas laissées à l'arbitraire ces donations imposées, pas même le choix du bouquet qui doit être de fleurs artificielles. Celui-ci qui dresse sous le vieux crucifix peint par un Primitif sa pyramide serrée aux tiges par un prodigieux nœud fait de soie blanche est d'assez bon goût : les lilas retombent gracieusement et les roses ne sont pas trop gauchement épanouies : les plus grosses ont même leurs pétales qui se recroquevillent finement à l'extérieur comme des lèvres d'enfant qui font la moue : elles me rappellent les splendides roses jaunes qui l'autre jour, à la Villa Mattei, se cachaient agrippées aux troncs écaillés de pins et parfumaient. Celles-ci ne sentent rien, et vues de trop près, on aperçoit la trame de leur étoffe; mais on a craint sans doute que les senteurs avivées par la chaleur jointes aux émanations de l'encens ne rendissent l'air impossible à respirer. Ces gros lis dont presque tous les calices sont ouverts béants odoreraient à l'excès, et enivreraient. Sur une table auprès du bouquet, une boîte renferme des livres reliés en parchemin blanc filigrané aux armes du Saint-Père : c'est la vie de la Bienheureuse : ses reliques sont enchâssées dans un coffret précieux logé dans une gaine de soie blanche.

Les éminences ne prêtent guère attention à ces choses qu'elles ont trop coutume de voir : engoncées dans la cappa violette et l'hermine — car l'Ascension n'est point encore passée — elles sont assises et causent en attendant l'heure. Elles ne sont pas plus de dix : les membres des Rites; seuls en effet ces cardinaux ont le droit aujourd'hui de paraître au chœur sans le pape; les autres doivent se clôturer dans une petite cage aménagée près de l'autel et d'où l'on peut suivre les cérémonies par une grille de bois doré.

Enfin le moment est venu de se rendre à l'église : les voilà tous debout, les cardinaux et aussi les évêques, et les prélats habillés de violet, les chanoines en rochet et cotta, double cuirasse de dentelle amidonnée et gaufrée. Ils se groupent deux à deux, prenant par routine, au vu des figures, la place assignée à chacun par les préséances. Le défilé commence et ils pénètrent silencieux dans la Basilique où tombent dans le bas trois gros rayons de soleil.

Les gens qui circulaient dans les nefs s'arrêtent et se serrent pour les regarder avancer ; on se montre les personnalités du Sacré-Collège. Eux, accoutumés, entrent au chœur, en tournant la Confession à droite.

Après qu'ils sont arrivés, et que s'est apaisée toute l'agitation rouge dans le gigantesque décor des lumières, un « monsignore » en manteletta s'en vient remplir des formalités d'usage.

Il a fini. Et l'on se met à écouter dans le mutisme des orgues ; je sais qu'on va célébrer la vie, les vertus, les volontaires souffrances de l'élue de ce jour. O l'ineffable prélude au chant triomphal de ses joies éternelles ! Un clerc que je vois monte dans une tribune élevée et solitaire. Il fait sa lecture en latin et sur un ton ennuyeux, et je vois qu'on l'écoute dans une profonde indifférence. C'est long....

Un frisson passe. La foule se dresse, puis instinctivement s'écroule à genoux muette : c'est l'orgue qui gronde et les voix d'enfants soutenues de basses qui clament le *Te Deum*. Le cercle de lampes qui ceint la niche, d'un jet, s'est allumé, les réflecteurs dissimulés dans des encoignures jettent sur la toile grise un feu jaune : celle-ci glisse, descend, disparaît. L'image de la Bienheureuse triomphante de-

meure seule, surélevée, encadrée d'anges, baignée de l'or des lumières, pour la première fois exposée au culte de l'idole des fidèles. Ceux-ci regardent, béent dans une prière confiante. Les nonnes se brûlent les yeux qui se remplissent de larmes à contempler trop fixement, les mains jointes sur leur poitrine : elles invoquent, elles supplient : là-haut, c'est leur Mère, une femme comme elles, qui a mené la même vie qu'elles, avec les pareilles infirmités, la pareille monotonie de toutes les choses d'ici-bas ; oh ! pour quoi ne pas faire ce qu'elle a fait ! O la veulerie de l'âme qui sent et perçoit son idéal et qui tout de même après le laisse fuir ! Dans des faiblesses semblables aux nôtres elle n'a pas eu des ressources que nous ne puissions avoir ! O la misère !

Tout s'efface devant la majesté de cette première prière : et la décoration grandiose, et la lumière prodiguée, et les mugissements des chantres qui secondés par l'orgue continuent puissamment l'hymne. Il se trame quelque chose d'indicible certainement ; il y a comme un assaut des âmes qui se ruent vers cette image mal peinte : on se dit que la sainte pour ce moment a dû venir là, descendre, se poster tout près dans cette église des splendeurs catholiques où l'Alleluia va retentir tout à l'heure pour elle. Aussi, dans cette pensée de sa présence si proche, la dévotion redouble de frénésie.

Soudain le chant devient véhément comme un tourbillon, comme si des troupes d'anges emportaient vers l'au-delà profond nos suppliques ; et, après, il se fait comme un souffle, comme un froissement d'ailes, comme une flânerie dans un vol d'oiseaux blancs, comme un soupir. A l'*In Te Speravi*, il se saccade brusquement : on dirait qu'il enferme des sanglots de poitrine oppressée par de la joie trop

vive ou par de la dure, de l'étreignante angoisse. Et il s'apaise, et se fait.

Dans le silence on entend une voix grave qui module une prière : et le calme de cette oraison contraste avec l'ardeur de la musique finie. On dirait maintenant de l'adulation.

Cela ne dure pas : presque aussitôt après, c'est la supplique vigoureuse des *Kyrie* qui retentit. Ensuite un nouveau cri de triomphe : le *Gloria*, sous lequel traîne le bruissement de voix des cardinaux qui dans un emmêlement et une précipitation de gens pressés le récitent tout haut, debout à leurs banquettes. Ils ont terminé quand le *Qui tollis peccata mundi* passe comme un coulis de vent et que se dresse le *Miserere* comme une plainte d'âme épuisée. C'est qu'en effet on a eu une seconde l'illusion de participer soi-même aux impassibilités infinies, de toucher le Christ et de le saisir de cette appréhension immuable qui fait l'éternité et puis, tristement, on a senti à nouveau l'engourdissant poids de la chair ; et deux larmes qui en coulant brûlent la joue rappellent que c'est la terre qui nous tient : cette image n'est qu'une toile barbouillée, ces lustres en fusion un étalage de faste passager. Alors on s'unit avec une âpreté de désespoir à ce gémissement de l'« Ayez pitié ».

Mais au *Credo*, ce fut bien autre chose : après l'exaltation furibonde de la foi réveillée en sursaut dans les âmes par le spectacle de cette créature faisant là-haut son immortelle ascension de paix et d'amour, l'*Incarnatus est* s'étala moelleux et caressant, ainsi qu'une gerbe de belles fleurs jetées au Verbe : des lys au parfum aigu éteint parmi les senteurs de velours des roses, plus que jamais douces.

C'est que, ô mon Seigneur, c'est par Toi qu'est

possible la fête de ce jour : par Toi et par Rome ; par Toi venu en la chair, que cette femme put laisser la chair pour monter chez Toi près du Père ; par Rome qui nous a livré connaissance de ces choses : l'humiliation de la chair compensée par toute l'infinissable gloire de l'âme. Et après, vient le *Passus est*, plaintif à l'excès, langoureux, pénible à prononcer. Il fallait que Tu souffrisses pour donner la joie, une joie plénière à nos cœurs. Et cette tristesse qui tout d'un coup envahit le chant Te montre notre faiblesse. Car la loi qui Te soumit à ce labeur ensanglanté d'une atroce passion est celle qui nous étreint aussi : et c'est cela qui nous fait peur même après Toi, même après que d'autres T'ont suivi. Mais elle, cette femme, cette vierge elle n'a pas tremblé ; elle n'a point comme nous connu le frisson de la lâcheté. Elle s'est engagée sur ton chemin confiante et amoureuse. Ah ! que ce *Passus est* devrait être triomphant et joyeux, si nos esprits débiles savaient leurs vrais intérêts. Sans ta souffrance et sans la sienne, cet autel serait vide. Et ce chœur serait éteint. La musique pourtant ne se releva point de sa dolence, si ce n'est au rappel de l'éternelle jouissance du règne de Dieu : *Cujus regni*, ce fut à ces paroles un ensemble désordonné de toutes les voix : c'était comme du délire.

Puis enfin le silence se fit sur un *Amen* qui me désappointa et me reporta aux merveilles de la Sixtine bien supérieure à cette chorale. Mes yeux s'en allèrent alors divaguer par l'église si grande, si infinie que dans sa splendeur il m'est venu d'autres fois de la prendre pour un ciel commencé, entr'ouvert, pour une demeure d'Alleluia. Tout à l'heure quand cette abside était dans la pénombre, le soleil qui tombait en flèches droites de la coupole modelait

magnifiquement les caissons d'or, détachait même sans les toucher, par la seule lumière, cette lumière éclatante qu'il diffusait, les anges des fonds ternes et noyés des mosaïques : maintenant qu'on a allumé ces centaines de lampes, tout a pris un relief uniforme et c'est moins beau.

Et voici qu'on clame l'*Alleluia*, le *Sanctus*, et la messe que l'évêque de Coutances dit pieusement à l'autel, poursuivant sa course, vient d'atteindre, et de dépasser son midi, l'heure chaude et pleine et féconde et brûlante où l'Eucharistie se fait, se dresse, se hausse, se montre pour être vue de tous et crue et adorée; elle a désormais franchi ce méridien des âmes qui est le point où elle les rencontre, et par toute l'immensité des mondes rayonne sur elles l'énergie et la puissante vertu du sacrifice qu'elle est. Maintenant, elle penche sur son déclin; son orbite est parcourue presque au total : et des tribunes où les chantres sont enclos et cachés, sourd l'*Agnus Dei*. Il est piteux et plat; sans appel, sans ressort. Il ne fait pas comme celui que gémissent les gosses de Perozi vibrer le cœur, tressauter d'émotion et de surprise l'âme enfouie dans la pensée du Christ immolé. Ah ! les « Agnus » de la Sixtine, quelle expression ils enferment ! Ils sont un abîme dont on ne touche pas le fond. Ils glissent des poitrines et des gorges puériles comme des larmes qui gouttent des yeux et roulent sur les joues en les brûlant : on y sent la douceur du Fils de Dieu, l'atroce angoisse du pécheur qui se toise de l'œil et se découvre horrible, la confiance éperdue du croyant qui voit ses faix de fautes et de péchés portés sur les épaules du Seigneur ; et le *Miserere* final s'épanouit odorant et presque joyeux, tissu jusqu'à l'intime d'amour.

D'ailleurs cette Sixtine fait tout, je crois, pareillement admirable. J'ai entendu de ses *Kyrie* qui étaient semblables à une vague qui monte, jette son écume en pluie de tous côtés, en perles, violente; et retombe impuissante et ruinée, pour après se redresser à nouveau, inlassée, et croulant dans une chute, encore et aussi profonde. L'un de ses *Benedictus* donne l'illusion d'apercevoir des groupes d'adolescents qui iraient et viendraient sur un même chemin en criant d'une clameur soudaine et qui porte loin : « Béni! il est béni! » puis poursuivant avec plus d'abandon et de cadence : « Celui qui est venu! » Et ce « Béni! Béni! » est redit, ressassé sur une mélodie traînante, enveloppante qui apaise l'âme et lui fait merveilleusement comprendre que son Maître est là. Enfin c'est l'*Hosanna* qui pour conclure éclate, repris encore en des rentrées habilement calculées, tantôt des basses, tantôt des sopranes, jusqu'à ce qu'il s'arrête net, tranchant, vainqueur, incisif, ce chant qui subjugué. Le silence trouve l'âme dans la stupeur.

Ici il y a une différence; rien de cette poignante émotion; et de cette étreinte de l'invisible; aussi les voix s'éteignent dans l'apathie de tous sans laisser après elles de surprise.

Mais à présent les évêques s'en sont allés et le chœur est désert de tout le violet des robes et du blanc des surplis. A l'orgue, aux hymnes succède le brouhaha des gens qui s'empressent aux sorties et les assiègent. Les voilà qui laissent sans un regard, sans une prière, déjà fatigués, la sainte dans son nimbe de feu.

*
* *

L'église est incomparablement plus pleine que ce

matin : depuis trois heures la foule contenue tassée aux portes jusque-là closes s'y déverse et se parque dans les enclos marqués de lettres. Au milieu de cette cohue humaine et bariolée et bruyante à l'excès malgré la sainteté du lieu, il y a deux larges allées ménagées qui forment un T, et autour de la confession, un évidemment. Le pavé blanc sale, taché du rose des marbres qui font sa marquetterie, semble ainsi un fleuve descendant de deux sources : il se scinde à l'îlot montagneux où repose la dépouille de l'Apôtre et il finit en delta dans le foyer de feu du fond ; tout à l'heure il va charrier entre ses rives élevées et escarpées le cortège bigarré, violet et rouge, au-dessus duquel émergera porté avec une ondulation à peine perceptible le pape.

Pour l'instant le troupeau curieux est indifférent.

Traversant toute la barre supérieure du T, à intervalles, un infime cortège va de la chapelle des chanoines qui communique par des couloirs vulgaires avec les riches sacristies, à celle du Saint-Sacrement : c'est un cardinal tout rouge en mantelletta, accosté de deux prêtres en noir. En passant au milieu, ils se tournent vers les gloires qui occupent le haut de l'église et saluent de la tête, puis continuent leur chemin gênés par les regards indiscrets des gens qui de bouche en bouche font circuler le nom de l'Eminence. Ils arrivent au rideau vieux et défraîchi de pourpre qui clôt la grande porte ferraillée de la chapelle : il glisse sur une tringle et pendant que les Suisses et autres soldats présentent les armes, les personnages entrent. De chaque côté de cette porte, deux grappes humaines dominant : et les têtes sont collées aux fenêtres de droite et de gauche pour voir à travers les grilles.

Dedans, il y a les cardinaux qui attendent sur les

banquettes à dossier et causent; mais auparavant ils ont adoré l'Eucharistie qui est là dans le massif tabernacle. Ils font de vis-à-vis leur place une gémflexion avec des contorsions comme s'ils avaient les reins ankylosés; d'autres vont s'accouder à la balustrade de marbre et prient. Il y a sur des bancs ordinaires une troupe de prêtres et de chanoines. Puis debout les uns contre les autres près de l'entrée, ceux de la prélature en violet.

Au centre, dans l'espace libre, un prie-Dieu où le pape viendra s'agenouiller; et tournée vers la nef de l'église, prête à partir, la Sedia. Les « bussolanti » en habit rose, damassé de fleurs d'un rose plus éteint, l'entourent ce riche fauteuil qu'ils vont tout à l'heure porter sur leurs épaules. Le coussin du siège en velours cramoisi est ceint d'une guirlande d'or de feuilles de chêne. Le dossier est aussi de même velours, mais les bords, les bras, les pommeaux sont de cuivre doré, travaillé, ajouré finement. Derrière, au sommet, dans les rayons d'une gloire, une colombe d'argent plane au-dessus des armes pontificales qui elles-mêmes sont surmontées de la tiare et des clés; seulement l'écusson est de Léon XIII. Tout est brodé en fils d'argent ou de soie et très en relief : c'est un travail précieux; la tiare porte de petites pierres qui ne sont pas fausses, des rubis, des topazes, des émeraudes : elles brillent splendidement d'un feu minuscule mais net. Le pape pour s'asseoir aura encore un coussin à gros glands où appuyer ses reins et sous les pieds un autre. Ce trône ambulante, ce pavois pontifical n'a rien de mesquin : ce doit être un don fait au pontife défunt au moment de son jubilé.

L'attente se prolonge et la rumeur de la foule augmente, grossit, irrespectueuse du Sacrement, des

saints, des dignitaires qui sont maintenant là au complet. Cette masse humaine est dans la fièvre de voir son maître et son chef, son pasteur souverain, celui dont la houlette la mène paître en les divins et nourrissants pâturages. Je me réjouis au moins du grand silence qui va se faire quand il aura paru le Père, le quasi-divin, mais vraiment ce bruit confus des fidèles énerve.

Près de la porte ouverte qui entre au Vatican à gauche de l'autel, le cardinal Rampolla se tient recueilli, debout; ses paupières comme d'habitude sont baissées : il lui faut toujours de la pénombre et du secret de cloître, car il vit, à son grand bonheur, en ermite et, même au milieu de ce qui est aux plus pieux une cause inévitable de dissipation et d'escapade d'âme, il demeure enfoui dans le divin, perdu de contemplation, retiré.

Des estafettes arrivent plus nombreuses de l'intérieur du palais : il est probable que le pape n'est plus loin : il s'avance là-bas dans quelque couloir et chemine paisiblement vers ceux qui ici l'attendent.

Au reste il n'est que l'heure.

Voici les gardes, les officiers; derrière eux, le Saint-Père descend alerte, presque jeune, en soutane de soie moirée blanche couverte d'un rochet de dentelle; ses épaules et ses bras jusqu'aux coudes enfermés sous la mozette de velours rouge qui a des reflets lie de vin, elle est bordée d'hermine. Ses cheveux blancs sortent en une touffe assez fournie de sa calotte blanche comme eux, — non, plus blanche. Les mains jointes, après qu'il a aspergé tous ceux qui sont là avec le goupillon que lui tend Rampolla, il s'en vient prier pieusement.

L'inconvenance des gens qui l'ont enfin des barages de l'église entrevu, atteint son comble. Car, au

lieu du silence que j'avais pour cet instant espéré, c'est un redoublement de bruit et de conversations tumultueuses. Et tout pendant que le pontife épand son âme devant son maître, cela lui emplît les oreilles. O l'inconcevable non-sens de l'amour et de la vénération dués au sublime Père ! Lui ce qu'il doit en gémir là aux pieds du Christ ; et s'en plaindre à sa bonté, et solliciter pour ses enfants turbulents à ce point davantage de sagesse et de tenue !

Debout, il endosse, son oraison finie, l'étole rouge à ses armes et se met en *sedia*. On l'aide à gravir les deux petits degrés qui précèdent le siège ; on le soutient aux coudes quand il s'assied ; son marjordome arrange les plis de la soutane blanche sur les mules rouges. Lui se laisse faire sans rien dire, humblement soumis à tout ce nécessaire. Sa main droite est sur son genou droit, étendue ; de la gauche il se cramponne au pommeau du fauteuil et son bon regard bienfaisant et tranquille s'éparpille sur l'assemblée mouvante comme une vague de mer qui le guette. En son âme, — j'en suis sûr à voir ces yeux, — il rassemble avec une énergie suprême et par une supplication plus ardente et plus amoureuse poussée à l'intime vers Dieu toutes les bénédictions qu'il va jeter.

Accroupis de droite à gauche, les porteurs assujettissent dans des armatures de cuivre les brancards, les longs brancards de velours pourpre sur lesquels le trône va s'enlever ; ils les fixent en place par des chevilles de métal qu'une chaînette retient au plancher de la chaise.

Quelques minutes et tout est prêt. Droits, ils obéiront au signal.

Le pape dit un mot à mi-voix : c'est l'ordre. Ils se courbent, se plient et tous baissés, saisissent à deux

moins les barres de bois. La *sedia* lentement, lentement, oh ! si lentement, monte : comme si quelqu'un battait une mesure sur un rythme d'andante ; elle s'élève ; la voilà qui dépasse les épaules, les têtes. Oh ! dans l'église, l'indicible frémissement ; on dirait d'un vent qui passe : tant de gens venus de loin pour lui et qui ne le contempleront que cette fois-là, que cet instant qu'il est plus haut que tout !

Immobile et pensif, il fige son attention sur le vide qui devant lui se creuse. Entend-il le murmure intense, le bruissement croissant, la rumeur grondante de satisfaction et de surprise et de joie qui surgit de l'église. Car maintenant on le voit bien ; et lui domine.

On marche à petits pas. Il glisse comme une eau qui coule entre deux rives. Les têtes s'inclinent sous la cascade des bénédictions qui fluit de ce sommet, qui bondit de ce mont. Les cardinaux suivent deux à deux, derrière, laissant la chapelle du Saint-Sacrement déserte, où la lourde portière jaune est retombée sur l'entrée du Vatican. Les corps se dressent pour mieux voir : on les aperçoit se raidir et les yeux se fixent sur celui qui passe ; des bras tendus agitent des mouchoirs. Et sous la rumeur persistante, on distingue un grondement sourd qui court on ne sait d'où et qui se mêle à l'autre, à celui des poitrines qui voudraient acclamer et qui n'osent, parce que lui l'a défendu.

Il paraît qu'aux venues de Léon XIII, c'était une tempête qui l'assaillait. On lui hurlait en toutes les langues des acclamations avec une frénésie inouïe ; c'était du délire. Et le tout vieux pontife soulevé par l'ouragan auquel on ne pouvait résister à cause de sa violence, se dressait sur son siège qui continuait tou-

jours sa route ; il tendait son grand bras et promenait sa main amaigrie d'âge et de maladie sur les têtes qui ne savaient si elles devaient se courber pour accueillir le geste ou se lever pour ne pas perdre l'immortelle vision de cet homme extraordinaire, surgi dans ce vide immense, respirant avec ardeur et passion toutes ces âmes qui se haussaient vers lui. C'est ainsi qu'on le voit à son tombeau du Latran, tous les peuples à venir qui traverseront Rome le connaîtront ainsi.

Mais en d'autres fois j'ai assisté à des entrées du pape qui n'étaient point celle-ci. Est-ce que je l'oublierai ce matin où dans l'éclat des trompettes d'argent, il parut au milieu d'une cour incomparable ? Il était sur cette même *sedia* ; mais il avait à son front la tiare qui le ceignait de ses trois couronnes d'or fin et de pierres scintillantes. Au-dessus de lui était tendu l'ample velum de soie blanche d'un dais, et derrière avançaient les éventails blancs des « flabelli » qui semblaient rappeler l'orient aux côtés de ce prince occidental, comme à la messe le chant plaintif de l'épître et de l'évangile en grec fera figurer parmi les Latins les églises fidèles de là-bas. Ce qui était stupéfiant à cette arrivée du pape pour cette messe, c'était le fleuve qui le devançait, la coulée blanche qui en son extrémité le charriait. Depuis la Confession jusqu'au bas de la nef, on distinguait un moutonnement de choses blanches qui se mouvaient, ondulaient avec lenteur ; et finalement cela débordait dans le chœur de l'abside ; c'étaient des mitres blanches. Et ils paraissaient, deux à deux, les évêques en chape et mitre blanches par devant le tombeau de l'Apôtre, et ils le saluaient ensemble en se courbant avec respect, puis se canalisèrent dans les banquettes pendant que toujours il en venait. Ils étaient trois

cents. Et sur eux, sur leur marche silencieuse, les trompettes d'argent épandaient leur mélopée de rêve, la traînée mystique de leur hymne ; je me disais que si les anges peints par le saint moine de Fiesole pouvaient jouer de la trompette qu'ils tiennent collée à leurs bouches, aux défilés paradisiaques qu'ils conduisent, ce seraient les mêmes sons et probablement à peu près les mêmes airs, la semblable musique qui laisse les sens calmes et emporte l'âme toute seule dans l'au-delà d'où ils viennent, d'où ils paraissent susurrer. Or elle sonne encore l'idéale fanfare à l'instant de l'élévation : quand le pape tenait l'Hostie dressée au-dessus du monde, et que les trois cents évêques décoiffés de leurs mitres étaient prosternés devant le sacrifice, elles firent descendre des sommets éclairés de soleil de la coupole le son pâle, l'harmonie grave de leur cantique ; j'aurais vraiment dit que j'allais voir paraître de là-haut les adolescents joufflus qui vivent sur les murs du couvent de Saint-Marc où ils tiennent sans cesse levés autour des céliaques les trompettes d'or, je guettais les cheveux blancs et bouclés, les yeux riants et doux. Ils ne vinrent pas, et la musique finit, et les évêques reprirent les mitres blanches, et cette grandiose vision que j'avais vue de l'unité et de la catholicité de l'Eglise s'acheva comme toutes les jouissances de cette pauvre terre où rien ne doit durer ni nos vies, ni ce qui les emplit, ni nos noms, ni nos œuvres.

*
* *

Le grondement d'orage se fait plus distinct à mesure qu'on s'avance. C'est l'orgue dans l'abside. Il était demeuré silencieux jusqu'à ce que l'on sût que le pape était là : et quand on l'eût entrevu au lointain,

petit et si distant encore, au débusquer du pilastre, venant, il gonfla sa voix, la haussa au ton glorieux du triomphe et de la joie, hurla, chassant des masses effroyables d'air dans ses gros tuyaux épais de métal et de bois pour se faire entendre de partout. Mais telle est la distance, tel est le bruit du cortège, il ne paraît qu'un mugissement vague, indiscernable d'abord du bruit même. Il continue sa vocifération d'hymne tandis que dans les tribunes qui l'entourent, on se lève, on se penche, on monte sur les bancs et les chaises pour contempler cette étrange arrivée d'un homme assis qui passe lentement sur le flot humain qu'il bénit.

La main droite d'un geste lent se détache du genou sur lequel elle était posée et, les doigts écartés et ployés, elle esquisse d'un côté la croix ; le mouvement est court mais précis. Puis elle retombe. Un peu après elle se relève à nouveau et cette fois vers la gauche trace le même signe salulaire, et retombe encore. Les lèvres remuent : le pape en bénissant prie, invoque, pour que soit le moins possible stérile le gage de paix qu'il donne. Et il paraît être d'un autre âge et d'un autre monde avec son visage pensif et ses yeux aimants qui ne voient rien de la foule entassée qui se repaît, elle, de sa vue, mais qui plongent dans l'au-delà des âmes d'où il tire les grâces qu'il épand ; avec l'allure dont il est mû, ce vieillard à cheveux blancs qui descend ici ce soir à cause d'une femme, d'une pauvre du peuple, défunte il y a un demi-siècle.

Le cortège fait quelques sinuosités, un coude pour s'engager dans l'allée qui monte par le milieu de la trop grande nef ; un détour à la confession ; puis il s'engouffre dans l'abside où les gens ont plus de réserve ; où les centaines de lampes électriques font

leurs guirlandes et leurs auréoles ; où l'orgue joue encore.

Tandis que le pape s'est rendu au prie-Dieu, après que toute la prélature, les dignitaires, les moines ont occupé leurs places et que les officiers de la Garde-Noble ferment l'entrée du chœur, debout, sabre au clair, on expose dans un haut ostensor le Saint-Sacrement, sur un trône de bois défraîchi. Et les chants s'en viennent L'aduler, Le caresser, l'Ami, le Maître, le Dieu. Les glapissements ordinaires des sopranes artificiels sont aujourd'hui habilement remplacés par des voix d'enfants charmantes mais mal cultivées. Des basses les soutiennent, rugueuses. Pourtant c'est religieux et ça touche d'émotion vive ; la divine présence n'est pas trop moquée ce soir ; et il est bien possible qu'on ait enfin songé à fêter Dieu plus qu'à se fêter soi-même et à se délecter les sens, à se pâmer d'une musique de théâtre. Toutefois c'est encore rudement profane, surtout dans les détails, et comme ça doit attrister le pape s'il pense ainsi que saint Jean de la Croix que dans les solennités le Seigneur ne regarde pas pour fait à lui ce qui va tant à plaire au monde et à nous satisfaire.

Comme déjà en arrivant, au moment qu'on se met à chanter le *Tantum ergo*, je l'aperçois qui se lève. Il est debout devant son prie-Dieu dont l'accoudoir est un coussin de soie blanche brodée d'or. Le cardinal Rampolla dont la main tremble comme celle d'un vieillard, lui présente la navette d'encens : il en prend par trois fois et répand l'odorante poussière sur les charbons ardents. Cela monte en épaisse fumée avec un goût de résine brûlée. Ils vont ensuite tous deux au bas de l'autel. Le pape se prosterne deux fois, d'abord à terre, puis sur le premier degré, et il secoue à trois reprises, selon les règles liturgiques

l'encensoir à hauteur de son visage pour que la louangeuse fumée se dégage et s'en aille vers l'hostie, l'odorer dans sa cellule de verre. Ces doubles prosternations, ces triples encensements ont leur signification profonde que l'on ne cherche pas assez à pénétrer. Je pense que les premières s'adressent aux deux natures du Christ, et les autres aux personnes de la Trinité, puisque l'Eucharistie où est le Fils avec ses deux natures est le véhicule de nos adorations et de nos louanges à la Triade divine. Et tant de curés de chez nous si dédaigneux des règles cultuelles devraient bien venir voir comme s'en acquitte le pape, et en tirer pour eux une utile leçon qui les retiendrait de dédécorer par leur sans-gêne paresseux les cérémonies du plus pur sublime ; puisque ça devient bon ton de supprimer comme mesquinerie ce qui est au fond, et pour qui veut comprendre, la vraie magnificence extérieure de la religion.

Il est là à deux genoux sur un seul coussin de soie — il en a refusé un second qu'on lui glissait encore — et il adore et prie à ce même autel où le jeune prêtre lorrain, il y a quelques semaines, immolait son premier sacrifice. L'antependium était le même qu'aujourd'hui, blanc à gros reliefs d'or, très riche et très beau. Il y avait en moins toutes les bougies et les lampes dans la niche ovale, cerclée d'anges, et le grandiose tableau de la gloire de la sainte.

La fumée grise en montant s'est dissipée et répandue jusque bien bas dans la si grande église. Le vieux pontife s'en retourne le visage incliné et les yeux clos, les mains jointes, d'un pas allègre et rapide qui n'est pas de son âge et il se remet au prie-Dieu. Du haut de la tribune de gauche, les nonnes le contemplent, et ses sœurs qui sont au coin font peser sur lui un béat regard d'aise. Il continue son adoration et sa prière.

Pourtant les chants ont cessé ; le Seigneur a réintégré sa petite armoire blanche où il poursuit le rayonnement de sa paix et de son amour. Le pape pénétré de cette irradiation mystérieuse et délicate ne bouge pas ; sa tête est toujours abaissée pieusement : il n'a point si tôt que nous fini sa latrie. Il faut qu'on lui touche l'épaule pour qu'il se dresse. Une procession de prêtres est venue vers lui. Ils portent les présents que les filles de la Béatifiée lui offrent : le reliquaire enfermé dans son coffre de maroquin, les livres reliés de soie blanche à l'écusson de Pie X, tout ce qui était ce matin à la sacristie et le bouquet de fleurs en étoffe qui de loin paraît mieux et moins étalage de modiste que vu de trop près. Le grand, l'universel Bénisseur enveloppe tous ces dons et ceux qui les tiennent de son doux geste de paix qui infond des grâces. L'orgue qui exécutait un morceau quelconque se tait et dans son silence, le chœur entonne une prière pour celui qui va partir, et regagner sa solitude monotone. Au moment où commencent les paroles du *Tu es Petrus*, il s'est assis sur le trône ambulant qui doit encore le porter au milieu de cette foule avide de lui. On ajuste les brancards, et la chaise monte enlevée par les bras vigoureux des hommes en rose ; puis elle va, laissant le Christ abandonné seul dans son tabernacle de bois peint parmi les gens las de prières, qui ne Le sentent pas et qui L'oublient. Et avant même que les cardinaux aient terminé leur exode, ce sont les bousculades, les poussées, les causeries bruyantes. Sur le passage du cortège qui s'éloigne de sa lente allure d'éternité maîtresse de tout, les mouchoirs voltigent au-dessus des têtes en acclamations muettes. Il a contourné la confession. Il descend. Et quand la *sedia* a disparu derrière les piliers pour rentrer dans la chapelle du Saint-

Sacrement, c'est aux yeux comme lorsqu'une lumière s'éteint : il y a un manque, un vide, quelque chose qu'on désire et qui ne revient plus. C'est la même chose encore quand on guette le départ de quelqu'un qu'on aime, après qu'il n'est plus en notre vue, l'être cher, le regard erre un instant sans savoir où se prendre, ou se fixer.

A la montée de la procession, trois longs rayons de soleil comme des solives d'or tombaient des fenêtres du bas de la coupole et touchaient terre au delà de la barre du T des enceintes, illuminant l'avenue. A cette heure ils se sont éteints aussi : les voûtes brillaient moins à cette en-allée du pontife. Dans cette gloire diminuée, lui bénissait quand même.

L'immense abside brûle de ses centaines de lampes pendues en lustres de cristal, ou fixées aux corniches et qui demeurent allumées. Mais elle aussi va rentrer dans la pénombre, et bientôt, et la nuit viendra — comme les autres jours, pareille à toutes les autres depuis si longtemps — assombrir ce coin de monde qui fut, des heures, si plein d'éclatante lumière et où l'on finissait par croire qu'on avait claustré le ciel.

Dans la chapelle du Saint-Sacrement toute la prélature est massée contre les bancs : les cardinaux attendent debout, décoiffés de la barrette rouge, jusqu'à ce que le pape qui prie encore devant l'autel leur ait donné sa main à baiser : c'est son adieu. Les Gardes-Nobles, rigides et roides, sont à la porte du palais. Pie X les rejoint ; on lui présente son manteau rouge et son chapeau à glands d'or ; mais lui, avant de partir, songe à son Maître qui est là et qu'il quitte. Le protocole n'a rien prévu et n'a point mis sur le marbre des pavés des coussins de soie, et le pape fait une génuflexion, heurtant de son genou le sol.

C'est l'heure où le Vatican sombre le reprend. Il

gravit le vieil escalier de pierres usées et sur lui les portes se referment comme celles d'une geôle.

Je vois que dans l'église la foule s'ennuie à présent de ne pouvoir sortir : tout est terminé pour sa curiosité ; plus rien à se mettre dans les yeux que cette illumination qui à la fin la lasse, et cette toile peinte dans la niche éclairée, l'image de la sainte, mais que l'on sait par cœur.

Et soudainement c'est dans l'abside la nuit ; seul l'ovale ceint de ses anges dorés demeure lumineux. Les gens descendent par groupes en causant à travers les barrages ouverts. L'air est épais et gris de poussière. Alors inévitablement la Basilique prend son aspect de tristesse profonde des soirs, et plus que jamais encore après l'achèvement de cette fête. Les femmes s'en repartent, sans se l'avouer confuses de la trop grande rapidité de l'exhibition d'elles-mêmes et de leur toilette. Les « monsignori » vident les sacristies et s'éloignent avec leur ballot de violet empaqueté sous le bras, eux aussi pensent que la joie d'être vu et remarqué dure trop peu. Mais la toile peinte s'en est allée dans les ténèbres, et les gardiens faisant sonner les unes contre les autres leurs clés pour avertir, rabattent les traînants vers les portes.

L'église déserte est devenue silencieuse.

Les amitiés les plus fortes, les liaisons que l'on jugeait les plus durables, celles qui reposaient sur une affection révélée intense, sur des services rendus et des gages mutuels de tendresse passent comme un coulis de vent. Vérité banale ! Elles ne peuvent subsister seulement le temps d'une vie d'homme. Mais celles-ci qui éclosent un des jours comme celui que je finis maintenant, je les tiens pour éternelles et immuables. O vieille Sœur, ô sainte Nonne, ô friande de pain dur et d'eau crue, vous n'oublierez plus celui

qui près de vous a tenté de se déterrer et de hausser vraiment son cœur à vos amours, celui qui parmi tant d'autres ce matin vous priait humblement, conscient pour sa honte de sa misère, tandis que se déchaînait pour vous le *Te Deum* !

Tout le bruit et toute l'agitation sont maintenant sur la place que barre d'ombre étendue loin l'église qui fait écran au soleil très abaissé, que rayent les fiacres dont les chevaux détalent. Sur les pavés à gauche les carrosses des cardinaux défilent avec bruit. Des hommes, des prêtres saluent, les femmes cherchent à voir, encore curieuses. Des groupes de moineillons en brun, sanglés de cordes blanches ou de ceintures en cuir, la tête rasée, la figure fraîche et gaie, des airs d'ange, passent. Ils en ont assez dans leurs règles pour faire des saints, ceux-là : avec leurs jeûnes, leurs pieds nus, leur crâne pelé livré au soleil, et en hiver, au froid, les coups qu'ils se donnent, l'étoffe dure qu'ils portent ; que leur manque-t-il si un jour ils ne vont pas tout droit, comme une flèche décochée, dans la vision béatifique ? N'auraient-ils pas assez d'amour ? Et je pense en les regardant de ma voiture s'en aller tranquilles, que leur vie est heureuse, que les tentations doivent se tenir loin d'eux, à distance, respectueuses. Mais voilà : en marchant, les pieds se crassent des saletés du chemin ; il faudrait chaque soir les baigner. Il faudrait de même laver son âme.

O mon Seigneur, donnez-nous des saints, des saints qui nous revivifient !

Dans le ciel, des nuages épais, blanc sombre, semelés de gris, montent, appelés par les oraisons que le Cardinal-Vicaire imposa ce matin aux prêtres à leur messe, pour demander la pluie.

Et je pense que dans l'église si grande devenue déserte la Bienheureuse continue en sa niche éteinte à s'essorer. On m'a remis deux grappes de lilas cueillies au bouquet en fleurs d'étoffe du pape : aucun parfum. Dans les séparations j'aime les fleurs : un lis que l'on me donne au moment que l'on parte m'apaise et m'empêche d'être triste. Mais ceci pourrait-il retenir la langueur qui envahit après cette journée de fatigue : on est malgré soi gêné de se retrouver gueusement sur cette terre après cette entrevue autorisée des infinis profonds de l'au-delà que les saints emplissent et peuplent.

Qu'est-ce donc que je regarde si pieusement là-haut et qui me fascine ? Par-dessus les maisons qui s'anuient, dans les teintes parsemées de couchant, je contemple la coupole immobile, grandiose ; et subitement mes fleurs sans parfum me semblent comme des dons venus de l'éternité où plus rien n'est accordé aux sens.

Et la nuit est tombée sur Rome.

XV

ROME, CITÉ DES MORTS

Assez loin, je ne sais où, dans la campagne des roseaux secs et jaunis s'entrechoquant sous un peu de vent qui passait, ricanaient, hier au soir. L'année s'achevait dans le rose mourant de la fin du jour. Elle est partie : combien de souvenirs précieux, de joies d'âme et de cœur ressenties dans l'intime rapprochement d'êtres et de choses elle entraîne avec elle pour ne jamais le rendre ! Cependant tout cela vit encore, respire et chante encore en nous ; nous continuons à en recevoir de la lumière et, selon les saisons de notre être, du chaud ou de la fraîcheur : cela demeure même sur le champ de notre vue intérieure dépouillé des moindres ombres et dans notre activité sans plus de fatigues ni de désappointants imprévus. Cela nous double d'une manière exquise : c'est une seconde vie parallèle à la nôtre actuelle.

Et ce qu'on appelle l'année nouvelle vient de commencer dans un souffle de tramontane glacée. C'est la première fois que ces dates me saisissent loin de tout ce qui a câliné mon enfance ; et ce m'est une source de mélancolie. Pourtant, qu'est-ce que le changement d'un chiffre dans un millésime ? Ça ne nous touche pas, ça ne modifie rien à notre tâche, ni à ce que nous sommes. Mais j'irais loin pour trouver un individu qui ne fût extrêmement sensible à cette

simple circonstance sans intérêt d'une transformation de numéro; et je sens que je le suis moi-même à l'excès.

Il n'y a que l'impassibilité de la mort qui ne s'en trouble plus. Ceux qui reposent dans les cimetières ne savent plus rien ni des années qui se suivent, ni des jours, ni des nuits; pour eux c'est la vie inaugurée sans séparation, sans deuils, sans même une larme dans la jouissance de l'éternelle paix. Et je viens de me réfugier près d'eux, je voudrais leur quêter quelque chose de leur placidité et échapper avec eux à l'émotion de ma solitude.

Depuis la lourde porte de Tibur qui, dans sa vieille pierre brune sculpte au-dessus du passant une tête de bœuf grimaçante, jusqu'au bosquet de chênes-verts qui met un voile pour ceux qui viennent, sur l'entrée de la nécropole; c'était un désert. Le fleuve humain qui coule là aux jours de Toussaint était tari, et cette route de Tivoli encaissée dans de hautes maisons maussades et des murs délabrés de jardins n'était plus pavoisée de couronnes, de croix, de gerbes; ce n'était plus une allée de chrysanthèmes, ces fleurs langoureuses de l'automne et de la mort : leur senteur âcre était tombée et oubliée, il n'y avait plus que l'arome des châtaignes grillées.

De dessous le plafond obscur des rouvres du square et dans leur demi-nuit, j'ai regardé le grand portique jaunâtre et les femmes de pierre qui, juchées sur des socles, y font des pantomimes de douleur. Elles sont quatre à gesticuler dans des poses bizarres comme des pleureuses gagées d'Orient. Derrière, c'est l'immense champ planté de cyprès noirs et de croix blanches; c'est le terreau toujours remué dont les sillons gras enveloppent ceux qu'on ne doit plus revoir sous le même soleil.

Il n'y a pas de bruit sur les tombes muettes. Les marbres sont humides d'un peu de gelée; et des fleurs gisent lamentablement, frappées mortellement par le froid de la nuit. Toutes les lampes sur les sépultures sont éteintes, les globes ternes et les petites étoiles dépolies du verre sans éclat. Ici et là, pourtant, une pâleur d'or indique une petite flamme cachée qui rayonne silencieusement sa tremblotante lumière; sans doute que ça indique un anniversaire ou une récente douleur. J'aperçois aussi quelques bougies de gros suif qu'on a posées à même la pierre : le vent les a soufflées et leur bave s'est figée, grisâtre.

Une très large allée emmène depuis les trois baies de la façade jusqu'au cloître carré qui abrite sous ses préaux les tombeaux des plus riches. Ce n'est pas que les monuments en soient bien remarquables; car il ne faudrait rien chercher ici qui égale les merveilles de Gênes ou de Pise. Oh ! Pise, l'exquis berceau de la mort ! Peut-être aujourd'hui trop musée, mais quand c'était autrefois, quel adoucissement à l'autre amertume que de sentir ses morts reposer dans cette presque église ! Le jour grave et endeuillé qui pénètre par les jolies fenêtres, et les adoucissantes peintures des murailles : épisodes de vie profonde et gaie, rappelant que la mort n'est qu'une attente et que, dans le sommeil qu'on y dort, les anciennes réalités sont devenues un doux et tiède rêve préparant à l'éternelle venue de l'indéfectible joie.

Mais dans ces ambulacres où le soleil se jette cru et chaud, tout est déplorablement bourgeois et d'un goût commun. On a voulu contraindre l'art à traduire des choses contre sa vocation, et les inscriptions elles-mêmes sont banales, seulement pompeuses

et ronflantes dans le genre italien. A côté des tombes grotesques, il y a celles où s'étale de la sensualité bien mal placée dans ce lieu où la chair sans merci se ruine et, dans l'ombre inviolable des caveaux, se pourrit et se ronge de vers : j'ai vu des statues assises ou couchées, indécentes et lascives. De tant de photographies en pierre, je n'en ai remarqué qu'une seule qui puisse être émouvante. Une mère dans son fauteuil, où elle meurt, attire sur elle son tout jeune enfant et le baise avec tendresse au front. Il n'y a pas trace d'art dans ce groupe ; mais il a été fait par l'époux dans le deuil, et ce qu'on lit sur le bas dit, après des éloges pour la morte, que ses dernières paroles furent à son fils la recommandation d'aimer Dieu, sa patrie et son père. Voici trente ans que ce froid baiser se continue, sans doute que le fils, à chaque retour qu'il fait près de sa mère, s'entend au cœur murmurer ces grandes paroles : le plus simple et le plus beau testament que j'aie jamais vu.

Les monuments semés par le reste du cimetière ne relèvent point la platitude de ceux qui habitent ce coin privilégié ; l'inspiration n'en est pas changée : ces marbres sont une morgue où il faut venir reconnaître la dégénérescence du goût et du sentiment esthétique en Italie. Alors j'aime mieux errer par les pauvres tombes des humbles qui s'enferment modestement dans leur haie de si hauts cyprès. L'ouragan de tramontane siffle durement en se coupant sur leurs pointes effilées ; et les grands arbres maigres se courbent sur la terre pleine de morts, comme les femmes en noir quand elles pleurent penchées sur la glèbe funéraire fraîche remuée. Puis, davantage secoués par un redoublement du vent, j'entends leurs corps qui craquent comme si les fibres de leur bois allaient se disloquer : bruit de squelettes décharnés

s'agitant dans les cercueils. Les armatures de fer des croix tremblent dans le même coulis violent et poussent un crissement sinistre, un grincement douloureux qui court et se propage à ras de terre. Qu'elles sont petites, ces sépultures ! On les dirait blotties par peur tout sous les bras de la croix ; au moins, sur elles, la croix est l'unique ornement, elle est le centre de la pensée de ceux qui prient devant ; peinte à neuf en gris argent, ou rouillée, elle irradie de l'amour, de la paix, de l'espérance, sur le sol si sombre que rien n'éclaire, où rien ne semble sourire, si ce n'est, mais bien rarement, une rose jaune que la gelée de la nuit va tuer. Elle perle ainsi qu'une larme sur le crêpe du sol.

O vous tous, qui êtes là sans orgueil et sans montre, retournés obscurs à la pourriture d'où, par miséricorde, vous étiez sorti afin de luire un moment et d'où pourtant vous surgirez encore, j'ignore tout de vous et de ce que vous fûtes. Mais je sais que vous avez souffert et que vous avez pleuré. Et cela seul me fait votre ami. La solitude n'est plus sentie dans le fond marécageux de la tombe, car ce qui la fait douloureuse, c'est la joie de l'air, la chanson du soleil dans les choses. Le vent n'atteint pas sous la couche du terreau et la gelée n'en mord que la surface. Et puis, que dis-je ? vous êtes loin de tout cela : c'est bien ici à deux mètres de moi que vos yeux sont clos et votre bouche fermée, mais la vie de votre sommeil est ailleurs, votre lit ne vous tient pas tout entiers. Et cet ouragan qui incline les arbres, qui secoue les ferrailles et les fait gémir est peut-être une haleine, un soupir de souffrance ou de joie de vos âmes. Alors, qu'il s'abaisse, qu'il ne fasse pas seulement frémir la pointe des cyprès, mais qu'il vienne jusqu'à moi, qu'il me fouette le visage. Puis-

que je vous aime, ô mes amis inconnus de ce cimetière, ce me sera en ce jour votre caresse, votre baiser.

Je suis sur la terrasse qui finit la trop vaste nécropole. La Sabine est au lointain, superbe, vêtue magnifiquement de neige, avec ses parois fouillées, plissées, aux reflets de bronze neuf. Et soudain un grand coup de vent se jette sur moi, m'enveloppe et me glace les joues. Je frissonne. C'est le froid qui tombe des cimes : je ne pourrai pas demeurer aussi longtemps que je l'eusse voulu, je ne pourrai pas voir l'expiration rose de la lumière sur les sommets blanchis.

Il y a derrière moi une fosse préparée, béante et profonde, taillée à parois bien droites dans la terre brune. Des feuilles mordorées de platanes s'y sont précipitées et y forment une couche épaisse, un tapis moelleux sur le fond. Elles empêcheront le cercueil de heurter trop lugubrement et de résonner trop sourd quand on le fera glisser, lui aussi, en bas. Qui doit venir là ? Et peu m'importe de le savoir ! Ce sera peut-être un vieillard, mais peut-être aussi une jeune fille ; et nous finirons tous dans un semblable pourrissoir. Mon Dieu, que nous sommes éphémères... ! Il m'arrive de songer à cela d'une façon saisissante quand, quelquefois, le soir, je descends le Corso à l'heure de l'étalage des parures féminines : j'ai volontiers pitié de tant d'artifices accumulés pour, à tout prix, charmer et ravir. Qu'est-ce donc que la beauté d'un visage ? Toute chair passe comme l'herbe : elle se flétrit comme la fleur des champs que le matin fait éclore joyeuse, qui languit déjà sous le chaud des midis, et qu'un refroidissement trop brusque à la nuit infailliblement tue. Combien y en a-t-il sous les milliers de tombes qui se pressent en cet

enclos, qu'un rien comme cela a touchés dans le plein épanouissement et qui s'en sont allés!...

Je suis sûr que la foule bruit maintenant sur les trottoirs; on s'aborde la bouche en cœur avec des vœux en formules immuables. Ici, l'isolement de tout est profond, universel. Une femme pleure sur une tombe en arrangeant des fleurs à son disparu. Une mère et sa fille en noir passent avec des bouquets et s'éloignent dans une allée. C'est tout ce que je vois de vie et d'activité dans ce grand lit de morne repos. Le froid, le silence, l'abandon doublent en ce moment les linceuls autour des cadavres.

Il n'y a pas de place perdue dans ce cimetière. Les flancs de la colline sont creusés de caveaux qui s'ouvrent sur des terrasses étagées les unes au-dessus des autres. La sépulture n'est pas, comme chez nous, dans une sorte de cave sous une petite chapelle; c'est une grande chambre avec les cercueils rangés dans des casiers le long des parois, et au milieu est un autel ou une statue. On dirait qu'ils ont moins peur que nous des morts : ils les enferment moins. Ailleurs, dans un mur, des bouches de four se superposent en hauteur : chacune d'elles commence pour un corps le logement que fermera une plaque de marbre portant le nom et les dates funèbres : ce n'est pas un caveau, mais ce n'est pas non plus le poignant et triste ensevelissement dans le sol, dans la terre, la grande putréfiante. Devant le carré de marbre, une couronne et une lampe, et on viendra prier et se souvenir tout près de celui qui n'est plus, à deux doigts de lui; et même on pourra baiser cette porte de son tombeau qu'il touche de ses pieds. De ces cases, les unes ouvrent en plein air, les autres dans des couloirs, se faisant face. Et tant de noms que je ne connais pas, qui ne sont rien pour moi, et

qui pourtant disent de l'amour ! Et tant de couronnes pas jolies, mais qui ont leur sens de douleur et de regrets ! Et tant de petites lampes qui attendent la Toussaint ou l'anniversaire pour être allumées ; sauf quelques-unes encore, comme dans le bas, où une pauvre flamme achève de se consumer à l'abri du trop grand vent de tramontane !

Dans la partie supérieure de cette vaste nécropole — vaste comme ne sont pas beaucoup de villes — les cyprès sont plus nombreux et plus drus qu'ailleurs, beaux et vigoureux comme jamais je n'en ai vu : les pauvres détritiques humains font une sève vigoureuse à ces arbres sinistres, spectres et éternels gardiens de tombes ! Ils jettent de la nuit dans les chemins et dans les sentiers qu'ils ombragent. Dans un rond-point, sur une petite place où aboutissent des allées comme des rayons de roue, s'élève un monument de marbre demeuré assez blanc malgré les années et les pluies et les saupoudrements de détritiques verts que doivent lui faire les arbres dans les automnes. C'est la papauté qui l'a érigé, le consacrant au souvenir de ceux qui furent immolés pour elle dans la terrible journée de Mentana. Un chevalier, genou en terre, reçoit de saint Pierre un glaive que Dieu lui confie pour la déroute de ses ennemis. Et sur le socle très haut, les victimes se nomment en longues enfilées : il s'en trouve un de chez nous là, — je sais des femmes qui le pleurent là-bas — je l'ai trouvé : Emile Claude, un Lorrain de Nomény. Si plus tard je les rencontre, celles qui l'ont aimé et qui le pleurent, je leur dirai que j'ai vu tout ce qui reste de leur gars de vingt ans. Les envahisseurs de 1870 n'ont pas osé détruire ce trophée, ou ils ne l'ont pas pu parce que plusieurs nations y ont quelque chose d'elles ; mais les énergomènes, il leur insulte !

Ils ont traduit leur rage en bas dans une inscription où ils bavent. Ils appellent les braves, ces jeunes héros venus de partout pour la passion d'une théocratie qu'ils jugeaient nécessaire au monde, ils les appellent des mercenaires étrangers; et s'ils laissent ce souvenir des temps écoulés, c'est « en gage perpétuel de leur calamité ».

Dong!... Dong!... Dans le grand silence, la cloche grave de Saint-Laurent, là tout près, jette ces notes solitaires qui se prolongent harmonieuses et tristes, ainsi qu'une voix, une imploration ou un sanglot sur les innombrables sépulcres clos. Ça me fait souvenir d'une autre venue en ce cimetière : c'était un temps de siroco; les mêmes sveltes cyprès se dressaient tendus de noir, mais le ciel gris s'abaissait sur eux et semblait une voûte sombre et immense s'appuyant sur des piliers. Un convoi funèbre était arrêté auprès d'un trou où des hommes lugubres engloutissaient un cercueil; il avait plu la veille, et la boue du fond saisissait la caisse, pareille à de la glue, et filtrait sans tarder son humidité destructive et féconde par les pores du bois jusqu'au cadavre. La cloche sonnait sur ces choses. Aujourd'hui, le campanile de l'église espace davantage sa plainte; en cet après-midi, le ciel est splendide et perdu dans un infini bleu : les cimes libérées des cyprès oscillent sous la tempête de vent dans l'air lumineux.

Sur une tombe, un palmier étend ses rameaux verts, et il penche sur le sol ses lourds régimes de fruits, gousses jaunes bien remplies. Oh! ce symbole de la fécondité de la souffrance et de la mort!... Oh! ces grappes d'or nourries de chair humaine et qui, cachant leur ignoble larcin, se tendent comme une promesse... Oh! la sève qui monte dans ces feuilles magnifiques et qui vient tout simplement des cer-

cueils défoncés par les années d'enfouissement sous les pluies et les gelées, et de la pourriture qu'on avait cru peut-être ne pas atteindre l'hôte de ce coffre...

Et je me suis promené dans un square mal soigné, aux sentiers herbeux, où le vent ne me touchait pas. Et j'ai prié, mon Dieu, pour tant qui sont là avec des fleurs peut-être, mais sans prières.

... Je suis entré à Saint-Laurent où il fait un peu plus chaud que dehors. C'est le cimetière de Pie IX : modeste tombeau de marbre blanc dans un décor de marbres de couleur et de mosaïque prodigués. Il fait face au sarcophage de pierre où, dans les ténèbres d'une confession, des Saints reposent vénérés, saint Laurent, on dit aussi saint Etienne. Et dans la chapelle de droite, clarteuse et profonde, le Christ, le grand Maître de la résurrection comme de la mort, silencieux et caché, sous son conopée d'or, fait entendre sans bruit de paroles à ceux qui s'approchent des assurances de vie, non de vie passagère se renouvelant par périodes de misère, par des hivers où sévissent le froid et le vent, mais de vie fixe et immuable où enfin les années ni ne finissent ni ne commencent, où il n'y a même plus d'années, où il y a seulement un jour éternel, en un éternel midi avec la fraîcheur et la beauté des aurores.

Que tous les morts d'ici sont heureux de poursuivre leur attente dans cette ombre de la présence réelle et dans son invisible rayonnement, au creux de cette terre féconde qui a couvé en ses sillons le germe de l'Eglise de Jésus, lui prêtant les forces pour se développer, l'aidant à s'épanouir puissant. Qu'ils sont heureux de guetter l'Heure sous ce ciel intensément chaud et, comme pour l'apothéose du dernier Avènement, splendide... !

Mais les tombes accumulées, pressées, nombreuses, parmi lesquelles je viens d'errer, ne me donnent qu'une faible idée de ce qu'il y a de corps enfouis dans le sol de cette ville étrange : cité des morts, — tout entière cimetière, incommensurable nécropole. Et dans ce « Campo Verano », sous les caveaux neufs, plus bas que les cercueils que l'on dépose chaque jour, mieux au fond de la glèbe qui n'en révèle rien, d'autres tombes anciennes — oh ! combien anciennes ! — s'abritent, des tombes de chrétiens des premiers siècles... Et celles-là moins que les autres, on ne les numérera jamais.

*
* *

Tant de catacombes alentour de Rome, qui lui font un invisible fossé de rempart et une bizarre ceinture d'ossements ! Toutes celles qui sont connues et celles qu'on ignore encore, si bien cachées que l'on passe au-dessus sans en rien savoir ! Et les derniers restes de ces multiples corps s'en allant aux printemps et aux automnes en fleurs exquises dans les pâturages de la vaste campagne, essayant encore sur des corolles de satin la beauté d'autrefois, la beauté de visages effondrés... ! Et pourtant, quand je suis descendu la première fois dans ces asiles funéraires, ce n'est guère l'impression de la mort que j'ai eue. C'était au cimetière de Calliste, et la salle de Sainte-Cécile était pleine de soleil qui entrait par le lucernaire, des guirlandes de buis odorant tombaient des murs de terre brune et dessinaient de la joie avec toutes les fleurs qu'on avait apportées et qui luisaient dans la profusion des bougies.

C'était bien davantage un cimetière, ce grand trou

creusé sous une église¹ pour lui voler ses secrets d'autrefois, et dans lequel je me glissais hier par des échelles. La terre remuée y est remplie de cadavres : on voit des mâchoires s'avancer, sinistres et terribles, et des orbites vides dans les crânes ressemblent à je ne sais quelles implorations de douleur. J'y ai vu des corps, des squelettes encore entourés de lambeaux de vêtements et dans les doigts des anneaux étaient passés, pauvres jeunes filles ! les emblèmes gravés sur ces bagues disaient assez qu'elles aimaient et qu'elles étaient aimées quand l'Inexorable était venue.

Mais non, dans ce caveau il n'y avait rien de cela : tout était fête et triomphe, et l'on eût dit que la mort y dépouillait ses tristesses et ce qu'elle a de lugubre. Elle avait des promesses et des sourires. Oh ! qu'elle devrait vous prendre lorsqu'elle vous regarde ainsi ! Et le soir, au moment où l'on sortait de ce souterrain, dans la lumière caressante et douce, un vieux tombeau païen debout entre deux cyprès qui le gardaient comme un prisonnier dont on redoute la fuite, se dressait tout noir, mais lui aussi chantant de l'allégresse. Oui ! il en chantait, et tous les vieux trous dans ses briques étaient des bouches qui clamaient. O mon Dieu ! pourquoi, à certaines heures, permettez-vous cet extraordinaire délire des choses ? Est-ce pour qu'il passe en nous et nous réjouisse avec elles... ? O dites-le-moi ! Dites-le-moi, pourquoi les tombeaux qui s'écroulent ont sur leurs lèvres de brique des cantiques. Lui aussi a peut-être enfermé dans sa cellule des femmes ayant aux mains des anneaux symboliques. Dites-moi si c'est leur voix à elles qui

¹ Il s'agit des fouilles commencées par le R. P. Céléstino sous Saint-Chrysogone, au Transtévère.

sonne dans la pierre usée pour célébrer le suprême amour que vous êtes, ô Vous qui semblez briser des amours de la terre à l'instant qu'ils allaient inaugurer du bonheur, mais qui ne faites alors que les consacrer dans plus de pureté pour des éternelles jouissances, des embrassements sans limite et sans fin dont les pauvres cœurs n'ont pas encore connaissance dans la minute où Vous les broyez !

Et dans la majestueuse nuit de feutre bleu qui descendait pour ensevelir tout et couvrir les moindres évocations du passé il glissait de l'horizon assez de lumière pour illuminer longtemps ce tombeau et ses deux cyprès acolythes.

... Un autre jour dans une catacombe différente¹, je venais d'assister à une messe dans une basilique neuve restaurée à la surface du sol sur les fondations antiques. Et après je me promenais par les galeries indéfinies, les longs chemins dans la terre brune compacte où les loculi entre-bâillaient leurs bouches sombres. De l'eau qui gouttait des voûtes rendait par endroits le sol boueux et glissant. J'étais loin. J'étais seul dans une région profonde et au bas d'un escalier je trouvai deux cuvettes d'eau qui furent un baptistère : des sanies de mousse dormaient paisiblement à la surface immobile comme de la glace, car il est bien évident que pas un souffle de vent ne pénètre jamais jusqu'ici. Le silence était grandiose ; mais il me semblait qu'il appesantissait sur mes épaules l'immense masse de terre qui me dominait. J'étais effrayé. Je repris mon errement dans les couloirs. Et ce qu'il y en avait de sépultures inviolées, absolument telles que le fossoyeur les avait closes il y a des siècles et des siècles ! Pour plusieurs

¹ A Sainte-Priscille de la Via Salaria.

même la lampe était demeurée à sa place attendant vainement qu'une main religieuse y verse à nouveau de l'huile et y fasse brûler une mèche. Et j'aurais ardemment voulu briser moi le secret, le mystère de ces cases, de ces toutes petites où furent mis des enfants et des grandes qui furent les tombes d'adultes. Au fond d'une galerie qui formait impasse je me suis arrêté devant une plaque de briques où du grec était écrit au charbon noir sur le rouge. Un nom de femme : Romé, et son mari avec ses enfants lui demandent de prier pour eux. Je me les figure là debout les yeux pleins de ces larmes chaudes que la mort fait pleurer, le cœur ulcéré de cette angoisse qui accompagne la suprême vision de ceux qu'on aime et qui s'en vont. La tombe s'est murée de la brique mince qui leur cache le visage qui eut tant de baisers et de caresses. Il y a de cela dix-huit fois cent ans. Depuis lors personne ne l'a revue et le mari et les enfants ont aussi leur tombe, peut-être loin de celle-ci, peut-être toute proche : nul ne le sait. Voilà donc presque deux millénaires que l'on ne s'est pas attardé à prononcer avec de l'affection ce pauvre nom qui appelle et qui gémit, qui adule et qui console : Romé ! Romé !... Alors je me mets à le prononcer comme je ferais de celui de ma mère. Et par une fente très petite que j'aperçois dans la fermeture de ciment qui joint les briques, par un trou minuscule et que je tremble d'agrandir je vais tenter de plonger dans le noir, le noir si impénétrable de cette tombe où tu sommeilles, Romé !... J'allume un bout de cire et doucement avec mille précautions de peur de faire tomber davantage le ciment gris et de livrer trop de passage à l'air qui ruinerait un peu plus le corps, je l'introduis dans la tombe. La flamme brille sacrilège de ces ténèbres séculaires et les briques s'éclai-

rent. Alors je regarde comme je puis. Il est étendu le cadavre, tel qu'au dernier jour de cette existence aimée ceux qui restaient l'ont déposé et laissé solitaire. A présent plus de bandelettes et plus de chairs. Des os rougeâtres intacts de la tête aux pieds ; la poitrine est écroulée, car son ossature trop mince ne peut supporter le travail de si longues époques. La suprême paix !... Je veille à ce que ma bougie ne goutte pas sur ces débris : le choc de cette larme lourde et tiède pourrait les faire bouler. Et puis ce serait de la profanation.

Et ma pauvre lumière brûlait encore et moi je m'éloignais. J'étais déjà revenu à l'entrée de la galerie : dans le fond je distinguais très bien la lueur qui sortait de cette tombe. Ce ne devait pas être long d'ailleurs. Le linceul de nuit allait envelopper à nouveau le corps de la défunte, sous l'abri scellé de la brique mâchurée de charbon, mais qui poursuit doucement à travers l'indéfini du temps son appel et son invocation. Et je murmurais : « Romé ! prie pour moi qui n'ai pas du tout voulu outrager ta tombe encore si bien close. J'ai simplement souhaité ce que ton mari et tes fils eussent eux-mêmes désiré, te voir dans la mort, dans la paix de ton sépulcre, te contempler immobile dans ton cercueil de terre brune, admirer comme tant d'années, un chiffre d'années qui m'épouvante, t'avaient respectée, et penser à ton âme qui a quitté sans doute joyeuse et tranquille la triste ergastule de notre misérable chair. Romé ! maintenant, je le pense, ton mari et tes fils t'ont revue dans les béatitudes éternelles... Prie pour moi qui dans l'enfoncement de ce cimetière, dans son silence et dans son isolement ai, peut-être le seul, le premier depuis des siècles, prononcé avec émotion et respect ton nom, et contemplé ce qui fut toi... »

Et après cela dans cette nécropole de Priscille, où l'on ne peut que si rarement descendre, il me fallut encore voir la précieuse chose qu'on y garde : cette ancienne peinture de la Vierge Marie qui doit remonter au deuxième siècle.

Une jeune femme tient en ses bras, serré contre sa poitrine, un petit enfant nu dont la joue gauche câline et frôle sous l'épaule droite le sein de sa mère. Elle est de face : un voile couvre son front et retombe sur ses bras. De ses mains elle porte le petit corps et la tête bien chevelue de poils ras de l'adorable bébé. Près d'eux un homme est debout vêtu de la toge. Il semble faire un discours en même temps qu'il montre quelque chose qu'on ne voit pas : dans les fleurs enlacées jadis on apercevait une étoile, mais l'air meurtrier l'a effacée. La peinture charmante est peu étendue, on la couvrirait des deux mains appliquées dessus ; puis elle a beaucoup souffert. De longues éraflures ont détruit un œil et une partie du nez de la femme. On ne distingue plus si l'enfant dont le geste demeure flou dans l'excès d'atténuation des teintes saisit de ses doigts potelés appuyés sur la poitrine de la mère son sein pour, après qu'il aura regardé et souri, y boire le lait souverainement doux dont le ciel l'a rempli. Car cette femme c'est la Vierge, et l'enfant c'est le Christ ; l'homme c'est le prophète qui les annonce tous deux. Et dans ce fond de stuc blanchâtre ce badigeon brun avec du bleu assombri, noirci, et des grisailles c'est le plus ancien portrait de la Mère de Dieu. Il m'est évocateur du passé lointain où les fidèles de la très jeune Eglise venaient prier parmi les tombes des martyrs et des saints. Je cherche à l'entrevoir dans ce recul vertigineux, alors que l'âge ne lui avait pas encore infligé cet excès d'estompe qui l'abîme. Mais elle était là, elle la vierge dans ce

même décor, à cette même hauteur du sol où les foules pieuses défilaient, elle était là aussi tranquille et aussi bonne avec son doux visage, un peu inclinée, montrée par Isaïe comme le prodige surhumain : la Vierge qui enfante, la Vierge qui allaite. J'entre ainsi dans les vieilles et primitives conceptions des chrétiens ! à des distances incroyables de nous je découvre leurs pensées et je m'associe à leur culte, car elle n'est pas une invention des modernes l'hyperdulie qui vous honore, ô Marie !... Et puis il y a des nuances exquisés et fines dans cette fresque ; on ne les saisit pas tout d'abord, mais au bout d'un moment elles vous sourient doucement : des violets délicats et chauds comme j'en ai vu de semés en bandes magnifiques un soir de février sur des espaces indéterminés de prairies, dans une solitude inoubliable comme il n'y en a qu'ici, et sous un ciel mélangé de gris et de lumière : c'était sur les hauteurs derrière Saint-Pierre dans l'ombre jetée par le bois de pins parasols qu'on aperçoit de la ville en crête de coq sur le faite de la colline. Et je retrouve sur cette muraille le même violet au feu tremblant et indécis de ma bougie... Au bord du chemin un fossé se creuse et s'en va dans le noir, dans cet éternel noir d'ici. Il y emmène avec lui des tombes signées de rouge, et j'y lis qu'une Julia y repose, une martyre, semble dire l'inscription incomplète. En tout cas une main amie et dévote a gravé à la pointe du stylet sur le ciment encore frais, que le fossoyeur ne faisait que d'appliquer aux jointures des briques ces mots qui adulent la défunte : « Elle était vierge et son âme était simple !... »

Je viens de revenir vers le cimetière de Calliste de la voie Appienne, le plus abordable de tous, n'étant

pas monopolisé par la Commission d'archéologie, mais à la garde des Trappistes. Dans un coin du jardin ils sont là les moines blancs, six ou sept, à creuser la terre pour des fouilles nouvelles. Serrés les uns sur les autres dans un trou de quatre ou cinq mètres carrés de superficie ils manient la pioche et la pelle sans lever les yeux et sans ouvrir la bouche pour se dire un mot : leur pauvre vie d'éternel silence, ils la poursuivent même dans ce dur labeur de terrassier. Et les instruments tombent dans le sol, tranchent la glèbe dans cet incompréhensible mutisme de ces hommes assemblés et qui, des heures durant, n'échangent pas une seule parole. Le cimetière qui s'étale invisible sous les roses fleuries commence par deux chambres précieuses qui furent pleines de martyrs et dont non seulement les murs mais aussi l'aire de terre battue et les couloirs environnants regorgeaient de morts. On s'étonne de les voir là ; on se demande comment elles ne sont pas enfermées dans quelque farouche recul auquel conduirait un dédale magnifique d'allées.

La première salle fut le caveau de sainte Cécile. Un beau jour calme tombe par le lucernaire, une gerbe de lumière cueillie dans l'immense champ tout fleuri du soleil, là-haut. Une table de bois qui sert d'autel pour des messes est dressée sur des tréteaux devant une niche. Et dans la niche une tête saisissante du Christ nimbée de la croix : figure pâle et douce, la plus belle Sainte Face que j'aie jamais vue, car les meurtrissures de la peinture endommagée par ses centaines d'années d'existence lui font comme des plaies, et le fond rouge sur lequel on a peint ressemble à du sang de blessures. Il y en a eu des cœurs à ses pieds, à prier dans le silence ! Et aujourd'hui même quel silence !... Dans une excavation au

ras du sol s'allonge une statue de femme couchée sur le côté, les bras inertes venant en avant du corps affaissé dans la mort : je reconnais la sainte Cécile de Maderna, c'est une imitation en stuc. Il en suinte de l'humidité qui reluit sous l'épaisse lumière d'un gros cierge brûlant avec des frissons et des larmes. Après, sur un chandelier tout vert de gris un reste d'autre cierge qui est éteint, qui a coulé à terre une longue bave étalée en tache blanchâtre. Avec cela des fleurs : une jetée d'iris emmêlés de longues feuilles pointues dont l'ombre se projette sur le cou de la Sainte et entre comme les tranchants d'un glaive dans les blessures qui béent en trois sillons dans cette chair par trop blanche, couleur de lune. Il y a aussi des bouquets de roses dont les pétales tombent et s'éparpillent ainsi que des larmes.

La chapelle voisine fut une sépulture de papes et les tombes s'y alignent vides parmi les débris d'une ornementation qui fut luxueuse. Au chambranle de la porte sur le couloir tout un pan de ciment est couvert de graffites qui s'entrecroisent, qui se surchargent, appelant invariablement l'aide et la protection des saints martyrs déposés dans cette chambre. Au centre, gravé très profondément à la pointe du couteau, le monogramme du Christ, de l'Aimé : la main qui l'a tracé là voulait dans un débordement d'affection faire adorer son Seigneur de ceux qui dans la suite des âges passeraient dans ce sentier ténébreux. Quand on aime, on éprouve l'irrésistible besoin de prononcer toujours et d'inscrire partout le nom de l'aimé. O ! ces deux lettres qui m'apportent à travers des distances incalculables de durée de la pensée et de l'amour finis attirent mes lèvres qui s'y collent. Je t'ai baisée, main inconnue qui a écrit sur ce mur gris ton amour, main de jeune homme ou main de

vierge, main de vieillard, de prêtre, de saint. Il semblait à ma bouche touchant cette surface humide et froide te rencontrer éternellement occupée à ce geste, ô main aujourd'hui morte !...

Nous voici à présent, mes compagnons et moi, car on ne saurait venir seul dans ces souterrains en labyrinthes — et pourtant tout à l'heure je les laisserai et je m'enfuirai sans personne avec moi par ivresse de solitude et de silence au sein de cette suprême solitude et de ce suprême silence — nous voici enfoncés dans le noir. Ce que je veux faire ce soir, c'est une excursion dans la nécropole, une excursion comme on en ferait une dans la montagne, une marche ininterrompue durant des heures et par les obscurs et mystérieux chemins en désordre de ce désert. Un plan, une boussole, des bougies, des allumettes en abondance et une bonne lampe d'acétylène, c'est l'approvisionnement nécessaire pour une promenade de ce genre, une promenade étrange sans ciel, sans horizon, sans rien qui indique si c'est le jour ou la nuit, dans l'obsédante coloration terne reflétant à peine notre lumière, par des sentiers où l'on ne peut s'avancer qu'un de front : on frôle les parois des deux coudes écartés.

Tout d'abord par instants des lucernaires glissent une lueur blafarde; mais quand on est plus loin ou plus bas, cela est bien fini, et il ne demeure que l'horrible nuit qui recule lentement, mais à regret, à chaque pas que l'on fait et qui par derrière se replie farouche, jalouse, enveloppant de son linceul humide et pesant d'air jamais renouvelé tant de choses qu'on eut dû ne pas voir. J'ai l'extraordinaire impression que nous sommes des intrus, un peu des profanateurs qui pénétrons de force, et la maîtresse souveraine de ce lieu sinistre fuit devant nous, terrible,

menaçante, et je la soupçonne de représailles et de vengeance à la minute où cela lui deviendrait possible, de vengeance effroyable sans pitié, une mort affreuse dans quelque chapelle éloignée où l'on se serait perdu et qui deviendrait une geôle où vaincus enfin par cette nuit implacable, soudainement mieux armée que nous, et se ruant sur nous, nous expierions notre audace de sacrilèges.

Elle est poignante cette angoisse de l'emprisonnement. Je l'ai un peu connue il y a deux mois. Je m'étais aventuré témérairement dans une région dévastée d'un cimetière qui n'est pas celui-ci, un cimetière qui m'avait attiré à cause d'un baptistère orné de rares peintures qu'il enferme. J'étais sans itinéraire et je n'avais qu'un compagnon de douze ans qui s'était faulxé avec moi par amitié ou par curiosité. Lorsque, engagés très avant nous avons voulu revenir, je me suis aperçu que nous étions perdus : c'était bien l'emprisonnement irrémédiable avec de la lumière pour trois heures. Je n'entrevois qu'une ressource de salut si après ce temps et plongés dans le terrible noir nous n'avions pas retrouvé le chemin, c'est que le père de l'enfant supposant notre situation ne fit faire une battue. Et je rassurais le petit Francesco en lui disant cela : mais auparavant est-ce que je ne sais quel accident ne nous guettait pas ? Où étions-nous ? La terre n'allait-elle pas céder sous nos poids et un abîme de nuit nous ensevelir ? Je ne sais pourquoi tout en pensant cela je laissais Francesco marcher devant, et levant très haut ma cire qui brûlait si faiblement j'éclairais sa marche en lui indiquant de prendre à droite ou à gauche selon que je supposais dans mon imagination l'orientation de l'entrée. Et soudain le voilà qui pousse un cri affreux et je le vois qui glisse et tombe ; je le retiens par le

bras comme je puis : c'était une fosse d'eau, sa profondeur, je l'ignore. Il fut brave le petit, il ne pleura pas et tout mouillé il dit : « ce n'est rien ». Mais alors je me mis le premier. Et plus nous allions, plus l'inconnu, l'épouvantable inconnu nous enserrait. La terre moins rouge qu'ici et plutôt jaunâtre semblait repousser notre misérable lumière : on voyait à peine devant soi. Francesco eut une peur subite et me conjura d'appeler au secours. Pour lui faire plaisir je criai de toutes mes forces. Ce fut affreux. Le son ne portait pas : mon cri heurtait à la paroi comme un coup de massue et j'eus une autre crainte bien davantage terrible encore. L'air secoué par ces vibrations trop violentes, cet air immobile depuis un chiffre écrasant de siècles n'allait-il pas quelque part sur nous ou autour de nous faire bouler cette terre déjà trop lézardée et trop branlante pour être résistante ? Alors nous étions emmurés vivants et quand on descendrait pour nous chercher, on tournerait sans fin près de nous sans soupçonner notre présence dans la cellule qui serait notre caveau. Mais lui, l'enfant il me regardait avec des yeux si suppliants comme si j'allais être son sauveur : cela me tenaillait le cœur. J'appelai d'autres fois. Ce fut le même son sourd et mat : pas le moindre écho éveillé. Rien n'a porté ma voix au delà de ce coin infime où nous nous sommes arrêtés ; nous sommes environnés de mort : il n'y a plus que la lugubre nuit à veiller, nous sommes la proie qu'elle guette : encore un peu et elle aura éteint la lumière. Je pousse un suprême appel. J'écoute. Rien ne répond, pas le moindre bruit. Il est impossible de se donner l'idée d'un silence pareil... On reprit la marche. Francesco lui aussi avait crié ; mais la note aiguë de sa voix s'était brisée comme le son grave de la mienne contre la paroi. Nous conti-

nuons d'aller au hasard de probabilités hasardeuses. Et le petit qui voyait mieux le sol que moi me retient par la manche. Là à mes pieds la fosse d'eau livide, le trou fatal. Par quels chemins étions-nous revenus à ce point ? Nous étions donc dans un vrai labyrinthe. On rebroussa chemin et on refit la course incertaine que nous répétions peut-être pour la troisième ou quatrième fois. Seulement à mesure que nous quittons une galerie je déchirais du papier pour ne plus être tenté de nous y engager encore. J'encourageais de mon mieux Francesco : je n'eusse pas voulu que ses beaux yeux candides et purs, pleins d'âme, versassent une seule larme à cause de mon imprudence.

Ce fut une tête de mort qui nous sauva. Elle était posée tout au bord d'une tombe, appuyée sur sa mâchoire et nous regardant de ses trop grands yeux sombres. Je la reconnus, je l'avais remarquée en venant et assez proche de l'escalier. Et pour ce pauvre vieux crâne basané de trop d'humidité, alignant ses atroces dents grises en un rictus d'impitoyable moquerie, j'eus une vraie reconnaissance. Un peu après nous étions dehors comme on allait venir à notre recherche... Je l'ai revu mon ami Francesco qui fut si vaillant. Je lui ai envoyé une minuscule reproduction d'une Epiphanie de Fra Angelico où l'on voit des Mages arriver de l'inconnu ayant des figures jeunes et naïves et des yeux curieux. Le premier de ces pèlerins d'autrefois, un vieillard à barbe blanche est tapi à quatre pattes devant le petit Jésus qui se débat dans les bras de sa mère, tend ses mains potelées aux visiteurs, pendant que le Mage prosterné baise le pied mignon qui glisse sur la robe bleue de la Vierge. Et dans mon plus bel italien, j'ai inscrit ces mots au bas de l'image : « A mon char-

mant petit ami Francesco, en regret des instants d'angoisse que je lui ai fait passer au fond du cimetière, un soir... Avec le souhait des bénédictions de Dieu !... » Puissent les jolis personnages en rose pâle et en bleu lui avoir inspiré dans la joie de ses douze ans des émotions esthétiques et les paroles que j'ai mises lui avoir insinué, à lui, à sa douce âme ingénue et fraîche de prier pour moi qu'il ne rencontrera peut-être jamais plus dans l'horrible et décevant dédale de la grande vie.

... Aujourd'hui je ne compte pas sur de semblables angoisses malgré cette singulière apparence de sournoise défiance et de menace que prend la vilaine nuit en se sauvant devant le feu de notre lampe. Complètement finis les clignements de jour par les lucernaires qui disaient au moins à quelle distance on était du sol, du jardin où les roses embaument sous le soleil qui resplendit, nous sommes bien dans l'invariable nuit. Et si l'on s'arrête, si le pauvre bruit sourd des pas cesse cette minute, alors c'est l'oppression des murs, l'oppression aussi du silence. Il n'y a pour communiquer des impressions analogues que les sommets perdus et isolés des hautes montagnes quand on se sent entouré de vide, d'étendues immenses et loin, très loin du reste du monde. Seulement là on a, pour dire un peu ce qui se passe dans ces lointains humains où l'on n'est plus pour un jour, pour quelques heures, on a l'ascension de la lumière ou son déclin. Ici pas même cela. La nuit. Le silence. Qui m'indiquera à quelle époque je suis de la durée des univers, à quelle heure ou du jour ou de la nuit je suis ? Partout là d'où je viens, là où je vais, le noir, le même noir, le même silence seulement troublé quelquefois par une misérable goutte d'eau qui chute du plafond et qui fait un bruit bien peu en proportion avec sa

médiocre importance : il est vrai qu'elle descend là afin de travailler pour la mort qui ne peut plus rien, elle, sur ces débris de cadavres : la goutte d'eau, elle est la finisseuse, elle va compléter la moisissure, provoquer l'écroulement, l'invisible écroulement d'une vertèbre tout effritée depuis longtemps déjà mais qui continuait à se tenir... C'est qu'elles arrivent en longues files ces gouttes, les unes après les autres elles tombent dans notre cercle de lumière, brillent un moment comme des yeux sous des paupières qui se lèveraient pour un regard, puis elles disparaissent et poursuivent dans l'inconnu leur lugubre route, ou bien elles s'amassent en flaques, réunissant leurs forces pour quelque attaque que nous ne savons pas. La mort et l'humidité ont d'ailleurs encore un autre auxiliaire qu'elles conduisent à la pareille besogne. De longs fils blancs ou bruns descendent du plafond d'une tombe ; ils sont peut-être une centaine, ténus, rainces et pointus, effilés au bout plus que des poignards. Leur allure est extrêmement lente et insensible : ils pénètrent peu à peu avec une sûreté étrange et déconcertante dans les ossements qui ont jusqu'ici résisté ; ils s'y enfoncent, leur prennent ce qu'ils pouvaient encore avoir de bon, les infimes substances chimiques dont se nourrissent les plantes : et cela monte le long de l'interminable trajet de ces racines jusqu'au soleil du dehors, le soleil qui n'avait pas chauffé ces piteux riens depuis des siècles entiers, et qui était oublié d'eux. Seulement le stylet aiguisé continue d'avancer : les os éclatent sous sa pression et tombent en poussière, une poussière qu'ils étaient déjà mais qui se cachait coquettement sous des airs d'être encore quelque chose. Et l'arme terrible passe dans la terre qui fut la couche funèbre d'un homme ou d'une

femme, s'y fortifie de tout ce qui a filtré des chairs quand elles ont pourri, et plus bas, plus bas encore, cherche d'autres corps dont la mort doit être parachevée... J'ai vu tout cela en tant de journées que je me suis terré dans ces cryptes de noir et de silence ! Une fois, par delà un obstacle que je venais de sauter je me suis jeté dans une épaisse draperie faite de racines brunes, grosses, flexibles, luisantes d'eau et allant de la voûte presque jusqu'au sol qu'elles n'atteignaient pourtant pas tout à fait. C'était comme une portière voilant ce vestibule nocturne. Et quand ces franges me caressèrent le visage de leur moiteur affreuse, je reculai avec un frisson : ça me répugnait ces mangeuses de cadavres !

Et toujours dans l'effrayante monotonie de cette terre rousse, dans le noir impénétrable, on distingue à droite et à gauche des galeries qui s'en vont ailleurs : elles sont toutes attirantes comme par un vertige du vide. On les laisse dans leur mutisme : une seconde la lampe éclaire les quelques mètres de l'abord, puis, nous éloignés, cela se recouche dans les ténèbres éternelles. Par instants aussi, sur du stuc blanc quelque peinture s'éveille, nous fixe le temps que nous sommes là, puis se réendort après dans le pareil recueillement. Comme ils sont bien tous ces morts pour attendre le Jour ! Ce n'était réservé qu'aux saints de la première heure un tel privilège. Et je songe à l'intense provision d'amour enclose ici, enfouie avec tous les corps qu'on y a enterrés : et il y en a certainement plus de trois cent mille. Je me trouve une envie folle de chanter, d'entonner je ne sais quelle antienne, quelque chose de grave, de prenant qui résonnerait comme la voix des morts dans les carrefours où il y a un peu d'écho.

Soudain une agression imprévue de nuit nous surprend... Notre lampe qui n'a plus de carburé vient de baisser subitement, elle ne donne plus qu'une piètre flamme bleue insuffisante et qui tout à l'heure fera même défaut. Alors nous devons allumer nos bougies, et encore en les économisant. C'est une marche fantastique qui commence. La nuit est à peine déchirée maintenant et elle nous étreint plus épaisse. Et nous cheminons, nous cheminons d'une allure indécise et hâtive. Aux murailles, couvrant à moitié la bouche ouverte des loculi, des plaques de marbre ruissellent d'eau et elles s'éclairent un moment, pierres jaunâtres ou blanches creusées de lettres ou de symboles. Une femme debout les yeux au ciel, les mains levées, l'avant-bras seul détaché du corps, ce sont les « orantes », les perpétuelles priantes : celle-ci entre deux agneaux qui se frottent comme des chats câlins contre sa robe, c'est l'Eglise. Elle prie sans fin dans ce prodigieux caveau où elle a enfermé une partie d'elle-même. Ils prient tous les défunts dont quelque chose, même si ce n'est qu'imperceptible ce quelque chose, sommeille ici ; et tous les appels gravés avec soin ou inscrits à la hâte avec la pointe d'un couteau ou d'un stylet, les appels répétés au Christ, à la vie, à la joie gardent la même valeur et la même force d'intercession qu'aux premiers instants. Ça et là une colombe essaie son vol, mais l'âme qu'elle figure est sans doute depuis longtemps arrivée à son terme. Et il y a aussi des palmes jetées sur la pierre. Il y a des ancrés pour dire de la foi et de l'immortelle espérance. Il y a d'autres colombes becquetant des grappes de raisin. Et puis en tant de chapelles historiques et célèbres que nous visitons il y a les peintures, les fresques précieuses que comme partout l'excès de vieillesse use et efface peu

à peu. Il y a le poisson, figure mystérieuse du Sauveur, le poisson sur le trident qui est le Christ en croix, le poisson portant une corbeille de pains qui est le Christ en son Eucharistie. Et les scènes de l'Ancien Testament qui sont les prophéties imagées de la venue de Jésus et de son œuvre ont été prodiguées, et elles demeurent avec leurs teintes d'autrefois sur le stuc blanc.

Et elles ne cessent point de défiler sur nos côtés les rues transversales de cette cité d'en-dessous où règne la nuit. Elles vont même en rejoindre de plus distantes encore. Ou bien elles sont des impasses se terminant à un mur de terre rougeâtre comme pétrie de sang coagulé. Seulement qui dira si elles finissent vraiment là ? Est-ce que au delà il n'y a pas une nouvelle course de ce sentier, et des tombes, et des tombes... ?

Et elles continuent de défiler sur nos côtés les rues qui s'enfoncent dans le noir, longées des singulières façades brunes de maisons de morts, enténébrées d'air humide et pesant.

... Un escalier nous descend très bas. Par une entrée étroite nous pénétrons dans une région différente où s'est un changement de décor complet. Les galeries sont larges, hautes, voûtées magnifiquement et sonores : c'est l'arénaire, les nefs de sable, les carrières de pouzzolane, contemporaines des catacombes et déjà alors abandonnées, inexploitées comme il y en a tant de modernes sous le sol de l'immense campagne, qu'on laisse, qui ont cessé de produire. Mais c'est autant qu'ailleurs l'irrémédiable nuit. Nos pauvres lumignons ne la troueraient jamais cette nuit trop dense, car il y a des hauteurs de nefs d'églises. Alors nous faisons flamber des feux de Bengale que nous avons apportés et leurs colora-

tions rouges, vertes, blanches, crues et dures, montent fouiller et divulguer les moindres replis des voûtes surélevées. Mais par endroits elles sont tellement prodigieuses ces voûtes en leur hauteur que notre illumination ne suffirait pas et c'est un grand foyer de papier amoncelé que nous allumons ; et la flamme d'abord hésitante, tout d'un coup se précipite éperdue et profanatrice pour nous de ces obscurités depuis sans doute si longtemps inviolées. Et j'aperçois qui pend à ce plafond de terre grise un pauvre oiseau mort. Depuis quand est-il dans cette ombre noire seul mort dans ce palais de sable, car ce n'est plus le cimetière : on n'ensevelissait pas dans ces murs trop fragiles ?... Comment est-il entré dans cette crypte ?... Nous tournons et nous croyons aller bien loin ; c'est un mirage, car en revenant sur nos pas nous nous trouvons plus voisins de l'entrée que nous ne pensions.

A présent, c'est de nouveau le dédale de la nécropole.

Et encore la nuit, toujours la nuit ; la nuit apeurée, la nuit sauvage, la nuit farouche, la nuit qui s'esquive et se dérobe, fait deux pas, se retourne et nous nargue, la nuit gardeuse de morts ! Et toujours aussi la même vision des tombes et les mêmes présences qui se décèlent à la lueur de nos bougies, feux follets auprès des grandioses torchères que nous venons d'enflammer, la perpétuelle présence de ces morts. Ils sont plus nombreux où nous sommes maintenant. Ils sont allongés paisibles : on voit que jamais depuis qu'une main pieuse les a posés là, aucune autre ne les a touchés. Les chairs s'en sont allées à la terre, les os s'amollissent, blanchissent jusqu'à ce qu'un jour ils ne soient plus rien eux aussi. Quelquefois le crâne est resté intact avec ces

trous des yeux par où a passé la suprême étincelle de vie, par où toute l'âme s'est dispersée. Souvent la tête n'est plus qu'une galette ronde et blanchâtre où les dents sont semées, brillant un peu dans cette tache terne : au bout de cela court une ligne régulière et morcelée, une sorte de cordon, c'est la colonne vertébrale et deux lignes plus minces lui sont parallèles, les bras, puis le massif du bassin, puis les jambes au milieu desquelles saillaient les os compliqués du genou, et à l'extrémité les petits osselets des pieds merveilleusement ajustés. J'ai appuyé mon doigt sur un de ces amoncellements et c'est désormais si friable qu'il s'est écroulé sous cette légère pression. J'en ai eu du remords. O ces os de presque deux mille ans, qu'ils poursuivent donc en paix leur immuable attente !

Mon Dieu qu'il y en a décidément de ces trous, de ces fosses trouant les sombres murs, les unes au-dessus des autres ! Cela ne finit pas, c'est comme cette nuit et ce silence ! Et à part celle des racines qui s'insinuent par place nulle trace, nulle apparence de vie dans ces immensités que nous traversons.

Cela ne finit pas !...

Voici quatre heures bientôt que je chemine dans cette obsession éternellement pareille sans autre bruit que le son sourd des pas quand on trébuche dans un obstacle. Quatre heures de marche ; en calculant à quatre kilomètres à l'heure, voici environ quatre lieues dans ces ténèbres, dans ce gouffre partagé en cellules ainsi qu'une ruche. Et pourtant combien de voies que je n'ai pas suivies et qui mènent encore ailleurs !

Mais je suis attiré et grisé par cette nuit même et ce silence. Je passe parmi toute cette mort accumulée sans la moindre épouvante ; je la côtoie comme

une chose banale à laquelle on est accoutumé et familier. Est-ce donc possible qu'elle soit si peu effrayante malgré son horreur?... Je suis attiré et grisé par elle aussi. Et j'irai jusqu'au bout, jusqu'au fond ; je descendrai jusqu'aux dernières profondeurs de cet abîme noir. Je n'ignore pas que je m'engage dans une région où les Trappistes ne veulent pas qu'on aille. Je sais que j'abuse de la confiance avec laquelle ils me laissent entrer librement dans ce cimetière où je devrais être accompagné... Mais cette solitude ! Mais ce silence !... J'irai.

Et voici alors un désordre de chambres et un désarroi des chemins. Et des zigzags décevants. Tout cela s'en va derrière moi comme un rêve. Dans un couloir trop bas je me heurte le front sans cesse. Et je les compte sur ce plafond que je touche les coups de pioche du fossoyeur, les stries de son pic, cette petite virgule lustrée par le fer de l'outil, un rien qui n'a pas changé du tout depuis si longtemps. Le bras qui les fit, il est retombé, il est parti en poussière. Et en revoilà des racines qui tombent d'en haut et qui traînent à terre, qui s'en vont à l'air porter la sève à quelque plante inconnue de nous : et elles pendent dans ce vide, gouttant avec lenteur de l'eau. Des obstacles qu'il faut franchir en se glissant, en s'agrippant des pieds et des mains à la terre qui cède, qui roule, vous fait reculer, comme si elle était complice de la nuit pour vous empêcher d'aller au delà. Des défoncements imprévus du sol, et l'on fait la culbute. Des salles dévastées, pleines d'éboulis, de monceaux de cette terre friable et sèche qui tient pourtant en de si longues voûtes sur de pareilles étendues et depuis tant d'années ; ces salles avec des entrées resserrées sont davantage calfeutrées de nuit et d'épouvante, et de nuit plus hostile à cause de

cette désolation environnante. Puis ce sont des sorties en pente où on doit courir de peur que cette terre ne puisse pas vous porter et n'aille en avalanche devant vous ; alors on donne du pied dans des pierres, et cela fait du bruit, et cela résonne sourdement et je crains que tout ne s'effondre sous moi et au-dessus. On va, on va. Où ? Un peu au petit bonheur dans cet effroyable incertain du désert et du labyrinthe. Tout est noir. Tout est particulièrement sinistre. On tourne, on oblique, on descend, on remonte, on tourne encore. Voici une galerie où l'on a entrepris des travaux : des piliers de bois couverts de mousse blanche supportent les plafonds de tuf, d'autres placés en travers maintiennent les parois. Et derrière cela c'est la fouille inachevée, arrêtée là et qui sera continuée demain, après, pendant des mois et des mois au gré de l'argent qui arrivera aux moines. Et cela aussi est aujourd'hui dans la perpétuelle nuit et dans le silence. Alors commence un voyage pénible dans des allées qui sont demeurées comblées de terre, de terre venue on se demande d'où, car il n'y a pas la moindre trace d'écroulement : c'est de la terre apportée. On marche donc à deux mètres trop haut. Et tout au ras du sol, des fentes, des trous qui sont des faîtes d'arcosoles ou des sommets d'entrées dans des chapelles que l'on aperçoit en passant, remplies de la terre rousse jusqu'à leur plafond, leur petite voûte en stuc blanc. Qu'y a-t-il là ? Quels martyrs y sont celés ?... Mais nous les avons déjà loin derrière nous. Nous retrouvons de belles et symboliques peintures sur les fonds un peu salis, les fonds blanchâtres : elles sont comme joyeuses de s'illuminer à nos bougies, et trop tôt nous les abandonnons à leur nuit. Un commencement de couloir voûté qui s'incline et pénètre en

biais dans les terres : il n'y a pas de doute c'est un escalier, une cage d'escalier qui va vers d'autres étages, vers d'autres trop semblables galeries, vers des tombes peut-être closes, vers des trésors, vers des merveilles, qui sait?... Parmi les prières de jadis gravées par les pèlerins à la pointe du couteau sur les murs, entre des inscriptions au charbon crayonnées par Bosio ou par des inconnus, je relève un graffite moderne un peu étrange : « Saints Martyrs, priez pour Marucchi et son frère afin qu'ils aient une heureuse navigation — 2 mai 1902. » Est-ce un plaisant qui a écrit cela, ou est-ce le professeur lui-même qui est venu recommander aux saints son voyage en Egypte?...

Je me demande si nous irons ainsi longtemps encore dans la monotonie décevante des allées brunes et de la nuit. Je ne m'approcherai donc pas de la dernière tombe, de la plus éloignée du jour, de la lumière et de l'air qui n'est pas comme celui-ci pesant et fatigant à respirer ? Je devrai y renoncer ? Soudain près de moi, sur la droite, un escalier sans bout, un escalier interminable qui va sans un détour vers les profondeurs du cimetière. Finis les allées et venues, les chutes, les sauts dangereux ; finie la marche à dos courbé, où l'on se plie en deux pour ne pas se briser le front. Tout d'un coup le plafond de terre s'élève et s'enfuit dans le noir si dense des hauteurs. Seulement elles sont branlantes les marches de l'escalier, pierres de marbre posées sans ciment sur des appuis de brique, et dessous quel abîme ! un abîme insoupçonné que l'on découvre par des brisures dans ces morceaux de marbre qui nous descendent et qui pourraient aussi bien nous laisser choir dans ce vide affreux que nous éclairons en y faisant tomber du papier enflammé, un vide de

quelque trente mètres, un vide de nuit qui grimace au passage de la torchère rougeâtre qui tourbillonne et va, et va si lentement que sa lenteur même achève la frayeur et donne l'impression d'un gouffre indéfini...

Elle s'est évanouie dans l'ombre impitoyable l'illumination éphémère que nous venons de provoquer. Et nous poursuivons l'escalier sans trop savoir si son dernier degré de marbre ne va pas finir sur ce pareil vide épouvantable, où peut-être en une seconde d'inattention nous mettrons le pied, et où nous roulerons...

Plusieurs étages ont défilé sur nos côtés se précipitant dans l'épaisseur ténébreuse où ils se tiennent. Et maintenant c'est un sol ferme et d'autres galeries encore, encore... Et on reprend le cheminement entre les tombes pour atteindre la plus distante qui sera pour nous comme enfin l'achèvement de l'innommable ville mortuaire. Eclairage de nos lumignons sur les murs qui ont changé de couleur et qui sont plus pâles, moins roux. Sentiment poignant d'oppression et de malaise : toute cette terre sur nos têtes, et cette atmosphère jamais renouvelée, cet air dont les molécules ne sont jamais déplacées, car on ne s'aventure pas ici et à cause de la température toujours égale il n'y a pas le moindre coulis de fraîcheur permettant aux miasmes enfermés là depuis je ne sais quand de sortir... Et subitement ce n'est plus le terrain un peu humide et glissant, non : flic, flac... De l'eau ; mais ce n'est rien. Allons ! Flac..., flac... De l'eau jusqu'au-dessus de la cheville. Impossible de faire un pas de plus... Alors je la regarde s'en aller droit devant nous l'inaccessible rue jaunâtre, s'emmitoufler dans sa nuit humide et nous refuser sauvagement la seule vue de ses secrets

et de ses cases funèbres... J'éprouve un effroi de solitude très poignant. Là-haut où nous errions il y a une heure, il vient tout de même du monde, des vivants; à certains endroits on pourrait s'attarder, s'asseoir, et finalement on percevrait des sons de voix, des voix de fausset, des voix aigrettes, et elles arriveraient sur vous les bandes d'Anglaises, conduites par une robe blanche de Trappiste ayant remplacé pour un instant le guide Cook's. Ici rien. Il n'y a que la nuit pour s'égarer aussi bas. Rien... Silence étonnant. Quels indignes ou quels extrêmement saints sont celés en ces sépultures pour qu'il y ait à en défendre l'abord une telle conjuration : le silence, l'escalier branlant qui paraît menacer, les formidables éboulis de terre et l'immortelle nuit, et surtout l'eau, cette eau sinistre et méchante qui ne veut pas dire les trous, les fosses qu'elle cache peut-être !...

Y a-t-il de la vie quelque part ? Y a-t-il un monde où le soleil luit et épand de la joie ? Y a-t-il du bruit du mouvement, de l'agitation ? Je n'en sais rien. Tout a pu changer ailleurs. Pour moi je suis dans l'immuable mort et dans l'intangible nuit. O cette nuit !... O la nuit intense, éternelle, jalouse, nuit souverainement paisible et pure qui n'abrite jamais le péché, qui ne se crée pas complice des abominables débauches comme les nuits d'en-haut, nuit sainte qui garde les Saints dans la paix infinie qu'elle leur assure et leur donne sans cesse. Les Saints ! Les Saints ! Ceux qui étaient chrétiens au mépris de leur vie et qui pour des heures se terraient dans ces nefs souterraines pour le culte sublime et qui y sont venus attendre qu'il fût l'Heure... Les Saints ! Ils ont compris ceux-là le prix de la souffrance, eux à qui le baptême et l'existence pour le Christ impo-

saient des renoncements insoupçonnés. Cette immobilité dont je subis l'obsession elle a ses moments de trêve. Quand, aux messes que l'on célèbre dans quelque chapelle, il paraît le Seigneur et le Maître, quel frémissement mystérieux doit courir dans ces immensités noires, dans ces armoires funéraires ouvertes ou closes, dans cette terre qui est à demi faite de chairs résorbées ! Quel vent ! Quelle invisible lumière et quel embrasement ! Au moment que dans ces avènements partiels il arrive le Souverain de tous ces corps dont les âmes sont ailleurs à guetter qu'il soit le temps, à l'instant qu'il rayonne vers ces innombrables là qui l'ont aimé, — caresse délicateuse ! — eux croient déjà à l'appel définitif et s'essaient pour cette éternelle et unique Minute. Car ces informes détritiques, ça brillera ainsi que des soleils. Pas plus que le soleil le soir lorsqu'il s'abaisse et disparaît ne s'éteint, eux ne sont éteints. Un levant splendide se prépare, un levant qui sera aussitôt un midi et qui demeurera sans déclin à cette apogée de triomphe. Et ils remuent d'un mouvement que nous ne pourrions pas saisir tous ces innombrables riens parce que dans ces divines messes parsemées çà et là dans la ville funèbre il se fait un appel d'amour. Et l'amour, c'est prompt à comprendre et à répondre. L'amour, ça a d'indicibles subtilités de langages et d'inénarrables pénétrations. Or l'immense amas de ces cadavres, quelle provision d'amour, ô mon Dieu ! Et dès que le Christ s'en descend ici c'est déjà comme le souffle d'éternel amour que vous êtes qui doit ranimer ceux-ci et les redresser pour toujours et leur rendre une vie et les faire resplendir comme le vent qui passe sur des braises grises de cendre y révèle du rouge éclatant et se met à l'aviver et à l'obliger à luire !... Oui, tous ces cœurs que je n'aperçois plus

nais qui pourtant sont là dans une poignée de la terre rousse, c'est de l'amour latent et si votre grand Amour, Seigneur, s'engouffre ici, ils ont comme un commencement de palpitation.

Seulement, c'est tout de même effroyable après tout, ce silence que le plus petit bruit ne traverse pas, ce bruit infime que serait le vol d'un insecte, — ce silence et cette nuit. Je viens en remontant de tenter cent mètres dans un des chemins qui s'ouvrent sur les paliers de l'escalier. J'ai dû me hisser sur des remblais de terre boulant sous moi. Tombes closes. Les briques rouges s'ajustent dans les cadres de ciment gris : pas de nom, pas un signe. Le mutisme moqueur de la mort. Est-ce mal d'avoir frappé du doigt ces petites cloisons ? Cela rendait un son mat et sourd et dans le trou je devine les chairs évanouies, les os étendus jaunâtres et mous. Et si le bruit que je viens d'y faire, ce bruit immense dans l'universelle torpeur a fait s'écrouler le crâne ou le thorax qui, grâce à l'air depuis des siècles inerte, se tenaient encore, bien que minés, ruinés, et sans plus de force que le bois en cendres qui conserve par prodige son aspect de rondin, mais qu'un pauvre soupir poussé auprès anéantit !

Voilà que je l'ai laissée à nouveau s'endormir derrière moi, la sombre nuit. Et je suis tout surpris au dehors de retrouver toute cette vie, les roses divinement belles, les cyprès si peu obscurs, — me semble-t-il à présent, — le soleil qui va se coucher, dans la rue, pas loin, les sonnaillles qui font des fanfares au col des mules. Et aux deux fonds de cette longue allée de cyprès, la tombe de Metella et la tombe de saint Pierre. Je suis harassé de fatigue après cette course opiniâtre dans un air irrespirable, sur un sol trop bossué et si

inégal, dans cette hanlise d'un enfermement possible, d'un ensevelissement soudain : ce n'était pas de la peur, ni de l'émotion, mais je ne sais quel sentiment d'hostilité sournoise, d'hostilité de la terrible nuit.

Dans le ciel il y a de superbes envolées roses de légers nuages, rose de pivoine. Ils s'essorent dans l'idéale turquoise.

Quelle était la scène lorsqu'un cortège s'engouffrait par les ambulacres d'où nous venons, dans les escaliers profonds et qu'ils apportaient un cadavre couvert de sang, la tête coupée, le ventre défoncé, la langue, les yeux arrachés, les chairs tenaillées ou carbonisées par les coulées de poix brûlante. Une lampe de plus s'allumait silencieuse, faisant scintiller le rubis de la fiole l'avoisinant, creusant avec l'aide de l'ombre la palme sur le marbre, et tremblotant comme une supplique sur le nom que les cœurs déjà imploraient, les cœurs de ceux qui se groupaient alentour, fixant des yeux ardents d'envie sur la jeune tombe.

Quelle était la scène quand les pèlerins enthousiastes s'en venaient, ivres de saints à implorer, par ces avenues où les lampes étaient, depuis des années, éteintes : des chants couraient sous les médiocres voûtes !

Quelle fut la scène quand les barbares du Nord se jetèrent en foules tumultueuses dans la cité souterraine pour voler les morts !

La Voie Appienne est muette et déserte. C'est l'heure où les fidèles se rendaient les samedis pour la veillée de la nuit, se terminant au matin, à la pointe du jour, par la messe. Il passe trois hommes montés sur de petits chevaux frétilants, à queue pendant

jusqu'aux pavés qui sonnent sous leurs sabots. A l'angle de la vigne des Trappistes, un pin surgit avec une grande joie sur le beau bleu tendre qui commence à se satiner de rose. Par devant nous, la muraille d'Aurélien basanée, rissolée, s'allonge frangée de sommets d'édifices et de maisons. A mesure qu'on s'en approche, elle devient plus haute au bout de la prairie verte, bronzée de broussailles. La route file entre de vieux murs et des haies de bambous. A l'embouchure de la Voie Ardéatine, sous de très antiques pins inclinés et, dans la lumière, ajourés ainsi que de la fine dentelle, deux carabiniers à cheval attendent immobiles. Et la forte porte crénelée se montre maintenant plus seule, plus proche, plus puissante, de cuir fauve et roux. On se croirait de plusieurs siècles en arrière... Et vers nous, au trot mignard de trois mulets, accourt une charrette : un homme assis, les yeux perdus dans le vide bleu pour un rêve que je ne connais pas, dandinant la tête dans le rythme des cahots du véhicule, module un chant à voix très élevée, sur un ton grave, un chant qui ressemblerait très bien à un cantique. Cette mélodie, elle a des siècles d'âge, sûrement.

Le ciel à notre zénith passe au vermillon. Je devine là-bas, sur le Janicule, la féerie prodigieuse qui prélude à la rentrée de tout dans le néant de la nuit.

...Tard. Je suis sur ma terrasse. C'est clair de lune et l'atmosphère est de lait. Les mêmes étoiles vibraient, la même lune épandait sa clarté limide qui s'arrête aux moindres obstacles, il y a des centaines d'ans, tandis que les chrétiens se glissaient vers leurs cimetières. Et parmi eux, les Juifs convertis étourdis par la splendeur de l'air qui, sans doute, leur rappelait l'Orient lointain, lançaient vers les astres debout

dans des espaces que l'on n'avait pas encore mesurés des paroles de leurs psaumes.

« Oui, il est bien temps, voici qu'il est temps d'entreprendre la louange au Seigneur, ô vous qui êtes à ses ordres...

« Vous qui vous tenez dans ses palais, dans ses vestibules, dans les vestibules et dans l'atrium de notre Dieu,

« Vous, tendez donc vos bras, vos mains vers le Saint, et criez au Maître des bénédictions et des actions de grâces... »

Ils parlaient aux étoiles eux qui allaient se clore dans la nuit si obscure de la nécropole. Et, en prononçant le dernier verset de leur prière, ils recevaient la réponse des puissances éloignées, des rois magnifiques, des étendues illimitées, de ceux qu'ils osaient interpeller.

« Qu'il vous bénisse ce Dieu que l'on adore à Sion, Lui qui nous a faits dans le ciel, Lui qui vous a faits sur la terre ! »

Et les soleils éparpillés dans les immensités noires poursuivaient leur gigantesque prière. C'est comme cela ce soir, en cette nuit d'il y a dix-huit siècles.

*
* *

Et des morts, des morts encore en bien d'autres lieux. Le cimetière des juifs sur les pentes de l'Aventin, jadis odorantes de myrtes. A l'entrée de la ville par la porte d'Ostie, le cimetière des Protestants, dans son parc de cyprès, au pied du Testaccio, ce monticule bizarre dont la stratification, la charpente géologique se constitue d'amphores brisées. Le cimetière des Teutons, dont le terreau en son fond est fait de cadavres de Français, car dans des temps

rès vieux ce fut la sépulture des pèlerins de notre nation ; il s'abrite, lui, sous la coupole de Saint-Pierre, dans un enclos de hauts murs, il est hanté de vigoureux eucalyptus qui jettent à la fin des automnes leurs petits fruits gris vert sur les tombes si moussues. Il y a des cimelières en plusieurs recoins du Forum. Il y en a un sur le Palatin. Il y en a beaucoup, qu'on ne sait plus, un peu partout. La place Victor-Emmanuel en était un qui nourrit à présent les arbres pleins de sève de ce square, où des peuples d'enfants jouent, où des vieux viennent s'échouer sur les bancs pour se chauffer, ignorants de tout ce qu'il y a d'humain dans la forte verdure où leurs yeux fatigués, abîmés se reposent. Et, peut-être que sous les fondations du palais des Finances, au niveau d'autrefois que les siècles ont caché là comme ailleurs, sous plusieurs mètres d'alluvions apportés on se demande d'où, il y a toujours le sinistre caveau où l'on ensevelissait vivantes les Vestales coupables...

Quel charnier !... Mais elle n'est pas achevée la funèbre revue. Aux confins du Viminal et du Pincio, cette cave des Capucins dont les voûtes basses sont semées de vertèbres, de tibias, de côtes qui dessinent des arabesques, des volutes, c'est bien le record du macabre, la pantomime de la mort et l'ossuaire le plus étrange qui se puisse imaginer. Le long des murs, des entassements de crânes forment des niches bien creuses où des cadavres momifiés semblent méditer et rêver. A l'entrée de cela une lampe brûle quand j'y arrive, après avoir erré par des couloirs où je croisais sous des portraits de moines, des moines sans regard et sans voix allant paisiblement à quelque office. Je m'approche de ceux qui sont couchés ici dans les cintres grotesques. La robe de bure est

flasque comme de l'amadou ; les chairs, là où il y avait des muscles, s'effritent, on dirait des tranches d'un très vieux livre que des rats auraient entrepris de ronger : ailleurs, elles se sont collées aux os ainsi qu'un parchemin et ça ne fait plus qu'une seule chose. Frère Isidore, mort en 1863, a la bouche ouverte comme au suprême râle de son agonie, sa lèvre supérieure s'est rétrécie et déchirée, ses dents saillaient d'une espèce de pourriture sèche, le thorax bombe sous la robe qui, plus bas, retombe plate, soulevée seulement et légèrement par les os du bassin, elle laisse encore deviner la trace des jambes, les jambes sans pieds au bout ; les mains, il n'y en a plus : les manches ne sont qu'inutiles. Un autre aligne deux rangées de dents brillantes : il n'a plus de lèvres du tout, son épaule a troué sa robe à mesure que l'humidité la mangeait et je touche cette chair sèche qui fait drôle sous le doigt ; les orbites sont vides. Un autre a ses yeux pétrifiés et au menton des restes de barbe rousse.

Une seconde salle où les niches abritent des cadavres debout qui tournent vers moi leur hideuse face qu'on croirait secouée d'un horrible rire éternel. Et il y a cinq chapelles comme cela avec cette apologie de la mort, cette plaisanterie sur de pauvres corps qu'un enfouissement dans le sol avait respectés. Je reviens à la plus voisine de l'entrée. Je viens me mettre tout près de ces dormants, tout près, à leur chevet. Aucune odeur ne s'en dégage : ils sont secs. Cette joue à moitié ravagée par le chancre du tombeau va rester telle indéfiniment. Est-ce effroyable ? Moi, je ne sais, ce spectacle m'est simplement répugnant et pourtant il m'attire : il me semble que je voudrais consoler ces moines d'un passé, pour quelques-uns, encore récent, de l'insulte qu'ils reçoivent.

vent et du mépris qu'on leur donne, car un jour j'ai entendu rire aux éclats devant ces choses-là. C'était une femme : elle oubliait dans la caresse de ses parures que ce qui l'attendait ne valait guère mieux, si elle ne devient pas cette triste forme de spectre, ce débris brun et sec, c'est dans l'ignoble pourriture qu'elle finira sa beauté éphémère. O ces mains que je vois s'allonger hors des manches sombres : elles sont intactes et grises ainsi que de la terre, ou bien ce n'est qu'un repoussant moignon où l'on distingue quelques os : ça ressemble à des fientes d'animaux qui ont traîné au soleil. Et tous ces personnages ont chacun une étiquette avec une réduction de leur état civil. Ça a donc encore un nom ces corps sans âme, ces morceaux humains où une puissance inconnue a arrêté la pourriture qui commençait son œuvre ! Ça réclame une identité ! Allons, à quoi bon ! Pourquoi avoir l'air de prolonger une existence qui n'est plus, qui ne doit plus être ? Ce sont des morts qu'il eût fallu laisser à leur néant provisoire, à leur nuit, à leur paix : c'est une profanation que de les avoir préparés pour un spectacle et de nous avoir livré d'une façon aussi cynique le secret des tombes. Elle ne doit point sortir de l'ombre empestée, la grimace livide que nos bouches esquissent dans l'au-delà. Ah ! que j'aime mieux aller par les églises qui sont aussi elles des cimetières : il n'y a pas un pouce sous leur pavement qui ne soit l'abri d'un être humain disparu. Elles groupent des assemblées de défunts : ils sont étendus sur leur lit d'agonie, quelques-uns s'y soulèvent à demi, comme secoués par un soubresaut dernier, ou pour guetter l'aube du Jour attendu et voir si elle ne blanchit pas encore ; d'autres sont à genoux et il y en a debout, comme les Capucins au fond de la funèbre cave. Seulement, ce n'est plus une

parodie de la mort, c'est son épopée, son poème : c'est le défilé de tous ceux qu'elle a vaincus, et elle les montre tels qu'elle les a couchés dans leur inéluctable défaite. Eux-mêmes, s'ils revenaient en je ne sais quelle nuit, en je ne sais quel songe, s'y reconnaîtraient et ne s'enfuiraient pas d'épouvante et de dégoût... Ils sont beaux tous ces gisants qui font dans la pierre un sommeil séculaire, des soldats tout armés, des évêques en costume liturgique, des gentilshommes qui n'auraient qu'à se dresser pour se rendre à la cour du prince, des femmes aux cheveux bien peignés, les mains jointes et parées pour une fête. Ce qu'il y en a ! Souvent je me promène parmi eux : ils me disent ce qu'ils ont été et le temps où ils ont vécu, et il m'arrive de fixer longuement leurs yeux clos...

Il y a surtout dans une église des morts de chez nous. C'est un petit sanctuaire qui ne s'ouvre guère que le matin à bonne heure pour les messes, et les soirs vers l'*Ave*. Il a l'air de se cacher par derrière la place Navone et devant la masse écrasante de l'Anima, église des Allemands. Tous ceux qui passent savent pourtant ce qu'elle est, car sur l'architrave, en grandes lettres romaines, il y a la dédicace : « A saint Nicolas la Nation des Lorrains ». Et puis, dessous, par l'unique porte qui troue la façade grise on aperçoit sur le tambour tendu d'étoffe, deux croix de Lorraine en drap rouge.

Depuis 1623, c'est une chapelle à nous, notre église nationale.

Aux journées florissantes de l'histoire. quand régnait sur nos terres, sur nos terres riches où j'ai regardé mûrir de si belles moissons, le duc René, les pèlerins arrivaient nombreux des rives de la Meurthe et de la Moselle vers la Ville souveraine, et beaucoup

y demeuraient pour leur avantage personnel ou pour traiter des affaires du duché. C'était l'époque où les gens d'une même province ou d'un même pays se réunissaient par confréries pour remplir leurs dévotions. Les Lorrains allaient avec ceux de France, de Bourgogne et de Savoie, et les fonctions cultuelles se faisaient dans une modeste église de la Purification, qui s'appela bientôt des « Quatre-Nations ». Elle n'est plus à présent, on l'a rasée pour la construction du corso Victor-Emmanuel, et ses pierres tombales et ses souvenirs dorment sous le cloître de Saint-Louis.

Mais cette société avec des étrangers, avec des gouvernés de Richelieu ne pouvait durer. Et puis, quand les imaginations se reportaient aux splendides fêtes qui trop loin se déroulaient dans la triomphale nef de Saint-Nicolas-de-Port, on était pris de jalousie : c'était un excès d'infériorité. L'ambassadeur de Charles IV obtint alors de Grégoire XV la jouissance à perpétuité d'une petite église Saint-Nicolas *in Agone*. La voilà, c'est celle-ci. O la joie d'avoir non plus seulement son patron à soi, mais son église aussi pour soi tout seul ! On refit complètement l'édifice : on couvrit ses murs de jaspe de Sicile, sa voûte on la peignit à fresque, sa sacristie on l'emplit d'ornements riches et de vases de prix. Le duc prit sa large part à tant de frais et, pour le jubilé de 1750, tout était terminé. Elle avait son sanctuaire la Nation lorraine où aduler son saint.

Depuis lors, les choses sont demeurées pareilles, les marbres rares et les peintures, seul le trésor a été pillé par les armées de la Révolution. Mais qu'il y fait sombre aux heures du soir qu'elle est ouverte et que j'y viens ! Au-dessus de l'autel qui s'appuie au fond à la muraille, un grand tableau domine, encadré en de fausses colonnes dessinées sur du stuc. Aux

places des transepts, d'autres tableaux pendent. Mais tout cela est tellement obscur qu'on n'y distingue rien. Dans cet avant-chœur qui prend sa lumière très haut, à deux minuscules fenêtres, dans la lanterne d'une coupole, il y a une madone posée sur un piédestal de bois grossièrement peint à l'imitation de marbre : c'est une image assez piètre, une sorte de chromo où flotte beaucoup de bleu. Son nom est Notre-Dame de Varennes, elle a fui de France aux temps des cataclysmes de 1793 et se réfugia ici, portée par des émigrés. Une lampe brûle devant, car l'icône est miraculeuse et l'on rapporte qu'en mai dernier elle guérit un aveugle pour qui une pauvre femme priait, à ses pieds, avec un gros cierge. En face d'elle, mais dans l'encoignure du pilastre, une croix porte un Christ tout baigné de vermillon, qui figure avec un étrange réalisme le sang découlant des blessures. Cette effigie de plâtre connaît bien des secrets et a vu de près bien des joies. Ce fut longtemps une tradition très respectée que les nouveaux fiancés paraissent devant elle pour la faire témoin des promesses échangées. Alors, ce qu'il a dû en bénir ici, le grand Époux des Ames, de rêves immenses, d'espoirs exultants, de bonheurs commencés ! Il le sait : la bouche entr'ouverte, plissée d'une atroce souffrance, ne dit rien.

Un soir, pour une fête, l'obscurité coutumière avait cessé d'envelopper tout de sa housse sombre. Il y avait comme un retour subit des magnificences d'autrefois et une foule, tout entière française, se pressait dans les bancs et sur les chaises de bois blanc. Les murs de jaspe reluisaient et brillaient pendant que les tableaux, eux aussi, s'illuminaient de cierges et de veilleuses à feux vert et rouge. On apercevait saint Nicolas surgissant au-dessus de l'au-

tel, engoncé dans des ornements trop chargés d'or et de pierreries et entouré d'anges qui le révéraient... Et sur les autres tableaux, c'était le même saint opérant des miracles. Ces pauvres toiles sont loin de valoir le petit chef-d'œuvre exquis de l'Angelico, que je revoyais, il y a quelques jours encore, à la Pinacothèque du Vatican. Avec du rouge, du vert, du jaune, du bleu, du rose délicieusement tendre, des figures jeunes, des fronts bombés, des yeux naïfs, des bouches qui se ferment en serrant finement les lèvres, le pieux artiste a rendu avec une indicible fraîcheur ce qu'au bréviaire on raconte des miracles du Saint.

C'était un salut. Et le prêtre qui venait en mitre scintillante, en fin du petit cortège, c'était un Lorrain, le cardinal Mathieu. Passage étroit et difficile dans la foule trop nombreuse : quatre grosses flamberges marchaient en tête. L'harmonium grinçait. On chantait, et l'âme me tressautait en entendant sous cette vieille voûte si peu haute, qu'elle ne donne pas au son d'ampleur, les antiques airs aux ritournelles pas compliquées, qu'on redit là-bas en Lorraine, tout pareils chaque année au même jour de décembre. Ça me paraissait être un salut à la patrie si distante, un long cri d'amour vers elle. Et la vieille prose qu'on entonne chez nous, aux messes, elle eut son heure aussi : bruyante et saccadée, tumultueuse, elle me faisait songer aux multitudes en remous lorsqu'elles poussent des appels vers les héros et réclament, avec des objurgations prenantes encore que sans art, leur protection. Et le cardinal clamait tout cela à pleine voix... Les murailles elles-mêmes, les murailles au manteau de jaspe secouées par les chants, frôlées par de douces mélodies grégoriennes avaient de la joie dans la lumière prodiguée.

Elles se mettaient à redire les prières, toutes les prières déposées au cours des ans par les fidèles et les pèlerins de jadis et qu'elles gardent en leurs pierres figées, froides. Et, à notre insu, elles se mêlaient à nos cantiques et à nos hymnes, ces paroles mystérieuses, profondes, pénétrantes, qui font le charme intense des sanctuaires très anciens...

Et les morts, les morts étendus sous les dalles où nous étions tassés debout, Christophe Cortol, Jean Claudel, Pierre Aubertin, Charles Bailly, Claude Drouot et tant d'autres d'il y a trois siècles qui là, au creux des caveaux, dorment la paisible attente ! Est-ce que l'expansion de notre joie pieuse traversait les couvercles épais qui pesaient sur leurs corps ?... Est-ce que la flatterie de nos chants du pays et cette caresse qu'est toute bénédiction du Christ étaient allées les toucher ?...

Aujourd'hui elle est rentrée, l'église, dans son excès de nuit. Depuis ce soir que j'ai contemplé un peu pensif les bougies s'éteignant une à une noircissant davantage les tableaux sombres, emplissant de fumée bleue l'air où couraient des relents d'encens, elles ne se sont plus allumées en si grand nombre. Et le beau Saint-Nicolas sur le mur du fond s'est renfermé dans l'invisible de sa toile sous l'ombre, pareil à ces images précieuses sur lesquelles après les ostensions solennelles on clôt de petites portes ouvragées. Le Christ des fiancés a regagné son coin ténébreux. Sur la madone trop bleue une lampe rouge tremblote... Et les morts sont toujours là. Je suis tout seul. En présence de ces tombes recélant des gens de là-bas qui ne s'étaient éloignés que pour un moment, pas du tout pour mourir dans cet exil des lieux aimés, je sens mon souvenir qui fuit, mon pauvre souvenir sans cesse voguant vers tant de

choses et vers tant d'êtres. Et il va cette minute, il va extrêmement douloureux à deux créatures qui se chérissaient trop et que l'Effroyable vient de séparer. Celle qui reste est une femme. Celui qui est parti pour ne plus lui revenir était son fils. Jeune officier et jeune médecin on l'avait envoyé dans des sables brûlants où l'on immole à plaisir des enfants de France pour un butin illusoire. Ceux qui décrètent ces abominables choses sont des vieillards au pouvoir : ils n'ont plus de famille ou bien les fils qu'ils ont ne peuvent plus être atteints par ce triste sort... Lui, mon ami, il avait accepté avec un courage de soldat et il expédiait à sa mère des échantillons de cet affreux sable, et des fleurettes cueillies avant qu'elles aient agonisé dans l'excès de chaleur des premiers rayons du matin. Mais peu à peu les lettres arrivèrent mal écrites et déjà pénibles à lire. Il agonisait. Il essaya de plaisanter dans les étreintes mêmes de la mort dont il ne livrait rien à celle qu'il aimait ; et parce que des chameaux venaient d'amener des outres d'eau pour des bains qui peut-être empêcheraient le fatal exode il datait une lettre de Bou-Denib « *les Bains* ». Il mit douze jours pour mourir, douze jours effrayants à penser. Secoué sur sa couchette de campagne par un mal, raidi par un autre, affolé par les douleurs aiguës, étouffé par des crises angoissantes, il lui fallut au bout clore son âme à la jeunesse, à l'espérance, à la vie. De son intelligence merveilleuse et de son cœur si riche il ne gardait que deux choses : sa foi de chrétien et sa passion pour sa mère. C'est un prêtre défroqué qui dit près de lui les suprêmes prières... O qu'il devait trouver que c'était loin ce coin de sable pour exhaler le dernier souffle de sa vie ! Et maintenant, tout comme ceux-ci sous les dalles froides et dans le noir

de cette église, il repose dans la trop vive lumière du désert et sous ce même sable où les fleurettes s'ouvrent à la vie et périssent sans qu'on les cueille plus... Pauvre femme qui pleurez loin de lui, j'ai souffert ici avec vous sur ces lugubres tombes d'exilés qui enferment des gens de chez nous, des gens pour qui aussi des larmes ont coulé... Peut-être qu'eux-mêmes envoyèrent à des absentes des adieux illisibles, des billets au crayon, les derniers embrassements indéchiffrables, les derniers cris, suprême sourire d'un cœur exquis, fin et délicat.

Et le vôtre, pauvre femme avec qui je pleure, votre mort va même faire pour vous ce que ceux-ci n'ont pas pu. Déjà vous avez ses livres et ses vêtements pleins du vilain sable cruel de l'Afrique. Mais bientôt lui-même il viendra, invisible sans doute, caché dans d'implacables suaires de plomb ou de bois, mais il viendra : ce sera lui, son visage aimé, son corps, son cœur de jeune héros — car il fut héros, vous le savez, ses chefs vous l'ont dit. Il fut héros mourant à la tâche pénible, au devoir accompli. — Il délaissera son tumulus sous la lumière desséchante et stérile, les fleurettes éphémères, et il sera à vous... O dans vos larmes laissez monter en vous de sa présence une consolation et une force. Cueilli en la mâle floraison de sa jeunesse, il demeure une immortelle beauté sans ombre ni pâleur... Vous le reverrez toujours ainsi, quand il en sera le temps.

Vous savez bien que nos douleurs et nos joies prennent de la voix dans le vent et dans les fleurs, dans le soleil ou dans la nuit. Voici celle qui m'arrive pour vous de ces tombes de gens de chez nous, de la pénombre de cette soirée et de cette église.



... Mais il n'y a pas que cela de morts dans la glèbe romaine.

Que sont devenus tous ces prisonniers amenés de partout enchaînés et vaincus?... Ils suivaient pour sa parure le cortège triomphal. Le général est allé porter au Temple de Jupiter sur le Capitole les dépouilles opimes, et, eux, au pied de la colline ils ont gravi l'escalier des Gémonies qu'on ne redescend point et ils sont entrés dans le bouge infect de la Mamertine, dans les effroyables cellules pires qu'un tombeau où c'est la nuit puante, où ils seront plusieurs à vivre dans leurs immondices, où l'air n'arrive plus que par un pauvre trou rond dans la voûte basse, le même par où on les a jetés, ravis pour toujours au soleil.

C'est le cloaque, l'impur et puant cloaque qui a été leur tombe, la fosse où l'on a précipité leurs cadavres. O mourir là ainsi, s'endormir à jamais d'une façon si misérable, et loin aussi des êtres et des choses qu'ils aimaient !

Et la sale rivière de l'égoût les emportait au Tibre. Et celui-ci les enlizait dans son limon ou les charriait à la mer. Le lit du fleuve que je longeais ce matin sans y penser est donc lui aussi un cimetière, une tombe où n'a jamais été posée une fleur, pas même celle des étoiles puisque l'eau trop épaisse et trop mate ne réverbère jamais leurs gerbes de feu.

... Puis à l'instant à l'improviste j'arrive encore à d'autres caveaux funéraires. Je suis entré dans la vigne Codini par un escalier qui a son accès sur la Voie Appienne un peu avant qu'on ne sorte des murs ; un escalier étroit, badigeonné en couleur de

tomate. Du haut de son palier une voix aigrette en manière d'invitation, je pense, me crie : « Avanti. » C'est donc encourageant mon arrivée dans ce nouveau cimetière.

Près d'une baraque un vieux accroupi sur sa besogne raccommode une bottine usée. Il ne lève pas seulement la tête au bruit de mes pas. Des gens pas loin de lui travaillent la terre et soulèvent de grosses mottes, les retournent et les brisent avec leur bêche. C'est un jardin bien exploité et bien tenu : ce n'est pas un cimetière. Ah ! mais si : une allée de petits fuseaux endeuillés, des cyprès dont le cône est tronqué, et le sol est semé de leurs branches élaguées : on les taille en ce moment, et tant de petites branches coupées sentent très fort : un parfum âcre et pénétrant. C'est bien un cimetière ; je reconnais leur senteur balsamique... Et non pourtant ! cette maison toute emmitouflée de rosiers fleuris qui odorant eux aussi, mais d'une autre façon, ce n'est pas une demeure de morts.

Seulement les voici les sépulcres, un peu plus loin ; rien au dehors ne les trahirait. Ce sont des colombaires, des caveaux d'un aspect singulier, où les parois sont régulièrement creusées de tout petits arcosoles, niches minuscules ressemblant à des entrées de colombiers. On y plaçait les cendres des morts dans des urnes avec une plaque portant le nom du défunt. C'était un peu comme une boutique de pharmacien avec ses rangées de bocaux contenant chacun son produit spécial.

Celui-ci fut construit pour les affranchis d'Octavie, femme de Néron. C'est une grande cave carrée et très profonde, coiffée d'un bonnet de pierre qui fait saillie dans le jardin et qui est à l'extérieur peinturluré en ocre ; il a aussi toute une broderie faite

de fragments de sculptures ou de morceaux d'inscriptions trouvés dans la terre. On descend par un escalier étroit à interminables marches, et elles sont si distantes les unes des autres qu'on ne peut aller que bien lentement et avec des efforts, des contorsions de reins inouïes. Il fait tout à fait sombre et le peu de lumière qui arrive est verte, verte pour avoir traversé quelques feuillages, verte comme les murs qui m'enferment. Ils sont ces murs d'un noir verdâtre avec de longues bavures d'humidité d'un vert de moussures plus prononcé. Au-dessus des multiples armoires funéraires il y a encore les plaques de marbre indiquant le nom et la qualité du mort. Et ils furent six cents à trouver là le suprême asile. Où ont pu être dispersés leurs restes ? On n'en sait rien évidemment ; mais tout cela est vide. Dans un retraits sous l'escalier, deux bustes dans une pierre moisie échangent toujours leur amour et leurs promesses de fidélité, ils s'éternisent l'un près de l'autre en un serrement de mains indéfini qui n'aura son achèvement que lorsque les imperceptibles lichens auront rongé davantage la pierre ; déjà les pauvres figures sont dévastées et lacérées par cette œuvre sournoise du temps, et les yeux sont d'un terne effrayant. Ailleurs sur un socle il y a cette recommandation gravée, bien inutile désormais : « O mortel ! Va-t'en... Et prends garde de ne point toucher aux mânes qui sont des dieux ! » Qui donc n'a pas lu cela et les a semées au vent ou mises en fumier dans la terre de la vigne les cendres divines ?... Et au milieu de cette salle un gros pilier en forme de quadrilatère monte, creusé aussi de petits « colombiers » ; il devait jadis porter en haut une voûte.

... Encore une allée de rosiers où pétillent des fleurs d'un rose tendre. Puis c'est une autre cave,

plus petite que la précédente et sans le pilier au centre; mais elle est pareillement surmontée d'une maisonnette carrée qui est le toit moderne abritant ces modestes nécropoles. De nouveau un escalier droit, raide et large juste pour une personne. Les mêmes murs noirs et verdâtres. Les mêmes petits trous en bouche de fours qui sont les casiers mortuaires. Les mêmes plaques avec des noms signant chaque sépulture. Ceci était réservé aux affranchis et aux esclaves de Marcella, épouse de Paul-Émile, et tante d'un empereur.

A l'extrémité opposée de la vigne après qu'on a repassé la courte avenue de cimetière où l'on taille les ifs et les cyprès il y en a un troisième des colombaires, qui fut celui de Livie. Il est plus grand que les deux premiers et dessine un fer à cheval. L'escalier pour y descendre est large et commode : il fait deux tours avant d'arriver au sol tout noir, tout boueux et glissant autant que du verglas. Comme ailleurs immenses dégâts du temps, et profanation qui est son travail aussi ou celui d'inconnus. Seulement il fait particulièrement obscur dans cette salle en galerie, il fait obscur, humide et froid. Au sommet des murs il pousse de l'herbe et des plantes, improvisant un jardinet là-haut. Et cela, surtout les fougères adianthe qui sont très vertes et longues, retombe sur les niches supérieures et les voile comme si elles contenaient des choses qu'on ne devrait pas voir, que ne devraient pas regarder les yeux profanes d'aujourd'hui. Puis tout le reste est moins misérable, moins lamentable et moins uniforme. Il y a des trous carrés ; il y en a d'allongés comme les «loculi» des catacombes. Ce n'était pas que des incinérés qu'on enterrait ici. Et soudain dans la région du milieu il vient de la lumière, de la bonne lumière

du dehors qui nous sauve un moment des ténèbres glauques. Alors on aperçoit des peintures, et des marbres, des marbres riches, du jaune antique, ce n'est plus tant de délabrement, au moins on en a l'illusion, et c'est une surprise. Et je me dis que les soirs l'illumination d'or, d'or pourpré qui glorifie Rome, elle entre là aussi par ces soupiraux qui sont tournés vers le couchant. Et la splendeur, un peu de la splendeur de ces heures tombe sans que personne ne s'en doute et meurt dans cet hypogée près des défunts de jadis et comme pour leur rendre de l'honneur ou quelque mystérieux hommage. Et c'est elle qui crée la vie de ces fougères et de ces plantes et qui les suspend en draperie au faite de ces allées, qui les fait glisser avec elle comme une caresse, comme un sourire sur ces vieux murs imprégnés de triste humidité... Tout au bout on a envie de croire que ce n'est pas tout, qu'il y a une suite à cette galerie : une porte déchire la paroi et c'est une voûte qui lui fait suite et s'enfonce dans le noir absolu. Il y a des ossements dans un sarcophage, et un peu ici et là des crânes esquissent leur profil lugubre avec leur affreuse bouche qui a sans cesse l'air de ricaner à ceux qui vivent...

Ce sont les premières tombes de la Voie Appienne.

Et après il y en a encore pendant plus de deux lieues. Tout d'abord des tombes qui ne sont que des débris informes où des miséreux ont installé à peu de frais leur existence. D'autres plus piteuses, un vague monceau de maçonnerie qui se dresse sur le bord de la route ou qui émerge d'une propriété...

Puis c'est subitement une sorte de forteresse qui arrive se planter là sur le chemin avec de bons créneaux couronnant sa tour énorme, basse, trapue. On voudrait croire à un petit château féodal ruiné et

démantelé, continuant dans la solitude qui commence de la campagne l'histoire de quelque lutte de familles, des guerres en raccourci, en abrégé. Et au vrai ce fut cela, ces créneaux ont été aménagés pour une défense armée. Mais avant c'était une tombe, la tombe des Métella, et c'est surtout cela qu'on en sait.

Alors au delà il vient le défilé lugubre de centaines d'autres tombes où reposèrent des morts illustres. Elles sont encore parées de débris de frises et de sculptures, de tronçons de colonnettes et de statues. Même, et cela semble une dérision, on a parfois redressé un pan de mur sur la base qui demeurerait visible au ras du sol, et on a collé dessus tout ce qui restait de l'antique ornementation, tout ce qui présentait encore une apparence quelconque de chose sculptée. Par places il n'y a qu'un soulèvement du sol, du tapis de verdure pour signaler la ruine ensevelie avec ses morts, et l'on dirait d'une révolte souterraine, d'un effort surhumain de ce qui est enfoui, un effort après un retour imprévu à la vie, pour rejeter le linceul pesant et surgir au grand jour. Ailleurs ce sont des salles en caves qui se montrent au ras de la terre par un trou et on aperçoit au fond des ossements qui traînent, ou des parois creusées par les petits casiers des colombaires. Ou bien des chambres s'ouvrent au niveau de la chaussée ayant l'aspect lamentable des demeures abandonnées, elles ne sont plus qu'un abri pour la pluie.

Et pendant que cela chemine péniblement à mes côtés le long de la route, où des bouts du pavement antique se mettent aussi à réapparaître à la surface, dalles grises rayées par les roues des chars, de ceux qui promenaient les nobles dames, de ceux surtout qui partaient à la guerre, il y a l'immense plaine qui

se déploie et sur laquelle pour arrêter la vue les Albains font leur remous violet et grenat.

Le soleil est magnifique et chaud, faisant lever de la vie partout, même des vieilles choses funèbres sur lesquelles il met de petites fleurs dans l'herbe, qu'il enveloppe encore de housses de lierre et qu'il couvre de l'ombre verte des arbres, des arbres courts et jeunes ou des hauts pins qui fouillent de leurs racines dans l'humus pour découvrir les derniers suc du fumier humain. Mais que j'ai mal choisi mon jour pour venir ici ! Des automobiles emportant dans leur course folle des élégantes modernes passent et soulèvent toute la poussière de la voie. Et le nuage gris s'en va retomber sur les spectres immobiles, sur ces débris de statues surgissant du sol faisant penser à une soudaine résurrection de cadavres ; elle retombe sur moi aussi, stupide rêveur, qui ai du temps à donner à un passé, à des morts séculaires, et qui voulais évoquer des attelages de chevaux piaffant sur les dalles grises, et les litières de soie blanche ou pourpre emmenant les belles Romaines entre la somptueuse haie des tombeaux... Et cet anachronisme ridicule me déconcerte !

Mais lorsqu'il est dissipé le voile jaunâtre de la poussière, je retrouve sur l'horizon de fête le mouvement de vague, l'ondulation lilacée des Albains sur qui des nuages en s'avancant dans les infinis bleus promènent de grandes ombres de lapis. Et près de moi c'est le cortège funèbre qui se poursuit lamentable et grandiose, qui devient presque un chaos, et qui finalement s'arrête un moment sous deux cyprès entourant deux tertres très verts, deux catafalques dont on n'a pas soulevé les draperies !

Et au delà, au delà c'est cette plaine éperdue et silencieuse où éclate seulement à intervalles le meu-

glement des machines qui fuient avec la route vers Albano, vers quelque réjouissance qui se donne là-bas aujourd'hui. Mais pas un chant ne monte, pas un seul de ces chants tristes et languissants comme d'âmes dans la peine. Il n'y a que la plainte mièvre de moutons qui paissent sur le bord d'un peu d'eau que le vent fait frémir...

Je suis revenu à travers tout le cimetière renversé et détruit. Je viens de revoir toutes les tombes pantelantes et plus belles dans la chute de la lumière, car un jour qui finit ça leur ressemble plus, c'est quelque chose cela comme de la mort. Me revoici aux catacombes, voisin de ces morts moins dépouillés parce qu'ils étaient plus pauvres, les morts qui sommeillent dans l'éternelle nuit.

Comme toujours il y a de la tristesse dans le soir qui se fait, qui arrive !

Je pense à ceux qui pleurent, à ceux qui sont dans le deuil, à ceux qui souffrent... Oh ! que tous ceux-là devraient venir vers Rome ! En cette terre mystérieuse ils apaiseraient l'amertume qui les oppresse. Il y en a encore assez pour eux de cette espérance qui a soutenu ces morts qui sont là sous mes pieds dans le linceul rouge et ceux qui par la ville sont enfermés dans les coffrets précieux des autels. Et puis il y a la lumière et la joie du ciel en certaines minutes et cela aussi fait du bien même sans qu'on le veuille.

J'ai attendu dans la paix et le calme que la nuit fût complète, qu'elle ait changé la plaine tout à l'heure verte et rousse en un drap mortuaire indéfini.

Et c'est elle maintenant. — Il fait tout noir. Le silence est universel : pas un souffle, pas une lamentation ne traverse l'air. Et le ciel enfin s'est empli des milliards d'astres en ignition, petites flammes dans les

lointains immenses et incommensurables. O la lumière des cierges qui marque de points d'or l'obscurité recueillie, au fond des cathédrales ! O cette illumination autour de tous ces tombeaux, pour tous ces morts ensevelis depuis des milliers d'ans !

Là-bas vers le sud, je distingue des bandes sombres qui montent lentement dans les grands espaces bleus de la nuit. Je sais ce que c'est et d'où ça vient. C'est pour demain du siroco, le vent qui abat et qui lasse, le lugubre vent qui gémit dans les pierres, dans les arbres, le vent qui fait pleurer les marbres.

XVI

L'ÉGLISE DE SAINTE-CÉCILE

Elle est perdue dans un coin de ce Transtévère puant, grouillant et sale, où les mômes vont pieds nus, pleins de crasse, jouer dans les infectes mares des égouts qui au milieu de la rue sans pente, crouissent noires. Elle est cachée dans un dédale de ruelles, au fond d'une cour, et demeure tapie derrière de hauts murs peints en jaune. Et ses alentours sont particulièrement repoussants d'indécence : les gens se drapent de haillons et vivent dans des taudis ; ils vous scrutent au passage avec des airs de bêtes, et leurs regards terreux sont vides.

Ici ceux qui ne sont pas de Rome ne viennent que pour l'église.

Et ce matin je suis seul à traverser ce milieu de bouges, seul à entrer dans l'église presque déserte et à m'enfouir bien vite dans la crypte, où c'est la nuit. Dehors, dans les dédales étroits de ces sentines, il faisait pesant et lourd, car le temps est à l'orage, et quand je franchissais le fleuve au pont Garibaldi, sur le Janicule, un ciel terrible s'écrasait, gris, sinistre, et un peu de soleil qui glissait cependant par une trouée du levant donnait aux choses, aux pierres surtout, des teintes fauves. C'était un dur contraste. Dans ce repaire de prières où j'arrive las malgré l'heure matinale, il n'y a point de fraîcheur,

mais des lis invisibles, devinés dans la grisaille qui filtre péniblement par les escaliers latéraux, parfument cette salle basse que j'ai vue d'autres fois illuminée, belle de ses stucs bleu et ocre, pâles.

Des femmes qui sont endimanchées descendent et avec elles le sacristain qui vient préparer pour une messe. Il allume douze cierges de pure cire qui en brûlant de grosses flammes, jettent de l'or vieux sur les mosaïques où des saints prient et font avec des anges jeunes l'ascension des cieux. Les lis, il y en a deux bouquets : ils sont blancs et rouges, mélangés, rouge sang, comme les ornements du prêtre qui paraît et s'approche pour célébrer en cette fête de la Pentecôte. Ils sont adossés au retable qui est la fenestrella de la confession, et par les trous de ce marbre ouverts comme des bouches qui aspirent, ils envoient joyeux leurs senteurs virginales au tombeau qu'on aperçoit porté sur deux autres sarcophages¹ dans la cellule sépulcrale, où jamais l'on n'entre, où la jeune fille repose et dort, protégée comme les nonnes dans leur clôture.

Et voilà maintenant que la liturgie lui souffle des odeurs fortes de ciel, de béatitude et de prière. On hommage ce jour l'Esprit qui fait les saints et peuple les infinis de l'au-delà d'élus. Et le sacerdote avec beaucoup d'onction déroule les sublimes et odorantes suppliques qui sont des caresses de la Prose. Puis l'évangile raconte que si l'âme garde la parole du doux Seigneur — c'est-à-dire, pensè-je, la garde comme le serviteur qui pour cinq talents confiés, en restitua dix autres, et non comme ce ladre qui rendit intact le sien, l'ayant odieusement cédé, car à

¹ Ceux de Valérien et de Tiburce, mari et beau-frère de Cécile, déposés là aussi après leur invention au cimetière de Prétextat.

celui-là, son seul talent lui fut repris — il viendra en elle avec son Père pour y faire leur cène, leur souper éternel et divin, en lequel ils se donnent l'un et l'autre leur nourriture qui est l'Esprit lui-même, le Saint-Esprit. Et toi, mon âme, tu auras part, ô mon âme, à ce substantiel et solide manger : et à la table, la vois-tu, dis, mon âme, il y a beaucoup d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de vierges, et il y a Cécile, Cécile non encore surgie de son tombeau, mais dont l'âme appelée par le corps s'abrite souvent ici, surtout quand y descend comme hôte son Epoux.

Après cela, j'entends la préface qui parle de joies immenses épandues par le monde qui en exulte. Ah ! que c'était vrai autrefois. Mais maintenant avec les esprits obtus, dès qu'il s'agit de Dieu !... Qui penserait que nos âmes jubilent à voir ces bonnes femmes et moi-même accroupis en silence dans cette chambre ? Il n'y a que les ors avivés par la flamme des cierges qui exultent et les fleurs qui, devant ce tombeau, odorent jusqu'au délire. Et cependant si j'avais à cette heure près de moi des lis, je les prendrais et je les jetterais au suave Seigneur Jésus, à Cécile, à l'hostie blanche, à la coupe d'or, au sarcophage de lait posé sur des barres dorées. C'est donc que toi aussi, ô mon âme, tu exultes, mon âme, en ce matin.

Mais le Christ a fini d'être là, Il s'en est allé. Et tous les gens partent. Je demeure seul dans le silence et la paix de la crypte, face au tombeau et à ses lis. Deux bougies éclairent encore, que le sacriste a laissées allumées. Ce sont deux cierges de vraie cire d'abeille, les deux qui sont le plus près de la croix de cuivre : ils la voient, ils la font un peu rayonner et briller ; et en fondant — je les regarde

— ils envoient là encore, derrière eux, de dernières exhalaisons de prières. Ils coulent une lumière indécise et flottante comme leur flamme jaune par les petites ouvertures noires de la *fenestra* géminée de marbre. Et les trois tombeaux continuent d'apparaître dans le recueillement de la pénombre de leur caveau.

C'est bien là, dans celui du haut, dans cette pierre froide, plissée de sculptures comme une eau calme caressée par le vent, que la tendre vierge repose, couchée dans la soie et la pourpre. O l'imposant silence ! O la souveraine paix ! Nul bruit que par instants des murmures d'oraisons qui, par le couloir tournant des escaliers, susurrent d'au-dessus. Et j'entrevois sur la belle mosaïque où, droits sur les lis blancs et rouges, et s'embaumant de leurs senteurs, deux anges portent en triomphe dans des nuages qui scintillent la pure Cécile, l'incontaminée martyre. Elle a, ainsi que les Orantes des catacombes, les bras levés pour l'intercession, car ses mains toujours se tendaient vers le Seigneur pour l'invoquer et son cœur sans cesse liquescent comme une cire, s'épandait dans ses entrailles à l'aimer. Mais elle priait aussi de gémissements et de soupirs, et en sus elle marquait à son Époux sa dilection ardente en immolant à sa louange son corps délicat qu'elle ceignait d'âpres cilices pour macérer sa chair.

Lorsque les petites lampes des minuscules voûtes sont allumées, alors les parois reluisent splendidement d'or vif, d'or neuf où les anges blancs, où les saintes candides prennent leurs ébats paradisiaques, leurs envolées béatifiques. On voit au plafond bleu, tranquilles et graves, des personnages hiératiques dans des ovales ou dans des cercles, des ailes parche-

minées, des visages d'autrefois et des fleurs en arabesque qui rident le stuc peint.

Je l'ai visité ce souterrain qu'il était plein de monde, de vieilles femmes prosternées accumulant pieusement les chastes baisers de leurs *Ave*, de séminaristes à genoux, le chapeau à longs poils posé sur leurs talons, eux aussi égrenant des chapelets. Je me rappelle ce moine grec à chevelure d'argent foisonnante, la barbe fine et soyeuse : il s'arrêta auprès du chandelier qui porte des veilleuses, en face du tombeau, et il se mit à se barrer la poitrine de signes de croix qu'il précipitait en les esquissant.

Mais ce matin, rien qui ressemble à tout cela : une délicieuse solitude, un religieux mystère de sanctuaire pieux. La seule vie qui demeure quand je m'en vais sont les deux flammes muettes qui consomment les cierges, et les lis de neige et de sang qui se pressent et s'embrassent, exhalant leurs haleines embaumées vers les corps enfermés des saints.



Il est aussi matin qu'hier et aussi étouffant. Le long du Tibre, au Janicule, les villas blanches sommeillent encore et rêvent dans leur peignoir de verdure luxuriante. Et je retrouve sainte Cécile parmi le même taudis.

Le charme de la veille me reporte vers elle, dans la crypte semi-claire où les cierges pieux s'usent. Les lis blancs et rouges sont toujours là, mais déjà ils se fanent : ils se rident et sentent moins fort ; la chaleur les accable et précipite leur dévote consommation. Ah ! que c'est triste un lis qui se flétrit ! Ça

étale la même langueur qu'un beau visage qui vieillit. Et quand, un à un, il jette fripés au pied de la branche altière qui se dénude ainsi, ses pétales de satin décoloré, il y a comme une mélancolie d'au-delà qui tombe. Demain ceux-ci seront finis. Avec le vieux custode boiteux, un prêtre arrive comme une ombre sanglante dans sa chasuble rouge tissée d'or, pour une messe : la messe de l'Esprit, de l'Amour avec ses implorations pareilles à celles d'hier. Et les tombeaux dans leur retraite calfeutrée de nuit s'enveloppent et s'imprègnent des douces exoraisons du sacrifice. Et vis-à-vis, à demi enfoncée dans un semblant de niche, une statue de marbre très pur poursuit une indéfinissable extase et un chant suave de vierge.

Puis quand le Christ furtivement venu dans cette cellule d'hyménées s'en va, des cloches légères dans le campanile se mettent à tinter de joie et de reconnaissance.

Trop tôt approche le moment de partir, de quitter cette cassette précieuse, ce reliquaire, et de rentrer dans l'église où il fait si clair, où des femmes invisibles, en des tribunes grillées qui bordent en haut la nef, murmurent des prières longues.

*
* *

Est-elle vulgaire cette église ! Des piliers carrés, pas de colonnes, et des murs badigeonnés de jaune avec, aux angles, des filets d'or pour relever un peu la platitude de cette peinture. Deux petites nefs et une autre centrale, spacieuse où plongent les regards, les soupiraux des tribunes qui paraissent des bouches muselées. L'autel massif est coiffé d'un fin ciborium

de marbre très blanc et qui pourrait bien être, dirait-on, de neige virginale. Ce chœur est fermé de deux rangs de balustres bigarrés ; sur leur table il y a des candélabres où six veilleuses éclosent le long des jours, tranquilles, leur petit bouton d'or qui jamais ne s'épanouit en fleur. Lorsqu'on fête la sainte tout cela est surchargé de guirlandes et de bouquets artificiels.

Mais tant de marbres ne sont que l'ornement d'une caisse longue, d'un coffre, aussi de marbre, et ouvert sur le devant. Il enferme un corps de femme, de jeune fille aux chairs et aux vêtements blancs — du marbre encore — et qui est Cécile en son sépulcre, Cécile au moment qu'elle expire. La voilà étendue dans l'attitude de son martyre, telle que le bourreau la laissa sur la dalle sanglante, le cou entaillé, atrocement en trois lignes profondes par où est venue la mort — oh, si lentement ! — trois sillons du glaive.

Elle avait vu venir le premier soir de son mariage avec des frémissements, la nouvelle épousée ; elle avait tremblé en approchant des ombres de cette nuit, elle dont la vie s'écoulait en des colloques divins, elle dont la robe somptueuse cachait un cilice. Et la musique des noces lui faisait peur... Mais ce fut joyeusement qu'elle entra dans la vapeur brûlante de sa salle de bain pour y mourir. Le pavé en était surchauffé et l'air suffoquait dans ce « *caldarium* » funèbre. Elle attendit longuement que ce fût l'heure qui ne vint pas. Il fallut qu'un licteur lui tranchât la tête ; et ses coups portèrent mal le tranchant du fer ne fit que mâcher les chairs. La victime, couchée sur le sol, mit trois jours pour achever, dans l'épuisement de son sang qui filait par les blessures, son supplice. Les chrétiens qui guet-

taient appostés la fuite de son âme, prirent le corps tel que l'avait laissé le suprême soupir et le placèrent dans le cercueil.

La figure ne se voit pas : elle est tournée vers le fond de la tombe ; les bras, inertes, pendent devant ; les pieds nus dépassent de la robe. Le cou étale l'ébauche du martyr ; les jambes sont ployées comme celles des gens qui s'endorment. C'est ainsi que, desséchée et brunie, mais sauve de la pourriture des caveaux, elle demeure dans la chambre parée de la confession. Enclose dans un coffre de cyprès, habillée richement de pourpre et d'or fin, elle termine sous les caresses des prières le travail de sa dissection.

Et Lui, à l'abside, Il est là, l'Ineffable et le Doux ; dans un ciel bleu où voguent, comme sur un lac agité les stries argentées des vagues, de petits nuages pourpres et verts. Il se tient debout : et ses yeux blancs, ronds ; dilatés à l'excès, pleins de paix suave et de profond amour donnent à toute sa physionomie une extraordinaire sérénité. Il bénit à la grec, avec trois doigts levés, le quatrième et le pouce se croisant pour former la croix. Et comme toujours, il est environné d'un peuple de saints qui lui font sa cour. Une femme en robe d'or, couronnée, qui est Cécile, est à la droite de saint Pierre ; et le vieil apôtre a les cheveux tout blancs et le front tout ridé. Eux et puis les autres font sans se lasser là-haut leur interminable parade autour du Seigneur qui est si bien ici, chez la vierge, chez Lui.

On les voudrait pourtant un peu moins rigides, moins figés, moins spectres. On aperçoit déjà si nettement dans cette composition riche de tons et scintillante de dorures la raideur que l'influence des Byzantins doit

mettre partout dans l'art dès le milieu du vi^e siècle, Et il viendra même un temps où ceux qui drapaient les personnages dans ces horizons fastueux, malgré leur pieux amour et leur idéal, n'y placeront plus que des êtres gauches et guindés, des sortes de fétiches barbares ou de monstres hindous.

Elle est fermée, cette solitude surélevée, par deux palmiers qui inclinent vers nous leurs gousses jaunes écrasant de fruits. C'est le symbole de la bénédiction qui veut descendre sur nos pauvres âmes qui en bas prient.

Quand c'est la fête de la sainte, ce sont des chants de maîtrise exaltée et bruyante avec des allées et venues de gens qui visitent ce qui fut la salle de bain où la jeune fille mourut, et, lorsqu'elle est ouverte, sa maison qui s'étend ainsi qu'une cave sous l'église. J'y vins une fois aux vêpres : il me fallut encore entendre les paroles liturgiques abîmées par cette musique empâtée des chorales d'ici. Le triomphal et caressant *Veni sponsa Christi*, elle le lançait comme une gaudriole. Jadis dans les chambres d'en bas parées des noces et parfumées des onguents répandus, il retentit avec tant de suavité et de mystère qu'il gagnerait à être toujours murmuré dans l'ampleur douce et flatteuse de sa phrase de plain-chant. Ou bien alors il faudrait qu'il soit clamé par des sopranes avec la splendeur et l'éclat allègre des voix claires et vibrantes : vision procurée de la béatitude où s'éjouit celle qu'on loue, éclat de sa radieuse joie.

Et ce même jour, dans la petite chapelle étroite et bien profonde qui se trouve, quand on entre, à droite, presque détournée du passage de la foule et isolée de la rumeur des chants, je m'étais caché pour prier l'Eucharistie réfugiée là. Sur le mur du fond, un

très ancien Christ : il ressemble à un cadavre décharné; aux pieds, minuscule, le tabernacle habillé du conopée des martyrs qui est comme un flot de leur sang rejailli sur la retraite de l'Époux divin... Un vieux s'en est venu; il lui fit sans fin des révérences, il se cribla de signes de croix, murmura des patenôtres et partit; mais avant, debout, face à l'Hôte céleste dans sa cellule close, il le salua d'un baiser de sa main. Et le geste était jeune et il était gracieux. Et je compris que ce pauvre, ce petit, cet humble qui tenait par notre monde si peu de place, savait la sienne auprès du Christ et qu'il pouvait L'aimer. Et j'ai trouvé cela sublime.

Lorsque je fus dehors, dans la grande cour, emportant ce souvenir, près de la potiche élevée où un agave poussait vers le ciel une forte tige, je vis qu'elle aussi ouvrait et tendait ses bras pour un adieu. J'entendais toujours le bruit de la musique et je regardais sur l'architrave des volutes de feuillage se déroulant, encadrer des effigies de saints. Plein le portique, des marchands exhibaient leurs pitoyables et grossières images devant des anciennes pierres tombales dressées contre le mur, et qui donnaient l'illusion de fidèles d'un autre âge accourus pour la fête.

Et peu après quand je passais le pont pour rentrer — je m'en souviens — le Janicule était enveloppé du poudrolement d'or lumineux des beaux soirs. Haut dans l'air ainsi resplendissant, le clocher de Saint-Pierre-in-Montorio portait en monstrance sa croix qui se détachait et se ciselaient avec une précision incomparable que ne saurait obtenir aucun burin. Puis au loin surgissant, isolée, d'un amoncellement confus de maisons et de verdure qu'elle dominait d'une façon prodigieuse, la masse grandio-

sement paisible du dôme de Saint-Pierre aux monts vaticans montait, se levait vers le ciel glorieux qui l'attirait.

... Aujourd'hui dans le précieux canthare de la cour de l'église un géranium rouge a remplacé l'agave. Et sur le Janicule et sur le Vatican de la brume pèse.

*
* *

27 juin.

Les trois tombeaux superposés me réapparaissent une dernière fois dans la pénombre de leur crypte où il fait chaud. Celui d'en haut, celui qui porte sur des barres dorées, le plus volumineux, qui termine ce monceau de marbres et de reliques a une plaque blanche au milieu de sa paroi de face : et ce seul mot accosté de deux lettres : Cæcilia, V. M. C'est celui qui fait surtout qu'on vient. C'est bien pour lui, je ne m'y trompe pas, ces flots emmêlés de bleu et d'or sur les parois et sur les mignonnes voûtes, et les anges qui s'éternisent dans les mêmes ébats.

Des roses devant la fenêtre de la confession ont pris la place des lis : elles arrondissent leurs bouches vermeilles et parfumées. Et je pense à la maison vide qui s'étend derrière moi et jadis vit Cécile maîtresse et jeune et joyeuse et chantante. Elle n'a pas depuis changé son hôte puisqu'elle supporte la maison de l'époux de Cécile. Que de fois, tandis que Valérien repose dans l'ombre glorifiante de la vierge martyre, Il revient l'époux, ne retrouve plus Cécile, mais ses amis à qui elle L'envoie et à qui pour elle Il apporte des gerbes de fleurs comme celles qui sont parsemées sur la mosaïque verte et sur les plafonds bleus.

Pourtant le caveau reste désert et Il n'y est point descendu quand je m'en vais. Je laisse les lumières qui tremblent et les cercueils paisibles. Je ne suis qu'une des innombrables âmes en marche qui ont passé ici : je ne serai plus que cela dans un instant lorsque je serai sorti et que je me serai éloigné pour toujours. Ce qui me demeurera de mes démarches dévotes?... des souvenirs pleins d'aromes et de lumières douces?... Et encore?... Les bienfaits reçus, les grâces coulées dans mon cœur?... Et encore?... Ah ! je ne sais plus ou je n'ose plus dire. O Cécile est-ce qu'à cause de mes courses matinales à votre chevet, exquise jeune fille, vous garderez toujours sur moi vos yeux, me suivant partout de votre virginal regard ? Est-ce que dans les déserts et solitudes affreuses que traverse toute vie et qui attendent la mienne à quelque détour du chemin, de l'immense chemin, je pourrai penser cela ? Je m'arrête à deux pas de votre bouche close sous les marbres...

Dans l'église il y avait une bénédiction du très Saint-Sacrement pour trois ou quatre bonnes femmes qui du bas répondaient aux litanies d'une voix stridente. Je n'eus d'autre réponse que celle-là et elle suffisait bien ; et pourquoi n'y pensais-je pas plutôt?... Les amis de l'épouse sont amis de l'époux et les amis de l'époux sont amis de l'épouse. Et l'époux est partout, sous le soleil et dans les nuits, quand le froid glace et quand la chaleur dévore et brûle ; Il est partout...

XVII

LE FORUM

Il y a huit jours, j'étais venu ici après une pluie et par un temps encore gris. Les marbres lavés avaient repris un semblant de poli et leur veinures dans leurs teintes rares brillaient à neuf. Dans la maison vide des Vestales, dans cette cour très vaste où siègent des prêtresses sans tête, des rosiers se penchant sur les vasques murmurantes oubliaient que c'était décembre et l'hiver. Sur l'eau verte, mais d'un vert si joli et si pâle, qui tremble d'un petit mouvement presque imperceptible, comme sous la poussée d'un courant qui voudrait ne pas se trahir, ils effeuillaient doucement, silencieusement des pétales qui n'étaient pas encore flétris, et qui frissonnaient au minuscule remuement de l'eau. Ils en effeuillaient aussi par terre, alentour de la margelle de brique du bassin. Puis sur leurs brancherons délicats, ils éclosaient de nouvelles fleurs toutes rouges, rouge amarante ; et ils les montraient, ils les faisaient voir si mignonnes et si tendres ; demain ils les éparpilleraient sur la surface de l'eau. Et vraiment je me disais qu'il devait y avoir là une mystérieuse et invisible présence et que c'était elle qu'on honorait de cette façon ; car de qui ces roses en cette arrière-saison, et pour qui ce semis gracieux des pétales de satin. L'ombre d'une des presque

déesse d'autrefois était-elle restée figée sur la glace de la source, l'ombre d'une de ces Grandes Vestales qui vivaient dans ce palais en recluses, mais en princesses et en souveraines, de l'une de celles qui ont leur buste aligné là ? Pourtant en me penchant je ne distinguais rien qu'un floconnement gris qui était l'image des nuages du ciel. Était-ce alors cet hommage pour l'attouchement pur des mains pieuses qui venaient puiser l'eau nécessaire au culte ? Et serait-ce Dieu lui-même qui épandrait cet encens rose à leur mémoire ? Car si le feu est éternellement le symbole de l'amour et la virginité le triomphe de l'esprit sur la chair, c'était en définitive Lui qu'elles adoraient dans leur religion, la plus sublime qu'ait connu le monde païen. Mais non, cette effusion de pétales arrachés aux roses rouges, c'est pour cette seule vierge dont le nom n'est plus, dont la statue a disparu, solennellement honnie et peut-être conduite à la mort comme une souillée, comme une parjure à son vœu, parce qu'elle avait un jour donné son cœur à un homme, elle s'était livrée à lui oubliant sa dignité de prêtresse païenne ; mais pour nous, qu'elle fit bien ! — cet homme était aussi un Dieu : une vestale aimait le Christ. Et décidément à regarder ces roses qui restaient là immobiles dans cette secrète adulation d'un être caché, dans une vénération si jolie et dont je n'avais pas encore la clé, immobiles sans grelotter les soirs car les murs les abritent du vent, je croyais voir un sourire, l'éclatement d'une joie invisible.

L'eau sur l'une des faces du bassin en tombant dans un petit conduit tapissé de fougères déchiquetées finement et si vertes, fait un bruissement qui est comme un rire, un délicieux rire d'âme contente ou comme un cantique de bonheur.

Car tout cela est pareil aujourd'hui : le rire de la fontaine ou son chant, la joie des roses et l'effeuillement des pétales sur le dos claire de la vasque. Seulement par cet après-midi, il y a un soleil chaud et splendide, des voix d'oiseaux et les fleurs ont été renouvelées sur les tiges des arbustes. Les pétales vieux ont été emmenés dans le petit canal souterrain par le petit filet d'eau qui susurre, et ceux qui dorment maintenant sur l'émail vert de la source y sont tout fraîchement tombés.

Il me semble que c'est ici le seul coin qui ait gardé un peu de vie. Partout ailleurs ce ne sont que des choses mortes, ayant même de près la laideur des cadavres. Et puis au moins cette eau n'est pas silencieuse tout à fait, elle dit quelques mots ; qu'importe qu'on ne les comprenne pas ! elle parle : c'est de la vie et ça suffit. Au contraire, tout le reste se retranche dans un mutisme sinistre ; en passant par la Voie Sacrée, je remarquais des trous creusés très récemment et qui déjà avec une ardeur farouche travaillaient à se recouvrir d'herbe, de mille plantes, de celles qui croissent vite, comme pour mettre un bâillon sur la bouche ouverte par violence afin de l'empêcher de rien révéler.

A cause de cela je suis sans cesse rappelé sur le bord de cette fontaine. Par moments je crois que c'est pour moi ses roses et son petit bruit, que c'est avec moi qu'elle rit et quand je m'éloigne un peu, comme je cesse de l'entendre, je me figure qu'elle s'est tue par tristesse de mon départ, que ses lèvres se sont resserrées, ne pouvant plus rire après que je ne suis plus là ; et je reviens, ainsi que l'on fait pour les êtres qu'on chérit et dont on ne peut se détacher sans souffrance et sans langueur. J'ai fait le tour de la grande demeure qui fut un cloître impénétrable, un asile de

femmes chastes au milieu de l'effroyable corruption de Rome. Je suis entré jusqu'en les moindres chambres, et j'y ai vu des bouquets odorants de santoline qui étaient comme du givre sur les vieilles pierres ; j'en ai cueilli, j'en ai froissé dans mes mains pour flairer le parfum de la jolie feuille gris perle et ça me remettait en mémoire des choses de France ; j'en ai fait un vrai larcin. Je suis monté par les escaliers qui conduisent aux étages, mais ils finissent dans le vide. Je suis passé devant les salles closes d'une barrière, et qui sont pavés de belles mosaïques qu'on ne dirait pas si anciennes. Mais comme dans un couloir latéral, j'arrivais en face du bassin d'eau verte où les rosiers prient, le murmure de cette voix, le son argentin du rire m'est venu à l'oreille ; alors j'ai pensé tout de bon qu'on m'appelait, et vite je suis sorti dans le jardin et je suis accouru encore auprès de ces vivants d'autrefois pour écouter à nouveau ce qu'ils racontent, et jouir de leur amour et des roses éparpillées.

Pourtant à la longue le temps s'écoule, il faut que je parte. Et je donne un regard d'adieu à ces choses qui simulent la vie et y font croire. Un tout petit pétale, mais si rose et si fin, se détache d'une des roses ; et très lentement en zigzagant vient se poser sur la surface de l'eau sainte qui frissonne à son contact. Si j'étais sûr que c'est pour moi cette larme, je la prendrais et la garderais en éternel souvenir, la jolie larme rose tombée des beaux yeux grands ouverts. Mais je n'ai pas le droit de tremper mon doigt dans cette source, ni de troubler la quiétude et la paix de cette onde verte que peut-être ces rosiers protègent contre les attouchements profanes, et seuls ils ont le privilège de la caresser de leur pétales roses.

Je m'en vais de la demeure virginale avec mes petites herbes embaumantes que je cache à cause des

gardiens. Demain et après, voisines de moi sur ma table, elles m'imageront encore les mêmes souvenirs que tout à l'heure.

Je me glisse en un dédale étroit de ruines. Je gravis la pente qui est une tombe à creuser pour lui prendre ses morts de pierre. Et me voici dans une forêt de genêts; ils sont plus hauts que ma tête et verts, vert foncé. A terre il y a des feuilles de chêne jaunies et qui pourrissent. Dans une rigole de ciment un fil d'eau limpide court avec une rapidité vertigineuse, venant je ne sais d'où. Je pénètre au hasard dans une chambre éventrée sur le derrière du palais des Vestales. On lui a mis un toit moderne; c'est une morgue, trois cadavres y sont étendus : sur deux travées, trois fûts tronqués de colonnes. Je leur tourne le dos; qu'ont-ils d'intéressant et qui les reconnaîtra jamais?

Et après cela j'aboutis à un semis de trous et de bosses qu'entoure une misérable barrière. Il y a là des bornes couchées qui jadis ont servi de piédestaux à des statues : elles portent une inscription, une dédicace; je ne me donne pas le souci de les lire, évidemment elles disent des choses très louangeuses à l'adresse d'un homme qui n'a plus que cela de lui dans le monde, dans ce Forum qu'il a sans doute tant fréquenté. Elles forment un creux, un bassin sans profondeur où l'eau des dernières pluies séjourne : dans quelques jours elle va se mettre sournoisement à achever un peu plus la ruine de ces lettres et la fin de ce souvenir humain, en y plantant des mousses, en y favorisant des germinations de lichens. Contre un pan de mur bien au soleil, j'aperçois une figure étalée sur un talus gazonné : elle rit béatement dans le vide, avec une grosse bouche épanouie et des lèvres lippues, et des yeux stupides; des cheveux se hériss-

sent sur le front et le menton foisonne d'une barbe hirsute. Pas de corps, simplement cette vilaine tête plate. C'est un dieu qui bée au ciel bleu et riote au soleil. Cette face grossière fait mal et ajoute à la mélancolie de ces débris de toutes sortes ; cela me force à regretter les Vestales, leur culte grandiose du feu et de l'eau pure, de l'eau qui n'a glissé dans aucun conduit, leur culte inconsciemment précurseur et préfigure. Je regrette leur maison paisible où les fleurs chantent sur la musique du filet d'eau qui fuit.

Et à deux pas d'ici, dans une fosse nouvellement pratiquée s'alignent quelques murs, des salles pavées d'une demeure. Mais sur les lèvres de cette plaie, sur les bords de ce trou, je vois de la vapeur qui se dégage de la terre et monte dans le soleil comme une haleine. On dirait de quelqu'un respirant en ce fond. Qui est là?... Soudain une ombre surgit et passe devant moi en écran sur le soleil, une ombre très grande qui jette du noir dans mes yeux ; j'ai peur. Mais j'aperçois en face de moi sur l'autre bord de la fosse, un homme qui regarde comme moi ; et ce n'était que l'ombre qu'il faisait en marchant.

J'ai ramassé deux fragments de pierre : l'un de « jaune antique », l'autre de cipolin. Ils ont été nourris de la lumière de ce ciel ; ils ont bu le soleil qui en tombe ; ils ont savouré la fraîcheur des nuits bleues ; ils ont vécu de cet air chaud et riche qui fait mûrir les oranges et les grenades. Je les ai pris avec la même pensée qu'on cueille une fleur dans un jardin qu'on aime, avec cette dévotion pieuse dont on entoure certaines choses pour elles ou pour les êtres chers qu'elles rappellent. Je les emporterai dans ma vie comme une relique, et parce que pour moi, ils ont une âme, ils auront ainsi que les roses

de l'atrium des Vestales, une voix et des mots qui me seront précieux.

Je m'en vais...

Lu l'autre fois sur un écriteau, près de la porte dans la barrière de clôture cet avis en français : « Sorti que l'on est par ici, on ne peut plus y rentrer ». Maintenant ça n'y est plus.

Je m'en vais, laissant toutes ces pierres, tant de restes innommables couchées sous une chaude couverture de beau soleil, de ce soleil qui fait encore éclore les roses en fin de décembre.

Moins de trois heures après, il pleuvait à torrents.

*
* *

De nouveau huit jours après. — Dans la virginale demeure les roses ne sont plus : elles sont mortes de froid les dernières nuits. L'eau des vasques est immobile et noire. Seulement en passant près du temple de Saturne, j'ai aperçu des fleurs semblables à des iris et d'un violet très pâle qui s'éveillaient. Et ici dans la cour des Vestales, au creux du pli que fait un mur avec le sol, une violette en bouton va s'ouvrir ; puis voici dans une salle des flots de santoline que je n'avais pas vus.

A l'entrée de la plantation de genêts d'autres de ces espèces d'iris. Il n'y a donc plus que des fleurs violettes : la couleur liturgique de l'attente ou des absences.

Bien plus tard. — Les ombres tombantes envahissent tout et les ruines se recouchent dans leur langueur comme pour s'ensevelir de rechef. Il ne reste que les sommets de colonnes à être éclairés. Et un peu après la lumière dorée ne touche plus que le haut de l'arc de Titus. — Encore quelques minutes,

retrait complet du jour, seules tout au lointain les crêtes des Albains gardent du soleil.

Je ne sais pourquoi la nuit est très longue à venir, à s'universaliser. Quand je passe place Barberini, au bout du jet d'eau du Triton, dans l'éparpillement des gouttelettes j'ai distingué que tremblait la première étoile.

*
* *

Je viens de voir deux églises qui sont quelque chose à ce Forum. A elles deux jadis elles formaient le palais de la Curie où le Sénat tenait quelquefois ses séances. La religion les a prises alors qu'elles n'étaient que de simples salles parées de marbres pour se les consacrer. Et ainsi elle a sauvé cela de l'universelle ruine.

Elles sont en dehors de l'enceinte qui fait maintenant du Forum un musée municipal ; elles sont isolées de leur milieu natif. Mais comme elles sont choses vivantes on ne pouvait les enclore dans le cimetière des morts de marbre.

L'une d'elles, celle qui ne servait que de dépôt d'archives est complètement défigurée : on l'a dédiée à sainte Martine et on l'a surmontée d'une coupole. J'y entre à l'heure de la « funzione ». Pour dix matrones du quartier, grasses et puantes, qui se prélassent dans le bas, un évêque officie. Les chants sont grossièrement exécutés par un maîtrise d'eunuques. C'est pitoyable. Dessous il y a une crypte illuminée. Un autel de métal, d'argent, dirait-on, est entouré de lampes auxquelles sont accrochées des draperies de tissu brillant. Un prêtre chaque cinq minutes enfle une étole et en prononçant une formule d'intercession il fait baiser à ceux qui s'age-

nouillent la glace d'un reliquaire qu'il appuie ensuite contre le front.

L'autre église qui s'allonge le long de la rue qui la sépare de la première a toute sa façade sur le Forum : seulement façade aux portes closes, car de ce côté pas d'accès possible. Elle était le lieu ordinaire des assemblées des illustres « Pères conscrits ». Malgré les dimensions petites qui nous font nous demander comment tant d'hommes pouvaient se tenir là réunis, c'était en même temps un temple avec un autel et une statue de la Victoire ornée de dépouilles égyptiennes. Puis aux murs étaient fichés des boucliers portant le buste de personnes célèbres. Toutes choses en allées, disparues. Il ne reste plus que les murs trop nus, trop blancs enfermant leurs souvenirs. Au lieu de l'obscur rue Bonella entre les deux bâtiments, il y avait dans ces temps de prospérité un vestibule à voûte resplendissante d'or pour les reliev.

Et je m'arrête dans le gris et le froid à regarder le mélancolique portique de Saturne monter dans l'air et s'y tenir tout transi. Deux mignonnes fleurs, rouge orangé, grelottent sur son parterre d'herbe verte. Ce qui fut les escaliers se cache sous des retombées vigoureuses de lierre : par devant on voit errer deux jeunes cyprès comme des âmes inconnues et innommées qui chercheraient toujours à gravir les degrés usés. Puis sur le talus derrière les colonnes esseulées et portant si tristement leur attique sur le ciel funèbre on a aussi planté quelques cyprès qui grandiront et referont un semblant de cella au temple. Personne, c'est sûr, ne croira à une restauration : ce n'en aura pas l'air ; et pourtant ce portique aura un aspect moins pantelant et moins délabré.

Au fond d'un trou, une touffe magnifique d'acanthé aux feuilles luisantes et qui se dressent vers la lumière avec une admirable énergie. J'aime toujours bien ces splendeurs de la vie au milieu de la mort, ce rêve d'avenir dans un passé mille fois fini. Je ne m'intéresse pas ce soir au reste de l'immense place, aux débris attristés de tant de luxe lointain, où rien ne parle, où rien ne chante. Et mon œil revient à la gerbe souple de vert sombre ou aux délicates fleurs de vermeil qui naissent dans l'herbe sur le parvis du temple. D'autres jours je me suis attardé à contempler cet arc colossal de Septime-Sévère, ses Parthes enchaînés au bas, au haut ses victoires qui s'envolent, l'inscription qu'on ne lit plus, ses cortèges, ses défilés éternisés dans la pierre grise et noire de ce marbre pentélique. Et puis maintenant ces choses paraissent s'éteindre, ne devoir plus durer, finir dans une étrange langueur. Ici l'absence de soleil refait mourir les choses déjà mortes.

Cadre détruit d'existences oubliées. Autrefois solennel décor de l'agitation, de l'ambition, de la gloire du plus puissant des peuples. Dans ce champ clos, l'histoire du monde s'esquissait, et se tramait la destinée des nations. Plus rien que l'abandon et l'herbe qui pousse. Les voûtes dorées se sont écroulées, les somptueuses colonnades ont été rasées, les fûts de marbre broyés et consumés dans des fours à chaux, et ceux de granit rose inutilisables gisent étendus ainsi que des cadavres après une défaite.

Au reste combat monstre et défaite stupéfiante. Et on demeure découragé devant l'hécatombe. On voudrait des pavés blancs faire surgir des ombres qui refassent les gestes effacés ; mais ils sont disjoints et de leurs fissures il ne sort que des herbes et là où l'humidité est trop forte des fougères. Il n'y a

pour se dresser dans le feutre gris qui capitonne cet écrin que les moignons de colonnes.

Je voudrais apercevoir au moins ce cortège d'un soir lugubre... Trois esclaves transportent un corps dans une litière dont les rideaux sont grand levés, deux bras pendant au dehors ; et sur le visage du mort on compte le nombre des blessures. Celui-là c'est un général victorieux, un législateur, un souverain prêtre, lui-même demi-dieu : César. Et tout au long du funèbre passage des sanglots et des pleurs éclatent remplissant l'air de plaintes sombres... Ou bien je voudrais regarder ce même corps sur son bûcher qui lui est comme un trône ; et la procession des grands qui y viennent et le deuil public qui l'entoure : les joueurs de flûte et les comédiens jettent leur robe dans le foyer qui s'allume, les soldats y précipitent leurs plus belles armes et leurs couronnes, et les matrones leurs bijoux de prix.. Et il en coule du sang !

Et cela comme tout le reste demeure enfoui et inerte dans cette fosse creusée à mes pieds. L'œil désespéré s'éraille sur les marbres en morceaux. Non ! je n'eusse jamais cru que les choses eussent si peu de voix : elles chantent bien la prodigieuse mort dont elles sont l'empreinte et, voyons ! c'est tout.

Ce pauvre milliaire d'or où étaient orgueilleusement énumérées les villes de l'empire avec le chiffre de leur distance comptée de ce point de l'univers, le voilà qui gît sur une bosse de terre sur de l'herbe : il n'est plus à sa place, et ce qu'il en reste !... Un petit fragment de pierre en demi-cintre, et sculptée.

L'ombilic qui était le centre du monde, le carrefour de toutes les routes immenses, il est à présent cette vague maçonnerie de briques en forme de cône. C'était le monument national et mondial ; sa

cime portait la statue en bronze du Génie de Rome... Oh ! qu'elle est bien finie la Rome qu'il protégeait ! Sa chute à elle et sa ruine à lui sont bien maintenant confondues. Il a encore au Palatin un autel ; mais qui ne reçoit plus de victimes et sur lequel nulle prière n'est plus murmurée.

Quel désarroi ! Et l'indicible déception de l'esprit !

*
* *

J'ai eu le spectacle du printemps, du renouveau universonnel se glissant dans ce champ stérile et parmi les plantations luxuriantes de pierre. L'amour est aussi fort que la mort. Le printemps c'est de l'amour. Ce qu'il a fait fut merveille. Il a mis un sourire sur tout ; ces morts, ces décomposés souriaient ainsi que des vivants. Les arbustes cachaient d'un duvet vert tendre leur ramure squeletteuse ; et des bourgeons partout éclataient. Les bouts de murs bruns étaient enveloppés de chevelure violet pâle de glycines en retombées folles. Sur les plans où avait pu se mettre un peu de terre végétale, il y avait des bandes violet foncé ou blanc de neige d'iris, des profusions d'iris...

Et cela m'avait trompé.

Aujourd'hui que le ciel s'est remis au gris, je distingue mieux ce qu'il en est. O la mort ! Pourtant au fond contre le remblai de sol au-dessus du comice, splendide rideau de vert damassé d'or : des genêts, leurs fils verts et leurs casques d'or. Et dans les si nombreux petits puits triangulaires une abondance rare de fougères, de ces adianthes aux feuilles si légères, si vertes et qui tremblent sous l'haleine comme la flamme d'une bougie.

Mais quand je traversais la basilique de Jules, une multitude de cailloux roses crissaient sous le pied.

Et c'était le reste de la mosaïque du pavé. Oh ! que c'est bien fini, n'est-ce pas ! Et dans le temple de ce César : l'émiettement des superbes frises sous les six lauriers qui s'arrêtent de croître à hauteur des murs et rétablissent une voûte, seulement funèbre. Et cette voie sacrée aux pavés gris déjetés. Cependant il y en a eu des caillots de sang pour les sceller et les joindre ! Mais jamais plus ceux qui les ont foulés n'y repasseront. Et moi-même je ne suis pas capable d'y repasser deux fois avec le cœur pareil...

Et cette mare qui croupit délaissée après trop de gloire au bas du Palatin dont les pentes sont si curieusement fouillées d'habitations et de demeures princières, mais vides. Bassin carré et profond, cloisonné de marbre. Dans un cintre, sur la gauche, des verdure s'accrochent aux fentes des briques. Au milieu de l'eau verte une base s'enfonce qui jadis portait des statues. Sur le coin de la margelle on a rangé en biais un petit autel gracieux qui jadis recevait sur son col blanc les victimes immolées et râlantes. L'eau est immobile : personne ne s'y rafraîchit plus. Les fougères grasses en lames de couteaux descendent vers le fond, vers le bain de l'eau sans y atteindre.

....Deux hommes jeunes et beaux viennent d'arriver à la fontaine, gris de poussière et couverts de sueur. Ils font boire à la source deux chevaux géants. Les deux chevaux géants ont étanché leur soif : ils relèvent la tête où les yeux sont en feu et ils hennissent dans l'air joyeux. Les deux hommes parlent. Que disent-ils ?... Les Romains drapés dans leur toge sont accourus en foule : ils se pressent pour écouter. Qu'entendent-ils ?.... Un hurlement de triomphe retentit et fait vibrer le cristal bleu du ciel. On apprend la victoire des armées : c'est la paix, la gloire !...

La fontaine est devenue sacrée, et le sang rouge y

coulera dans l'eau glauque. Des statues s'y érigent : deux dieux et deux chevaux, les hérauts de la première victoire.

Des ouvriers paraissent nombreux, esclaves fouettés par le maître sans pitié. On apporte des pierres ; on taille ; on scie. La poussière du marbre vole dans les yeux. De hautes assises sont déjà prêtes. On sculpte ; on draine en longs sillons les fûts délicats pour des colonnes. Elles sont debout : un portique. Au sommet une frise simple et belle. Derrière, une chambre profonde : c'est un temple. La reconnaissance de Rome est déifique. C'est un temple où l'encens qui odore fumera pour les Dioscures, Castor et Pollux qui sont venus abreuver leurs chevaux, laver leur sueur et leur poussière, chanter Rome dominatrice et reine, dans la source d'eau calme.

Je perçois la rumeur d'une troupe qui s'approche. Il fait chaud, c'est le milieu de juillet. La lune, cette nuit, était pâle et blanche ; le soleil de midi est dur et éclatant. Des hommes sont vêtus de longues robes. Ils ont des robes de pourpre. Ils sont couronnés avec des lauriers. Ils chantent. Ils portent des trophées de guerre, des décorations, des armes sonores en airain prises aux champs de bataille. Ils sont cinq mille chevaliers. Je regarde. Ils sont en procession et montent les degrés par lesquels le temple votif s'appuie à la Voie Sacrée. C'est pour un sacrifice qu'ils sont là.... On immole à Castor et à Pollux des victimes d'actions de grâces sur le parvis élevé, entre les belles colonnes.

....Des siècles écoulés et qui ne reparaîtront plus. L'eau verte au fond de son bassin carré est immobile et stérile et inutile. Les trois colonnes qui demeurent du plus splendide des temples de Rome se dressent ainsi que des cierges ; des étaux de fer les serrent par

le milieu les tenant debout et unies entre elles. O le néant ! O le vide ! O la misère... ! Et pas de soleil sur ces choses, sur ces squelettes qui n'auront pas de résurrection.

Des vapeurs lourdes flottent dans l'air et me viennent au visage comme des chaleurs de sang versé : il y en a tant eu de répandu sur cette place, sur le chemin triomphal et dans les palais ! De l'intérieur de l'arc de Titus, avant de sortir, je me retourne pour encore voir. Mais là, dans la pierre grise, un graffite est gravé en grandes lettres : *W Giovanni*, ce qui veut dire : Vive Giovanni ! Quelle main a laissé cela sous cette voûte glorieuse et l'y a laissé pour jusqu'à la fin des temps, en-dessous du chandelier à sept branches ? Dans quel amour ou dans quel enthousiasme ces mots ont-ils été écrits ? Ah ! ce que l'amour ou l'enthousiasme nous font faire. Ce sont eux qui ont dressé tant de ces colonnes qui surgissent à présent sans ardeur et sans but. Tout passe : bien certainement ce Giovanni est mort malgré le souhait de vie qui se perpétue ici pour lui. Et ces magnificences aussi sont mortes malgré qu'on les avait édifiées pour une durée sans limite et sans fin.... O Dieu si nous n'avions votre nom et votre éternité pour reposer un peu nos espoirs et nos attentes, car notre cœur n'aspire qu'à ce qui demeure, cette vie serait donc nulle et sans prix et sans plaisir et sans calme possibles ! Les palais violés, les temples saccagés, les hommes disparus, le silence, l'abandon, la solitude, la morne stupeur des débris, la sourde nostalgie qui en sort, le délabrement sinistre, les marbres éteints, même sous le ciel gris, en définitive et à la longue détiennent encore pour l'âme de la lumière et de la joie. Ils en ont été sursaturés ; ils en sont phosphorescents. Et au moment où sous la tombée du jour j'allais partir,

m'éloigner je m'en aperçus mieux. O vieilles choses, ce que je vous aime pour ce que vous me racontez quand je viens vers vous avec un livre et mon esprit qui vous épèle, et ce que je vous aime quand je viens seulement vers vous en flâneur ! O ce que je vous aime, éternel décor de la lumière et de la joie de Rome !

*
* *

A présent — fin de mai — c'est la fête des roses. Partout des roses prodiguées. A l'entrée du palais des Vestales, la petite niche qui n'a plus de statue est encadrée dans les roses blanches. Et dedans, dans la cour fraîche les bassins dont les eaux sont sombres ont des flottilles de mousse verte, et leur bordure de brique est cachée sous une floraison magnifique de roses carminées. Puis il y a les pétales répandus à foison des fleurs finies cette aurore. Et les murs sont tapissés de roses blanches en un treillis serré. Et tout cela embaume.

Par les portes toujours ouvertes j'aperçois les chambres dont les cloisons sont vertes de fougères adianthe, et il me vient d'elles des émanations de cave. Il n'y fait pas assez de jour pour que les roses y croissent dans ces retraites encore plus secrètes et plus impénétrables des vierges antiques. Et rien n'y parfume, hélas ! leur souvenir. On y flaire plutôt une odeur de pierre moisie. C'est là que leurs yeux se sont fermés pour sommeiller leur dernière nuit, à la veille d'être expulsées, ces étranges nonnes de l'ancien monde. Quelle fut leur en-allée ? Quelle fut leur fuite ? Je l'ignore ; mais il me paraît qu'elle dut être précipitée puisqu'on a retrouvé, après les siècles d'enfouissement, au foyer de la cuisine, à deux pas d'ici, dans un petit coin, les cendres du dernier feu allu-

mé, et des débris d'œufs et des coquilles d'huîtres.... Elles s'éloignèrent par la force de cette retraite de solitude et de silence qu'elles refusaient de quitter quand elles en étaient venues à l'âge où la loi les libérait de leurs obligations, car engagées à dix ans, à quarante elles pouvaient sortir et reprendre dans le monde la vie commune. Mais elles préféraient demeurer à la garde du feu sacré et à leur devoir d'éternelle prière.

Et elles partirent non parce qu'elles avaient violé leur vœu, non pour aller à la porte Colline s'ensevelir vivantes dans le caveau du châtiment ; mais parce que d'autres vierges s'étaient levées pour le soin du feu nouveau, des vierges qui avaient aussi dix et vingt ans, seulement qui n'auraient plus pour traverser la ville le char précédé du licteur et auquel le consul même devait céder le pas, leur personne ne serait pas sacrée et inviolable, leurs places ne seraient pas partout les premières, et leurs funérailles ne se célébreraient point aux frais de l'État. Et ces vierges survenues, elles sont encore là. Leur collègue n'a point été supprimé, car l'Amour auquel elles veillent ne peut rester sans gardien et sans vigie, et le culte de l'Esprit sans prêtresses, et la nécessaire défaite de la chair sans héroïnes. Il y aura toujours des vierges.

Et dans une chambre retirée, près d'un bouquet de lavande qui allait fleurir, devant ce mur en abside qui dénote une petite salle religieuse, sur le même sol où peut-être elles sont venues prier, je m'agenouille et je vous prie, ô mon Dieu ! de nous donner des vierges, encore, et beaucoup plus... !

Je suis bien seul ici comme je le fus en hiver avec les roses à rêver et à sourire sur les margelles des bassins d'eau. Les touristes ont délaissé Rome pour des séjours moins chauds, et le Forum et ces choses

ont repris leur habituel aspect de désert. Au fond n'est-ce pas ainsi que je les préfère, surtout sous la vie magnifique des roses ?

Quand je repasse l'atrium, sur ce socle octogonal pavé de marbre qui s'étale entre deux des vasques d'eau moussue, une pauvre femme est assise. Que fait-elle là ? Elle ne sait point qu'elle foule un lieu vénérable : le réduit sacré où l'on célébrait la statue protectrice de Pallas et les reliques mystérieuses de Troie, et sur lequel nul hormis les vierges ne pouvait porter le regard sans être aveuglé. Elle sait seulement que ces choses-là sont finies, et ça lui suffit.

Oh ! oui, bien finies, comme les roses de la nuit précédente et comme demain celles de ce soir ! Et je dis peut-être mon adieu à la maison des Vestales et à ses roses embaumantes qui des années vont continuer à fleurir pour parler à d'autres comme elles l'ont fait à moi.

Je viens d'aller poursuivre ma prière à Sainte-Marie Antique, devant son beau Christ en robe bleue, sous son abside qu'une lèpre inconnue a rongée...

Et maintenant dans la vibration de la lumière, je termine ma journée au Colisée, au bout du Forum. J'y vais comme au champ clos où tous les morts d'à côté ont trouvé leur condamnation.

J'ai eu sous les yeux une gravure de Piranesi qui m'avait donné de l'amphithéâtre l'impression d'une vaste ruine empanachée d'arbrisseaux rabougris et échevelée d'herbes longues. Depuis cela, on lui a fait une toilette, et ces trop immenses murailles où la stupeur de mort et d'achèvement est plus intense que n'importe où ailleurs sont à présent très propres comme une chose qu'on habiterait. Cette masse énorme n'eût pas dû avoir le sort des palais et des tem-

ples : rien ne lui manquait pour résister à la destruction formidable du temps. Mais outre qu'un tremblement de terre l'a coupée en deux, les hommes se sont, pendant des siècles, amusés à la démanteler, puis à la transformer en forteresse pour les luttes féodales. Aujourd'hui elle que la voilà, combien de millénaires va-t-elle encore durer?... Un proverbe du peuple confond cette survie qu'elle se garde avec la conservation même de Rome.

Je baise la petite croix de marbre rouge incrustée dans un pilier à l'entrée : on y gagne des indulgences ; mais surtout c'est en souvenir du sang qui a coulé dans cet enclos de pierres rissolées aux soleils de tant d'années. Elles n'ont plus guère d'éclat malgré la splendeur de l'air, seulement au sommet elles découpent du ciel bleu, très bleu, bleu intense. Des rangées de murs sont perpendiculaires à la grande muraille circulaire, et commencés à des étages d'en haut ils descendent en s'abaissant jusqu'au sol. On dirait d'autant de stalles d'une écurie monstre pour des chevaux de titans. Ce sont les supports des gradins ; les gradins ne sont plus. L'ellipse du bas où je suis, vers laquelle tout converge est à moitié éventrée, laissant voir on ne sait quoi, des repaires, des salles secrètes, ou, selon quelques-uns, le sol de l'antique arène. Car on ignore son vrai niveau de l'arène. La plupart estiment qu'elle posait sur les consoles de pierre qu'on aperçoit avancer des parois cintrées de gros travertin en contre-bas du terre-plain actuel.

C'est un spectacle unique au monde que celui de ce gouffre singulier quand on est au dernier des étages accessibles. Les marbres enlevés ne sont plus là pour miroiter et prêter leur prodigieux décor de richesse ; mais quel luxe inouï de la pierre ! J'ai parcouru les vastes portiques qui ouvrent sur la rue — désert et soli-

tude : autrefois c'était grouillant de marchands qui louaient à grand prix les moindres recoins sur ces ambulacres où la foule qui s'amuse défilait, le vice y avait des autres voisins du débiteur d'oranges ou de châtaignes, et l'étalage impudique était tel que l'on trouve dans des Pères de l'Eglise la défense aux chrétiens de s'y promener sous peine de péché grave. Or ces voûtes qui soutiennent toute la charge de l'édifice sont portées sur des piliers de gros blocs d'un seul morceau de travertin. Et j'ai erré aussi dans tous les couloirs d'au-dessus : ils sont uniformément gris, d'un gris terne ; on marche tantôt sur des fragments du pavé des jours de splendeur et tantôt sur un tapis de poussière que le vent a soulevée de la route et déposée là et qui s'y accumule depuis des temps. Et là aussi c'est la même dépense folle, incroyable, insoupçonnée de nos esprits mesquins et ladres, la pareille prodigalité de la pierre. Ces blocs qu'on ne pourrait dénombrer sont forés de trous profonds et qui se ressemblent : on pourrait croire à un mal étrange qui aurait rongé peu à peu le travertin : c'est la place des crampons de bronze qui scellaient et tenaient jointes entre elles tant de pierres trop monstrueuses. Luxe inutile de précautions — ou peut-être autre manière de magnificence — car eux enlevés depuis plusieurs siècles, ils subsistent les assemblages formidables sur lesquels l'usure de l'âge n'a point de prise. Et malgré tout, ces vestibules, ces avenues tournantes de pierre ont une indicible laideur, et dans leur ombre jamais dissipée un certain aspect qui n'est plus de Rome, du barbare, et une teinte terreuse, livide, et du froid : c'est la mort. On l'avait oublié un moment.

J'ai rencontré sur mon chemin beaucoup de cages d'escalier ou les marches n'étaient plus : usées ou

enlevées, arrachées : il reste une sorte de plan incliné tout bossué. En haut, c'est une large terrasse balayée d'un vent furieux qui se précipite par les baies des fenêtres. Le mur épais de plus d'un mètre fournit un abri. Alors je l'ai sous moi le cirque : il se creuse trop vide. La vue se perd dans cet abîme vertigineux et se brouille dans les casiers de maçonnerie qui font comme les cellules d'un rayon de miel et qui n'ont plus que des formes grossières. Mais l'ovale de l'arène se dessine très net au fond. Autrefois, pour mieux dédier ce lieu de l'héroïsme humain et des bestiales orgies d'autres hommes à l'amour et à l'espérance, on avait planté sur le sol en bas quatorze croix, mémorial de l'immolation du Christ ce perpétuel et sublime prélude de toutes celles qui devaient suivre. Mais de nos jours on a supprimé cela, car ce ne sont pas affaires de musée : il ne demeure comme souvenir que les deux minuscules croix de marbre rouge auxquelles j'ai collé mes lèvres en entrant. Superbe calme dans cette grandiose solitude, ce soir, et la lumière baisse. Je distingue assise sur le sable une vieille femme qui fait jouer un enfant près d'elle : inconscients tous deux de ce qui se passa ici et que des femmes comme elle, seulement la plupart jeunes et des enfants comme lui, quelques-uns plus âgés, moururent atrocement là où ils sont.

Et par les arceaux d'où ne sortent plus que des herbes maigres, je m'imagine les bêtes bondissant : il en périt cinq mille venues d'Afrique et d'Orient rien que pour l'inauguration du monument et peut-être autant de gladiateurs s'entretenant. Nulle grandeur dans Rome, ni pour les êtres ni pour les choses, sans des flots répandus de sang ! Quelle puanteur ce devait être et que ne pouvait tout à fait dissimuler les aromes de fleurs répandues. Un frisson me passe

comme si j'entendais les hurlements de la foule, ses trépignements dans les tribunes et le râle de ceux qui meurent, hommes ou animaux, les deux mêlés, expirant côte à côte, confondus, et unissant dans une seule flaque fumante leur sang. Je le vois, le combattant, se traîner sur la terre et tenant d'une main ses entrailles qui lui échappent du ventre défoncé, et l'autre qui défaille levée à supplier la vie vers la tribune du César. Le vent terrible se jette dans les plis de l'immense velum et le secoue. A son hululement répond une rumeur indignée contre celui qui se révolte devant la mort et qui voudrait ne pas repaître tant d'yeux avides des affres de son agonie jusqu'au bout. Les pouces descendent vers l'arène. Il va enfin et sans merci donner ses derniers soubresauts de souffrance et son suprême souffle de vil esclave.... Et ce furent des chrétiens, d'autres jours : seulement eux ils n'imploreraient pas le répit devant l'au-delà, car l'instant qui venait pour leur cœur était l'aube de la joie et la minute d'être réuni à l'amour. Et dans leur regard qui s'éteint et dans leur dernière haleine qui déjà n'affleure plus aux lèvres, c'est un monde qui se meurt, une société qui disparaît, celle même qui applaudissait à leur mort.

Mais ma pensée et ma rêverie n'ont pas fait changer la magnificence de silence et de vide qui emplissent le vieux colosse témoin de ces débauches que nous ne verrons plus. Oui, ces pierres debout ont regardé tout cela... Mes yeux en se fixant sur les galeries qui me font face ne rencontrent plus que de la verdure ; le pan du mur cyclopéen a été renversé par un tremblement de terre et ce que l'on voit c'est le Coelius tout riant et tout gai ; et plus au fond Sainte-Balbine ; et très au loin Saint-Paul ; mais, encore plus près Saint-Saba comme une dentelle

étendue sur le gazon. Enfin proche, à deux pas, le Palatin. Et en regardant à nouveau d'où je suis l'arène, j'y retrouve une mare de sang : un corsage rouge de femme.

Un après-midi de janvier — quand à l'église on fête saint Ignace d'Antioche — je revenais de Saint-Clément. J'avais prié sur le tombeau-autel : c'est là que reposent deux gros os du martyr ramassés sur le sable de l'amphithéâtre après le repas des lions. Il faisait sombre dans l'église et seulement quelques pierrettes d'or scintillaient à la mosaïque verdoyante de l'abside. Au bout des deux chancels de marbre blanc comme deux bordures de neige, sur lesquels de vieux ambons se hissent solennels et muets, on la voyait la pierre ajourée du sépulcre dans un foyer de lumière entre des fleurs ; et ces fleurs étaient rouges et c'étaient des cyclames énormes qui odoraient. Le ciel était pesant et gris. Le Colisée se dressait plus farouche à cause de cela, et il apparaissait tout brun basané, béant de ses arcades sombres. L'œil qui n'était pas aveuglé de l'excès ordinaire de la lumière saisissait mieux les détails, les ravines surnoises et multiples et déguisées du temps, les blessures du monstre et ses plaies. Et je fus frappé d'une grande fissure qui le lézarde du haut en bas. Elle n'a pas continué sa ruine qui eût été terrible parce qu'on a bouché avec de puissantes maçonneries les baies qu'elle traversait dans sa course désastreuse. Mais on aperçoit encore les cintres de ces fenêtres rompus et les prodigieux moellons arrêtés et tenus immobiles dans leur chute commencée. Et le reste de la gigantesque masse en semblait davantage désarmée et misérable avec ses trous de vérole.

Mais aujourd'hui je l'ai laissée trop tôt : les gardiens m'en ont chassé, car pour eux c'était l'heure où

le travail finit. Et derrière moi ils ont fermé les portes grillées qui closent les étages.

Comme tant de fois, je viens achever mon rêve au Capitole, à la place même où Jupiter régnait sur la ville. Depuis ce temps-là, ce mont qui semble immobile a bougé pourtant : il s'est retourné. Car alors il regardait le Colisée et le Forum où était la vie et contemplait l'orient du soleil. Comme nous autres il n'aime point les spectacles de mort. Maintenant il a ses yeux où le soleil se couche, sur le dôme triomphant de Saint-Pierre, sur les soirs magnifiques. Il a dans ce moment, le soleil, une descente grandiose. Il est caché par la coupole de Saint-André qui paraît être en une apothéose. Puis il glisse à droite et baisse, énorme, formidable, brûlant les regards. Il disparaît en s'échancrant derrière un des gros pylônes du palais de justice. Une demi-minute se passe et soudain tout l'aspect change comme le visage d'une personne évanouie et pâle à qui la vie revient.

Et voici un des plus beaux soirs que j'aie vus à Rome. Au-dessus de ma tête c'est du bleu franc, du bleu myosotis; et devant moi, c'est le rouge intensément sombre, le rubis. De tous côtes il fuse sur le mont Mario et sur le Janicule dont les pentes sont vert noir, où les arbres demeurent inconsumés dans la braise du ciel. Mais entre ce bleu et ce rouge il y a des nuances indéfinies : tous les rouges possibles et tous les bleus qu'on peut imaginer, et de l'oranger, de la fleur de grenadier, du jaune citron, du jaune de chair, du jaune de fruit, celui des pêches et celui des pommes autour de la tache écarlate de la lumière, enfin du vert. du vert atténué en je ne saurais dire combien de manières. Et cette splendeur céleste, cette merveille de lumière est profonde, pure, nette : elle attire et retient pres-

que malgré soi. Elle fascine, elle affole, elle conduit au délire, non, à la prière, à l'élévation et à l'exaltation de l'âme. On pense à ceux qui n'ont plus le cœur à jouir de ces choses ou qui n'en ont plus le courage et la force et l'on s'écrie : « Seigneur ! ô Seigneur, ayez enfin pitié de ceux-là tous ! Ayez pitié de ceux qui sont à l'instant de mourir !.. Ayez pitié de ceux qui vont n'avoir plus d'espérance ou qui l'ont déjà perdue ! Ayez pitié de ceux qui pleurent et dont le rideau des larmes éteint la vibrance de la lumière, et de ceux qui souffrent et se lamentent dans des réduits où la misère et l'ennui de vivre les minent et les tuent, dans ces pauvres chambres où la lumière et la joie n'osent pas entrer !.. Seigneur, ayez pitié à cette heure tandis que s'approche la nuit et ses secrets abominables, des jeunes filles qui ont faim et qui pour du pain vont se donner, et de ceux qui les séduisent. Ah ! si elles montaient ici et voyaient cette lumineuse beauté, cette fête du ciel et de l'immensité... Mais encore ayez pitié des saints et des vierges de votre Église, et faites que votre indicible charme se répande aussi comme une lumière et une joie, comme un reflet ou une irradiation de Vous-même !... »

Les milliers de martinets qui jusqu'à ce que le soleil se soit en allé flânaient, volaient avec assez de calme, sont à présent éperdus. Ils se jettent furieusement à tire d'ailes de tous côtés, opèrent des retours brusques, se précipitent avec des soudainetés déconcertantes, s'élèvent dans le jour, et redescendent, rayant l'espace resplendissant de leurs zig-zags noirs. Et ils emplissent l'air de leurs cris déchirants comme des appels et joyeux comme des hymnes entonnées : ils se plaignent et ils chantent, ils demandent et ils prient ; ils n'ont pas assez de

voix pour célébrer la prodigieuse lumière et sa joie.

La coupole immobile et puissante domine tous les dômes et les toits répandus sur la ville : elle est grise et sombre, gris de limaille, car c'est derrière elle que le soleil s'en va... Dieu, que c'est beau ! Mes mains et mon visage sont sanglants de réverbérer cette illumination.

Depuis combien est-ce que je suis là et que cela dure ? Ces instants ne sont plus soumis à la mesure, les heures de joie n'appartiennent plus à la terre mais déjà à l'au-delà, à l'éternité qui n'est, elle, faite que de cela. Je sens que tout me parle et que tout me caresse et j'éprouve l'inconcevable bonté des choses... Des agrafes d'or commencent à briller sur la pente assombrie du Janicule. On ne sait toutefois si la nuit est venue, il y a des étoiles qui perlent dans le champ bleu ; mais elles n'ont pas d'éclat, car sans qu'on s'en doute et sans qu'on l'aperçoive bien, il y a encore trop de lumière diffusée dans l'air. Et avec elle dure la paix de l'âme.

*
* *

Fin de juin.

Malgré la chaleur accablante, j'ai voulu faire ce soir mes adieux au Forum. Et je descends l'allée de lauriers sombres où les cailloux blancs crient sous mes pas. Les ruines gisent sous le soleil de feu, lamentables, et les marbres sont brûlants. Le cimier de verdure du mont impérial est gris de poussière qu'aucune pluie depuis si longtemps n'a lavée. Avant de pénétrer dans la fournaise déserte et morne, je m'abrite sous un peu d'ombre : des lavandes fleuries font une jolie ceinture violette à un petit parterre de quelques

arbres. J'en arrache une branche que j'écrase dans mes doigts : et l'exquise senteur me monte en une forte bouffée. J'accueille ce premier sourire des vieux temples délabrés que la foule des touristes a décidément de plus en plus abandonnés pour des promenades fraîches. Quel prêtre antique et invisible s'est avancé vers moi pour m'offrir ce parfum comme à un dieu ?

Impossible cependant de demeurer ici : la lumière qui se reflète sur les murs blancs fatigue les yeux. Un peu plus loin je trouve une oasis délicieuse.

Quand on a dépassé cette base de briques surgissant à peine du sol et où croissent des herbes folâtres, il y a des bouquets de lauriers-roses : c'est là. Quelle fête des lauriers ! Ils se pressent, serrés, odorants, chargés de fleurs énormes en flox, avec des profusions de boutons près d'éclore ; ils sont rouge foncé ; ils sont roses ; ils sont blancs. Ils mettent de l'ombre sur la terre sèche et une note gaie et riante ainsi que de la vie dans le pauvre cimetière, dans le lugubre étalage de choses finies.

Après eux, une petite maisonnette qui sert de remise à des outils pour les travaux des fouilles fait écran au dur soleil et à son abri il y a presque de la fraîcheur. Les murs sont enlacés de pampres de vigne où pendent de longues grappes de raisins déjà gros, mais tout verts. Je m'assieds sur une margelle de puits : devant moi un mur drapé de feuillage épais aide le regard à se reposer ; puis encore des lauriers en plein épanouissement ; puis des pavots bien rouges et d'autres fleurs très belles et sauvages. Et toujours personne ; pas de bruit qu'un souffle de vent qui soudain me frôle l'oreille, la brise de mer descendue jusqu'ici, ensuite une cloche assez loin qui tinte les vèpres quelque part. J'écoute ce que le vent qui court

me dit. Comme dans les vieux auteurs et les vers des poètes c'est une plainte. Il a passé sur le Palatin, sur la vieille nécropole et va mourir dans le fouillis de verdure, en face, au-dessus de la nécropole plus vieille qui se creuse là avec ses tombes étrusques. Il entre dans trois chambres basses qu'un écriteau appelle « Prison ». Puis il se tait.

Proche de mon abri, sur le bord de la Via Sacra qui serpente, elle, sous l'impitoyable soleil, il y a le cintre de cette fameuse tribune où les patriciens venaient les jours de triomphe regarder défiler le cortège du vainqueur et son char que suivaient les hordes de prisonniers enchaînés. Ils faisaient sonner de leur pas les dalles grises; ils les aspergeaient de leur sang sans valeur; ils allaient butant du pied, épuisés de la fatigue des longues marches, à bout d'espérance, vers le bouge du Tullianum qui devait les prendre pour ne plus les rendre qu'à la mort. Ils étaient traînés comme un troupeau de bêtes, hués par le peuple; et ils marchaient désireux d'en finir vite avec ce dur supplice de la défaite transformée en spectacle; c'étaient cependant leurs dernières minutes à la lumière, à l'air pur et chaud, la suprême fois qu'ils pouvaient voir le ciel, des fleurs, d'autres hommes et la joie de tout cela. Ils ne sortiraient du terrible cachot que par le couloir secret qui conduit à l'égout.

Et sur les pavés disjoints rien ne bouge qu'un lézard qui s'enfuit et s'évanouit entre deux pierres dans un peu d'herbe. C'est bien l'immuable vision de mort, de choses ayant atteint et dépassé leur terme, de ce Forum.

J'aurais pu apporter ici, surtout pour cet adieu, ou Tite-Live ou Tacite, et j'y avais pensé : j'aurais cru dans le vent entendre claquer des paroles de fierté.

Mais j'ai pris un tout autre livre, un livre qu'on ne lit guère, que j'ai trouvé sur le bureau de mon ami et qu'il m'a laissé emporter : *l'Incarnation, d'après saint Thomas*. Seulement maintenant je n'ai presque plus l'intention de lire : le rêve au passé est si doux dans le décor de cette vigne qui mûrit et de ces lauriers rouge sang. Et c'est ma dernière entrevue avec les siècles délabrés qui sont groupés là alentour de moi et sous moi. J'ouvre au hasard l'ouvrage et je tombe sur cette parole de saint Paul : « Le Christ était hier. Il est aujourd'hui. Et il sera dans les siècles des siècles ! »

... Je les enserre tous les débris couchés en silence et je les étreins de mes souvenirs avivés, qui me font depuis des mois une double vie : et dans quelques jours elle finira. Oh ! que c'est dur ce qui finit, surtout quand, apparemment, c'est pour toujours ou pour ce long temps qui est à nos cœurs une perpétuité ! Et je caresse leurs fronts de briques, leurs fissures qui étaient à mes yeux comme des bouches en sourire. En tant d'instant j'ai refait avec elles leur vie à ces ruines ! J'ai de l'émotion qui m'étouffe comme lorsqu'on quitte de ceux qu'on aime. C'est qu'en retour de mon affection donnée, ces choses m'ont enveloppé de leur tendresse : les noms dont on les appelle n'avaient-ils pas enfermé pour moi de ces rêves d'enfance qui grandissent avec nous, ne nous quittent jamais et au contraire par des étapes et des routes longues et indescriptibles entrent de plus en plus en l'âme. Et à cette heure elles ont pour moi comme une personnalité humaine et un souffle de vie, car elles sont pleines de pensées et de projets, elles enferment des sucurs et des larmes et du sang que je crois voir par instants circuler en elles ainsi qu'en un vivant.

Oui, malgré leur décor de silence, d'abandon et de mort, je sens qu'elles font elles aussi partie de la lumière et de la joie qui palpite au sein éternel et d'éternel amour de Rome.

Et puis d'autres aperçus affleurent encore en moi. J'ai beau paraître émietter mon cœur et mon âme sur vous toutes, ô choses qui êtes splendides et parfumez et riez et vous faites chérir, mon cœur et mon âme après tout se rassemblent sur l'Autre, sur l'Unique qui règne un peu par vous. Je pense à tous ceux que vous me représentez et qui sont je ne sais où sans prières.

Et j'ai peut-être envie de pleurer et de murmurer : « O Seigneur... pour ceux qui sont morts sans vous avoir connu ! » Et je vois qu'il est venu sur vous le signe adorable de la Croix divine : le voilà au fronton des églises qui vous bordent. Et ce sont elles, ces églises qui sont votre suprême illumination ; car lorsque le soleil se couche elles gardent la lumière des jours bien après que vos fronts sont dans l'ombre épaisse. Et puis là au fond d'une abside, ne le voyez-vous pas son grand geste bénisseur, là dans la conque bleue de Saint-Côme... ? Oui, un ciel bleu très sombre presque effrayant d'obscurité, un bleu que je n'ai point vu nulle part ailleurs, avec au centre un foyer de feu emmêlé d'éclairs blancs : le Christ dans une toge d'or surgit la main droite étendue, sans cesse pareil, immobile et grandiose ; et les soirs le dernier rayon de soleil glissant par une fenêtre vient lui baiser les pieds avant que de mourir. Or Il vous enveloppe et votre immense passé, et votre avenir qui n'a ni limites ni bornes, et Il vous sauve. Il sauve les jours terminés, les fautes commises, les crimes, les débauches, Il a choisi d'être vis-à-vis du palais des Vestales, afin d'avoir un spectacle de

pureté et de prière qui lui prêtât une raison de pardonner.

O demeurez, ruines éternelles, à genoux pour L'adorer ! envoyez-Lui toujours de l'encens de vos fleurs. Répandez devant Lui les pétales de vos roses et les flox qui croissent tant aux lauriers, les flox rouges et les blancs. Semez sur les dalles de la voie les graines violettes de vos lavandes : ceux qui passent les écraseront, et ce sera comme des cassolettes de parfums rares.

XVIII

TROIS COLLINES DE ROME

I

LE COELIUS

La cime de ce mont est coiffée d'un chapeau bizarre : un temple rond avec un toit pointu ; ce temple est une église, mais j'ai tant de mal à le croire que c'est toujours une évocation de temple païen qu'elle me procure ; et pourtant elle n'en fut jamais un.

La pauvre église ! Aujourd'hui on y honorait saint Etienne à qui elle est dédiée. Et j'y ai couru, car elle n'est ouverte que deux fois l'an, à deux fêtes. Le temps était maussade et pluvieux : l'édifice n'y gagnait rien. Au dehors il paraît ce qu'il est : une ruine antique utilisée. Des murs de vieilles briques toutes brunies, toutes rissolées par de longs soleils, et ces murs déjetés, manquant de quelque chose, comme isolés contre nature de compléments auxquels ils étaient primitivement unis. Et puis un entourage, un avoisinement, une malheureuse promiscuité d'autres ruines plus abîmées et, celles-là abandonnées, ne servant à rien, d'anciens vivants devenus cadavres et demeurant sur le bord du chemin sans avoir pu être la pâture de qui que ce soit. Oh ! c'est infiniment triste !

Et dire que jadis ça eut sa splendeur ! Ce que c'était alors, on ne le sait pas très bien ; ceux qui paraissent les mieux avisés y placent une salle du marché aux viandes de l'empire. Or il serait assez curieux qu'ils aient raison ; car il se trouverait que c'était la destinée de cette construction d'enfermer des spectacles de chairs découpées, palpitantes, saignant à vif et formant sous elles des mares fumantes de sang, puisque les murs d'aujourd'hui sont un étal de boucherie humaine.

Ce sont des cadres peints à fresque où un artiste de troisième ordre a imaginé de reproduire avec une réalité outrée les supplices des martyrs. Il n'en passe aucun ; et il n'omet pas un détail. On y voit des têtes coupées, des corps brisés sur des chevalets hérissés de dents de fer, d'autres qui sont tailladés à petits coups d'un large couteau, d'autres qui sont écrasés entre deux meules ; alors des entrailles giclent fumantes et dégoûtantes des ventres ouverts et forment par terre une boue répugnante ; des cervelles sortent des crânes défoncés. On aperçoit des bras sans mains, des yeux arrachés des orbites, des hommes ou des femmes enterrés vivants avec le visage seul qui dépasse de la fosse et que les oiseaux de proie vont venir béqueter. Et autour des victimes ces bourreaux, ces fossoyeurs exhibent une joie féroce ; ils pataugent dans ces flaques de sang et tendent avec vigueur leurs muscles pour assurer mieux le coup qu'ils frappent ; ils s'acharnent sur des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles avec une fureur de chien affamé. C'est trop à la fois : ça devient repoussant et soulève le cœur, tellement c'est cru. L'auteur était d'ailleurs un sensuel, car il a pris parfois un souci exagéré des formes, et il se préoccupe fort de dessiner des torsos et des jambes nus.

Ces peintures sont au reste devenues de l'imagerie quelconque : on a apposé à chaque tragédie sanglante un numéro, et dessous le cadre, dans un tableau de marbre, à la correspondance du numéro ou de la lettre, se trouve une notice avec le nom du personnage supplicié et l'indication de son genre de torture.

Moi qui ai mon faible pour le réalisme, je suis écœuré de celui-ci que ne rachètent pas de piètres qualités artistiques. Et puis, triste mesure que cette église ! en quel piteux état elle se trouve : toute froide, toute grise, avec un air si fripé, si miséreux. Elle grelotte dans sa rotonde par ce temps de pluie, borgne avec les trois quarts de ses lucarnes bouchées, avec son vieux plafond en blanc de céruse. Je regrette bien en sus qu'on ne lui ait pas conservé sa physionomie d'autrefois, car très évidemment, c'était un préau qui s'ouvrait sur une cour intérieure entre les colonnes doriques qui s'alignent paisiblement dans leur ronde immobile. Afin de clore complètement l'édifice et de loger un autel au milieu, on a établi un haut plafond qui s'appuie péniblement sur deux colonnes et qui au dehors avec son toit de tuiles esquisse ce drôle de chapeau pointu qui coiffe la colline.

Et il y a tant de bruit, on entend tant de chuchotements et de commérages dans cet anneau, dans cet ambulacre en couronne qu'on se dirait être encore aux temps de jadis, quand c'était le marché et que les malrones venaient pour leurs approvisionnements ménagers. Je pense qu'elles étaient pareilles à ces femmes que je croise et qui ont des cheveux noirs et des corsages bariolés aux couleurs éclatantes, et des cuivres pesants à leurs oreilles, et le verbe haut, et des yeux hardis, pas fripons, mais effrontés. Elles traînent des mioches à leurs mains, des gosses aux bouches sales et aux tignaces hirsutes, ébouriffées. En

voilà un qui commence une colère : il braille éperdument, et sa mère qui s'en amuse beaucoup l'assied, le calme avec les mille flatteries et taquineries que les bébés aiment ; puis elle rit avec lui, le flatte, et tout haut et sans gêne, accroupie devant lui.

J'ai goûté une seule chose dans cette église : le tombeau qui précède l'autel dans le rond-point. Un gisant magnifique fouillé, creusé avec une perfection exquise, avec tant de plis dans la robe qu'on en trébucherait en passant dessus si l'on n'y prenait garde ; et un visage mâle et pieux, reposé et austère au bout de ce grand corps bien drapé en son manteau pour linceul. Dans l'inscription en latin, je lis à la dernière ligne : « Rome, c'est la patrie de tous ! »... Comme on vient peu ici, les pieds n'ont pas encore usé ce cadavre de pierre et il en a pour longtemps à regarder de sa prunelle rigide le plafond de bois de ce mausolée qui a l'air d'être pour lui seul.

Des mendiants à la porte, des exhibitions d'images pieuses, un encapuchonnement du chapiteau des colonnes de façade dans du drap rouge. — Je m'en vais sous la pluie.

*
* *

Je viens de passer sous l'Arc de Constantin où j'ai lu cette grandiose inscription qui vaut des phrases compliquées et les surpasse : *Au fondateur de la tranquillité*. C'est la plus belle chose que l'on puisse dire d'un homme qu'il a donné au monde de la paix, du repos et du calme, car procurer de la paix à un seul cœur, à une seule âme est déjà un si noble travail et si surhumain ! Et j'oublie tous les vilains bas-reliefs de cette porte massive pour ne penser plus qu'à cette incroyable louange qu'on ne lit jamais sur

ces marbres vieillis et qui en est pourtant le plus magnifique ornement.

Dans le chemin où défilent toujours tant de tombereaux, c'est un vacarme assourdissant, un roulement d'enfer. Par une forêt de ramilles sans une seule feuille, branchures de platanes à l'hivernage, j'aperçois la large façade plate d'une église. Mais pour l'instant je longe le Palatin où il y a tant de roses qui s'épanouissent ou qui boutonnent, des roses rouges et puis des roses jaunes accrochées inattendues sur les murs dénudés des tristes ruines, des roses en surprise constamment et des plates-bandes de narcisses très blancs, et mille autres toutes petites fleurs dont je ne connais pas le nom et qui, elles, semblent ne pas connaître l'hiver, comme si la saison des pluies et des gelées n'était venue qu'après les malheurs de Rome et que elles, les plantes aux âmes joyeuses, en étaient encore à vivre aux temps d'autrefois.

Il est accueillant le mont avec son église descendue jusqu'en bas pour vous prendre, jusqu'en bas, jusqu'au tapis de gazon maladif planté d'arbres eux aussi comme leurs voisins endormis pour l'hiver auquel ils doivent croire, eux que le lugubre automne a dépouillés.

Eglise de Saint-Grégoire édifiée sur la maison du pieux reclus si austère et si divin. Chaque matin des esclaves de sa mère qui demeurerait à l'Aventin arrivaient porteurs de corbeilles de fleurs et de fruits et d'une écuelle de lentilles. La douce femme elle eût voulu atténuer les rigueurs de pénitence par lesquelles son fils ruinait sa santé, car il se malmena si bien qu'un jour il se trouva à bout et dut demander au ciel comme une grande faveur de pouvoir au moins jeûner la veille de Pâques.

Il y a des vêpres solennelles : une meute d'eunuques tapie dans la tribune au-dessus de l'entrée pousse ses glapissements appuyée sur des basses de foire et des barytons de sixième ordre. O l'inferral concert ! On dirait d'une horde de satyres logée là-haut pour injurier au saint lieu. Quelle ironie pour celui que la tradition moyennageuse donne comme le créateur du plain-chant qui de fait porte son nom. En cette église n'y a-t-il pas aussi l'autel dédié aux morts, où les messes acquièrent une puissance spéciale d'intercession, et à cause de cela ne vaudrait-il pas mieux encore des chants graves et calmes au lieu de ces clameurs extravagantes ?

J'ai trouvé un abri dans la petite chapelle claire et neuve où l'on vient pour prier une vierge sombre, cachée derrière une vitre qui miroite, une madone miraculeuse. Et en face d'elle quand on se retourne : une surprise, une joie : un ancien tabernacle qu'on a remisé dans ce coin ainsi qu'une pièce de musée. C'est du marbre ; c'est du blanc éclatant où s'éjouissent des visages affinés et jolis. Anges doux et purs qu'on n'a pu voir qu'en des rêves d'au-delà, de ceux que font les jeunes filles quand la vie leur pèse et qu'elles voudraient mourir, ou dans des extases : ils saillaient légèrement de la pierre en un relief infiniment atténué. Je les regarde qui débusquent soudainement curieux et adorant d'entre des pilastres qui se profilent, s'enfoncent dans l'indécis du marbre, et encadrent la Vierge, Elle, qu'on s'imaginait vraiment belle en les temps de jadis, tient sur ses genoux l'Enfant divin. Yeux clos ; joues, sous les paupières, gonflées comme chez ceux qui pleurent et qui veillent et qui souffrent. Et ses adulateurs célestes l'environnent pieusement et en silence avec leurs bras, leurs bras mignons croisés sur la poitrine : exquis

physionomies de Toscans sous les longs cheveux bouclés, joyeuses sous les fils d'or très fin. Ailleurs dans les lanternes d'autres anges malins contemplent et prient. On les voudrait vivants pour leur parler tant on pense que doit être suave leur langage. Et comme elle était bien l'Eucharistie là derrière la petite porte de cuivre jaune, veillée par des regards si purs et si jolis ! Puis au fronton c'est une grande scène qui se développe : des foules prosternées entourent le Pontife et les prêtres en processions. C'est la prière que saint Grégoire organisa pour implorer que cessât la peste qui ravageait la ville ; et l'ange au sommet du môle d'Adrien rengaine son épée.

Je ne songeais pas, en venant, à cette délicieuse trouvaille, à cette rencontre de lumière et de paix, à cette floraison de beauté dans du marbre très vieux. Et j'ai eu la même fortune l'autre soir dans la sacristie de Saint-Marc. Je la trouvais laide l'église avec sa fausse magnificence et sa mosaïque dont les personnages sont pareils à des cadavres dressés dans leurs bandelettes, quand le custode m'emmena dans une salle obscure où ça puait le pétrole. Il alluma une flamberge à quatre mèches pour éclairer la relique d'art oubliée sous une fenêtre contre le mur. Et j'ai vu comme ici de ces beaux anges : ils avaient de larges ailes déployées, des jupes gonflées du vent qui les portait, et l'un d'eux ressemblait singulièrement à un gamin de la rue à qui je m'intéresse : pareille figure douce et fine, yeux éclos à la lumière et à la joie de ce ciel, de cette Rome éternellement si captivante, yeux tout pleins d'intelligence et de bonté et qui cherchaient la petite entrée jaune de bouton d'or du tabernacle ; mais ils étaient si attentifs qu'ils paraissaient écouter quelque chose, peut-

être la voix qui dans les sanctuaires parle toujours aux cœurs très purs. Et ils faisaient aimer, et ils faisaient prier, et ils faisaient davantage croire. Ah ! quand ces merveilles beaucoup trop oubliées se doraient à l'illumination édénique des églises, à l'heure des vêpres!...

Ce que je croyais visiter dans l'antique moutier de Saint-Grégoire ce sont les chapelles du jardin, celles qui se regardent un peu comme pour se causer. J'attends que l'office soit achevé et je demeure en tête à tête avec les jolis anges, ou je quête un autre abri contre la barbarie des chants dans ce qui fut la propre cellule du moine pontife. Dans ce modeste réduit, une niche grillée de barreaux de fer à travers lesquels on jette des sous et d'autres pièces de monnaie : c'est le lieu où dormait le saint; une mauvaise toile badigeonnée le commémore au fond pendant que sur la pierre se flétrissent deux atroces bouquets de fleurs artificielles sous la pauvre lumière d'un cierge.

Un moine blanc me conduit par le jardin où de hauts cyprès veillent funèbrement. La merveille de ces petites chapelles, ce n'est plus du marbre vivifié, du marbre qui rêve, du marbre mystiquement plongé en des admirations eucharistiques, c'est une fresque du Guide. Elle figure le supplice de saint André. Dans le fond à droite au lointain sur le sommet d'une colline, la croix qui est préparée pour le martyr, la croix en X, l'inconnu qu'est toute croix. Sa vue jette le vieil Apôtre dans la jubilation, et il tombe à genoux les mains tendues vers elle, tandis que de sa poitrine on croirait entendre sortir un cri rauque que ses forces épuisées lanceraient ainsi qu'un appel ou un salut vers le but convoité. Les brutes qui l'entourent, à force de le harceler et de le tirer

pour le faire se relever, car c'est une extase qu'il a, l'ont à peu près dévêtu, et le voilà qui va marcher comme son Maître, nu, vers la mort. Alors la brise qui passe rafraîchit sa poitrine haletant sous les soubresauts violents du cœur. Les muscles de ses jambes calmes et immobiles ne laissent pas paraître que les imprécations et les bousculades des soldats le fassent trembler. Et devant, des passants qui ne comprennent rien à cette scène : leurs yeux s'ouvrent grands et stupides lorsqu'ils entendent les paroles de ce condamné étrange : ils doivent penser que la terreur de la mort l'a rendu fou. Car il n'en finit plus de crier : « O bonne croix, ce que je t'aime!... Oui! Oui, sors-moi de ce monde et rends-moi à mon Maître!... Prends-moi! Prends-moi!... » Et le voilà la tête fixe, dans une hypnose admirable, son genou roide sur la terre.

Et par-dessus ce drame, frangeant comme un rideau le ciel, un paysage d'automne, d'arbres roux, de profils tristes dans des teintes chaudes.

*
* *

15 mars.

C'est la splendeur du matin, sa splendeur virgine, sa liesse inexpliquée, son grand ciel bleu profond, océanique. Tout reluit, et se creuse d'ombres : des arbres émergent comme des fusées de rires partout. Au loin deux petites coupoles et un clocher par-dessus tant de toits, c'est Sainte-Marie-Majeure.

Station de carême à une autre Sainte-Marie, tout au sommet du mont, église dans le retraits d'une sorte de place et enclavée dans les bosquets de la Mattei. On y flaire des encens adorables, des encens

orientaux à parfums de mille fleurs, aux saveurs de cinnamome et de cannelle, avec un arôme capiteux d'œillet. Aux portes des guirlandes de buis qui ajoutent leur parfum subtil et entêtant, et dedans, du soleil, plein de soleil sur la balustrade qui se contourne capricieusement du chœur. Sa table est couverte de fleurs dont on dirait à distance des roses : c'est un parterre de camélias, camélias blancs, camélias rouges emmêlés de violettes et d'autres fleurs encore. Mais les camélias épanouis et vivant de l'extrême joie de ce matin, purs ainsi que de la neige, dominant. Sur l'autel aussi il y en a avec les reliquaires et les cierges. Dans l'étroite confession, sur le tombeau d'une martyre avec du lierre qui descend en rubans et fleurit de son vert toute la pierre, il y en a encore des camélias, non plus arrangés, mais semés ou comme tombés en pluie ainsi que cela se faisait aux antiques festins néroniens.

Et dans le haut, sous le soleil, la mosaïque s'étale à la conque de l'abside, remplie de fleurs rouge et jaune et vert foncé, le vert des pelouses en avril et en mai. Cette mosaïque est de la même époque que celle de Saint-Marc; mais vraiment moins lamentable. La Vierge en manteau bleu très frangé d'or en tient le centre assis sur des coussins rouges. Elle présente l'Enfant divin comme le font toutes les Madones de Byzance avec le geste un peu raide et solennel à l'excès. Autour d'elle des saints ou des anges en blanc coiffés de nimbes gris bleu, s'assemblent de droite et de gauche en une pieuse cohue qui acclame, qui rêve, qui prie. Grâce à eux la scène a un semblant de vie... Sur l'arc triomphal, il y a le Christ vers lequel vient un double cortège recueilli de saints. Mais le plus beau, ce sont les fleurs, tant de fleurs, parsemées comme en dessous, faisant des

parterres semblables à ceux qui sont devant l'autel; des fleurs sur cette idéale et gracieuse colline où croissent les plus exquises fleurs de Rome, des fleurs éternellement ouvertes et écloses dans cette église où le printemps et l'été doivent précipiter à profusion les senteurs de la villa d'auprès qui enserre le sanctuaire ainsi que des bras pour une étreinte, la villa qui regorge d'orangers, de roses et d'œillets.

Les moines grecs sont aux stalles et la plainte langoureuse de leur chant passe toute pareille à une caresse. Mélodies suaves et prenantes qui vous entraînent tout d'un coup ailleurs dans le monde des âmes. O l'ineffable prière ! Les *Kyrie* saillissent remplis de voix enfantines et claires : supplication étonnante où se jette l'entière force du cœur et de l'amour ! Puis de la tranquillité atténue l'appel trop déchirant. Les enveloppantes inflexions coulent comme un beau fleuve de lait et de miel, profond. Et le célébrant, un visage de mystique, bercé par cette extraordinaire musique, tient ses yeux arrêtés sur quelque chose que je ne puis pas voir, sur un horizon d'au-delà, dans une expression d'indicible souffrance.

Et quand on agite les encensoirs à clochettes, le parfum se fait plus ardent, plus pénétrant. Et sous les chants devenus plus alertes une note grave traîne tenue par une basse. Et les grandes inclinations jusque terre accompagnées de signes de croix... Quel dommage que cette petite église va se refermer et se clore pour une année entière. La prière y est aisée, aidée par toutes ces fleurs et les arômes de l'encens d'Arabie et les cantilènes mystérieuses qui trahissent si bien l'intime secret, commun aux âmes, de la souffrance et de la douleur de la vie.

*
* *

14 mai.

Une brise fraîche qui souffle de la mer tue la chaleur torride qui pèse sur la ville. A l'extrémité d'une rue ombreuse, le vieux Colisée ébréché dessine sur le ciel idéalement bleu ses fenêtres en arcades. En un quart d'heure par des allées de grands eucalyptus jaunis et d'acacias qui sentent bon, tout blancs de fleurs, je me retrouve à l'église qui sommeille derrière ses grilles, au calme de son portique.

J'ai obtenu du cavaliere Ambrosini un billet pour la villa Mattei où je convoite depuis si longtemps d'entrer. Dès l'abord je suis saisi par les roses qui habillent la demeure du concierge... Et je voudrais dire ce qu'il y en a ici de roses et leur parfum auquel j'ai trouvé un charme particulier, plus fin, plus endormant, plus délicat que n'importe où ailleurs!

C'est encore l'heure chaude et tout fait la sieste dans la verdure, sous les tonnelles et les berceaux, et dans le couloir d'ombre de l'allée de chênes verts où des statues bordent le chemin, matrones de marbre que le lierre envahit et voile. Dans ce couloir assombri par l'épaisseur des ramilles et les petites feuilles en cuiller, rien qui révèle ceux qui ont pu passer avant moi. C'est qu'elle est comme ça la nature, tendre comme une mère, enjouée autant qu'une sœur, délicate ainsi qu'une amie, mais elle ne livre rien de ce qu'elle voit ou entend, des scènes de jeunes amours auxquelles elle sert de cadre ni des tristesses qu'elle abrite par compassion. Que de fois j'ai été reposer mon âme chez nous là-bas au pied de beaux et éternels chênes dans le

silence et la paix de la forêt. Ils levaient ma peine et je causais avec eux : quelques jours après je revenais et je les retrouvais tout pareils et eux me recevaient comme si j'avais été un autre, pour me faire mieux oublier. Et l'eau, l'eau qui fuit en palpitant, elle aussi reçoit tout et ne rend rien, avec ses jolies vagues en argent qui caquettent et courent les unes après les autres, se rejoignent et s'embrassent dans les grandes moires lumineuses. Cependant je sais par d'autres que ces coins rêveurs servirent de retraites à des idylles de princesses, puis que des pieux y vinrent pour des songeries et saint Philippe de Néri y réunissait ses disciples, discourant avec eux des choses de Dieu. Dans ce recul de la ville et de ses bruits, loin de la poussière que la brise soulève en draperie des chemins, à l'écart des foules, c'était bien un lieu pour cela, pour oublier la fièvre de la vie et jeter les yeux sur l'au-delà. C'est berceur ce calme, c'est reposant cette pénombre sous les feuilles après laquelle on devine, on sait la caresse du ciel et de l'air et des moindres choses que la lumière touche et transforme.

Et justement au bout de l'avenue il y a encore mieux : une manière de chambre séparée ouvrant sur l'indéfini de la plaine, avec un banc vermoulu, mais qui tient assez, un toit de rosiers et comme paroi du fond un marbre sculpté : un sarcophage riche et précieux, ayant des reflets d'ivoire et de nacre. Tout devant moi, les bras tordus comme ceux d'un scorpion d'un figuier d'Inde, puis au loin la porte Saint-Sébastien qui dessine dans les arbres deux tours crénelées; et avant, sur du vert, les grosses masses déchiquetées toutes roses des Thermes de Caracalla. D'un autre côté il y a la course immobile de l'aqueduc de Claude tout emmitoufflé de fou-

lards de verdure. Enfin pour finir et fermer l'espace les crêtes arrondies des monts Albains enveloppés de vapeurs bleues et sur lesquelles comme des fleurs s'éparpillent les points blancs de tant de villas où l'on prend l'air, débarrassé de la brume jaune qui les soirs d'été couvre Rome, où l'on déguste le petit vin d'ambre intransportable qui éveille l'esprit et le porte.

Près de moi, là très voisin, parmi les aiguilles vert noirâtre des cyprès, l'aiguille qu'on dirait d'or d'un fin obélisque. Des champs d'agaves olive posant dans des contorsions douloureuses leurs feuilles armées de dents aiguës. Et j'ai la compagnie d'un personnage inconnu dont le buste de marbre se hausse derrière moi, ses yeux sans prunelles n'ont pas de regard. Seulement quand je suis appuyé au sarcophage où deux terribles lions me fixent désespérément, je n'ai plus sur l'immense vide de la plaine qu'une échappée, une vue brouillée. Un chêne prodigieux et combien de fois séculaire, de peur que l'excès de la lumière ne me blesse, amène devant moi en écran une branche énorme et biscornue dont je pourrais compter les rugosités et les nœuds, et les si petites feuilles qui tremblent et bruissent dans le vent qui augmente. Il souffle même violemment et des buissons de lauriers eux aussi frissonnent avec un bruit de feuilles froissées. Très loin, très loin détaillé sur le ciel comme un minuscule temple rond au toit presque plat porté sur des colonnes et complètement isolé : c'est le campanile de Saint-Paul... Mais qui a bien pu être enseveli dans ce cercueil de pierre si finement travaillé, où dans les niches fouillées avec art et délicatesse se logent les muses ?

Partout ailleurs la féerie des roses : des roses, des roses avec leurs parfums qu'elles prodiguent,

qu'elles répandent et qui n'enivreraient pas s'ils n'étaient intensément mêlés de ceux d'orangers. Sous des pins eux-mêmes odoriférants, des roses blanches, veloutées, extraordinairement jolies ; et derrière elles un mur d'orangers embaumant, fleuris ou boutonnés à foison, puis plus bas et tout devant, à hauteur des genoux une guirlande ininterrompue de roses roses.

A l'entrée de cette allée pavoisée de fleurs, où l'on se saoule d'aromes capiteux, car au ras du sol il y a encore une plate-bande d'œillets blancs, une vasque d'eau fraîche où tombe une cascade versée par un grand Neptune paresseusement étendu, couché sur le côté dans le lierre qui le coiffe et le vêt. Et je m'arrête auprès parce que je viens d'apercevoir flottant, d'un imperceptible mouvement, des nénuphars. Oui de petites mousses vertes et sur les feuilles aplaties et nervées, le joli vase blanc compliqué au cœur jaune. Et que je les aime les gracieuses nymphes blanches qui voguent dans la joie de la lumière et le soir se recueillent, referment leurs ombrelles brodées et rentrent dans leur palais de cristal, dans les chambres aux parois limpides. Elles ressortiront au jour. Et mon souvenir encore une fois s'emporte loin d'ici, car les distances et l'exultation d'un soleil plus splendide ne tuent pas le cœur, mais l'avivent.

... C'était sur un lac dont l'eau bleue se plissait à merveille comme une étoffe souple qu'on draperait. On était tout renouvelé dans l'infinie douceur des choses. Il allait le canot placide en de larges sinuosités sous la poussée de mes deux rames, il gagnait la forêt de roseaux du fond. Une yole passa traînant à sa remorque deux de ces fleurs blanches embarquées sur leurs feuilles. Et nous arrivions au village lacustre où le rapt venait d'être commis. Ce qu'il y

n avait d'autres, des filles de l'eau, dansant un peu quand un frisson de vent les touchait. Et je me suis promené longtemps parmi elles comme un ami auquel elles souriaient. Dans le mouvement que nous mettions sur la glace toujours si paisible du lac, dans les fosses, les creux elles s'inclinaient en révérences comme de jeunes princesses et se relevaient avec une rare souplesse sur la crête de la courte vague que nous avions créée, et elles recommençaient toujours parce que la vague se renouvelait : c'était à se demander si elles esquissaient un quadrille d'ici, le chez elles. Et la beauté vespérale montait, envahissait tout : du velours chatoyant se tendait sur les flancs rugueux des montagnes qui étaient proches, et les crêtes ébréchées lacéraient le fond soyeux de l'air, rose d'un rose lavé, d'un rose mourant. Et je ne pus partir et me décider à laisser les vierges vêtues de robes de satin blanc. Et pendant que de la rame je guidais la nacelle, une main derrière moi se penchait, plongeait dans l'eau tiède et pesant sur les immenses cordons bruns qui rattachaient les fleurs au fond, à leur âme, à la vie, dans la vase d'où elles s'étaient levées, elle les tirait à nous et pour nous sans que les frêles et jeunes amies aient poussé une plainte. Et la barque s'éloigna avec toute une compagnie blanche qu'on nous admirait quand nous passions et que des yeux d'envie caressaient et cajolaient. Mais le soir ça s'étiola et le lendemain au matin mourut. Et une minute dans ma vie j'ai eu du regret d'avoir cueilli des fleurs qui ravies à l'eau qui les couvait en mère étaient devenues tristes sous le soleil de la route : il était au couchant mais trop dur encore pour elles, et elles étaient mortes sans avoir redonné à mes yeux un sourire.

Mais ce n'est pas tout. Ailleurs, un autre jour

dans une solitude plus grande et sans montagnes, solitude pieuse où des moines avaient vécu et prié et qu'on appelle dans le pays le Val Saint-Benoît. Pour y conduire, des chemins creux bordés de prunelles et de mûres ; et c'était la saison où elles sont noires et savoureuses et se laissent dérober, mais tachent les lèvres, les mûres : et j'en cueillis sur une feuille verte en guise de plateau comme un enfant. Et des surcaux s'inclinaient sur nous chargés de baies luisantes autant que du jais. Il n'y avait pas beaucoup de joie dans l'air, mais de la paix et un calme prodigieux, ce qui quelquefois est encore préférable. C'était un de ces après-midi où les arbres et les moindres plantes vivent paisibles et heureux : on croirait les entendre respirer.

J'ai eu le cœur serré parce que le vieux moutier n'est plus qu'une ferme et son église une grange, pleine de foin jusqu'aux charpentes du toit. Pourtant un rien a été sauvé. Une mignonne chapelle avec des sculptures fines en grand flamboyant où l'on saisit des courbes pieuses d'inspiration romane. Il y a des guirlandes de sapin sur les murs une fois l'année pour une messe qu'on y dit avec des ornements apportés en voiture de villages voisins. Le degré de l'autel est une pierre de tombe à l'effigie qui s'use. Et dans le couloir qui amène à ce sanctuaire et qui fut jadis de l'église, il y en a beaucoup des pierres faisant de longs pavés avec de graves gisants qui éternisent pour les fermiers indifférents et les trop rares pèlerins leur souvenir d'anciens vivants : des moines et des seigneurs d'alentour. De la lumière très atténuée descend d'exquises fenêtres qui eurent de précieux vitraux et vient éclairer au jubé les campaniles sculptés et pareils à des gerbes de fleurs. Voici deux cents ans qu'ils sont partis à

out de ressources les ermites de ce lieu ; et on oublie presque leur présence : il n'y a que des légendes à la garder, des récits apeurants de chasses nocturnes dirigées par un des ascètes de ce cloître, les vieux racontent cela. Il y a aussi pour veiller sur cette relique d'art et de foi un vieux prêtre plein l'esprit et nourri d'érudition. J'avais dîné la veille avec lui : il préparait l'histoire du Val, elle doit être parue maintenant.

Mais dans le bosquet qui entoure ces choses de respect et d'aromes en place des encens, debout sur le tapis vert des herbes, de hauts sapins attendaient immobiles dans leur bure noire que ce fût sans doute l'heure de l'office ; et comme elle ne vient plus ils tendent leurs bras en orants pour des prières que nous ne savons pas. Si je les prenais, pensais-je en rêve, pour des moines d'autrefois revenus !... Mais leur costume était blanc.

Et voici pourquoi je songe à ces beautés lointaines chez nous auprès de la vasque d'eau et dans la griserie des senteurs d'orangers et de roses. L'abandon de l'ancien officine de prières et de messes, de cette grange où l'Eucharistie eut son gîte me désolait. J'aperçus derrière le sanctuaire sur le velours pelucheux d'un petit étang des assiettes vertes où posaient des lampes blanches, des veilleuses qui étaient une lueur adorante parmi les moussures vertes. Elles brillaient sans bruit et sans mouvement, — car l'eau dormante ne se froissait à aucun souffle, — de leurs feux blancs très apaisés. Certainement c'était pour l'Hôte des temps finis qu'une main es avait allumées : c'était la réparation aux oublis les hommes et Dieu se la donnait à lui-même. Et je n'approchai bien plus près de l'étang pour mieux voir. Là au moins à cause des mousses nulle barque

ne pouvait aller : j'étais tranquille : nulle main n'irait cueillir les splendides nénuphars, il n'y aurait personne pour éteindre les mystiques veilleuses blanches, pour souffler les flammes claires qui luisaient dans le soleil.

Puis dans l'avenue des roses, d'autres rochers qui suintent de l'eau, et la glace du bassin envoie sur leur housse de fougère adianthe des reflets mouvants d'acier. Plus bas dans un pli où l'excès de cette eau se déverse, en petite cascade, il y a des plants énormes d'arums épais et vigoureux qui jettent dans le vert intense quinze cornets blancs. Et par les pelouses, des arbres fleuris violet glissent des tranches de leur fine couleur parmi tant de verdure assombries des bosquets touffus. Des sentiers montent. Des allées tracées droites, emmurées de buis frais et surplombées par l'ombrelle des pins. Des fourrés où par instants on a la surprise de tomber sur des roses qui à la moindre trouée de lumière et de ciel s'accrochent à un bout de mur ou à des troncs d'arbres. Dans les avoines sauvages trop grandes et bonnes à être coupées surgissent les palmes vertes et exultantes de vie d'un ficus : c'est une clairière. Et d'auprès, de dessous les pins noirs, par le réseau des branches tortues qui s'entrecroisent, la vue s'en va sur les thermes de Caracalla tout fêtés de soleil. Et partout des fleurs. Et partout des parfums d'orangers ou de roses.

A l'autre extrémité du jardin une allée de palmiers, et c'est encore à des roses qu'elle conduit, des roses à foison, des roses d'un rose extraordinairement joli : jamais je n'ai vu de pétales si fins, on dirait d'eux de la gaze. Et de là c'est l'Aventin qu'on découvre, l'Aventin lui aussi plongé dans le soleil.

Et dans le bas c'est la fenaison qui commence. Et

au lieu de l'eau qui chantonne en tombant le long de rocailles moussues, ce qu'on entend ici c'est le bruit de la faux qu'on aiguisse ou le souffle dur et sec du tranchant qui coupe l'herbe. Et dans le vent il court de la poussière végétale et des arômes de foin.

J'ai les yeux fatigués de ces débauches de couleur : c'en est une luxure. Je me retire dans la solitude séparée d'un petit bosquet de lauriers au bois et feuillage noir. Encore près de moi de l'eau qui parle et sur les bords herbeux des grenouilles poussent leur cri rauque et strident, leur cri d'été, leur cri qui appelle la nuit et sa grandiose paix. A mesure que le soleil baisse, les oiseaux redoublent d'ardeur, les moindres arbrisseaux prennent de la voix. Et sur tout domine la chansonnette d'un merle et la musique d'un rossignol.

Tout s'assombrit peu à peu.

Il descend sur les choses, ou il se dégage d'elles un immense calme qui repose et fait du bien. Les teintes universellement s'adoucissent. Les indéfinis cordons de roses sont plus gracieux et donnent plus de parfum quand je repasse auprès. C'est la parure des soirs pour la réjouissance de la nuit, le moment où l'âme des plantes s'exalte et redouble de vie, comme pour s'étourdir et apaiser en soi la terrible crainte de n'avoir pas de lendemain, de ne plus goûter à la joie et à la lumière. Et tous les petits cœurs d'or délirent en cette minute sous les pétales. Et les respirations plus pressées rendent plus embaumantes les haleines qui s'échappent d'entre les délicates lèvres.

*
* *

A quinze jours de là.

Dans la rue qui monte en longeant les grandes

ruines du temple de Claude et qui servent de terrasse à des jardins bien verts, des gamins cherchent par ce temps affreusement lourd à se donner des voluptés de fraîcheur : avec un barrage de sable et de cailloux ils ont arrêté l'eau qui courait vers l'égout et dans cette mare boueuse ils pataugent les jambes nues jusqu'au genou.

Villa Mattei. Les foins sont partout coupés et sèchent en tas. Leur parfum se mêle à celui des orangers. Il y a moins de roses : il en est mort beaucoup depuis ma précédente visite, et des éclosions se préparent pour demain ou après. Près de la pièce d'eau enfermée de lauriers où j'étais venu pour finir l'autre soir, le soleil brûle. Quand j'approche, des multitudes de grenouilles se précipitent affolées au milieu des poissons rouges. Des nénuphars ont fleuri où il n'y en avait point.

Le jardinier en haut d'une échelle taille les ifs. Il chante d'une voix lente et qui traîne en grasseyant comme celle d'un homme ivre : puis par instants il s'égayé, le ton s'élève avec des mélodies imprévues et qui déroutent, que je ne pourrais répéter : elles s'achèvent sur des finales allongées qui se perdent mystérieuses dans des atténuations extrêmement délicates. Est-ce de l'amour qu'il exprime ou de la douleur ? C'est tellement caressant et prenant qu'on pourrait croire l'un ou l'autre. Ça dodeline et ça berce : les fleurs elles-mêmes doivent écouter.

... Comme je revenais à la chute du jour, je suis entré à Saint Jean et Paul, l'église qui descend le mont vers Saint-Grégoire et qui passe par-dessus le chemin de grands bras pour s'appuyer sur le mur d'en face.

Dans une chapelle lointaine de moi, les religieux de ce couvent psalmodiaient l'office. Je priais dans

la solitude du calme et du vide, soutenu par l'oraison des moines qui me venait en murmure. Le sacristain m'a expulsé : c'était l'heure de fermer. Et je l'ai vu comme je descendais qui regardait dans les confessionnaux et dans les recoins de monuments funéraires pour s'assurer qu'il n'y avait personne de caché.

*
* *

Premiers jours de juin.

Au début de cet après-midi, j'étais venu avec deux amis pour jouir une nouvelle fois de cette villa des roses, et d'elles, les jolies dames parfumées de ces jardins, qui passent si parées et si gracieuses le long des chemins à l'ombre des pins et sous l'abri des orangers qui émiettent sur elles, sur leurs robes précieuses ou devant leurs pas les petites branches exquises et saturées d'aromes de leurs étoiles blanches. Mais les propriétaires sont rentrés et la porte demeure close. Et pourtant je me sentais un si intense besoin d'air, de verdure et d'ombre...

Un fiacre pour la Villa Volkonsky. Elle n'est plus sur le Coelius, elle. Elle n'est pas non plus ouverte aujourd'hui. Il faut parlementer ; mon ami présente sa carte qui porte un nom, et nous passons.

Oh ! nous ne cherchons qu'un coin frais où la chaleur ne soit pas trop aiguë ni la lumière blessante aux yeux.

Et tout ce que nous attendions, et la paix qui repose nous l'avons trouvé dans la lumière verte. Une cellule avec un plafond de feuilles et des murs de feuilles tout enfermée dans le vert avec seulement une traînée de jour blanc par l'entrée. Trois bancs : un nous suffit. Je ne saurais dire depuis

quels temps on ne s'est assis dessus. Nous l'époussetons à tour de bras sans l'approprier : il est tout couvert des petits et innombrables détritüs qui le long des jours et des nuits en toute saison chutent des arbres. Dans les moments que le vent les a laissés sans les balayer ils se sont attachés au bois comme un vernis nouveau.

Nous avons ensemble dans ce recueillement mieux cru à tant de ces choses qui sont le tout de notre vie et à la joie, celle dont nous parlions — les mêmes — en d'autres fois sur des cimes hautes en cueillant des lis rouges et des arnicas jaunes, la joie qui vient du ciel, car il n'en monte point de la terre.

Et cette ombre verte et cette illumination verte m'évoquaient des sons de cloches éparpillés dans l'air en notes isolées et argentines, conservées sur de l'eau et faisant chanter l'âme. Oui ! mon âme chante malgré la mélancolie des souvenirs qui reviennent en notre conversation, souvenirs d'êtres qu'on aime et qui s'éloignent, qu'on ne saluera plus le matin, près de qui on ne cheminera plus dans les rues fraîches...

Et une semaine après je pensais regoûter les pareilles impressions exquises. Mais je suis seul. J'erre parmi les roses rouges, les roses roses, les roses blanches, les roses crème qui pullulent le long des allées et par-dessus en berceaux. Il fait un siroco affreux. On étouffe sous la voûte des eucalyptus et des pins et dans cette chaleur lourde l'air est capiteux à respirer, trop chargé de parfums par les roses, par des buissons de chèvre-feuille, par les orangers tout constellés d'étoiles blanches et écrasant sous le poids des fruits non cueillis et qu'on prendrait de loin pour du feu recélé sous la verdure.

Même auprès du petit jet d'eau il n'y a pas de fraîcheur ; même dans le bout du jardin là où il y a moins d'arbres, où sont plantés des palmiers et de vigoureux agaves, où le vent pourrait venir, — le vent, mais il véhicule des vapeurs chaudes !

Ma lassitude s'harmonise avec celle de l'aqueduc en ruines qui se glisse et se faufile sous les arbres, enveloppé de lierre comme une chose précieuse qu'on protège ou comme une chose trop vieille et trop laide qu'on est aise de cacher. Et dans les buis et les cyprès, la tristesse du colombaire éventré tout habité par une merveilleuse végétation de fougères qui tapissent les pauvres murs ! Et cette avenue morne où la princesse Volkonsky s'est créé l'image d'un cimetière ! Des fûts de colonnes, des marbres érigés à des mémoires chères et portant des inscriptions en deux langues dont l'une est le français.

A une jeune fille, le nom est en russe : Alexandra. — « La neige a gelé la fleur naissante ! — Ici au moins le vent glacé n'atteindra pas les roses que l'amitié cultive pour elle !... » Et oui il en croît des roses et qui penserait à les voir si jolies et si fraîches dans les allées qu'elles hommagent des morts.

A une jeune fille encore. Quatre petites lignes en russe très nébuleuses... « A une sœur Elise C... Une fois elle vit notre Père dans le nuage. Il l'appelait. Elle ne tarda pas... » et dessous en français : « Elle essaya des amours de la terre ; mais elles n'étaient pas assez pures pour un ange... ! »

La suivante tout à fait cachée dans le lierre sous des branches d'arbre aussi qui ont trop poussé. « A Walter Scott. — La douce lampe de nos veillées s'est éteinte. »

En face contre un mur très bas : « A la nourrice Sophie. — Je me suis assise sur ses genoux. J'ai ca-

ressé ses cheveux blancs, et je n'ai pas connu celle qu'elle a nourrie de son lait. »

Puis de nouveau à une jeune fille, ces mots en français : « J'ai trop d'âme, disait-elle, pour vivre bien longtemps. Et à vingt-trois ans elle reposait déjà dans l'humble terre!... » Et au-dessus en russe : « A une sœur et amie, Nathalie L... — Ici tu aimais l'harmonie ; mais là-bas elle est immortelle comme l'âme... »

Tout cela vraiment est langoureux et triste. Seulement ça repose dans une telle paix, avec au milieu du sentier cette marche immobile des cyprès en file indienne, que ça devient bienfaisant sous le grand plafond bleu de là-haut. Et si proche, derrière dans un enfermement de verdure il y a tant de roses qui fleurissent pour Alexandra qui est morte, je pense, gentille bébé, et qui même l'hiver, je l'ai vu, ont donné quelques fleurs malgré la sinistre neige, un peu de neige qui était tombée sur Rome mais qui avait eu la cruauté de s'attarder sans fondre là sur le pied des rosiers plusieurs jours après que partout ailleurs elle avait effacé toutes ses traces ! Il y a tant de roses qui fleurissent pour Alexandra!...

Cependant je ne suis plus revenu à la Villa Volkonsky. Le Coelius était plus proche de moi. J'y ai découvert un vaste jardin, mais où il n'y a que peu d'arbres, celui que les ruines du temple de Claude portent sur leurs épaules. Il est au bout d'un couvent de profond silence, celui des Passionnistes, des hommes d'extraordinaire mortification qui ont en des temps tout modernes des Saints étonnants, tel ce dernier béatifié Gabriel de l'Addolorata qui quitte la vie mondaine à dix-huit ans, meurt à vingt-quatre, et se révèle après thaumaturge admirable, multipliant les miracles, les accumulant. Six années lui

avaient suffi pour accomplir et parachever en lui tous les stades de l'ascétisme et de la mystique.

Une allée sombre de chênes-verts : elle est large, d'un terreau noir, avec des bancs de pierre tout le long. Un front de cyprès sur le bord de ce jardin en terrasse. Une ligne d'oliviers gris. J'aime mieux me coucher dans l'herbe chaude à l'ombre courte des oliviers d'argent. Là-bas entre les cyprès sur les feuillages parmi lesquels s'érigent les stèles à Alexandra, à Nathalie et à Élise la berceuse, c'est la musique et le chant du carillon du Latran : ici c'est le murmure des oraisons des moines qui descend de l'église et vient s'éteindre dans les toutes petites feuilles au-dessus de ma tête. Alors je puis songer à mon aise aux nénuphars qui s'immobilisent près d'ici sur la vasque d'eau de la Villa Mattei et aux autres, à ceux qui ont languï dans une cuvette dans ma chambre d'hôtel toute une soirée et toute une nuit, à ceux qui veillent près du chœur déserté d'un sanctuaire d'autrefois, — à mon aise sous l'ombre courte des oliviers d'argent.

II

L'AVENTIN

Il sommeille dans les caresses du soleil et se berce à la rumeur sourde du fleuve ; il s'éveille au tintement de toutes les cloches des églises. Il se dresse comme ses cyprès noirs et graves. Il chante sur des mélodies d'autrefois avec ses moines, avec les blancs, avec les noirs. Il se parfume avec des profusions de roses et de fleurs d'oranger. Il voit toutes les splen-

deurs d'or du couchant ; et il repose la nuit à l'abri des hauts murs qui le zigzaguent. Il est paisible et il est doux. Il est silencieux et il est mystique.

Qui se douterait qu'une vieille malédiction pèse sur lui, parce qu'on dit qu'il fut la colline de Rémus, le funeste, le néfaste. Du moins aux origines il fut exclu de l'enceinte sacrée de la ville. Avant cela il était un repaire de brigands qui se cachaient dans ses cavernes de pierre et jouissaient de leurs prises dans ses bois de lauriers roses et blancs. La fable lui crée même une histoire presque grandiose dont le héros est un demi-dieu, Cacus : Cacus qui jouait honteusement Hercule et se garantissait contre ses vengeances en lui vomissant à la face du feu. A une époque plus certaine, il fut le parcage de la plèbe repoussée et méprisée. Des caprices politiques l'ont couvert de foules ; d'autres caprices en ont fait un désert. Au second siècle avant notre ère, il n'y avait point encore de route praticable pour y monter, et il fallait s'y faire hisser à dos d'âne.

Lui s'en console en vivant en ascète : Depuis que saint Jérôme le choisit pour y installer ses vierges et ses veuves, il n'abrite plus que des moines, des nonnes, des enfants pauvres et malades qu'on soigne. Il a cette faveur de ne posséder qu'une seule auberge, et même ce n'est pas lui qu'elle regarde, mais le Palatin, son rival.

Moi certes je ne craignais pas la réprobation qui soi-disant l'enveloppe, car je ne crois pas aux influences pernicieuses, au mauvais œil. Et pourtant que j'ai donc tardé à venir rêver dans son calme et voguer dans le flux et reflux de ses prières ! c'est que j'ignorais que dans ses cloîtres, ses églises isolées, ses chemins vides, ses jardins clos, il y eût tant de recueillement et tant d'haleines parfumées de fleurs.

On se croirait loin d'une ville ; on n'entend rien que dans sa rue un bruissement : comme de l'herbe qu'on fauche. Un homme avec un enfant travaille sur un long métier à confectionner des cordes de chanvre... A une fenêtre, presque au-dessus d'eux, des géraniums sont suspendus en grappes et font une tache gaie sur le gris de la mesure.

Par une porte en retrait d'une vigne, on a des échappées sur la campagne. Aujourd'hui la campagne, je la vois bleue avec le feston des monts Albains au bout, et plus près, la jolie dentelle de Saint-Sabas. J'aime d'ici le vieux portail de cette antique maison et sa loggia dont les fines arcades se doublent en projetant leur ombre sur le mur du fond. A gauche, des arbres se dessinent sveltes et légers, comme dans des peintures de Primitifs ombriens.

Je suis descendu par un sentier le long du mur du monastère bénédictin, et j'ai contourné le mont par son socle de verdure au bord du fleuve. J'ai passé le Ghetto et je vais rentrer dans la monotonie des rues encombrées ; mais je veux le revoir encore depuis le pont Garibaldi. La nuit vient : le Tibre est laiteux ainsi que par un clair de lune. Et là-bas, derrière le beau campanile de Sainte-Marie in Cosmedin ce sont les pins et les cyprès de l'Aventin qui se détaillent sur le ciel d'un bleu mat. Toute la colline est une masse sombre d'où l'on reçoit pourtant encore une impression de vert ; des points y scintillent comme si des vers luisants y étaient couchés, des points jaunes : les lumières aux fenêtres des couvents.

*
* * *

Lorsque je vais une autre fois à l'Aventin, je

m'achemine par le Capitole, que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu sous une telle profusion de soleil venant d'un ciel si magnifiquement bleu. Dans la joie de l'air, ses verdurees ont des aspects édeniques ; les trop vieilles statues rangées au sommet en collection de musée paraissent prises de vie, et les autres qui couronnent les palais semblent faites, modelées avec de la neige qu'on aurait pétrifiée. Par la large baie de chacun de ses deux étages la tour carrée découpe de l'azur. La façade d'Ara Cœli est comme lamée de ces très anciens cuivres auxquels l'usage et le temps ont donné une patine rare. Les loups dans leur cage se promènent allègres et se caressent entre eux du museau, sans fin.

Je jouis de cette beauté en passant sans m'arrêter, mais avec quiétude et aise, car il y a je ne sais quoi de répandu dans l'air qui prête à tout des aspects si nouveaux et qui fait qu'on trouve bon de vivre. Je m'achemine vers l'autre colline. Quand j'y suis, quand j'ai gravi la route taillée dans sa pente, les autres choses me sont cachées par ses rideaux de murs bruns. Il n'y a plus que de la lumière et du soleil. Alors on se livre à sa volupté et l'on suit sur le ciel la ligne de crête de ces murs, et elle paraît étrangement harmonieuse.

Extrême pointe vers le Cœlius : Sainte-Prisque. Une église ancienne élevée sur la demeure de cette juive convertie qui hébergea saint Paul et dont l'Apôtre parle dans ses Epîtres. C'est donc un coin de terre où il a vécu ; et je trouve qu'il est bon de vénérer ici le passage qu'il y fit. Mais c'est bien l'endroit le plus disgracié du mont et vraiment vide de charmes ; pas une fleur, pas une verdure, pas une feuille et point d'ombre. Dans le renforcement de

leux vieilles maisons, se renfrognent la façade très terne, sans cachet, étiolée, malade. Et dans le grand bonheur de tout c'est une impression singulière que celle que j'éprouve devant cette pauvresse l'église.

Elle est fermée. J'ai le courage d'appeler pour qu'on ouvre afin d'avoir au moins un peu d'abri pour prier, car la chaleur est forte.

L'intérieur est sans plus de fraîcheur ni d'attrait que le dehors. Le long de la nef, des saints se détachent assez obscurs sur un badigeon de blanc cru : on les dirait décalqués avec des procédés enfantins. Et les peintures de l'abside sont aussi vulgaires. De la tristesse m'envahit ; je sens autour de moi un désert effrayant, un désert d'âmes : il me semblerait que jamais des prières n'ont perlé en ce sanctuaire piteux aux lèvres de fidèles. Le vide m'est comme une plainte ; un appel à la justice et à l'amour de choses qui réclameraient leurs droits. Je croirais presque percevoir le gémissement de ces murs qui, ainsi que tant d'autres en des églises de Rome que je n'ai point encore vues meurent par manque d'air. La séquestration des portes toujours closes est fatale aux choses autant qu'aux êtres. L'Eucharistie interminablement célée en des temples fermés s'oublie, et ne finit-on pas peut-être par croire que ce qui l'environne est un linceul ?

Voilà la première église sans voix que je rencontre dans ma vie et la moindre de celles de nos villages ne s'en trouve jamais pareillement dépourvue. J'ai vite fait l'inventaire de tout ce que le custode m'exhibe ; et il n'y a rien qui vaille : seul le souvenir m'enveloppe, le souvenir du converti de Damas, et décidément isolé en lui, je le poursuis dans la brume immense du lointain des temps. Je lui dis que je vis

de ses promesses et de son idée, celle du Christ qu'il a livrée au monde.

Le sacriste trouve que j'ai encore trop favorablement jugé de son église : il m'emmène d'un air rusé dans un réduit qui sert à remiser les fripes de cette échoppe du culte, de ce baigne, de ce pénitencier de Dieu. Et d'un fond de buffet, il me tire un paquet soyeux, rouge : sous cette gaine fanée, un reliquaire. On ne peut rien imaginer de plus grossier que cette boîte de verre : une portion de crâne est collée dans le creux d'un coussinet de couleur passée, finie, mais qui fut rouge ; sur cet ossement si vénérable que je voudrais baiser, on a en guise de l'honorer appliqué des découpures de papier doré qui esquissent des arabesques. C'était trop peu de ridicule et de profanation : on a garni le coffret de fleurs en étoffe qui sont laides, défraîchies, déteintes, après toutes les longues expositions au jour, à la lumière qu'elles ont eu à subir. Et j'en viens à douter de la réalité de cette relique ; car enfin, ô mon Dieu, n'avez-vous pas promis aux restes de vos Saints qu'ils seraient entourés de gloire et de respect ? et voilà ce crâne qui subit le pire des sorts, manipulé sans attention par cet homme ; combien de visiteurs à qui il l'aura ainsi qu'à moi exhibé auront pouffé de rire devant cette piteuse mascarade ! Si jamais j'ai ressenti des angoisses de vide, de solitude, de tristesse amère quand, dans des soirs où le vent froid se précipitant dans des roseaux les faisait hurler à des peines de mon âme, je me trouvais honteusement débile et pauvre à l'égard de Dieu, j'éprouve ici un serrement analogue. Et je m'en vais ; j'ai peur qu'il ne me fasse voir pis encore ; je fuis de cette arrière-boutique ; le cœur soulevé par cette indécente ostension de relique. J'ai écourté ma prière aux Saints pour qui j'étais

monté; et je suis dehors, à l'air, au soleil, l'œil caressé d'horizons bleus.

J'ai quêté un abri pour ma mélancolie dans le silence d'un jardin, dans la douce paix verte de la Villa des chevaliers de Malte. Peut-être que de retrouver Dieu dans l'immense beauté des choses me rendra la joie qui m'avait pris quand je passais le Capitole. Je cherche les azalées que j'ai vues d'autres fois au rond-point, là, parmi les pelouses : elles étaient blanches comme les cimes de Sabine en hiver sous la neige. Mais ce n'est pas leur temps ; l'arbrisseau vert attend sur un socle buissonneux d'un vert plus sombre. Seulement l'absence de leur illumination claire laisse de l'ombre sur tout le reste. Au bout de la voûte de charmille une terrasse fait promontoire sur les pentes qui rejoignent le fleuve ; et on le voit au bas qui coule très jaune : trois gros bateaux avec des mâts sont amarrés à la rive, des chalands de commerce, le Tibre est trop vieux pour jamais plus porter autre chose et il est vain le projet de recréer à Rome un vrai port. Tout en face, sur un plateau de verdure, le dôme de Saint-Pierre étale son renflement gris d'olive ; et d'un autre côté, dressés sur les éloignements bleus et limpides du ciel, j'aperçois quatre cyprès debout comme des vedettes, noirs sur fond extrêmement clair.

Le soleil n'était pas couché lorsque, revenant, j'arrivais sur la croupe du Capitole. Je m'arrête à le regarder partir nous comptant un soir de plus, lui à qui les jours ne sont rien puisqu'il les fait. Une indécible paix plane dans l'immensité pure et profonde comme un abîme. Quelle lumière ! Il fait bon ouvrir les yeux grands, on dirait qu'elle va jusqu'à l'âme et l'allège. Cela coule en elle ainsi que de l'huile sur des blessures, la pauvre que tant de choses imper-

ceptibles écorchent et qui est livrée à des accès si divers de tristesse et de joie.

*
* *

Rome vivait depuis près de deux siècles quand un danger terrible sembla sourdre de l'Aventin. Dans un bois sombre dédié à la mère de Bacchus, la Sémélé, il se tramait des choses honteuses et faites d'atrocités : des vies humaines s'usaient en d'abominables et sanguinaires orgies : les hommes prophétisaient en proie à des convulsions frénétiques. Des femmes en costumes de bacchantes, les cheveux épars, descendaient en courant les pentes escarpées, plongeaient dans le fleuve des torches ardentes et par une incroyable supercherie les en retiraient allumées. Ils étaient sept mille à pousser des hurlements féroces et les plus forcenés frappaient des tambours pour étouffer mieux les cris et les appels des victimes de leurs rites, de celles qu'ils égorgeaient ou de celles qui s'effaraient sous le déshonneur de cette débauche : et ceux qui conduits à l'initiation reculaient à cause de l'horreur étaient descendus vivants dans des caveaux sombres. Les mères égarées conduisaient là leurs fils. C'était un effroyable torrent d'impudicité qui menaçait la ville. Le Sénat s'émut et fit couper la tête aux chefs de la secte. Le silence se fit sur la colline....

Des chants de moines m'arrivent mêlés à des senteurs de fleurs.

Tout le sol est encore creusé de souterrains, de cavernes dont les entrées sont dans les couvents; ils sont pleins de mystérieux détours et l'on dit que ceux qui y pénètrent n'en ressortent jamais. C'est le séjour de la mort et on y trouve des tombeaux qui

n'ont pas d'âge ni de noms. Il faut se glisser et ramper dans les galeries qui sont basses et dérouler derrière soi une corde afin de retrouver le chemin pour le retour. Et cela descend jusqu'au niveau même du Tibre...

Mais le dessus du sol combien de vicissitudes l'ont transformé. Il y eut des faubourgs plébéiens qui mirent là leur vie grouillante. Puis il y eut des venues de pèlerins, des théories de mendiants et de pauvres, de marchands. Car la déesse des miséreux et des boutiquiers, Diane avait son temple sur le bord de la colline, un temple magnifique autour duquel se déroulaient des processions.

Et le portail de ce temple est toujours debout : son magnifique chambranle de marbre sculpté n'a été ni renversé, ni seulement changé de place, et à présent il sert de majestueuse porte à une église, la toute vieille église Sainte-Sabine, une des plus antiques de Rome, puisque sa fondation remonte à l'an 435. Les Dominicains la desservent : ils ont un couvent qui ne fait qu'un avec elle, un couvent qui eut ses heures de célébrité et de fortune : les papes y venaient faire des retraites ; ils y passaient aussi plusieurs jours au moment des réjouissances du Carnaval au Testaccio, ils aimaient à cette époque, les papes, les bruits et les spectacles des foules en liesse. Des saints eurent là aussi leur résidence : saint Dominique et saint Thomas d'Aquin. On montre encore dans le jardin un oranger que l'on vénère comme un souvenir précieux ; on dit, en effet, que planté par le fondateur même de l'ordre il y a des temps, il commençait à sécher et il allait périr, lorsque soudain à la venue de Lacordaire dans ce cloître il germa une branche nouvelle, un rejeton aujourd'hui plus puissant que la branche-mère. C'est un moine

qui me guide, un Français, le père B... ; il veut bien me donner la primeur d'un livre qu'il va publier sur cette église et son couvent, le pauvre couvent tout morcelé par les confiscations italiennes, la pauvre église toute défigurée par Sixte-Quint. Elle était autrefois un chef-d'œuvre de basilique avec de beaux marbres et un pavé riche de mosaïque. La stupide Renaissance a mis tout cela à mal. Il n'aime pas la Renaissance, le Père, et je le comprends. Il la traite de « barbarie », et c'est très juste. Il n'y eut pas de pire barbarie : elle ne laissa rien subsister de ce qui ne portait pas son estampille et son cachet ; elle ne comprit rien par conséquent à tout ce qui l'avait précédée. Elle jeta éperduement son mauvais goût à la place de l'austérité et de la gravité de l'ornementation religieuse des sanctuaires. Elle accumula les non-sens. Elle prodigua ses erreurs dans la sculpture et l'architecture, elle ne connut pas le premier mot du mysticisme, étant beaucoup trop sensuelle pour cela. Et n'est-ce pas le comble de l'aberration d'avoir déshabillé les femmes dont elle peupla les églises, qu'elle coucha sur les tombeaux ou sur les architraves, en guise d'ornementation !...

Elle est toute pleine de soleil l'église. Il éclate sur les lettres d'or en un fond bleu de la mosaïque qui tapisse le mur au-dessus de l'entrée. Et sur la grande paroi claire cela dit avec une certaine gloriole l'antiquité du lieu : « Quand Célestin remplissait la charge apostolique suprême, quand premier des évêques il resplendissait sur la terre, elle fut fondée cette église..... » Le soleil, il se reflète sur les autres murailles blanches tellement que c'en est une incroyable joie, puis il y a comme des parfums de fleurs accourant je ne sais d'où, de l'autel de la Vierge ou d'auprès du tabernacle. Et les miroirs

figurés en porphyre au-dessus des colonnes, les mêmes colonnes qui servaient au temple de Diane, se mettent eux aussi à briller.

Et dans le pavement, des tombeaux, encore toujours des tombes ! Il n'y a pas un pouce d'espace sous nous qui ne soit une demeure pour un mort. Mais les pierres funéraires sont assez rares, il n'en reste que quatre ou cinq : une qui est saisissante de réalisme, le défunt est représenté en mosaïque ; et l'on dirait de lui qu'il vient de se coucher là et d'y mourir : la figure pâle s'allonge ridée et douloureuse dans le lit nuance d'ivoire du marbre. Une autre est celle d'une jeune fille qui pour demeurer vierge, pour ne pas être contrainte au mariage, s'abîma le nez, espérant ainsi en laide déplaître universellement : elle fut, dit son inscription, une hôtesse de frères prêcheurs. Mais il ne paraît pas dans le visage qui dort sur la pierre qu'elle se fût ainsi meurtrie, ceux qui l'ont ensevelie n'ont voulu livrer à ceux qui ne la connaîtraient qu'après sa mort autre chose que son exquise beauté et ses traits délicats de chaste et de vierge. Et depuis cette dalle je la regarde s'en aller dans la lumière et la joie de ce doux matin la spacieuse nef : elle défile entre la haie de ses colonnes cannelées en marbre de l'Hymette qui épanouissent à leur sommet les souples feuilles d'acanthé et portent des arcs en placage de porphyre et de vert antique. Le plafond très élevé est formé par le toit lui-même dont les fermes sont à découvert : robustes charpentes, grises de poussière accumulée.

Même soleil et même joie sur la place quand je sors. Des œillets rouges à la fenêtre où il y a une retombée de géraniums font une tache vive qui attire l'œil et fait croire à du bonheur sortant de cette mesure. Et quand on descend par cette pente raide

et caillouteuse que domine une Madone trop bleue enchâssée dans un mur brun de jardin, c'est toute la ville sous le soleil.

*
* *

Samedi, 4 mai.

Il y a toute une fête ce soir à Sainte-Sabine. Les portes sont décorées et des branches de buis jonchent le sol : cela sent fort et fait prévoir des chants et des encens.

La fête c'est pour le baptême de Joseph-Désiré. Joseph-Désiré est une grosse cloche toute blanche comme de l'argent dans son métal neuf. Au fond de l'espèce de vestibule qui précède l'église et sur lequel donne la porte de bois sculptée par des mains d'il y a quinze cents ans, la porte encadrée dans les chambranles de marbre du temple de Diane, sur trois mâts enguirlandés de buis, elle est suspendue immobile et muette, si joliment parée de giroflées roses qui lui dessinent des rubans de satin sur sa robe gris-perle. Un cardinal arrive pour elle au petit trop des deux chevaux noirs à longue queue. Un prince et une princesse sont les parrain et marraine : ils attendent agenouillés tout près d'elle. Il entre, le cardinal, bénissant d'un grand geste paternel : il prend place sur le siège épiscopal, au-dessus duquel il y a tout un déploiement de tentures rouges et blanches. Alors voilà une série de longues prières qui commencent. La cloche est lavée d'eau bénite, ointe d'huile sainte; et elle essaie son babil, son langage de cloche : elle tinte, elle tinte joyeusement. Elle est digne maintenant de remplir ses nobles et symboliques fonctions et de mêler sa voix aux mille autres qui par le jour

font éclater sur Rome des chants et qui dans les soirs égrènent les appels à la prière...

Mais ce n'est pas fini. Une procession s'en va par d'interminables escaliers sombres au delà de la clôture dominicaine. Là dans le mystère d'une cellule de moine il se fait une cérémonie qui est une étrange évocation de jours antiques. C'est une exhumation de morts. Et le caveau, c'est une armoire basse fermée de bandes d'étoffes tenues avec de gros cachets rouges. On les brise les scellés, et on sort les cercueils qui ne sont que de longues boîtes blanches de carton. Puis cela encore, ces cercueils d'un genre vraiment bien nouveau, sont ouverts. Et dedans il n'y a pas de cadavres, mais de petits paquets de papier blanc soyeux étiquetés et numérotés. Ce sont des ossements précieux, des ossements de saints, des reliques. Elles reposaient là depuis que dans l'église on a démoli l'ancien autel qui avait été leur tombe durant des siècles, et demain on les doit ensevelir dans les marbres blancs d'un somptueux autel qu'on a construit pour elles. Un long coffret de plomb, celui qui toujours avait contenu les corps est préparé sur une table. On le double d'un ample linceul de soie pourpre ayant aux coins d'énormes glands d'or. Et le cardinal prenant un à un les pauvres petits paquets funèbres les remet dans leur bière pour des siècles encore. Deux des boîtes en carton n'avaient que des parcelles et de la poussière d'os, une poussière qui, remuée, dégage un fin nuage roux qui monte ténu comme une fumée d'aromates et elle fait un voile de gaze légère entre moi et la fenêtre, entre mes yeux et le jour finissant, la dernière flambée de lumière de cet après-midi. Mon Dieu, cela, ce rien, ça me figure pourtant cinq êtres humains, cinq martyres mortes pour le Christ voici mille ans et demi!... J'au-

rais bien voulu voir le contenu des paquets : ici sans doute la tête, là les membres, ailleurs ceci ou cela des corps... Mais ce serait une profanation que de manipuler davantage ces choses, et il est meilleur que ça retourne à la tombe sans qu'on ait montré ce qu'il y avait dans les paquets enveloppés de papier de soie, comme des objets de mercerie élégante!... Et j'en emporterai avec moi de cette poussière de saints, de cette poussière rougeâtre qui doit dans une éternité qui va venir, où je serai, où je connaîtrai ceux que furent ces débris informes, qui doit briller comme une splendeur de soleil. Le cardinal en fait détacher quelque peu pour me le remettre. Le cercueil est presque rempli. On enferme avec les cadavres en morceaux et en poudre un tube de plomb qui gardera pour d'autres, d'autres qui auraient la fantaisie d'ouvrir encore la tombe dans des mille ans d'ici, le souvenir de ce qui s'opère à cette heure en le déclin magnifique d'une exquise journée de mai. Puis on parsème tout cela de grains d'encens et le voile sanglant, le voile rouge est replié, enveloppant, je pense, avec lui un peu des lambeaux de cette rare lumière orangée qui nous arrive par les deux fenêtres de cette cellule et à l'instant débordait sur les paquets en rosant le papier. Le vieux couvercle qui a déjà clôt le coffre pendant au moins un millénaire est remplacé sur l'ouverture béante et nous cache à jamais les plis soyeux du linceul rouge et ses glands d'or. Il faut plus d'une heure pour faire les soudures; un ouvrier promène sa baguette de plomb et sa lampe sur les moindres fissures, sa lampe qui fait courir une flamme bleue. Dans le plomb brûlant aux reflets d'argent le cardinal appose de nombreuses fois son sceau, figeant ainsi sur cette glorieuse bière la croix et l'alérion de Lorraine qui

composent ses armes. Ce sont eux les emblèmes héraldiques de chez nous qui vont garder dans leur caveau les dépouilles des saints. Et dans la nuit qui est presque tout à fait tombée un cortège se forme en silence, un vrai recueillement mortuaire. On descend, on emmène le cercueil de plomb sur lequel on a jeté un drap rouge. On le porte pour cette nuit dans une chapelle qui fut la chambre de saint Dominique. Il y attendra dans les fleurs la matinée de demain...

Elle est venue. C'est dimanche. Il est neuf heures. Des bosquets d'arbres quelque part, un peu partout sur le mont sentent bon. Cérémonial accoutumé à la grille verte pour la réception de l'Eminence. Il y a un évêque pour l'assister et le seconder dans ces singulières funérailles et cette bénédiction de tombe. Ils bénissent tous les deux. Puis la procession d'hier au soir se reforme et reprend sa marche, sa descente vers l'église où l'autel scintille dans ses marbres de neige enguirlandés de rubans de mosaïque faite de petites pierres de lapis et d'or, abrité d'un baldaquin en roman qui se hausse sur quatre colonnes de granit gris poli comme du marbre.

O cette procession ! La voici longue, lente éclatant en hymnes de triomphe ; elle se déroule derrière la grande mince croix de métal argenté qui la conduit. Il y a des files de séminaristes dans les fraîches « cotta », de dentelle gaufrée ; il y en a de moines, de moines en robe blanche barrée devant et derrière du scapulaire noir, de moines en robe toute blanche, blanc paille. Théorie d'abord de visages jeunes et gais. Théorie ensuite de mines austères amaigries par les pénitences ou bouffies par les perpétuelles abstinences. Et après eux, un groupe monumental, un groupe rouge. Lorsqu'il passe celui-là les gens

qui font une haie curieuse ou dévote se prosternent. Six prêtres sont revêtus de dalmatiques cramoisies; ils portent sur leurs épaules le croffret de plomb enveloppé de son long voile rouge brodé de fleurs et qui repose sur des brancards de pareille couleur. Ils n'avancent qu'à petits pas. Et derrière, en mitre d'or, vient le cardinal, puis l'évêque en mitre blanche; ils tiennent eux aussi sur des plateaux des fragments de reliques. Et il s'engouffre le cortège par le portail de Diane qui en a vu entrer d'autres moins divins et moins graves : il va, il va solennel, presque paradisiaque. Et toujours les chants, des chants de joie calme et béatifique, point ces clameurs ordinaires des fêtes d'ici, ce sont des antiennes et des hymnes grégoriennes, douces, caressantes et cela coule avec une cadence tranquille : cela fait songer aux fleuves de lait et de miel qui doivent traverser les jardins éternels...

Avec leur allure magnifique qui est pour déconcerter nos habitudes de perpétuelle précipitation et qui nous figure des fêtes d'au-delà, d'un autre monde où l'on n'est plus harcelé par la fuite hâtive de minutes et de secondes, ils sont arrivés à l'autel. La chose rouge qui dépassait toutes les têtes est abaissée, et des ouvriers en bourgerons bleus, de vulgaires fossoyeurs, l'enfouissent, le cercueil de plomb, dans le caveau de marbre trop blanc.

Suprême épilogue à plusieurs centaines d'années de distance du drame qui était un sublime poème, une divine épopée où périt la noble Sabine, épouse d'un grand de l'empire et fille d'un Hérode...

*
* *

Quand je rentre à présent dans l'église, je revois

en esprit la pauvre vétusté de ces cinq corps dans le drap pourpre aux coins chargés de glands d'or, sous les grains parsemés des aromates, et les petits paquets de papier blanc soyeux qu'on a sortis devant moi de longues boîtes en carton célées dans un bahut. Je les revois dans le cercueil sombre marqué d'armoieries d'autrefois, d'armoieries inconnues, et où dans le plomb plus neuf des soudures il y a les armes du cardinal Mathieu, la croix et l'alérion de Lorraine.

Un jour, ce mont il sera en deuil sous des nuages gris, et tout funèbre avec ses cyprès qui sembleront le parer pour une sépulture. L'église sera tendue de noir et d'or; ses colonnes cannelées seront enveloppées de noir où trancheront des bandes d'or. Il y aura beaucoup de cierges à brûler et des chants plaintifs. Il y aura les clameurs sinistres et poignantes de la Sixtine qui sera montée comme pour des funérailles de cardinal. Il y aura de la pénombre dans la nef en d'autres heures si reluisante dans le soleil... On se souviendra du baptême qui se fit ces jours derniers dans un beau soir de la cloche qui portait le nom de l'Eminence. On se souviendra de cette singulière fête qui était un ensevelissement, commencée dans l'illumination grandiose d'un couchant dont les teintes comme pour lui prêter des reflets plus précieux et plus riches, tombaient, les teintes de sanguine, sur la pourpre de l'Eminence. On se souviendra de ces choses avec de la tristesse parce que elle, l'Eminence, aura éteint tout ce qui vibrait dans son regard et éclairait sa mâle figure rude de paysan de chez nous, elle aura cessé le fin sourire familial à tant d'amis!... Je ne sais quelle mort l'aura saisie dans un lointain brumeux...

Triste en-allée des êtres qu'on aime, en-allée inévitable et que l'on appréhende davantage en des lendemains de joies.

*
* *

Près du monastère des Bénédictins. — Dans la solitude de cette petite place close de murs. — Des cyprès émergent du jardin des moines. Il y a aussi tout le couvent en briques rouges qui monte dans une incroyable paix, la paix bénédictine, la paix que sur une autre face des bâtiments un ange aux ailes déployées publie sur une banderolle déroulée. Je sais que les cloîtres sont remplis à cette saison de senteurs délirantes d'oranger et que des roses à foison s'épanouissent partout. Je n'aurais qu'à entrer pour jouir délicieusement de cela; les vestibules intérieurs eux-mêmes sont imprégnés de ces arômes capiteux comme si on les avait lavés avec des essences à base de fleur d'oranger ou de l'eau de roses.

Je reste dehors dans l'ombre. L'isolement intense de ce recoin a son charme...

Je me demande pourtant pourquoi je note ce quart d'heure passé là. J'en pourrais mettre combien d'autres aussi justement. Tant de fois je suis arrivé à cette impasse brisé, l'âme embourbée, l'esprit dans un étau, ayant pris cette colline pour refuge à cause de son silence et de sa douceur, une douceur qu'on ne peut dire, qui sort des choses, de mille choses. J'avais été saisi de cette subite et ridicule torpeur, de cette mélancolie faite d'un sentiment trop vif tout d'un coup d'être loin des êtres et des choses que j'étais à l'excès accoutumé à aimer de près. Alors j'eusse voulu ranger mes affaires d'exilé et prendre au matin suivant le train de neuf heures.

Puis presque chaque fois tout semblait dans un sourire inattendu, mais cherché tout de même : le sourire d'une chevelure d'arbre luisant dans le soleil, d'un profil sculptural de pin ou de cyprès dans le bleu vif; ou bien c'était un sourire venant de l'infini et éclairant le fond de mon âme... Toujours du moins cela ne tenait pas devant la cascade d'or des soirs, devant cette poussière en teinte de grenadier fleuri qui du Janicule, au seuil des nuits, s'envole en un tourbillon calme.

III

L'ESQUILIN

Il fait face, lui, aux deux autres monts et perpétuellement les regarde. C'est lui qui porte en son sommet Sainte-Marie-Majeure, l'église de la crèche, celle des fêtes de Noël. Elle était bien sombre depuis sans son luminaire prodigué de lustres électriques, et ses mosaïques antiques et primitives avec leurs somptueux cortèges des vieux âges étaient rentrées dans l'invisible. Et comme c'est surtout le soir vers les approches du couchant que j'y vais : à ces heures tardives il n'y a plus que l'abside à briller, et les personnages alors sont de longs fantômes noirs dressés dans la nuit d'or.

Mais toute la pente de la colline qui s'abaisse vers le Colisée ce sont des terrains interdits sans bâtisses, enclos de murs ou de planches avec des ruines entassées. A la surface, celles des Thermes de Trajan, et dessous, la fameuse Maison Dorée de Néron. Cette fantastique demeure de prince fut la hantise de mon

cerveau de collégien, et je me souviens d'avoir fermé bien des fois les yeux plusieurs minutes pour la contempler rutilant sous le soleil, les ardeurs du soleil que je rêvais déjà splendide, celui qui mûrit les oranges et épanouit les roses, me disais-je, comme dans Mignon.

La pauvre Maison D'or, ce n'est plus que peu de chose. Sa magnificence pourtant ne fut pas un mythe : seulement elle coûtait sans doute trop de sang et de pénibles destructions. Elle ne dura que le temps de celui-là qui l'avait édifiée. Après lui on rasa les étages supérieurs et ceux du bas on les combla de terre et de détritrus pour construire par-dessus, pour à jamais perdre et enfouir les souvenirs trop intimes du souverain exécré et demi-fou. Les logis couvraient ce versant de l'Esquilin et au bout c'étaient d'incroyables jardins avec, à la place du Colisée, un lac alimenté par des eaux venues de très loin et apportées par un aqueduc qui fut jeté à travers la plaine exprès pour elles. Un portique de plusieurs kilomètres de tour fermait d'une enceinte luxueuse la propriété impériale qui s'en allait jusqu'au Palatin voler ce qui restait de terre libre sur la vieille colline...

A présent, c'est une entrée vulgaire et, dans la cour qui précède l'amoncellement des pierres, des eucalyptus pleurent, toujours lamentables, leurs feuilles pancelantes : ils sentent fort. On se sent un peu perdu dans ces salles où l'on côtoie trois époques de l'histoire, car ce fut d'abord ici une villa de Mécène, l'illustre favori d'Auguste ; et puis seulement le palais de Néron ; enfin au-dessus des voûtes qui s'arrondissent extrêmement hautes, au-dessus de nos têtes les Thermes. Ces débris gardent malgré tout quelque chose de grandiose et de solennel. Et surtout ce long cou-

loir où il fait presque nuit en plein jour et en dépit de l'incomparable soleil qui fait sa fête de joie au dehors : un très long couloir étroit avec la structure de brique de ses murs à nu, comme les cadavres après les enfouissements dans le sol mettent leur squelette à découvert. Par endroits dans la courbe surhaussée de cette voûte trop élevée et qui déroute le regard il y a le trou subit d'un lucernaire par où se précipite un essai de lumière, mais qui n'atteint pas jusqu'à nous. Je ne sais pourquoi, la volonté de ceux qui ont enseveli ces choses par haine de ce qu'elles rappelaient est étrangement respectée, et malgré les fouilles, malgré l'apparence de retour à la vie ça reste caveau, demeure de mort. De l'eau filtre par cette toiture de pierre capitonée de terre, de l'eau qui tombe goutte à goutte avec un bruit clair, une chanson gaie et cadensée touchant jusqu'au fond de la petite flaque qui est sur le sol le gravier fin et très blanc. Il faut que le custode allume des chandelles pour qu'on y voie et que la visite ait un sens et nous donne quelque jouissance. Une jouissance esthétique dans cette cave, dans ce misérable souterrain, qui s'y attendrait ? Et pourtant il paraît que c'est dans ce vestibule alors ignoré, abandonné à son sort de décadence fatale que Raphaël a pris ses meilleures leçons d'artiste, celles qui l'ont conduit à nous livrer son chef-d'œuvre exquis et délicat à l'excès des Loges du Vatican. Il se glissait par les soupiraux de là haut avec une lampe et passait des heures à étudier les fresques qui y dormaient dans l'universel oubli, et il faisait sur elles des rêves, ses rêves infinis de génie et de voyant d'art. Allons-nous les voir ? Elles sont à perte de vue pour nous, si haut, si haut, et dans cette nuit !... Trois petites bougies sur un plateau de bois, deux perches ajustées l'une au

bout de l'autre, est-ce ingénieux? Voilà le moyen qu'il emploie, notre custode, pour illuminer cette cime éperdue qui recèle de si jolies pensées. La lumière monte et le berceau s'éclaire et ce qui a inspiré le Sanzio est encore là tout rose et bleu sur le stuc blanc. Et c'est peut-être un bonheur, une fortune rare que ce soit ainsi la nuit continue dans ce chemin, car trop d'air et trop de jour eussent sans doute depuis longtemps gâté, abîmé et, — qui sait? — tout à fait ruiné ces merveilles d'un art d'autrefois. Des guirlandes de fleurs suspendues, des arabesques, des volutes finement découpées servent de cadres à toutes sortes de compositions qui sont chacune un chant, une ode, quelque chose de gracieux et d'idéalement beau : une femme demi-couchée sur un divan, un lion fièrement campé et des oiseaux et d'autres femmes qui sautillent sans que leurs pieds aient un sol pour se poser ou qui sont assises à rêver ou à pleurer, car toute femme fait si volontiers l'un et l'autre; cependant il doit y avoir peu de larmes dans la vie de ce plafond : tout y est matinal et joyeux même dans cette nuit qui l'assombrit et qui se referme impitoyable sur lui à mesure que notre lumignon fait un pas en avant, même dans la lugubre tristesse de ces ruines. Il y en a long comme cela avec des régions très endommagées et quelques-unes toutes finies, tout effacées et rentrées dans le néant qui nous a ravi Dieu sait quelles précieuses esquisses. Et tout cela diffère tellement des peintures murales de partout, de celles de Pompéi même que c'est un trésor.

Hors de ce riche vestibule, dont on regrette la trop excessive pénombre, — car le gardien est pressé et il vous entraîne vite ailleurs, et, sans son aide, impossible de revenir et de s'arrêter à mieux voir —

on fait une ennuyeuse promenade par des salles aussi noires, aussi prodigieusement hautes, aussi impuissantes et aussi nues. Des salles, des salles : elles se succèdent avec une incroyable monotonie, et elles se ressemblent pour le morne vide, le silence de tombe qui renvoie sourdement le son des pas quand il y a un pavé et qu'on ne marche plus sur la terre battue comme une aire de grange. Des salles immenses de palais qui ne pouvait qu'être colossal, des salles avec les murs troués, évidés en niches de tant de dimensions et de tant de formes différentes où se logeaient des statues : les statues sont devenues de la chaux, ou celles qu'une inattendue destinée a sauvées de cette catastrophe, on les rencontre dans des musées, sans soupçonner qu'elles arrivent d'ici. Des salles qui ne sont encore qu'à moitié déblayées et où l'amas de terre entassée depuis des siècles, sans qu'aucune main l'ait remuée, ajoute encore à l'aspect de délabrement et de misère. Enfin voici une chambre à jour, il y a de la lumière qui entre, inespérée et atténuée, comme si on avait voulu préserver les yeux trop emplis de ténèbres, de l'éblouissement brusque du soleil. Sur la vaste ouverture qui rompt les plafonds, les voûtes et la nuit, il y a un filet tendu, une toile d'araignée lentement tissée durant des années et des années, une toile d'araignée verte par où le jour descend vert et apaisé, déposant son excès de soleil dans le treillis des fils ténus des plantes et les toutes fines branches des arbustes. Oh ! pourvu qu'on ne s'avise pas, à un automne quelconque, d'arracher cela qui est si beau et qui filtre si heureusement l'ardente lumière avide, trop avide de se jeter dans ce souterrain où on ne veut pas d'elle.

Mais l'oasis est petite et le séjour qu'on vous y

accorde est court : il suffit d'ailleurs. On rentre dans l'assemblage des caveaux et dans le labyrinthe des appartements vides, toujours vides et vraiment froids. On sent de l'humidité lourde qui vous tombe sur les épaules et on a hâte de revenir au dehors, à la chaleur plus saine que ce frais, réceleur de fièvre. Mon Dieu ! dire que ce fou de despote, ce sinistre cabotin de cirque, a promené sa vie orgueilleuse par toutes ces pièces où l'on n'a plus voulu habiter après lui ! Ces salles, ces infinissables salles, jadis somptueuses, jadis s'ouvrant à la lumière et à l'air par des fenêtres monumentales qui se dessinent dans les murailles, jadis encore éclairées des reflets riches de marbres précieux et de mosaïques d'or, elles ont assisté aux innombrables ribotes, aux honteuses orgies, aux débauches de cet homme qui, à la minute de sa mort, ne trouva à pleurer que la perte que le monde allait faire ! O leur silence ! O leur misère de réprouvés !

Dans un coin de la cour aux eucalyptus, près de l'entrée déjà sombre du palais funèbre, sans que rien l'indique ou le signale, il y a un très ancien sanctuaire chrétien, une chapelle qui eut son heure de célébrité, où pendant plusieurs siècles les matrones accouraient en des pèlerinages pieux. Il est dédié à sainte Félicité, cette mère de sept enfants martyrs — j'allais dire cette mère problématique, car voici qu'une école de critiques veut changer son histoire ; mais, attendons !... — et s'érige sur le lieu de sa maison ou de sa prison, on ne sait pas bien. La porte toujours close, je me la fais ouvrir par le custode. Grincement d'une clef dans une serrure qui ne fonctionne pas souvent, claquement d'un verrou qu'on tire et déception ! Je m'attendais à trouver des peintures au-dessus d'un autel dans l'abri d'une petite

niche, et plus rien. La lumière a tout fait mourir. L'autel est là, du moins ce qui a pu être un autel, et la niche se creuse encore par derrière lui, mais terne avec son stuc décollé ou émiétté. Sur les murs de brique quelques traces de peintures : du jaune, du vert, du rouge, qui font là comme une hideuse croûte, un eczéma étrange. C'est tout ce qu'on a gagné à soulever le linceul de terre peut-être millénaire sous lequel la Sainte recevait l'hommage ignoré de la peinture d'autrefois et qui retenait en elle tant de regards de vénération, de ces regards qui sont des caresses et des causes de joie pour les saints comme pour nous !

La Maison d'Or, elle finissait au bas du mont devant le Colisée, là où il y a cette moraine de ruines : maçonnerie de briques — O ce règne universel de la brique à Rome ! — de briques basanées, évidemment par trop d'âge, où s'encastrent des demi-fûts de colonnes : ce qui était les Thermes de Titus. Et sur le haut, vers Sainte-Marie-Majeure, ils devaient s'arrêter, les palais de magie, à peu près sous Saint-Martin, cette église un peu bizarre qui tourne le dos à la rue, à la place, et qui a ses yeux on ne sait où. Je me rappelle qu'elle m'a procuré une double surprise, un peu de désillusion et quelque chose comme de la joie, car ça ressemble à de la joie le sentiment que j'éprouve à pénétrer dans l'autrefois, dans le mystérieux passé, à y savourer surtout des prières finies et l'hymne délabré et morcelé des pierres qui demeurent...

C'était fête. Une place ceinte de vieilles maisons éventrées et échancrées avec, au milieu, une tour carrée, très haute, en briques rouges enfermées dans les paratonnerres, un débris assez insignifiant du

moyen âge. Dans le fond, une belle abside qui s'arrondit, brun rougeâtre, posée sur des assises de moellons énormes, elle est accostée à gauche d'un escalier de marbre qui monte à une porte encadrée de draperies festives. C'est par là qu'on entre dans Saint-Martin. A cause de l'apparence extérieure, je comptais sur une bonne vieille église, un très antique écrin comme on n'en fait plus maintenant, et puis ayant la patine de fumées séculaires d'encens et de cierges et d'innombrables prières. Non ! c'est un édifice tout neuf, en marbres clairs, trop clairs. Tout ce qu'elle a de précieux ce sont des peintures à fresques sur ses murs ; le reste est du clinquant moderne. Et, justement, elles ne disent plus rien les pauvres fresques : elles ont un air si ennuyé, elles sont dépaysées et comme gênées de faire leurs taches roses sur la muraille. Le plafond tout blanc se creuse en caissons où il y a du bleu, beaucoup de bleu ; et les balcons qui s'espacent le long de la nef sont bordés d'une ligne de feu par les lampes électriques. A l'autel du Saint-Sacrement, une Vierge rayonne dans son cadre en ignition. On chante en une atroce musique. Les fidèles, assez nombreux, sont à genoux sur les pavés. Des chapes blanches barrent d'argent le chœur et, par-dessus tout, il y a une mitre d'or d'évêque qu'on n'aperçoit pas : elle domine. Plus bas, il y a une crypte qui s'ouvre sur l'église en manière de confession. Mais, plus bas encore, il y a un reste de sanctuaire qui est peut-être la plus ancienne chapelle chrétienne de Rome.

Et la lourde porte qui ferme cela rabattue sur vous, on perd tout souvenir de l'église d'en haut. Je suis dans l'imprévu, car j'espérais quelque salle très petite et c'est immense là où je me glisse à la suite du

moine qui me guide. C'est tout poussiéreux et dans un clair-obscur qui est délicieux et convient à ravir. Le jour vient on ne voit pas d'où ; mais il vient et en grisaille, donnant aux choses des teintes de camaïeu.

D'abord un escalier large et monumental, et sous le feu d'une lampe électrique qui l'éraille, une Vierge bleue dans un ancien cadre : en face, une inscription en italien rappelle l'universelle présence de Dieu et l'on croirait qu'on va déambuler dans les vestibules d'un cloître. Et, au fait, dans la première chambre haute, très haute, voûtée, contre le mur trois religieux sont debout, rigides et immobiles, mais ce ne sont que des dalles funéraires qu'on a dressées là. Le premier déroule une longue barbe qui descend ondoyante comme un fleuve sur sa poitrine, vers ses mains serrées, jointes. L'autre est accoudé à une table avec son visage tout pensif comme s'il méditait. Le dernier, un peu flou, écarquille des yeux béants et vagues. Est-ce qu'ils nous voient ? Est-ce qu'ils perçoivent du fond de leur songerie le bruit de nos pas sur le sol ?... Ah ! mais non ! c'est vrai, ce n'est que cela : des couvercles au rebut de caveaux.

Aux retombées de la voûte, il y a aussi des figures doucereuses qui regardent, des figures dans le demi-indécis d'une fresque qui s'efface. Il y en avait bien davantage de ces personnages hiératiques quand on a mis ce sanctuaire à découvert, qu'on l'a sorti de son emmurement et de son inconnu ! Mais, comme apeurés de la violation soudaine opérée par surprise après des années incalculables de solitude et de paisible recueillement de leur retraite et sous l'invasion du jour gris qui se glissa dans cette nuit trop longue à laquelle leurs yeux étaient faits, ils se sont évaporés, en allés dans un nouvel invisible qu'on ne

troublera plus, que nul désormais n'aura puissance de dévoiler et de trahir : ils sont résolument entrés dans le néant, et si les choses ont une âme, personne ne sait où elle est...

Il n'y a plus donc que ces incertaines formes humaines à se dessiner par-dessus nos têtes, et elles aussi avant peu auront disparu. Le fragment de stuc qui, par hasard, est demeuré attaché et plaqué à la structure de briques aura fini de les porter. D'autres pièces, après celle-là, s'enfilent les unes au bout des autres, monotone défilé auquel nous assistons. Et elles jettent devant nous l'amas de leurs souvenirs, de leurs innombrables souvenirs qui sont toute leur vie à présent, toute cette survie qu'on leur laisse... à cause d'eux. Ces souvenirs de très antiques sanctuaires, ce qu'ils sont prenants ! Ils parlent ou ils chantent, et leur voix est celle des échos qui gardent en eux les paroles des cantiques depuis longtemps cessés, et j'y trouve entremêlés des sanglots, puisque toute église est un lieu où l'on prie et où l'on pleure.

O les basiliques exhumées ! J'en ai vu une sortir lentement et par degrés de sa tombe absolument insoupçonnée et livrer peu à peu, à mesure que ce réveil inattendu secouait tout son être, ses secrets, raconter ce qu'elle se rappelait d'elle-même. Elle sommeillait depuis des siècles sous les pavés d'une église plus moderne. On parlait d'elle quelquefois, mais personne ne songeait à la chercher et à l'aimer encore. Un jour, par hasard, un moine au fond d'une cave de son couvent aperçut un pan de mur décrivant une toute petite courbe : c'était isolé, ça ne servait à rien. C'est comme si la pauvre ensevelie avait crié : « c'est moi ». J'ai suivi les fouilles. Elles furent pleines de péripéties et d'anxiétés. Tantôt on disait : oui, c'est celle que nous

croyons, c'est la vieille église !... Puis un mois après les espérances s'effondraient et on se dépitait de n'être qu'en présence d'un cadavre païen quelconque. Ensuite, c'étaient des retours de joie et de confiance. On s'attendait de nouveau à découvrir l'église et l'on escomptait d'elle quelques paroles. Après, venaient des périodes de longue incertitude où l'on n'osait plus prévoir... Il m'a toujours semblé ainsi que d'arracher à l'oubli des ensevelissements des églises d'autrefois, c'était comme de retrouver au creux de la terre un cœur d'être qu'on aime, auquel par un prodige impossible il reste un peu de vie et la force de dire quelques mots qui peuvent révéler des illimités de passé...

Enfin, après tant de semaines d'effort la cave est bouleversée de fond en comble, fouillée jusqu'au pavé antique qui se cachait à six mètres du sol. Une abside est mise à jour et se dresse ample, immense, avec des peintures qui, en un rien de temps qu'elles sont dégagées s'effacent déjà. D'autres murs avec d'autres peintures se profilent, puis des bouts d'escaliers de marbre. Trois sarcophages, avec des débris de corps se sont montés dans le déblaiement. Et en remuant tout l'humus qui comblait cela, tout cet espace, on a soulevé des ossements humains et des crânes qui avaient été jetés pêle-mêle avec les marbres et les briques en morceaux. Et dans le souterrain illuminé *a giorno* par les lampes électriques ces choses si vieilles surgissent maintenant, usées, malades, débiles. On a envie de se dire que demain ça va crouler et finir pour tout de bon. Mais non ! ça tient et ça demeure. Et moi qui suis arrivé presque après le premier coup de pioche, j'ai un plaisir inouï à y rentrer, à m'y enfermer, à m'y terrer sous cette église Saint-Chrysogone où les pauvres prient.

C'est le même charme qui m'attire à Saint-Clément, à chaque fois que je puis, quand, des jours de fête, l'église basse s'ouvre et s'éclaire. Oh ! un pauvre éclairage de lampes électriques qu'on a distancées avec parcimonie dans ces grandes nefs noires. Là, quelquefois, dans l'emmêlement des piliers et des voûtes étroites, une procession de moines dominicains descend, entre, se faufile avec des chants plaintifs de litanies. Elle vient, la procession, elle vient à pas lents ; puis elle s'en retourne à la pareille allure dans l'ombre, conduite par une croix de bois et terminée par le célébrant en pluvial violet. Et sur les murs, les peintures font d'interminables récits lointains. Ce sont des messes qui s'éternisent, des funérailles qui se perpétuent dans les hymnes et les aromates : les encensoires volent sur un ciel bleu de roi, un défilé de moines avec des bannières et la croix étend une houle de têtes à cheveux roux taillés en couronne. Et les effigies du Seigneur et celles de la Madone ! Ces basiliques ne sont pas qu'un musée, un dépôt de sarcophages vides : elles restent ce qu'elles étaient jadis. Tout comme en ces temps-là, les belles images pieuses reçoivent et agréent les prières, et donnent en retour des bénédictions. Rien n'a changé !

Et ce charme étrange que je ne saurais définir, c'est encore lui que je ressens ici devant cette vitre qui protège une très précieuse Vierge contre la destruction impitoyable de la lumière et de l'air. Dans le recul de cette niche, je l'aperçois, la Vierge obscure, sur un fond blanc.

Après cela, nous voici au jour comme par surprise dans ce sous-sol. C'est une cour humide et moussue, fermée de murs antiques qu'ont exhaussés un peu inconsciemment des murailles modernes, celles du couvent des moines Carmes. Et ceci était toujours l'église

primitive : l'abside, sans doute, car dans les grosses pierres du fond où de l'eau suinte abondamment, il y a dans une sorte d'excavation un vague débris de chaise que l'on prend pour la cathèdre de saint Sylvestre. On voit très bien la naissance des voûtes qui se sont rompues et effondrées il y a un certain nombre d'années, révélant soudainement l'existence de ce sanctuaire oublié. Ce qui en subsiste protège des traces de peintures, l'extrémité d'un bras de croix rouge. Dans le sol où s'enchâssent des débris du pavé ancien, une tombe est encastrée, allongeant un corps de religieux au visage tout creusé de sillons accusés et les yeux fixés immuablement sur le ciel où il compte une à une les étoiles qui s'allument dans la nuit, où il voit arriver les matin roses, et cela sans cesse, tandis qu'il se fige dans son lit funèbre de pierre qui verdit et se brise ; mais les fissures sont bouchées de touffes d'herbe verte.

Et sur cette cour s'ouvrent les vastes baies noires et silencieuses des salles que nous venons de parcourir, où les encens fumaient avec les cierges allumés. Ce qui pourrait sembler une ruine n'en est pas. Ce qui, dans sa tristesse et son abandon d'antiquité, a l'apparence de signifier que le divin ne préserve pas des irréparables ravages, veut dire que la grande parole n'a pas traversé le monde en vain. Sur cette église disparue, d'autres ont poussé, montant à mesure que des alluvions bizarres venus on ne sait d'où haussaient le sol un peu partout. Et cette ascension, c'est une voix qui s'élève : la voix du Christ qui appelle, toute mêlée de celle de tant d'êtres venus ici depuis si longtemps avant moi et qui me pressent de répondre à l'invite divine. Je l'entends, cette voix, mieux que celle de toutes les autres ruines ; elle me fait davantage avancer dans la vie

que le vague soupir des morts du Forum et du Palatin.

... Nous revoici en haut. Complète solitude dans de la nuit et du silence. Les portes étaient même déjà closes. Une clef fait son gémissement dans trois serrures. On tire des verrous. Des gens en passant sur la place regardent, étonnés, cette église qui se rouvre après la fermeture que ses cloches avaient sonnée avec toutes les autres au moment de l'*Ave*.

*
* *

Un dieu, détenteur d'une mystérieuse puissance occulte, m'attirait et me ramena dans ce voisinage de la Basilique où se déployaient dans la pénombre des cortèges de robes roses et mauves, pas loin des salles-caveaux de la Maison Dorée, vers cette pauvre masure enfouie et poussiéreuse d'église d'autrefois. Depuis longtemps je désirais le voir, l'approcher, le connaître ici, à Rome, d'où il n'est pas, où il entra à la suite de légions victorieuses, où il s'implanta féroce, par haine, par lutte, par antagonisme, par horreur du Christ.

Seulement, le difficile était de le trouver, car sa résidence est une tombe et il y séjourne en mort, en souvenir, — comment dire juste ? — en fossile. Et j'ignorais même l'endroit exact où il se logeait, ce sépulcre. Je l'ai cherché seul, espérant m'y glisser par surprise, en soudoyant un custode quelconque. Ma peine fut vaine.

Alors, je viens de m'adresser aux savants. J'ai vu M. le commandeur Marruchi. Il m'a reçu dans un bureau effrayant où pendaient des armes de sauvages et des massues formidables, et il m'a écrit une précieuse lettre de recommandation.

Avec cela, j'arrive du Capitole où j'ai fait une

démarche auprès des membres de la commission d'archéologie municipale. J'ai eu une entrevue avec M. le chevalier Grossi, et c'est cela qui a tout décidé. Je l'aurai, mon entrevue avec le dieu, avec Mithra. J'ai cru pourtant, pendant quelques minutes, que mon rêve allait demeurer éternellement à l'état de chose irréalisable. Pensez donc, cette chapelle mithriaque en laquelle je veux descendre, gît sous un trottoir, et dans une des rues les plus animées de la ville. Il faut arrêter la circulation, lever les dalles du pavé... A l'exposé de ma requête, on a jeté les bras au ciel : c'était de la folie, il n'y fallait pas songer. Puis tout a fini par s'arranger, j'ignore absolument pourquoi. O ce pays des « combinazioni »... ! Donc ce soir, à trois heures, tout sera prêt et je pénétrerai dans la symbolique caverne qui abrite la divinité, invue, insoupçonnée de la foule turbulente qui passe au-dessus.

Mithra est un auxiliaire dans le culte du soleil, mais un auxiliaire qui prit bientôt une place principale et prépondérante. Lui personnellement est issu de la pierre. Et c'est un affreux petit gnome, que ce dieu à sa naissance : j'ai vu sa statue à un tournant de l'escalier qui mène à l'église souterraine de Saint-Clément, il est horrible et repoussant. Et cependant tel que, dans cette atroce laideur, il doit personnifier la lumière jaillissant à l'aurore de l'endroit où la calotte du firmament repose sur les hauteurs qui ferment l'horizon. Ainsi, dans les splendeurs roses et vermeilles qui glissent tout doucement les matins du sommet des Albains encore bleus dans la nuit mal dissipée, il y aurait ce petit monstre caché, présent, conduisant toute la marche radieuse de la lumière et de la joie sur le monde...

Voici maintenant l'heure de cette fameuse audience. Je m'efforce d'oublier que je m'achemine vers un caveau. C'est dans un sanctuaire que je vais entrer, un sanctuaire sous la terre.

Un trou au milieu du trottoir de droite dans la Via del Statuto, et une moitié d'homme qui en émerge et qui se défend contre une nuée de gamins qui voudraient bien, eux aussi, s'enfouir dans cette fosse inattendue. Et ils regardent très curieusement ce départ pour un voyage qu'ils ne devinent pas. Une échelle en fer tourne en spirale et cesse à l'embouchure de la grotte. Il faut bien appeler cela par son nom : Mithra recevait ses fidèles dans des grottes. Une grande porte de bois est ouverte : les grosses clefs ont eu du mal de fonctionner dans l'énorme serrure. Elles n'avaient pas servi depuis vingt ans, depuis que la rue au-dessus a été construite, depuis que cette chose-là a été mise à jour et aussitôt replongée dans son obscurité de tombeau. Quel événement pour toute la minime faune qui s'y tapit que notre arrivée ! Ce flot de lumière qui s'y jette brusquement mais n'atteint pas jusqu'au fond, quelle stupéfaction il cause sans doute aux imperceptibles vivants de cette fosse et comme il doit les aveugler ! Quelle fuite ils opèrent sans perdre une minute dans les moindres refuges de leur empire qui, en seize ou dix-sept siècles n'a été troublé qu'une fois par des visites humaines !... Et à moi comme ça me paraît tout à fait drôle de m'en aller sous ce trottoir pour voir une vieille divinité universellement oubliée et inconnue !

D'abord, une voûte, puis un premier escalier de huit marches et l'on se trouve dans une sorte de chambre assez élevée dont les murs peuvent bien remonter, si j'en juge par leur architecture, au temps

de la République. Elle est vide : il y a seulement des débris de mosaïques entassés sur la droite, de la mosaïque qui couvrait autrefois le sol, et peut-être aussi les parois et cette voûte. Ensuite le couloir devient étroit et resserré, et il semble qu'il entre dans du plus noir. Un air épais monte de là trop chargé d'humidité et de puanteurs de moisi. Et c'est curieux, je n'ai pas envie de parler, il y a comme un silence qui s'impose, pas un silence religieux, mais le silence des effrois. Dans le mur, deux niches carrées s'évident, logeant dans leur abri deux petits êtres à la trogne stupide et ridicule, jadis ces sortes de génies étaient les porte-flambeaux du lieu, les « dadophores », l'un devait porter une torche en l'inclinant, l'autre en la relevant. Ils sont en marbre blanc un peu tacheté de brun et de vert par le séjour dans la terre et dans les moiteurs de cette caverne. Cette cage d'escalier après sept marches se termine à un portique serré qui est l'accès à une salle carrée aussi et pas grande, le sol est couvert d'une boue grise et gluante dans laquelle le pied en enfonçant est retenu comme celui des oiseaux qu'on prend à la pipée. La paroi du fond est moderne et a été établie pour soutenir la chaussée qui passe au-dessus de nous : elle rétrécit sans doute le sanctuaire qui vraiment avec d'aussi piètres dimensions eût été insuffisant pour célébrer un culte. A hauteur d'homme il y a des revêtements de stuc qui sans doute fut à son heure de fortune orné de peintures, mais aujourd'hui il ne se pare plus que de bavures vertes laissées par les suintements de l'eau qui arrive sans cesse d'en haut. Des trous en forme de niches minuscules où sont les lampes de terre : il devait y en avoir douze, car tel était le chiffre sacré, les douze signes du zodiaque, le cortège éternel de la lumière et du soleil.

Seulement fêter la lumière dans cette fosse ténébreuse, asile de nuit, c'est de la dérision... Elle est très élevée la voûte qui, elle encore, avait sa signification symbolique : sur les douze misérables luminons qui tremblotaient dans les creux du mur elle était le ciel, sa calotte lumineuse, sa voûte d'église posée au-dessus du monde. Et cette pitoyable voûte, elle est noire affreusement à cause de toutes les infiltrations d'eau et cela fait un bien vilain ciel. Au mur de gauche deux consoles de marbre sculpté de feuillages portent une tablette de beau marbre vert... Je m'étais attendu à trouver une statue magnifique du dieu qui se disait le seul vaincu, et il n'y a pour le représenter que cette plaque de marbre blanc posée sur la console, ce médiocre bas-relief grand comme mes deux mains étendues ! Encore le ciel qui est signifié par la forme cintrée du sommet de ce marbre : et dans un coin le soleil irradiant cinq ou six gros rayons, le soleil que fixe un corbeau, car l'oiseau endeuillé a la mission d'apporter à la terre des lumières spéciales et plus divines ; de l'autre côté une tête de femme enchâssée dans un croissant, c'est la lune. Au milieu du tableau, le dieu se jette sur un taureau renversé, le serre de son genou gauche raidissant sa jambe gauche qui lui sert d'appui dans la lutte qu'il engage. Il a les cheveux bouclés et c'est un jeune homme, le dieu, il lève les yeux vers le ciel et ses lèvres ont un pli douloureux. Tout cela est obligé, ce n'est pas la fantaisie de l'artiste qui a sculpté ce bout de marbre. La scène du taurobole est hiératique. Mais pourtant il a quelque chose de triomphal car il est sûr de sa victoire. Son manteau court et attaché à ses épaules flotte au vent, sa tête est coiffée d'un bonnet phrygien. Son épée nue, grand coutelas de boucher est tournée vers la gorge

tendue et largement découverte de la victime : elle va y entrer et consommer le sacrifice qui doit assurer la fécondation de la terre, qui doit être une source abondante de vie. Le sang va jaillir chaud, le sang qui purifie, le sang bouillant qui filtrera par une claie et coulera sur l'initié, tapi dans l'ombre étouffante d'un trou d'où il implore ce bain dégoûtant et puant. Un lévrier se précipite furieusement attiré par la vue du sang qui a commencé de couler et par l'appât des chairs grasses à dévorer, car il doit manger la victime sacrée dont le corps ne saurait être abandonné à la pourriture commune.

Mes bougies mettent un faible jour sur cette plaque de marbre humide et trop vieille pour avoir des reflets. Et j'ai le sentiment que les adeptes de Mithra vraiment ne devaient pas avoir une foi bien vive en leur religion de boucherie : c'est d'un ridicule achevé. Comment cette chose abjecte, cette croyance sordide a-t-elle pu tenir en échec la splendide et magnifique et divine doctrine du Christ ? Comment les adorables mystères de Bethléem et l'effrayante mais saisissante passion du Calvaire ne l'ont-ils pas emporté dans la seule imagination et ensuite dans l'esprit et le cœur des hommes sur cette grotesque affaire malpropre d'abattoir ? O l'insondable puissance de Satan ! O le lutteur acharné, le rival de Dieu qui se dresse partout contre lui et aveugle pour mieux perdre !

Il est là devant l'image du dieu l'autel des immolations répugnantes et sur le marbre il traîne des débris de torches de sapin qui servirent à illuminer la dernière cérémonie religieuse de cette chapelle depuis des siècles abandonnée. Cela s'émiette dans mes doigts : c'est pourri, c'est fini, ça appartient à des temps écoulés et qui ne doivent plus revenir : c'est un passé tout à fait fermé, et je crois que jamais

encore je n'ai eu comme en cette seconde l'impression du néant, d'une chose qui ne peut revenir, qui n'a de survie nulle part...

Il fait bon sortir de cette cave où il manque d'air et secouer la boue grisâtre attachée à mes pieds. Et c'est un bien-être de se trouver rendu à la lumière à la vie qui circule et se démène ! Quelle oppression dans ce caveau ! Et quelle vilaine visite que celle à ce petit dieu-fossile !...

XIX

FLÂNERIES PAR LES RUES

29 décembre.

Un homme qui s'en va d'un pas balancé ; il porte sur son épaule un bâton et à chaque bout il y a un régime de bananes qui pend serrant les belles cornes d'or des fruits à saveur d'essence de rose. Il les crie d'un ton rauque et dur : deux pour trois sous.

Plus loin un bras au-dessus des têtes des passants brandit un paquet magnifique de roses jaunes.

Deux autres marchands ambulants ayant des corbeilles pleines de violettes me poursuivent et m'offrent leurs odorants petits bouquets à six sous.

O la jolie tache claire qu'elles font les mignonnes fleurs sur ma table parmi mes vilains livres !

*
* *

10 janvier.

La nuit descend lentement : elle assombrit déjà les bleus de l'air et rend plus fantastiques les gros nuages qui roulent là-haut, quelque part, on ne sait pas bien où dans les infinis.

La pluie qui fait rage depuis ce matin et qui la dernière nuit portée dans des rafales heurtait à ma fenêtre d'une façon obsédante a cessé. Mais le siroco

qui nous l'a amenée a apaisé le froid des jours d'avant; et ma flânerie est douce ce soir. Ce n'est pas moi qui l'ai cherchée : elle est venue à moi toute flatteuse et pleine d'invitations. Je revenais de Saint-Pierre en vulgaire tramway, une interruption du courant m'a jeté sur le trottoir.

Il est désert le pont Margherita et sans bruit. Son parapet de pierre est encore tout luisant de l'averse d'il y a une heure. Du côté de la ville on suit le sillon des quais aux perles jaunes des lampes qui semblent se toucher et faire un long collier. Mais j'aime mieux regarder la campagne avec les monts si obscurs dans l'indigo épais de la nuit. Par ici les lumières sont plus rares : elles tombent dans l'eau du fleuve et coulent jusque très profond en fuseaux d'or. Le fleuve lui, il est calme et ne paraît pas remuer : un serpent d'acier bleui. A le voir ainsi s'enfuir immobile, je repense à d'autres choses, à d'autres lieux, à une autre rivière de cette nuance ténébreuse et pareillement muette et figée, dans une semblable nuit sans étoiles. Je revois la petite ville¹ que je quittais faisant sa sieste de midi dans un peu d'ombre chaude à l'abri de son haut rocher droit. A mesure que je la laissais derrière moi et que les bruits diminuaient je sentais que ses maisons, ses sanctuaires s'assoupissaient et s'endormaient. Ils s'endormaient pour rêver à tant de jours passés.

Et moi j'allais par la route brûlée : champs arides pleins de rocaïlle, chemins creux endigués dans de la verdure saupoudrée de poussière, prairies grasses, buissons de mûres; un village dans la paix du dimanche. Je revis tout cela sur ce pont solitaire, à regarder les lumières jaunes perler dans l'eau. Et il

1. Rocamadour

me semble que c'est moins loin que je ne croyais. Près d'une baraque en planches il y a le trou rond et très profond où l'on s'engouffre par une échelle en fer ; et quand on descend, surprise des rochers que l'on frôle et qui donnent l'impression de cascades de mousses avec les grandes bavures des magnifiques fougères qui durent là et y prospèrent splendidement sans que jamais une main y touche. Et en bas lorsqu'on dégringole sur le sol pierreux en pente, on a au-dessus de sa tête un morceau de ciel bleu déchiqueté par les bords du puits et brodé par les arbrisseaux qui sont suspendus aux lèvres végétales de cette bouche formidable. Mais alors ce n'est rien, car l'émerveillement est de s'enfouir par les escaliers de bois tout mouillés dans les plis obscurs jaunis, ambrés aux illuminations électriques de la roche. J'ai cru que c'était l'entrée du Purgatoire de Dante et j'attendais que surgissent les ombres occupées dans l'ancre secret à s'épurer pour l'accès désiré en les éternelles jouissances. Rien ne parut toutefois que les moignons immobiles des stalagmites, la flore de cette vallée souterraine : germination très vieille qui ne se flétrit jamais, qui vit de silence et de nuit. Plus au fond de cet inconnu étrange, après l'invisible mais perceptible à l'oreille glissement de l'eau sur les bosses de pierre luisantes, c'était enfin cette rivière mystérieuse que m'image maintenant celle-ci qui coule sous moi.

La rivière et la berge entre deux hautes murailles farouches, apeurantes, qui fuient et cachent leur sommet dans cette impénétrable nuit : on ne distingue point la voûte qu'elles soutiennent. Et elles aussi fuient devant dans le noir avec des détours : elles fuient ainsi que l'eau sans bruit et évitent même de répéter le son de mes pas sur le sol de gravier hu-

mide. Silence et nuit... Et cette fuite encore est immobile, car si je m'arrête elle cesse, et les géantes parois se tiennent debout terribles. O ce silence et cette nuit!... Et cette fixité immuable de ces choses depuis des siècles!... Et soudain après beaucoup de marche la rivière s'élargit et s'étale en nappe lisse comme une glace. Pas un ride sur ce lac enterré où jamais caresse de brise n'a pu venir. Pas de clapotement le long de l'étroite rive : pas le moindre remous, eau morte... Et non, pourtant, eau vivante puisque réellement elle coule et s'en va, on ne sait où, surgir, sourdre, scintiller à la lumière du soleil.

En attente, il y a une flottille de barques noires, couleur de la nuit qui ne sera jamais tout à fait violée de ce gouffre : plates et larges à leur avant, car elles doivent fendre l'eau sans la contraindre à bruire, cette eau qui ne sait point parler. Elles stationnent sans amarres, appuyées seulement sur la grosse grève. Le passeur se met debout à l'arrière. Cri sec de sa palette quand il la plonge pour faire glisser dans l'ombre nocturne son bac à trois bancs, à sept places.

Les roches, ces roches muettes après leurs millénaires d'ensevelissement et de vie séquestrée, regardent passer. Elles repensent aux temps où personne n'avait pénétré ici, leur inaccessible repaire. On a troublé leur repos éternel ; on a inquiété leur sérénité de mystère, leur nuit sacrée ; elles qui peut-être n'avaient été créées que pour la nuit et le silence... Voici à présent qu'elles ne sont plus seules dans leur retraite. L'huile qui les baignait et qu'à aucun moment encore elles n'avaient sentie bouger se plisse sous le faix noir qu'on l'oblige à porter : elle se plisse comme pour sourire, et son rictus n'est-il

pas lugubre?... Et les roches austères se raidissent sans voix, stupéfiantes, terribles...

Au bout de la gorge tortueuse, une salle s'élargit élevée et lumineuse de lampes électriques : des gouttes d'eau ruissellent des parois et entrent dans la masse sans un bruit ; d'autres gouttes d'eau perlent aux voûtes et tombent sur la nappe verte avec un minuscule fracas. Cela dure toujours et fait une langoureuse chanson. Encore des gouttes d'eau qui découlent d'énormes stalactiques comme des larmes sur des joues et s'en viennent aussi finir dans l'eau verte.

Et après, au bout de cela, on reprend le chemin de la terre ferme, un chemin étroit, rien qu'une fissure dans le roc. Puis là où il s'achève, il faut regarder l'eau sombre disparaître en glissant silencieusement sur des barrages, de nombreux barrages qui hérissent le lit de la rivière comme si c'était une volonté de la pierre de retenir l'eau verte. Mais elle s'en va quand même. Avec le temps, celle qui est là et que je vois s'en sera allée dans l'insondable de l'abîme.

Soudainement au-dessus de moi la voûte s'est exhaussée et plus que jamais sauvage et farouche, s'est retirée à des hauteurs où nul ne peut atteindre. Et sous ce dôme grandiose suivi d'une nef magnifique, avec des stalactites qui pendaient ainsi que des lustres et des stalagmites qui montaient pareils à des cierges ou comme des fleurs, j'aurais voulu, mon Dieu, Vous chanter et dire quelque chose de Vous et de votre amour dans cette magnificence étalée des œuvres de vos mains, ô mon Dieu !...

Il est ainsi ce soir sur ce pont où je suis seul. Immensité noire doublée de bleu funèbre. Horizons fuyants, indécis, où je n'ai pas d'accès. En allée dis-

crête et taciturne, sans plis, sans remous que je puisse voir du fleuve. Seulement là-bas c'est l'éternelle nuit, la nuit qui jamais ne se découvrira, emmèlement de noir qu'on ne fouillera point totalement quoi qu'on fasse, prison étouffante où ne passent point les coulis vivifiants du vent. Tandis qu'ici : demain le soleil se lèvera sur cette nef ténébreuse et rien ne sera plus tel que je le contemple à cette heure. Le fleuve aura repris son éclat jaune et la bousculade de son flot. Et les lointains seront verts. Et peut-être que jamais plus les choses ne m'apparaîtront comme en cet instant, car rien n'est immuable sous le soleil : tout s'y transforme et change, et la terre ne connaît pas deux nuits pareilles ; au lieu que dans cette profondeur infernale à laquelle je rêve, accoudé à la balustrade mouillée de ce pont, la nuit depuis des milliers d'ans, depuis un chiffre incalculable de siècles, la nuit épaisse n'a jamais varié, toujours égale, toujours semblable, impénétrable...

Sur la place d'Espagne on charge les masses de fleurs, les liasses de roses qui brillent encore sous les ténèbres. On les emmène dans des charrettes et leur lit de mousse verte reste vide et béant.

*
* *

Il bruine, l'air est opaque et gris, sans transparence et presque sans lumière. Au bout du Corso tout barré de voitures, tout grouillant de monde qui va à ses affaires — ce n'est pas l'heure encore des plaisirs — on a l'impression d'un soudain élargissement du jour, d'un inattendu étalement de clarté moins mesurée, moins marchandée. C'est la place du Peuple.

C'était ça, hier. Aujourd'hui le soleil est éblouissant et la place radieuse. Telle est Rome, capricieuse et changeante autant qu'une femme : de la tristesse et de la joie presque à la même minute ; de l'allégresse maintenant, et demain tout sera sombre et pesant.

Encore une incompréhensible prière égyptienne qui s'érige là au centre, disant ses choses louangeuses à quelque crocodile ou à je ne sais quel dieu obscur, ou au soleil. O je croirais à présent bien plutôt que c'est au soleil qui accentue si magnifiquement le rose de ce granit. Je me réfugie dans l'ombre de l'obélisque juste large pour me contenir. La Porte del Popolo lourde et disgracieuse s'enlève péniblement sur du bleu intense, mais elle donne l'idée de quelque chose d'incomplet et d'inachevé. Le clocher couleur de rouille de l'église Sainte-Marie se mêle avec la verdure forte du Pincio dont les pins noirs caressent le ciel de leurs touffes épaisses. Et toute cette terrasse ressemble à un arc de triomphe colossal avec ses statues blanches sur les parapets ou dans les niches en teinte de saumon. Puis les yeux reviennent d'eux-mêmes vers le centre de cet amphithéâtre s'attacher à la barre de vieille, de très vieille pierre rose qui s'égoutte au soleil qui la chauffe, gardée par quatre lions de marbre qui vomissent de l'eau en éventail.

Des voitures en lignes attendent paisiblement que le client se présente ; et les chevaux habitués à ces interminables stations ne songent guère à piaffer. Et le Corso s'ouvre froid et sombre, horriblement triste, flanqué à son embouchure des calottes noires, écrasées, bouffies, gênantes, lambriquées de tuiles goudronnées qui coiffent deux églises, deux sanctuaires dédiés à la sainte Vierge.

Et malgré tout je pense à la nuit qui va venir avec son extraordinaire cantilène faite de plaintes isolées sorties on ne sait d'où.

*
* *

Un rassemblement. Trois hommes ~~grimés~~, poudrés, fardés, coiffés de perruques Louis XIV et harnachés d'habits de cour de ce même temps d'autrefois débitent des boniments du haut d'une misérable charrette. L'attelage est un âne qui mange un peu de paille pour prendre son mal en patience. Accompagnement d'une guitare qui sonne la ferraille.

J'aime encore mieux ces trois autres qui tranquillement s'assoient au coin d'une rue et font un concert très écouté avec violon, clarinette et l'universelle guitare.

Un peu plus loin dans la même joie du même soleil, c'est un piano mécanique qui dissèque des airs tout rieurs. Et les cochers sur leurs sièges fredonnent pour dire les paroles du chant ; de l'aise et une traînée de gaieté se répandent alentour et les garçons qui passent sifflent, et les filles rajustent un peigne, le peigne en simili-écaïl à filigranes dorées, dans leurs cheveux noirs.

Le printemps n'est plus très distant de nous ! Et tant d'autres indices encore le disent proche.

*
* *

Très curieuse cette place du Panthéon. Il y a cinquante ans un atroce repaire d'hommes vicieux et de femmes perdues, un refuge de faux-monnayeurs et d'escrocs de tout genre. Il y a des siècles le plus gracieux jardin de la ville. Aujourd'hui un rendez-

vous de gens paisibles, de paysans qui attendent l'ouverture de la Bourse de Commerce en causant de leurs affaires. Ils tirent placidement de maigres bouffées du long cigare traversé d'une paille, et se drapent, si c'est le soir, dans la pèlerine à doublure verte. C'est le seul endroit de Rome qui ait un pavé de bois ; et il paraît qu'on le posa après les funérailles de Victor-Emmanuel afin que les bruits soient amortis autour des cercueils des rois d'Italie. Il est en tous les cas avec son plan incliné le désespoir des cochers dont les chevaux quand il pleut glissent et perdent pied.

Ce matin on l'a ensablé. Des cortèges vont arriver. C'est l'anniversaire de la tragique mort de Humbert. On a fait la nuit dans le temple : depuis quinze jours des ouvriers travaillent à boucher l'orifice rond ouvert à la pluie comme au soleil qui troue la coupole de l'ancien sanctuaire du premier des Césars dont la statue y trônait sous la protection de ses ancêtres Mars et Vénus, le divinisant. Car c'est un détail d'histoire encore peu connu, que ce nom de Panthéon ne vient nullement d'une dédicace à tous les dieux, mais de ce que ces deux divinités qu'on y avait placées devaient comme conférer la qualité de dieu à ceux qui après elles y figureraient. César y vint naturellement en bonne place, puis de leur vivant même Auguste et Agrippa. Ou plutôt je me trompe : ceux-ci se tinrent jusqu'à leur mort sur le seuil, annonçant seulement leur dessein d'entrer plus tard dans les sérénités de l'Olympe.

Dans le noir, de gros cierges s'usent, emplissant l'air de fumée, et des brûlots sur d'énormes torchères de bronze achèvent d'empester de leur âcre odeur. Et le monumental catafalque s'élève, imposant et sévère, surmonté d'un coussin où reposent la cou-

ronne et le sceptre. Des monceaux de fleurs... Evidemment c'est grâce à l'obscurité qu'on n'aperçoit pas le mesquin de cet échafaudage de planches peintes ou habillées de deuil.

Un peuple de chats demeure à perpétuité dans les cases de briques, débris de je ne sais quoi des anciens thermes, et miaulent et rondent sans fin autour de l'église.



Le Panthéon est à peu près le centre du quartier universitaire. Seulement ce quartier est bien placide. Il ne faudrait pas craindre d'y loger par peur du tumulte ou des rencontres qui déplaisent. Les étudiants de la Sapience, les laïcs, vont au Corso ou dans la rue Nationale pour s'amuser et leurs monônes sont rares, leurs manifestations se massent toutes sous le balcon de l'ambassade d'Autriche. C'est la place Colonna qui en pâtit; mais les bonnes petites vieilles rues qui entourent les hauts murs bruns de l'Université demeurent uniformément paisibles. Encore bien plus mortes, celles qui rayonnent de la Minerve, de la Grégorienne ou de l'Apollinaire, où viennent les séminaristes des divers collèges pour les cours. Ils passent en files de deux, en groupes de six ou de huit, ça dépend des nations, et les nôtres, les étudiants de chez nous, qui ne goûtent pas beaucoup ces allures de collégiens s'en vont en débandade. Il y a une grosse rumeur de voix un moment, l'éclatement des costumes dans l'éternelle pénombre que font les maisons trop élevées, la fulguration rouge des Allemands, la lueur pâle des robes de moines en blanc. Puis c'est tout. Après, c'est la vie comme à l'ordinaire et comme ailleurs ;

les mêmes boutiques des mille petits commerces de partout, les fruiteries avec l'étalage des légumes au dehors et les grands fenouils ficelés, attachés et qui pendent au-dessus du reste, les « vaccheria » où l'on débite le lait au comptoir et les œufs que l'on peut gober sur place, les fromageries avec les piles de meules entassées, empilées en colonnes à la porte et d'où sortent les odeurs écœurantes qui vous suivent jusqu'à dix pas.

La seule particularité de ce quartier c'est le bouquiniste. Les libraires sont au Corso, ou place d'Espagne. Ici c'est le marchand de vieux livres ayant son magasin. Ils sont rares ceux qui s'installent en plein air. Je n'en connais que trois et ils sont si mal achalandés que c'est peine perdue de s'arrêter à les regarder : ils ont plutôt des brochures populaires, ce sont les libraires du menu peuple. Le vrai bouquiniste a sa boutique et sa devanture, et on peut y entrer simplement pour voir, comme chez l'antiquaire. Environ chaque mois il organise pendant une semaine le soir, à la sortie des cours, une vente à la criée qu'il annonce d'avance par un catalogue imprimé que des émissaires distribuent à la porte des universités : on y trouve la liste des ouvrages mis en vente avec les chiffres de la mise à prix. Invariablement ce sont, dit la brochure, des livres provenant de la riche bibliothèque d'un cardinal défunt ou de prélat de renom. Et les enchères qui parfois montent par trop, empêchent les belles affaires.

J'ai trouvé l'autre jour un recueil de poésies italiennes très mignon avec une reliure en parchemin. Et la première page portait en cette jolie langue qu'on ne traduit que si mal : *Questo gentile libretto appartiene a me caro che sono maestro Soti di sommo*

talento. (Ce gentil petit livre appartient à ce ch maître Soti de très grand talent, que je suis.) O délicieux ex-libris!..

*
* *

En flânant j'ai rencontré trois types, trois typ immuables.

Un vieux est assis au coin d'une rue sur u borne. Je passe devant lui presque tous les jours. L étal s'appuie sur son ventre, suspendu à son cou p une bretelle double. Il vend des boîtes d'allumett bougies. Et il les crie d'un ton calme toujours par les dents serrées, les lèvres à peine disjointes da son affreuse barbiche blanche de vilain caniche. C'e un seul mot court, incisif, bref autant qu'un cor mandement, lancé dès qu'on approche, et jamais n'est répété : le minimum du bluff, de la hâblerie de la réclame. Rien ne trahit l'appât au gain : pas moinde indice qui révèle la misère noire. Sûremen cet homme doit être content de son sort. Il ne vo pas et ne regarde pas l'agitation de la rue à laquel il n'a point de part, ou une si faible part — quand vient à son poste et quand il s'en retourne. Il r bouge pas plus qu'une statue. J'arrive à deux pas c lui. Voilà son appel au client, je l'attendais : *Cerini* Et c'est tout. Je suis passé. Il le répète une autr fois; mais ce n'est point pour moi : *Cerini!* c'e pour une personne qui descendait la rue derrièr moi.

Le plus curieux, c'est que je ne lui ai jamais ache une seule boîte, que je ne lui en ai aperçu vendre qui que ce soit, qu'il y a des centaines de marchand d'allumettes qui sillonnent la ville et qui courent après vous ; et pourtant il vit de son métier. Demai

il sera là, et dans quinze jours et dans un mois comme depuis des semaines et sans doute des années.

A demi-chemin, entre la Trinité-des-Monts et la Villa Médicis, tous ceux qui se promènent doivent subir un air de musique pourvu qu'il soit au moins deux heures avant l'Ave. Eh ! de la musique, est-ce donc si désagréable que ça !

Il est assis, aveugle ou demi-voyant, et sans trêve ses doigts clapotent sur un harmonium pleurnichard. L'instrument est portatif : clavier étroit et mince posé sur un support cylindrique comme un pied de table et au bas deux minuscules pédales que les pieds agitent continuellement. Toujours les mêmes ritournelles, toujours la même mesure, toujours le pareil et lamentable geignement et miaulement des anches. On l'entend de loin quand on vient, il vous suit tenacement et aigret, l'atroce petit son, jusqu'à la porte du Pincio. Un acolyte quête auprès des passants.

Avant qu'il soit le moment des défilés interminables il se place au coin de quelque rue fréquentée. Puis, à l'instant probablement jugé propice par sa longue expérience, le voici à son poste. Il y est par tous les temps, sauf peut-être les jours de pluie diluvienne alors que pas une âme n'errerait par ce chemin. On lui donne peu ; mais j'ai remarqué, c'est chaque soir les mêmes personnes : les vieilles dames, celles qui n'ont plus la vie sursaturée de joies et qui peuvent penser à avoir pitié.

O cette naine vieillotte ! Je vous présente mon troisième personnage. Une petite femme ronde, ratacinée, déhanchée, inimitablement laide, les yeux

sans cesse clignant derrière des lunettes noires. L'hiver, ses mains un peu tordues de rhumatismes semblent ne faire plus qu'un avec son *scaldino*, le petit pot en terre brune posé sur ses genoux où elle réchauffe ses pauvres articulations à l'émanation tiède des bonnes braises cachées là. Ce n'est pas elle qui va me laisser l'ennui de soulever le manteau de cuir sipesant qui masque la porte des églises!... Car c'est sous les portiques d'églises en fêtes qu'on la trouve invariablement, et dans les chômages de fêtes je crois bien avoir découvert que sa résidence était à l'entrée de Sainte-Marie-du-Transtévère. Elle ne quémande point; mais c'est bien sûr qu'elle reçoit avec reconnaissance votre aumône, et si votre charité dépasse un tant soit peu l'ordinaire, elle vous baisera dévotement la main. Elle est mêlée aux marchands de bric-à-brac religieux qui foisonnent à l'occasion des moindres cérémonies aux abords des églises. Tient-elle boutique elle aussi, et débite-t-elle ces monstres de statuettes grossières et souverainement irrévérencieuses des Saints qu'elles prétendent représenter, et toute la collection des images pieuses aux couleurs violentes? Peut-être; mais je ne sais pas bien. Ce qui m'a frappé c'est sa difformité, ses mains crispées sur le pot à braise, pauvres mains qui ont rudement souffert — on le devine à les regarder — et l'immanquable souhait de prospérité et de santé par lequel elle me salue à mes exodes des sanctuaires.

Voilà trois types d'un âge indéfinissable. Le marchand d'allumettes appartient certainement à la vieillesse. Les deux autres ont dans leurs traits du vieux et du jeune comme ceux qui ont été trop éprouvés. On les rencontre sans doute depuis longtemps aux

endroits où je les connais. Combien dureront-ils encore après que je serai parti?...

Je pourrais ajouter une physionomie aux précédentes ; et celle-là éternelle. Cocher qui sommeille sur son siège en attendant les clients et qui les laisse passer. Charretier qui dort étendu sur la pouzzolane de son tombereau et que le cheval conduit sans faillir au lieu où il doit aller. Colpoteur ayant posé sa boîte près de lui sur le seuil d'une porte et faisant profondément sa sieste. Cireur ronflant aux heures des midis à côté de sa caisse où se rangent les flacons de noir, de jaune et autres cirages et où une empreinte en relief de pied guette la prochaine semelle qui viendra se poser. Ces deux-là savent bien qu'on ne cambriole pas les miséreux...

Enfin que je n'oublie pas ce guide qui m'aborde à l'entrée du Vatican, me fait ses offres de service dont je n'ai cure, et me laisse pourtant sa carte pour des jours que... pour des jours où son aide me serait secourable. Je ne veux pas le garder pour moi seul le bristol chargé d'encre : Pascal L... — Interprète — Courrier — Guide Archeologique pour Musées et Monuments nationaux et du Vatican — Voyages économiques et Archeologiques pour l'Italie et l'Etranger — Conférences Archeologiques — Italien. Français. Anglais. Allemand. Espagnol. Portugaises. Il ne donne pas de leçons de français, heureusement ! Tout son nom, son adresse, l'Albergo où il demeure, peu importe ! C'est une race seulement que j'ai tenu à faire connaître.

*
* *

Autre personnage. — Au coin de deux rues, contre l'angle coupé d'un palais, hissé sur un socle un pau-

vre infirme. Son corps, manchot des bras, commence à ses genoux ; il est à moitié nu, mal abrité d'un mauvais lambeau de toile sur lequel on croirait voir un baudrier passé en sautoir et soutenant quelque chose qui ressemble à un fourreau. Il est muet : sa tête penchée vers je ne sais quels espaces où il regarde quand elle est vue de profil n'est qu'un moignon informe, si l'on se met en face d'elle, elle reprend des apparences humaines.

Par bonheur cette loque n'est qu'une statue. Mais cette statue a eu sa célébrité, car elle parlait. C'est Pasquin. Pasquin était un modeste tailleur de ce quartier qui avait la manie de distribuer les quolibets et les railleries à tout venant. Comme le jeu n'était pas sans profit on le continua après sa mort et ce fut cette pileuse statue qui servit. Les nuits dans l'ombre bleue avec les étoiles pour complices, mais si discrètes ! on apposait de petites affiches pleines de diatribes, de satires, de mots joyeux et plaisants sur le socle de pierre où sommeillait sans fin le nouveau Pasquin. Seulement, la nuit d'après, dans le même secret d'autres gens travaillaient à donner la réponse et le matin on la trouvait au bas d'une statue mieux portante, qui s'appelait l'abbé Louis. O ces bons divertissements d'autrefois !

Je connaissais Pasquin tout usé et tout gris dans son encoignure de carrefours ; mais l'abbé Louis je ne l'avais jamais vu. J'ignorais sa retraite, depuis des années déjà qu'il a dû se taire. Or un jour je descendais l'escalier d'un splendide palais aux côtés d'un cardinal. Il faisait sombre. La pourpre avait des chatoiements de sang dans le clair-obscur et le long manteau de soie faisait un bruit de ricanements.

Soudain un moine qui montait, un moine tout blanc avec sur la poitrine une croix rouge et bleue,

un Trinitaire se rangea pour laisser passer l'Éminence. Et la robe claire du pauvre mendiant jeta de la lumière sur le prince qui descendait. Un peu plus bas, comme on allait arriver à la cour, une statue blanche essaya le même reflet. Je remarquai alors cette statue sur laquelle je lus ces mots : « C'est moi qui suis l'abbé Louis... ».

Ce double contraste me fit songeur. Le blanc éclatant sur le rouge. Le cardinal Mathieu cohabitant avec l'abbé Louis. J'ai trouvé en effet que c'était un peu Pasquin et l'abbé Louis sous le même toit...

*
* *

Encore une flânerie...

Je suis arrivé, je ne sais par où, au pied de l'escalier qui grimpe vers la Trinité. Et je suis tout ravi d'avoir à admirer la délicieuse marqueterie des fleurs et de pouvoir flairer leur indéfinissable parfum qui sourd de tant d'essences mêlées... Comme c'est autrement joli encore que les admirables fleurs blanches et mortes étalées à la devanture de Jesurum, là sur la place ! Et comme ça a fatigué moins d'yeux que ces fines, ces extraordinairement fines dentelles qui font leur fête derrière ces vitres : pauvres yeux en qui ce travail d'une excessive application a tué la beauté et la vibrance de la vie, que de minuscules veines ont désormais rayés de fils rouges, yeux à jamais ternis, pauvres yeux ! Ces fleurs n'en ont point ni épuisé, ni fatigué, des yeux, elles qui au contraire en reposent.

Et des yeux après les fleurs j'en vois. O quelle réjouissance d'yeux ! Car ils sont là en cette douce soirée les gamins aux visages charmeurs idéalement jolis, gamins de la campagne latine : blouse de

velours bleu, culotte de velours vert, le tout affreusement râpé, les pieds chaussés de bandes enroulées de cotonnade blanche liée de ficelles, chaussure d'autrefois; il me semble que les paysans et les fils de paysans sous l'Empire et sous la République et déjà auparavant n'avaient qu'elles, oui, les mêmes. Ils gambadent, ils sautent et leur industrie ou celle de leurs parents est de courir aux passants pour leur offrir un infime bouquet de violettes ou de pensées. On ne songe guère à regarder les maigres fleurs. Ce qu'on voit sous les cheveux de jais ou blonds comme de l'or et bouclés, dans l'ovale au teint de lait, assombri, mais si peu, par le feutre obscur du chapeau, ce sont les yeux dans lesquels on se mire, les yeux d'un velours qu'on ne peut rendre, qui cause une impression indéfinissable, noir profond, je suis tenté de dire infini, car il éveille des infinis divins de beauté et de pureté, des yeux où l'on se perd, où resplendit la vie, l'enfance, la noblesse déjà fière, la poésie et cela sans une ombre même passagère.

En voici un qui se dépêche vers son « client » lui vendre, le prix d'une aumône, deux secondes du spectacle de sa grâce ravissante. Ce que je lui vois faire — ô très ingénument et sans pose — me révèle presque encore plus d'âme fraîche et tendre que ses yeux. Je pense que tout à l'heure un prêtre lui aura donné une image de saint; il la tient dans sa main, et tandis qu'il se précipite en tendant à bout de bras son bouquet il la baise l'image, il la baise sans arrêter...

O la sublime et jolie chose que j'ai vue ce soir en flânant.

*
* *

A un coin de la rue un ânon habitué du quartier

grignotte sur le trottoir des feuilles vertes de chou qu'on lui a jetées en pâture près d'un étal de fruitier. Il bâfre très placidement mêlé aux gens qui assis ou debout aux portes des boutiques allongent leurs conversations sans fin. Un peu au delà je la trouve rayonnante et superbe la vieille matrone marchande de douce-amère. Elle était déjà là, tout à fait au même lieu en hiver quand il faisait frisquet. Et je me souviens qu'un jour de violente et glacée tramontane elle était enfouie derrière de montueuses corbeilles de chicorée sauvage, et emmitouflée dans des châles de laine, on ne lui voyait plus que le nez et deux petits trous noirs où quelque chose d'humide brillait, ses yeux. Elle ne bouge pas. Elle semble sans trêve satisfaite, et muette elle attend ses clients.

... Sur la place du marché aux fleurs, tous les matins c'est grand déballage, et dans la bonne lumière caressante d'avant midi c'est vraiment exquis de passer là : tant de senteurs mélangées, et quel damier de couleurs ! Et puis les figures éjouies des ménagères ! Tourner un peu autour de cela vaut bien retarder de quelques minutes mon entrée au palais Farnèse. Comme ils vont me paraître charmants après cette provision de joie que ramassent mes yeux les chats qui habitent le second étage de l'ambassade et qui minaudent si gentiment pour être flattés ; mais elles seront tristes les vastes salles toujours sombres et si élevées dans l'air qu'il y a toujours, je me demande même comment, un brin perdu de vent à en secouer les fenêtres. Et comme ce sera drôle le profond silence de cette bibliothèque succédant pour moi au bruissement de cette petite multitude !... Au lieu de ce barioleage mouvant je n'aurai plus que celui immobile des livres, — et encore la plupart ont un dos de parchemin, — et la pelisse luisante des chats juchés à dor-

mir sur les échelles, sur les sièges, un peu partout... O les grandes salles nues où il fait pourtant si bon travailler et chercher, les salles hautes de sept mètres terminées au bout, sur un angle du palais par le sanctuaire rose et plein de pensée où c'est le savant prélat qui se tient, à son bureau où il y a sans cesse un extraordinaire labeur préparé, ou dans l'embrasure d'une fenêtre pour en moins perdre de la fraîche et délicate splendeur du matin, avec un pupitre devant lui portant des in-folios. Je n'oublierai jamais la première entrevue que j'eus avec lui : la superbe et vigoureuse primevère qui fleurissait sous son regard et un des chats pelotté près de son bras, ses chaussons noirs troués et laissant passer la laine blanche de leur fourrure, sa singulière calotte grecque, et surtout sa figure vivante, parlant toute seule, disant mille choses aimables, mais prête à de terribles ripostes d'ironie : on saisit cela à certains plis qui ont éternellement quelque chose de légèrement moqueur, de la moquerie au repos ; et puis ses yeux qui ont l'air de déceler une perpétuelle fête de l'esprit... Comme il me reconduisait, il y avait sur le passage un beau chat noir sur le sommet d'un meuble. Un imperceptible mouvement de corps du prélat fut une invitation : le chat se laissa choir faisant tinter le grelot pendu à son cou et s'installa deux pattes sur l'épaule droite, deux sur l'autre épaule. Et il s'en allait le grave historien tout rayonnant avec cette bizarre calotte noire à quatre boutons, ses pantoufles malades d'hernies et, en collier, son heureux chat qui arrondissait de bonheur son dos...

J'erre à présent dans le joli dédale des boutiques qui se pressent et qui s'offrent souriantes à la foule affairée et grouillante des femmes du peuple. Giordano Bruno, le fameux moine dont le nom groupe les

partisans de la Révolution religieuse, sinistre dans sa robe de bronze noir verdâtre, avec sa face boudeuse sous son capuchon obscur, domine de sa stature droite, rigide, droite, la surface houleuse des toiles jaunes et sales qui abritent les fruits, les légumes, les poissons. L'odeur délirante des paquets de branches de lis se jette dans du vent qui se lève et s'y confond avec les senteurs amères de la mer fraîche et les parfums subtils des petites fraises de bois. Une vieille toute ridée me croise, les yeux ternes mâchonnant le coin du mouchoir jaune posé en pointe sur sa tête.

... Ailleurs. Une autre femme descend la rue devant moi : jupon bleu fané, corsage tirant au rouge, fichu de laine jaune à franges couvrant les épaules et le dos jusqu'à la taille. Elle marche à petits pas portant sur sa tête une longue caisse fermée qui se décline suivant la même cadence. Par la fente du couvercle sur trois côtés des rubans de dentelle s'enfuient et se déroulent : dentelles bon marché vendre à tout venant. J'en aperçois pourtant de très fines, dentelles au fuseau faites par des mains de peuple pas avides de gain : il suffit qu'on vive.

Et dans tant de joie qui tombe du ciel dans les rues et qui ferait prendre par endroits l'agitation de mille couleurs diverses pour un parterre de fleurs sous le vent battant les hautes tiges, il donne une note discordante le vilain décor qui se présente chaque deux ou trois minutes de chemin. La bonne vieille ville de Rome, elle était trop d'autrefois, trop moyennageuse pour subsister. On eut pu construire comme on fit à Strasbourg par exemple une ville neuve à côté de l'ancienne, et aux Prati les champs jadis labourés par Cincinnatus assuraient de la place pour un immense essor. Cette idée n'est pas venue

ou n'a pas été agréée. On a laissé toute cette région des bords du Tibre aux casernes, au peuple et aux petits bourgeois. Ce qu'on a voulu c'était la ville d'autrefois, Rome elle-même : il n'y a pas deux Rome... Alors voilà la ville qui s'échancre, qui s'entame un peu dans tous ses quartiers. On troue dans la masse des maisons pour des rues nouvelles. On rase de très antiques édifices. On coupe des jardins. C'est un spectacle commun désormais que les demeures éventrées, tranchées par moitié et étalant des morceaux de chambres, des fragments d'appartements, les tapisseries sont encore aux murs, déteintes par les pluies et trop de détails de la vie abritée là-dedans il y a quelques années apparaissent au dehors ; ça a un aspect extrêmement lamentable. Et c'est affreux. Les verdure s'y mettent et essaient de la végétation dans les failles où le vent a pu porter un peu de poussière et de graines.

On crée des rues larges. C'est bien, mais par la chaleur torride qui commence à venir, où trouverait-on un reste de fraîcheur ? O la physionomie de Rome qui s'en va, comme je vous regrette ! Oui, je regrette jusqu'aux quais du Tibre. Il eût mieux valu lui garder son air de ruisseau boueux, renoncer à des allures orgueilleuses de fleuve et conserver les rives de toujours. Je l'ai vu, ce vieil état de choses, sur une splendide gravure, dans une des salles du Capitole, où la Commission d'archéologie fait languir ceux qui viennent lui présenter des requêtes. Eh bien ! Rome, c'était comme à Venise. Les maisons tout le long du Tibre plongeaient à même dans l'eau. Il n'y avait pas de berge. Il n'y avait rien. On ouvrait sa fenêtre et sa porte sur le courant jaunâtre.

O les époques finies et la banalité moderne !

... Quand je rentre dans ma chambre, des parfums

de roses qui m'accueillent et ceux d'un lis qui commence seulement à s'ouvrir. Il m'a été donné avant un départ.

*
* *

Je suis à rôder aux alentours du théâtre de Marcellus.

La place plébéienne par excellence, la place Mortanara est, comme à l'ordinaire, encombrée de gens du peuple, de voitures et de boutiques. Des hommes des ouvriers de la campagne n'en pouvant plus de lassitude et de fatigue après cette journée de chaleur accablante, la chemise ouverte, sont assis en ligne serrés les uns contre les autres : la plupart ont une fourche de bois à deux dents posée auprès d'eux. Il en a d'autres appuyés seulement au rebord de la fontaine moussue, et d'autres encore restés debout et formant des groupes. Joignant les deux principales rues, un chenal demeure libre pour la circulation. De longs chars à vin, très bariolés de bleu, de vert et de jaune attendent le moment de partir pour une osterie quelconque ou pour quelque bourg de Castels. Des femmes vieilles ou jeunes — ça ne se voit plus sur leurs traits fanés par la misère et le soleil qui fait périr les fleurs — vont et viennent à des préparatifs que je ne devine pas : elles ont le costume de la campagne, le corsage clair, le corset extérieur, le foulard jaune à franges plié sur la tête. Tout à l'heure, les hommes arriveront et ensemble on regagnera la cabane où l'on habite dans un coin des champs et que l'on possède à soi, ou bien ce sera pour rentrer dans cette sorte de cité dangereuse de lubricité où un entrepreneur loge en promiscuité des révoltantes filles, garçons, hommes, femmes qui, le

matins, se louent par son intermédiaire pour un travail de la journée : dernière forme de l'esclavage antique.

Dans la petite rue qui débouche sur la place, j'ai presque peur de cette formidable masse noire, horriblement noire et sinistre du théâtre de Marcellus, un monument païen qu'on n'a pas encore arraché à la vie parasite qui s'y est accrochée. Au second étage, trois colonnes d'ordre ionien sont intactes, c'est à peu près tout : le reste est irrémédiablement endommagé; les autres colonnes ne sont plus que quelque chose d'informe faisant saillie sur le mur et qui me rappelle assez les corps pétrifiés retirés des fouilles et des décombres à Pompéi. Dans le bas, au niveau de la chaussée, une douzaine d'autres ténébreux et enfumés ont ouverture sur la rue : une baie de deux mètres de large et de trois de hauteur qui est l'arcade des anciens portiques du théâtre. Par là arrivent la lumière, l'air à la maison cachée derrière les vieilles pierres énormes. Ce sont des aspects de bouges, et chaque habitation se précède d'une échoppe, commerçants sans enseigne.

Un autre jour. Cinq heures. Encore des hommes étendus à terre qui somnolent ou causent. La chaleur est dure. A l'étalage d'une fruitière, des cerises en plein soleil pourrissent et des mouches en tourbillons bourdonnent alentour.

Plus loin. Place della Bocca della Verità. Au fond, contre un remblai qui soutient le quai du fleuve, le petit temple rond aux colonnes ébréchées ne projette sur le sol desséché qu'une ombre très courte. Son vilain toit semble fumer comme si, au dedans, on brûlait toujours de l'encens à la divinité. Sur cette place dévorée de soleil, un gamin passe poussant une

charrette; pour tout vêtement, il a un pantalon, et son torse est tout bruni de soleil et de crasse.

Dans le vaste ciel bleu, la lune vaporeuse, guettant la nuit, flotte comme les bulles de savon que les enfants font pour s'amuser...

Sept heures. Jamais la place Montanara n'a été autant animée, si couverte de monde. Dans tous les coins et le long des maisons, hommes, femmes, enfants d'une dizaine d'années sont couchés sur le sol, entassés et assoupis de fatigue et de chaleur. Des hommes, autre part, assis, la chemise bâillante découvrant leur poitrine luisante de sueur. Une gamine et un garçon, assis pensifs et silencieux, tous deux flétris trente ans trop tôt : ils ont l'air harassé sous leur masque sans expression et tout rissolé. Le milieu de la place fait songer à un campement de Bédouins : entassements de sacs où des hommes et des femmes encore sont assis ou étendus, des filles refont un brin de toilette et réajustent sur leurs épaules le foulard jaune ou rose. Toute cette multitude est tellement serrée, pressée, qu'on a peine à se faufiler dans ses rangs. Il faut surtout faire attention de ne pas écraser en passant les pauvres pieds nus, de ne pas trébucher dans les jambes allongées et dans les manches de fourches, les fourches en bois à deux dents.

Une nouvelle fois, je traverse cette place. Il est cinq heures du matin. Presque autant de gens que les soirs. Ils dorment. Ils ont passé la nuit là. Ils dorment sur les ballots amoncelés. Dans la courte rue qui va vers Saint-Nicolas-in-Carcere, ils sont amassés les uns sur les autres, ces miséreux, hommes, femmes, enfants, et ils sont étendus à même le pavé. Et à onze heures, quand je reviens de Saint-Paul,

tous sont encore là à sommeiller, on dirait de morts dans une épidémie. Les visages sont mats de sueur sèche, la bouche bée. Cependant quelques-uns se sont levés ou sont venus d'ailleurs pour se louer, bêtes dociles attendant un maître.

Vilain spectacle qui me soulève l'âme et me donne envie de pleurer...

Et dans la soirée, je viens de m'aventurer dans des quartiers où je n'avais pas encore pénétré, vers l'église San-Salvatore. J'ai retrouvé la même horrible plèbe pauvre et repoussante. Je me fourvoye dans une impasse atrocement noire et puante. Des femmes travaillent assises devant les portes et elles me regardent curieusement aller. Des jeunes gens sont allongés par terre, le dos dans la saleté. Ils taquinent des gosses demi-nus qui se roulent voluptueusement dans les ordures et dans toutes sortes de détritus qui pourrissent. Ce n'est pas cela qui pourrait les épouvanter, ils sont si crasseux ! Et l'écœurante odeur qui traîne par là ! La rue voisine se complète d'une voûte de linges qui égouttent et qui sèchent. Dans les *trattorie*, hommes et femmes boivent le vin blanc. Et universellement, les pieds nus qui ne sont pas lavés souvent. Un gamin de dix ans est étendu le long d'un mur dans des pissats de chiens. Il dort. Sur ces maigres jambes hâlées couvertes de poussière, une foule de petites taches noires : des mouches qui boivent sa sueur et s'endorment repues sur lui qui sans doute a faim.

*
* *

... Toujours les Madones au coin des rues, dans les carrefours, au fond des niches sur les façades de maisons. Elles sont en porcelaine ou en faïence

peinte, petites Vierges sur fond bleu dans la manière de Luc della Robia; ou bien ce sont des peintures sous un verre, ou même simplement de vulgaires chromos entourés de quelques fleurs criardes en papier. Elles vivent ou elles sont mortes : c'est-à-dire que leur glace, lavée, appropriée, les laisse paraître, et une lampe brûle devant, une veilleuse ou une ampoule électrique. Ou bien elles s'enfoncent sous la vitre poussiéreuse, on ne voit rien d'elles, leur présence ne se décèle que par le cadre, et aucune flamme n'est allumée en leur honneur. Je n'en ai guère vu de jolies : elles sont à peu près toutes des choses de commerce achetées dans des séries à la douzaine, pas d'œuvres qu'un artiste ait faites d'après une poussée de son cœur.

Il y en a aussi des Madones au fond des boutiques, pareillement avec une lumière qui les caresse. Et pour l'huile ou le gaz que l'on consomme à cet usage, il vous est fait une légère retenue sur le sucre ou le café que vous demandez.

O les Madones douces qui habitez le bel air et les coins de vilaines rues, les carrefours populaires ou les niches sur les façades des maisons, bénissez ceux qui passent.

Leur reine à toutes c'est à Saint-Augustin qu'il faut aller la voir. La Madone del Parto, la Vierge de l'enfantement. Elle s'enfonce dans un miroitement étrange d'ex-voto, elle-même ayant son marbre patiné ainsi que de l'ivoire très vieux tout couvert de bijoux, de médailles, de chaînes d'argent ou d'or; ça lui fait un bizarre costume. Elle tient l'enfant Jésus debout sur son genou gauche et elle avance, sur le bord du socle où elle est assise; un pied chaussé d'un soulier de cuivre brillant à l'excès. On a envie de se demander avec quelles pâtes il est poli au long des journées

pour avoir un tel éclat... Mais ce sont les baisers qui le lustreront, les milliers de baisers qu'il reçoit depuis un chiffre d'années qu'on ne pourrait dire, du grand matin à l'extrême soir. Ce qu'il y en a de gens qui défilent ! C'est là qu'on aperçoit un joli bariolage de couleurs mouvantes, une luxuriance de mouchoirs roses, de tous les roses, bleus, de tous les bleus, et jaunes et blancs, et les tons mats et éteints de ces couvertures beiges ou brunes que les femmes d'un certain peuple portent plusieurs fois pliées sur leur tête. Ah ! quelle fête ! Car évidemment ce sont les femmes qui abondent, venant implorer pour les angoissantes heures qui approchent ou confier des peines, la ruine redoutée des douces et riantes espérances entrevues. Il y a les jeunes filles qui pressent Marie de prières à cause de leur mariage qui va se conclure. Il y a les séminaristes qui recommandent leurs examens. Et il y a aussi de très vieux et de très vieilles qui arrivent par habitude ou pour une ancienne reconnaissance, ou pour demander en place des jeunes... Et ils passent, ils passent en lentes séries, collant leurs lèvres au chausson de cuivre luisant, le touchant ensuite du front, le baisant encore, y mettant une seconde fois le front, puis le rebaisant. Il y en a qui cueillent au bout du doigt une perle d'huile dans les lampes qui brûlent là très nombreuses et dévotes, ils s'en signent le front et les joues. Et cette coutume que j'ai entendu calomnier, je l'aime bien, même s'il se trouve qu'elle soit un peu teintée de superstition. C'est là survivance de la très ancienne pratique chrétienne de prendre aux sanctuaires vénérés des reliques ; ces reliques des pèlerins d'autrefois n'étaient que cela, de l'huile puisée aux lampes et collectionnée dans de petites fioles de terre cuite : et cela suffisait à la piété et cela opérait

(des miracles. Elles ne sont donc pas dans l'erreur, les pauvres vieilles que je vois ici s'oindre le visage avec l'huile des veilleuses priantes.

Moi aussi, je vais le baiser, le pied de la puissante Madone qui préside aux éclosions de la vie, à la germination des cœurs et des âmes à la lumière et à la joie de ce monde...

Il est pourtant étrange, le peuple romain. Il invoque ardemment la protection de la divine Vierge, et tout en même temps celle de Diane. Oh ! mais je l'excuse, car sans doute qu'il ne sait pas... On a délaissé Tite-Live et on l'a oublié. Ces cornes pendues sous les chariots, ces minuscules cornes en corail accrochées en breloques aux montres, qui doivent détourner l'influence néfaste du mauvais œil et procurer le bonheur, on ignore le geste antique qu'elles perpétuent et qu'elles sont une invocation à Diane.

C'était aux débuts de l'histoire. Deux paysans de la Sabine s'en vinrent au temple de Diane Aventine, traînant après eux une splendide génisse blanche, une bête comme on en voit peu, même dans les campagnes les plus riches : elle était blanche comme le lait qu'elle avait bu, blanche comme celui qu'elle devait donner un jour. Mais ils l'amenaient pour l'immoler. Un oracle leur avait dit que le peuple qui pourrait offrir en sacrifice à Diane une telle bête aurait pour lui l'empire du monde et à jamais... Bons patriotes, ils accouraient quêter cette fortune pour leur nation. Seulement, ils eurent la naïveté de conter la chose au prêtre qui avait la garde du temple. Celui-ci, un rusé, leur tint gravement ce discours : « Braves gens. Vous avez raison et Diane approuve votre démarche. Toutefois, comprenez qu'après cette longue marche vous n'êtes pas en une tenue décente pour sacrifier. Descendez donc au Tibre qui est

proche, là, au bas du mont, et lavez-vous. » Ils allèrent, et pendant ce temps, le prêtre, au nom de Rome, immola la génisse blanche, si blanche que nul n'avait vu la pareille, et dont l'oracle avait dit que le sang répandu devait conférer le règne sur le monde. La foule fit des pèlerinages et chanta son allégresse lorsqu'elle apprit la fortune qui venait d'échoir à la cité. Et l'on suspendit dans le temple et partout en ex-voto des cornes de génisse...

Il y en a encore sous les chariots qui passent et sur le ventre des bourgeois, comme si c'était toujours pour louer Diane et l'implorer.

Hélas ! de cornes sous les chariots, de cornes rouges aux boutonnières, il y en a même plus que de Madones. Et il y a peut-être plus de gens à se fier à elles que de dévots à compter sur votre aide, ô les Madones ! Cependant, les jours de fête de Marie, on dresse des autels de verdure et de fleurs pour ses images et on triple, on quadruple les lumières qui l'adornent. Pour moi, je me trouve tout pensif, parce que je vais bientôt m'en aller de cette ville où les Madones bleues veillent et prient. Alors quand vous reverrai-je, Madones bleues que je n'ai pas assez regardées au coin des rues, dans les carrefours, au fond des niches sur les façades de maisons, marchant trop vite sous vos yeux peints, et l'esprit sans cesse hâlant une pensée ?

O Madones bleues et douces, et compatissantes. Madones du bon peuple, de la foi encore pure et nette, Madones d'autrefois, oubliées sous vos glaces salies ou chantées par des lampes allumées, Madones des coins de rues, des carrefours, Madones au fond de niches dans les façades de maisons, priez pour moi, même quand je serai loin...

XX

LE PALATIN

3 janvier.

Ce même jour d'hiver où j'allai au Forum sans plus trouver les roses amies dans l'atrium des Vestales, mais seulement des promesses de violettes, je suis monté ensuite au Palatin. Par cette vieille voie dallée qui lui est taillée à flanc de coteau, bordée de si tristes chambres ouvertes et désolées, aux murs tapissés de fougères, de capillaires et d'adanthès, je me suis éloigné de la demeure des vierges antiques où plus une voix n'était pour me parler. Je pensais prendre un escalier joli dans la verdure; mais il se terminait sur un chaos informe enveloppé de lierre.

Je viens de voir une scabieuse d'un rose très pâle sur la terrasse du palais des Césars. Maintenant je suis retiré dans les dernières ombres de cette colline impériale, sous ses derniers arbres et parmi ses restes de verdure, puisque l'on fait de plus en plus l'hiver sur ce plateau : on lui retire méthodiquement sa fécondité et on le rend stérile. Dans ces jardins qui couvrent la demeure de Tibère et cherchent dans les salles profondes, obscures, inexplorées, l'immense secret de leur vie magnifique, je suis bien tenté d'oublier toutes les ruines d'alentour, avec leur

squeletteuse nudité. Des roses en boutons et des roses fleuries; des citronniers écrasant de boules jaunes; des chênes, des chênes et de la paix. On ne s'égare point dans cet oasis quand on vient pour jouir du désert. Et je suis presque seul, seul dans les murailles vertes, sous les plafonds de petites feuilles, seul avec des statues de marbre. Mais seul encore à errer près de la vasque ronde où croît une végétation grasse d'arums et sous les arbres à poivre qui pendent entre leurs fines feuilles ciselées les grappilles roses joliment marbrées de leurs fruits, et le long des lauriers-tins qui préparent en dardres rouges leurs fleurs prochaines.

Dans un pli de terrain, au soleil et si chaudement abrités des moindres souffles de brise que je n'y pourrais rester, des gens du peuple, des pauvres, la tête couverte d'un mouchoir bariolé, font un festin. O l'étrange idée de ce pique-nick sur cette herbe roussie dans le trou de je ne sais quel coin du palais de Tibère. Et sur les débris momifiés de la demeure flavienne, autre palais d'autres empereurs, puisque le mont en était débordant, l'éclatement rouge d'un costume féminin me fait penser aux visions sangui-naires que les princes d'autrefois avaient pour leur luxe et leur plaisir dans ces maisons et sous ce même ciel. Et au moment qu'il s'éteignait, le corsage rouge, derrière un pan de ruines au rouge effacé et mort, je me retourne et dans le lointain, dans un cadre de rouvres, de pins, de cyprès, léger et libre, le dôme, le dôme qu'on voit de partout, monte dans le bleu tendre, le bleu de turquoise de l'air. Et son bourbon vibre et frémit, et d'autres cloches lui font écho de toutes parts.

Je me suis assis sur un chapiteau renversé de colonne disparue avec, pour écran entre le soleil et

moi, une grosse branche de chêne qui traînait sur le sol. Mais le vent s'élève, une tramontane qui vient des monts et qui s'est couchée sur les neiges. Il me faut partir et je m'en vais plus bas, sur les rebords de la colline qui sont au midi. Un demi-cintre de très hauts murs terminés par de longs cyprès noirs rechampis puissamment de ciel extrêmement bleu, bleu foncé. C'est la loge d'où les empereurs assistaient aux jeux du cirque, au tourbillonnement éperdu des chars : ces maçonneries vermoulues, lépreuses, criblées de chancres, étaient parées de marbres rares ; et le seigneur, l'adoré, le demi-dieu s'asseyait dans leur décor précieux sur des tapis venus de loin, couvé comme une idole par les yeux de la foule qui s'étagait, elle, en gradins sous lui. Au lieu où sont maintenant les cyprès enveloppés de crêpe, il y avait peut-être des satellites en armes ou des statues dorées qui ruisselaient de gloire sous le soleil.

Le vaste et triste cirque, il n'est plus rien, pas même une ruine : une rue poudreuse et sale le traverse, l'usine à gaz occupe son arène, le cimetière juif les gradins de là-bas, d'en face. Et cette loge est vide, toujours vide, défigurée, avec une barrière de plantes épineuses pour en défendre l'entrée. De la misère en place de la splendeur ; il n'y reste qu'une magnificence de fleurs, la seule sans doute à laquelle les architectes de jadis n'avaient point songé. Il y a bien des tiges sèches et jaunies qui ont appartenu à l'été et qu'il a fait mourir avec lui ; mais dans l'extraordinaire chaleur de cet abri, il y a des roses fleuries et des roses en boutons, il y a un beau mimosa qui perle dans le vert gris de son feuillage ajouré comme une grille de cloître, ses graines d'or mat. Ces fleurs ravissantes et jolies et jeunes, elles

succèdent ici aux souverains d'autrefois. Mais c'est étrange en un si absolu hiver, en une telle mort des choses, une si intense persistance de cette vie de fleurs. Serait-ce pour une revanche ; car elles n'étaient guère à l'honneur jadis : elles étaient courtisanes trop muettes et trop pures ; et dans le chaos, dans l'entassement des palais et des demeures, il ne restait plus rien pour un jardin et des parterres. Les fleurs, elles ne venaient qu'expirantes sur le front des impériaux, sur leurs tables de bâfreries, ou en voiles sur les déjections des orgies. Mon Dieu ! comme c'est leur lamentable sort de servir à l'impureté, à la luxure, à l'ignoble débauche, elles qui montent sans cesse vers le ciel ainsi qu'un cantique, elles si douces et si chastes que les toucher souvent les condamne à périr !... Alors, après, elles font expier : elles ont leur triomphe et leur vengeance : voilà celles-ci qui foulent dédaigneusement les pas effacés des anciens maîtres et règnent sur leurs souvenirs éteints. Dès le dernier en allé, elles se sont dressées et ont regardé, et depuis regardent toujours la fin des jeux du cirque : cette fin des jeux effrénés de Rome qu'est tout là-bas Saint-Pierre. Et elles se disent que ceux qui couraient se sont infailliblement brisés sur la borne ; que la victoire a été pour ceux qui se tenaient à l'écart des réjouissances folles ; que la victoire est éternellement à ceux qui travaillent et prient.

Dans l'illusion de printemps ou de presque-été de ce coin, une femme dessine l'emportement délicieux, l'échancrure fantastique des ruines sur le ciel ; des enfants font rebondir contre le vieux mur une balle.

Ensuite ce sont les couloirs nuiteux du palais de Septime-Sévère, au bout du mont. De l'ombre grise et un peu de froid là où le soleil n'atteint pas. Des

routes, des ponts, je ne sais quoi, des ouvertures qui jaillissent dans la merveilleuse lumière de l'air. Le chemin herbeux descend : vestibule, route, rien n'indique ce qu'il a pu être. Et au delà, une pente avec des gazons. Je suis en face d'églises, deux églises du Coelius, et par derrière elles il y a la frondaison vert sombre des pins de la villa Mattei. A terre, des nopals se tordent dans des convulsions bizarres ou se couchent comme sous un ouragan furieux et demeurent immobiles dans ces postures contournées et qui paraissent devoir être douloureuses. Des arbustes à très fines petites fleurs blanches font des houppes sur les grandes murailles lélabrées, étoffent ce qui aurait piteuse mine et cachent les trous trop noirs. J'en casse un rameau ; mais le parfum est détestable. Des lauriers dont le feuillage sans vie dit vraiment la saison au milieu de tout ce reste qui trompe insolemment ou amoureusement, car il n'y a que l'amour, en définitive, pour donner le change ainsi et voiler la mort de ces lieux et l'hiver où nous sommes, par cette jolie jeunesse de vie.

Mon chemin tourne et descend encore : il s'avance à travers deux murs, ou plutôt à travers un mur qu'il coupe d'une large brèche pour passer : et ça lui fait comme un arc de triomphe. Ces deux fragments du mur sont troués d'une double rangée de fenêtres arquées ainsi que des bouches de fours : ce ne peut être qu'un morceau d'aqueduc, de celui sans doute qui amenait aux empereurs l'eau de leur table, de leurs nymphées, de leurs bains et celle qui sautillait et giclait en gerbes aux fontaines palatines. Maintenant cette courte chevauchée d'arches à cheval l'une sur l'autre n'amène plus rien qu'un rehaut aux souvenirs de cette fin de la colline. Quand je les

ai dépassés, je croirais être ailleurs, et plus du tout en ville : nul bruit et de la solitude. Immense immobilité de tout : seul un palmier sur le faite du mont et de maigres plantes à la crête de ce mur frissonnent dans le vent que je ne sens point.

Le soleil peu à peu s'éteint sur la rangée inférieure des fenêtres, et le vent, le voilà qui baisse et commence à raser le sol et à me fouetter le visage. Je le vois qui secoue une chevelure luisante de longues herbes. Il ôte des pétales à de petites, très petites fleurs blanches qui s'éparpillent dans cette herbe : j'en cueille quelques-unes, c'est autant que je sauverai du froid de la nuit prochaine. Et je retourne dans cette serre de la loge impériale, près de fusains où stillent des gouttes de sang frais, les petites boules rouges de leurs fruits.

Je voudrais dire la joie de ce jour, sa délirante beauté et celle qu'il prête à toutes ces choses qui sans lui n'auraient que des aspects finis, la respiration de ces fleurs devenue celle même des ruines, et le vol heureux de cet oiseau qui va de branche en branche, croyant au printemps, croyant surtout à la vie et se fiant à elle. Comme moi il la voit qui orne la mort jusqu'en ces murs trop rongés qui sont des détritrus de tombeau, et il sent qu'elle est la suprême cause de l'exultation de nos cœurs. Je voudrais dire le charme, dans cette lumière béatifiante, des moindres détails des choses, et ce qu'il y a de prenant, d'étrangement prenant dans une simple feuille d'acanthé traînant à terre sa rivière luisante de nervures fortes, dans un vulgaire marbre qui éclate au soleil avec une aspiration puissante vers sa magnificence passée et qu'il rappelle, et qu'il évoque par cela seul. Je voudrais le dire. Et je trouve que la pauvre langue humaine si froide, si

èche, si finie, n'a pas de mots pour rendre cela, e même qu'elle n'en a point pour traduire l'amour.

*
* *

Mais voilà ce que c'est ici, dès que se cache le soleil les choses meurent de leur vraie mort; leur tristesse n'a plus de trêve et leur langueur s'étale. Et maintenant sous l'enveloppe grise du ciel le mont me semble un tombeau odieusement violé. Je voudrais crier, protester. Ce sol fouillé, creusé, retourné pour en arracher par violence des secrets que Dieu veut peut-être tenir à jamais cachés, comme il témoigne de la faiblesse de notre esprit! Dans un coin de mur on a jeté des débris d'os : on s'acharne donc à défoncer des tombes qui devaient être un asile éternel et immuable de paix; on commet ce sacrilège de remuer la pelle et de disperser des cendres humaines; et puis c'est déjà une œuvre diabolique de bouleverser un peu de terre qui était un corps revenu à la poussière de son origine. La science qui commande cela ne paraît être un énorme vautour qui cerce l'air de son vol pesant, fixant sa proie et cherchant à la saisir toujours.

Pourquoi ai-je de telle pensées, moi qui en d'autres fois jouissais de voir le sol comme des lèvres trop longtemps fermées s'entr'ouvrir pour parler? Est-ce parce que le ciel tout plissé de nuages violets paraît se retirer, s'en aller et, en même temps que le jour, tomber là-bas dans l'inconnu de derrière les collines? Ou bien est-ce parce que j'ai longé trop de choses sans nom et si lamentables? Ce pauvre agencement de pierres qui fut sans doute un temple de Vesta où des naissances de voûtes s'aperçoivent rompues : et cela va se tenir là comme cela toujours, ainsi que

des bras tendus ça appelle quelqu'un ou quelque chose qui ne vient pas et ne viendra plus. Ah ! la situation de damné ! Je me sauve de cette misère. J'arrive sur cette plateforme qui est le vrai berceau de Rome : terrasse creusée de cavernes dont l'une servit de repaire à la louve nourricière de Romulus. Il y a des blocs de pierre alignés contre un mur et parmi eux une femme assise sans tête : c'était la reine de ce lieu, Cybèle ; et devant elle cette base carrée de maçonnerie était son temple. Cybèle la mère des dieux qui dominait à Rome plus de cinq cents ans avant que le Christ parût, ordonnait ici des désordres et des débauches. Ce n'était qu'une étrangère reçue un jour en grande pompe sur la foi d'un oracle. On possédait d'elle une relique : une pierre noire, aérolithe tombé du ciel et qu'on hissa au Palatin par la voie des triomphes et sous la pluie des fleurs. On lui fit un temple rond coiffé d'une coupole peinte et on lui rendit avec fidélité le culte qui lui plaisait : de la volupté et du sang. Il faut me dire que sur ce sol poussiéreux où je suis eurent lieu des farandoles honteuses où les prêtres se jetaient affublés de robes et de colliers, déguisés en femmes. Puis quand c'était le moment de laver à grande eau la pierre sacro-sainte, ce parvis regorgeait de dévots qui poussaient des cris affreux et des hurlements de démence avec des accompagnements effrénés de flûtes. Alors exaspérés et délirants, ils prenaient des fouets garnis de cailloux et d'osselets et se frappaient le corps jusqu'à ce que le sang jaillisse. Quand l'épuisement était venu les énergumènes tombaient à moitié morts devant leur déesse de marbre qui peut-être leur souriait de cet éternel sourire des dieux de pierre, et qui serait encore si la tête n'était point brisée. Dans l'affreuse lumière morne rien ne

rahit ces jours passés ; il n'y a plus que les briques aux fondations du temple, les briques rouge brun couleur de sang coagulé, dernière image aux pieds la statue de marbre du sang qui coula en ruisselets les chairs lacérées ou que sous la violence des coups de fouets les fervents vomissaient à pleine bouche.

Et après cela je m'enferme dans les caveaux sombres des salles du palais de Caligula. Par endroits le pavé résonne sourdement sous les pas : il y a donc en-dessous d'autres chambres encore, ou des oubliettes, ou des tombes, ou quoi d'inexploré jusqu'ici...

Oh ! j'en ai assez de la monotonie profonde et angoissante de ces trop vastes ruines qui n'ont plus ni voix, ni grandeur, ni sens, ni avenir ; leur passé est tout, et elles l'ont dans leur sein rouge de vieilles briques enfoui, célé, ravi. Ce qu'elles ont vu et entendu elles ne le diront jamais et nul non plus ne le devinera.



Je suis revenu bien des fois encore sur l'impériale colline, mais surtout les jours de soleil quand les choses sont moins pesantes et moins lugubres, moins mortes parce que dans la lumière chaude les roses font un sourire avec leurs jolies lèvres parfumées. L'hiver c'était si bon de les voir : je les aimais avec tendresse. Une seule nuit il neigea, et si peu ! mais au matin un duvet blanc couvrait les choses. Et de derrière mes vitres closes je songeais avec peine à la dernière rose entrevue dans un pli de murs. Avait-elle pu se faner avant le froid et éclore d'autres boutons que le petit vent des soirs balance et fait tou-

cher à ces vieux murs en un baiser ? Je ne l'ai pas su et à l'endroit où elle était réfugiée je n'en vis jamais plus.

La chaleur est maintenant très lourde : on dirait que le feu souterrain s'est rapproché de nous. Elle sort par effluves d'entre les pavés et l'eau quand on arrose monte au visage en étouffantes vapeurs tièdes. Si l'on se trouve mélangé à de la foule, ça pue horriblement la sueur ; et puis il faut se résigner désormais à vivre avec les puces. Alors évidemment mon chemin est invariable : le Capitole avec ses quelques ombrages et sa petite rue fraîche, celle qui longe le grand palais du fond.

Il est toujours là à l'abri du chaud, et impassible, le marchand d'antiquités : pas un jour il ne manque, et jamais il ne change de place son étal qui n'est pas compliqué d'ailleurs. Sur la pierre plate du petit mur qui borde l'étroit escalier par où l'on descend du Capitole, des morceaux de pierres, des fragments d'inscriptions, des médailles enduites de vert de gris, des boutons et des boucles modernes avec une pareille patine, voilà toute sa brocante. Or il ne se doute pas qu'il piétine le gracieux portique des Douze Dieux et qu'à deux pas de lui montait comme un serpent la rue de la Victoire où sur les dalles de lave coulèrent tant de triomphes... Il faut fermer les yeux et rêver pour voir tout cela se dresser un peu dans le cahot d'aujourd'hui...

Fermer les yeux et rêver partout!... Il y a en définitive si peu de choses auxquelles l'archéologie ait donné un nom qui ne sera pas repris demain ! Il faut sauver cette insuffisance par la volupté du rêve, le rêve au passé grandiose que commémore au moins le plus insignifiant des moellons dans les ruines.

J'ai voulu retourner à cette terrasse du temple de Cybèle là où se creusent les nouvelles fouilles. On ne peut approcher : des fils de fer tendus sur des piquets fichés dans le sol forment une barrière... Des trous profonds ; de très gros blocs de tuf ; des madriers soutenant des pans de mur : c'est tout ce qu'il m'est donné d'apercevoir. Et pour cela ce que j'ai chaud ! La terre est incandescente. Un vieux gardien, le cou serré d'un mouchoir blanc arrive alors avec des airs tout à fait obséquieux : sûrement il va me faire quelque petit discours. Ce sont des explications qu'il me fournit en maniant son gros gourdin. Seulement ce qu'il me dit il le bredouille d'une voix empâtée et sans même ôter de sa bouche un long cigare : il perd sa peine : je ne comprends rien à ses explications. Ce n'est pas encore lui qui va m'aider à distinguer quelque chose dans le fouillis, dans le pêle-mêle des âges enterrés là et qu'on exhume...

Je m'éloigne de cette fournaise et parmi les marbres renversés, éteints, décolorés, puis par des chemins de quatre centimètres de poussière j'aboutis à la Villa Mills.

C'est une autre cime du mont.

Cette maison bizarre peinte en rouge brun qui crie, où l'ogive se noie dans la renaissance est en démolition. Toutes les pièces sont pleines et encombrées de plâtras ; les escaliers de pierre sont à demi détruits. C'est un monastère que les religieuses de la Visitation habitaient encore il y a quelques années. Les fenêtres s'ouvrent sans vitres, béantes sur la campagne au loin, et là tout près sur le stade vaste et magnifique construit par Domitien. C'était pour des jeux, des courses, des combats cet enclos du stade, cet enclos de murs prodigieusement élevés... Que de fois le front pensif d'une moniale s'est appuyé contre

ces grilles maintenant rouillées où moi-même j'ai mon visage collé. Elles regardaient les grands fûts de colonnes gisant comme des blessés ou des morts devant le socle de briques de leur piédestal : leur œil vif et noir se fixait sur l'immense niche vide, en face et qui a tenu sous sa voûte de pierre à caissons tant de splendeur et de puissance : c'était là que l'empereur s'asseyait pour les réjouissances du palais, les galas de sa cour dans les fantastiques déploiements d'un luxe d'Orient, parmi les parfums prodigués de fleurs... Elles pouvaient méditer devant ces ruines, les nonnes de ce couvent aux heures où ne viennent pas les visiteurs et les bandes Cooch ; le matin quand le soleil derrière ces murs frisés d'herbes se lève grandiose ; le soir quand ce trou se remplit d'ombre, que les fonds du ciel se teignent de violet, que les corneilles rentrent à leur gîte, au moment où les innombrables débris qui sommeillent toujours vont se coucher dans la nuit.

Je me faufile par une cloison en planches qui ferme mal. Un escalier de bois étroit, un vrai boyau m'emmène aux étages supérieurs. Pendant une demi-heure je suis là-haut tranquille. La vue est superbe sur les horizons aux colorations fines.

A travers un rideau sombre de cyprès se montrent les édifices en terre cuite de l'Aventin, puis plus en recul Saint-Paul et tout près, qu'on ne se lasse pas de regarder, cette jolie miniature de Saint Saba. Tout cela est divinement baigné de soleil. Et les Albains ! Leurs éternelles croupes arrondies et bleues et une ville, Rocca di Papa qui y scintille toute blanche !

Les voilà les corneilles, elles arrivent une à une lourdement, pesamment, en poussant leur cri sinistre et lugubre, leur cri qui est comme le sifflement de

l'air que l'on fouette, que l'on déchire avec une baguette de coudrier. Elles viennent s'abattre sur un pan de cette ruine qui fut la loge impériale. Et elles y demeurent immobiles dans les hautes herbes roussies comme si déjà elles eussent commencé leur nuit profonde.

Elles annoncent le soir.

Je quitte la villa étrange couleur de tomate, la villa qui a des dauphins, des armures et des roses sculptés ou moulés sur ses murs au dehors. Et je tombe au milieu des pelouses rouillées, leur herbe toute séchée par le dur soleil. Elles ne sont pas si vilaines dans la journée qu'à cette heure-ci. C'est pourtant là que se dressait le merveilleux temple d'Apollon. C'était un somptueux portique de marbre jaune tout orné entre les colonnes de statues, les statues des Danaïdes. Le sanctuaire lui-même, la chambre sacrée, était clos d'une porte d'ivoire toute fouillée de bas-reliefs. Et sous le piédestal qui portait la statue du dieu et celle des muses on gardait dans une riche custode d'or les Livres Sybillins, le recueil rare des oracles qui tenaient celés en leur langage mystérieux et ambigu les destinées de Rome. Logés en ce coin de terre ils avoisinaient le centre du monde.

Car il était là tout auprès ce fameux *mundus*, la fosse sacrée où les premiers venus, ceux qui fondèrent la cité du Rumon déposèrent une poignée de la terre de chez eux, prise au sol de leur pays, avec des prémices de moisson et de fruits pour signifier leur confiance en l'avenir et l'abondance dont ils allaient jouir. Ce trou circulaire c'était par avance le monde, l'univers, le globe, la foule des peuples des nations, tous ceux qui devaient être soumis aux armes romaines. Oh ! comme il sonnait sans doute ce

mot symbolique, plein d'emphase qui s'exprime sourdement et de toute la bouche, *mundus* ! Comme il sonnait aux oreilles des empereurs qui de leur haute terrasse contemplaient devant eux sur la petite place plus sainte qu'aucun sanctuaire ce monument bizarre et antique ! Je les vois les soirs, protégés par Apollon, sous le ciel trop immense où les étoiles vibraient, ils venaient rêver au-dessus... Mais maintenant où c'est donc, cela ? Dans cette prairie encombrée de broussailles qui coule en pente vers le Forum qu'on devine en contre-bas au bout, est-ce cette sorte de moitié de puits au fond duquel on ne peut regarder car un tissu de ronces ferme l'entrée ; et l'autel, était-ce cette pauvre chose de briques informe qui pose sur cette margelle ? Qui donc montera des au-delà du passé pour me le dire ?

Et dans la nuit qui décidément tombe de plus en plus, depuis l'ancien portique du palais ravagé j'aperçois cela misérable et fini, fini à tout jamais, puis après, la ville et sortant des toits le campanile et les deux petites coupoles de Sainte-Marie-Majeure.

A côté de moi une grande chose maigre s'élève dans l'air, un pan de mur de cette maison impériale : ça admire tristement ce coin de pré et ces magnificences détruites ! Ça se dresse solitaire au-dessus des salles de la vaste demeure morne, pauvre, — misérable tentative de survivance, squeletteuse ombre, spectre de briques dépouillé honteusement de ses marbres et que mangent lentement des trochées d'herbe et des fougères. Et à ses pieds elles s'étalent les chambres d'autrefois incomprises de la plupart de ceux qui y passent.

Ce fut une fantaisie et un caprice que la construction de ce palais. A cet endroit du mont se creusait

jadis la dépression qui séparait ses deux cimes. Avant que le Palatin ne se couvrît de luxueuses habitations princières — ce qui commença avec Auguste — il était un quartier de patriciens. C'était la résidence d'hommes illustres, consuls, tribuns, orateurs, personnages politiques. L'air y était excellent et la vue s'étendait sur toute la ville.

Subitement les édifices impériaux se mirent à envahir tout. La colline entière, dedix en dix ans, se transformait totalement. Et les villas disparurent dans les fondations du palais; elles servirent de plateforme artificielle pour le porter à la hauteur des deux cimes voisines. On les a retrouvées. On y descend par un escalier dans les fougères bien vertes. Mais il y fait frais et noir. Juste un peu de jour se glisse encore pour éclairer des restes de peintures sur le stuc des murailles. J'aime encore mieux l'illumination vespérale du dehors qui essaie de rendre comme un semblant de gloire et de joie à ces affreux détritrus où l'on frôle une antiquité muette, muette sur ses crimes et ses débauches, muette sur tout et qui a l'air vraiment d'avoir fini en maudite!...

Comme, après avoir erré ailleurs pour le seul plaisir des choses qu'on côtoie, je sortais par le cryptoportique, le couloir souterrain et secret qui reliait plusieurs demeures, je me suis arrêté devant le beau griffon de marbre qui paraît garder l'entrée de la porte de ce passage. Ses yeux vides n'ont pas de vie. Lui qui a vu sans doute en des jours de fortune les maîtres du monde, il gémit là les ailes brisées, déchu sans merci de ce qui a pu être pour lui dans les temps reculés de la grandeur. Et pourtant je trouve que sa splendeur à lui dure davantage avec plus de ténacité que celle des souverains qu'il connut, les empereurs ivrognes, licencieux, homicides et persé-

cuteurs de Saints. Leur souvenir m'a suivi dans cette galerie où leurs pas n'ont pas laissé de trace, sous cette voûte ombreuse et sonore où aboutissent des escaliers mystérieux qui désormais descendent du vide ou de la terre... Par endroits la maçonnerie effondrée laisse de la lumière pénétrer : elle vient modeler de vieilles ornementsations de stuc trop fanées, trop irrévocablement flétries. Au-dessus de moi un sapin monte dans l'air de velours bleu et écarte ses bras de fantôme. On en voit peu ici de sapins. Celui-ci me rappelle les Vosges. Alors me voilà soudainement loin des tyrans déchus et loin de Rome... Tout un monde de souvenirs bat des ailes et vient nicher sur ce sapin isolé.

Nuit profonde quand je traverse pour regagner la voie dallée de gris noir les salles d'un autre palais, les salles sous cette petite baraque de Casino Farnèse. Et cette nuit, ce silence il n'en faut pas plus pour me signifier une nouvelle fois avec plus de force que tout cela est mort, archi-mort, fini, fini, d'un monde qui n'est plus et ne sera plus le nôtre, d'un passé glacé, décomposé dont ce n'est qu'un squelette en miettes. Pas une de ces pierres grises que le temps travaille sournoisement ne se souvient des choses qu'elles furent, elles n'ont plus de sens que par l'étiquette qu'on leur met, que je leur mets dans ma pensée. Ce qu'elles sont mortes, ces salles où je passe ! Elles n'ont pas même un écho pour répéter le bruit de mes pas.

Et quelle surprise au sortir de ces sépulcres et de leur torpeur, de se trouver dans la chanson d'une cascade, une cascade aménagée qui fait un roulis argentin, malgré toute la mousse sur laquelle elle coule, qui semblerait étendue là en un épais tapis doux pour amortir le crépitement de l'eau, par je ne

sais quel respect pour ce qui à deux pas est un immense et profond cimetière, où des âges qu'on ne nombrera jamais exactement sommeillent et reposent désormais sans vie, dans un néant sans avenir car ces morts là n'ont pas de résurrection.

Tout est tellement pierre, édifices, palais sur cette colline qu'on a vraiment peine à se figurer ses pâturages primitifs où les pasteurs errants fredonnaient des cantilènes mélancoliques, — les mêmes qu'on entend encore dans la campagne. Mon Dieu, ces choses là au moins n'ont pas changé, car ça vient du cœur humain, de ses souffrances, de ses amours et de ses joies et que cela dure comme lui!.. Au lieu des herbages rabougris, cette étonnante germination de murs où fleurissaient les marbres, cette forêt d'arcs qui obscurcit de sa frondaison la montueuse Voie de la Victoire. Les chants de tristesse ou de fête, et aussi la lumière des jours et la splendeur des soirs c'est demeuré pareil malgré les siècles...

*
* *

Ce que je l'ai faite et recommencée souvent cette promenade dans les ruines ! Cherchant les sanctuaires de silence, courant dans les traînées de parfums qui me venaient de fleurs invisibles et que je voulais voir, j'ai repris sans cesse des chemins pareils dans les mêmes ruines mortes. Etrange paysage !

Mais jamais le petit autel qui se tient seul sur le bord du sentier, à l'angle du mont vers le Vélambre, ne m'a comme à l'instant procuré une impression d'abandon. Toujours l'inévitable retour de cette idée que c'est la mort qui règne ici ! Elle se précise, elle devient plus effrayante à propos de certains détails

qui tout d'un coup se détachent plus funèbres de l'ensemble. Ce petit autel, il est dédié à un dieu inconnu, à un dieu innommé, au génie bienfaisant de Rome. La pierre légèrement cintrée étale sans plus nulle espérance sa surface sèche et désolée. Une couronne de rosiers dont les boutons éclatent sanglants l'entoure. Elle brûle au soleil, la table pour les sacrifices depuis deux millénaires condamnés : le sang fumant et puant des victimes ne la réchauffe plus ; et plus jamais elle ne sentira le contact des entrailles ouvertes qui palpitent.

Profil immuable des ruines...

J'entre par le stade et le couloir voûté qui fut jadis un escalier allant à des étages qui n'existent plus, allant à présent dans l'air bleu : j'arrive dans cette sorte de cour qui devance des salles-caveaux. O cette soudaine fraîcheur ! Et le vert sombre des remblais ou depuis des années les fouilles en sont restées, le vert brillant des feuilles d'acanthé qui foisonnent vigoureuses. C'est le palais d'Auguste sous la grottesque villa Mill's, sous ses jardins en friche. Trois chambres. Un trou rond dans un plafond cintré amène du jour et de l'air. Des verdure entrent par là aussi. Seulement dans la dernière de ces pièces c'est vraiment trop peu de lumière à descendre, et l'obscurité demeure tenace, mais avec une fraîcheur de glacière introuvable ailleurs. L'humidité verdit et pourrit le crépi des murs, des murs très hauts où se creusent des niches de toutes sortes, des niches rondes, des niches carrées.

Et l'ombre n'est pas tout. Le silence de cela !... Pas d'écho non plus. Je l'appelle, je l'évoque, l'âme des puissants qui ont vécu là, là-même ou je suis, moi le barbare du Nord, moi qu'ils auraient chassé et repoussé. Rien ne me répond et les stupides niches

regardent béantes et bêtes. Le pavé qu'on entrevoit par places est presque partout recouvert d'un enduit, d'une couche de glaise qui éteint le bruit les pas. Tombeaux !

Je viens de grimper dans la villa abandonnée par les religieuses de la Visitation. Ruine moderne dans les autres avec sa tristesse à elle aussi. Toutes les fois qu'on sait que l'homme a passé quelque part et qu'il en est parti et qu'il n'y reviendra jamais plus, cela fait monter des flots de tristesse et de mélancolie au cœur. Ça ressemble toujours tellement à la mort, à ces exodes d'êtres qu'on aime et qui s'en vont et qui ne doivent plus reparaître et que tout attend et que tout appelle. Je me promène par ces vestibules où des sentences d'Ecriture Sainte sont encore sur les murs épelant leurs éternels enseignements, paroles pour des bouches muettes, voilà l'effet qu'elles me produisent. Mais d'en haut, du belvédère, de la loggia du couvent, c'est un coup d'œil merveilleux.

Toute Rome, l'aimée, la vivante, avec ses collines qui se soulèvent. Sa ceinture de montagnes ici coupée par la grande plaine plate qui s'allonge, s'en va sans un ressaut du sol : on devine au bout la mer ; c'est la porte par où arrive aux heures dures la bien-faisante brise qui tue la chaleur accablante. Et du même point où je suis, d'une terrasse analogue à celle-ci, les empereurs, les demi-dieux avaient le même horizon et le vent qui me caresse le front passait le pareil sur leur front. Seulement ce qu'ils n'ont pas vu, eux, c'est là-bas dans la lumière qui aveugle cette chose énorme et ronde qui monte vers le ciel, qui semble poussée par des bras humains, par les maisons qui pêle-mêle et confusément, plus bas, bien plus bas qu'elle, la font jaillir, cette chose qu'on découvre de toutes parts dans la Rome d'aujourd'hui, cette

chose dont on rêve ailleurs dans le monde, cette chose unique au monde, cette chose bleue, cette chose qui couvre un tombeau et qui public la vie nouvelle, celle dont l'univers entier est animé depuis deux mille ans : la coupole de Saint-Pierre. Autrefois Rome était ici où je me tiens debout. Rome à présent elle est là-bas. De plus en plus la vie qui avait tenté de s'acclimater sur cette colline palatine s'en retire, bousculée, expropriée au nom de la mort qu'elle gênait. Gêner la mort ! Elle veut donc revivre cette mort ! On veut au contraire l'étaler dans toute sa hideur. Ce sont des cadavres de choses qu'on exhume pour découvrir leur identité ? Chaque jour le vieux mont entr'ouvrant son sol comme un livre, révèle davantage de ses secrets, donne un peu plus ces documents enfouis de ses archives inédites... Je vois les travailleurs qui piquent leur pioche dans cette glèbe qui est un linceul, tandis qu'un bout de pavé dans l'antique triclinium qui s'allonge sous moi, après avoir terminé de dire tout ce qu'il pouvait, continue à se fendiller au soleil qui le dévore, l'hiver sous sa couverture de sable rouge, à la gelée qui le mine.

Maintenant c'est dans une cave que je suis, sans plus de vue avec de la lumière à peine. Une des chambres de ce couvent, une chambre au niveau de cette place en pelouses grillées, rôties de soleil qui est la tombe du temple d'Apollon. Cette chambre ce fut une chapelle et le plus ancien sanctuaire chrétien du Palatin, le plus ancien même peut-être — qui le saura jamais ? — de la Rome convertie. Ç'avait d'abord été la chambre à coucher des Souverains, puis un jour ceux-ci la vouèrent au culte comme leur oratoire domestique. Ils le dédièrent à ce saint diacre africain qui fut martyrisé à Terracine pour une protestation héroïque

qu'il fit en public contre les superstitions païennes. Il s'agit là d'une découverte récente, d'il y a quelques semaines. On connaissait l'existence d'une chapelle Saint-Césaire ; mais les archéologues la situaient sur la voie Appienne. C'est Mgr Duchesne qui dénonça la présence à cet endroit vingt ans avant qu'on pût songer à y commencer des travaux de recherche. Et le professeur Bartolli vient enfin de sortir la précieuse relique de son oubli séculaire. C'est une toute petite chambre : avec vingt pas j'en fais le tour. Ce n'était pour les les moniales qu'un lieu de décharge, un cellier, une buanderie : c'était même deux réduits partagés par un plafond ; et des choses immondes s'appuyaient sans doute aux saintes peintures qui s'en vont en cortèges trop voilés sur le haut du mur, dans le fond, face à la porte dans le vague blanc de l'enduit de chaux qu'on a lavé tant bien que mal. Le pavé est inégal et fait de pierres disjointes et bossuées. Et au plafond les planches et les poutres sont toutes noires ; la ferme qui les consolide a des moisissures blanchâtres. Dans les heures de prospérité c'était probablement au contraire des caissons d'or... Il y a une minuscule absidiole qui devait avoir aussi ses peintures : il y reste des vestiges de couleurs, des taches indécises sur le blanc. D'ailleurs les personnages dans la fresque au-dessus on les distingue à peine : quelques ombres bleues ou roses avec des semblants de gestes comme si c'était un homme bénissant. Outre que c'est tant effacé, il fait si sombre !

Assis sur une avancée de pierre qui a servi de support à quelque chose, je me mets à songer à tout ce qu'il y a d'histoire enfermée dans ce recoin piteux, et les minces détails qu'on en sait, je les parcours à vol d'oiseau, ce serait vite fait si le rêve, le rêve

modeleur de formes et d'êtres disparus, le rêve inséparable de toute excursion dans ces champs de misère ne venait, lui, prolonger à l'indéfini la vision commencée dans l'esprit. Il fait renaître comme de la vie dans ces murs malgré leur triste pâleur de suaire. Ici le plus loin qu'on aille c'est l'année 603 quand les portraits des empereurs Phocas et Léonce envoyés de Constantinople sont suspendus solennellement dans la chapelle du palais. Puis en 667 c'est une élection de pape, mais une élection mouvementée avec des intrigues, des compétitions et des luttes. En 1147, une autre élection de pape, celle d'Eugène IV. Après voici des moines grecs qui s'installent, et ils y demeurent longtemps... Tout cela se presse devant moi. Il me semble apercevoir dans un lointain indéterminé, incertain, tremblant, des clameurs de foule criant le pape de son choix, et aussi bien la plaintive et langoureuse mélodie des moines arrivés d'Orient. Au v^e siècle une procession s'en venait au premier jour de novembre le long des voies antiques, des voies inertes aujourd'hui : on partait de Saint-Cosme-et-Damien sur le Forum ; on suivait la Voie Sacrée, puis la Pente de la Victoire pour monter sur la colline des palais, la colline qui déjà se désertait... Tout un peuple aux figures hiératiques comme il y en a dans le bleu et le rouge, les vieux bleus et les vieux rouges et les tons d'ambre terni des antiques vitraux, passe devant moi en un long et pieux défilé. O les démarches raides, les robes aux plis gauches, les barbes sculptées dans du bois, les mains jointes et les grands yeux fixes attachés à des spectacles d'au delà ! J'entends dans mon oreille tinter les voix qui chantent comme des flûtes, comme le vent dans les roseaux et dans les arbres aux automnes. Puis les moines grecs de nouveau entrent en scène et reprennent

les hymnes lentes et savoureuses, les hymnes tristes qui perlent des fonds douloureux de l'être et s'élèvent comme la lamentation des rafales dans les cheminées. Et maintenant ce sont des voix blanches de femmes qui psalmodient sur un ton caressant : les nonnes pieuses continuent la prière dans leur couvent dressé sur les ruines... Elles sont parties ; leur maison va tomber sous le pic, déjà elle est défigurée. Alors quoi !... ces chants, ils vont finir, se taire pour jamais ! L'éclat des voix des anglaises, les réflexions stupides des touristes ignorants doivent-ils toujours être seuls à faire murmurer l'écho de cette chambre ? Et les yeux errant sur la muraille laiteuse je me mets, moi, à prier. Et je sens que des empereurs, des papes, les moines et les dévotes moniales s'agenouillent à mes côtés et prient là avec moi dans l'ombre grise et le silence. Et tandis que les salles basses et froides du palais m'étaient tout à l'heure muettes, ce pauvre réduit se remplit soudain pour moi d'harmonies...

Je n'ai pas encore achevé ma course. Toutes ces ruines à mesure que je m'achemine parmi elles, m'appellent et me réclament comme si j'étais pour elles une âme. Je viens de m'aventurer dans un autre palais, celui pour qui il a fallu agrandir la colline devenue trop étroite et trop remplie, celui de Septime Sévère. Une multitude de salles obscures et glacées. Certaines ont des voûtes à caissons, des voûtes entières, des voûtes brisées, des voûtes qui ne s'appuient plus que d'une part et qui d'un instant à l'autre peuvent choir, me semble-t-il, elles peuvent choir sur moi, là subitement, lorsque je suis dessous elles et que l'ébranlement du sol sous mes pas trouble leur éternelle quiétude. Ces restes de grandeur au milieu de ce palais informe aux murs éventrés font

mal. Des hommes ont peiné, travaillé sous des maîtres durs, des esclaves fouettés jusqu'au sang ont usé leur vie qui n'avait ni prix ni valeur à sculpter ces fleurons, à labourer ces pierres que personne désormais ne regarde plus!.. Ah! que je voudrais penser que leurs âmes errent là-dedans jouissant seules du labeur d'autrefois, de l'idéal entrevu et traduit à coups de ciseau dans le marbre inerte! Parfois le pavé allonge des plaques de mosaïque noire. Parfois il manque, et devant moi se creusent les salles de l'étage inférieur. Je marche comme un fantôme entre ces immenses murs épais qui me voient et ne me connaissent pas, eux les déchus, moi le barbare, l'étranger! C'est à regretter qu'on ait sorti tout cela de la tombe de terre où les siècles avaient fait les sépultures de ces morts.

Tout de même cette fois, voici de vrais tombeaux. Je suis revenu vers la terrasse où le temple de Cybèle étale sa loque de briques, où la déesse assise à l'ombre fraîche des chênes-verts, la déesse décapitée expie dans l'oubli les hontes, les luxurieuses fêtes d'autrefois. Le grand trou béant avec ses alvéoles étranges et inexplicables, je vais peut-être enfin savoir et peut-être approcher. En effet plus de barrières. Je me laisse glisser sur le revers de terre brune et j'arrive au fond. Mal m'en a pris : l'accès est aussi sévèrement défendu que jamais. Le gardien accourt pour m'expulser. Quelle ressource de « combinazioni » va me permettre de rester?... Nulle; le pauvre homme, il n'ose : les ingénieurs, le directeur des fouilles sont là; mais alors c'est parfait, et c'est le directeur lui-même qui très courtois m'autorise à demeurer dans cette large fosse..

C'est une nécropole, un cimetière vieux de deux mille cinq cents ans. Je foule des tombeaux qui

viennent de revoir la lumière à l'improviste après tous ces siècles d'ensevelissement. Mon Dieu ! que d'événements se sont écoulés dans le monde depuis ce jour si lointain, si perdu dans le presque incomparable du temps où elles furent fermées ! Que d'événements même à quatre mètres seulement au-dessus d'elles ! c'est effrayant à penser. Que de vies humaines comprises entre celles que représentent les os tirés de cette glèbe et la mienne, ma pauvre petite vie isolée dans les immensités de la durée et de l'espace !

Des charpentes de bois supportent les blocs de tuf qui il y a un mois sortaient du sol, et de cette sorte ils sont maintenus à leur niveau normal. Ils sont ce qui persiste des murailles de la vieille, de la primitive cité. Pourtant elles ne furent point là tout d'abord à ce qu'il paraît ; c'est seulement après l'invasion des Gaulois qu'elles furent descendues en ce lieu conservé par elles depuis, même en se ruinant, — quand on doubla l'enceinte fortifiée. Pierres dures et jaunes comme du safran. Je passe sous elles en me baissant et je me promène dans l'étroit cimetière qui peut bien mesurer six mètres de largeur. Le trou où gisait le vase qui a servi d'indice pour déterminer l'âge de toute ces choses-là est recouvert de toile et de zinc. Des débris de vases bruns, rouges sont alignés sur un de ces madriers qui portent les blocs de tuf jaune : c'est déjà comme un petit musée. Dans la terre, l'épaisse terre brune, des rainures sont creusées, puis des trous faits à la truelle : autant de sondages pour explorer cette glaise et ne pas lui laisser voiler d'autres secrets. Et sous mes yeux on fouille avec cette truelle de maçon le fond d'un des trous : on ne ramène rien.

Au creux de cette fosse il n'y a plus rien des hori-

zons connus : on n'aperçoit que le ciel et des sommets d'arbres, les sommets d'arbres sur les draperies bleues et le ciel qui prend des colorations de sanguine. Dans cette enceinte mortuaire, sur cette terre grasse des chairs d'hommes qui ont pourri dans son sein, une terre riche qui n'a jamais rien fécondé puisqu'en elle on n'avait planté que des remparts, contre lesquels encore du sang humain coula, venant dans le charnier rejoindre les muscles qui pourrissaient. Sur ce sol tout prêt à germer des fleurs magnifiques, deux fillettes s'amuse avec des verdure qu'elles ont cueilli ailleurs. Elles sont insouciantes les deux fillettes en robes blanches serrées de nœuds bleus, car elles ne savent guère ce que c'est qu'un passé. Elles jonchent de petites plantes froissées les tombes qui les portent, laissant aller cela sans le savoir comme un suprême hommage aux morts dont on a dérangé l'asile et l'abri si vieux. O la douce fête de ces enfants dans la nécropole ! Et tout près d'elles, sur une pierre, parmi les poteries brisées, un gros os blanc retiré d'en dessous, un fémur de Romain déjà mort cinq siècles avant le Christ. Je me mets à le regarder, à le retourner avec un respect à peu près religieux, cet os : il est cassé plus bas que l'articulation ; il est poreux comme une éponge fine et blanchâtre comme de la chaux ; il ne pèse plus rien, si je le serrais trop il irait par terre en miettes blanches. Misère ! Et la petite voix claire des fillettes aux jolies robes de neige traversées d'azur chante tout faiblement car elles n'osent pas parler haut, comme si elles-mêmes étaient saisies de je ne sais quel respect, sans pourtant se bien rendre compte...

Puis elles s'en vont les gracieuses petites filles de l'aimable directeur des fouilles, elles s'en vont avec tous ces messieurs. Par délicatesse je me retire aussi.

Je vais dans les ombres vertes des derniers jardins du mont regarder encore cet autre cimetière qu'est le Forum. Et surtout de là c'est à présent la grande, l'indicible paix du soir qui s'amoncelle. Je la hume, je la savoure et pourtant on étouffe sous ces chênes verts. A cause de leur épaisse ramure je me trouve dans la nuit, et tout à mes alentours c'est le sublime et divin spectacle de la lumière qui se retire, abandonnant ces mornes choses à leur pauvreté, à leur sommeil, non pas même, à leur néant...

*
* *

O ces soirs de Rome ! Ce qu'ils me sont inoubliables ces soirs, ces en-allées de la splendeur !

J'ai aimé tant de fois à les contempler dans une vraie émotion depuis cette terrasse qui finit le palais impérial des Flaviens, au delà du péristyle, au delà du triclinium, face à l'Aventin, face à toute la magnificence du ciel, à cet incroyable déploiement de richesse, de puissance souveraine, de vie éclatante qui est ce que la terre m'ait jamais manifesté de plus grandiose et de plus voisin de Dieu. Six colonnes s'en vont dans la limpidité de l'air, des colonnes de cipolin terni, des débris évidemment comme ce qui est ici partout : deux sont entières finissant avec leur chapiteau, les autres sont tronquées. Je leur sais gré de leur mélancolie superbe, parce qu'elles mènent un deuil d'une dignité épuisée. Je ne crois pas qu'elles aient jamais été enfouies : alors elles sont les admiratrices quasi éternelles des choses que moi je ne puis voir qu'en quelques jours trop courts.

Elles m'ont servi d'appui. Elles m'ont servi d'écran contre la violence du soleil dans les minutes qu'il rainait sur la ligne du lointain, avant de s'effondrer.

Elles seront de même usage à bien d'autres après moi, car il n'y a plus de raison pour qu'elles croûlent désormais et je les aperçois debout là sans fin, sans répit jusqu'au bout des temps. Elles ont pourtant la vraie pâleur, le teint défait des morts... Elles sont des spectres, des fantômes de l'ancien monde. Et ce qu'elles regardent, c'est ce qui se dresse là-bas, c'est Saint-Pierre, la coupole, — encore elle ! — qui plonge dans les merveilles du couchant et qui veille la nuit sous les blancheurs de la lune.

Mais le décor dans lequel elles se sont un jour levé, en lequel je vis, en lequel s'est déroulé toute l'histoire de Rome, le décor tout à fait éternel, lui, parce que absolument immuable, celui sans qui elles, ces six colonnes, ne seraient rien que de la vulgaire pierre et du marbre fané, celui qui fait même malgré elle chanter mon âme, je l'ai pour venir à cette terrasse, je l'ai quand je la quitte ; et comme la foule à ces heures-là est déjà écoulée, j'en jouis à mon aise et sans trouble : la lumière dans l'immense ciel, la la ceinture des monts, les cimes souples des Albains, et cette trouée vers la mer par où ils sont venus, disent les légendes, ceux qui rattachaient Rome aux dieux mêmes, et leur guide, le pieux Énée. Mais par là aussi il est arrivé cet autre, celui qui apportait avec soi la Nouvelle du Christ, celui qui est allé mourir aux champs vaticans et qui a sa tombe sous le grand dôme.

XXI

LE BOSQUET DE LA NYMPHE ÉGÉRIE

Dès le grand matin je suis monté sur mon toit en terrasse. Il fait délicieusement frais. La ville est encore endormie, et du côté où le soleil monte dans le ciel barbouillé de quelques nuages, elle est enveloppée de la brume éblouissante des aurores d'été. Le Janicule est blanc avec sa verdure qui le marbre de taches bleu Prusse aux reflets veloutés de laque. Les martinets tournoient follement dans l'immense espace et crient éperdument : ils se jettent dans le vide, se redressent, montent très haut et redescendent en flèches et se mêlent dans l'étourdissement de leur girandole. C'est la même joie que le soir quand le soleil se couche. Saint-Pierre — tout là-bas — a sur sa coupole de petites fenêtres qui brillent : on dirait de beaux diamants purs.

L'après-midi quand la chaleur est tombée je vais par la campagne. Je vais vers ce que le peuple appelle le bosquet de la nymphe Égérie, un retiro solitaire entre deux voies où dans la croyance populaire le roi Numa eût eu des entrevues d'amour. Une de ces jeunes filles demi-déeses qui habitaient, dans les temps d'autrefois, les sources et les endroits frais se laissait courtoiser par le premier des aventuriers massés au Palatin. Et lui, rapportait, paraît-il,

de ses courses idylliques les principes et les lois d'un gouvernement sage.

... La vieille porte asinaire me regarde passer de son air défiant, la vieille porte aux tours découronnées qui ouvrent des meurtrières noires ainsi que de grandes bouches pour crier, la vieille porte reléguée en pénitence et en expiation de ses fautes de guerre à l'écart du chemin. En effet, la route la délaisse bien et c'est à peine si on la voit, elle l'abandonne à l'ombre verte et noire des yeuses qui de la place du Latran se penchent sur elle, et elle s'en va, la route, poudreuse. Le faubourg est long. Il finit par des auberges juchées sur des monticules de gazon et qui ont en plein pré des buvettes en treillis de roseaux d'où on peut voir et où on n'est guère aperçu. C'est seulement après cela la campagne.

Sur les talus dans l'herbe, à foison, croissent de hauts chardons rouges énormes, éclatants et qui piquent en tous les sens leurs pointes aiguës longues et fines. J'en cueille en souvenir d'autres qui eux aussi foisonnent sous un ciel plus pâle, de ceux qu'on écrase lorsqu'on se croise dans les sentiers étroits, les mêmes qu'on a fait figurer au blason national de Lorraine à cause des points blanchâtres qui soutachent la fleur purpurine et qui figurent les gouttes de lait sucées par le Fils de Dieu au sein de la Vierge et mêlées à son sang.

La Voie Latine s'enfuit à travers des jardins où parmi les tas de foin coupé et fané surgissent, tout près, les ruines démantelées, brunies à d'interminables soleils, des tombeaux en débris. Au loin la stagnation des aqueducs emballés de vert. Droit devant moi, faisant le fond, les croupes molles des Albains qui ont des apparences de chat qui s'étire :

elles sont d'un bleu presque noir avec des chatoiements de velours. Le soleil qui à intervalles se dégage des lourdes léchures d'orage qui sillonnent le ciel jette, éparpille du blanc sur ce panneau sombre : c'est quand il éclaire Frascati, Grotta-Ferrata et tant de villas.

On bifurque près d'une osterie qui porte cette enseigne : « Voici Cesare Rocco avec son vin des Castels ! », et l'on s'égare dans des plis verts entre des mamelons ras tondus.

L'horizon a changé : c'est maintenant en avant la tour crénelée de la tombe des Métella et les sommets de petites ruines et les pavois des pins magnifiques de la Voie Appienne. A droite dans le recul infini de la plaine qui faufile des allées vertes entre des multitudes de collines naines, émergeant des arbres et se taillant net sur les rougeoisements qui soulignent tout là-bas les nuages gris, la coupole de Saint-Pierre — elle, toujours ! — se dresse seule, grandiosément seule. Je ne sais comment, en cet instant elle prend à mes yeux l'aspect prodigieux d'un pivot monstre autour duquel la terre, l'immensité humaine tournerait, l'axe que les enfants cherchent après les leçons de géographie et dont ils rêvent.

Un homme à l'effrayante stature de bandit s'avance à ma rencontre. Il monte un petit cheval nerveux dont la queue traîne jusqu'au sol. Il a les traits durs, la figure brune où brille un regard brutal et terrible. Un grand chapeau estompe son visage déjà trop hâlé par les soleils... Au pas, farouche et silencieux, il passe près de moi, le paysan, le Romain d'autrefois, car il n'a rien de moderne, cet homme, ou si peu.

Je fais fuir les mulets qui paissaient placidement le maigre gazon. Et j'arrive à un monticule circu-

laire parsemé de fientes sèches d'animaux et de détritus de mille sortes, papiers graisseux, bouteilles cassées, manchons de paille de *fiaschi*, boîtes de conserves : cela dit assez que c'est ici un lieu de fêtes populaires. En haut une couronne de très vieux chênes à ramures fournies et très abaissées : une retraite idéale d'ombre. C'est le fameux bosquet de la nymphe Egérie.

À côté, dans une dépression du terrain se tapit une grotte, ou plutôt une chambre avec trois murs en bonne et antique maçonnerie, sans façade, mais ouverte à la lumière, aux vents, à ceux qui passent et qui veulent boire. Car au fond sous une statue de femme ou de jeune fille couchée, accoudée et songeuse dans sa pierre grise, trois consoles déversent des filets d'eau toute fredonnante. C'est la source de l'Almo, et ce nymphée est dédié au génie protecteur de la rivière naissante. Il y fait frais, mais la lumière n'est pas si belle que sous les chênes où elle tombe verte et pleine d'ombre.

Puis entre ces deux choses se soulève un autre monticule troué d'une bouche noire, d'où émanent des odeurs fortes de troupeaux; et par-dessus une sorte de très vieille église ayant son campanile et ses cloches, une église toute ornée au dedans d'antiques peintures. En promiscuité avec elle, une osterie où l'on vend de bons biscuits et du vin capiteux des Castels.

O la paix divine de cette solitude où il semble soudainement qu'on se décharge de tant d'ennuyeux soucis, où l'esprit devient immense et le cœur allègre ! La paix divine de ce coin de verdure ! Au loin, l'âpre Sabine aux rudes flancs fouillés et terreux, sa cuirasse bosselée, et dans la plaine la course longue, fantastique, pressée des aqueducs. Et de la chaleur

tremble sur les horizons. On aurait envie de ne plus croire ni à la souffrance ni à la mort!...

Ce n'est pas à vrai dire que le charme lui-même de ce lieu soit bien intense. Je suis sûr qu'à une autre saison et à un autre moment il m'aurait déplu. Mais c'est le charme de l'été qui resplendit, de l'été qui aura bientôt tout jauni comme un automne; et c'est le charme de l'heure, de celle qui m'a grisé en de multiples soirs, celle qui entraîne dans son abîme le soleil. Je comprends mieux maintenant qu'on soit venu rêver là. Je m'étais d'abord étonné que Byron ait eu l'étrangeté de faire de si beaux vers et de si passionnés pour un mythe légendaire; mais je pense à présent qu'il a chanté plus lui que Numa et l'Égérie, lui, son âme secouée par la même magnificence qui m'étreint...

Dans le vallon qui court à mes pieds des femmes travaillent dans une plantation de maïs. Elles sont courbées sur les larges tiges vertes. Par instants elles suspendent leur besogne et entonnent une mélodie campagnarde et triste qu'elles poursuivent ensuite en reprenant leur tâche. L'une d'elles intime seule l'air de souffrance que les autres développent dans un chœur à trois voix. Et dans l'intense recueillement de cette solitude, les modulations langoureuses avec des demi-tons d'harmonie, des rentrées inattendues de la phrase ont quelque chose de religieux qui me rappelle la plaintive mélodie des Grecs. Cela résonne, monte, emplît l'infini, domine le crissement éperdu des grillons. Cela m'enveloppe. C'est d'une simplicité étonnante : c'est beau. Le chœur se tait et la femme, en solo, achève la chanson qu'elle avait déjà seule commencée : elle crie à tue-tête les dernières notes plus languides encore et plus traînantes. Et il me semble que mille objets, mille

êtres que je ne puis voir vibrent à l'unisson comme les cordes d'une harpe sans qu'on les ait touchées. C'est un cantique d'universelle joie sous le délire de la lumière finissante.

Le soir n'est pas encore tout à fait venu. Au lieu de m'en retourner par le sentier que je connais, qui file entre des haies vives, je puis rejoindre la Voie Appienne. Elle est proche. Comme j'allais y atteindre j'ai croisé un tombeau en briques rouges à cintres gracieux, à moitié vêtu de lierre et tout livré aux suprêmes embrassements du soleil déclinant. Au bruit que faisaient dans le chemin nos pas, une mésange tremble de toutes ses ailes pour s'envoler.

Le vrai décor des flirts de Numa n'existe plus sans doute ; mais puisque cette légende a, pense-t-on, quelque chose d'historique, voici que je traverse le lieu où se passaient les charmantes entrevues.

Deux routes se croisent : la Voie Appienne qui se sauve vers la porte aux tours brunes où dans la pierre granuleuse veille un ange aux ailes déployées ; la Voie Latine qui va se buter à une porte close sous des draperies de lierre et enfouie sous des amoncellements d'ordure. Il y a beaucoup de verdure à ce confluent des deux chemins : elle sort en masse des murs d'un jardin, elle retombe en franges de lierre par-dessus des clôtures, et ce sont des platanes qui abritent d'une ombre à cette heure-ci épaisse un coin de pré où monte au bout d'une colonne de granit gris une croix de fer, très vieille et très rouillée.

Et après, des églises : trois dans si peu de place, chacune ayant sa petite merveille d'antiquité ou de souvenir, toutes ordinairement fermées mais s'ou-

vrant à certains jours pour des fêtes quand on leur sème leur pavé de buis coupés et qui sentent si fort sous les pieds qui les écrasent.

Sur leur plateau élevé les Thermes de Caracalla, pans si sombres de murs énormes, déjetés et encore effrayants, surtout dans le soir qui s'avance et a déjà éteint dans cet encombrement de ruines les lumières et les teintes. C'est aussi de la splendeur effondrée cela, ces salles immenses où les mosaïques avaient des reflets d'eau et dont les pavés sont défoncés par la chute des voûtes trop lourdes, cette ossature nue dont les marbres ont été arrachés, et alentour le désert et le vide en place des bosquets où les fleurs rares croissaient à foison. Je vois deux cordons blancs courir parallèlement pleins de jolies roses sans parfum vers cette prodigieuse muraille debout comme un écran pour arrêter le dernier envoi, le suprême reste de lumière du couchant. Pourtant ce pauvre reste il déborde de l'obstacle et il se ramasse tout entier à la surface rugueuse et plissée d'un ruisseau qu'on dirait couvert de pelures d'oranges. Il coule par-devant une minuscule chapelle qui est plutôt une grande niche où, un soir de la semaine de Noël comme je passais, je me suis attardé à regarder une crèche en miniature entre deux bougies qui tremblaient dans le noir. Cela jetait sur la route du jour qu'on apercevait de très loin, et des inconnus avaient accroché des fleurs au grillage.

Il coule le ruisseau. Il s'en va vers le couchant et il porte tout ce qu'il y a de clarté demeurée sous le ciel. Des formes sveltes s'agitent à ses bords et se penchent sur lui. On distingue comme des rubans qui flotteraient ou des mèches de longs cheveux attirés dans une brise qu'on ne sent point. Elles sont nombreuses les petites silhouettes fines, sont-ce des

âmes de nymphes ou des fillettes qui s'amuse de l'eau qui frôle leurs pieds et le bas de leurs robes... Il fait maintenant si ténébreux sur terre. Pas de lune et les fusées joyeuses des étoiles éclatent si loin...

Je suis repassé là depuis, alors que ce n'était pas encore la nuit. Le ruisseau jaunâtre et boueux a ses rives habitées par une peuplade de roseaux, de beaux roseaux verts dont les feuilles effilées se déroulent comme des rubans ou des cheveux dénoués dans un perpétuel souffle de vent.

XXII

LA OÙ LE SOLEIL SE COUCHE...

Là où le soleil se couche, pas maintenant, mais une bonne partie de l'année, c'est le Janicule. Je ne sais si je n'ai pas cru, tout comme cela pourrait arriver aux enfants, qu'en y montant je verrais enfin l'abîme où il tombe dans la tristesse des soirs. Mais l'horizon une fois que j'ai été là-haut avait reculé et le soleil descendait toujours aussi loin de moi.

Seulement j'ai goûté de la paix dans l'enferme-ment d'exquises verdure de la villa Pamphily.

Je me souviens d'un jour d'ennui vague en hiver, de cet ennui qui prend sans cause ou raison apparentes quand on est loin de son pays, de trop de choses et d'êtres qu'on chérit. — Un après-midi de soleil éclatant, de soleil très chaud qui filtre des barres d'or par les frondaisons obscures des chênes verts, et la poussière soulevée par les équipages y voltige un instant comme une vapeur grise. — L'immense parc ressemble à un jardin public : tout le monde s'y est porté pour la promenade, seulement il conserve une note aristocratique : les vulgaires fiacres n'y peuvent pénétrer.

À l'entrée, des piédestaux de lierre réunis par des guirlandes, aussi de lierre, font cercle, et tout de suite cela donne de la joie : on dirait en effet d'une ronde

immobile n'attendant plus que quelque orchestre pour se mettre à tourner et à sauter autour du grand nopal qui fait sa révérence au centre. Puis au delà, quand on a passé la porte monumentale, je ne sais quel arc de triomphe, c'est une fête de pâquerettes, de petites marguerites des prés, mais qui sont grosses et hautes sur tiges, et un peu roses sur les bords comme des joues, ou des lèvres d'enfants. Elles font par milliers leurs étoiles blanches sur le gazon et brillent dans le soleil. Elles font un large tapis déployé devant le bois de pin : vont-ils s'avancer les arbres au corps roux et esquisser quelque pas de danse dans l'ivresse de cette lumière?... Mais non ce sont les palmiers qui exécutent leur ballet. On le croirait; mais non encore, ils ont leur pied dans une chancelière de paille ou de fumier... Alors c'est tout simplement pour nous, pour le régal de nos yeux cette tapisserie étendue, ce luxe de salon riche.

Ailleurs, lorsqu'on est dans l'ombre d'un épais bosquet de chêne, on aperçoit debout sur l'herbe très verte des pierres tombales d'autrefois qui se dressent silencieuses et très moussues. Elles font penser à un cimetière. Et c'est vrai que c'en est un. Dessous le sol, il y a des galeries de catacombes, en partie inexplorées et célant toujours leurs morts et leurs martyrs sans doute dans le linceul tuffier. Et sur l'impénétrable caveau on joue : sur la grande pelouse des jeunes gens sont au foot-ball et des jeunes filles les regardent envieuses de leurs sauts. Je crois que l'éducation ici est encore liée par bien des préjugés de nos races latines, et les femmes me semblent ignorer les sports et les récréations où l'on court, où l'on secoue le corps et fait haleter la poitrine pour qu'elle avale beaucoup d'air.

En contre-bas, au niveau qui doit être celui du

cimetière souterrain un parterre sur lequel on plonge fait un parvis au *casino*. Il est dessiné à la Le Nôtre avec des herbes de couleur et des cailloux qui couchent à terre des arabesques et des volutes. Ça me rappelle les interminables rubans de santoline qui, dans un parc de Touraine, font de semblables jolies choses sur le sol, et ça précède un pont bizarre qui sur ses arches creuses porte un château, et le château s'admire dans la glace mobile d'une des plus belles rivières de chez nous.... Ici un peu d'eau chante au bout de deux fleurs de lis en bronze ; et des oranges très mûres font dans le vert de leurs arbres, contre un fond de pierres qui les chauffent, en prenant pour elle beaucoup de soleil, elles font leurs petites taches joyeuses et fauves. Les pins eux aussi ont l'air d'en boire à pleine gorge du soleil : ils ont une vie drue et splendide, et rien que de les regarder dans leur épanouissement me donne de l'enthousiasme et du bonheur. A l'extrémité de leur forêt un troupeau de vaches nonchalantes est vautré dans l'herbe : elles jouissent comme le reste, comme les choses et comme les gens, de la douceur de cette journée. Et de minuscules toiles d'araignées tendues d'un arbre à l'autre brillent autant que de l'argent.

Je descendais les prés toujours piqués de marguerites au cœur d'ambre nimbé du blanc des pétales qui finissent doucement à leur pointe en rose tendre, et j'ai entendu un murmure, une plainte d'eau derrière les grandes draperies d'un rideau de chênes. Je suis venu. C'est, en haut de quelque chose d'un peu monumental qui a dû avoir aussi la forme d'une fleur de lis mais que des incrustations de calcaire ont défigurée, de l'eau qui jaillit, qui retombe en éclaboussant et jette ses diamants au soleil avec un bruit chantant ou geignant — on ne saurait trop dire —

de gargouillis. Le premier bassin où elle se déverse est si clair que par sa transparence verte on aperçoit tout le sable jaune du fond et les tiges brunes de nénuphars qui montent jusqu'à la feuille jaunie et sans fleur qui pourrit à la surface. Autour de cela et de la fontaine, une ceinture de buis que deux hommes taillent avec soin : ils mettent les brins dans une corbeille, ce sera pour une fête de saints, dans quelque église dont on en parsèmera le pavé. Dans le second bassin, il y a de longues et larges taches de mousse verte : seulement l'eau est limpide encore et on voit très bien surgir du fond la végétation noire, la forêt des troncs qui monte, qui est en marche vers la lumière et l'air ou qui déjà y épanouit ces dardes énormes vert pâle, vert foncé, ou rissolées comme des gâteaux. Et sous le soleil quand il y vient directement, ce fond prend des beautés inouïes. Il y a des régions sablées et profondes, ce sont des vallées, d'autres régions se soulèvent pour des collines ou même des montagnes et sont vertes, comme si des prairies les couvraient, ou vertes de leur boisement de mousses en croissance. Et il y a des chemins dans ces étendues aquatiques, on les distingue très nettement ; des chemins que rien ne suit. Et par là-dessus, sur cette étrange flore, le tremblement tout léger du courant passe sans rien troubler. Un troisième bassin est plus bas : il est davantage accidenté. Il s'y creuse de vrais ravins qui paraissent profonds. Quand il se termine, à son front, quatre lignes d'eau verticales raient brusquement l'air : et au milieu, une aigrette d'argent liquide où un petit vent vole des brassées de poussière d'eau qu'il vous lance après cela au visage, pour jouer.

Le quatrième bassin ne ressemble plus. Il est grand, évasé avec des arbres à ses bords et des touffes

de hauts roseaux qui portent dans la lumière leur panache crème : non, j'en vois qui se baissent et par coquetterie, se sachant jolis, se regardent longuement dans l'eau. Une barque attachée à la rive vieillit fort. Les passagers manquent. Je refais à rebours le chemin que je viens de parcourir : l'eau de l'avant-dernier bassin repoussée par la retombée des cinq jets d'eau qui la finissent retourne en arrière avec des plis semi-circulaires qui se croisent, s'impliquent ainsi que des mailles de filet... Il y a aussi sur le bord vis-à-vis de moi une mignonne enfant dont l'eau, remplie de soleil, renvoie l'image heureuse et toute de joie vers l'immense ciel pur.

Je trouve en remontant, sous un couvert de chênes-verts dans de l'ombre verte une jeune fille couchée sur un lit de pierre : elle a le costume des Romaines d'autrefois et son pied nu passe de sa robe. Etendue sur le côté gauche elle est un peu soulevée, appuyée sur son coude, et sa main qu'elle laisse aller tient un rouleau à moitié déployé : elle a interrompu une lecture. Je m'assieds près d'elle sur le même sofa... elle est en pierre toute noircie de vétusté et d'abandon, elle n'a plus de tête. Autour de nous comme s'il tombait par intervalles des grosses gouttes de pluie, on entend un bruit très faible et sec. Ce sont les glands qui dégringolent un à un, depuis des mois, des branches qui ne peuvent plus les tenir. Le choc détache le fruit de la gaine qui l'enferme à moitié : il roule, oblong comme un noyau de datte et couleur de palissandre. La vue s'enfile sous une longue allée de pins où brille, au bout, un édicule blanc. Je suis passé auprès : c'est un édicule blanc tout en marbre, un monument élevé par les princes Doria aux soldats français qui moururent à l'assaut de la Porte Saint-Pancrace en 1848 ; il y a des noms d'inscrits et des

paroles de pieux respect sont gravées. Décidément dans la luxuriante vie de ce jardin il y a bien des souvenirs de la mort. Et c'est comme ça partout à Rome ! Mais la mort n'est-elle pas trop enveloppée dans cette beauté verte et dans une lumière comme celle de ce soir pour apeurer. Et la jeunesse bruyante, celle où l'on triomphe encore par des sauts et des cris des pires tristesses, en faisant ses jeux exubérants sur la tombe des saints de jadis, n'est pas un contraste qui choque. Sa chanson de vie ne vient-elle pas du ciel et n'y reva-t-elle pas tout droit ? Alors elle y croise les âmes éjouies de ceux dont les cadavres attendent le réveil, l'heure où la pensée et l'amour reparaitront dans les yeux, et le rire sur les lèvres pour ne les plus désertier.

Proche de la pelouse où le ballon fait ses bonds, quatre cèdres dont les racines habitent la nécropole et s'y nourrissent, se dressent très solennels sur le bord d'une pente verte. Ils étendent leurs premières branches en horizontale et les autres au bout d'épaules souples et gracieuses, ils les portent vers la lumière. Le soleil qui va bientôt achever sa journée se précipite dans leurs bras et s'en échappe pour éclater sur le dôme d'un chêne sous lequel un merle fait une chanson tardive.

La fraîcheur vient après que les marguerites, les petites marguerites qui se promènent menues et blanches par les gazons commencent de resserrer leurs lèvres roses pour, un peu ensuite, les clore tout à fait : elles ferment leur frêle bouche au froid de la nuit qu'elles ne pourraient respirer sans mourir.

Fin heureuse de jour où la lumière idéale plonge dans de l'or les cimes des arbres. Les troncs des pins sont devenus sanglants.

Avant de partir je suis revenu au belvédère d'où

l'on voit Saint-Pierre de profil avec les jardins vaticans derrière lui comme la traîne d'une belle robe, et, au delà, la campagne où piquent des cheminées d'usines. et tout au fond un peu noyés de brume des monts. Je m'étais arrêté là au commencement de l'après-midi et adossé à un chêne j'avais regardé. L'illumination était dure et crue. Heure chaude. — Maintenant ce n'était plus cela. Des fumées lointaines s'élevaient droit dans l'air : pas une haleine de vent. La basilique de l'Apôtre isolée complètement de la ville dont on n'apercevait rien. La lumière sur tout s'était faite violet et mauve. Le profond silence venant de l'immensité de la campagne vide à cette saison et à cette chute de jour, le silence dont on était tenté même, je ne sais pourquoi, d'être surpris, du géant de pierre semblait venir jusqu'aux murs de la villa, il ne les dépassait pas, mais occupait tout hors d'eux ; à leur limite commençait le bruit, les appels, les cris. C'était un contraste, mais qui lui aussi diminuait avec le jour, car le jardin se vidait et faisait songer aux vieux ou aux très jeunes que le sommeil touche soudain après une causerie animée, il les fait se taire, puis il abaisse leurs paupières sur leurs yeux.... La coupole sur le ciel rose était comme un astre bleu, bleu très éteint. Pendant que je me rassiais de ces choses-là, trois jeunes gens assis sur le parapet de pierre en prenaient des croquis. Ils se hélèrent comme s'ils avaient été loin les uns des autres. Ils étaient contents. Ils partirent. Encore un peu et j'allais être seul dans le parc assombri. Le corps rude des pins était toujours ruisselant de sang. Pourtant le vieux concierge en livrée bleue très galonnée n'avait pas encore rabattu les grilles derrière moi, et les fiacres trop plébéiens attendaient à la porte...



Au printemps le long des bassins d'eau claire j'ai cueilli des brassées de violettes qui parfumaient à l'excès. Et c'était la même réjouissance des pins dans le soleil.

Par derrière la villa se tapit une assez pauvre église qu'on ne se dérange guère pour voir. Un chemin de solitude y descend. Il s'arrête à un portique campagnard haut, large, toujours ouvert, coiffé d'un auvent de pierre qui avance et pose sur deux colonnes de marbre blanc, c'est l'abri pour une fresque qui m'aveugle de bleu et de rouge : une Madone. A la fin d'une grande allée se renfrogne la façade camuse de l'église, jaune. On y va entre des guirlandes vertes de rosiers taillés, émondés et où des boutons rouges annoncent des fleurs très prochaines. Au milieu de ce chemin une colonne grise porte une croix de fer rouillée, comme il y en a devant Saint-Nérée, Saint-Césaire, devant Saint-Sébastien. Par une porte ouverte j'aperçois dans une cour sombre des fillettes qui jouent, des petites abandonnées et que la charité a ramassées, des enfants qui ignorent ce qu'est le baiser d'une mère et la parole qui vous éveille quand le matin commence.

On répare en ce moment l'église, et à cause de cela elle est sale et bouleversée. Il y a des trous dans le soffite de bois sculpté. L'autel avec son urne-reliquaire et son baldaquin se trouve isolé dans les échafaudages, les échelles monumentales. Un peu partout dans le pavé des entrées de cave ou des escaliers qui finissent à des portes de fer passé au rouge vif : c'est par là qu'on descend à la catacombe, car c'est encore

un cimetière. Aux murs, des rondes-bosses en plâtre moulé retracent l'histoire du martyr : le lieu de son supplice — dit une inscription — serait voisin de celle trappe dans le sol, une trappe trouée comme le couvercle d'un vivier à poisson.

La suprême horreur que j'aie jamais vue en art religieux est là réfugiée dans l'extrémité de cette nef de droite. Un dément, un échappé de Bicêtre, un prix de Rome pourtant, un bohème qui a osé signer son œuvre a sali la muraille de caricatures échevelées ; il a dressé sur des toiles collées aux parois de ce sanctuaire où l'on voudrait venir prier, des rêves de déséquilibre, des formes humaines qu'on ne peut guère s'imaginer que dans des fumées de boissons ou dans des réveils d'orgie. C'est étrange et c'est malsain. Des lumières bizarres, invues. Des horizons fabriqués. Des lueurs bleu cru comme des feux de Bengale où surgissent des arbres-fantômes. Des teintes sombres qui mettent du flou aux contours et produisent une impression pénible de gêne, car on croit que l'éclairage manque ou qu'on a sur les yeux un voile. Des bergers juifs adorant l'enfant Jésus, et qui sont tout nus comme des sauvages ; des carnations rouge brun trop irréelles. La divine Vierge pour mettre au monde étendue sur un lit au mépris de l'histoire. Saint Joseph, lui-même à demi nu, et l'enfant sans un seul lange. Et pour tant de muscles qui saillent, de reins qui se cambrent, de poitrines qui se tendent, une détestable anatomie. Puis des cheveux drus et raides comme faits de bois à peine dégrossi, et qui flottent à un imaginaire vent de tempête sismique. Une exagération erronée de Puvis de Chavannes ; mais, non seulement pas de mysticisme, pas même le moindre sens religieux.

Le triomphe du saint dans un bleu criard et cru à

l'excès est ridicule. Des anges l'empoignent par le pied comme un homme qu'on culbute. Puis, une si mauvaise perspective que des cuisses paraissent informes et des jambes ressemblent à des cordes tordues. Je n'ai vu de bien que la flamme de la lampe fumeuse et la lueur qu'elle projette sur la descente du cadavre du martyr dans le cimetière ; puis la tempête où un bateau sombre dans les lames écumeuses. Mais pourquoi est-ce que ça n'est pas dans un musée ?

Quant à la crucifixion !... Le ciel est coupé en deux parts : le bas bleu sombre, et le haut jaune pommelé, une barre tranche les deux régions. Le Christ est tout ployé : ses jambes qui plient sous lui laissent le corps porter en avant ; et la poitrine bombe atrocement. Le sang coulé à terre fait une mare dont on dirait bien plutôt d'un morceau d'étoffe étalé là. Seulement la couleur donnée à ce sang coagulé est bonne. Contre la croix Madeleine, affalée avec ses cheveux jaune filasse qui lui barrent bizarrement le front rappelle plutôt la femme qu'elle fut avant que l'eût saisie l'amour du Maître. Au second plan, la Sainte Vierge tombe en syncope dans les bras des femmes : le rapin en fait une névrosée et une vieille : c'est tout le contre-pied de Michel-Ange dans sa *Pieta*. Et puis toujours l'illumination étrange et irréaliste qui déroute et qui blesse, des colorations fausses et des muscles au repos là où ils devraient être distendus à éclater sous l'effort. Un voile qui vole se couvre de rose lui venant on ne sait d'où puisque tout est sombre et sinistre. C'est le règne absolu du flou, de l'imprécis, du vague, du fantasque, du désordonné et par surplus, c'est le vide total de la pensée. Devant cela les parties nobles de l'âme éprouvent de la répugnance ; il n'y a que les instincts inférieurs, la sensualité qui peuvent être émus. C'est l'effet de l'opium

fumé, de la morphine inoculée : jouissance dans le néant de l'esprit, sans élévation, sans but et qui finit dans le trouble et l'obscurcissement de l'être tout entier...

Et j'évoque devant mon regard le bout de mur de Sainte-Marie-della-Pace où sont les Sibylles de Raphaël que j'ai vues hier. Au lieu de ces horreurs de teintes, de formes, de perspectives tout est harmonie et caresse pour l'âme. Ici des visages de forcenés ; là-bas des figures paisibles et éclairées. Ici des arbres immobiles et roides tandis que des draperies se gonflent et claquent comme si des vents furieux soufflaient ; là-bas des vêtements qui flottent naturellement au simple effleurement de l'air déplacé. Les anges n'y sont pas pareils à ceux-ci qu'on prendrait pour des cuisines de cirque ; mais ils sont vraiment des messagers divins. J'ai souvenir d'un ange qui vole : il est dans l'angle droit. Sa robe verte tremble derrière lui à cause de la vitesse de sa descente, sa chevelure est soulevée par le frôlement de tout l'espace parcouru ; il est paisible, étranger à la chair qu'il emprunte un moment afin d'être aperçu de nous, et qu'il dépose ensuite.

J'aurais bien voulu voir le cimetière souterrain ; mais j'ai beau heurter le butoir à la porte du Recteur, personne ne vient et en regardant par un énorme trou de serrure je n'aperçois qu'une allée dallée, bordée d'orangers, avec au fond une sainte Vierge blanche dans une petite niche bleue.

Tout alentour d'ici il y a beaucoup de petits chemins, des sentiers que le soleil remplit d'or entre les haies dégarnies. L'intense joie de l'air, celle même du ciel diaphane et paisible y vibrent ; et il fait chaud, et l'on est seul. Ce sont des impasses qui amènent à

des propriétés privées et s'en retournent sans procurer une issue ailleurs. On revient sans cesse au point de départ. Dans un creux de vallon un homme qui travaille près d'une meule de foin renflée en cône se met à chanter, et sa voix forte monte langoureuse et pleine de cajoleries, avec cette mélodie d'ici qui est comme faite de sanglots ou de joie attristée, de joie où couvent des perspectives de douleur. Elle impressionne cette chanson banale, mais qui est en ce moment toute l'âme de ce manant, toute sa vie supérieure et qui contient si mystérieusement dans ses inflexions délicates des appels d'au-delà.

Une préoccupation quelconque de son labeur est venue l'interrompre et à présent c'est dans mon oreille le mugissement de torrent de la fontaine Pauline. L'eau noire à reflets d'acier frissonne dans son bassin. Rome fourmille dans le rose joyeux et chaud, cerclée de montagnes en gris brun, en gris de fer, surmontées d'une calotte de blanc aigu, strident. Plus au loin d'autres neiges s'édulcorent et se grisailent un peu comme de brume : et pourtant l'air est profond et pur, balayé de tramontane. Sur la droite, les Albains étalés effrontément, glissent dans la plaine leurs pentes foncées et teintées où l'on distingue du bleu latent. Tout à gauche, des soulèvements d'un beau vert, puis les sommets crénelés du Soracte. Il n'a point de neige, lui ; et c'est bien rare qu'il en ait, au contraire de ce qu'Horace en a dit. Mais plus près que les monts, cachée à moitié, échancrée par tous les arbres massés sur la colline, la coupole bleue et très vieil or de Saint-Pierre.

De la place Garibaldi. — En hiver et par un temps superbe. Le brigand surgit magnifique et sinistre sur son cheval au repos, mais qui va bondir. Les cou-

ronnes de bronze font des taches sombres sur le socle blanc. Un cardinal passe à pied, vite : des prêtres mettent un genou en terre et lui baisent l'anneau, il leur sourit et leur parle. Des cimes d'arbres bordent l'esplanade et découpent la vue. Une grande ombre plane sur le damier des maisons de la ville ; la ville, tout à l'heure elle était de granit rose, maintenant on la dirait de porphyre. Tout à l'heure, derrière nous, en retrait, comme par recueillement Saint-Pierre-in-Montorio se reculait ; maintenant Garibaldi se hausse pour découvrir l'immensité de sa prise, et sur sa monture guerrière il continue de menacer. Au lointain par delà les dômes arrondis, par delà toute ruine, la Sabine ferme le monde. D'abord au fond, une ligne de monts qui mordent dans le ciel satiné de bleu de leurs dents aiguës blanches de neige. Puis en deçà, une coulée monstrueuse de bronze, creusée, plissée, repoussée en bosse, fauchée de sillons sombres, tourmentée, hardie. Plus proche encore, une muraille bleue à grands pans, obscure, mystérieuse, sans lumière ni ombre, unie, seulement à droite lamée d'or richement.

Au-dessus des têtes une épouvantable marée de nuages gris avance dans l'espace, chassant devant elle le bleu que son contraste rend plus suave, plus distant, plus prenant, plus infini.

Autour de l'aventurier que j'avoisine, la lutte est menée furieusement dans le silence de leur métal noir par les soldats de sa conquête : un canon de fusil est braqué sur le Vatican. Partira-t-il le coup?... On dirait à voir ces quelques spécimens de ceux qui composaient la horde qui s'intitula « l'armée libératrice », d'une ménagerie de fauves.

Je vais au delà : dans un coin de verdure. Deux choses se font face. Le profil géant de Garibaldi et la

coupoles de Saint-Pierre qui monte dans la beauté de l'air. On l'aperçoit entre deux sapins noirs qui supportent comme des linteaux un frontispice d'une ciselure délicate : frondaison d'arbre extrêmement ténue et fine qui s'ajoure sur le ciel.

Sous le dôme d'un frêne pleureur, à terre, un semis d'or de feuilletes tombées. En bordure, du côté de la campagne, des platanes panachés de vieux cuivre rosé et tout criblés des petites boules à piquants de leur fruit, couleur de mastic.

Quand je reviens vers l'allée principale mes yeux se brûlent à un tapis fauve, roux, un pavé de jaune antique fait de feuilles mortes. L'horizon est engoncé dans une gaine de bleu prusse. Sur les Albains, Frascati étend une tache de rouille qui peu à peu quand toutes les teintes commencent à muer, bave, déborde et coule en nappes sur les pentes. Là où il y a de la neige, elle est devenue d'or. Dans le champ de ciel encore libre de nuages plus que du gris bleu délicat, et du vert si fin, si fin...

De la place Garibaldi encore. En fin de février. Le soleil descend en se chargeant d'or derrière les monticules de verdure où des arbres fruitiers fleuris rose ou blanc font des taches claires. Les parfums ne me viennent pas jusqu'ici, mais ce qu'ils doivent sentir bon ces bouquets jolis fichés sur les pelouses...!

Le soleil va s'engager dans les profils de pins parasols qui sont à la cime de cette croupe montueuse ; et ils les fait soudain paraître coulés de bronze bruni. Seulement, si l'on se déplace de quelques pas c'est une transformation du décor. Les pins se sont portés à droite et ils plongent leur vert sombre dans l'étuve d'or. L'astre de feu touche le bord, le toit d'une ferme qui devient noire et comme carbonisée. Puis

là-bas dans la direction du canon de fusil du souldard garibaldien, la coupole de Saint-Pierre isolée, grandiose, bleue avec sa lanterne terre de Sienne et sa croix très en haut. De tout au bord de la terrasse, c'est l'église entière que l'on voit, et presque de trois quarts dans un ensemble parfait. Mais d'ici la coupole paraît si colossale que le reste de l'édifice semble beaucoup trop court ; et l'œil en est déçu. Le clocher de Lourdes dans les jardins vaticans pointe comme un bonnet de pierrot ; et les vieux remparts de la cité léonine, au-dessous, descendent éclairés dans les invisibles du Val d'Enfer.

A l'autre versant, c'est la ville qui gît splendidement rose avec une infinité de reflets chatoyants de vermeil ; et sa ceinture éloignée de montagnes passe au violet obscur. Les neiges aussi se colorent en rose.

En poursuivant la route... Un peu avant le chêne du Tasse. Un rideau d'arbres sans feuilles, épais, s'est mis en écran devant le soleil que l'on n'aperçoit plus que déchiqueté. Il est devenu rouge, sanglant, incendiaire de cette petite forêt. A Frascati sur les Albains qui s'enveloppent de violet riche, de violet indéfinissable, une torchère s'allume et flamboie. Dans Rome même, ici et là, des feux intenses éclatent soudainement, en un instant ils sont des brasiers incandescents. A la basse coupole de Sainte-Marie-Majeure une immense flamme jaillit. Par endroits dans une seule maison on découvre trois ou quatre foyers de cet incendie qui prend la ville de toutes parts, comme ce devait être au soir sinistre de l'arrivée des Gaulois. Cela demeure fixe un moment. Quand nous marchons ça s'éteint par places et aussitôt ça se rallume à d'autres. Seulement comme le soleil baisse de plus en plus, tant de vitres qui le réverbéraient cessent de brûler et tout se ternit. Il n'y a que les

neiges sur les cimes qui demeurent éclairées, et toute la face de la coupole orientée vers le couchant. De ce côté, des pins baignent encore dans des transparences roses et bleues rechampies d'or pâle.

Par terre des chapiteaux de marbre très abîmés s'endorment dans l'herbe au bord du chemin. Deux Allemands cherchent la Promenade Marguerite où ils sont. Saint Onuphre se recueille dans le grand silence. Les rues tristes et bruissantes de vie me reprennent.

Début de mai. — Le vert, le vert prodigieux et luxuriant a tout envahi. Il couvre tout. Il vivifie tout. Dans un jardin qui descend vers le Transtévère un arbre rare, une indicible fête de couleurs, de lumière, de fleurs, de joie printanière, de celle qui est si douce au cœur. Il est tout rose, l'arbre, et tout violet : rien que du rose et du violet emmêlés, une énorme masse de rose, de plusieurs roses et de violet pâle. C'est un arbre de Judée envahi, enlacé par une glycine. Leurs deux vies sont unies, elles montent du même sol où plongent côte à côte leurs racines. Ils ne font qu'un, se sourient l'un à l'autre et paraissent n'être que l'un pour l'autre. Je n'ai jamais vu de fleurs si jolies et tant s'aimer.

Une peintre copie cette charmante idylle. Quel barbouillage auprès de la réalité ! Il ne peut le rendre le baiser, la caresse des exquis fleurs roses se cachant dans les longs cheveux tombants de la glycine, la caresse des petites joues satinées et veloutées, le baiser parfumé mais si peu que c'est pour eux seuls...!

... Et maintenant — 5 juillet — voici la Révolution qui monte. Je suis au monument de Garibaldi et des estrades sont prêtes pour des discours et des

proclamations de haine folle. Elle a couru les rues la sinistre procession avec ses deux cents drapeaux rouges et ses cinquante drapeaux noirs déployés et claquant à la brise qui souffle de la mer. Elle hurle. Elle chante des bouleversements sociaux. Elle clame l'anarchie et la mort. Elle siffle les églises et la croix qu'elles portent. Elle traîne des chars symboliques de ruines. Elle pousse des cohortes d'enfants coiffés et vêtus de rouge sanglant parmi ces rangs de tepistes aux faces blêmes sous les cheveux noirs. Elle monte...

Son chef et son maître l'attend sur son roc de granit.

Je viens de relire l'hymne que Carducci lui a dédié : *Roma o Morte !* Sublime exaltation de la colère. Cri de guerre. Appel aux armes.

Ils l'ont entendu. Les voici...

Aujourd'hui Rome n'est plus au pape. Elle n'est plus à Victor-Emmanuel et elle n'est à aucun de sa dynastie. Elle est à la plèbe féroce et amante de toute dévastation, aux forcenés qui la guident, aux sociétés secrètes qui la minent. Depuis huit jours les murs sont couverts d'affiches blanches qui sont des ordonnances de la franc-maçonnerie, toutes signées, et dès ce matin les balcons et les fenêtres de la Loge étaient pavoisés de tentures vertes, de drapeaux verts aux emblèmes héraldiques. J'entends les musiques qui approchent et qui jouent la *Marseillaise*. Il faudrait se hâter d'achever ce gigantesque monument à Victor-Emmanuel II pour lequel on a entaillé l'intangible Capitole, pour lequel on voudrait défigurer l'antique palais de Venise et la place, il faudrait aller vite, de peur qu'il ne soit jamais dédié à celui à qui on l'avait destiné, et de peur que le fameux autel à la Patrie pour qui on multiplie les maquettes ne soit érigé qu'à la Révolution et à l'Anarchie.

XXIII

DERNIÈRES FÊTES.

Décidément et plus que jamais en cette fin de juin à Saint-Pierre c'est bien une kermesse de lumière.

Les fontaines sur la place font leur bruit éternel, leur chanson de cascade comme on en entend dans les montagnes à la surprise des détours de chemins. Elles éparpillent follement leurs infiniment petites gouttelettes qui dégringolent de haut dans le vide sous le soleil qui les traverse et les fait étinceler.

Sur le perron qui précède l'église le long du dernier degré blanc de l'escalier, des piquets sont fichés dans le pavé portant un plateau de fer battu. Le soir une fois venue la belle nuit d'été, on y fera flamber du pétrole pour l'illumination joyeuse. Demi-joie seulement, car autrefois, avant l'invasion italienne, c'était toute la coupole qui s'embrasait parcourue par des serpentins de feu et pareille dans l'obscurité bleue à une torchère prodigieuse; et au Château Saint-Ange on tirait des fusées et des salves...

Ici, dedans, c'est le calme souverain de la lumière.

J'entre moi aussi. J'entre avec la foule. Et dès l'abord c'est le parfum des encens, ce parfum balsamique qui grise. Et c'est le murmure des chants dans le lointain. Et c'est le bruit lent et monotone

des pas sur les marbres roses du pavement. Et c'est l'allégresse sculpturale de la basilique ; c'est l'allégresse marquée par la montée des tentures de brocart rouge le long des pilastres ; c'est l'allégresse du peuple accourant pour fêter celui qui l'a une nouvelle fois fondée, la Ville, Rome séculaire. C'était alors au moins la troisième de ses fondations mais l'autel qui la commémore celle-ci, il n'est plus sur le Palatin dans les broussailles et les ronces, ni sur le Forum près des gens qui passent ignorants de ce qu'est cette pierre ronde enfermant un peu de terre, cette pierre comme une margelle de puits au coin du temple ruiné de Castor et de Pollux. Que de fois moi aussi j'e l'ai vue sans savoir que c'était un lieu sacrosaint. L'autel le voilà dans cette église.

Et c'est le flot de lumière!... Comme ça ne ressemble plus ce Saint-Pierre de ce matin à celui dans lequel je suis venu pour une si grande et si inattendue surprise il y a un mois. Dehors il faisait encore tout à fait jour. Seulement c'était fini de respirer une atmosphère de forge. C'était l'heure de la splendeur vespérale, l'heure où le soleil d'or descend dans le ciel bleu, où tout dans la ville devient magnifique, tout jusqu'aux moindres choses sous la féérique lumière : les verdure s sont plus calmes, les fontaines plus chantantes, les fleurs ont davantage de parfum, et les teintes des maisons, des murs en ocre ou en rouge sont moins dures ; cette heure indicible où les souvenirs se mettent à surgir de ce sol riche qui est un lit de repos et d'oubli pour tant d'êtres et tant de débris.

Et Saint-Pierre était déjà dans la nuit, une nuit profonde et un grave silence : plus de touristes et d'Anglaises, ils s'enfuient tous devant cette ténèbre. L'immense église qui reçoit la première illumination

qui monte au levant et pour qui est aussi la dernière caresse dans le dernier rayon, les soirs, avait clos hermétiquement ses fenêtres, comme quand on est triste ou fatigué on baisse les paupières pour ne plus rien voir. Elle, c'était pour se recueillir qu'elle s'était ainsi enveloppée de nuit.

Sur l'autel papal il y avait un foyer de feu, deux monceaux de cierges entassés qui brûlaient, et cela donnait aux ors du baldaquin un éclat imprévu : eux aussi étaient en ignition. Et dans cette fournaise se dressait une monstrance géante portant une hostie blanche qu'on adorait, des fidèles à genoux nombreux. Elle brillait derrière la glace luisante qui l'emprisonnait et réverbérait toutes les flammes agitées des énormes cierges. Les branches de l'ostensoir, les branches rayonnant du cœur d'or, scintillaient comme le ciel quand par les nuits pures il est criblé d'étoiles : elles étaient faites de pierres fines, plus fines que des larmes, qui s'éclairaient subitement de rouge, de vert, de blanc qui tremblait, s'éteignait, se rallumait sous le flot mouvant du feu...

Deux jours après c'était la promenade triomphale de cette hostie à travers la même nuit. Mais des rayons de soleil avaient fait violence pour percer et il en venait dans la nef : ils tombaient droits et longs. Quand le cortège venait à les traverser ils s'emplissaient soudain de l'encens qui fumait en tourbillons et ils devenaient du coup bleuâtres d'un bout à l'autre ; et en eux les chapes resplendissaient.

Non, à présent ce n'est plus cela. L'église est revenue à ce qu'elle est toujours, un triomphe de lumière.

Mais, ... ce personnage, ... là, sous un baldaquin...!

Il est à la place qu'occupe d'ordinaire la statue de bronze de l'Apôtre, la si vieille statue dont on baise le pied... C'est lui ce pauvre saint Pierre tout noir qu'on a habillé et qui attend sur son trône de marbre, rigide et immobile, plus solennel que jamais en des vêtements liturgiques, les hommages de ceux qui entrent. Je m'étais habitué à voir ce bénisseur tout noir dans une toge noire, plus noir que nos ombres sur le sol, sauf son pied luisant et poli par les milliers et milliers de lèvres qui s'y sont frottées pour y mettre des baisers. Et le voilà splendidement paré. Il est prêt pour une fonction solennelle et sacrée. Il va se lever. Il va être porté sur la *sedia*. Il va présider lui-même sa fête. Il va entonner les hymnes... Et non pourtant, il demeure collé à sa chaise de marbre blanc avec son aube aux broderies d'or, sa chape rouge toute chamarrée d'orfrois précieux. Sa tête est coiffée d'une grosse tiare qui s'adapte mal à ses cheveux crépus et de métal, une tiare d'or sertie de pierres limpides qui ne sont pas que de vulgaires cabochons. Une croix pectorale descend sur sa poitrine et il a un anneau à son doigt levé, toujours levé à bénir. Il n'y a plus que sa figure noire à émerger de toutes ces choses dont on l'a affublé. Un gardien veille sur ces richesses sorties des coffres pour cette seule journée et qui y rentreront ce soir pour un an.

On chante au chœur. Les gens font queue pour approcher du pied et le baiser. La confession disparaît sous les lumières et les fleurs en gerbes ou en guirlandes. De la joie tombe aussi de tant de fleurs d'or épanouies aux voûtes, les voûtes blanches comme des pétales de narcisse. Et les fusées du soleil éclatent sur les marbres.

C'est ainsi tout le **matin**. Vers midi lorsque je sors, le dôme s'épanouit sur un ciel brûlant. Les buis qui enrubannent la porte principale et forment une ellipse se balançant dans le vide pour imager je ne sais pas quoi, sont cuits sous l'ardeur chaude.

... Le soir la place est plus grouillante encore : c'est un va-et-vient. On dirait de loin d'un peuple de fourmis. A l'intérieur de l'église on est groupé autour de la confession. Le chant est bruyant et à vacarme, tantôt triomphal et tantôt suppliant. Seulement le défilé des gens est devenu un brouhaha avec une rumeur assourdissante ! C'est à ne pas y tenir.

« O Rome heureuse... ! » clame l'hymne.

Toutes les fenêtres vers le couchant font entrer des fleuves de lumière glorieuse, cette suprême et divine lumière des jours finissant. Elle coule avec de l'or dans l'air gris de poussière et de fumée d'encens.

Et le Saint-Pierre de bronze est toujours impassible dans ses ornements magnifiques. De combien s'est usé davantage son pied aujourd'hui ? Depuis exactement quinze siècles qu'on le soumet à ce polissage des baisements, il n'y a encore qu'assez peu de son métal emporté.

Dehors sur la place il y a déjà un vaste domaine d'ombre. L'obélisque a un piédestal humain. Dans le Borgho on s'écrase et on étouffe. O cette chaleur sans trêve et sans répit !

Je m'en reviens par un enchevêtrement de petites rues. Sur les trottoirs dans la saleté, des gamins, des adolescents sont couchés pêle-mêle, la tête des uns dans les pieds nus des autres. Ils jouent et devisent ; mais leur gaieté est morne et lasse.

... Dans ma chambre il fait atrocement lourd. Le

mur qui regarde le couchant, ma fenêtre qui l'hiver et le printemps me livrait les merveilles des soirs, tout cela a bu ou laissé passer depuis midi la chaleur, l'effreuse chaleur. Et tard dans la nuit j'ouvre tout ce qui peut être la plus petite entrée à de l'air frais afin d'atténuer un peu cette atmosphère de fournaise. Très au loin les étoiles tremblent silencieusement dans leurs infinis obscurs, celles qui faisaient déjà ce même frémissement sur l'ensevelissement de l'Apôtre.

Une chauve-souris se jette vers ma lumière, tourne éperdument en faisant claquer sur les murs ses noires ailes lugubres.

*
* *

De bonne heure en route pour Saint-Paul.

L'eau du Tibre encore dans l'ombre du matin ne paraît pas jaune. Dans un rien de fraîcheur qui est délicieuse les couvents de l'Aventin semblent dormir encore. Sur les pentes du mont des formes blanches descendent parmi les bouquets de lauriers en fleurs ; je pense aux prêtresses qui jadis allaient ainsi vers le fleuve pour les ablutions saintes au lever du jour. Ce sont les panaches touffus des yuccas. Il y a de l'or sur les plates-formes des pins. Au port, les chalands sommeillent sauf un vapeur de remorque qui commence à fumer. Près de la porte, la grosse porte brune flanquée du tombeau en pyramide de l'épulon, des chars énormes de foin sont arrêtés : les chevaux mangent à même dans cette meule magnifique qui les précède, et la lampée qu'ils ont tirée leur fait une grosse barbe jaune de chaque côté de la bouche.

Mon pauvre carcan qui s'effondre sur la route.

Allons ! je n'ai pas eu la main heureuse aujourd'hui en choisissant mon fiacre. La misérable bête halète sur le flanc sans avoir le courage de tenter le moindre effort pour se relever. Et après, quand on l'a remise debout et qu'elle a repris son petit trot toujours las, elle trébuche dans les trous, les bosses du chemin. Nous croisons d'autres montagnes de foin en marche...

Saint-Paul, tout blanc et rose, clarteux comme un paradis de rêve. La lumière joyeuse glisse le long des marbres précieux et des granits polis, illuminant des figures de papes dans leur cercle d'or. La confession sourit dans les fleurs et les bougies qui brûlent autour du tombeau. Au plafond dans les caissons blancs les ors s'étalent en acanthes. Dans l'abside qui se creuse doucement la mosaïque resplendit de l'universelle joie, la mosaïque qu'habitent un doux Christ et une dévote Vierge, aux robes bleu lapis.

Je me souviens d'avoir lu dans Stendhal qui écrivait le jour même de l'incendie de la basilique, il y a trois quarts de siècle, qu'on ne referait jamais la magnificence que le feu venait de détruire. Que pouvait donc être l'ancien Saint-Paul s'il était plus splendide que celui-ci?... J'y trouve plus de calme qu'à Saint-Pierre et plus de gravité priante. Seulement il lui manque encore la patine du temps et des prières : en échange elle a le charme prenant de la jeunesse et sa sublime fraîcheur.

J'ai le loisir d'aller jusqu'aux Trois Fontaines à pied. Le soleil est devenu de plomb. La route est déserte et poudreuse, brûlée. On a une impression douloureuse de mort, de vie impossible ou condamnée : la nature paraît avoir des airs perfides. C'est le domaine de la malaria qui débute. Les trappistes qui ont un peu assaini la contrée avec leurs planta-

tions d'eucalyptus moururent dans les commencements soixante en dix ans, tous dans la vaillance de l'âge.

Un pont sur un ruisseau noir. Un carrefour de chemins. Deux osteries, et deux carabiniers qui montent sans cesse la garde ici à cause des demi-brigands sur qui la fièvre n'a point de prise et qui sortent du maquis pour tenter de pauvres petits coups de main.

La route monte encore plus déserte. Pourtant il y a quelques piteuses baraques dont des enfants tout depenailés, sales et odieusement familiers bondissent pour quémander. Les voilà qui courent à moi et me suivent avec leurs pieds nus sur les cailloux raboteux qui doivent les blesser. Une gamine puante et dégoûtante à peine vêtue me harcèle sans merci.

— Ma petite, tu es vraiment trop sale.

— Une baïoque, monsieur, ce sera pour me laver.

— L'eau ne coûte rien, et elle abonde.

— Sans doute, monsieur, mais ce sera pour la savonnette.

Dans l'oasis d'eucalyptus, les grands arbres aux aspects émaciés et qui semblent grelotter de la fièvre dont ils préservent les hommes, des magnoliers ouvrent leurs grosses fleurs de neige. On ne voit ni ne rencontre personne. Il n'y a à se promener que des colombes blanches qui trottinent à terre arrondissant en éventail leur belle queue. Elles ne vont nulle part, elle tournent sur place et sont heureuses de vivre par toute cette lumière en ce délicieux matin. Elles ne sont ni prudes ni farouches, elles ne s'envolent pas à mon arrivée ni elles ne s'enfuient pas à l'écart. Elles continuent leur petit va-et-vient dans les régions de soleil et dans celles d'ombre, se

douchant alternativement de chaud et de frais, les élégantes.

M'ont-elles seulement regardé quand je suis passé auprès d'elles allant à la grande église qui s'ouvre sur un portique ? Je ne le saurai jamais. Quand je sortirai elles seront encore là dans leur robe de satin blanc. Elles est large et profonde l'église ; la couche de chaux laisse apercevoir l'appareil de briques de la muraille. Les murs immenses percés de fenêtres sans vitres, que ferment des plaques de marbre à trous ronds comme dans les anciennes basiliques, sont festonnés à la base de gracieux arcs romans qui posent sur de prodigieux piliers carrés. Par le haut ils semblent commencer une voûte qu'ils n'achèvent pas et ils soutiennent la charpente brune du toit qui fait plafond, toujours comme dans les églises d'autrefois. Dans l'intense silence, au fond, sous l'abside basse, les gros livres, un sur chaque stalle, sont préparés pour la messe conventuelle des moines. Quelle paix !

Quelle paix et quel calme dans toute cette retraite depuis le portail coiffé de glycines en pleine floraison jusqu'à cette autre église rectangulaire au bout de l'allée d'eucalyptus qui passe pour être au lieu même où fut décapité saint Paul. Trois sources glacées cachées gardent dans l'ombre leurs eaux de cristal où l'on puise par un gobelet emmanché d'une perche. Elles ont jailli, dit une tradition, à la place de trois flagues de sang laissées par la tête de l'apôtre qui roula et rebondit ainsi qu'une balle sur le sol.

Comme je revenais vers la basilique, les cloches se mirent en branle pour un carillon de forcené.

Il n'y a pas plus d'un millier de personnes dans le transept. Je m'installe sur un banc de hasard près du chandelier pascal où de petits personnages aux

isages drôles montent dans une spirale qui s'enroule autour du fût de marbre jaune ivoire. Je me mets à regarder là-haut dans la mosaïque le pape Honorius faisant hommage de son œuvre au Seigneur : il est api aux pieds du Christ, tout blanc, rond : j'ai envie le le prendre pour une tortue. Il est si géant le Jésus en robe bleue !

Je suis encore en sueur de ma course dans les chemins arides et mangés de soleil. Un frisson me secoue. Est-ce la fièvre qui me prend ?... Non, c'est la Sixtine qui vient d'ouvrir avec un assaut superbe l'Introït de la messe. J'ai frémi de surprise et d'émotion, d'inattendu, et de subit grandiose. Et elle est trop tôt finie l'entrée, l'introduction magnifique. C'est le silence. Il dure. Il se prolonge. Mais soudain on s'étonne : on s'est trompé : ce n'est pas le silence, on chante. Personne n'a entendu commencer ; c'est un son qui sourd de l'infini, c'est l'éveil progressif d'une vie ; c'est un « pianissimo » qui sort du recueillement et du silence sans se trahir, se confondant tout d'abord avec lui : c'est comme la première goutte d'une source qui perlerait de terre...

Les palmiers dans les ors magiques, au ciel d'empyrée de la mosaïque, dressent leurs palmes vertes droit vers la lumière, vers les espaces d'où elle descend, et ils pendent vers le sol leurs énormes gousses brunes, les régimes gros de fruits, toute leur fécondité. L'encens monte et étale du bleu de saphir sur cet or sublime où règnent les personnages de l'au-delà. Les sopranes font vibrer l'air dans leur *alleluia* plein de verve, d'exubérance et de délire. Je vois devant moi, à les écouter, des vols d'hirondelles, celui qu'elles dessinent dans le ciel le soir. Elles piquent droit et fument dans l'air libre, dans l'indéfini qui s'ouvre à leur essor et qu'elles

n'épuiseront jamais. Elles retombent, puis se relèvent. Elles reviennent en courbes souples et gracieuses et longues, par coquetterie, par besoin du beau que l'instinct leur passe. Puis elles tournoient. Puis encore montent et sur place, sans vertige, et les voilà qui vont, vont jusqu'à ce que la vue, notre vue bornée ne puisse plus les suivre.

Oh ! après cela l'infinie douceur d'un calme de prière. Le charme d'une retraite en soi-même succédant à cette fantasia. C'est ainsi que finissent les paroles sacrées dans un souffle, dans un soupir... Et ces chants s'éteignant par des atténuations successives comme au ciel sur le couchant les rougeurs vespérales, ou bien les *Amen* éclatant soudainement ainsi que des coups de clairon, c'est l'art divin du Maestro.

Un évêque est venu s'asseoir auprès de moi. Une vieille femme avec des vêtements en loques s'agenouille devant lui et baise son anneau. Elle se redresse et s'en va par l'église, vieille à masque de sorcière, les poings sur les hanches, curieusement bariolée de fichus multicolores et portant toute une géographie sur le mouchoir qui lui couvre les cheveux, mouchoir d'instruction que le fils un jour a rapporté de la caserne...

Et puis c'est fini. Finies aussi les fêtes que Rome me réservait. Encore quelques jours pour la fête du ciel, la fête joyeuse de la lumière, la fête éternelle comme Rome, qui se célèbre aussi splendide-ment en des jours d'automne et d'hiver, mais sans la chanson des martinets pourtant, qu'à présent, qu'en ces soirées trop chaudes. Et alors ce sera vraiment fini toute la fête que mon âme trouvait ici.

L'autre jour c'était la fête du Latran qui s'achevait, celle où les rues s'emplissent de senteurs de

lavande. de la lavande que les femmes débitent un sou en bouquets formant pelotte ; celle où l'on sonne fiévreusement les petites cloches en terre cuite vendues par des camelots tout le long des chemins. Et maintenant c'est celles-ci qui se terminent, les fêtes des Apôtres... Oui bientôt ce sera fini de toutes.

Après ce sera l'atroce doublure de toute joie. Ce sera le perpétuel retour des souvenirs, et ce sentiment qu'elles ne reviendront plus jamais. Ah ! je le connais ce supplice, il accompagne encore tant de petites ou de grandes fêtes de ma vie, et même de douces fêtes d'enfant, de ces fêtes que nous nous donnions, nos sauts et nos gambades dans les bruyères qui s'égrenaient et dans les genêts qui se relevaient derrière nous et nous fouettaient, quand on inspectait toutes les basses branches des arbres dans un coin de forêt pour découvrir les « pommes » des chênes, les belles verrues rouge et orange qui se collent aux feuilles.

O nos pauvres fêtes ! Les enfants, la semaine écoulée, au Latran, brisaient leurs cloches de terre à force de les sonner, et les morceaux s'en allaient à terre après une dernière note. C'est comme cela nos rêves, quand nous voulons les faire chanter plus qu'il ne faut, grands enfants que nous sommes tous.

XXIV

...ADIEU, ROME!

Adieu, Rome! Adieu! Merci de tes joies! Merci de tes souffrances. Demeure dans ton éternité. Vis et règne. Moi je pars; je m'éloigne de ta terre aimée et de ton ciel splendide. Désormais, j'irai vers l'infini avec la décrépitude et la soif d'au-delà qu'apporte chaque journée au désert de ce monde.

J'ai vu pour la dernière fois Saint-Pierre, appuyé encore sur la froide balustrade de la confession, mon front brûlant. J'ai regardé les lampes, leur petite flamme tranquille, immobile, pleine du calme qui remplit la grande église.

C'était hier.

Et quand je passais dans l'ombre que fait la Basilique du côté des sacristies, le bourdon sonnait en volée. Il me sembla que c'était la voix de l'Amour. L'Amour est joie, est chants, est beauté. Tout ce qui touche et plaît vient de l'Amour. Ce qui sourit et charme davantage est l'œuvre du plus grand Amour.

O Rome! tu es œuvre d'amour, de l'Amour-Dieu. Ton passé et tes destinées son tracés par l'Amour. Ton présent est débordant de lui. Tout dans Saint-Pierre sonne des paroles d'amour : les marbres se les renvoient et au-dessus des arcs puissants qui supportent les attiques géants, les femmes accroupies .

se répètent l'une à l'autre ces hymnes d'amour et d'hymen divin.

*
* *

Ce matin, le ciel est gris, comme plein de tristesse. De gros nuages blanchâtres arrondis à leur base, montent en paquets et se bousculent. Serait-ce la pluie qui viendrait, la pluie tant souhaitée et dont les arbres ont besoin pour se laver et reverdir.

Je ne sais pas et je ne verrai pas, car je pars. Dans quelques heures j'aurai quitté Rome, la ville de mes rêves, et je me serai de nouveau livré aux cahots du train noir pour rejoindre ma Lorraine lointaine, qui, elle, s'est reverdie afin de mieux m'attendre.

Je retourne vers ses savoureuses forêts de sapins, où dans les failles de rochers tapissés de mousse fraîche et odorante, je méditerai de Rome. Je pense que je vais retrouver là-bas, sur la route ombragée près d'un village qui fut jadis une magnifique villa romaine, aux premiers temps de l'empire, le vieux crucifix de pierre que j'aime. Il est surtout beau le soir quand le soleil avant de disparaître, l'éclaire d'un peu d'or et que l'on distingue mieux toutes ses rugosités capitonnées de lichens séchés. Il me dit des choses indéfinissables, des infinités de choses, car lui aussi à sa manière, comme ici les vieilles mosaïques, il me fait vivre avec un passé distant qui a disparu. Aujourd'hui, on coule les crucifix avec la fonte et le plâtre qu'on peinturlure après, parce que la foi n'a plus assez de vigueur dans les foules des campagnes pour faire un peu partout surgir des artisans qui sachent travailler avec une pensée d'amour à sculpter un christ.

Bientôt me sera rendue la vue joyeuse des plaines aux bandes jaune et vert foncé, où les insectes par milliers font leur musique de bonheur. Ce sera les sillons bruns dans la terre grasse et les raies profondes qui séparent entre eux les champs. Puis encore les futaies épaisses d'où sortent la fraîcheur et les bonnes senteurs de bois coupé; les hautes cheminées rouges qui fument épais et jaunâtre, les fourneaux prodigieux, noirs et cerclés puissamment, qui dans les ténèbres poussent des jets de flammes, comme des cratères de volcans, et halètent avec bruit. Ce ne sera plus le pays des madones aux coins de rues et des coupoles rondes sous le ciel si bleu; mais celui où, sur le vieux plateau historique qui fait un immense croissant vert dans la vaste campagne, surgit à une extrémité l'antique château aux murs basanés des Vaudémont, mais qui se ruine; à l'autre corne, la tour de Sion qui dresse à son sommet la vierge aux bras étendus, ouverts. Là-bas, je ne verrai plus que peu d'or le soir dans les couchants; mais quand approche l'automne, en la brume des jours qui finissent ou de ceux qui commencent, on voit le soleil qui descend ou monte, rond et précis, net, rouge, ardent, tout pareil à une hostie géante et baignée de sang offerte par le monde qui se noie dans la nuit ou qui en sort, en holocauste ou en action de grâces.

Au lieu des campaniles carrés, les clochers sveltes; au lieu des marbres prodigués, la pierre nue. Au lieu des *campagnole* aux traits durs et farouches, je croiserai sur les chemins nos braves paysans au visage bienveillant, l'œil fin et souriant, campé joyeusement sous l'arcade sourcilière proéminente.

Je quitte la terre qui couve en son ombre tiède les corps saints des martyrs et des premiers fidèles, et

les réserve dans son mystère pour la gloire de l'éternel jour. Depuis presque déjà deux mille ans, ils y dorment.

Je quitte la ville qui fut le monde, dont les pavés dans les prisons servirent de couche à des rois, dont les rues virent tous les peuples passer chargés de chaînes. Maintenant elle n'est plus le monde; non pas que le monde ne fût plus à elle, mais parce que c'est elle qui n'est plus du monde; elle est à présent plus que le monde, plus que tout le monde. Elle lui tend les bras pour qu'il s'y jette. Jamais plus elle ne sera du monde, ni au monde: elle est seulement pour le monde afin de le sauver, et le monde est à elle afin de vivre éternellement.

C'est pourquoi dans les chemins qui mènent vers elle, s'en vont toujours des troupes de toutes nations; c'est pourquoi je suis venu; c'est pourquoi d'autres font leurs préparatifs et se mettent en route déjà et s'approchent. Il y aura toujours des pèlerins à Rome.

Toutes les durées finies persistent en elles; tous les âges que l'on croit écoulés remontent de l'oubli chez elle. On y vit là avec des siècles entiers, avec des papes, avec des rois, des empereurs, des saints que, ailleurs, on croit morts depuis longtemps.

Je m'en vais !

*
* *

Entre les culbutes de nuages, du soleil paraît et filtre. Je dernier palazzo que je vois est le Vatican : les fenêtres sont ouvertes pour que la jeune fraîcheur de ce matin y entre. Je salue donc une dernière fois en mon âme le vieux et vénérable pontife que je pressens à travailler ou à prier derrière les rideaux blancs.

Près de lui, le dôme de Saint-Pierre fait son ascension céleste et bleue, séculaire. J'ai de la peine à penser tout à l'heure, demain, les jours suivants ne plus la voir la coupole royale trôner plus haut que tout, isolée de tout, magnifique, azurée comme le zénith, grise, noire, en teinte de limaille selon que la lumière la touche.

Et silencieusement je la regarde s'éloigner.

Il est bien sûr que je prie : que je détache avec douleur mon âme fibre à fibre de ce sanctuaire aimé, et qui en ce dernier instant me figure les autres, tant d'autres, aimés aussi. Je les laisse tous. Cette tristesse que j'endure est une vraie prière, car c'est un élan de mon cœur vers l'au-delà où ces sanctuaires sont des entrées.

Le ciel avec ses nuages est funèbre, endeuillé.

Elle se rapetisse : elle se séparé davantage du reste; elle se pose sur un beau coussin de verdure. Je ne vois plus qu'elle et au loin par une échancrure le sommet du Latran. C'est encore Rome : c'est tout Rome !... Mais, un moment et c'est fini : le dôme bleu s'en est allé derrière le monticule couvert de vignes dont il touchait tout à l'heure le bord. Il est descendu, il s'est abîmé dans l'invisible, comme le soir le soleil splendide s'évanouissait derrière le Janicule ou le mont Mario emportant avec lui la lumière du monde.

Après cela il n'y a plus à attendre que du crépuscule et de la mort. Nuit sans lune et sans étoiles peut-être. Et me voilà sur la route de Viterbe.

Il convenait dans ma retraite de saluer encore la petite Rome, la vieille cité papale où les pontifes ont habité, où sont les tombeaux de plusieurs; l'antique capitale du patrimoine de saint Pierre.

Seulement par ici, je n'ai pas la mer, sa plainte

bleue pour gémir sur Rome qui fuit au loin de moi et se dérobe. En revanche, la campagne est moins affreuse ; on ne voit pas les troupeaux de moutons efflanqués paissant les ronces dans les coins d'ombre : il n'y a pas comme dans les Maremmes les lamentables bouquets d'eucalyptus toujours fanés qui pendent flasques le long des troncs lisses. Mais silence et solitude tout de même.

Il fait pâle et tenacement gris : le ciel n'a pas de joie. Et les oliviers dans les prés verts sont monotones et pensifs. J'en aperçois trois qui se tordent à terre, secs ; pour moi je comprends leur désespoir : il est de ne pas vivre, de ne point porter de fruit, de ne plus faire de bien, de ne plus nourrir. Et je peine avec eux.

*
* * *

Viterbe ! La ville aux très anciennes maisons jalousement penchées sur des arcs gracieux qui se cabrent : maisons noires à la pierre sculptée, demeures comme des cloîtres. Je l'ai vue un autre jour que celui-ci sous un ciel qui n'épandait que de la joie. J'ai pénétré dans ses couvents mystérieux que protège une clôture papale ; je les ai visités. O leurs toits, leurs corniches s'enlevant sur le bleu vif ! O ces cellules blanches qui ont récelé des saintes et qui ont assisté à des scènes incroyables de macération ; ces murs tachés de sang qui a giclé des épaules et des reins sous les coups de terribles fouets, cette paroi de grenier qui en est toute couverte !

O, je parle de vous, sainte Hyacinthe ! J'ai baisé la croix de bois que vous serriez en vos bras, lorsque vous fûtes devenue pénitente. J'ai médité dans les chambres de votre luxe : les fenêtres en plongent

sur les jardins où croissent des herbes vertes armées d'une épine. De votre balcon délicieux, j'ai contemplé, comme vous fîtes, l'immense plaine, les remparts de la cité et les tours qui saillaient avec des niches qu'on dirait là pour mettre vos statues, ô saintes de Viterbe ! J'ai frémi devant ce bassin d'eau où les nuits froides d'hiver vous veniez mortifier vos sens en vous plongeant dans le bain glacé. Et j'ai prié enfin devant votre cercueil, confondu par tant d'énergie que vous avez montré, vous une femme !

C'est dans cette ville encore, à l'autre bout, que j'ai eu cette extraordinaire faveur de m'approcher si près d'une autre sainte couchée aussi en son tombeau que je pouvais lui murmurer à l'oreille ce que j'attendais d'elle. Je lui baisai la main trois fois, une main d'ébène où l'on pouvait, sous la peau de parchemin compter les veines où le sang autrefois passait. Je n'oublierai jamais ce contact de mes lèvres avec ta chaire si pure, ô petite enfant, ô jeune fille, ô Rose de Viterbe !

Aujourd'hui, rien de ces choses.

La nuit est venue. Le silence est tombé par les voies aux larges dalles qui font chemin sous les jolis ponts de pierre des maisons, sous les vieux arcs qui s'enchevêtrent. Pas loin de moi, une fontaine gémit, seule sur cette place le jour tant animée du monde. Si maintenant, dans la paix nocturne, j'entendais aux horloges des cloches chanter à la ville déserte et pleine de sommeil, les heures, je croirais que c'est à mon oreille une parole d'autrefois. Alors, peut-être que je pourrais mieux rêver et plus calme des cloches qui à Rome sonnent lentement les offices, l'*Ave*, la prière des morts aux campaniles ouverts, ou bien encore de tant d'autres choses que j'y chéris,

ou même simplement de la grande vasque animée de Trévi.

*
* *

Dans l'air moins torride, rafraîchi par de la pluie, un beau soleil se lève au ciel bleu, sur Viterbe paisible.

Et le soir je le vois se coucher sur les collines de Florence. Dans les vignes vertes, entre les cyprès noirs, il épand du rose joyeux, du rose tendre et jeune, comme la carnation délicate des fruits qui mûrissent.

Rome, au cours de mon exode, retrouvée sous mes paupières closes, plus aimée encore à cause de la séparation venue qui doit durer, grandit. Je voudrais que tout me soit un souvenir d'elle. Quand j'étais penché sur le corps noirci de sainte Rose, toute mon âme en priant, se portait vers la ville et j'étais comme triste un moment que ne fût pas à elle la magnifique relique et la glorieuse vierge. Et pourtant alors je retournais ensuite vers Rome. Aussi, combien plus cette fois, en invoquant la sainte de l'église, de derrière les barreaux qui clôturent sa chapelle, ce sentiment me venait au cœur. Oh ! les jardins toscans ne me font pas oublier la vaste campagne nue, creusée de souterrains, où les aqueducs se traînent, où les tombeaux écroulés se couvrent de lierre, où les Albains dévalent leurs pentes. Et par delà cette rangée de cyprès qui s'aligne là-haut, j'attends d'apercevoir des ruines, comme si c'était le Palatin, le front du Palatin qui regarde le cirque, l'Aventin : il me semble que c'est encore lui que je longe.

J'ai parcouru un chemin énorme.

Je reviens vers la Suisse qu'en partant j'ai laissée sous un vêtement de neige. J'ai hâte d'y être parvenu, d'être retiré dans le petit castel solitaire, d'être à ma fenêtre qui domine la pente rousse plantée de hauts sapins noirs, pas loin du banc clos de verdure qui ont de beaux panaches blancs et qui les égrènent sur ma manche.

C'est là qu'à mon aise je vais contempler Rome.

De vrais amants de cette Rome m'y préparent un gîte.

Et quand le lac calme et bleu a succédé au chemin de fer pour me véhiculer, dans le vent qui passe et qui rafraîchit, je crois déjà entendre leur voix me conter des histoires de saints, des anecdotes sur Pie IX et sur Léon XIII, comme en dit aussi quelquefois le cardinal Mathieu ; et je m'en délecte.

Pour le moment, je jouis du plaisir d'avoir laissé l'horrible prose du train qui crache sans cesse son poussier noir et graisseux, et qui colle au front, aux mains, entre dans les yeux, le nez, la bouche, se loge dans les oreilles, sous les ongles. Quel piteux éloignement de Rome ! Les départs d'autrefois par les diligences et les bateaux valaient mieux, me semble-t-il. Et je songe à Benoît Labre, qui faisait la route à pied, en mendiant son pain et son gîte, et une fois arrivé se logeait avec sa vermine sous les arcades du Colisée. Le lac clapote et se plisse comme s'il était trop large pour son bassin ; il a de grandes taches émeraude. Le soleil descend : du violet escalade les monts, le long desquels tout à l'heure découlait un fleuve de verdure : les cimes se découpent dans la lumière pâlement bleue.

Du côté de l'Italie, que je viens de quitter, elles ont des teintes de volubilis qui se fane. Le lac continue son immense frisson sous le vent bienfaisant.

Aux pentes, des villages se nichent, serrés autour du campanile carré que l'on trouve toujours en ces pays se dressant sur une place coquette d'où l'on voit la longue nappe d'eau, l'ellipse à reflets métalliques pareils à ceux de l'acier qu'on passe à la flamme, des reflets bleus.

L'ermitage qui va être ma retraite, le voilà posé sur son roc, sur le roc d'un mont en avalanche vers la rive : sa petite maison habillée de verdure et de fleurs, son campanile rougeaud qui la flanque à gauche près des sapins, le toit pointu d'un petit clocher qui monte dans les arbres une croix de fer, la chapelle enfouie dans les camélias éteints.

Dans la verdure et sur le lac glauque, le beffroi au village égrène des carillons mystiques de cloches.

*
* *

Le doux matin frais dans le jour tendre, avec des paysans qui vous saluent encore des mots caressants de la belle langue d'Italie. C'est un profond silence, un recueillement de grande église, et les oiseaux fredonnent des cantiques. Au lieu de ma terrasse sèche carminée, en briques qui s'usent sous les pas, des sentes parfumées de cyclames, rousses, molles, sous les sapins. J'oublie le tapage des rues qui s'éveillent. Dans le chemin, des vaches descendent gravement en secouant leur longue queue. En place des dômes, des monts arrondis bleu foncé, comme couverts d'un gros tapis de laine, c'est toute la végétation qui foisonne — les vignes, les arbres nains — sur leurs pentes. La lumière tremble dans les feuillages et les herbes mouillées. Le lac ronronne au pied des montagnes.

Je regarde cela.

Et tout semble bien réceler une attente, l'attente universelle et sereine et pleine d'amour d'un être cher, C'est mon bien-aimé que j'attends ; je l'attends à cette heure, il doit venir tout couvert de son sang pour être mon illumination, ma force, ma délivrance. J'explore les routes poussiéreuses de mon âme, ses chemins desséchés par où s'en doit venir mon bien-aimé teint de son sang. Mais je ne vois rien s'approcher, sinon des pauvres en haillons et des chiens affamés. Il ne passe pas par les sens pour entrer dans l'âme. Il sourd on ne sait d'où, à l'intime, au secret, et soudainement paraît.

Ainsi, ô Rome, ô ville sainte, seconde Jérusalem, tu l'attends toi-même celui qui devrait être ton époux ; tu nous as dit par tes rhéteurs et tes poètes ton attente inquiète.

Tu explorais les voies dallées de l'empire trop immense, tu fouillais l'horizon pour, de loin, l'entrevoir arriver et l'acclamer. Et tu ne savais pas qu'il ne s'avance pas par les routes découvertes. Il fallait le chercher au sommet de tes monts d'Albe, aux cimes bleues des Albains, car c'est ainsi de cime en cime qu'il s'approche, par les monts élevés. Oui, il fallait fixer tes yeux sur la croupe des Albains, des Albains bleus, comme chaque matin pour contempler le soleil qui surgit dans la plaine rose du ciel pur.

Il est donc entré en toi, ô la superbe, qui te vantais de savoir ce qui se passait dans le monde, dans le monde incommensuré se confondant avec ton domaine : il est entré en toi sans que tu le soupçonnes. C'est ainsi encore qu'il vient dans l'âme qui se met pour le guetter, au dehors.

Puis il a germé sa puissance en faisant en ton sein perler une goutte d'huile, une source d'huile, un ruisseau d'huile, qui devait te oindre, te préparer.

Tu ignoras encore que ce fût lui, car tu ne savais pas, toi la Puissante, qu'il fût le doux, le suave, le pacifique, l'onctueux, tu n'as pas découvert dans la paix qui te couvrait tout entière le signal de sa venue ; tu n'as pas deviné dans l'huile grasse qui fluait de ton sol et sur toi, sa présence. Tu ne devais le voir que couvert de son sang, se dressant en toi déjà fort, déjà adulte, ne suçant plus que le lait qu'il ne pouvait recevoir de toi, ô l'impure et la souillée, mais mangeant des viandes. Tu ne l'as pas contemplé autrement que revêtu d'une pourpre à toi-même ignorée, drapé dans des vêtements d'un éclat nouveau. Toi, tu avais teint ta robe du sang des autres, lui l'avait trempée, la sienne, dans son sang.

Un jour, à bout de forces, aveuglée, lasse, tu l'as soudain rencontré sur la place publique. Il parlait, il enseignait. Tu l'as rencontré et tu t'es prosternée à ses pieds, impuissante, humiliée, indigne, devant lui. Tu l'as reconnu comme celui que depuis longtemps tu nourrissais de sang, de flots de sang. Quand tu les égorgais ses martyrs, tes victimes, tu ne pensais pas où allait ce sang ; tu croyais qu'il coulait vulgairement sous ton sol pour féconder tes champs et tes moissons, tes vignes et tes palmes vertes ; tu croyais que les corps que tu jetais dans la terre brune faisaient fumier pour les récoltes, pour tes fenouils, pour tes avoines. Et tu n'avais pas vu qu'après ces hécatombes, ta vigne en fleurissant n'avait rien ajouté à son parfum, et que tes fruits aux palmiers n'avaient pas davantage de maturité, que tes fenouils n'avaient point de racines plus fournies et que tes avoines n'étaient ni plus drues ni plus pesantes.

O l'aveugle et l'insensée, tu n'avais pas connu en plus de deux siècles que ce sang et cette chair, celui des vieillards et celui des jeunes gens, celui des vier-

ges et celui des enfants encore petits et sans paroles sur leurs lèvres roses, allait servir d'aliment à ton bien-aimé, à ton fiancé, à ton époux. Oh ! tu n'as pas soupçonné qu'il était là le fruit de ton attente et que ta boucherie était toute pour lui. Il allait pourtant, des chambres souterraines et obscures à l'atrium de tes palais ; il s'asseyait dans les péristyles fleuris où les eaux fraîches coulaient. Il montait au Palatin, s'accoudait derrière la muraille où ton ami coupable était couché. Il regardait par les fenêtres et les portes grillées et voyait, plein d'atroces douleurs, le péché qui régnait avec toi et par toi. Il s'en allait ensuite par les forums t'appelant par ton nom.

Et sans que tu le croies, tu étais déjà devenue chair de sa chair et os de ses os, parce que te voyant si malade, si à bout, rongée de cancers et de plaies vermineuses après tes horribles débauches, il t'avait nourrie de lait et de miel. Et ce lait et ce miel étaient lui-même. Comme il est des plantes qui en leur fruit portent un doux lait, son fruit à lui en était chargé ; c'était son Eucharistie que mangeaient les centaines de Romains dans le secret des maisons, dans l'ombre froide des cimetières. Et son miel, il l'avait fait de pollens délicieux de fleurs que nous ne savons pas.

Alors, tu disais en toi-même : « Il ne vient pas celui que j'ai attendu, que j'ai appelé. Je pensais que lui, plus beau, plus fort, plus chaste, plus jeune, plus aimant que tous les maîtres auxquels je me suis donné pour ma honte et ma ruine, il saurait me refaire, me rendre ma vie qui s'en va. Il m'eût prêté un éclat nouveau, et de lui j'eusse eu des enfants encore. Il ne vient pas ; je vais mourir, ou, déchue, d'abord être esclave ; et puis dans les chaînes mourir lentement.

Tu l'avais peut-être guetté dans les fraîcheurs roses de l'Orient ou dans les splendeurs pourpres du couchant. Avais-tu songé qu'il pût se lever au midi et paraître dans le siroco brûlant qui t'apporte les pluies lourdes et accablantes ; ou au nord, dans la tramontane froide qui caresse les blanches neiges et te glace. Tu avais pourtant fini par ne plus regarder que ces cimes du Septentrion, car là, dans les longues vallées vertes entre les murailles de roches dures qui formaient les monts trop hauts, tu devinais ta geôle et ton tombeau. Et tu pleurais ! Oui, il y avait des jours où tu pleurais ; entre deux nuits d'orgie tu laissais la tristesse te prendre et les larmes couler. De tes poètes me l'on dit...

Lorsque, ce matin-là, comme tu gémissais sur le bord du fleuve, tu as entendu et écouté sa voix et son appel, c'était peut-être le dernier. Et, revenant sur la place publique tu le vis et tu le reconnus.

Ton bien-aimé était devant toi, ravissant de jeunesse, puissant, pur comme l'adolescent qui ignore le péché, et plein d'amour. Il était venu à toi à ton insu. Il t'avait déjà transformée en lui ; et tu l'avais cherché en vain sur les collines où tu t'appuies et sur les voies dallées de ton empire, alors qu'il était là.

O Rome ! O Rome ! O ville sainte ! O seconde Jérusalem ! Sois dans la jubilation et dans les hymnes : chante des chansons nouvelles. Tu vis et règne ! Il est à toi ton bien-aimé. Il est fidèle et doux. Il t'a donné sa pourpre qui est teinte de son sang. Il a déchiré et jeté loin de toi le manteau rouge que tu t'étais fait de sang d'hommes ; il a changé ton sceptre, changé aussi ton diadème. O que tu es belle, plus belle ainsi ; ô que tu n'as jamais été si belle !

O Rome ! O Rome ! O Ville sainte ! O seconde Jérusalem ! C'est ainsi qu'en ce matin clair, il paraît sur la place publique de mon âme, le bien-aimé tout couvert de son sang. Je savais, je le savais qu'il devait venir. Tout me trahissait une attente. Et les herbes caressées de soleil et les cyclames parfumés, et les peupliers qui tremblent sans brise, et les montagnes bleues debout comme tes coupoles dans le ciel étendu.

Elles, ces montagnes vêtues d'arbrisseaux verts et de vignes, elles attendent toujours. Depuis le premier matin que posées elles ont vu planer au-dessus d'elles le soleil, elles ont connu leur sort. Elles ont servi au Roi à parcourir le monde. De cime en cime, il sautait. Les Apôtres, en effet, paraissaient soudain sur les sommets et voyaient d'un coup d'œil les pays nouveaux qu'ils avaient à prêcher et ils bénissaient de là-haut. Et, désormais, elles attendent le dernier, le suprême avènement du Roi, car en ce jour, Il les touchera comme la foudre et elles, en un instant, comme les cires, fondront.

O Rome ! O Ville sainte ! O seconde Jérusalem ! Tes dômes magnifiques eux aussi croûleront.

Je l'ai vu paraître en mon âme mon bien-aimé couvert de son sang et il m'apportait le lait et le miel. J'ai le même que tu as eu, ayant le même Maître, ô Rome.

Des joies de cloches vibrent, épandues dans l'air, traversent les branches inertes de sapins et me viennent chanter à l'oreille les hymnes célestes, le tien, ô la Ville sainte ; celui de toutes les âmes esseulées qui ont compris, malgré ce monde, la vraie fin de l'amour qui les emplit.

Le midi passe pesant : les fleurs, roses, jasmins, zinnias, sentent fort ; leurs parfums attisés se répandent subtils. Le lac est bleu, bleu intense, plissé comme une aube d'église ou un surplis de clerc. Là-haut, sur le flanc fauve d'une montagne, sous le soleil, flamboie une petite chapelle d'où une faible cloche appelle d'une voix lente et qui ne se lasse pas des fidèles à la prière. Et je me dis qu'elle aussi indique de l'attente : mais alors celui qui, cette fois, attend et qui surveille les sentiers rocailleux, c'est Notre-Seigneur Jésus lui-même sous son conopée rouge.

Le soir descend, les monts couchent leurs masses verdoyantes dans des régions partagées d'ombre et de lumière et leurs cimes déchiquetées ou bossuées plongent dans l'air les mille respirations des vaches qui paissent les alpages.

Dans le village, c'est le grand repos dominical, si paisible qu'on dirait d'un peuple d'universels rentiers. Les pieds nus, frais lavés, se délassent des fatigues de la dure semaine ; les yeux que trop de lumière a brûlés s'ouvrent béants dans l'ombre apaisante des demeures. Le corps calme et, pour un jour, libre des moiteurs de sueurs laisse passer joyeusement l'âme, et les femmes en coiffe noire frangée vont à l'église pour leurs dernières oraisons du soir. Dans le mur d'une maison, au fond d'une niche carrée fermée d'un treillis, une Madone sourit, la toile sur laquelle elle est peinte a les coins tout rongés et les couleurs sont pâles et brouillées.

O l'attente douce de ces lieux !

Le couchant vient ici sans froid et n'apporte pas de fièvre. Ce soir je ne l'ai pas vu. L'inondation d'ombre s'est faite peu à peu : tout est gris déjà ; sur les aiguilles de pierre flottent seulement de petits nuages

roses qui font penser au fameux « *alpenglühn* » des glaciers, quand les couches de neiges sont comme du sang, du sang vif et jeune, couleur des pieds du foulon lorsqu'il sort du pressoir, couleur du vêtement du Verbe de Dieu.

Puis les flocons de ouate eux-mêmes s'éteignent tandis que des cloches sèment encore de la musique sur le silence sacré du lac. Entre deux sommets qui se croisent en V, juste en face de moi, Mars se lève au-dessus de la muraille sombre des montagnes : là-bas, à Rome, quand je la voyais la planète jaune, à pareille heure, c'était au-dessus du Transtévère et de son église Sainte-Marie.

Des voix de grenouilles montent dans des roseaux éloignés qu'on devine ou bien dans les graminées si hautes que j'ai tant parcourues et qui bordent la rivière ou emplissent son ancien lit. Des moustiques arrivent aux oreilles sonner leur décevante fanfare endiablée.

Je vais dormir. Mais dans la douce quiétude qui est le charme des soirs et fait d'eux des moments merveilleusement propices pour la prière, éivré du calme de cette nuit, je rêve — à Rome encore.

Ces paroles du divin voyant de Pathmos se glissent furtivement dans mon esprit : « J'ai vu la sainte cité, la cité nouvelle descendue du ciel, d'auprès de Dieu, parée comme une mariée pour son époux. » Et dans l'éloignement où je suis désormais d'elle, la voici qui se met à me paraître plus enchanteresse, plus féerique, sous sa grandiose parure d'éternelles noces. Je contemple la ceinture brune de ses murs, les festons de ses collines, les eaux pures de ses fontaines, ses couchants d'onyx, ses coupoles de lapis ou de topaze brûlée, les émeraudes de ses villas, ses chasses d'or. Je la regarde debout sur un horizon que je trouve morne et sordide, désolé et vide.

O toi, la seconde Jérusalem, vois comme j'achève
ce jour qui me sépare encore un peu plus de ton sein,
ourricier de mon âme tout entière. Ce jour fini me
fait davantage distant de toi. Il me rapproche d'au-
tant de l'autre, de la troisième Jérusalem, de celle
qui ne finira jamais, qu'on ne quittera plus une fois
qu'on y sera entré ; de celle où les amours ne con-
naîtront plus de séparations, les amitiés de défail-
lances et les cœurs d'obscures tristesses. Tabernacle
ternel, tente éternelle. Son avancée seule peut me
consoler de ta fuite, ô ma Jérusalem latine !

Or, elle vient ; je perçois son approche dans le
rais silence de ces ténèbres. Je l'attends donc désor-
mais, comme je l'avais toi aussi des années attendue.

J'attends comme ces monts qui sont dressés som-
bres et muets. J'attends la cité où sont non plus
les reliques de saints, mais les saints vivants, eux-
mêmes.

O l'attente commencée de mon âme ! O l'attente
solle ! Seule, debout sur son seuil, mon âme per-
siste à guetter son bien-aimé, au lointain des routes
poussiéreuses.

Car, en définitive, c'est lui qu'elle attend, lui qui
l'a conduite à Rome et l'y a guidée, lui qui lui
réserve pour une aurore ignorée l'éternel don de son
éternel et plus grand amour, la troisième Jérusa-
lem, la Jérusalem des saints, la sienne aussi, celle
qui n'a plus ni levant ni couchant, mais un perpétuel
midi, chaud, lumineux, béatifiant, avec la fraîcheur,
la beauté des plus suaves matins !

Deux lucioles font devant moi des éclatements d'or.
Dans le jardin, des arbres frissonnent. J'entrevois les
formes indécises des hautes fleurs de yuccas : ô mys-
tiques madones blanches. Une lumière furtive glisse
sur le lac. Il se fait tard déjà dans cette nuit douce.



Ma chambre qui donne sur la pente rousse des sapins où les cyclames font de petites étoiles roses, elle a une large fenêtre dont le rebord sert de promenoir à des loirs. Je les aperçois la nuit allonger leur fin museau dans la clarté de la lune et profiter de la lumière blanche pour me voir dormir. Mais ma chambre, c'est une ancienne chapelle de l'antique castel.

Dans l'abside, drapé dans son manteau bleu fané de vieille étoffe, le Christ : il est assis sur un coussin de Byzance. Béats, ses yeux gris gonflés, d'un homme qui a beaucoup pleuré regardent. Son nez fin et allongé, sa barbe en pointe trahissent un art bien ancien. Que sa main gauche à six doigts, levée bénissante, enveloppe cette maison dans le doux geste de paix qui dure peut-être là depuis de nombreux siècles et qui d'ailleurs est en soi éternel !

C'est lui qui me rappelle Rome et une des merveilles qu'elle enferme, la ville de poésie et de foi, lui, ce Christ peint par un artiste un peu gauche qui lui a donné six doigts pour sa main droite ! Il fait revivre sous mon regard ce sublime poème des mosaïques aux absides des basiliques et des églises, ce chant divin de la beauté du même Christ. Le voilà qui me les donne à admirer et à aimer, depuis l'ébauche abîmée du mausolée de Sainte-Constance jusqu'à la grandiose figure qui rayonne sur tout Saint-Paul-hors-les-Murs. Il plane dans des cieux d'or ou de bleu sombre, de bleu de nuit sans lune. Il se dresse dans un embrasement rouge, de rouge de pivoine, de rouge des couchants. Il s'entoure d'un flottement de nuages effilés, rouges aussi

lans le bleu, blancs ou verdâtres dans les horizons lorés. Il est plongé en pleine et glorifiante lumière qui ruisselle riche et précieuse sur tout le champ les pierrettes. Il se clôt dans de la mystérieuse ombre et il faut que vienne l'instant des offices, que ces cierges s'allument, pour qu'il décèle sa présence à la muraille qui fuit lointaine : alors on le découvre surprenant dans les très anciens ors tout atténués par les fumées. Il est seul sur son trône, au milieu de sa cour de Saints et d'Apôtres. Il est avec sa mère sur le même siège environné des pareils personnages. Partout il bénit, il pardonne, et il procure d'étranges et puissants soulagements aux âmes fatiguées ou un peu lasses qui le contemplent comme il faut avec assez d'amour et d'imploration dans les yeux.

J'écris ces lignes comme le soleil descend sur les monts qui fourmillent de bleu et de vert, les monts bleuâtres où la vie éclate en tranches vertes. Et cela encore me rappelle une infinité de choses. Les derniers rayons de lumière qui glissent sur ces immortelles absides saluent le Seigneur, le caressant et le baisant au visage et aux pieds, illuminant son nimbe et baignant ses pauvres pieds qui se sont épuisés aux courses terrestres, les courses éperdues vers ceux qui ne venaient pas, les baignant de flots d'or, l'or pourpré quelquefois, auxquels se mêlaient les romes des encens qu'on brûlait aux autels en dessous — ô les onctions parfumées !

Les monts demeurent dans leur écharpe bleue ; mais le vert s'estompe et va bientôt finir. Mon souvenir monte à tant de soirs enchanteurs. C'est l'heure des apaisements indicibles, c'est l'heure où, en des automnes bien éclairés, je vois sur une route le long d'un fleuve alors mi-sable, mi-eau, des mis qui vont joyeux, humant les senteurs de l'air

sous le feu d'artifice de dahlias incroyablement beaux qui se penchent à des grilles de jardins, c'est l'heure où je courais au Capitole ou au Pincio pour la délicate fête de mes yeux ou seulement sur ma terrasse. Je dominais la ville, son amas éternel de vivants et de morts, de ruines et d'édifices encore debout. Devant moi c'était le beau geste des pins magnifiques dans la splendeur de l'or évaporé, l'envolée de la coupole et tout l'ensemble des autres dômes et des toits, cela qui ne ressemble à rien de connu autre part, à rien en Italie, à rien surtout en France.

O ces soirs ! La magnificence incroyable — que je ne dirai jamais au point où je l'ai contemplée et où elle m'a saisi — m'eût fait penser à une inimaginable illustration du Dante : elle me remettait en l'esprit des passages effrayants ou sublimes des Écritures inspirées :

« Réveillez-vous et poussez des cris de joie,
Vous qui êtes couchés dans la poussière ;
Car votre rosée est une rosée de l'aurore :
La terre rendra au dernier jour ses trépassés... ! »
Et l'idéale nuit tombait sous les étoiles allumées :
« Il a fait les pléiades et Orion ;
Il change en aurore les ténèbres
Et le jour en une nuit obscure... »

Ou bien j'étais dans la campagne sortant d'une catacombe. La tramontane soufflait avec violence, balayait la route de ses tourbillons, passait sur l'église — c'était Saint-Sébastien — la fouettait et claquait sur ses murs. On eut cru à une anxieuse plainte s'élevant d'en bas : elle secouait le ciel et criait : « Dieu ! Encore donc combien de temps vas-tu demeurer sans venger le sang de ceux qui sont sous cette terre, le nôtre ?... » Rien ne répondait.

Face au sanctuaire, sur une colonne grise une croix de fer brunie de rouille se tenait immobile et patiente dans la lumière à son déclin : elle non plus n'était pas vengée ! Et les éternelles étoiles en s'éclairant tout là-haut annonçaient de nouveaux délais : il n'était point encore le temps qu'elles tombassent comme « des figues trop mûres ».

Et les cyclames fleuris sous ma fenêtre plus tardifs ici que là-bas, dont le parfum s'exaspère à cause de l'approche de l'ombre et monte jusqu'à moi, ils me font eux-mêmes me ressouvenir de bien d'autres choses...

O ce retour une fois de plus de ma pensée et de mon cœur sur elle, sur Rome ! Et mes idées et tout en moi qui vraiment chante quand ainsi je me rapporte à cette aimée ! C'est bien la torture des séparations douloureuses d'avec ceux qu'on chérit. On se dit que ce sont des jours écoulés qui ne reviendront plus, non jamais plus pareils ! Même si je refais à Rome d'autres passages ou d'autres séjours, ce ne sera plus pareil. J'aurai vieilli. J'aurai davantage souffert, et à cela j'aurai quelque chose d'émoussé en moi. Et puis, — qui sait ? — je me serai dans le rêve exagéré ses charmes, et je la retrouverai diminuée et affadie en la revoyant. Ou au contraire peut-être qu'il me viendra cette ingratitude, cette infidélité de m'insinuer à moi-même que dans un mirage trompeur, près d'elle, j'excédais la mesure de l'enthousiasme, que je l'ai appelée trop de fois avec des mots évocateurs d'images trop merveilleuses, que j'ai nommé splendeurs des choses qui ne le méritaient pas... J'ai cependant maintenant tout à fait conscience d'être en dessous de la réalité en ce que j'ai tenté de décrire d'elle, et je prévois qu'à un moment je la lâcherai de cette ignoble manière ! Est-ce que déjà à l'ins-

tant je ne me sentais pas l'envie de juger ridicule d'avoir affectionné ses palmiers et de les avoir regardés avec complaisance, ses pauvres palmiers ! Oui, ses palmiers, ils sont nains, ils ne sont rien auprès de ceux sans doute qui couvent en forêts des immensités, je ne sais où, dans l'Afrique ou dans l'Inde ; et il y en a à Bordighera qui les surpassent. Et pourtant, ces débiles, ils enchantent... Si un soir je contemplais le ciel sous la descente du soleil et, dans son infini, les rouges de braise, les vermillons, les mauves, les violets et les ors se fondre, se muer, se dégrader et s'éteindre, je choisissais un tronc de palmier pour me servir d'écran contre l'aveuglante masse de feu ; eh bien ! sûrement il était grandiose et superbe cet arbre, ce palmier avec la maille verte et serrée de ses rameaux emmêlés... Ils enchantent ; ils sont pour cela dans l'ensemble, dans le tout qui est admirable. Oh ! ne les isolez pas pour les rendre stupides. N'isolez rien de ce que vous voyez à Rome. Laissez tout à sa place dans l'immortel décor, sous le ciel, dans la plénière solitude de cette campagne qui est un lit funèbre, avec les Albains au fond pour les levers du soleil, et à l'autre extrémité, le Janicule, le mont Mario pour ses délin's, ses adieux, ses caresses d'adieu qu'il donne à mon amie. Il faut intégralement cela pour participer à sa lumière et à sa joie.

C'est dans cette lumière et cette joie que, moi, j'ai eu de délicieuses et déconcertantes sensations d'été au plus fort de l'hiver. C'est dans ce cadre que j'ai aperçu les roses dans les ruines me sourire et me parler et me retenir, si aimables, attachantes et gracieuses, auprès des vasques d'eau vertes sous le soleil comme de rares émeraudes, des roses dans la saison des gels. Alors j'ai pu regarder sans lassitude et sans ennui les vieilles pierres blanches tristes d'un passé

grandiose en allé, d'un passé où elles étaient tout : à présent, la foule le dimanche les coudoie sans en savoir beaucoup de leur histoire de gloire, elle les longe, elle les dépasse, indifférente à ce qu'elles ont pu être. Et pourtant je les ai vues sourire dans leur délabrement de misère. Oh ! je ne me suis pas trompé : elles souriaient, c'était la lumière et le soleil... J'ai éprouvé du bien-être rien qu'à suivre des yeux depuis un balcon du Palatin la trace des antiques merveilles du Forum : il y a comme un pointillé de pierres pour indiquer ce qui se dressait là jadis, les magnificences dont ces petites choses, ces petits bouts de murs étaient. Lumière et joie au Colisée souvent, quand j'y venais exactement comme autrefois ce peuple unique au monde, qui incarnait en lui les excès de la civilisation et de la barbarie lorsqu'il y faisait mourir pour son plaisir des bêtes par milliers, obligeait des esclaves à s'entretuer, ceignant l'arène de brûle-parfums pour voiler de senteurs fines l'odeur du sang répandu, tandis que l'on couvrait de roses les corps mutilés et trop affreux après que les yeux de la foule en avaient assez de cadavres... Lumière et joie de Rome transformant les moindres choses ! On ne pourrait comprendre chez nous la tristesse qui tombe aux fins de jours trop beaux quand le soleil s'en va vers d'autres. C'est tant qui s'en va ! Rome vit du soleil, elle se meut en lui comme les saints en Dieu, s'éclairant et s'éjouissant de lui seul. S'il venait par impossible à les quitter ses élus, quelle nuit, et quelle insondable tristesse !

Dans sa lumière et dans sa joie tout est différent d'ailleurs : les pierres, les fleurs, les arbres, les horizons, les choses, les êtres et les rêves, rien n'est pareil. C'est en elles qu'il fallait contempler l'éternelle assomption de la coupole de son Saint-Pierre.

Où sont-ils ces soirs de janvier où elle était comme une lampe énorme sous l'arceau monstre, l'arceau d'église du ciel?... Il y eut d'abord deux prodigieux bras d'or qui l'enserraient; et l'un des rayons allait éclater en feu blanc sur un vitrage au dôme du Gesù, l'autre arrivait illuminer la pointe rose de l'obélisque de la Place du Peuple. sa pointe de laque rose et sa croix de bronze. La coupole, elle, était devenue une fantastique masse noire ayant en son centre un foyer de feu, un brûlot extraordinairement intense qui rayonnait, qui irradiait au dehors. Elle était une lampe dressée, portée dans l'air rose pour un culte ou pour une fête de géants. Et les yeux à l'avoir fixée se trouvaient éblouis, ils gardaient la hantise de cette veilleuse, de ce fallot mondial, et ils portaient avec eux cette forme ignée, la projetant, orangée, sur toutes choses. En elles, j'ai assisté à de solennelles assises de l'Église, à des défilés hiératiques, à des cérémonies étonnantes et divinement majestueuses, à des prières sublimes...

Dans son sein de lumière et de joie, oui ! je l'ai eue la fête, l'incomparable fête que j'avais attendue en de si longues années, que j'avais souhaitée encore si enfant, alors que je me demandais gravement si je devais oser l'espérer, car déjà je savais ne plus trop compter sur les promesses dont la vie enveloppe les désirs des jeunes pour les câliner : je commençais à croire à elle pourtant, à elle, à la vie; mais d'une autre façon; je croyais à ce qu'elle nous accorde sur l'heure d'énergie et de force, je croyais à la fécondité de ses douleurs et à son incessante fidélité pour ceux qui se fient à elle, — si peu, si peu à tant de leurres dont elle nous berce. Je l'ai eu la fête. Je souhaite seulement qu'elle puisse durer en moi encore qu'il n'y ait pas de plus vive source d'amertume que le ressouve-

nir d'un passage du bonheur aux minutes de misère et d'accablement. Eh bien ! oui, je l'ai eue. Et cependant j'ai souffert et j'ai eu dans mes yeux des larmes. Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Je ne vous demande pas la raison de la souffrance : je la sais, je sais qu'elle doit être et qu'elle procède même de l'infinie préoccupation que vous avez de notre indéfectible bonheur. Seulement pourquoi me suis-je trouvé assombri et joyeux presque dans la même seconde, dans le même clin d'œil, dans la même respiration. Voilà ce qui m'a été un problème. Est-ce à cause que je l'aimais cette Rome et qu'alors ce me devait être encore une chose chère que de pleurer ? Est-ce parce que les associations de cœur dans la seule joie sont moins stables ?...

O lumière et joie de Rome je vous bénis pourtant ! De ce lointain où je suis désormais de vous, en cette fin du soleil sur les monts gigantesques qui le ravissent plus tôt que la croupe basse du Janicule, je vous envoie mes actions de grâces... O lumière et joie ! J'entends sur les chemins qui montent ou dans les alpages les cloches qui tintent au cou des troupeaux, elles me viennent dans l'ineffable pacification du soir. O lumière et joie, vous écoutez là-bas sonner l'*Ave* !

Là-bas où Rome impassible et belle, Rome maîtresse et reine, va continuer de brûler sous l'implacable ciel trop chaud jusqu'à ce qu'aux jours de l'automne elle reprenne sa féerie... pour d'autres. Elle reverra refleurir aux pareils endroits dans les vieilles choses les petites corolles orangées, les iris violets, les lavandes embaumées et les lauriers. Et les orangers lui donneront encore leurs fruits. Et son amant, son soleil, sans trêve, y rayonnera la paix, l'amour et le goût de l'au-delà dans la luxuriance de lumière et de

joie. Car par celles-ci j'ai toujours pensé qu'il fallait aller plus loin que notre monde, que ne pas le faire eût été je ne sais quelle forfaiture à l'endroit de Rome aujourd'hui parée pour son Christ, mes regards et mes jouissances je les eusse jugés coupables... Au reste toute sensation qui n'est que cela s'enfuit trompeuse et décevante. Après elle, c'est trop de vide et de désillusion.

Et moi, depuis des lustres de siècles je ne serai plus, j'aurai, comme les inconnus cotoyés aux catacombes, rendu mon corps à la terre, je ne serai plus rien, pas même peut-être cette poussière grisâtre en forme d'ossements que le souffle fait croûler, qu'elle sera demeurée toute semblable, éternelle.

Pourtant, son éternité n'est pas sans lendemain. Tout de même qu'en son ciel dans les magiques soirs, dans son ciel embrasé, transformé en fournaise d'or, en mer de sang, en fulguration puissante de splendeur, l'astre en le temps d'un soupir disparaît et s'éteint : ainsi un matin, un midi ou un soir, elle apercevra que ses temples, ses basiliques somptueuses et sa coupole aussi ne sont plus que des ruines : ses rosiers, ses palmiers, ses orangers ses lauriers, ses lavandes seront séchés au vent de l'universelle terreur et sous les ouragans de flammes.

C'en sera fini d'elle.

Ah ! non pas !... Rome ne saurait tout à fait finir. Alors elle sera devenue la cité sainte aux fondements de gemmes et de saphirs, de calcédoine, d'émeraude, de sardonix, de sardoine, de chrysolithe, de béryll, de topaze, de chrysoprase, d'hyacinthe et d'améthyste, la cité aux murailles de jaspe, aux portes de perle ; la cité d'or pur et de cristal transparent. Le soleil sera refroidi et les étoiles seront tombées comme les figes vertes lorsque leur arbre est secoué par la tem-

pête. Sur elle, sur la ville de lumière et de joie se seront levées une nouvelle lumière et une autre joie. Celles qui auront, durant des siècles, rayonné dans l'invisible sous les dômes éclateront dans son firmament. Celle-ci n'aura plus de couchants suivis de nuits; mais elle sera à toujours à son apogée, la lumière du dernier Avènement. Et cette joie, elle n'atteindra pas à de délirantes exaltations pour choir ensuite dans de douloureuses tristesses, dans des accablements stupides : puisque ce sera l'instant où toute larme aura été séchée en les yeux des Elus et dans les cœurs consolée toute peine...

La sublime Reine que je suis venu aduler, elle aura achevé son ascension magnifique, appuyée sur le bras de celui qu'elle aimait elle aura quitté son désert et pénétré dans le royaume. Je voudrais qu'elle se rappelât le pauvre ami des jours écoulés, un ami qui la chérissait et qui a vécu des mois entiers de sa propre vie, dans sa propre demeure et sur son sein, ivre délicieusement de sa lumière et de sa joie. Ne me fera-t-elle pas entrer avec tous ceux dont j'ai évoqué le souvenir, avec tous ceux enfouis dans sa plaine et sous ses fleurs, avec ceux qui dorment en ses cimetières et que la nuit protège, ceux des catacombes, dans le sein éternel de la magnificence pure, de la splendeur sans déclin, de la lumière infinie et de la joie aussi infinie... ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I.	Vers Rome	4
II.	Rome, vue du Pincio	15
III.	Rome dans les fêtes de Noël.	30
IV.	Le camp des Goths. Prise de Rome par les Barbares	74
V.	Saint-Pierre du Vatican.	92
VI.	Rome sous la lune	123
VII.	Une trilogie chrétienne. — Les deux sainte Agnès. Sainte Emérentienne.	129
VIII.	Encore un coucher de soleil sur les aqueducs.	154
IX.	Le Vatican et la cité léonine	162
X.	Un oratorio de Lorenzo Perozi	198
XI.	Sainte Françoise Romaine. — Une précieuse collection de « Primitifs »	212
XII.	L' <i>Alleluia</i> pascal à Rome	240
XIII.	Joies sans nom.	251
XIV.	Cérémonie de béatification	277
XV.	Rome, cité des morts.	306
XVI.	L'église de Sainte-Cécile au Transtévère.	365
XVII.	Le Forum.	376
XVIII.	Trois collines de Rome	406
	§ 1. Le Cœlius	408
	§ 2. L'Aventin	433
	§ 3. L'Esquilin	451
XIX.	Flâneries par les rues.	471
XX.	Le Palatin	501
XXI.	Le Bosquet de la nymphe Egérie	529
XXII.	Là où le soleil se couche	537
XXIII.	Dernières fêtes	554
XXIV.	... Adieu Rome !	566

ÈVREUX, IMP. CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

